

Table des matières

[Couverture](#)

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Table des matières](#)

[PRÉSENTATION](#)

[LA SOLITUDE DU SURHUMAIN](#)

[AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA](#)

[PREMIÈRE PARTIE](#)

[PROLOGUE DE ZARATHOUSTRA](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[LES DISCOURS DE ZARATHOUSTRA](#)

[DES TROIS MÉTAMORPHOSES](#)

[DES CHAIRES DE LA VERTU](#)

[DE CEUX DE L'OUTRE-MONDE](#)

[DES CONTEMPTEURS DU CORPS](#)

[DES PASSIONS DE JOIE ET DE DOULEUR](#)

[DU PÂLE CRIMINEL](#)

[LIRE ET ÉCRIRE](#)

[L'ARBRE EN MONTAGNE](#)

[DES PRÉDICATEURS DE MORT](#)

[DE LA GUERRE ET DES GUERRIERS](#)

[DE LA NOUVELLE IDOLE](#)

[LES MOUCHES DE LA PLACE PUBLIQUE](#)

[DE LA CHASTÉTÉ](#)

[DE L'AMI](#)

[DES MILLE ET UNE FINS](#)

[DE L'AMOUR DU PROCHAIN](#)

[DES VOIES DU CRÉATEUR](#)

[DES FEMMELETTES JEUNES ET VIEILLES](#)

[LA MORSURE DE LA VIPÈRE](#)

[DE L'ENFANT ET DU MARIAGE](#)

[DE LA LIBRE MORT](#)

[DE LA VERTU QUI DONNE](#)

1

2

3

[DEUXIÈME PARTIE](#)

[L'ENFANT AU MIROIR](#)

[AUX ÎLES FORTUNÉES](#)

[DES MISÉRICORDIEUX](#)

[DES PRÊTRES](#)

[DES VERTUEUX](#)

[DE LA CANAILLE](#)

[DES TARENTULES](#)

[DES SAGES ILLUSTRES](#)

[NOCTURNE](#)

[CHANSON À DANSER](#)

[CHANT SÉPULCRAL](#)

[DE LA VICTOIRE SUR SOI](#)

[DES SUBLIMES](#)

[DU PAYS DE LA CULTURE](#)

[DE L'IMMACULÉE CONNAISSANCE](#)

[DES ÉRUDITS](#)

[DES POÈTES](#)

[DE GRANDS ÉVÉNEMENTS](#)

[LE PROPHÈTE](#)

[DE LA RÉDEMPTION](#)

[DE LA PRUDENCE AVEC LES HOMMES](#)

[L'HEURE DU SUPRÊME SILENCE](#)

[TROISIÈME PARTIE](#)

[LE VOYAGEUR](#)

[DE LA VISION ET DE L'ÉNIGME](#)

1

2

[DE LA BÉATITUDE INVOLONTAIRE](#)

[AVANT L'AUORE](#)

DE LA VERTU AMOINDRISSANTE

1

2

3

SUR LE MONT DES OLIVIERS

DE PASSER SON CHEMIN

DES RENÉGATS

1

2

LE RETOUR AU PAYS

DES TROIS MAUX

1

2

DE L'ESPRIT DE PESANTEUR

1

2

DES TABLES ANCIENNES ET NOUVELLES

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

LE CONVALESCENT

1

2

DE LA GRANDE NOSTALGIE

LA SECONDE CHANSON À DANSER

1

2

3

LES SEPT SCEAUX (ou : LE CHANT DU OUI ET DE L'AMEN)

1

2

3

4

5

6

7

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

L'OFFRANDE DE MIEL

LE CRI DE DÉTRESSE

DIALOGUE AVEC LES ROIS

1

2

LA SANGSUE

L'ENCHANTEUR

1

2

HORS SERVICE

LE PLUS HIDEUX DES HOMMES

LE MENDIANT VOLONTAIRE

L'OMBRE

MIDI

LA SALUTATION

LA CÈNE

DE L'HOMME SUPÉRIEUR

1

2

3

4

5

6

7

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[13](#)

[14](#)

[15](#)

[16](#)

[17](#)

[18](#)

[19](#)

[20](#)

[LE CHANT DE LA MÉLANCOLIE](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[DE LA SCIENCE](#)

[CHEZ LES FILLES DU DÉSERT](#)

[1](#)

[2](#)

[LE RÉVEIL](#)

[1](#)

[2](#)

[LA FÊTE DE L'ÂNE](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[LA CHANSON IVRE](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[LE SIGNE](#)

[Notes](#)

[TEXTES DE NIETZSCHE](#)

[BIBLIOGRAPHIE](#)

[NOTICE BIOGRAPHIQUE](#)

[INDEX DES ANIMAUX](#)

PRÉSENTATION

LA SOLITUDE DU SURHUMAIN

Le commerce des œuvres de Nietzsche est extraordinairement éprouvant. Et en particulier du *Zarathoustra*, dont le sens est incertain, la logique suspecte, et d'une manière générale la pensée fragmentée, plastique, et comme on dit « protéiforme ». Une rumeur, qu'elle émane d'un public savant et lettré, ou même seulement de ceux qu'une lecture aventureuse de textes sibyllins n'effraie point, veut que Nietzsche ait déclenché une tumeur quintessentielle dans le corps de la culture humaine et de sa métaphysique, qu'il a ainsi « continuée » ou « abolie ». Mais pour peu qu'on ait l'esprit un peu fruste, et qu'on soit plutôt accoutumé aux rigueurs et à l'aridité de la rationalité qu'aux fulgurances de l'intuition vitale, on ne peut éviter la pesanteur assez accablante de l'« incompréhensibilité » du verbe nietzschéen. Sans doute souhaiterait-on deviner son sérieux, mais on parvient mal à le rapporter aux règles d'intelligibilité desquelles on est coutumier, et dont on se sert peut-être « à la façon mesquine des couteliers delphiques », mais avec une assez incontestable efficacité. Or Nietzsche ne se laisse pas si aisément circonvenir et, pour tout dire, il rend intellectuellement irascible.

Dans sa brute « simplicité », la question du *Zarathoustra* se résume ainsi à savoir ce que l'on peut espérer en apprendre, et comment s'engager dans une lecture qui soit en quelque façon instructive et édifiante, lors même que son texte n'est apparemment qu'une mosaïque irrégulière de métaphores divinatoires. Si, avec quelque indulgence, on accepte que le *Zarathoustra* soit un texte fondamentalement poétique, dont la « savante polyphonie vocale » ou « l'art subtil de la séduction sonore » traduisent un instinct de vérité et une « vision » hors du commun, il faut aussi souffrir de le réduire à l'appareil symphonique qui est le sien, et en laisser les séquences rythmer un plaisir esthétique riche de toutes les vérités possibles de tous les lecteurs possibles. Mais on aurait alors beaucoup de mal à éviter cette idéologie littéraire du miasme et de l'effusion, et cette espèce de romantisme naïf et infantile qui saisit les amoureux de la « beauté » et les ravis de la métaphore. Or, il faut bien s'aviser d'une vérité de fait, que le *Zarathoustra*

n'est pas à proprement parler « beau », et qu'à tout prendre on lui accordera seulement la laideur propre aux sublimes. La lourdeur des séquences ou le martèlement de son « enseignement », l'épaisseur de ses allégories ou même la cuistrerie de ses références implicites, sont autant d'obstacles à surmonter et à *vaincre* si l'on veut pénétrer une parole dont on fait seulement le pari qu'elle est féconde d'un discours et d'une intelligence.

En quoi il convient bien sûr de s'interroger sur sa dimension « métaphorique ». Ce qui est sûr, c'est que la métaphore n'y est pas un procédé stylistique. « Image », « symbole », « déplacement de sens », le procédé est systématique et renferme à l'exclusion de tout autre la pensée qui se joue dans le texte. Où il faut relever un double refus, qui est autant celui de la « poésie », au sens à la fois littéraire et mystique d'une parole « inspirée », que celui de « l'objectivité », vers laquelle le *Zarathoustra* ne marque aucune aspiration. L'évacuation du principe de « vérité objective » est une évidence, et de nature rigoureusement théorique. La vérité est en effet un attribut du discours qui en garantit sans doute l'efficacité logique, en le rendant certain et convaincant, mais renferme par là même des processus implicites et troubles de formalisation du réel. On peut avoir atteint des profondeurs insondables dans l'étude du « cerveau de la sangsue », mais non pas faire entendre ses « raisons », qui ne concernent précisément pas seulement la sangsue mais celui qui s'y « intéresse » et y consacre son existence. Les raisons de la rationalité ne sont pas du côté de la Raison, elles gisent dans les limbes organiques de l'existence qu'on lui sacrifie. L'objectivité s'avère ainsi plutôt une pétrification de l'intérêt et des instincts qui y président, dans laquelle nous restons aveugles à nous-mêmes comme aux choses, réduites à la figure exsangue de la détermination logique, universelle sans doute, mais aussi dévidée et devenue étrangère au « monde de la vie ». En quoi justement le rationnel est *le moins intéressant*, c'est-à-dire ce dans quoi l'on ne peut pas « être », et ce qu'on tient dans la distance propre au savoir et à l'érudition.

Ce n'est pas à dire cependant que la « poésie » soit l'élément du *Zarathoustra*. Car elle présente, en tant que « figure » du discours, un risque majeur de mésentente et de contresens. D'abord en raison de la « suffisance » du discours poétique, dont l'énoncé est la justification immédiate et irrécusable. « Les poètes sont menteurs » d'être trop aisément crus et suivis, et de ce qu'en somme on se livre à leur parole comme à des certitudes d'autant plus fortes qu'il leur suffit d'être « fulgurantes ». La

vérité poétique est d'une fatuité injustifiable et dont il n'y a rien à dire. Ou bien il faut en faire une « généalogie », et chercher alors, au-delà de l'image ou du symbole, ce qui n'y est plus poésie mais culture, vision du monde, morale et « entente de l'Etre ». Une expédiente érudition mêlerait alors l'analyse stylistique à l'histoire des idées et laisserait, dans le meilleur des cas, transpirer une véritable inspiration philosophique ou religieuse. Seulement si nous devons en quelque façon être « philologues » pour comprendre le *Zarathoustra*, rien ne garantit que l'analyse philologique en constituera un parcours véritablement éclairé. Car à supposer que nous parvenions à rapporter le texte de Nietzsche, qui est de l'ordre des effets, à la culture qui l'a inspiré, et qui est pour nous de l'ordre des causes, nous pouvons être presque assurés que notre connaissance livresque de l'érudition nietzschéenne ne sera qu'une pâle reproduction de son nerf créatif, et le reflet fantomatique quoique rassurant du processus de la genèse du *Zarathoustra*. Le piège de la poésie est ainsi dans sa prétention à constituer un substrat philologique relativement plastique, au moment où les instruments qui doivent permettre d'en éclairer la leçon sont invariablement fixes, s'ils doivent être véritablement efficaces.

Il faut donc en prendre son parti et se dire qu'on apprendra le traitement de la « métaphore » nietzschéenne d'une manière étrangère à l'explication traditionnelle, littéraire ou même « philosophique », c'est-à-dire en évitant à la fois l'examen stylistique des figures et la lourde corrélation du « signifiant » et du « signifié » dans l'impénétrable secret du symbole. Façon de dire qu'il n'y a guère de méthode pour aborder le *Zarathoustra*, et qu'on ne peut gager d'une bonne intelligence de son discours, essentiellement parce qu'il ne se laisse pas encercler et déterminer par des règles de lecture qui font leurs preuves par ailleurs. Sans doute pourrait-on l'affirmer de nombreux textes de Nietzsche, mais le *Zarathoustra* n'est pas fait de dissertations, sa construction n'est pas thématique, et ses titres ne sont pas simplement des mises en demeure de penser telle ou telle « catégorie », en imposant parfois de ne point les penser comme des catégories. Nous sommes dès lors condamnés à une lecture nourrie de l'illisibilité du texte, et qui part du présupposé que s'il est effectivement illisible, c'est qu'il n'est pas constitué comme texte, mais donné à penser, non seulement à lire, mais *en quelque sorte* à écrire, ou du moins à (re)composer. Il y a dans le *Zarathoustra*, dira Nietzsche, quelque chose d'impossible, mais d'une impossibilité qui a pu être vaincue. C'est pour nous

le pari d'une illisibilité séminale, en vertu de laquelle une lecture du *Zarathoustra* serait partielle non par impuissance, non par une déficience malheureuse de l'organe de l'intelligence critique, mais « structurellement » et parce qu'elle doit être *constituante*. Une clé peut-être pour comprendre que ce soit « un livre pour tous et pour personne », puisqu'il n'offre aucune grille de lecture, mais ordonne à chacun d'y risquer sa propre transparence. En quoi il est bien au-delà de la poésie, qui par malheur peut faire plaisir ; et de la science, dont il n'accepte pas l'ordination conceptuelle et l'agencement mécanique.

Il ne faut cependant pas croire la tâche aisée. Etre seul devant le *Zarathoustra*, ce n'est pas avoir la garantie que toute lecture est « bonne », précisément parce qu'elle est solitaire, et qu'on emporte avec soi cette histoire individuelle et cet « intérêt » pour les « profondeurs abyssales » qui rendent émouvants les introvertis du verbe et les lunatiques de l'exégèse savante. Nietzsche interdit de faire des choix pratiques. L'érudition mythologique ou religieuse permet de tisser des liens, non pas de rendre raison du texte ; le plaisir du texte permet de s'attacher avec l'énergie du désespoir à l'entendre, non de le comprendre. De deux choses une troisième, donc, et c'en est une des leçons fondamentales. Le *Zarathoustra* est foncièrement duplice, impose une méfiance absolue à l'égard de ses « thèmes », à lire autant comme leurs propres « anti-thèmes » : critique de la morale par une figure emblématique de la morale, critique de la science par un homme de savoir, critique enfin du discours par un écrivain non seulement exubérant, mais dont la « tâche existentielle » paraît avoir été de se faire soi-même et tout entier écriture et discours. « Dire oui » au *Zarathoustra*, c'est donc prendre le parti de refuser sans concession les certitudes auxquelles il semble conduire. Paradoxe d'une lecture qui doit être conduite comme un refus de lire, de tenir un texte à distance pour en tirer enseignement ; paradoxe d'une lecture qui appelle de simuler une espèce de « navigation » dont le seul terme est un horizon : Zarathoustra n'est pas le Surhomme, il en est l'attente, et la fondation de cette attente.

La mort de Dieu

Zarathoustra est un moraliste et un fondateur, dont le travail n'est pourtant ni de mettre au jour les fondements certains de conduites particulières, ni de révéler les principes inamissibles de la morale humaine. Il exprime plutôt une volonté d'affrontement dans laquelle deux impératifs

se découvrent progressivement, à savoir de prendre au sérieux, pour l'épaisseur de leur sens, les enseignements de la morale, et de les soumettre à une critique si absolument négatrice qu'elle permette une « renaissance » ou une « rénovation » de la morale elle-même. Les sédiments éthiques sur lesquels repose son exigence de vérité sont un ressort indispensable à son propre mouvement de découverte des valeurs. « Dieu est mort ! », le pape mis « hors service », les « contempteurs du corps » disqualifiés dans leur tentative d'énoncer les règles d'une vie à la fois ordonnée et heureuse. Pour autant, rien n'autorise d'une part à penser qu'il suffit de prendre le contre-pied de l'ascétisme religieux ou du moralisme laïque pour être dans le vrai ou le bien, ni d'autre part à estimer que la mort de Dieu nous dédouane de l'esprit religieux ou des reliques de sa morale universelle. En réalité, dans la dénonciation de la morale et de ses modalités régulières ou séculières, il reste toujours le mouvement essentiel de leur « position », et donc un obstacle indispensable, « comme un échelon », pour se hisser à la parole du *Zarathoustra*, à son langage de l'affirmation et son intime vérité. Le « travail du négatif » est, ici, commué en un « travail du positif ».

La reconnaissance de la « mort de Dieu » constitue en effet un acte tout uniment destructeur et fondateur, et en ce sens un préalable essentiel à la création de valeurs de vie révélatrices de l'épaisseur de l'humain, qui exige non pas que l'on poursuive les raffinements subtils de l'intellect, mais une appréhension « guerrière » du monde, et que l'on affronte sans cesse et de plain-pied une inexorable difficulté d'être. L'idée de la mort de Dieu est en cela une façon de n'être plus « homme », c'est-à-dire de n'être plus déterminable « en soi », ou bien comme « créature », et par l'héritage d'une forme ou d'une autre de rationalité intelligible. La première certitude que l'on puisse donc avoir sur l'idée de la mort de Dieu est qu'elle ne recouvre pas simplement une expérience historique, au sens d'un fait social ou idéologique. Ce n'est pas l'intuition de la décadence du sentiment religieux qui importe, et rien n'autorise à y entrevoir la moindre prémonition géniale d'un siècle qui devait sombrer dans une libération démoniaque de sa puissance. La mort de Dieu n'est pas quelque chose qui a (eu) lieu à la manière d'un courant intellectuel, ni comme l'on peut constater que Schopenhauer ou les Goncourt ont « existé ». Si la remarque est importante, c'est justement qu'on ne tue pas Dieu pour faire place libre à d'autres dieux, ou bien à autre chose que des dieux. D'ailleurs, il faut le reconnaître, Dieu a la peau dure, et s'il s'agit simplement d'opérer des substitutions, un âne fera

bien l'affaire, pourvu qu'il offre les mêmes *certitudes* et permette d'ordonner le monde selon une logique analogue de la causalité, de la régularité, en somme de la sécurité métaphysique et morale. Si la question de Dieu n'était qu'une affaire d'expédients, s'il suffisait de le « détruire » comme on fait des villes sur lesquelles on rebâtit sans s'inquiéter du sous-sol, on pourrait se contenter de « boucher un trou avec n'importe quel morceau d'étoffe », et Zarathoustra ne serait pas différent de ceux qu'il dénonce comme des êtres aveugles à la source véritable de leurs valeurs, à leur destinée et au libre cours du monde.

La mort de Dieu n'en est pas moins « inévitable », ou si l'on préfère « nécessaire ». Elle n'est certes pas le fruit ingrat d'une lente germination historique dont le philosophe Nietzsche serait dans son intuition zarathoustrienne le génial et involontaire dépositaire. Il n'y a pas ici de « grand homme » de l'intelligence, et « l'Antéchrist » n'est pas l'envers déplaisant d'une tradition jalouse de sa puissance. La nécessité de la mort de Dieu tient au fait qu'ayant été conçue et pensée, et en vérité peu importe comment et en vertu de quelle causalité intellectuelle ou sociale, elle ne peut plus être « im-pensée » : nous sommes définitivement féconds de cette idée, qui offre le risque tout à fait singulier de nous jeter dans un nihilisme évidé, dans une sorte d'agnosticisme bon teint nourri d'autres certitudes, celles des sciences de la nature par exemple, ou celles des sciences historiques, qui nous informent si précisément des circonstances idéologiques de notre devenir et des structures objectives de notre comportement. Eviter un tel risque et féconder l'idée de la mort de Dieu est toute l'entreprise du *Zarathoustra*, son enjeu théorique majeur en même temps que son inachèvement, qui prépare la survenue du Surhumain mais n'en offre point le spectacle.

Du coup, nous avons bien affaire à une idée, et non pas à un phénomène intellectuel qui tiendrait sa place parmi d'autres d'extension plus ou moins comparable, comme la découverte de la quinine ou des lois de la mécanique ondulatoire. Il faut bien sûr prendre garde. Ce n'est pas l'occasion pour Nietzsche de faire la part des mondes, et de séparer d'un abîme le lieu des faits et celui des pensées. Une pensée *est* un fait, mais si c'est une pensée, c'est un fait *total*. Autrement dit, ce qui se joue dans la mort de Dieu n'est pas le sort d'un concept, d'une Ecole philosophique ou religieuse, ni même peut-être de la « modernité », mais bien le sort de la pensée comme aptitude à dire et tenter de comprendre ce qui est. C'est donc de l'acte même de

l'intelligence qu'il s'agit, dont le substrat d'intelligibilité est immédiatement nié par la pensée de la mort de Dieu. Car cette pensée dit que puisqu'il n'y a plus de Dieu – ce qui n'est pas une simple hypothèse, mais une certitude : l'idée *nous est survenue* que le garant de tout l'Etre ne se portait pas garant de lui-même –, il n'est pas sûr non plus qu'il y ait quoi que ce soit que l'on puisse nommer « entente », quoi que ce soit qui puisse tenir lieu de « souhaitable » et de « bon », de « mauvais » ou de « laid ». La mort de Dieu nous met à cet égard en face de nous-mêmes, et mieux encore *en* nous-mêmes : pensée « tréfondamentale », parce qu'elle participe au dévoilement des conditions primordiales de toute pensée.

C'est ainsi une pensée permettant d'échafauder un dispositif essentiellement herméneutique, mais dont l'intérêt n'est pas de proposer une grille de lecture idéologique d'un prétendu phénomène de la disparition de Dieu. Au contraire, pourrait-on dire, la mort de Dieu est bel et bien une manière de *poser* Dieu : Dieu est *là*, mais en tant que processus qui se vide irrémédiablement de son sens et se manifeste enfin dans son impuissance à rendre compte des hommes et du monde, des valeurs ou des lois qui les régissent. Par quoi l'idée de Dieu se *déploie* comme le spectacle de l'impuissance de l'idée de Dieu. En ce sens, l'énoncé n'en est pas à strictement parler un acte « destructeur » : enseigner la mort de Dieu, ce n'est pas briser les tables de la loi, comme s'il suffisait justement de rompre symboliquement et historiquement avec un passé pour s'en affranchir. Elle exprime plutôt le sentiment profond, et qui n'est pas seulement de l'ordre de la conscience intellectuelle, de l'inévitabilité d'une disparition, et qu'on a affaire en quelque sorte à une « matière de décomposition ». Mais ce « sentiment » n'est pas univoque et s'accompagne de celui d'une véritable impuissance à en finir avec Dieu et ses épigones : « Dieu est le seul être, se souvient Nietzsche, qui, pour régner, n'a même pas besoin d'exister. » A cet égard, la décadence du sentiment religieux n'est pas tant sa ruine que la mise en forme de cette ruine. Les ruines, justement, sont d'édifiants spectacles, qui ne signifient pas seulement que des civilisations ont disparu, mais aussi qu'on en honore la mémoire et la grandeur passée, et qu'on en retient ainsi, serait-ce par défaut, certaines valeurs de vie. Elles sont donc autant le spectacle qu'une culture se donne d'elle-même en édifiant la distance qui la sépare de son propre passé, et comme une telle ruine, Dieu devient un point de non-retour dont la nostalgie demeure vivante.

C'est par quoi la mort de Dieu est décisive, et simultanément un mode positif de la pensée zarathoustrienne. Car Dieu fait voir de quoi sont faites les « valeurs », et dans quel terreau elles s'enracinent. L'impossibilité même d'admettre la mort de Dieu, la haine que suscite Zarathoustra de qui l'on veut tenir éloignés les enfants, sont autant de signes des *intérêts* que recouvre le sentiment religieux, et de l'attachement organique qui est le nôtre à nos valeurs. Dieu, même mort, *surtout* mort, nous instruit de ce que nos valeurs ne sont pas des formes abstraites et immuables de notre devenir, mais quelque chose que nous créons et faisons croître selon une nécessité dont nous refusons de nous représenter la véritable matière instinctuelle. Car la « transcendance » que nous croyons devoir reconnaître dans nos principes les plus élevés n'a pas le caractère de l'absolu et de l'irréfragable. Du souci qu'éveille en nous le besoin tout simplement « vital » de régler notre existence, nous passons subrepticement à la certitude que les lois sont un « donné » d'une nature à la fois comparable à celle du besoin, puisqu'elles sont d'une évidence incompressible, et bien plus haute, puisqu'elles permettent de fixer le monde humain, ses désirs, ses orientations, et en peu de mots l'ensemble de son devenir. En d'autres termes, la mort de Dieu, à laquelle nous restons réfractaires d'une manière quasiment « physiologique », nous instruit positivement de la possibilité tout ouverte de reprendre pour soi le spectaculaire anéantissement des valeurs, et d'entreprendre de créer *à part entière* ce qui peut être nommé par commodité une « éthique », mais qui est surtout un consentement absolu à la créativité de l'Etre.

Pourtant, un tel processus « re-crétif » ne traduit nullement un simple basculement des valeurs de vie. La mort de Dieu permet en ce sens d'ouvrir un double front. Contre la tradition morale et son exaspération de la transcendance, qui donnait à croire que les productions locales des intérêts individuels et sociaux pouvaient constituer des fins absolues pour toute conduite humaine. Mais aussi contre le basculement qu'opère le positivisme de la modernité, et qui n'est lui-même qu'une forme de « décadence », puisqu'il est l'effet mécanique, et d'une nécessité purement causale, de l'éveil spirituel suscité par la mort de Dieu. Il faut ainsi se garder de confondre le véritable renversement des valeurs entrevu par Zarathoustra avec la dénonciation platement réaliste de leur impuissance, et donc un agnosticisme assez peu consistant. La tentation est en effet grande de partir du principe qu'avec la mort de Dieu disparaît le sens de ce qui est, et que

nous sommes livrés au désespoir de l'existence, à un néant désarticulé à notre pouvoir sur les choses, et qui nous renverrait ainsi vers les cristallisations de la connaissance, vers notre domination de la nature, ou la faculté enfin que nous avons de nous entendre et, par exemple, de construire des édifices juridiques et étatiques propres à garantir notre tranquillité et notre prospérité. Il y a péril dans la facilité avec laquelle il est possible de glisser vers les dérives modernes de l'observation clinique de l'humain, qui substituent à l'aliénation féconde à Dieu et à son histoire celle, plus grisante encore, aux faits sociaux et historiques, à la psychologie des foules et la grégarité de ses désirs. Pour le positivisme, qui prétend reconnaître qu'il n'y a plus de valeurs, sinon celles que les sociétés produisent comme un décalque de leur position historique, la critique des valeurs s'arrête à une simple caractériologie, à une étiologie qui, au mieux, s'érige en un cynisme clinquant et, le plus généralement, se délite dans une larmoyante représentation des injustices de ce monde – simple farce, donc, qui ne fait que traduire l'un des ridicules les plus symptomatiques de notre modernité.

En ce sens, la mort de Dieu n'est pas seulement le symptôme d'une décadence des valeurs, mais elle permet de projeter cette symptomatité sur les procédés spéculatifs de ceux qui s'entendent à mettre de la distance entre eux-mêmes et les valeurs enfin « réfutées ». Car, précisément, il ne s'agit pas ici de « réfutation », ni d'opérer sur les discours variés de la moralité selon des protocoles qui sont ceux de ces mêmes discours. Bien plutôt, le problème est de parvenir à *radicaliser* l'appréhension de la mort de Dieu, à l'affronter sur le mode guerrier du courage et de la « probité » et non, sournoisement, du ressentiment : il faut en accepter l'idée pour ce qu'elle *est*, et non pour ce qu'elle *promet*. Si la mort de Dieu ne signifiait que la vengeance contre le regard qui « scrute les cœurs et les reins », c'est-à-dire contre le jugement moral et son inflexibilité, il n'y aurait d'autre issue que de l'interpréter comme l'occasion que s'offrent des hommes plus ou moins habiles pour confisquer à leur profit la morale, et résoudre le problème des jugements de valeurs en général en des termes qui ne sont jamais que ceux de leur intérêt propre et de leur instinct de domination. Le risque offert à cet égard par la mort de Dieu est celui d'un « callicléisme » à la petite semaine, qui substituerait à la morale érigée par une culture ancestrale autant de « morales individuelles » qu'il y a de fats dont l'idiosyncrasie sociale et spirituelle constitue une nébuleuse idéologique

purement contingente et inintelligible : une morale de « hérons », faite exprès pour « les plus hideux des hommes ».

Tout au contraire, l'affrontement héroïque de la mort de Dieu n'est nullement « réactif », il se révèle être la chance inouïe d'une production radicalement nouvelle de valeurs de vie articulées à ce qu'on reconnaîtra comme « l'innocence du devenir ». Il ne s'agit pas de faire le choix de Dieu ou du Progrès. L'autre de la croyance n'est pas précisément un « autre » parce que ce n'est pas l'absence de croyance, mais un autre *mode* de la croyance. Si la grégarité est « refus-de-savoir ce qui est vrai », on ne lui opposera pas la volonté d'un tel savoir, à laquelle pourrait si bien faire écho le développement de la science positive, mais une volonté de savoir comment s'ordonne la volonté au savoir et à sa vérité. Le dépassement de l'alternative, la troisième voie ouverte par l'homme Zarathoustra, est celle de la volonté elle-même et prépare à l'épreuve d'une « volonté de la volonté » ; en quoi la mort de Dieu fait l'objet d'une véritable reprise dont le développement sera celui d'une mutation de genre : passage d'une logique du « tu dois », où l'on ne sait pas à la lettre qui parle à qui ni de quoi, à un élan du « je veux », ce qui est ainsi dit par commodité, car il n'y a précisément pas de « je » d'un vouloir, mais un pur et simple vouloir qui s'effectuera dans les créations d'une volonté à son tour convertie en un simple « je suis ».

Entre lion et dragon

La vivante négation de la pensée religieuse que porte en lui le *Zarathoustra* évacue donc par la même occasion le relativisme, qui offrirait une assise dans la certitude, même sceptique, et figurerait un succédané des valeurs dont il prétendrait assurer théoriquement l'effondrement. Pourtant, en même temps, la disqualification de l'activité axiologique émanant de l'esprit religieux, cette espèce de « décomposition » de l'élément le plus vivace de l'esprit, ne fait pas plus l'objet d'une réfutation catégorique : les valeurs désormais exposées dans leur caducité ne sont pas prises en charge sur un mode à la fois démonstratif et négatif, pas plus d'ailleurs qu'elles n'autoriseront la réfutation de leurs propres réfuteurs. Zarathoustra est « indulgent » et non pas « vindicatif », moins encore donneur de leçons.

La tâche dont il conçoit progressivement l'exigence est celle d'une reprise adéquate de cette fatalité de l'intelligence qui veut que nous pensions et que nous fixions sans cesse l'horizon de notre être, sans pouvoir en élucider

spontanément et par un simple retour spéculatif sur nous-mêmes la valeur et la genèse signifiante. En un certain sens, il lui faut rendre compte de ce que l'œuvre de l'intelligence n'est pas immédiatement d'intelligence, mais plutôt faite de pétrifications qui recouvrent un élan d'une tout autre nature, et dont nous ne pouvons nous empêcher de vouloir ignorer absolument le véritable travail « souterrain » et instinctuel. A l'homme animé d'un « vrai » souci de vérité, les œuvres pustulées de l'intelligence, de la prêtrise, des chastes, de toutes sortes de « vertueux », provoquent un véritable *dégoût*, sentiment radical et presque définitif de la vanité de toute activité de l'esprit. En quoi le « dégoût » ne s'accompagne pas de raisons : il est un mode négatif d'appréhension de l'intelligence, statufiée dans sa propre fange morale et aperçue dans sa « nihilité » – où il est perceptible que la réfutation de la fange s'avère une parfaite absurdité.

Ainsi l'entreprise critique dont le *Zarathoustra* s'efforce d'être la formulation métaphorique n'est pas une manière de dire que nos valeurs sont « fausses » et qu'un procédé subrogatoire théoriquement adapté nous permettra de rétablir le vrai sens de l'humain, et de reconnaître enfin ce que sont pour nous « bien » ou « mal ». En vérité, elle consiste plutôt à se débarrasser de tous les expédients possibles dont la tradition intellectuelle, religieuse ou philosophique, a pu se satisfaire pour faire face au tragique de l'existence et à l'insatiable besoin de le penser dans sa pleine évidence. Plus précisément encore, elle consiste à reconnaître l'exigence de s'affranchir de l'illusoire besoin de comprendre la vie par formalisations interposées, et en mettant en demeure le réel de s'ordonner comme il convient que soit disposé quelque chose d'ordonné. Point de causes formelles, mais aussi point de responsabilités, point de *causalité*. Si la mort de Dieu nous laisse démunis, ce n'est pas pour qu'à notre tour nous nous fassions les sauveurs du réel et que nous en « rachetions » la logique à la faveur des progrès de notre intelligence.

En quoi le chemin à tenir, si l'on veut suivre le *Zarathoustra*, est étroit et escarpé. Car il n'est pas possible de renvoyer dos à dos, par une espèce d'action en nullité, un « nihilisme » critique et la tradition des valeurs religieuses et morales. D'ailleurs, il faut prendre garde de ne pas confondre les divers modes d'existence du « nihilisme », alors même qu'il constitue une pente naturelle de l'intelligence, et de l'inévitable interprétation de l'Etre et de l'humain. Car en même temps qu'il peut faire apparaître l'égarement de l'intelligence, qui dans le constat de l'effondrement de ses valeurs ne fait

que se destituer elle-même, il permet de désigner cette perte comme un passage et une nécessité pour la compréhension de ces valeurs, c'est-à-dire de notre créativité axiologique. Le spectacle de la désolation de l'intelligence est la condition d'un dépassement de l'entropie de l'intelligence. A cet égard, dans le nihilisme se joue le sens même de la critique zarathoustrienne des valeurs, qui s'avère par là même autre chose qu'un simple procédé théorique et rhétorique de bascule. Si « critiquer » n'est pas un processus réfutatif, formel et démonstratif, c'est une manière d'*être-au-devant* de la morale, de la religion, de la raison, et par voie de conséquence de comprendre de quoi il s'agit pour un homme d'être, dans son propre devenir, nécessairement inséré dans ce flux tourmenté des évaluations, des certitudes, et dans une histoire intellectuelle dont il serait vain d'ignorer l'existence prégnante.

Vivre, en effet, c'est évaluer, mais au cœur d'un processus où préside une véritable transmission des corps de valeurs. Sans doute ne sommes-nous pas les auteurs des valeurs dont nous héritons ; toutefois, nous en sommes inévitablement les interprètes et, précisément, à rebours, à notre tour les auteurs. Ce qui est à dire que nous portons une responsabilité pour les valeurs dont nous ne sommes peut-être pas les initiateurs, mais dont il nous échoit néanmoins de devenir les continuateurs, sinon les défenseurs les plus convaincus. En cela, d'ailleurs, nous ne manquons pas d'un certain courage : nous menons une vie de chameau, chargés de tous les biens nécessaires à notre subsistance dans le milieu hostile de l'existence, et si la vie du chameau est assurément pénible, il y consent « de bon cœur » et sans regimber. Le problème des valeurs est précisément qu'en raison de leur « utilité » elles offrent un attrait considérable, et que nous nous y lovons de telle sorte que l'existence nous paraît au moins potentiellement ordonnée et incontestable, juste et la meilleure possible.

Ce qui constitue un premier mode du « nihilisme ». Car si l'humanité est conduite par les valeurs, celles-ci sont néanmoins autant de généralisations et d'abstractions éthiques auxquelles l'ensemble pervers et polymorphe des hommes reste profondément étranger. Les valeurs sont une image réflexive fascinante mais purement apparente du sens de l'humain, et ne font jamais que *recouvrir* l'essence vitale qui les sous-tend en nous interdisant de déchiffrer toutes les possibilités de notre destin. En quoi la « position » des valeurs est une des plus fondamentales formes du « nihilisme », puisqu'elle en est la première et certainement la plus immédiate et la plus nécessaire :

pur anéantissement de la vie et de ses exigences, elle forme le nœud problématique de toute existence s'engageant dans l'aventure de sa propre intelligence. Toute évaluation est élévation, mais les termes de la loi différencieraient-ils selon les circonstances, nous ne faisons alors que fixer ce qui fut déjà fixé et reproduisons indéfiniment un phénomène de fixité du sens de notre être propre. C'est exactement pourquoi l'on doit parler de *jugements* de valeurs, non seulement parce qu'elles sont produites comme un phénomène de « solidification » de l'intelligence, mais surtout parce qu'elles forment autant d'arrêtés, d'actes judiciaires qui ordonnent et canalisent définitivement les élans d'une humanité pourtant demeurée vivante. La puissance de conviction des continuateurs se révèle dès lors supérieure à la puissance créatrice et donc au prestige des fondateurs. Les valeurs sont l'œuvre de la négativité non par la vertu d'une « dialectique » qui permettrait aux civilisations de progresser en dépassant elles-mêmes leur « nature », mais par une vertu d'inertie qui contribue au défaut de conscience qui accable l'ensemble des hommes : les chameaux ne sont pas seulement braves, ils sont aussi stupides.

Le chemin du chameau est par conséquent celui de la « nihilité », un désert fait de son seul fardeau et qu'il a seulement la capacité de supporter. Il s'avère également l'occasion pour la volonté, dans son souci de vérité, d'assurer sa propre conversion. De fait, le vouloir peut être « léonin » pourvu qu'il devienne à son tour « nihiliste » et parvienne à s'engager dans une forme *appropriée* de négation de la tradition et de « l'esprit de pesanteur » qui la caractérise. Toutefois la difficulté est que les « tables de valeurs » sont elles-mêmes des actes du vouloir, en tout cas la « voix » d'un vouloir de puissance. Les lois qui (pré) existent ne sont vides ni de sens ni de contenu, mais marquent chaque fois ce que sont les hommes qui les ont constituées et s'y sont reconnus ou s'y reconnaissent encore. En d'autres termes, nier les valeurs, c'est aller jusqu'à nier l'existence, non certes, platement, sa propre existence individuelle – mais plus exactement nier l'état présent du monde, qui reste massivement tourné vers les sédiments de son activité morale et religieuse. Quelque chose en effet doit être nommé « le monde », dont la présence sera comprise et rapportée à ce qu'elle est véritablement, un jeu d'apparences qu'il faut dorénavant libérer du fardeau des évaluations toutes faites qui l'accablent, et dont il faut laisser éclore le spectacle et l'intérêt dans sa belle et vivace virginité.

Le malheur est que les lions sont ignorants et inaptes à « savoir vouloir ». On entend par là que la tendance primitive du vouloir léonin est d'ériger devant lui son propre ennemi, et la tâche de se débarrasser du « dragon » dont il s'encombre. En quoi il n'est pas aisé d'être « adéquatement » nihiliste. L'homme sans Dieu n'est pas perdu, il est plutôt livré à une transcendance peut-être « fabuleuse », mais tout aussi résolument efficace, puisqu'elle continue de faire luire à sa surface les « écailles » du « dragon » et, dans un registre de visibilité et de publicité, les avatars axiologiques du Dieu désormais mort. D'où le risque d'un nihilisme purement vindicatif, un renversement de l'aliénation religieuse dans une sécularisation de son enseignement, et le maintien dans le siècle des secrets du mysticisme. La morale des philosophes est comme celle des peuples, faite de déguisements, plus subtils sans doute, mais d'une acrimonie non moins contenue et d'une désespérance tout aussi tenace. Or, la lutte contre les valeurs ne peut pas se ramener à une substitution de l'obscurantisme fantasmatique hérité du judéo-christianisme par l'angélisme des Lumières, avec le simple espoir de comprendre comment nous pouvons enfin devenir les « libres » auteurs de notre destinée : l'alternative morale dont le « vrai » nihilisme est la cristallisation ne se situe pas dans le répertoire des corps de valeurs, de leur superposition sédimentaire, ou de leur opposition.

L'enjeu auquel il faut faire face, à présent, est celui de la *tenue* de la pensée, dont la mesquinerie ou la bassesse sont menaçantes, mais non moins des modes d'existence ordinaires. Par contraste, un vouloir authentiquement léonin devra être fait de deux choses : de la volonté de créer des valeurs d'une part, mais d'une certaine « hauteur de vue » d'autre part. Le lion affrontera peut-être le dragon en se faisant à son tour « nihiliste », mais en se situant dans cette haute exigence, par laquelle on se refuse à soi-même la facilité d'être un disputeur. Le principe d'élévation d'un vouloir léonin est le refus de la lutte, de l'antagonisme, de la rivalité, et somme toute d'une forme détournée de cette « égalité » des combattants sur le champ de bataille. « *Détourner le regard* » : être lion n'est pas être « réactif » mais être « créatif », et saisir l'essence même de la puissance qui gît dans toute volonté. Le lion n'est pas archange, il ne cherche pas à « terrasser » le dragon. Converti à lui-même, il s'en désintéresse. « Savoir vouloir », c'est ainsi « vouloir exclusivement vouloir ».

En quoi il faut parvenir à comprendre ce que sont, à proprement parler, intelligence et valeurs, comme d'une part l'être et d'autre part les effets du

vouloir. *L'intelligence*, en tant que telle, est mal nommée. Sans doute ce qui fait notre admiration est cette capacité au détachement dont elle semble témoigner. Contresens, précisément, qui fait que nous ignorons combien s'avère pénible et même tragique un tel détachement. Dans l'excès de cette tragédie, nous oublions alors l'arrachement lui-même pour n'en plus concevoir que les effets, la puissance formalisatrice et les certitudes dont elle nous rétribue. Oubli, alors, de ce que « la vie tranche dans sa propre chair », et que l'esprit n'est que le nom de cette mutilation définitive. Car il n'y a pas de remède à la spiritualité, et Zarathoustra n'est pas le Christ. Plutôt, la spiritualité est l'opportunité de comprendre non tant les choses éparpillées dans le monde comme des phénomènes naturels, ou parmi les hommes comme des règles de conduite et des lois, que ce dont il s'agit dans le phénomène de produire de l'intelligence et des valeurs, et qui est désespérément pénible. En ce sens, la spiritualité est un phénomène de l'incoercibilité du vouloir, et de la violence dans laquelle s'effectue son appréhension de l'Etre.

Car vouloir, c'est « vouloir le véridique ». Façon d'exprimer l'idée que l'intelligence et la « vérité » ne sont pas des phénomènes de surface mais, pour parler par analogie et avec inexactitude, la logique de l'existence. L'intelligence est la croissance de l'humain, c'est-à-dire un mode particulier de l'instinct de la vie, et s'offre à cet égard dans une double apparence : elle signifie la continuité de l'Etre, et que les hommes ne sont jamais que des « voulants » spécifiques, d'une nature cependant qui n'est pas radicalement étrangère à tout ce qui « veut », c'est-à-dire à tout ce qui « est ». Pourtant elle signifie également une forme de rupture dans cette continuité, parce qu'elle est précisément capable non pas de s'en affranchir, mais de la nier et d'en produire pour son propre compte la destruction « théorique ». Une forme de notre grandeur est dans notre bassesse, dans notre ressentiment contre la vie, et dans notre aptitude à produire des « outre-mondes » ou des « mondes-vérité ».

De là surgissent les « valeurs », autour desquelles s'organisent invariablement l'existence et le processus d'élaboration de son intime signification. La vertu ne pourra pas consister à renoncer à la vertu. Vivre, c'est en effet en quelque façon être sommé par la vie de produire un ordre de la vie, et de satisfaire par là ses besoins les plus primordiaux. Ce qui distingue alors la « volonté du véridique » des modes traditionnels de l'intelligence est qu'elle ne s'attache pas à organiser ses productions en les

lisant et en y pliant le cours de l'existence, mais plutôt à comprendre ce qu'est exister en tant que créer, en tant que donner satisfaction à des besoins, en tant qu'instinct et volonté de « victoire sur soi ». Une « volonté de rendre concevable tout ce qui est », et non pas de s'attaquer à la surface prétendument intelligible des choses. En d'autres termes, l'intelligence se déploie comme un arc qui joint les tréfonds instinctuels de l'existence à ses propres effets intellectifs, les valeurs, en s'inquiétant justement de la jointure elle-même, de son mouvement, et de sa créativité.

Les *valeurs* sont dès lors elles-mêmes ainsi nommées par métonymie. Il est certain qu'elles sont en un sens l'expression intellectuelle des civilisations et de leur organisation, et que nous y tenons parce que nous n'avons pas le courage de risquer la perte de tout sens. Nos valeurs sont l'expurgation de nos besoins, et la formulation la plus honorable que nous puissions nous en donner. Seulement elles ne font par là que traduire des actes de la vie elle-même, et révéler la puissance à la fois créatrice et ordonnatrice qui est la sienne. Toute valeur est équivoque, à la fois parce qu'elle rend possible une orientation de l'existence, et donc une dérivation de la vie elle-même vers son autre, la spéculation désincarnée, et parce qu'elle traduit des besoins, la permanence de l'instinct, et la capacité qu'il recouvre de produire des évaluations, c'est-à-dire de s'ordonner au monde, ou mieux de s'immiscer dans le flux de son devenir : les valeurs sont notre salut, à la condition cependant que nous saisissons le sens de la nécessité d'en être les créateurs, et non point les héritiers.

Midi

Il y a donc très curieusement une morale du *Zarathoustra* : nos valeurs sont ce qu'il y a de plus important dans notre existence, et une « nouvelle noblesse » doit se constituer dont tout l'être doit tendre à une hiérarchie des choses et des êtres, des pratiques et des comportements. Seulement cette « nouvelle noblesse » ne doit pas tirer sa dignité d'un corps spécifique de règles, ou de l'un de ces protocoles dans lesquels ont pu jusqu'à présent se reconnaître les castes et les rois. Les princes sont certes plus utiles, pratiquement, que les papes, mais leur nature n'est guère plus princière que l'investiture de ceux-là n'est divine. Du même coup, il faut se rendre à cette évidence que dans la « morale zarathoustrienne », ce ne sont pas tant les contenus des valeurs qui importent que la façon dont on *fait face* à ces valeurs. Car il ne peut y avoir de problématique du « contenu » s'il n'y a pas

une problématique « de la forme et du contenu ». Deux choses iront alors de concert, à savoir la mise en place d'un système d'*impératifs*, qui devront valoir « en tous temps et en tous lieux », et constituer par conséquent un ensemble rigoureusement formel de régulation de la conduite ; et l'élaboration de règles appelées à ignorer ou, plus exactement, à dévaloriser systématiquement les affections corporelles, et ainsi le devenir propre de la vie des hommes. Or, la « morale zarathoustrienne » rompt avec cette collaboration ordinaire de la forme et du contenu pour se déterminer sur un mode exclusivement existentiel, et exprimer l'énergie du vouloir plutôt que les normes catégorielles de la conduite.

Ainsi la « nouvelle noblesse » devra-t-elle savoir produire ses valeurs comme les effets patents de son désir d'être et comme un *don*, comme le déploiement d'une existence ordonnée à l'ensemble de l'Etre : création aventureuse de soi, dont le risque majeur est l'inadéquation, la désarticulation, et dès lors la solitude et le désespoir. « Prodiguer sa sagesse » est le geste de cette « aristocratie » pourtant confrontée à l'incompréhension, la raillerie, et la violence. D'où que la difficile question du discours zarathoustrien des valeurs est celle de la *fission* de ce que sont « être » et « évaluer », ou, c'est la même chose, celle du courage nécessaire à une vie traversée de sa propre sagesse. D'autant plus difficile, d'ailleurs, que, d'une part, il est vain d'employer deux noms pour désigner l'élan d'une seule et même réalité existentielle – ce qui est une façon de dire que nous ne pouvons jamais parler du *Zarathoustra* qu'en nous y accommodant autant que possible, c'est-à-dire en l'accommodant lui-même aux caractéristiques formelles d'un discours « explicatif » – , et que, d'autre part, l'acte de l'intelligence n'est lui-même pas exactement d'intelligence, mais bien d'évaluation, d'estimation, un peu à la manière dont nous apprécions une étoffe ou dont nous goûtons la texture et les parfums d'une matière comestible.

En somme, dans cette existence faite d'immédiateté et de l'entente furtive, incomplète, confuse même, de son propre cours, il y a la contiguïté, et même la mixtion de deux sortes de « fatalité », celle qui régit le côté des choses, et celle qui commande aux êtres qui « pensent » ces choses. Non pas qu'il faille concevoir là des « forces » qui agiraient à notre insu, une sorte de Providence ou voire un hasard qui aveuglément assurerait la rencontre intempestive de la pensée et des phénomènes. Cette double « fatalité » est seulement l'indistinguable organisation des faits, de ce

« chaos » dont il faut apprendre à aimer les désordres en apprenant à en être fécond, et de la pensée de ces faits, par laquelle nous nous insérons précisément dans l'Etre et ne nous contentons pas de subir l'ordre du monde. En d'autres termes, la nécessité qui en un sens nous est étrangère, parce que nous n'en sommes ni n'en serons jamais les auteurs, est l'élément vital de notre propre activité axiologique, le milieu même de notre vie, au sens le plus immédiat et le plus trivial du terme, au sens aussi cependant où la vie n'est pas un pur devenir organique mais plutôt un devenir toujours en train de s'organiser avec ses propres valeurs.

Etre en effet « créateur de valeurs » – ce qui résume l'enseignement « moral » du *Zarathoustra* –, c'est consentir à ce qui est nécessaire et qui survient selon sa propre loi de « chaos » et de « jeu ». C'est en d'autres termes percevoir un sens là où l'on serait tenté de n'entrevoir que la contingence, et non pas donner *après coup* un sens à ce qui n'en a pas, mais reconnaître immédiatement ce qui est donné comme quelque chose à quoi l'on est soi-même articulé d'une façon ou d'une autre. « Chaos » et « jeu » ne font qu'un, pour l'être qui l'éprouve d'abord, pour celui qui y consent ensuite. Il convient donc, en vérité, que l'on s'affranchisse de l'habitude acquise de penser la nécessité par opposition à la contingence et d'établir « naturellement » une hiérarchie entre le côté de l'universel, invariablement récurrent, et celui du particulier, indistinguable et fondamentalement inintéressant – ou alors d'un intérêt par intégration, comme quand on insère dans la description d'un phénomène l'ensemble des petites variations dont il est susceptible de constituer l'effet dynamique. Or, précisément, la « nécessité », au sens du *Zarathoustra* et de l'ensemble du corpus nietzschéen, ce n'est pas l'autre de la contingence, mais plus simplement, en vérité, ce qui s'effectue comme le mouvement multiforme et néanmoins englobant de l'Etre. Tout est nécessaire, d'une nécessité qui n'est ni providentielle, parce qu'il n'y a pas de dieux pour la sauver, ni absurde, parce que l'Etre n'est pas un néant de sens. Il est, pourrait-on dire assez trivialement, ce qu'il est, et rien de plus. Mais cela même est un appel à entendre, auquel on répondra soit en le jugeant, après coup, c'est-à-dire en apposant puis en fixant une valeur de vérité ou d'apparence, de beauté ou de laideur, de justice ou d'injustice, etc. ; soit en y consentant et en l'aimant, où transparaît le caractère littéralement « aristocratique » de la « nouvelle noblesse », seule à se donner la force de vouloir et d'aimer ce qui est –

amour de la joie comme de la peine, pleine adéquation, serait-elle tragique, de l'existence individuelle et de l'existence du Tout.

Or, la formule zarathoustrienne de la nécessité est l'Eternel Retour, dont l'image est fallacieuse et propre à nous laisser entrevoir une conception cosmologique naïve, et le travail d'un visionnaire à la fantaisie passablement éreintée. Il faut en effet prendre garde de ne pas croire que l'Eternel Retour recouvre l'idée selon laquelle ce qui est reviendra pour être déjà advenu, et que nous sommes en quelque sorte les ectypes de nous-mêmes tels que nous fûmes autrefois : la nécessité ne se livre pas à une production industrielle de l'Etre ! L'Eternel Retour concerne en réalité une répétition dont le détail n'a pas à être déterminé. Dieu merci, « ce pitre d'Offenbach » ne renaîtra pas plus de ses cendres que « ses bouffonneries » de l'oubli auquel elles sont destinées. Manière de dire que l'Eternel Retour concerne ce qui a lieu, et non pas ce que nous avons fait de ce qui a eu lieu, il concerne l'activité de l'Etre et non pas les décalques spéculatifs de cette activité, esthétiques, moraux, religieux ou politiques. Autrement dit, s'il est permis de parler de l'Eternel Retour du *même*, c'est parce que le « même » n'est, authentiquement, que le devenir dans son inaltérable « volonté » de déploiement, le devenir en tant que volonté et la volonté en tant que devenir.

Il faut par là comprendre au moins deux choses. En premier lieu qu'une représentation confuse, et en vérité trop imagée, de l'idée de l'Eternel Retour, peut en constituer un grave contresens. En ce que justement l'activité de l'entendement lui-même consiste à repérer « ce qui revient », la succession et la réitération régulières des phénomènes, auxquelles il devient dès lors si aisé d'assigner des attributs logiques comme la causalité ou la nécessité. Mal compris, l'Eternel Retour devient une plate figure « poétique » qui reproduit à bon compte les structures traditionnelles de la pensée rationaliste, qui ont pour le moins le privilège de rendre les choses intelligibles et leur connaissance communicable – ce qui évidemment ne transpirerait pas d'une physique éthérée de sublimité poétique. Le « retour », donc, n'est pas la forme « légale » des phénomènes, ni leur structure « pure et *a priori* ».

Ainsi, en second lieu, il importe d'en articuler l'idée à celle d'une ontologie de la volonté. « Volonté » en effet ne doit pas se dire de cette faculté psychologique par laquelle nous nous forgeons l'illusion de commander à notre destin. En vérité, tout ce qui « est » ne fait que persister

dans sa « volonté » d'être, par une sorte de « *conatus* » qui serait cependant totalement étranger à toute téléologie comme au principe de la préordination divine ou naturelle. Là encore, la difficulté à laquelle on est confronté résulte des associations conceptuelles qu'on aura pris l'habitude d'opérer ; car si la « volonté » est cette aspiration à exister, et l'existence en somme dans son devenir lui-même, ce n'est pas pour « advenir à elle-même », pour atteindre sa forme ou sa fin, mais plutôt pour déployer un « chaos » qui reste inexorablement indistinct et qu'il serait absurde de chercher à « connaître », à formaliser, à intégrer dans des opérations logiques susceptibles de rendre rationnelle et transparente la réalité du devenir. La volonté est ainsi une puissance non pas à venir, comme une fin, non pas advenue, comme une essence, mais devenant, comme le « chaos », précisément, dont sont faites toutes les choses et auquel il nous appartient enfin de consentir.

On ne laissera pas de s'en étonner, mais il est certain que la leçon du *Zarathoustra* est à cet égard une « leçon d'amour ». Pas question, certes, de déliquescentes effusions romantiques, de l'amour de la nature ou de celui du prochain. L'amour est réservé à l'aimable, qui n'est autre que le *fatum* de l'Etre, le chaos qui « est devenant ». Une morale aristocratique est une morale du nécessaire dans le devenant, c'est-à-dire une morale de la *création* du devenir. A l'objection que nous ne sommes pas les dieux de la terre, il est d'ailleurs assez aisé de répondre que nous sommes justement les créateurs du « sens de la terre ». Aimer le devenir et y consentir, c'est renoncer à porter un regard sur la vie qui soit ou bien rétrospectif, ou bien prospectif. Car toute rétrospection est une forme du regret ou du ressentiment, et s'accompagne de l'idée que les choses auraient pu être autrement, et meilleures qu'elles ne furent. La rétrospection est analytique, causaliste, et cherche toujours à comprendre et à « tirer la leçon des événements ». Mais, justement, la leçon est bien qu'il n'y en a pas, et que le chaos de l'Etre ne se laisse pas réduire aux enseignements que nous prétendons en tirer. Et, réciproquement, toute anticipation suppose la « prévision » d'un avenir en quelque sorte déjà fait, en quelque sorte donc déjà consommé parce qu'il est d'emblée subsumé sous la règle d'une finalité « bonne » et donc « souhaitable ». « Mille et une fins » peuvent donc être les nôtres, mais à la condition de comprendre qu'elles ne doivent pas permettre de désigner l'état souhaitable et prochain de l'existence, et

traduire en fait sa *moindre* proximité possible, mais son présent devenant et signifiant, qu'il suffit d'avoir la force d'accueillir en sa volonté.

L'Eternel Retour n'est en somme pas une « image » de ce que semble l'ordre de l'Etre. S'il s'agit d'une « fiction », c'est au strict sens où toutes les productions de l'intelligence aboutissent à une description en même temps qu'une évaluation de ce qui est. Mais la pensée de l'Eternel Retour est une pensée de « désintéressement » dont l'horizon est seulement de *dire* ce qu'est évaluer en insérant sa propre existence dans ce qui est évalué. En cela, elle n'est pas absolument étrangère au « nihilisme », dont elle est pourtant le dépassement et le salut. L'ombre de Zarathoustra se laisse accueillir dans un mélange de rire et de tristesse, parce que la pensée de l'Eternel Retour ne peut s'affranchir du sentiment de l'effort qu'il aura fallu consentir pour y parvenir. *Dire* le processus de toute évaluation, c'est alors faire apparaître la façon dont les phénomènes acquièrent la valeur de phénomènes, la façon dont l'existence se fait autre chose qu'une « noix creuse », la façon en somme dont le réel est humain pour être un entrelacs de faits et de valeurs.

C'est en quoi également la pensée de l'Eternel Retour n'est pas exactement celle de l'humain, mais bien de sa victoire sur lui-même et de son dépassement dans le « Surhumain ». Car ce n'est pas une pensée de la forme de l'Etre, mais une manière d'adhésion à lui qui est toute de consentement, d'évaluation, et d'entente. Manière de se réjouir dans l'immédiateté absolue de son être, ou d'être « joyeux » d'être soi-même dans ce qui est. Or, cela, c'est ce que Zarathoustra nomme sa « volonté de vie », et sa volonté de vie, c'est ce qu'il nomme sa « volonté de puissance » : l'amour de la nécessité, *amor fati*, c'est l'amour de l'intrication du devenir individuel au devenir du Tout, l'amour de la promiscuité et non de la distance, l'amour de cette éternelle identité entre mon acte de vouloir et l'ensemble de tous les actes du vouloir de l'Etre.

En quoi il n'est pas permis de se donner d'image du Surhumain, qui est bien plutôt le sens le plus profond de notre être *propre*. Zarathoustra en ouvre la voie, sans apparaître lui-même comme le Surhomme auquel toute volonté aspire en vertu de ce qu'on appellera par commodité sa « nature ». Le Surhomme doit être présent sur le mode de l'attente, non par une espèce de fatalité de l'intelligence qui aurait interdit à Nietzsche d'en dresser le fidèle portrait, mais parce qu'il n'y en a pas de représentation possible, et que la singularité du Surhumain interdit radicalement la vision du

Surhomme. Façon de dire qu'il y a dans la substantialité des substantifs un profond contresens philosophique. « Surhomme » et « Surhumain » ne s'entendent pas comme ils s'écrivent, parce qu'il n'y a pas chez Nietzsche de substantialisme de l'homme fort ou de l'aristocrate. Rien ne peut en être dit ou arrêté, à la faveur d'une impossibilité tout entière dans ce qu'est « être du côté du Surhumain » : adhésion à l'éternité du devenir, vivifiante exténuation de la vie singulière dans le mouvement de la vie du Tout, et en somme pure « joie dionysiaque ». Le Surhumain, c'est le mouvement que fait le « chaos » que nous portons en nous-mêmes pour aller au « chaos » dont surabonde l'Etre en lui-même : au temps de midi, quand tous les autres temps sont abolis, quand l'ombre, qu'on tient en soi, ne fait signe ni vers l'arrière, ni vers l'avant.

Enfin

Ainsi, l'homme Zarathoustra n'est pas à proprement parler un penseur mais un être fait de discours qui ne sont que la métaphore de lui-même. Pas de sujet exhibant sa parole, mais une expérience de la parole qui est celle de la difficulté d'être dans l'élément de la pensée, quand la pensée est volonté instinctuelle de vérité, et qu'elle est *en même temps* « être-dans-le-monde ». En cela, le *Zarathoustra* marque non seulement la contiguïté de l'être et du mot, mais leur réciprocité ou leur réflexivité dans l'unité d'un « *fatum* ». Il convient de s'accoutumer à cette idée qu'il ne s'agit pas ici du texte d'une méditation, de la réplique intellectuelle d'une expérience conduite *par ailleurs*, mais du fil même de cette expérience, et de cela qui s'appelle dans la langue de Nietzsche une « philosophie expérimentale ». Ce qui signifie qu'il n'y a nulle distance entre vivre et penser, et que surmonter l'existence d'une problématique de l'axiologie, c'est éprouver intimement la problématique axiologique de l'existence. Penser, ici, c'est être, et non pas se divertir du cours de l'Etre à la faveur de la compréhension rationnelle que l'on efforcerait d'en avoir.

Aussi le *Zarathoustra* est-il peut-être, comme l'entend Nietzsche lui-même, le livre le plus important auquel il ait eu à se consacrer. Les abîmes problématiques qu'il ouvre à l'intelligence ordinaire, l'inachèvement également dans lequel paraît être demeuré l'ouvrage, auquel Nietzsche semblait souhaiter donner une suite, viennent sans doute attester, quoique de manière purement symptomatique, d'une difficulté qui n'est pas de pure forme, mais sans contestation possible inscrite dans le fil concret de

l'existence de son auteur. C'est pourquoi, très paradoxalement, on inclinerait presque à croire qu'il ne s'agit pas vraiment d'un livre, mais de quelque chose qui tiendrait à la fois de l'ordre du discours et de l'ordre des faits, de l'entente et de la contingence.

Zarathoustra s'achève en effet sur une fausse clôture. En attente du « grand midi », mais non point sous un soleil qui trop opportunément réduirait l'ombre des existants, et ainsi la problématique de l'Etre. D'une certaine façon, c'est un livre qui ne nous apprend rien, parce qu'il ne donne pas à connaître ce dont il devrait nous instruire, le Surhomme, ce qu'il est et ce qu'il fait. C'est pourquoi d'ailleurs l'homme *Zarathoustra* est un exemple, « voyageur » ou « convalescent », mais non point un homme exemplaire ni un « prophète ». Nul ne peut le suivre dans une pérégrination qui n'a de sens que pour être une histoire absolument singulière, l'exhibition dépouillée, et parfois délirante, d'une vie solitaire *par essence* et non par choix dit « ascétique ». Etre « zarathoustrien » reste une option de benêt, un atavisme littéraire confinant à la maladie nerveuse.

Livre sans leçon, donc, et qui malgré les apparences pourrait ne pas chercher à être édifiant, un livre de solitude et sans disciples possibles. C'est tout l'intérêt d'une œuvre dont Nietzsche est parvenu à faire autre chose qu'un objet d'érudition. Dans cette odyssée vers le consentement à l'Etre, il y a en effet la singulière élaboration spéculative d'une sorte de « vécu intelligible ». Confondre Nietzsche et *Zarathoustra* est à cet égard extrêmement tentant, en conservant d'ailleurs les propres réserves de l'auteur-Nietzsche, qui ne voyait pas dans son personnage un autre soi, mais un être meilleur encore, comme si dans le *fatum* de l'écriture il y avait un dépassement du vivant par son propre discours.

Dans ces conditions, le *Zarathoustra* est un livre-sujet, si l'on veut bien entendre par là un moi rompu et en mouvement qui n'est précisément *que* son cheminement et le discours qui en procède. La « profondeur abyssale » du *Zarathoustra* est dans le type d'approche qu'il exige dès lors de son lecteur, à qui il ne demande pas une lecture cursive et accumulative, mais de tenter de s'y glisser d'une façon ou d'une autre *lui-même* et de coïncider avec un texte qui n'est pas « là-devant » ni « donné » avec une opacité propre, mais « vivant » et livré à tout le mal que l'on peut en faire. Parce que sa « profondeur abyssale » retient tout le volume non clarifié d'une existence, il exige une coïncidence véritablement *ontologique* entre la

matérialité de sa lettre et la manière de l'aborder, de la travailler, et de la décrypter.

Une conclusion naturelle devrait être qu'il n'y a résolument rien à en tirer. Alternativement, et par une sorte de complaisance « culturelle », on pourrait ajouter qu'il faut prendre le risque de s'y perdre, ou bien de le relire compulsivement, ou bien de le fréquenter assidûment, et littéralement de commercer avec son verbe. Mais quoi ! En fait de risques, il convient d'abord de prendre celui de le *réduire*, c'est-à-dire d'être à contresens de son « enseignement » le plus « profond ». La lecture du *Zarathoustra* est une affaire de torsion : faire apparaître le métaphorique sous une forme conceptuelle, quand justement la métaphore n'est pas le déguisement du concept, mais le concept lui-même, qui ne saurait être autre chose qu'une métaphore, c'est-à-dire en propre un transfert de quelque chose dont Nietzsche montre que ce n'est pas toujours du sens. Le risque, dans une telle opération, n'est d'ailleurs pas tellement de mal interpréter les métaphores, ce dont seuls se chagrineront les « scrupuleux de l'esprit », toujours inquiets de leur exactitude, mais guère de leur prégnance. En revanche, il serait plus grand de faire du *Zarathoustra* un livre et de cesser de l'appréhender comme une expérience.

Ce qui est sûr en effet est que le *Zarathoustra* nous invite à renoncer à tous les « pourquoi... » pour nous laisser guider par les faits et leur vicissitude. Des faits qui concernent un homme aux prises avec *du penser*, et bien plutôt encore avec l'ensemble de ses perfections : du savant, du moraliste, de l'envieux même qui déploie des trésors de sagesse pour être le vice de toute pensée. La perfection, justement, n'est pas unilatéralement du côté de l'homme Zarathoustra, mais bien de tous les côtés à la fois, de telle sorte qu'elle emporte la maladie ou la convalescence, elle-même pénible et incertaine. Le texte a ainsi partie liée avec un vivre, il est comme livre une façon toute singulière de vivre avec l'acte de penser.

C'est pourquoi c'est un livre d'extrême solitude. Et non pas seulement de Zarathoustra, dont la leçon est bien que nous sommes « en personne » aux prises avec la réalité de l'intelligence et de ses « affections ». C'est la solitude de tout lecteur, pris entre une certaine conscience serpentine de s'y entendre, et la conviction que l'aventure du *Zarathoustra* est soit indéfinie, soit incommunicable.

Paul MATHIAS.

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA

PREMIÈRE PARTIE

PROLOGUE DE ZARATHOUSTRA

1

Quand Zarathoustra¹ eut trente ans, il quitta sa patrie et le lac de sa patrie et s'en fut dans la montagne. Il vécut là, se nourrissant de sa sagesse et de sa solitude, et dix ans passèrent sans qu'il en fût las. Mais il advint que son cœur changea, et un matin, s'étant levé avec l'aurore, il se présenta devant le soleil et lui parla ainsi :

« O grand astre ! que serais ton bonheur, si tu n'avais ceux que tu éclaires ?

Voici dix ans que tu montes jusqu'à ma caverne ; tu te serais dégoûté de ta lumière et de ce trajet, si nous n'étions là, moi, mon aigle et mon serpent.

Mais nous t'attendions chaque matin, pour te prendre ton superflu, et t'en rendre grâces.

Vois : je suis saturé de ma sagesse, comme l'abeille qui a butiné trop de miel ; j'ai besoin de mains quémandeuses.

Je voudrais donner, prodiguer ma sagesse, jusqu'au jour où les sages d'entre les hommes se sentiront heureux de leur folie, les pauvres heureux de leur richesse.

Il me faudra pour cela descendre dans les profondeurs², comme tu le fais chaque soir, quand tu plonges au-dessous de la mer pour aller porter ta lumière au monde souterrain, astre débordant de richesse³.

Il me faudra comme toi *décliner*, ainsi que disent les hommes vers lesquels je veux descendre.

Bénis-moi donc, œil paisible qui peux voir sans envie même l'excès du bonheur !

Bénis la coupe qui va déborder, et que son or ruisselant aille porter partout le reflet de ta félicité.

Vois : cette coupe aspire à se vider de nouveau, et Zarathoustra aspire à redevenir homme. »

Ainsi commença le déclin de Zarathoustra⁴.

2

Zarathoustra descendit seul la montagne sans rencontrer personne en chemin. Mais comme il entraît sous bois, il vit soudain se dresser devant lui un vieillard qui avait quitté son ermitage pour chercher des racines en forêt. Et le vieillard parla à Zarathoustra en ces termes :

« Ce voyageur ne m'est pas inconnu ; il est passé par ici, voici bien des années. Il s'appelait Zarathoustra ; mais il a changé.

Dans ce temps-là, tu portais tes cendres à la montagne ; est-ce ton feu que tu portes maintenant au val ? Ne crains-tu point le châtement des incendiaires ?

Oui, je reconnais Zarathoustra. Son regard est limpide et sa lèvre est pure de tout dégoût. Ne s'avance-t-il pas là sur un pas de danse ?

Zarathoustra a changé. Zarathoustra est redevenu enfant, Zarathoustra s'est réveillé. Que viens-tu chercher chez les dormeurs ?

Tu vivais dans ta solitude comme au sein d'une mer, et cette mer te portait. Malheur à toi, tu veux donc atterrir ? Malheur, tu veux donc de nouveau traîner toi-même le poids de ton corps ? »

Zarathoustra répondit : « J'aime les hommes. »

– « Pourquoi donc, dit le saint, me suis-je retiré en forêt et dans ce désert ? N'était-ce point que j'aimais trop les hommes ?

A présent, j'aime Dieu ; je n'aime pas les hommes. L'homme est une créature trop imparfaite à mon goût. Aimer les hommes me tuerait. »

Zarathoustra répondit : « Qui te parle d'aimer ! J'apporte aux hommes un présent. »

– « Ne leur donne rien, dit le saint. Prends-leur plutôt une part de leur fardeau, que tu les aides à porter ; rien ne leur fera autant de plaisir ; et puisses-tu, toi aussi, t'en trouver bien !

Et si tu veux leur faire un présent, que ce soit une aumône et attends d'abord qu'ils t'en prient. »

– « Non, répliqua Zarathoustra, je ne fais pas l'aumône, je ne suis pas assez pauvre pour cela. »

Le saint se prit à rire de Zarathoustra et lui dit :

« Alors, tâche qu'ils acceptent tes trésors. Ils se méfient des solitaires et ne croient guère que nous venions leur faire des présents. »

Le son de nos pas le long des rues éveille un écho trop solitaire. C'est ainsi que la nuit, dans leurs lits, lorsqu'ils entendent passer un homme, longtemps avant le lever du soleil, ils se demandent : « Où va-t-il, ce voleur ? »

Ne va pas chez les hommes, reste sur les monts. Va-t'en plutôt chez les bêtes. Pourquoi ne veux-tu pas être comme moi – ours parmi les ours, oiseau parmi les oiseaux ?

– « Et que fait le saint en forêt ? » demanda Zarathoustra.

Le saint répondit : « Je fais des chansons et je les chante, et tout en composant mes chansons, je ris, je pleure et je grommelle, c'est ma façon de louer Dieu.

Chantant, pleurant, riant et grommelant, je loue ce Dieu qui est mon Dieu. Mais quel est donc ce présent que tu nous apportes ? »

Quand Zarathoustra eut entendu ces paroles, il prit congé du saint en disant : « Je ne manquerais pas de présents à vous faire ! Mais laisse-moi partir bien vite, de peur que je ne vous dérobe quelque chose ! » – Et c'est ainsi qu'ils prirent congé l'un de l'autre, le vieillard et l'homme fait, riant comme deux gamins.

Mais une fois que Zarathoustra fut seul, il se dit en son cœur : « Serait-ce possible ! Ce vieux saint dans sa forêt n'a pas encore entendu dire que *Dieu est mort*⁵ ! »

3

Quand Zarathoustra parvint à la ville voisine qui est située à la lisière des bois, il y trouva une grande foule assemblée sur la place. Car un danseur de corde était annoncé. Et Zarathoustra s'adressa au peuple en ces termes :

« *Je vous enseigne le Surhumain*⁶. L'homme n'existe que pour être dépassé. Qu'avez-vous fait pour le dépasser ?

Jusqu'à présent tous les êtres ont créé quelque chose qui les dépasse, et vous voudriez être le reflux de cette grande marée et retourner à la bête plutôt que de dépasser l'homme ?

Le singe, qu'est-il pour l'homme ? Dérision ou honte douloureuse. Tel sera l'homme pour le Surhumain : dérision ou honte douloureuse.

Vous avez fait le chemin qui va du ver à l'homme, et vous avez encore beaucoup du ver en vous. Jadis vous avez été singes, et même à présent l'homme est plus singe qu'aucun singe.

Même le plus sage d'entre vous n'est encore qu'un être hybride et disparate, mi-plante, mi-fantôme. Vous ai-je dit de devenir fantômes ou plantes ?

Voici, je vous enseigne le Surhumain.

Le Surhumain est le sens de la terre. Que votre vouloir dise : Puisse le Surhumain devenir le sens de la terre !

Je vous en conjure, ô mes frères, *demeurez fidèles à la terre*⁷ et ne croyez pas ceux qui vous parlent d'espérances supra-terrestres. Sciemment ou non, ce sont des empoisonneurs.

Ce sont des contempteurs de la vie, des moribonds, des intoxiqués dont la terre est lasse : qu'ils périssent donc !

Blasphémer Dieu était jadis le pire des blasphèmes, mais Dieu est mort et morts avec lui ces blasphémateurs. Désormais le crime le plus affreux, c'est de blasphémer la terre et d'accorder plus de prix aux entrailles de l'insondable qu'au sens de la terre.

Jadis l'âme jetait sur le corps un regard de mépris ; et rien n'était estimé plus haut que ce mépris. Elle le voulait maigre, hideux, famélique. Elle pensait ainsi échapper à ce corps et à la terre.

Cette âme elle-même, oh ! qu'elle était encore maigre, hideuse et famélique ! Et cette âme trouvait sa volupté à être cruelle !

Mais vous, mes frères, dites-moi : votre corps, que révèle-t-il de votre âme ? Votre âme n'est-elle pas misère, fange et pitoyable suffisance ?

En vérité, l'homme est un torrent bourbeux. Il faut être la mer à tout le moins pour absorber en soi un torrent bourbeux sans en être sali.

Voici, je vous enseigne le Surhumain. Il est cette mer, votre grand mépris ira se perdre en lui.

Quel peut être le plus grand événement de votre vie ? C'est l'heure du grand mépris. L'heure où vous prendrez en dégoût votre bonheur lui-même, et votre raison et votre vertu⁸.

L'heure où vous vous direz : « Qu'importe mon bonheur ! Il n'est que misère, fange et pitoyable suffisance. Or mon bonheur devrait être une justification de l'existence. »

L'heure où vous vous direz : « Qu'importe ma raison ! A-t-elle faim de savoir, comme le lion a faim de pâture ? Elle n'est que misère, fange et pitoyable suffisance. »

L'heure où vous vous direz : « Qu'importe ma vertu ? Elle ne m'a pas encore rendu fou. Que je suis las de mon bien et de mon mal ! Tout cela n'est que misère, fange et pitoyable suffisance. »

L'heure où vous vous direz : « Qu'importe ma justice ! Il ne me semble pas que je sois encore tout feu tout flamme. Or le juste est tout feu, tout flamme. »

L'heure où vous vous direz : « Qu'importe ma pitié ! La pitié n'est-elle pas la croix où l'on cloue celui qui aime les hommes ? Or ma pitié ne m'a pas crucifié. »

Vous êtes-vous déjà dit ces choses ? Avez-vous déjà poussé ce cri ? Hélas ! que ne vous ai-je entendu crier ainsi !

Ce n'est pas votre péché, c'est votre plate satisfaction qui crie au ciel ; c'est votre parcimonie, même dans le péché, qui crie au ciel⁹.

Où est l'éclair qui vous léchera de sa flamme ? Où est la folie contre laquelle il faudra vous faire inoculer ?

Voici, je vous enseigne le Surhumain. Il est cet éclair, il est cette folie. »

Quand Zarathoustra eut parlé ainsi, un homme s'écria du milieu de la foule : « Assez parlé de ce saltimbanque ! Montrez-le-nous à présent ! » Et tout le peuple se moquait de Zarathoustra. Mais le saltimbanque, qui avait pris ce discours pour lui, se mit aussitôt à l'ouvrage.

4

Zarathoustra, cependant, regardait la foule avec stupéfaction. Et il parla ainsi :

« L'homme est une corde tendue entre la bête et le Surhumain – une corde au-dessus d'un abîme.

Danger de franchir l'abîme – danger de suivre cette route – danger de regarder en arrière – danger d'être saisi d'effroi et de s'arrêter court !

La grandeur de l'Homme, c'est qu'il est un pont et non un terme ; ce qu'on peut aimer chez l'Homme, c'est qu'il est *transition* et *perdition*.

J'aime ceux qui ne savent vivre qu'à condition de périr, car en périssant ils se dépassent.

J'aime ceux qu'emplit un grand mépris, car ils portent en eux le respect suprême, ils sont les flèches du désir tendu vers l'autre rive.

J'aime ceux qui n'ont pas besoin de chercher par-delà les étoiles une raison de périr et de se sacrifier, mais qui s'immolent à la terre, afin que la terre soit un jour l'empire du Surhumain.

J'aime celui qui ne vit que pour savoir, et qui veut savoir afin de permettre un jour que le Surhumain vive. C'est ainsi qu'à sa façon il veut sa propre perte.

J'aime celui qui œuvre et invente afin de bâtir un jour au Surhumain sa demeure et d'aménager pour sa venue la terre, l'animal et la plante ; c'est

ainsi qu'à sa façon il veut sa propre perte.

J'aime celui qui aime sa vertu ; car la vertu est volonté de périr et flèche de l'infini désir.

J'aime celui qui ne met pas en réserve la moindre goutte de son esprit, mais qui est la quintessence de sa propre vertu ; c'est à l'état d'esprit quintessencié qu'il franchira le pont.

J'aime celui qui fait de sa vertu son penchant et sa fatalité ; c'est ainsi que pour l'amour de sa vertu il veut à la fois vivre encore et ne plus vivre.

J'aime celui qui ne veut point avoir trop de vertus. Une vertu, c'est plus de vertu que deux, c'est un nœud plus fort où s'accroche le destin.

J'aime celui dont l'âme en sa prodigalité refuse toute gratitude, et ne rend jamais rien ; car il donne sans cesse et ne réserve rien pour soi.

J'aime celui qui est saisi de honte quand les dés tombent en sa faveur et qui se demande alors : « Suis-je un tricheur ? » Car sa volonté est de périr.

J'aime celui qui répand devant ses actions une jonchée de paroles dorées et qui tient toujours plus qu'il n'a promis ; car sa volonté est de périr.

J'aime celui qui par avance justifie les hommes futurs et délivre ceux du passé ; car sa volonté est de périr par ceux d'aujourd'hui.

J'aime celui qui châtie son Dieu parce qu'il aime son Dieu ; car il périra de la colère de son Dieu.

J'aime celui dont l'âme est profonde jusque dans ses blessures et qui peut mourir de quelque incident futile ; car c'est volontiers qu'il franchit le pont.

J'aime celui dont l'âme est débordante au point qu'il perd conscience de soi-même et porte toutes choses en lui ; ainsi c'est la totalité des choses qui cause sa perte.

J'aime celui qui est libre de cœur et d'esprit ; sa tête sert tout au plus d'entrailles à son cœur, et c'est son cœur qui le pousse à périr.

J'aime tous ceux qui sont semblables à ces lourdes gouttes qui tombent une à une du nuage noir suspendu au-dessus des hommes ; ils annoncent que l'éclair est proche, ils périssent d'en être les annonciateurs.

Voici, je suis l'annonciateur de la foudre, je suis une lourde goutte tombée de la nue ; mais cette foudre, c'est le *Surhumain*. »

Après que Zarathoustra eut prononcé ces paroles, il considéra de nouveau la foule en silence. « Les voilà, se dit-il en son cœur, les voilà qui rient ; ils

ne me comprennent point, je ne suis pas la bouche qui convient à ces oreilles¹⁰.

Faut-il d'abord que je leur crève le tympan pour qu'ils apprennent à entendre avec leurs yeux ? Faut-il battre des cymbales et hurler comme les prédicateurs de carême ? Ou ne croient-ils qu'aux propos des bafouilleurs ?

Il est une chose dont ils sont fiers. Comment appellent-ils cette chose dont ils sont fiers ? Ils l'appellent la culture¹¹, c'est ce qui les distingue des chevriers.

C'est pourquoi ils n'aiment point qu'on les traite par le mépris. C'est à leur orgueil que je vais m'adresser.

Je leur parlerai de ce qu'il y a de plus méprisable au monde, je veux dire du *Dernier Homme*. »

Et Zarathoustra parla au peuple en ces termes :

« Il est temps que l'homme se fixe un but. Il est temps que l'homme plante le germe de son espérance suprême.

Son sol est encore assez riche pour cela. Mais ce sol, un jour, devenu pauvre et débile, ne pourra plus donner naissance à un grand arbre.

Hélas ! le temps approche où l'Homme ne lancera plus par-delà l'humanité la flèche de son désir, où la corde de son arc aura désappris de vibrer.

Je vous le dis, il faut avoir encore du chaos en soi pour enfanter une étoile dansante. Je vous le dis, vous avez encore du chaos en vous¹².

Hélas ! Le temps vient où l'homme deviendra incapable d'enfanter une étoile dansante. Hélas ! ce qui vient, c'est l'époque de l'homme méprisable entre tous, qui ne saura même plus se mépriser lui-même.

Voici, je vais vous montrer le *Dernier Homme* :

« Qu'est-ce qu'aimer ? Qu'est-ce que créer ? Qu'est-ce que désirer ? Qu'est-ce qu'une étoile ? » Ainsi parlera le Dernier Homme, en clignant de l'œil.

La terre alors sera devenue exiguë, on y verra sautiller le Dernier Homme qui rapetisse toute chose. Son engeance est aussi indestructible que celle du puceron ; le Dernier Homme est celui qui vivra le plus longtemps.

« Nous avons inventé le bonheur », diront les Derniers Hommes, en clignant de l'œil.

Ils auront abandonné les contrées où la vie est dure ; car on a besoin de chaleur. On aimera encore son prochain et l'on se frottera contre lui, car il faut de la chaleur.

La maladie, la méfiance leur paraîtront autant de péchés ; on n'a qu'à prendre garde où l'on marche ! Insensé qui trébuche encore sur les pierres ou sur les hommes !

Un peu de poison de temps à autre ; cela donne des rêves agréables. Et beaucoup de poison pour finir, afin d'avoir une mort agréable.

On travaillera encore, car le travail distrait. Mais on aura soin que cette distraction ne devienne jamais fatigante.

On ne deviendra plus ni riche ni pauvre ; c'est trop pénible. Qui donc voudra encore gouverner ? Qui donc voudra obéir ? L'un et l'autre sont trop pénibles.

Pas de berger et un seul troupeau¹³ ! Tous voudront la même chose, tous seront égaux ; quiconque sera d'un sentiment différent entrera volontairement à l'asile des fous.

« Jadis, tout le monde était fou », diront les plus malins, en clignant de l'œil.

On sera malin, on saura tout ce qui s'est passé jadis ; ainsi l'on aura de quoi se gausser sans fin. On se chamaillera encore, mais on se réconciliera bien vite, de peur de se gêner la digestion.

On aura son petit plaisir pour le jour et son petit plaisir pour la nuit ; mais on révèrera la santé.

« Nous avons inventé le bonheur¹⁴ », diront les Derniers Hommes, en clignant de l'œil.

Ici prit fin le premier discours de Zarathoustra qu'on appelle aussi le Prologue ; car à ce moment les cris et l'hilarité de la foule l'interrompirent. « Donne-nous ce Dernier Homme, ô Zarathoustra, criaient-ils ; fais de nous ces Derniers Hommes ! Et garde pour toi ton Surhumain ! » Et tout le peuple exultait et faisait entendre des claquements de langue. Mais Zarathoustra en fut affligé et se dit en son cœur :

« Ils ne me comprennent point, je ne suis pas la bouche qui convient à ces oreilles.

J'ai trop longtemps vécu en montagne, j'ai trop écouté les ruisseaux et les arbres ; je leur parle à présent comme on parle aux chevriers.

Mon âme n'est point ébranlée, elle est claire comme la montagne au matin. Mais eux me croient froid, ils me prennent pour un sinistre farceur.

Et maintenant ils me regardent en ricanant ; non contents de ricaner, ils me haïssent par surcroît. Il y a de la glace dans ces rires. »

Mais il advint alors une chose qui rendit toutes les bouches muettes et fixes tous les regards. Dans l'entre-temps, le saltimbanque avait commencé son ouvrage ; il était sorti d'une petite porte et marchait sur la corde tendue entre deux tours au-dessus de la place et de la foule ; mais comme il avait fait juste la moitié du chemin, la petite porte s'ouvrit de nouveau et un gars bariolé qui avait l'air d'un paillasse en sortit d'un bond et courut à grands pas vers le premier. « Avance donc, boiteux, criait-il de son horrible voix ; avance, traînard, sournois, face de carême ! Et prends garde que je ne te chatouille de mon talon ! Que fais-tu là entre ces deux tours ? C'est dans la tour qu'est ta place, on devrait t'enfermer, tu barres la route à un meilleur que toi. » – Et à chaque mot il approchait davantage ; mais comme il n'était plus qu'à un pas derrière le premier, il arriva cette chose épouvantable qui rendit toutes les bouches muettes et fixes tous les regards : le nouveau venu poussa un cri diabolique et sauta par-dessus celui qui lui barrait la route. Or celui-ci, voyant la victoire de son rival, perdit la tête et lâcha la corde ; il jeta aussitôt son balancier et tomba plus vite encore dans le vide, en un tourbillon de bras et de jambes. La place et la foule ressemblaient à la mer quand la tempête s'élève ; tous s'enfuirent en tous sens, pêle-mêle, surtout à l'endroit où le corps allait s'abattre.

Mais Zarathoustra ne bougea pas, et le corps tomba tout près de lui, meurtri et brisé, mais vivant encore. Au bout d'un instant le blessé reprit conscience et vit Zarathoustra s'agenouiller à ses côtés : « Que fais-tu là ? dit-il enfin, je le savais depuis longtemps, que le Diable me ferait un croc-en-jambe. A présent il va m'entraîner en enfer ; vas-tu l'en empêcher ? »

– « Sur mon honneur, ami, répondit Zarathoustra, tout ce dont tu parles n'existe pas ; il n'y a ni Diable ni enfer. Ton âme va mourir plus vite encore que ton corps ; n'aie donc plus de crainte. »

L'homme leva un regard méfiant. « Si tu dis vrai, dit-il, je ne perdrai rien en perdant la vie. Je ne suis guère plus qu'un animal qu'on a dressé à danser, à force de coups et de maigre pitance. »

– Non pas, dit Zarathoustra. Tu as fait du danger ton métier, il n'y a rien là de méprisable. A présent tu vas mourir de ton métier, aussi vais-je t'enterrer de mes mains. »

A ces paroles, le mourant ne répondit plus ; mais il agita la main comme s'il cherchait la main de Zarathoustra pour le remercier.

7

Cependant le soir tombait et la place publique s'enveloppait de ténèbres ; alors la foule se dispersa, car la curiosité même et la frayeur se lassent. Mais Zarathoustra demeurait assis par terre auprès du mort, plongé dans ses pensées ; et il en oubliait le temps. Enfin la nuit vint et un vent froid souffla sur le solitaire. Alors Zarathoustra se leva et se dit en son cœur :

« En vérité, Zarathoustra a fait une belle pêche aujourd'hui ! Non pas un homme, mais un cadavre !

« La vie humaine est sinistre et toujours dénuée de sens ; un paillasse suffit à lui devenir fatal.

« J'enseignerai aux hommes quel est le sens de leur existence¹⁵, je veux dire le Surhumain, l'éclair qui doit jaillir de la lourde nuée humaine.

Mais je suis encore bien loin d'eux, et mes pensées ont un sens qui ne parle pas à leurs sens. Les hommes ne voient encore en moi qu'un moyen terme entre un fou et un cadavre.

Obscure est la nuit, obscures sont les voies de Zarathoustra¹⁶. Viens, compagnon rigide et glacé ! je t'emporterai là-bas où je t'enterrerai de mes mains. »

8

Ayant ainsi parlé en son cœur¹⁷, Zarathoustra chargea sur son dos le cadavre et se mit en chemin. Et il avait à peine fait cent pas qu'un homme se glissa près de lui et lui chuchota quelques mots à l'oreille ; or celui qui parlait, c'était le paillasse de la tour. « Eloigne-toi de cette ville, dit-il, ô Zarathoustra, il y a ici trop de gens qui te haïssent. Les bons et les justes te haïssent et disent que tu es leur ennemi et que tu les méprises ; les fidèles de la vraie foi te haïssent et disent que tu es un danger pour la foule. Tu as eu la chance qu'on ait ri de toi ; et en vérité tu as parlé comme un bouffon. Tu as eu la chance de t'associer à ce chien mort ; en t'abaissant ainsi tu t'es sauvé pour aujourd'hui. Mais éloigne-toi de cette ville – sinon demain je pourrai sauter par-dessus ton dos, moi vivant par-dessus un mort. » Ayant ainsi parlé l'homme disparut ; mais Zarathoustra poursuivit son chemin au long des ruelles obscures.

A la porte de la ville il rencontra les fossoyeurs ; levant leur torche à la hauteur de son visage, ils reconnurent Zarathoustra et se gaussèrent fort de lui. « Voilà Zarathoustra qui emporte ce chien crevé ! A la bonne heure ! Zarathoustra s'est fait fossoyeur ! Car nous ne salirons pas nos mains pour un pareil gibier. Zarathoustra veut donc voler sa pâture au Diable ? Enfin, soit ; bon courage et bon appétit ! Pourvu que le Diable ne soit pas un voleur plus fort que Zarathoustra ! Il est capable de les enlever tous les deux, de les dévorer tous les deux ! » Et ils se mirent à rire en se parlant à l'oreille.

Zarathoustra poursuivit sa route sans répliquer un mot. Après avoir marché deux heures, et dépassé forêts et marécages il se lassa d'entendre le hurlement affamé des loups, et lui-même eut faim. Il s'arrêta donc devant une maison isolée où brûlait une lumière.

« La faim m'assaille comme un brigand, dit Zarathoustra. Ma faim m'assaille au milieu des forêts et des marécages, en pleine nuit.

Ma faim a de singuliers caprices. Souvent elle ne me vient qu'après le repas, et aujourd'hui elle ne m'est pas venue de tout le jour. Où donc se cachait-elle ? »

Parlant ainsi, Zarathoustra frappa à la porte de la maison. Un vieillard parut, portant une lumière, et demanda : « Qui vient chez moi troubler mon mauvais sommeil ? »

– « Un vivant et un mort, dit Zarathoustra. Donnez-moi à manger et à boire, j'ai oublié d'y penser pendant la journée. Qui nourrit l'affamé rassasie son âme ; ainsi parle la sagesse¹⁸. »

Le vieillard s'éloigna, mais revint aussitôt et offrit à Zarathoustra du pain et du vin. « C'est une mauvaise contrée pour les affamés, dit-il. C'est pourquoi j'y habite. Hommes et bêtes viennent à mon ermitage. Mais dis donc à ton compagnon de manger et de boire aussi, il est plus fatigué que toi. »

Zarathoustra répondit : « Mon compagnon est mort, je l'en persuaderai difficilement. »

– « Peu m'importe, dit le vieux d'un ton bourru, quand on frappe à ma porte, il faut accepter ce que j'offre. Mangez et portez-vous bien ! »

Là-dessus Zarathoustra marcha deux heures encore, se fiant à la route et à la lueur des étoiles ; car il avait l'habitude de marcher la nuit, et c'était son goût de regarder en plein visage tous les dormeurs. Mais quand parut l'aube, Zarathoustra se trouva dans une profonde forêt où l'on ne voyait plus aucun

chemin. Alors il déposa le mort dans un arbre creux, à son chevet – car il voulait le mettre à l'abri des loups – et se coucha lui-même sur le sol, dans la mousse. Et bientôt il s'endormit, le corps las, mais l'âme inflexible.

9

Zarathoustra dormit longtemps, et non seulement l'aurore mais aussi la matinée passèrent sur son visage. Mais enfin il ouvrit les yeux ; surpris, Zarathoustra regarda la forêt et le silence, surpris il regarda en lui-même. Puis il se leva vite, comme un navigateur qui aperçoit soudain la terre, et poussa un cri de joie : car il apercevait une vérité nouvelle. Et il parla ainsi à son cœur :

« Une clarté m'est apparue : j'ai besoin de compagnons, et de compagnons vivants, non pas de compagnons morts et de cadavres que j'emporte avec moi où je veux.

C'est de compagnons vivants que j'ai besoin, de compagnons qui me suivront parce qu'ils voudront me suivre, et me suivre où je veux.

Une clarté m'est apparue : ce n'est pas à la foule que doit parler Zarathoustra, mais à des compagnons. Zarathoustra ne sera ni le berger d'un troupeau ni le chien du berger.

Je suis venu détourner du troupeau beaucoup de brebis. Il faut que la foule et le troupeau soient irrités contre moi ; Zarathoustra veut que les bergers voient en lui un brigand.

J'ai dit : les bergers ; mais eux se nomment les fidèles de la vraie foi. J'ai dit : les bergers ; mais eux se nomment les croyants de la vraie foi.

Voyez-les, ces bons et ces justes ! Quel est celui qu'ils haïssent le plus ? C'est celui qui brise leurs tables de valeurs, le brise-tout, le brigand ; or celui-là, c'est le créateur¹⁹.

Voyez-les, ces fidèles de toutes les fois ! Quel est celui qu'ils haïssent le plus ? Celui qui brise leurs tables de valeurs, le brise-tout, le brigand : mais celui-là, c'est le créateur.

Le créateur se cherche des compagnons et non des cadavres ; il ne veut ni troupeaux ni fidèles. Il cherche des créateurs pour s'associer à lui, de ceux qui gravent sur des tables nouvelles des valeurs nouvelles.

Le créateur se cherche des compagnons pour l'aider dans sa moisson, car les moissons chez lui sont mûres. Mais il lui manque cent faucilles²⁰, aussi arrache-t-il les épis à poignées, et il s'en irrite.

Le créateur se cherche des compagnons, de ceux qui savent aiguïser leurs faucilles. On les appellera destructeurs et détracteurs du Bien et du Mal. Mais ce sont des moissonneurs, qui moissonnent d'abord et se reposent ensuite.

Zarathoustra cherche des hommes qui veuillent créer avec lui, moissonner avec lui, prendre leur repos avec lui. Qu'a-t-il à faire de troupeaux, de bergers et de cadavres !

Et toi, mon premier compagnon, repose en paix ! je t'ai enseveli avec soin dans ton arbre creux, je t'ai bien caché à l'abri des loups.

Mais je te quitte, les temps sont mûrs. Du crépuscule à l'aurore il m'est survenu une vérité nouvelle.

Je ne serai ni berger ni fossoyeur. Je ne parlerai même plus au peuple ; c'est pour la dernière fois que j'ai parlé à un mort.

C'est aux créateurs, aux moissonneurs, à ceux qui se reposent une fois la tâche faite, que je veux m'associer ; je leur montrerai l'arc-en-ciel et tous les échelons qui mènent au Surhumain.

C'est aux solitaires que je dirai mon chant ; à ceux qui se sont retirés seuls ou à deux dans la solitude ; et quiconque a encore des oreilles pour entendre de l'inouï, j'accablerai son cœur de tout le poids de mon bonheur.

Je tends à mon but, je suis ma route ; je bondirai par-dessus hésitants et retardataires. Ainsi mon avance hâtera leur perte. »

10

Zarathoustra avait ainsi parlé en son cœur quand le soleil atteignit son zénith ; il leva les yeux, fouillant les hauteurs du ciel, car il entendait au-dessus de lui l'appel strident d'un oiseau. Et voici, un aigle décrivait de larges cercles dans l'air, et un serpent se suspendait à lui, non comme une proie, mais en ami ; car il s'enroulait autour du cou de l'oiseau.

« Voici mes animaux ! dit Zarathoustra, le cœur plein de joie.

L'animal le plus fier sous le soleil et l'animal le plus sage sous le soleil. Ils sont partis en reconnaissance.

Ils veulent reconnaître si Zarathoustra est encore en vie. Et de fait, suis-je encore en vie ?

J'ai trouvé qu'il est plus dangereux de vivre chez les Hommes que chez les bêtes. Zarathoustra suit des voies périlleuses. Que mes animaux me guident ! »

Ayant dit ces mots, Zarathoustra se souvint des paroles du saint en forêt ; il soupira et se dit en son cœur :

« Que ne suis-je plus sage ! Que ne suis-je pure sagesse, comme mon serpent !

Mais je demande là l'impossible, je prierai donc que mon Orgueil aille toujours de pair avec ma Sagesse.

Et si ma sagesse un jour m'abandonne – hélas, elle aime à s'envoler ! – puisse alors mon orgueil suivre au vol ma folie ! »

– Ainsi commença le déclin de Zarathoustra.

¹ Zarathoustra ou Zoroastre (658-551 av. J.-C.) fut un grand réformateur religieux dont l'influence s'étendit géographiquement jusqu'aux confins de l'Empire perse, et historiquement jusqu'à la naissance de l'Islam. Le « zoroastrisme » était axé autour des divinités du Bien et du Mal, dont la lutte devait aboutir à la destruction du vieux monde et la création d'un monde nouveau. Nietzsche en avait une connaissance apparemment exacte, et commenta le choix du personnage de Zarathoustra en ces termes :

« On ne m'a pas demandé, on aurait dû me demander ce que signifie précisément dans ma bouche, celle du premier immoraliste, le nom de *Zarathoustra* : car ce qui fait la singularité formidable de ce Persan dans l'histoire, c'est justement le contraire. Zarathoustra est le premier à avoir vu dans le combat du Bien et du Mal le vrai rouage moteur des choses, – la traduction de la morale en langage métaphysique, comme force, cause, fin en soi, est son œuvre à lui. Mais cette question apporterait au fond déjà la réponse. C'est Zarathoustra qui a créé la plus fatale des erreurs, la morale : par conséquent il doit aussi être le premier à reconnaître cette erreur. Non seulement il a en l'espèce une plus longue et plus grande expérience qu'aucun autre penseur – l'histoire entière est assurément la réfutation expérimentale du principe du prétendu “ordre moral du monde” – : plus important, Zarathoustra est plus véridique qu'aucun autre penseur. Sa doctrine, et elle seule, comporte la véracité comme vertu suprême – c'est-à-dire le contraire de la lâcheté de l’“idéaliste”, lequel prend la fuite devant la réalité ; Zarathoustra a plus d'audace innée que tous les penseurs pris ensemble. Dire la vérité et bien décocher ses traits, c'est la vertu persane. – Me comprend-on ?... L'autodépassement de la morale par la véracité, l'autodépassement du moraliste dans son contraire – en moi –, voilà ce que signifie dans ma bouche le nom de Zarathoustra » (*Ecce Homo*, traduction et présentation par E. Blondel, GF-Flammarion, 1992, « Pourquoi je suis un destin », § 3, p. 153).

² Altitude solaire et profondeur abyssale constituent un oxymore autour duquel se déploie la dynamique de la « volonté de puissance ». Ainsi, cette formulation métaphorique, et à la lettre « incompréhensible » du *Gai Savoir* (trad. A. Vialatte, Gallimard, 1967), § 371, p. 267 : « Nous prêtons à confusion – le fait est que nous sommes nous-mêmes en croissance, en perpétuel changement – nous rejetons de vieilles écorces, nous faisons peau neuve à chaque printemps nous ne cessons de devenir de plus en plus jeunes, futurs, élevés, forts, nous poussons nos racines avec toujours plus de puissance dans la profondeur – dans le Mal – tandis que dans le même temps nous embrassons le ciel avec toujours plus d'amour et d'ampleur et que de toutes nos branches, de toutes nos feuilles nous absorbons sa lumière avec une plus grande soif. »

De même, dans la VP1 470, p. 501 (VP2 1025 ; CM XIII 9 (138)) : « L'homme est le *monstre* et le *suranimal* ; l'homme supérieur est le monstre humain, le surhumain : et il doit en être ainsi. À chaque croissance de l'homme qui augmente sa grandeur et sa hauteur, il augmente aussi sa profondeur et son caractère redoutable : on ne doit pas vouloir une chose sans l'autre, – ou plutôt : plus on aspire

radicalement à l'une d'elles, plus radicalement on atteint précisément l'autre » (Le Livre de Poche, 1994, p. 501).

Se reporter également *infra*, III^e partie, « Avant l'aurore », p. 213, note 204.

3 Ce débordement de richesse qualifie un « état esthétique » dont le thème sera repris dans la VP1 361 (VP2 801 ; CM XIII 9 (102) : « celui qui ne peut pas donner ne reçoit rien » (Le Livre de Poche, *op. cit.*, p. 408).

4 Ce premier chapitre reprend le texte du § 342 du *Gai Savoir*.

5 La « mort de Dieu » n'est pas dans le *Zarathoustra* un thème parmi d'autres, mais celui autour duquel gravite l'ensemble de la réflexion sur le Surhumain. Nietzsche reprend là une intuition qu'il avait eue et développée dans *Le Gai Savoir* (*op. cit.*, livre III, § 125, p. 137-138) : « *L'insensé*. –

N'avez-vous pas entendu parler de cet homme insensé qui, ayant allumé une lanterne en plein midi, courait sur la place du marché et criait sans cesse : “Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! – Et comme là-bas se trouvaient précisément rassemblés beaucoup de ceux qui ne croyaient pas en Dieu, il suscita une grande hilarité. L'a-t-on perdu ? dit l'un. S'est-il égaré comme un enfant ? dit un autre. Ou bien se cache-t-il quelque part ? A-t-il peur de nous ? S'est-il embarqué ? A-t-il émigré ? – ainsi ils criaient et riaient tous à la fois. L'insensé se précipita au milieu d'eux et les perça de ses regards. “Où est Dieu ? cria-t-il, je vais vous le dire ! *Nous l'avons tué* – vous et moi ! Nous tous sommes ses meurtriers ! Mais comment avons-nous fait cela ? Comment avons-nous pu vider la mer ? Qui nous a donné l'éponge pour effacer l'horizon tout entier ? Qu'avons-nous fait, à désenchaîner cette terre de son soleil ? Vers où roule-t-elle à présent ? Vers quoi nous porte son mouvement ? Loin de tous les soleils ? Ne sommes-nous pas précipités dans une chute continue ? Et cela en arrière, de côté, en avant, vers tous les côtés ? Est-il encore un haut et un bas ? N'errons-nous pas comme à travers un néant infini ? Ne sentons-nous pas le souffle du vide ? Ne fait-il pas plus froid ? Ne fait-il pas nuit sans cesse et de plus en plus nuit ? Ne faut-il pas allumer les lanternes dès le matin ? N'entendons-nous rien encore du bruit des fossoyeurs qui ont enseveli Dieu ? Ne sentons-nous rien encore de la putréfaction divine ? – les dieux aussi se putréfient ! Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! Comment nous consoler, nous, les meurtriers des meurtriers ? Ce que le monde avait possédé jusqu'alors de plus sacré et de plus puissant a perdu son sang sous nos couteaux – qui essuiera ce sang de nos mains ? Quelle eau lustrale pourra jamais nous purifier ? Quelles solennités expiatoires, quels jeux sacrés nous faudra-t-il inventer ? La grandeur de cette action n'est-elle pas trop grande pour nous ? Ne nous faut-il pas devenir nous-mêmes des dieux pour paraître dignes de cette action ? Il n'y eut jamais d'action plus grande – et quiconque naîtra après nous appartiendra, en vertu de cette action même, à une histoire supérieure à tout ce que fut jamais l'histoire jusqu'alors !” –

Ici l'homme insensé se tut et considéra à nouveau ses auditeurs : eux aussi se taisaient et le regardaient sans comprendre. Enfin il jeta sa lanterne au sol si bien qu'elle se brisa et s'éteignit. “J'arrive trop tôt, dit-il ensuite, mon temps n'est pas encore venu. Ce formidable événement est encore en marche et voyage – il n'est pas encore parvenu aux oreilles des hommes. Il faut du temps à la foudre et au tonnerre, il faut du temps à la lumière des astres, il faut du temps aux actions, après leur accomplissement pour être vus et entendus. Cette action-là leur est encore plus lointaine que les astres les plus lointains – *et pourtant ce sont eux qui l'ont accomplie !*” On raconte encore que ce même jour l'homme insensé serait entré dans différentes églises où il aurait entonné son *Requiem aeternam Deo*. Jeté dehors et mis en demeure de s'expliquer, il n'aurait cessé de repartir : “A quoi bon ces églises, si elles ne sont les caveaux et les tombeaux de Dieu ?” »

(Cf. également *infra*, IV^e partie, « Hors service », p. 316, note 329.)

6 Dans *Ecce Homo*, c'est ainsi que Nietzsche commente le mot « Surhumain » : « Le mot “surhumain”, qui sert à désigner un type de réussite suprême, à l'opposé des “hommes modernes”, des hommes “bons”, des chrétiens et autres nihilistes – mot qui, dans la bouche d'un Zarathoustra, du destructeur de la morale, devient un mot qui donne beaucoup à réfléchir –, le “surhumain” a été compris presque partout en toute innocence comme synonyme des valeurs dont la figure de Zarathoustra constitue l'antithèse, à savoir comme type idéaliste d'une espèce supérieure d'hommes, à

moitié “saint”, à moitié “génie”... Un autre bétail, celui des bêtes à cornes érudites, m'a de son côté suspecté de darwinisme ; on a même reconnu dans ce mot le “culte des héros” que j'ai pourtant si méchamment rejeté, ce culte prôné par Carlyle, ce grand faux-monnayeur malgré lui » (*op. cit.*, p. 93). – On comprendra donc aisément que les interprétations « dérivées » du mot « Surhumain » sont de pures et simples impostures idéologiques.

Cf. également *infra*, III^e partie, « Des tables anciennes et nouvelles », p. 250, note 259.

⁷ Cf. *infra*, I^{re} partie, « De la vertu qui donne », p. 117 et note 99.

⁸ Le thème du « grand mépris » traverse le *Zarathoustra*. Loin d'être une « pose morale », il s'agit d'un engagement à la fois réflexif et existentiel dont Nietzsche trace les lignes de fuite dans *Le Gai Savoir* (*op. cit.*), livre V, § 379, p. 275, « *Intermède du bouffon* : Ce n'est point un misanthrope qui a écrit ce livre : la haine de l'homme se paye trop cher aujourd'hui. Pour haïr comme on avait haï l'homme autrefois, de façon timonienne, sans restriction, de plein cœur, de tout l'amour de la haine – il faudrait savoir renoncer au mépris : – et de combien de joie subtile, de combien de patience, de combien de bonté même ne sommes-nous pas justement redevables à notre mépris ! De surcroît nous sommes de la sorte les “élus de Dieu” ; le fin mépris constitue notre goût et notre privilège, notre art, notre vertu peut-être, à nous les plus modernes parmi les modernes !... La haine par contre égalise, met face à face, dans la haine il y a de l'honneur, dans la haine enfin, il y a de la crainte, une grande, une bonne part de crainte. Mais nous autres hommes sans crainte, nous autres hommes plus spirituels de ce siècle, nous connaissons assez notre avantage pour pouvoir vivre sans crainte à l'égard de ce temps justement en tant qu'hommes plus spirituels. » – Mettre en rapport avec le thème du « goût », *infra*, II^e partie, « Des sublimes », p. 163, note 148.

⁹ Genèse, 4, 10 : « Et Dieu dit <Caïn> : Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. »

¹⁰ Matthieu, 13, 13 : « En voyant ils ne voient point, en entendant ils n'entendent ni ne comprennent. »

¹¹ En allemand : *Bildung*. Nietzsche entend généralement par ce terme un amalgame formellement rigoureux, mais fondamentalement « désincarné », de savoirs réputés et honorés. Il en dénonce le goût dans *Aurore* (trad. J. Hervier, Gallimard, 1970), III, § 195, « La prétendue éducation classique » : « Avons-nous appris la moindre des choses que, précisément, les Anciens apprenaient à leur jeunesse ? Avons-nous appris à parler comme eux, à écrire comme eux ? Nous sommes-nous exercés sans trêve à l'escrime du dialogue, à la dialectique ? Avons-nous appris à nous mouvoir avec la beauté et fierté, à rivaliser à la lutte, au lancer et au pugilat comme eux ? Avons-nous appris le moindre trait de l'ascétisme pratique de tous les philosophes grecs ? Avons-nous été exercés à une seule des vertus antiques à la manière dont les Anciens s'y exerçaient ? Toute méditation sur la morale n'a-t-elle pas entièrement fait défaut à notre éducation, et donc, à plus forte raison, ce qui en constitue la seule critique possible, ces tentatives sévères et courageuses pour vivre selon telle ou telle morale ? A-t-on tenté le moins du monde d'éveiller en nous l'un des sentiments dont les Anciens faisaient plus grand cas que les Modernes ? Nous a-t-on présenté les divisions du jour et de la vie et les buts supérieurs à la vie dans un esprit antique ? Avons-nous seulement appris les langues anciennes comme nous apprenons les langues vivantes, – c'est-à-dire pour les parler, et pour les parler couramment et bien ? Jamais une aptitude réelle, une nouvelle faculté pour résultat de ces années laborieuses ! Mais uniquement le savoir de ce que des hommes ont pu et su faire autrefois ! Et quel savoir ! Rien ne me semble plus évident d'année en année que le fait que l'essence du monde grec et antique, bien qu'elle s'offre apparemment à nous avec simplicité, comme une chose universellement connue, reste très difficilement compréhensible et presque inaccessible, et que la facilité avec laquelle on parle habituellement des Anciens n'est qu'une marque de légèreté ou encore de la vieille suffisance héréditaire de l'irréflexion. La similitude des mots et des concepts nous trompe : mais derrière eux se dissimule toujours un sentiment qui ne pourrait être qu'étranger, incompréhensible ou désagréable à la sensibilité moderne » (p. 149).

¹² Le « chaos » est l'antérieur de toutes les sédimentations formelles et rationnelles de la représentation, l'antérieur donc de toutes les élaborations « culturelles » qui, au sens le plus général du terme, nous permettent de comprendre comme « naturellement » notre condition et le monde. « Avoir encore naturellement du chaos en soi », c'est donc : 1. faire l'économie des schémas d'interprétation de la nature afin de la rendre à elle-même ; 2. évacuer corrélativement les fausses évaluations qui affectent les pratiques humaines et altèrent donc le sens de l'humain. Ainsi :

« Gardons-nous de déclarer qu'il y a des lois dans la nature. Il n'y a que des nécessités : là nul ne commande, nul n'obéit, nul ne transgresse. Dès lors que vous savez qu'il n'y a point de but, vous savez aussi qu'il n'y a point de hasard. Car ce n'est qu'au regard d'un monde de buts que le mot *hasard* a un sens. [...] Quand aurons-nous totalement dédivinisé la nature ? Quand nous sera-t-il permis de nous *naturaliser*, nous autres hommes, avec la nature pure, nouvellement découverte, nouvellement libérée ? » (*Le Gai Savoir*, *op. cit.*, livre III, § 109, « Mise en garde », p. 126).

En effet : « La *créature* et le *créateur* s'unissent en l'homme. L'homme est matière, fragment, superflu, glaise, fange, non-sens, chaos ; mais l'homme est aussi créateur, sculpteur, dur marteau, spectateur divin et repos du septième jour : comprenez-vous cette différence ? » (*Par-delà bien et mal*, trad. C. Heim, Gallimard, 1971, §225, p. 144).

¹³ Jean, 10, 16-17 : « J'ai encore d'autres brebis [...] ; elles entendent ma voix, et il y aura un seul troupeau, un seul berger. »

¹⁴ Le « bonheur » est une catégorie de la moralité « classique » qui l'associe à la « sagesse » et à la « maîtrise de soi ». Le cheminement de Zarathoustra en sera la patiente dénonciation – même quand le vocabulaire de la « transvaluation » restera proche de ses origines « classiques ». – Cf. également *infra*, IV^e partie, « L'offrande de miel », p. 293, note 309.

¹⁵ Il faut se garder d'interpréter cette exigence d'enseigner le sens de l'existence humaine comme un projet didactique et un souci de faire la lumière sur l'ordre du monde et la place qu'y occupe ou doit y occuper l'homme. Ainsi, on n'oubliera pas ce propos de la Préface de *Ecce Homo* : « Améliorer l'humanité, voilà bien la dernière chose que *moi*, j'irais promettre » (GF, *op. cit.*, p. 48). Au contraire, « sens » et « Surhumain » doivent être articulés à l'idée de « chaos » (cf. *supra*, § 5, p. 52, note 12) et à celle de victoire sur soi » (*infra*, II^e partie, p. 158, note 142).

¹⁶ Proverbes, 4, 19 : « La voie des méchants est comme les ténèbres. »

¹⁷ Expression qu'on trouve aussi bien chez Homère (*Il.* II, 409 ; XIV, 156 ; *Od.* XXII 411 ; etc.) que dans la Bible (par ex. Genèse, 8,21).

¹⁸ Psaumes, 132, 15-16 : « Je rassasierai de pain les indigents <de Sion>. Et ses fidèles pousseront des cris de joie. »

¹⁹ Au-delà de la référence à Moïse, il faut penser au *Gai Savoir* (*op. cit.*), livre I, § 4, « Ce qui conserve l'espèce » : « Les esprits forts, les esprits méchants sont de ceux qui jusqu'à maintenant ont le plus contribué au progrès de l'humanité : ils ne cessèrent jamais d'enflammer à nouveau les passions assoupies – toute société ordonnée assoupit les passions –, ils ne cessèrent de réveiller toujours l'esprit de comparaison, de contradiction, du goût de la nouveauté, des tentatives audacieuses, de l'expérience à faire ; ils contraignirent les hommes à opposer l'opinion à l'opinion, les prototypes aux prototypes. Cela en brandissant des armes, en renversant les bornes des frontières, le plus souvent en blessant l'esprit de piété : mais aussi en créant des religions et des morales nouvelles ! La même “méchanceté” qui fait décrier un conquérant agit dans chaque docteur et prédicateur du *nouveau*, – bien qu'elle s'exprime alors avec plus de finesse, ne mette aussitôt le muscle en mouvement, et ne provoque pas un tel décri ! Le *nouveau* cependant est dans tous les cas le *Mal* en tant que ce qui veut conquérir, fouler au pied les anciennes bornes des frontières et les anciennes piétés ; et seul l'ancien constitue le *Bien* ! Les hommes bons de chaque époque sont ceux qui labourent à fond les anciennes pensées, et qui portent du fruit avec elles. Ce sont les cultivateurs de l'esprit. Mais à la fin tel champ ne rapporte plus et sans cesse il faut que le soc de charrue du *Mal* vienne le remuer de nouveau – » (p. 45).

Également *Aurore* (*op. cit.*), I, § 20, « Libres acteurs et libres penseurs » : « Tout homme qui renversa la loi morale existante a, jusqu'à présent, toujours passé d'abord pour un *mauvais homme* ; mais à l'occasion, quand on n'était plus capable ensuite de rétablir la loi, quand on s'accommodait du fait accompli, le prédicat se modifiait peu à peu ; – l'histoire traite presque exclusivement de ces *mauvais hommes* que l'on a plus tard *déclarés bons* » (p. 32).

Enfin *Humain, trop humain* (Hachette, 1988), « Opinions et sentences mêlées », § 90 : « Le premier degré de la bonne conscience est la mauvaise conscience – l'une ne s'oppose pas à l'autre : car toute bonne chose commence par être nouvelle, par conséquent inusitée, contraire aux coutumes, *immorale*, et elle ronge, comme un ver, le cœur de l'heureux inventeur » (p. 392).

[20](#) Matthieu, 9,37 : « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. »

LES DISCOURS DE ZARATHOUSTRA

DES TROIS MÉTAMORPHOSES

Je vais vous dire les trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit se change en chameau, le chameau en lion, et le lion en enfant, pour finir.

Il y a bien des choses qui semblent pesantes à l'esprit, à l'esprit robuste et patient, et tout imbu de respect ; sa force réclame de lourds fardeaux, les plus lourds qui soient au monde.

« Qu'y a-t-il de lourd à porter ? » dit l'esprit devenu bête de somme, et il s'agenouille, tel le chameau qui demande à être bien chargé.

« Quelle est la tâche la plus lourde, ô héros, demande l'esprit devenu bête de somme, que je l'assume, afin de jouir de ma force.

Serait-ce de s'humilier pour meurtrir son orgueil ? De faire éclater sa folie pour bafouer sa sagesse ?

Serait-ce d'abandonner une cause triomphante ? De gravir de hautes montagnes afin de tenter le Tentateur¹ ?

Serait-ce de se nourrir des glands et de l'herbe de la connaissance, et de faire jeûner son âme pour l'amour de la vérité ?

Serait-ce, étant malade, de congédier les consolateurs et de lier amitié avec des sourds qui n'entendent jamais ce que l'on désire ?

Ou de descendre dans une eau bourbeuse, si c'est l'eau de la vérité, et de ne point écarter de soi les grenouilles froides et les crapauds cuisants ?

Ou encore d'aimer ceux qui nous méprisent et de tendre la main au fantôme qui cherche à nous effrayer ? »

Mais l'esprit docile prend sur lui tous ces lourds fardeaux ; pareil au chameau chargé qui se hâte de gagner le désert, il se hâte lui aussi de gagner son désert.

Et là, dans cette solitude extrême, se produit la deuxième métamorphose : l'esprit devient lion. Il entend conquérir sa liberté et être le roi de son propre désert.

Il se cherche un dernier maître ; il sera l'ennemi de ce dernier maître et de son dernier Dieu ; il veut se mesurer avec le grand dragon, et le vaincre.

Quel est ce grand dragon que l'esprit refuse désormais d'appeler son seigneur et son Dieu ? Le nom du grand dragon², c'est « Tu-dois ». Mais l'âme du lion dit : « Je veux ! »

« Tu-dois » lui barre la route, tout brillant d'or, couvert d'écailles, et sur chacune de ces écailles brillent en lettres d'or ces mots : « Tu dois ».

Des valeurs millénaires brillent sur ces écailles, et ainsi parle le plus puissant de tous les dragons : « Toutes les valeurs des choses étincellent sur mon corps.

Toutes les valeurs ont été créées dans le passé, et la somme de toutes les valeurs créées, c'est moi. » En vérité, il ne devra plus y avoir de « je veux »... Ainsi parle le dragon.

Mes frères, à quoi sert d'avoir ce lion dans l'esprit ? Pourquoi ne suffit-il point de l'animal patient, résigné et respectueux ?

Créer des valeurs nouvelles, le lion lui-même n'y est pas encore apte ; mais s'affranchir afin de devenir apte à créer des valeurs nouvelles, voilà ce que peut la force du lion.

Pour conquérir sa propre liberté et le droit sacré de dire non, même au devoir, pour cela, mes frères, il faut être lion.

Conquérir le droit à des valeurs nouvelles, c'est pour un esprit patient et laborieux l'entreprise la plus redoutable. Et certes il y voit un acte de brigandage et de proie.

Ce qu'il aimait naguère comme son bien le plus sacré, c'est le « Tu-dois ». Il lui faut à présent découvrir l'illusion et l'arbitraire au fond même de ce qu'il y a de plus sacré au monde, et conquérir ainsi de haute lutte le droit de s'affranchir de cet attachement ; pour exercer une pareille violence, il faut être lion.

Mais dites-moi, mes frères, que peut encore l'enfant, dont le lion lui-même eût été incapable ? Pourquoi le lion ravisseur doit-il encore devenir enfant ?

C'est que l'enfant est innocence et oubli, commencement nouveau, jeu, roue qui se meut d'elle-même, premier mobile, affirmation sainte³.

En vérité, mes frères, pour jouer le jeu des créateurs il faut être une affirmation sainte ; c'est *son* propre vouloir que veut à présent l'esprit ; qui a perdu le monde, il conquiert *son* propre monde.

Je vous ai dit les trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit s'est changé en chameau, le chameau en lion, et le lion en enfant, pour finir.

Ainsi parlait Zarathoustra, et il séjournait alors dans la ville qu'on appelle « la Vache bariolée⁴ ».

On vantait à Zarathoustra un sage qui excellait à parler du sommeil et de la vertu⁵, ajoutant qu'il était comblé d'honneurs et d'argent et que tous les jeunes gens se pressaient aux pieds de sa chaire. Zarathoustra alla le trouver et prit place avec tous les disciples au pied de la chaire. Et le sage parla ainsi :

« Honorez, respectez le sommeil ! C'est le premier principe⁶. Evitez tous ceux qui dorment mal et restent éveillés la nuit.

Le voleur lui-même est pris de honte en présence du sommeil, son pas léger passe furtif dans la nuit. Mais le veilleur de nuit est sans pudeur, c'est sans pudeur qu'il porte son cor.

Ce n'est pas une petite affaire que de savoir dormir ; il faut avoir veillé tout un jour pour y réussir.

Dix fois par jour tu remporteras une victoire sur toi-même ; voilà qui donne une bonne fatigue, voilà l'opium de l'âme.

Dix fois tu te réconcilieras avec toi-même ; car se faire violence est amer, et l'on dort mal sur sa rancœur.

Tâche de découvrir dix vérités chaque jour, de peur que tu ne passes la nuit à chercher la vérité et que ton âme ne reste affamée.

Dix fois le jour tâche de rire et de t'égayer, sinon tu seras harcelé la nuit par ton estomac, ce père de la mélancolie.

C'est une vérité peu connue, qu'il faut avoir toutes les vertus pour bien dormir. Porterai-je un faux témoignage ? Commettrai-je adultère ?

Convoiterai-je la servante de mon prochain ? Tout cela s'accorderait mal avec un bon sommeil⁷.

Et même si l'on possède toutes les vertus, il faut encore y ajouter cette virtuosité, de savoir envoyer coucher à temps les vertus elles-mêmes.

Prends garde qu'elles ne se chamaillent entre elles, les bonnes petites. Et sur ton dos, malheureux !

Paix avec Dieu et avec ton prochain, voilà ce qu'exige un bon sommeil. Et paix au diable de ton prochain. Sinon il viendra te hanter la nuit.

Respect de l'autorité, obéissance à l'autorité, même cagneuse. Voilà ce qu'exige un bon sommeil. Est-ce ma faute si le pouvoir aime à marcher sur des jambes cagneuses ?

Celui qui mène paître ses brebis sur le plus vert pâturage sera toujours à mes yeux le meilleur des bergers⁸ ; voilà qui favorise un bon sommeil.

Je ne me souhaite ni grands honneurs ni grandes richesses ; ils échauffent la bile. Mais on dort mal, faute d'une bonne renommée et d'un petit magot.

J'aime mieux recevoir une société restreinte qu'une méchante société ; mais il faut qu'elle sache arriver et se retirer à propos. C'est favorable à un bon sommeil.

J'aime fort aussi les pauvres en esprit ; ils aident à bien dormir. Bienheureux les pauvres en esprit, surtout quand on leur donne toujours raison.

Ainsi s'écoule la journée de l'homme vertueux. La nuit venue, je me garde bien d'appeler le sommeil. Il n'aime point qu'on l'appelle, ce seigneur de toutes les vertus.

Mais je repasse tout ce. que j'ai fait et pensé au cours de la journée. Et ruminant avec une patience de vache, je me demande : Quelles ont été tes dix victoires sur toi-même ?

Et tes dix réconciliations, et tes dix vérités, et les dix éclats de rire qui t'ont ragaillardé le cœur ?

Rêvant ainsi et bercé par mes quarante pensées, je me sens soudain envahi par le sommeil que je n'ai pas appelé, lui, le seigneur de toutes les vertus.

Le sommeil frappe mes yeux, qui s'appesantissent. Le sommeil touche mes lèvres, qui restent béantes.

En vérité il vient à pas feutrés, le plus charmant des voleurs, il vient me voler mes pensées ; et j'en reste stupide, autant que cette chaire elle-même.

Mais je ne lui résisterai pas longtemps ; et déjà me voilà couché. »

Quand Zarathoustra eut entendu ce sage parler ainsi, il rit en son cœur, car une lumière s'était levée en lui. Et il se dit en son cœur : « M'est avis que ce sage est un fou, avec ses quarante pensées ; mais je crois qu'il s'entend à bien dormir.

Bienheureux ceux qui habitent près de ce sage ! Pareil sommeil est contagieux, même à travers un mur épais.

Un charme émane de sa chaire elle-même. Ce n'est pas en vain que les jeunes gens viennent s'asseoir aux pieds de ce prédicateur de vertu⁹.

Sa sagesse consiste à veiller afin de bien dormir. Et en vérité, si la vie n'avait point de sens et que je dusse faire choix de quelque absurdité, c'est ce genre d'absurdité que je préférerais, moi aussi.

J'aperçois à présent ce qu'on cherchait avant tout jadis, lorsqu'on se mettait en quête de professeurs de vertu : on cherchait à s'assurer un bon sommeil et des vertus soporifiques.

Pour tous ces illustres sages en chaire, la sagesse était un sommeil sans rêves ; ils ne connaissaient pas à la vie de sens plus relevé.

Aujourd'hui encore il existe des gens qui ressemblent à ce prédicateur de vertu, et tous ne sont pas aussi honnêtes ; mais leur temps est révolu. Et ils ne resteront pas longtemps debout ; les voilà déjà couchés.

Heureux sont-ils d'avoir sommeil ; car bientôt ils s'endormiront. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE CEUX DE L'OUTRE-MONDE

Zarathoustra lui aussi, comme tous les hallucinés de l'outre-monde¹⁰, avait jadis lancé la flèche de son illusion par-delà l'humanité. Le monde m'apparut alors comme l'œuvre d'un Dieu souffrant et torturé.

Le monde me paraissait un songe¹¹, un poème inventé par un Dieu, une nuée irisée déployée devant les yeux d'un divin mécontent.

Bien et mal, joie et peine, moi et toi – autant de nuées irisées devant ses yeux créateurs. Le Créateur voulait détourner de soi le regard : c'est alors qu'il créa le monde.

Joie enivrante pour celui qui souffre, que de détourner les yeux de sa propre souffrance et de s'oublier. Le monde, jadis, me semblait joie enivrante et oubli de soi.

Ce monde éternellement imparfait, image d'une éternelle contradiction, et imparfaite image, m'apparaissait comme une joie enivrante pour son imparfait Créateur. Tel je m'imaginai le monde.

Aussi, pareil à tous les visionnaires de l'autre monde, ai-je lancé au-delà de l'homme la flèche de mon désir illusoire. Au-delà de l'homme, en vérité ?

Hélas ! mes frères, ce Dieu que je créais était ouvrage d'homme et folie humaine, comme tous les dieux.

Il était homme, pauvre fragment d'homme et de moi, fantôme né de ma cendre et de ma flamme, et certes il ne me venait point de l'au-delà.

Qu'arriva-t-il, mes frères ? Je sus me vaincre, bien que souffrant ; je portai mes cendres aux monts, j'inventai une flamme plus claire. Et voici, le fantôme s'évanouit devant moi.

Pour moi, guéri désormais, ce serait douleur et tourment que de croire encore à de tels fantômes, ce serait humiliation et douleur. Voilà ce que j'ai à dire à ces gens de l'outre-monde.

Douleur et impuissance ont créé tous les outre-mondes, et ce bref délire de bonheur qu'éprouve seul celui qui souffre le plus.

La lassitude qui veut d'un seul bond, d'un bond mortel, atteindre son terme, cette pauvre lassitude ignorante qui ne veut même plus vouloir, c'est elle qui a créé tous les dieux et tous les outre-mondes¹².

Croyez-moi, mes frères : c'est le corps désespérant du corps qui a promené sur les ultimes murailles les doigts tâtonnants de l'esprit égaré.

Croyez-moi, mes frères : c'était le corps désespérant de la terre qui entendait parler les entrailles de l'être.

Il a voulu enfoncer du front les ultimes murailles, y passer la tête, et pas la tête seulement : il a voulu passer tout entier dans « l'autre monde ».

Mais il échappe aux prises de l'homme, cet autre monde, ce monde inhumain et déshumanisé, ce néant céleste ; et les entrailles de l'être ne parlent point à l'homme, à moins qu'elles ne lui parlent par la voix même de l'homme.

Tâche malaisée, en vérité, que de démontrer l'être et de le faire parler ! Dites-moi, mes frères, la chose la plus insolite, n'est-ce pas aussi la mieux démontrée ?

En fait, ce Moi plein de contradiction et de confusion est encore celui qui parle le plus droitement de son être, ce Moi qui crée, qui veut et qui juge, ce Moi, mesure et valeur des choses.

Loyal entre tous, ce Moi parle du corps et veut le corps, même quand il rêve et divague ou papillonne, les ailes brisées.

Ce Moi apprend à s'exprimer avec une loyauté croissante ; et mieux il l'apprend, plus il trouve de mots pour dire les louanges du corps et de la terre.

Ce Moi m'a enseigné un orgueil nouveau, que j'enseigne aux hommes : à ne plus enfouir la tête dans le sable des choses célestes, mais à porter bien haut cette tête terrestre qui donne son sens à la terre.

J'enseigne aux hommes un vouloir nouveau : vouloir consciemment la route que l'homme a parcourue en aveugle, la juger bonne et ne plus s'en écarter furtivement, comme font les malades et les moribonds.

Ce sont les malades et les moribonds qui ont méprisé le corps et la terre et inventé les réalités célestes et les gouttes de sang rédemptrices¹³ ; mais même ces poisons doux et lugubres, ils les ont empruntés au corps et à la terre.

Ils voulaient échapper à leur misère, et les étoiles leur semblaient trop lointaines. Alors ils se sont pris à soupirer : « Oh ! Que n'y a-t-il des chemins célestes qui nous introduiraient dans une autre existence et dans un autre bonheur ! » C'est alors qu'ils inventèrent leurs expédients et leurs sanglants breuvages¹⁴.

Ingrats, qui se crurent alors libérés du corps et de la terre ! Mais à qui devaient-ils le spasme et la volupté de leur extase ? A leur corps et à cette terre.

Zarathoustra est plein d'indulgence pour les malades¹⁵. En vérité, il ne leur fait pas grief des façons qu'ils ont de se consoler ou de se montrer ingrats. Qu'ils guérissent donc et qu'ils se surmontent et se créent un corps supérieur !

Zarathoustra est sans colère contre le convalescent qui donne à son illusion un regard de tendresse et vient hanter à minuit la tombe de son dieu ; mais ses larmes elles-mêmes sont encore maladie, et maladie du corps.

Il y a toujours eu beaucoup de malades parmi les poètes et les chercheurs de Dieu ; ils poursuivent d'une haine furieuse le disciple de la connaissance, et cette cadette d'entre les vertus qui a nom probité¹⁶.

Ils tournent toujours leurs regards en arrière, vers des âges de ténèbres ; alors sans doute la folie et la foi avaient un autre visage, la démence de la raison passait pour rapprocher l'homme de Dieu, et le doute passait pour péché.

Je ne les connais que trop, ces gens qui se croient semblables à Dieu ; ils veulent que l'on croie en eux, et que le doute soit imputé à péché. Et je sais bien à quoi ils croient eux-mêmes par-dessus tout.

En vérité ce n'est pas aux outre-mondes ni aux gouttes de sang rédemptrices ; c'est au corps qu'ils croient surtout, eux aussi, et leur propre corps est pour eux la chose en soi.

Mais c'est pour eux une chose malade, et ils voudraient sortir de leur peau. C'est pourquoi ils écoutent les prédicateurs de mort et prêchent eux-mêmes les « outre-mondes ».

Ecoutez plutôt, mes frères, la voix du corps sain. C'est une voix plus honnête et plus pure.

Il tient un langage plus honnête et plus pur, le corps sain, accompli, bâti à l'équerre ; et il parle du sens de la terre.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES CONTEMPTEURS DU CORPS

J'ai un mot à dire à ceux qui méprisent le corps. Je ne leur demande pas de changer d'avis ni de doctrine, mais de se défaire de leur propre corps – ce qui les rendra muets.

« Je suis corps et âme » – ainsi parle l'enfant. Et pourquoi ne parlerait-on pas comme les enfants ?

Mais l'homme éveillé à la conscience et à la connaissance dit : « Je suis tout entier corps, et rien d'autre ; l'âme est un mot qui désigne une partie du corps. »

Le corps est une grande raison, une multitude unanime, un état de paix et de guerre, un troupeau et son berger¹⁷.

Cette petite raison que tu appelles ton esprit, ô mon frère, n'est qu'un instrument de ton corps, et un bien petit instrument, un jouet de ta grande raison.

Tu dis « moi », et tu es fier de ce mot. Mais il y a quelque chose de plus grand, à quoi tu refuses de croire, c'est ton corps et sa grande raison ; il ne dit pas mot, mais il agit comme un Moi.

Ce que pressent l'intelligence¹⁸, ce que connaît l'esprit n'a jamais sa fin en soi. Mais l'intelligence et l'esprit voudraient te convaincre qu'ils sont la fin de toute chose ; telle est leur fatuité.

Intelligence et esprit ne sont qu'instruments et jouets ; le Soi se situe au-delà. Le Soi s'informe aussi par les yeux de l'intelligence, il écoute aussi par les oreilles de l'esprit.

Le Soi est sans cesse à l'affût, aux aguets ; il compare, il soumet, il conquiert, il détruit. Il règne, il est aussi le maître du Moi.

Par-delà tes pensées et tes sentiments, mon frère, il y a un maître puissant, un sage inconnu, qui s'appelle le Soi. Il habite ton corps, il est ton corps.

Il y a plus de raison dans ton corps que dans l'essence même de ta sagesse. Et qui sait pourquoi ton corps a besoin de l'essence de ta sagesse ?

Ton Soi rit de ton Moi et de ses bonds prétentieux. « Que m'importent ces bonds et ces envols de la pensée ? se dit-il. Ils me détournent de mon but. Car je tiens le Moi en lisières et je lui souffle ses pensées. »

Le Soi dit au Moi : « Souffre à présent. » Et le Moi souffre et se demande comment faire pour ne plus souffrir – c'est à cela que *doit* servir la pensée.

Le Soi dit au Moi : « Jouis à présent. » Et le Moi ressent de la joie et se demande comment faire pour goûter souvent encore de la joie – c'est à cela que *doit* lui servir la pensée.

Je veux dire leur fait à ceux qui méprisent le corps. Leur mépris est la substance de leur respect. Qu'est-ce donc qui a créé estime et mépris, valeur et vouloir ?

Le Soi créateur a créé à son usage le respect et le mépris, il a créé à son usage la joie et la peine. Le corps créateur a formé l'esprit à son usage pour être la main de son vouloir.

Jusque dans votre folie et dans votre mépris, contempteurs du corps, vous servez votre Soi. Je vous le dis, c'est votre Soi qui veut mourir et se détourne de la vie.

Il ne peut plus faire ce qu'il aime par-dessus tout : créer ce qui le dépasse ; c'est là l'objet de son désir suprême, de toute sa ferveur.

Mais à présent il est trop tard – aussi votre Soi veut-il mourir, ô contempteurs du corps.

Votre Soi veut périr, et pour cette raison vous êtes devenus les contempteurs du corps. Car vous n'êtes plus aptes à créer ce qui vous dépasse.

Et c'est pourquoi vous vous irritez contre la vie et la terre. Il y a une jalousie inconsciente dans le regard louche de votre mépris.

Je ne suivrai pas vos voies, contempteurs du corps. Vous n'êtes pas les ponts qui mènent au Surhumain.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES PASSIONS DE JOIE ET DE DOULEUR

Si tu as une vertu qui soit tienne, ô mon frère, tu ne l'as en commun avec personne.

Sans doute, tu veux pouvoir l'appeler par son nom et la caresser ; tu veux pouvoir lui tirer l'oreille et jouer avec elle.

Et voici, tu lui donnes un nom qui est commun à toi et à la foule, tu es devenu peuple et troupeau dans tes relations avec ta vertu.

Tu ferais mieux de dire : « Ineffable et innommable est celle qui fait le tourment et le délice de mon âme, et dont mes entrailles ont faim, par surcroît. »

Que ta vertu soit trop haute pour porter un nom familier, et s'il te faut parler d'elle, n'aie pas honte de balbutier.

Parle donc et balbutie : « C'est *mon* bien que j'aime, c'est ainsi qu'il me plaît, c'est ainsi que j'entends, *moi*, le Bien.

Je ne veux point qu'il soit la loi d'un Dieu, je ne veux point qu'il soit d'institution ni de nécessité humaines ; je ne veux pas d'un indicateur qui m'oriente vers des régions transcendantes ou des paradis.

Celle que j'aime est une vertu terrestre, il n'y a guère en elle de malice, et moins encore de raison banale.

Mais c'est un oiseau qui a bâti son nid chez moi, aussi je l'aime et le caresse – il couve auprès de moi ses œufs d'or. »

Voilà ce qu'il te faut balbutier à la louange de ta vertu.

Tu avais naguère des passions que tu disais mauvaises. Mais à présent tu n'as plus que des vertus ; elles sont nées de tes passions.

Tu as imposé à ces passions tes fins suprêmes, elles sont alors devenues tes vertus et tes joies.

Et quand même tu serais de la race des violents ou des voluptueux, ou des fanatiques, ou des vindicatifs.

Tes passions ont fini par devenir des vertus, et tous tes diables des anges.

Tu avais naguère des chiens féroces dans ta cave, mais ils ont fini par se changer en oiseaux et en aimables chanteuses.

De tes poisons tu as extrait un baume ; ayant trait ta vache Affliction, tu bois maintenant le doux lait de ses mamelles¹⁹.

Et aucun mal ne naît plus de toi désormais, si ce n'est le mal qui résulte du conflit entre tes vertus.

Mon frère, tu es heureux si tu n'as qu'une seule vertu et non plusieurs ; car tu franchiras plus aisément le pont.

C'est une distinction que d'avoir beaucoup de vertus, mais c'est un sort bien lourd ; et plus d'un s'en est allé mourir au désert, las de n'être que la bataille et le champ de bataille de ses propres vertus.

Mon frère, guerre et bataille seraient-elles un mal ? Mais c'est un mal nécessaire, il est nécessaire que tes vertus se jalourent et se tiennent en suspicion et se calomnient entre elles.

Vois comme tes vertus sont avides de tout posséder, chacune veut que ton âme tout entière lui serve à elle seule de héraut, elle requiert toute ta force dans la colère, la haine et l'amour.

Chacune de tes vertus est jalouse de l'autre, et c'est une chose terrible que la jalousie. Les vertus elles-mêmes peuvent périr de jalousie.

Celui que la flamme de la jalousie cerne de toute part finit, comme le scorpion, par tourner contre soi son dard venimeux.

Hélas ! mon frère, n'as-tu jamais vu une vertu se calomnier et se poignarder elle-même ?

L'homme est un être qui doit se dépasser, aussi faut-il aimer tes vertus – car c'est d'elles que tu périras.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DU PÂLE CRIMINEL

Vous ne voulez pas tuer, juges et sacrificateurs, avant que la bête ait courbé la tête ? Voyez, le pâle criminel a courbé la tête, son regard exprime le grand Mépris.

« Mon Moi est ce qu'il faut surmonter, mon Moi m'inspire le profond mépris de l'homme²⁰ » – voilà ce que dit ce regard.

Le moment où il s'est condamné lui-même a été son apogée ; ne le laissez pas redescendre de cette cime à sa bassesse.

Pour celui qui souffre de soi à ce point, il n'y a pas de rédemption possible, si ce n'est une mort rapide.

Quand vous tuez, ô juges, que ce soit par pitié et non par vindicte. Et en tuant, veillez vous-mêmes à justifier la vie.

Il ne suffit pas que vous vous réconciliez avec celui que vous allez faire mourir. Que votre tristesse soit amour du Surhumain ; vous justifierez ainsi votre propre survie.

C'est « ennemi » et non « malfaiteur » que vous devriez l'appeler, « malade » et non « gredin », « fou » et non « pécheur ».

Et toi, juge rouge, si tu avouais à voix haute tout ce dont tu t'es jamais rendu coupable en pensée, tout le monde s'écrierait : « Otez cet immondice, ce serpent venimeux ! »

Mais autre chose est la pensée, autre chose l'acte, autre chose l'image de l'acte. Il n'y a pas entre eux de lien de causalité.

C'est une image qui a fait pâlir cet homme blême. Il était à la hauteur de son acte au moment où il l'a perpétré, mais une fois accompli il n'en a pas supporté l'image.

Désormais il ne s'est plus vu que comme l'auteur d'un *seul* acte. C'est ce que j'appelle sa folie ; il a pris l'exception pour la norme.

Un trait de craie hypnotise la poule ; l'acte commis a hypnotisé sa pauvre raison ; c'est ce que j'appelle la folie *après* l'acte.

Ecoutez, ô juges ! Il y a aussi une autre folie, c'est la folie *avant* l'acte. Ah ! Vous n'avez pas sondé à fond cette âme !

Ainsi parle le juge rouge : « Pourquoi cet homme a-t-il tué ? Pour voler. » Mais moi je vous dis : « Son âme avait soif de sang, non de rapine : elle avait soif du bonheur du couteau. »

Mais sa pauvre raison n'a pas compris cette folie et l'a persuadé d'autre chose. « Qu'importe le sang ? a-t-elle dit. Ne veux-tu pas en profiter tout au moins pour voler ? Ou pour te venger ? »

Et il a écouté sa pauvre raison dont les paroles pesaient comme un plomb sur son âme – alors il a volé après avoir tué. Il ne voulait pas avoir à être honteux de sa folie.

Et à présent le plomb de sa faute pèse de nouveau sur lui, et sa pauvre raison lui semble si raide, si engourdie, si pesante !

Si seulement il pouvait branler la tête, il secouerait son fardeau. Mais qui pourrait ébranler cette tête ?

Qu'est-ce que cet homme ? Un amas de maladies qui rêvent de se jeter sur le monde pour y chercher leur proie.

Qu'est-ce que cet homme ? Un nœud de serpents féroces qui sont rarement en paix les uns avec les autres ; alors ils s'en vont chacun de son côté chercher pâture de par le monde.

Voyez ce pauvre corps. Ses souffrances, ses désirs, sa pauvre âme tenta de les interpréter comme une soif de meurtre, comme l'aspiration au bonheur du couteau²¹.

Celui qui tombe malade aujourd'hui succombe au mal d'aujourd'hui, il veut faire souffrir les autres au moyen de ce qui le fait souffrir. Mais il y a eu d'autres temps et d'autres sortes de bien et de mal.

Autrefois le mal, c'était le doute, et la volonté d'être Soi. Le malade, c'était l'hérétique ou la sorcière ; et c'est comme hérétique ou comme sorcière qu'il souffrait et voulait souffrir.

Mais ce sont là des choses que vous refusez d'entendre : vous me dites que cela nuit à ceux que vous appelez les gens de bien. Mais qu'ai-je à faire de ceux que vous appelez les gens de bien !

Il y a chez vos gens de bien beaucoup de choses qui me répugnent, et non certes le mal qui est en eux. Je souhaiterais qu'ils eussent une folie dont ils dussent périr, comme ce pâle criminel.

En vérité, je voudrais que leur folie s'appelât vérité ou loyauté ou justice ; mais leur vertu leur sert à vivre longtemps dans une pitoyable suffisance.

Je suis un parapet au long du torrent ; me saisisse qui pourra. Mais je ne suis pas votre béquille.

Ainsi parlait Zarathoustra.

LIRE ET ÉCRIRE

De tout ce qu'on écrit, je n'aime que *cela* qu'on écrit avec son sang. Ecris avec ton sang, et tu découvriras que le sang est esprit²².

Il n'est guère possible de comprendre le sang d'autrui ; je hais tous ceux qui lisent en badauds.

Quand on connaît le lecteur, on ne fait plus rien pour le lecteur. Encore un siècle de lecteurs, et l'esprit lui-même sera une puanteur.

Que tout le monde ait le droit d'apprendre à lire, voilà qui à la longue vous dégoûte non seulement d'écrire mais de penser.

Jadis l'esprit était Dieu, puis il s'est fait homme, à présent il devient canaille.

Celui qui écrit avec son sang et en maximes ne veut pas être lu, mais appris par cœur.

En montagne le plus court chemin va de cime en cime ; mais il faut avoir les jambes longues. Il faut que les maximes soient des sommets, et que ceux à qui tu les destines soient sveltes et élancés.

Un air léger et pur, le danger proche et l'esprit plein de joyeuse malice, voilà qui s'accorde à merveille.

J'aime m'entourer de lutins malicieux, car je suis brave. Le courage chasse les fantômes, mais il se crée des lutins. Le courage aime à rire.

Je sens toute chose autrement que vous : ce nuage que j'aperçois au-dessous de moi, noir et lourd, et dont je me ris – c'est pour vous une nuée d'orage.

Vous levez les yeux, car vous aspirez à monter. Et moi j'abaisse mes regards, car je suis sur la cime.

Qui de vous sait encore rire, même après avoir atteint la cime ?

Celui qui gravit les plus hautes montagnes se rit des jeux tragiques de la scène comme de la gravité tragique de la vie.

Braves, insoucians, railleurs, impérieux, tels nous veut la sagesse ; elle est femme et ne saurait aimer qu'un guerrier.

Vous me dites : « La vie est lourde à porter²³. » Mais à quoi vous serviraient votre fierté matinale et votre résignation du soir ?

La vie est lourde à porter. Ne soyez donc pas si douillets ! Nous ne sommes tous que de bons petits ânes et ânesses de somme²⁴.

Qu'avons-nous de commun avec le bouton de rose qui fléchit sous le poids d'une goutte de rosée ?

Il est vrai que si nous aimons la vie, c'est que nous sommes accoutumés moins à vivre qu'à aimer.

Il y a toujours un peu de folie dans l'amour. Mais il y a toujours un peu de raison dans la folie.

Et quant à moi, qui aime la vie, il me semble que ceux qui s'entendent le mieux au bonheur, ce sont les papillons et les bulles de savon, et tous ceux qui leur ressemblent.

A voir voltiger ces petites âmes légères et folâtres, gracieuses et mobiles, Zarathoustra se sent pris d'une envie de pleurer et de chanter.

Je ne peux croire qu'à un Dieu qui saurait danser.

Et quand j'ai rencontré mon Diable, je l'ai trouvé grave, méticuleux, profond, solennel ; c'était l'esprit de Pesanteur. C'est lui qui fait tomber toutes choses.

Ce n'est pas la colère, c'est le rire qui tue. Allons, sus à l'esprit de Pesanteur²⁵ !

J'ai appris à marcher : depuis lors je cours sans effort. J'ai appris à voler ; depuis lors je n'attends plus qu'on me pousse pour changer de place.

Voyez comme je me sens léger ; voyez, je vole ; voyez, je me survole ; voyez, un Dieu danse en moi.

Ainsi parlait Zarathoustra.

L'ARBRE EN MONTAGNE²⁶

Zarathoustra avait remarqué qu'un jeune homme l'évitait. Et un soir qu'il s'en allait seul par les montagnes qui dominant la ville appelée « la Vache bariolée²⁷ », voici qu'il rencontra sur sa route ce jeune homme adossé à un

arbre et qui jetait sur la vallée un regard las. Zarathoustra enlaça le tronc d'arbre auquel le jeune homme s'appuyait et lui dit :

« Si je voulais ébranler cet arbre avec mes mains, je ne le pourrais pas.

Mais le vent, que nous ne voyons pas, le tourmente et le ploie à son gré²⁸. Les mains invisibles sont habiles entre toutes à nous ployer et à nous tourmenter à leur gré. »

Le jeune homme se leva stupéfait et s'écria : « C'est Zarathoustra que j'entends, et justement je pensais à lui. »

Zarathoustra répliqua : « Pourquoi as-tu peur ? Il en est des hommes comme de cet arbre.

Plus il aspire à monter vers les hauteurs et la clarté, plus ses racines aspirent à s'enfoncer dans la terre, dans les ténèbres, dans les profondeurs – dans le mal. »

« Oui, dans le mal, s'écria le jeune homme. Comment as-tu pu démasquer ainsi mon âme ? »

Zarathoustra sourit et dit : « Il est des âmes que l'on ne découvrira jamais, à moins de les avoir inventées. »

« Oui, dans le mal ! répéta le jeune homme.

Tu as dit vrai, Zarathoustra. Depuis que j'aspire à m'élever, je n'ai plus confiance en moi et personne n'a plus confiance en moi. D'où vient cela ?

Je change trop vite. Mon Moi d'aujourd'hui réfute mon Moi d'hier. Je saute souvent des marches en montant les degrés – et aucune marche ne me le pardonne²⁹.

Parvenu au sommet, je me trouve toujours seul. Nul ne m'adresse la parole, la solitude glaciale me fait grelotter. Qu'ai-je à chercher sur les hauteurs ?

Mon mépris croît avec mon désir ; plus je m'élève, plus je méprise celui qui s'élève. Que va-t-il chercher sur les hauteurs ?

Que j'ai honte de monter en trébuchant ! Combien je me raille de mon souffle haletant ! Que je hais celui qui a des ailes ! Que je suis las d'être monté si haut ! »

Ici le jeune homme se tut. Et Zarathoustra, considérant l'arbre auquel ils s'adossaient, lui parla ainsi :

« Cet arbre a crû solitaire dans la montagne ; il a dépassé dans sa croissance hommes et bêtes.

Et s'il voulait parler, personne ne le comprendrait plus, tant il a grandi.

Dès lors il attend, il attend sans cesse – mais quoi ? Il vit trop près de la demeure des nuées, sans doute attend-il la foudre prochaine. »

Quand Zarathoustra eut dit ces paroles, le jeune homme en proie à une violente agitation, s'écria : « Certes, Zarathoustra, tu as dit vrai. En cherchant les hauteurs, j'aspirais à ma perte, et tu es la foudre que j'attendais. Vois, que suis-je encore depuis que tu nous es apparu ? C'est l'*envie* que je te porte qui m'a détruit³⁰ ! » Ainsi parla le jeune homme, pleurant amèrement. Mais Zarathoustra l'enlaçant de son bras l'emmena avec lui.

Et quand ils eurent fait un peu de chemin ensemble, Zarathoustra se mit à parler ainsi :

« J'en ai le cœur déchiré. Ton regard mieux que tes paroles me dit le péril où tu es.

Tu n'es pas encore libre, tu *cherches* encore la vérité. C'est cette recherche qui t'a fait passer des nuits blanches, et exaspéré ta conscience.

Tu cherches les libres hauteurs, ton âme aspire aux étoiles. Mais tes mauvais instincts aussi ont soif de liberté.

Tes chiens féroces veulent se libérer ; ils aboient de joie dans ta cave tandis que ton esprit travaille à ouvrir toutes les geôles.

Tu es encore, je le vois, un prisonnier qui rêve de liberté. Hélas ! l'âme de ces prisonniers devient ingénieuse, mais astucieuse aussi et mauvaise.

Même l'esprit affranchi a encore besoin de se purifier. Il garde sur soi l'ombre de sa prison et l'odeur de moisi ; il faut encore que son regard retrouve la limpidité.

Certes, je connais le danger que tu cours. Mais je t'en conjure, au nom de mon amour et de mon espérance, ne répudie pas ton amour ni ton espérance !

Tu te sens noble encore, et même ceux qui t'en veulent et te regardent de travers sentent ta noblesse. L'homme noble, sache-le, est une pierre d'achoppement sur la route de tous les autres.

Même pour les bons, le noble est un obstacle, et, même quand ils lui donnent le nom de bon, c'est une façon de l'évincer.

L'homme noble veut créer du neuf et une neuve vertu³¹. Le bon veut les vieilles choses, et conserver tout ce qui est vieux.

Cependant le danger, pour le noble, n'est pas de devenir bon, mais de devenir insolent, railleur et destructeur.

Hélas ! que j'en ai connu, de ces nobles cœurs, qui ont perdu leur plus haute espérance ! Dès lors ils ont dénigré toutes les hautes espérances.

Dès lors ils ont vécu une vie cynique, faite de joies brèves, sans voir plus loin que du jour au lendemain.

« L'esprit aussi est volupté », disaient-ils. Et du coup leur esprit eut les ailes brisées. A présent il rampe, souillé par tout ce qu'il ronge.

Naguère ils rêvaient de devenir des héros ; à présent, ce ne sont plus que des jouisseurs. Le héros leur est sujet de chagrin et de terreur.

Mais au nom de mon amour et de mon espérance, je t'en conjure : ne répudie pas le héros qui est en toi ! Vénère pieusement ta plus haute espérance ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES PRÉDICATEURS DE MORT

Il y a des prédicateurs de mort, et la terre est pleine de gens à qui l'on devrait prêcher de renoncer à vivre.

La terre est pleine de gens superflus, la vie est gâtée par ceux qui sont bien-trop-nombreux. Qu'on tâche donc, au nom de la « vie éternelle », de les persuader de quitter cette vie !

Les « jaunes », c'est ainsi qu'on appelle les prédicateurs de mort – ou les « noirs ». Mais je vous les montrerai sous bien d'autres couleurs encore.

Voici les plus redoutables, ceux qui portent le fauve en eux et qui n'ont d'autre choix qu'entre les plaisirs et la mortification. Et jusque dans leurs plaisirs il y a de la mortification.

Hommes redoutables, qui ne sont même pas encore au niveau de l'homme ! Qu'ils prêchent donc le renoncement à la vie, et qu'ils disparaissent eux-mêmes !

Voici les phtisiques de l'âme ; à peine nés ils commencent à mourir et ont soif des doctrines de lassitude et de renoncement.

Ils voudraient bien être morts, et nous devrions approuver leur désir. Gardons-nous d'éveiller ces morts ou de blesser ces cercueils vivants !

Il suffit qu'ils rencontrent un malade, un vieillard ou un cadavre ; et aussitôt de s'écrier : « La vie est réfutée. »

Mais c'est eux seuls qui sont réfutés, eux et leur regard qui ne voit qu'une des faces de l'existence.

Enveloppés dans une épaisse mélancolie et passionnément désireux des moindres hasards qui peuvent causer la mort, ils sont là qui attendent, les dents serrées.

Ou bien ils tendent la main vers des sucreries, tout en se moquant de leur propre enfantillage ; ils s'accrochent au fétu de leur existence et se moquent de la force qui les attache encore à ce fétu.

Leur sagesse dit : « Bien fous ceux qui tiennent à la vie, mais nous sommes de ces fous-là. Et c'est ce qu'il y a de plus fou dans la vie³². »

« La vie n'est que souffrance », disent les autres ; et ils ne mentent point. Faites donc en sorte de disparaître vous-mêmes. Faites cesser une vie qui n'est que souffrance.

Et voici ce que devrait enseigner votre vertu : Détruis-toi toi-même. Echappe à toi-même.

« La volupté est péché, disent quelques-uns de ces prédicateurs de mort. Retirons-nous à l'écart et cessons d'engendrer. »

« Il est pénible d'enfanter³³, disent les autres, et à quoi bon enfanter ? On n'enfante jamais que des malheureux. » Ceux-là aussi sont des prédicateurs de mort.

« Il faut être compatissants, disent d'autres encore. Prenez tout ce que je possède. Prenez ce que je suis. Je serai d'autant moins lié à la vie. »

S'ils étaient foncièrement compatissants, ils rendraient la vie intolérable à leur prochain. Etre méchant, ce serait pour eux la véritable façon d'être bon.

Mais ils veulent s'affranchir de la vie ; peu leur chaut d'y rattacher plus solidement les autres, au moyen de chaînes et de présents.

Et vous aussi dont la vie n'est qu'inquiétude et travail acharné, n'êtes-vous point las de la vie ? N'êtes-vous pas mûrs, et plus que mûrs, pour la prédication de mort ?

Vous tous qui aimez le travail acharné et tout ce qui est rapide, neuf, inconnu, c'est que vous avez de la peine à vous supporter vous-mêmes ; votre ardeur au travail est une façon de vous fuir, de vous oublier.

Si vous aviez plus de foi en la vie, vous vous abandonneriez moins à l'instant présent. Vous n'avez pas assez de substance en vous pour savoir attendre, ni même pour vous permettre d'être paresseux.

De toutes parts résonne la voix de ceux qui prêchent la mort ; et la terre est pleine de ceux à qui il sied de prêcher la mort.

Ou la « vie éternelle » – c'est même chose à mes yeux – le tout est qu'ils s'en aillent vite³⁴.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE LA GUERRE ET DES GUERRIERS

Nous ne nous soucions pas d'être épargnés par nos meilleurs ennemis, ni par ceux que nous aimons du fond du cœur. Donc, laissez-moi vous dire la vérité.

Guerriers³⁵, mes frères, je vous aime du fond du cœur. Je suis pareil à vous, je l'ai toujours été. Et je suis aussi votre meilleur ennemi. Laissez-moi donc vous dire la vérité.

Je connais la haine et l'envie qui vivent dans vos cœurs. Vous n'avez pas assez de grandeur d'âme pour ignorer la haine et l'envie. Ayez donc la grandeur de n'en pas avoir honte.

Et si vous ne pouvez être des saints de la Connaissance, soyez-en du moins les guerriers. Les guerriers de la Connaissance, ce sont les compagnons et les précurseurs de cette sainteté.

Je vois beaucoup de soldats : je voudrais voir beaucoup de guerriers. Ce qu'ils portent s'appelle un « uni-forme ». Que du moins ne soit pas « uni-forme » ce qu'ils cachent là-dessous.

Je veux que vous soyez de ceux dont le regard est toujours en quête d'un adversaire – de *votre* adversaire. Et chez quelques-uns d'entre vous existe la haine au premier regard.

Cherchez-vous un ennemi, faites votre guerre, battez-vous pour vos pensées. Et si votre pensée succombe, que votre probité chante victoire néanmoins.

Aimez la paix comme le moyen de nouvelles guerres, et la paix brève mieux que la longue.

Je ne vous conseille pas le travail, mais la lutte. Je ne vous conseille pas la paix, mais la victoire. Que votre travail soit lutte, que votre paix soit victoire !

On ne peut garder le silence et rester en paix que si l'on a un arc et des flèches ; autrement le temps passe en bavardages et en querelles. Que votre paix soit victoire !

Vous dites que c'est la bonne cause qui sanctifie la guerre même ? Mais moi, je vous le dis, c'est la bonne guerre qui sanctifie toute cause.

La guerre et le courage ont accompli plus de grandes choses que l'amour du prochain. Ce n'est pas votre pitié, c'est votre bravoure qui jusqu'à ce jour

a secouru les misérables.

« Qu'est-ce qui est bon ? » demandez-vous. Etre brave est bon. Laissez les petites filles dire : « Ce qui est bon, c'est ce qui est à la fois joli et touchant. »

On vous accuse d'être sans cœur ; mais votre cœur est vrai, et j'aime la pudeur de votre cordialité. Vous avez honte de votre surabondance, comme d'autres ont la pudeur de leur indigence³⁶.

Vous êtes laids ? Soit, mes frères. Enveloppez-vous de sublime ; c'est le manteau de la laideur.

Et quand votre âme grandit, elle devient présomptueuse, et dans votre sublimité il y a de la méchanceté³⁷ ; je vous connais.

La méchanceté est le terrain où se rencontrent le présomptueux et le débile. Mais ils ne se comprennent pas. Je vous connais.

Ce qu'il vous faut, ce sont des ennemis haïssables, non des ennemis méprisables. Il faut que vous puissiez être fiers de votre adversaire. Alors les succès de votre adversaire seront aussi vos succès.

Ce qui est noble chez l'esclave, c'est la révolte. Pour vous, que votre noblesse soit d'obéir. Même quand vous donnez des ordres, que ce soit par obéissance.

Pour un vrai guerrier, « tu dois » sonne mieux que « je veux ». Même ce que vous aimez le mieux, faites en sorte qu'on vous l'ordonne.

Que votre amour de la vie soit l'amour de votre suprême espérance et que votre suprême espérance soit la pensée suprême de la vie.

Mais votre pensée la plus haute, laissez-moi vous la prescrire ; la voici : l'homme est ce qui doit être dépassé.

Vivez donc votre vie d'obéissance et de guerre. Qu'importe de vivre longtemps ! Quel guerrier veut être épargné ?

Je ne vous épargne point, je vous aime du fond du cœur, guerriers, mes frères.

Ainsi parlait Zarathoustra³⁸.

DE LA NOUVELLE IDOLE

Dans certains lieux du monde il existe encore des peuples et des troupes, mais pas chez nous, mes frères ; chez nous il n'y a que des Etats.

L'Etat ? Qu'est-ce à dire ? Allons ! Ouvrez vos oreilles et je vais vous parler de la mort des peuples.

L'Etat, c'est le plus froid des monstres froids³⁹. Il est froid même quand il ment ; et voici le mensonge qui s'échappe de sa bouche : « Moi, l'Etat, je suis le peuple. »

Mensonge ! C'étaient des créateurs, ceux qui ont formé les peuples et déployé au-dessus de leurs têtes une foi et un amour ; ils ont ainsi servi la vie.

Mais des destructeurs ont tendu des pièges à la multitude, c'est ce qu'ils appellent l'Etat ; ils ont suspendu au-dessus de leurs têtes un glaive et cent appétits.

Si tant est qu'il y ait encore un peuple, il ne comprend rien à l'Etat et le hait comme le mauvais œil, comme un péché contre la morale et le droit.

Je vous donne ce signe : tout peuple parle une langue particulière en matière de bien et de mal, et son voisin ne la comprend pas. Il invente pour soi un langage en matière de mœurs et de droit⁴⁰.

Mais l'Etat sait mentir dans toutes les langues du bien et du mal ; et dans tout ce qu'il dit, il ment ; et tout ce qu'il a, il l'a volé.

Tout est faux en lui ; il mord avec de fausses dents, ce hargneux. Ses entrailles même sont fausses.

La confusion de toutes les langues du bien et du mal, voilà le signe que je vous donne⁴¹ ; telle est la marque de l'Etat. En vérité, c'est un symptôme de la volonté de mourir. En vérité, c'est une invite aux prédicateurs de mort.

Il naît beaucoup trop d'hommes. L'Etat a été inventé pour ceux qui sont superflus.

Voyez-le, comme il les attire, ces superflus ! Comme il les avale et les mâche et les remâche !

« Rien n'est plus grand que moi sur la terre ; je suis le doigt souverain de Dieu »⁴² – ainsi rugit le monstre. Et ceux qui s'agenouillent devant lui, ce ne sont pas seulement ceux qui ont la vue basse et les oreilles longues.

Hélas ! en vous aussi, grandes âmes, il chuchote ses sinistres mensonges. Hélas ! il devine des cœurs riches qui aiment à se prodiguer.

Et vous aussi il vous devine, vainqueurs du Dieu d'autrefois. Vous vous êtes lassés de la lutte, et à présent votre lassitude s'est mise au service de la nouvelle idole.

Elle voudrait s'entourer de héros et d'hommes d'honneur, cette nouvelle idole. Il aime se chauffer au soleil des bonnes consciences, ce monstre froid.

Elle *vous* donnera tout, à condition que *vous* l'adoriez, cette nouvelle idole ; elle achètera à ce prix l'éclat de votre vertu et le regard de vos yeux fiers⁴³.

Elle veut se servir de vous comme d'un appât pour la multitude. Certes, c'est une machine infernale qu'elle a inventée là, un coursier de la mort tout cliquetant sous son harnachement d'honneurs divins.

Certes, on a inventé là à l'usage de la multitude une forme de mort qui se glorifie d'être vie ; en vérité c'était le meilleur service à rendre aux prédicateurs de mort.

L'Etat, c'est le lieu où tous sont intoxiqués, bons et méchants ; où tous se perdent, bons et méchants ; où le lent suicide de tous s'appelle « la vie ».

Voyez-moi ces superflus ! Ils s'emparent des œuvres des inventeurs et des trésors des sages ; cette rapine, c'est ce qu'ils appellent leur « culture », et chez eux tout se change en maladie et en revers.

Voyez-moi ces superflus ! Ils sont toujours malades, ils vomissent leur bile ; c'est ce qu'ils appellent des journaux. Ils s'entre-dévorent et n'arrivent point à se digérer.

Voyez-moi ces superflus ! Ils acquièrent des richesses et n'en deviennent que plus pauvres. Ils veulent le pouvoir, et d'abord le levier du pouvoir, beaucoup d'argent – ces impuissants !

Voyez-les grimper, ces singes agiles. Ils grimpent les uns sur les autres et se font crouler mutuellement dans la fange et dans l'abîme.

Tous veulent accéder au trône ; c'est leur folie ; comme si le bonheur était sur le trône. Souvent c'est la boue qui est sur le trône, et souvent c'est le trône qui est planté dans la boue.

Tous sont fous, je vous le dis, autant de singes grimpeurs et de fiévreux. Leur idole sent mauvais, ce monstre froid ; eux aussi sentent mauvais, ces idolâtres.

Voulez-vous étouffer dans l'exhalaison de leurs gueules et de leurs appétits, ô mes frères ? Brisez les vitres plutôt, et sautez dehors !

Fuyez cet odieux relent ! Evitez de tomber dans l'idolâtrie de ces superflus !

Fuyez cet odieux relent ! Eloignez-vous des fumées de ces sacrifices humains !

Pour ceux qui s'exilent volontairement, seuls ou à deux, il reste encore des lieux où souffle l'haleine des mers silencieuses.

Une vie libre reste possible aux grandes âmes. En vérité, quand on possède peu on est d'autant moins possédé. Louée soit une modeste pauvreté⁴⁴ !

Où finit l'Etat commence l'homme qui n'est pas superflu ; où finit l'Etat commence le chant de la nécessité, la mélodie unique, irremplaçable.

Où *fin*it l'Etat – regardez là-bas, mes frères – n'apercevez-vous pas l'arc-en-ciel et les ponts qui mènent au Surhumain ?

Ainsi parlait Zarathoustra.

LES MOUCHES DE LA PLACE PUBLIQUE

Fuis, mon ami, réfugie-toi dans ta solitude ! Je te vois abasourdi par le vacarme des grands hommes et harcelé par les aiguillons des petits.

Les rochers et les bois sauront se taire, gravement, en ta compagnie.

Sois de nouveau semblable à cet arbre que tu aimes, avec sa large ramure, silencieux, aux écoutes, suspendu au-dessus de la mer.

Où cesse la solitude commence la place publique ; et où commence la place publique commence aussi le vacarme des grands comédiens et le bourdonnement des mouches venimeuses.

Dans le monde, les meilleures choses ne sont guère appréciées s'il ne se trouve quelqu'un pour les mettre en scène ; ces metteurs en scène, voilà ceux que la foule appelle les grands hommes.

La foule n'a guère le sens de ce qui est grand, je veux dire de ce qui est créateur⁴⁵. Mais elle est sensible aux metteurs en scène et aux acteurs des grandes causes.

Le monde tourne autour des inventeurs de valeurs nouvelles ; il tourne d'un mouvement invisible. Mais autour des comédiens, c'est la foule qui gravite, et la gloire ; et l'on dit qu'ainsi va le monde.

Le comédien a de l'esprit, mais un esprit dénué de conscience. Il croit toujours à ce qui lui permet d'amener les autres à croire – à croire en *lui*.

Demain il aura une croyance nouvelle, et après-demain une plus nouvelle encore. Il a des perceptions rapides, comme la foule, et des intuitions changeantes.

Renverser, c'est ce qu'il appelle démontrer. Affoler, c'est ce qu'il appelle convaincre. Et le sang est à ses yeux la meilleure des raisons.

Une vérité qui n'est faite que pour des oreilles délicates, il l'appelle mensonge et néant. Au fond, il ne croit qu'aux dieux qui mènent grand bruit dans le monde.

La place est encombrée de bouffons solennels et la foule se glorifie de ses grands hommes ; elle salue en eux les maîtres de l'heure.

Mais l'heure les presse ; aussi te pressent-ils à leur tour. Et toi aussi ils exigent que tu leur répondes par oui ou par non. Malheur à toi si tu veux t'établir entre le pour et le contre !

N'envie pas ces intransigeants, ces impatients, adorateur de la vérité ! Jamais encore la vérité ne s'est abandonnée aux bras des intransigeants.

A cause de ces impulsifs retourne dans ta retraite : ce n'est que sur la place publique que l'on vous assaille ainsi pour tirer de vous un oui ou un non.

La vie des puits profonds se déroule avec lenteur ; il leur faut attendre longtemps avant de connaître ce qui est tombé dans leurs profondeurs.

Tout ce qui est grand fuit la place publique et la renommée ; c'est loin de la place publique et de la renommée qu'ont toujours vécu les inventeurs de valeurs nouvelles.

Fuis, mon ami, réfugie-toi dans ta solitude ! Je te vois harcelé par les mouches venimeuses. Réfugie-toi où souffle un vent rude et fort !

Réfugie-toi dans ta solitude ! Tu as vécu trop près des petits et des minables. Fuis leur vengeance invisible ! Ils n'ont à ton égard qu'un sentiment, la rancune.

Ne lève plus la main sur eux. Ils sont innombrables ; ton destin n'est pas de devenir chasse-mouches.

Ils sont innombrables, ces petits, ces minables ; et l'on a déjà vu de fiers édifices réduits en ruine par l'action des gouttes de pluie et des herbes folles.

Tu n'es pas de pierre, mais déjà tu es miné par ces gouttelettes. Tu finiras par te briser, par t'effriter sous toutes ces gouttes.

Je te vois harassé par les mouches venimeuses, saignant de cent égratignures, et ton orgueil dédaigne même de se mettre en colère.

Ils veulent de ton sang, en toute innocence ; leurs âmes exsangues réclament du sang, et ils te piquent en toute innocence.

Mais toi, cœur profond, tu souffres trop profondément de blessures même légères ; et avant qu'elles soient refermées, la même vermine revient ramper sur ta main.

Tu me parais trop fier pour tuer ces gloutons. Mais prends garde que tu ne te trouves condamné à supporter toute leur venimeuse injustice.

Ils viennent bourdonner autour de toi ; même quand ils te louent, leur louange est importunité pure. Ce qu'ils veulent, c'est être le plus près possible de ta peau et de ton sang.

Ils te flattent comme on flatte un dieu ou un diable ; ils gémissent à tes pieds comme aux pieds d'un dieu ou d'un diable. Qu'importe ? Flatteurs et geignards, c'est tout ce qu'ils sont, et rien d'autre.

D'autres fois, ils font l'aimable avec toi, mais telle a toujours été la malice des lâches. Or les lâches sont malins.

Leur âme chétive réfléchit beaucoup à ton sujet ; ils te trouvent inquiétant. Ce dont on s'inquiète tant finit toujours par devenir inquiétant.

Ils te punissent de toutes tes vertus. Ils ne te pardonnent de tout cœur que tes bévues.

Indulgent et équitable comme tu es, tu te dis : « Ils sont innocents de leur propre mesquinerie. » Mais leur âme chétive pense : « L'existence de tout ce qui est grand est un péché. »

Même quand tu leur es indulgent, ils pensent que tu les méprises ; et tes bienfaits, ils te les rendent en méfaits cachés.

Ton orgueil sans phrases leur déplaît toujours ; ils jubilent chaque fois que tu te laisses aller à être assez modeste pour te montrer vaniteux.

Ce que nous discernons chez les autres, c'est aussi ce que nous attisons en eux. Donc, garde-toi de ces petits.

Ils se sentent petits devant toi, et leur bassesse est comme un charbon qui rougeoie et couve contre toi une invisible vengeance.

N'as-tu pas remarqué que souvent à ton approche ils se taisent brusquement et leur force semble les abandonner comme la fumée abandonne un feu qui s'éteint ?

Certes, mon ami, tu es la mauvaise conscience de ton prochain ; car aucun n'est à ta hauteur. Donc ils te haïssent et voudraient bien te sucer le sang.

Tes prochains seront toujours des mouches venimeuses ; ta grandeur ne fait que les rendre plus venimeux et plus importuns.

Fuis, mon ami ; réfugie-toi dans ta solitude, où souffle un vent rude et fort. Ton destin n'est pas de servir de chasse-mouches.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE LA CHASTETÉ

J'aime la forêt. On vit mal dans les villes, on y rencontre trop d'humains en rut.

Ne vaut-il pas mieux tomber aux mains d'un meurtrier que dans les rêves d'une femme en folie ?

Et regardez-moi donc ces hommes : leur regard le dit, ils ne connaissent rien de meilleur au monde que de coucher avec une femme.

Ils ont un dépôt de fange au fond de leur âme ; et malheur à eux, si leur fange, pour comble, a de l'esprit !

Si du moins vous étiez purement et simplement animaux ! Mais l'animal a pour lui l'innocence.

Vous conseillerais-je de tuer vos sens ? Je vous conseille l'innocence des sens⁴⁶.

Vous conseillerais-je la chasteté ? La chasteté est vertu chez les uns, mais chez beaucoup d'autres presque un vice.

Il se peut bien qu'ils soient continents ; mais leur chienne Sensualité demeure aux aguets et trahit sa convoitise dans tout ce qu'ils font.

Jusque sur les cimes de leur vertu et dans les zones froides de l'esprit, la bête monstrueuse les poursuit et les inquiète.

Et avec quelle gentillesse elle sait mendier un morceau d'esprit, cette chienne Sensualité, quand on lui refuse un morceau de chair.

Vous aimez les tragédies et tout ce qui brise le cœur ? Donc je me méfie de votre chienne.

Vous avez des yeux trop cruels et un air de sensualité lubrique quand vous regardez ceux qui souffrent. Ne serait-ce point que votre sensualité s'est déguisée et porte le nom de pitié ?

Et je vous proposerai aussi cette parabole : il en est beaucoup qui voulant chasser le diable qu'ils portaient en eux se sont eux-mêmes changés en pourceaux⁴⁷.

Si la chasteté vous pèse, il faut vous la déconseiller, de peur que la chasteté ne devienne pour vous la route de l'enfer, je veux dire fange et lubricité de l'âme⁴⁸.

Vous parlé-je là de choses immondes ? Ce n'est pas le pire à mon gré.

Ce n'est pas quand la vérité est immonde, c'est quand elle est une eau sans profondeur que le héros de la connaissance répugne à s'y enfoncer.

En vérité, il y a des hommes foncièrement chastes ; ils ont plus de douceur de cœur, ils rient plus volontiers et plus souvent que vous.

Ils rient même de la chasteté ; ils demandent : « Qu'est-ce que la chasteté ? N'est-ce point une folie ? Mais cette folie est venue à nous, plutôt que nous ne sommes allés vers elle.

Nous avons offert à cette étrangère l'hospitalité de notre cœur ; elle est venue habiter chez nous ; qu'elle y reste tant qu'il lui plaira. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE L'AMI

« J'ai toujours auprès de moi une présence importune », pense le solitaire. « Toujours une fois un, cela finit par faire deux, à la longue.

Je et Moi sont engagés dans un dialogue trop véhément⁴⁹. Comment serait-il supportable, s'il n'y avait l'ami ? »

Pour le solitaire, l'ami est toujours un tiers ; le tiers est le flotteur qui empêche le dialogue des deux de sombrer aux abîmes.

Hélas ! il y a toujours trop d'abîmes pour tous les solitaires. C'est pourquoi ils ont une telle soif de l'ami et de son altitude.

Notre foi en autrui trahit ce que nous voudrions pouvoir croire de nous-mêmes. Le désir que nous avons d'un ami nous trahit.

Et souvent l'amour ne sert qu'à surmonter l'envie. Et souvent l'on n'attaque et l'on ne se fait un ennemi que pour cacher que l'on est vulnérable.

« Sois à tout le moins mon ennemi ! » – ainsi parle le véritable respect qui n'ose solliciter l'amitié.

Si l'on veut avoir un ami, il faut vouloir aussi se battre pour cet ami ; et pour se battre, il faut *pouvoir* être ennemi.

Il faut honorer dans son ami l'ennemi même. Peux-tu venir tout près de ton ami sans passer dans son camp ?

Il faut avoir en son ami son meilleur ennemi. C'est en lui résistant que tu seras le plus près de son cœur.

Tu ne veux porter aucun voile pour ton ami ? Tu penses faire honneur à ton ami en te montrant à lui tel que tu es ? Mais pour t'en remercier, il t'envoie au diable.

Celui qui ne dissimule rien de soi excite notre indignation ; voilà pourquoi il vous faut tant craindre la nudité⁵⁰. Si vous étiez des dieux, bien

sûr, c'est de vos vêtements que vous auriez honte.

Tu ne saurais assez te parer pour ton ami ; car tu dois être pour la flèche du désir élané vers le Surhumain.

As-tu déjà vu dormir ton ami, afin de le connaître tel qu'il est ? Quel est donc le visage coutumier de ton ami ? C'est ton propre visage, vu dans un miroir grossier et imparfait.

As-tu déjà vu dormir ton ami ? N'as-tu pas eu peur en le voyant tel qu'il est ? O mon ami, l'Homme est ce qui doit être dépassé.

Il faut que l'ami soit passé maître dans l'art de deviner et de se taire ; garde-toi de vouloir tout voir. Que ton rêve te révèle ce que fait ton ami qui veille.

Que ta pitié soit divinatrice ; sache d'abord si ton ami souhaite ta pitié. Peut-être aime-t-il en toi l'œil impassible et le regard de l'éternité.

Que ta pitié pour ton ami se dissimule sous une écorce rude ; casse-toi une dent sur cette pitié ; elle aura alors finesse et douceur.

Es-tu pour ton ami air pur et solitude, et pain et remède salubre ? Plus d'un qui ne peut briser ses propres chaînes a su pourtant en libérer son ami.

Es-tu esclave ? Tu ne pourras être ami. Es-tu tyran ? Tu ne pourras avoir d'amis.

Trop longtemps il y a eu chez la femme un esclave et un tyran cachés. C'est pourquoi la femme n'est point encore capable d'amitié : elle ne connaît que l'amour.

Il y a de l'injustice dans l'amour de la femme, et de l'aveuglement à l'égard de tout ce qu'elle n'aime pas. Et même dans l'amour éclairé de la femme il reste toujours, à côté de la lumière, la surprise, l'éclair et la nuit.

La femme n'est pas encore capable d'amitié ; des chattes, voilà ce que sont les femmes, ou des oiseaux ; ou, tout au plus, des vaches.

La femme n'est pas encore capable d'amitié. Mais dites-moi, hommes, qui d'entre vous est donc capable d'amitié ?

Hélas, quelle pauvreté est la vôtre ! Et combien grande la parcimonie de vos âmes ! Ce que vous donnez à votre ami, je suis prêt à l'offrir à mon ennemi, et je ne me sentirai pas appauvri d'autant.

La camaraderie existe : puisse l'amitié naître !

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES MILLE ET UNE FINS

Zarathoustra vit beaucoup de pays et beaucoup de peuples ; il découvrit ainsi le bien et le mal de nombreux peuples⁵¹. Nulle part au monde Zarathoustra ne trouva puissance supérieure à celle du bien et du mal.

Aucun peuple ne pourrait vivre s'il ne commençait par se fixer des valeurs, et s'il tient à durer il ne peut adopter les évaluations du voisin.

Bien des choses qui passent pour bonnes chez un peuple ne sont pour un autre que honte et dérision ; voilà ce que j'ai découvert. J'ai vu souvent appeler mauvaises des choses qu'ailleurs on drapait de la pourpre des honneurs.

Jamais deux voisins ne se comprennent ; chacun s'étonne de la folie et de la méchanceté du voisin.

Une table de valeurs est inscrite au-dessus de chaque peuple ; c'est la table de ses victoires sur lui-même ; c'est la voix de son vouloir de puissance.

On appelle louable tout ce qui semble difficile ; ce qui est indispensable et difficile à la fois, on l'appelle le bien ; et la suprême ressource dans l'extrême péril, ce qu'il y a de plus rare et de plus difficile, on l'appelle le sacré.

Ce qui assure à un peuple domination, victoire et splendeur, ce qui excite la terreur et l'envie du voisin, passe pour noble, pour primordial, c'est la norme et le sens de toute chose.

En vérité, mon frère, dès que tu connaîtras quels sont les dangers, le sol, le climat et les voisins de ton peuple, tu pourras deviner la loi qui régit ses victoires sur lui-même, et tu sauras pourquoi il a choisi telle ou telle échelle pour monter vers la réalisation de ses espérances.

« En toutes choses il faut être le premier et surpasser tous les autres ; ton âme jalouse n'aimera rien que ton ami » – voilà ce qui jadis faisait palpiter l'âme grecque ; c'était pour elle le chemin de la grandeur.

« Dire la vérité et savoir manier l'arc et les flèches » – voilà ce qui paraissait précieux et difficile au peuple à qui je dois mon nom, si cher et si lourd à porter.

« Honorer père et mère, leur être soumis jusqu'aux racines de l'être » – un autre peuple a fixé au-dessus de sa tête cette table de ses victoires sur lui-même, qui l'ont fait puissant et éternel.

« Etre loyal, et par loyauté vouer son honneur et son sang à une cause même mauvaise et hasardeuse » – un autre peuple a su se vaincre grâce à

ce précepte, et s'étant ainsi dominé, il s'en est trouvé fécondé, il s'est alourdi et gonflé de vastes espérances⁵².

En vérité, les hommes se sont donné à eux-mêmes leur règle du bien et du mal. En vérité, ils ne l'ont ni empruntée ni trouvée, elle ne leur est point venue comme une voix du ciel.

C'est l'homme qui a donné aux choses leur valeur, afin de se mettre en sécurité ; c'est lui qui leur a donné un sens – un sens humain. C'est pourquoi il est appelé « homme », c'est-à-dire l'« évaluateur⁵³ ».

Evaluer, c'est créer – écoutez, ô créateurs ! Ce sont vos évaluations qui transforment les choses évaluées en trésors et en joyaux.

Evaluer, c'est créer des valeurs ; sans cette évaluation l'existence serait une noix creuse⁵⁴. Ecoutez, ô créateurs !

Les valeurs changent, quand les créateurs changent. Si l'on veut créer, il faut commencer par détruire.

Les créateurs de valeurs furent d'abord des peuples, plus tard seulement des individus. En vérité, l'individu est le dernier-né de la Création.

Jadis les peuples ont gravé au-dessus de leurs têtes des tables du bien. L'amour qui veut dominer et l'amour qui veut obéir ont ensemble conçu ces tables.

Le goût du troupeau est plus ancien que le goût de l'individu. Et tant que la bonne conscience est celle du troupeau, c'est la mauvaise conscience qui parle quand nous disons : Moi.

En vérité, le Moi rusé, le Moi sans cœur qui cherche dans l'avantage de la majorité son propre avantage n'est pas venu à l'origine du troupeau : il en marque le déclin.

Ce furent toujours des âmes amoureuses et fécondes qui créèrent bien et mal. Les noms des vertus étincellent de tous les feux de l'amour et des feux de la colère.

Zarathoustra vit beaucoup de pays et de peuples, nulle part au monde il ne trouva puissance plus grande que celle des œuvres d'amour ; or leur nom, c'est « bien » et « mal ».

En vérité, prodigieuse est la puissance qui réside dans un tel éloge et dans un tel blâme. Dites-moi, ô mes frères, qui en pourrait triompher. Dites-moi qui domptera ce monstre. Dites-moi qui enchaînera cette bête aux mille nuques.

Il y a eu jusqu'à ce jour mille fins différentes, car il y a eu des milliers de peuples. Ce qui manque, c'est la chaîne passée à ces mille nuques, ce qui

manque, c'est une fin *unique*. L'humanité n'a pas encore de fin.

Mais dites-moi, mes frères, si l'humanité souffre de manquer de fin, ne serait-ce pas qu'il n'y a pas encore d'humanité⁵⁵ ?

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE L'AMOUR DU PROCHAIN

Vous vous empressiez autour du prochain, et votre empressement s'exprime en belles paroles. Mais je vous le dis : votre amour du prochain n'est que votre mauvais amour de vous-mêmes.

C'est pour vous fuir que vous vous empressiez autour du prochain, et vous voudriez en faire une vertu ; mais j'ai percé à jour votre désintéressement.

Le Toi est plus ancien que le Moi ; le Toi passe pour saint, le Moi pas encore ; c'est pourquoi l'homme s'empresse autour du prochain.

Vous conseillé-je l'amour du prochain ? Je vous conseillerais plutôt de fuir le prochain et de n'aimer que le lointain⁵⁶.

Au-dessus de l'amour du prochain, il y a l'amour du lointain et du futur ; au-dessus de l'amour de l'humanité je place l'amour des choses et des fantômes⁵⁷.

Ce fantôme qui te précède, mon frère, il est plus beau que toi ; pourquoi ne lui donnes-tu pas ta chair et tes os ? Mais tu en as peur, et tu cherches refuge auprès du prochain.

Vous ne supportez pas votre propre compagnie⁵⁸, et vous ne vous aimez pas assez ; vous cherchez alors à séduire le prochain par votre amour et à vous dorer de son erreur.

Je voudrais que tous les prochains et leur séquelle vous devinssent intolérables ; vous seriez bien forcés alors de tirer de vous-mêmes l'ami au cœur débordant.

Quand vous voulez dire du bien de vous, vous convoquez un témoin ; et une fois que vous l'avez persuadé de penser du bien de vous, vous pensez vous-mêmes du bien de vous.

Est menteur non seulement celui qui parle contre sa conscience, mais aussi celui qui parle contre son inconscience. Or c'est ainsi que vous parlez de vous-mêmes dans le commerce journalier, et que vous trompez le prochain et vous-mêmes.

Ainsi parle le fou : « Le commerce des hommes gâte le caractère, surtout quand on n'a pas de caractère. »

L'un recherche le prochain parce qu'il se cherche, l'autre parce qu'il aspire à se perdre. Votre mauvais amour de vous-mêmes vous fait de votre solitude une prison.

Ce sont les plus lointains qui paient pour votre amour du prochain ; et dès que vous êtes cinq réunis, il faut qu'il y ait quelque part un sixième qui meure.

Je n'aime pas vos fêtes non plus ; j'y ai trouvé trop de comédiens, et les spectateurs eux-mêmes s'y conduisent souvent en comédiens.

Je ne vous enseigne pas le prochain, mais l'ami⁵⁹. Que l'ami soit pour vous la fête de la terre et le pressentiment du Surhumain.

Je vous enseigne l'ami au cœur débordant. Mais il faut savoir être éponge quand on veut être aimé par des cœurs débordants.

Je vous enseigne l'ami qui porte le monde en lui, comme une coupe débordante de bénédictions, l'ami créateur qui vous offre à tout instant un monde accompli.

Et de même qu'il voit le monde se dérouler à ses yeux, il le voit s'enrouler de nouveau en spires dans lesquelles le bien est produit par le mal et les fins naissent du hasard.

Que l'avenir, que les choses les plus lointaines soient pour toi les causes de ton labeur d'aujourd'hui ; en ton ami tu aimeras le Surhumain qui est la raison de ton être⁶⁰.

Mes frères, je ne vous conseille pas l'amour du prochain, je vous conseille l'amour du lointain.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES VOIES DU CRÉATEUR

Veux-tu, mon frère, t'en aller dans la solitude ? Veux-tu chercher le chemin qui mène à toi-même ? Hésite encore un peu et écoute.

« Quiconque cherche s'égare aisément. Toute solitude est un péché. » Ainsi parle la foule, le troupeau ; et tu as longtemps appartenu au troupeau.

Longtemps encore la voix du troupeau parlera au fond de toi. Et quand tu diras : « Ma conscience n'a plus rien de *commun* avec la vôtre », ce sera pour toi plainte et douleur.

Car c'est encore cette conscience *commune* qui a produit cette douleur ; et la dernière lueur de cette conscience jette encore un reflet sur la tristesse.

Mais tu veux suivre ce chemin de la tristesse, le chemin qui mène à toi-même ? Alors montre-moi si tu en as le droit et la force.

Es-tu force neuve et droit nouveau ? Premier mobile ? Roue qui tourne d'elle-même ? Peux-tu contraindre les étoiles elles-mêmes à graviter à ton entour ?

Hélas ! on voit tant de convoitises tendues vers les sommets ! Tant de contorsions d'ambitieux ! Montre-moi que tu n'es ni un jouisseur ni un ambitieux.

Hélas ! il y a tant de grandes pensées qui n'agissent qu'à la manière d'un soufflet : en se gonflant, elles augmentent le vide.

Tu te dis libre ? Ce que je veux connaître c'est ta pensée souveraine ; je ne tiens pas à apprendre quel est le joug que tu as secoué.

Es-tu de ceux qui *ont le droit* de se soustraire au joug ? Plus d'un a perdu la dernière parcelle de sa valeur le jour où il a secoué sa servitude.

Libre de quoi ? Peu importe à Zarathoustra. Mais que ton regard me dise clairement *pour quelle fin* tu es libre.

Sauras-tu te prescrire à toi-même ton bien et ton mal et suspendre au-dessus de ta tête ton amour érigé en loi ? Sauras-tu être ton propre juge et le vengeur de ta propre loi ?

Terrible, ce tête-à-tête avec le juge et le vengeur de notre propre loi ! Tel un astre se trouve précipité dans l'espace vide et dans l'haleine glacée de la solitude.

Aujourd'hui encore tu souffres de la multitude, ô solitaire ; aujourd'hui encore tu disposes de ton courage entier, et de tes espérances.

Mais vienne le jour où tu te lasserai de ta solitude, où ton orgueil fléchira, où ton courage grincera des dents. Tu t'écrieras alors : « Je suis seul ! »

Un jour ta grandeur échappera à ta vue et ta bassesse te saisira à la gorge, ta pensée la plus sublime t'épouvantera, tel un fantôme, Tu t'écrieras un jour : « Tout est faux ! »

Il y a des sentiments qui cherchent à tuer le solitaire ; s'ils y échouent, alors, qu'il les tue ! Mais y a-t-il en toi l'étoffe d'un meurtrier ?

Mon frère, connais-tu déjà ce mot : mépris⁶¹ ? Et ce comble de ta justice : être juste envers ceux qui te méprisent ?

Tu as contraint beaucoup de gens à changer d'opinion à ton sujet ; ils t'en veulent terriblement. Tu t'es approché d'eux, mais tu as passé ton chemin ; ils ne te le pardonneront jamais.

Tu les dépasses ; mais plus tu t'élèves, plus tu deviens petit aux yeux des envieux. Celui qu'on hait le plus, c'est celui qui a des ailes.

« Comment pourriez-vous être justes envers moi ? devrais-tu leur dire. J'ai élu pour mon lot votre injustice. »

Ils jettent sur le solitaire l'injustice et l'ordure ; mais, mon frère, si tu veux être une étoile, tu ne les en éclaireras pas moins.

Garde-toi des bons et des justes. Ils aiment à mettre en croix ceux qui sont les inventeurs de leur propre vertu – ils haïssent le solitaire.

Garde-toi de la sainte simplicité. Tout ce qui n'est pas simple lui paraît impie ; elle aussi aime à jouer avec le feu – le feu des bûchers.

Et garde-toi aussi de tes accès de tendresse pour les hommes. Le solitaire n'est que trop porté à tendre la main au premier venu.

Il y a bien des gens à qui tu ne devras pas tendre la main, mais la patte ; et tâche que ta patte ait des griffes !

Mais tu seras toujours à toi-même ton pire ennemi ; partout à l'affût, c'est toi qui te guettes toi-même au fond des cavernes et des forêts.

Solitaire, tu suis le chemin qui mène à toi-même⁶². Et sur ce chemin, tu te rencontreras toi-même, et tes sept démons⁶³.

Tu te sentiras hérétique et sorcier et devin et fou et mécréant et impie et malfaiteur à tes propres yeux.

Il te faudra te consumer à ta propre flamme ; comment naîtras-tu de nouveau, si tu ne t'étais d'abord consumé ?

Solitaire, tu suis le sentier des créateurs. De tes sept démons tu cherches à faire naître un Dieu.

Solitaire, tu suis le sentier de l'amoureux ; c'est toi que tu aimes et c'est pourquoi tu te méprises comme seuls savent mépriser les amoureux.

C'est par mépris que l'amoureux veut créer. Connaît-il l'amour, celui qui ne s'est pas senti contraint de mépriser ce qu'il aimait ?

Rentre dans ta solitude⁶⁴, ô mon frère, avec ton amour et ton vouloir créateur ; et plus tard seulement la justice t'y suivra, d'un pied boiteux.

Rentre dans ta solitude, mon frère, mes larmes t'y suivent. J'aime l'homme qui veut créer ce qui le dépasse⁶⁵, et qui en périt.

Ainsi parlait Zarathoustra.

« Pourquoi te glisses-tu furtivement au crépuscule, Zarathoustra ? Et que caches-tu avec tant de soin sous ton manteau⁶⁶ ?

Est-ce un trésor qu'on t'a donné ? Ou un enfant qui t'est né ? Ou marcherais-tu à présent sur les sentiers des larrons, toi, l'ami des méchants ? »

– En vérité, mon frère, dit Zarathoustra, c'est un trésor qui m'a été donné, une petite vérité que je porte.

Mais elle est espiègle comme un jeune enfant ; et si je ne lui fermais la bouche elle crierait trop fort.

Comme je me promenais seul, à l'heure où le soleil décline, j'ai rencontré une petite vieille qui parla ainsi à mon âme :

« Zarathoustra s'est souvent adressé à nous, les femmes, mais il n'a jamais parlé des femmes. »

Et je lui répondis : « Ce n'est qu'aux hommes qu'on doit parler des femmes. »

– « Tu peux me parler des femmes à moi aussi, me dit-elle, je suis assez vieille pour tout oublier aussitôt. »

Accédant au désir de la petite vieille je lui dis donc : « Tout est énigme chez la femme, mais cette énigme a un mot ; ce mot, c'est maternité⁶⁷.

Pour la femme l'homme est un moyen ; la fin, c'est toujours l'enfant. Mais qu'est-ce que la femme pour l'homme ?

L'homme digne de ce nom n'aime que deux choses : le danger et le jeu. C'est pourquoi il désire la femme, le plus dangereux des jouets.

L'homme doit être élevé pour la guerre, la femme pour le délassement du guerrier : hors de cela tout est folie.

Le guerrier n'aime pas les fruits douceâtres. C'est pourquoi il aime la femme ; il y a de l'amertume dans la femme même la plus douce.

La femme, mieux que l'homme, comprend les enfants ; mais l'homme est enfant, plus que la femme. Tout homme digne de ce nom recèle en lui un enfant, qui veut jouer⁶⁸. Allons, femmes, tâchez de découvrir l'enfant caché dans l'homme.

Que la femme soit un jouet pur et délicat, pareil au diamant, étincelant des vertus d'un monde qui n'est pas encore.

Faites passer dans votre amour le reflet d'une lointaine étoile. Que votre espérance soit : « Puissé-je enfanter le Surhumain ! »

Que votre amour soit brave ! Fortes de votre amour, attaquez-vous à celui dont vous avez peur.

Placez votre honneur dans votre amour. La femme, par ailleurs, n'entend pas grand-chose à l'honneur. Mais votre honneur, c'est d'aimer plus que vous n'êtes aimées et de ne jamais demeurer en reste.

Que l'homme craigne la femme qui aime ; elle ne reculera devant aucun sacrifice, et tout le reste lui paraîtra sans valeur.

Que l'homme craigne la femme qui hait : car l'homme, au fond du cœur, est méchant, mais la femme est mauvaise.

Quel est l'homme que la femme hait par-dessus tout ? Le fer un jour dit à l'aimant : « C'est toi que je hais par-dessus tout ; tu m'attires, mais tu n'es pas assez fort pour me retenir. »

Le bonheur de l'homme, c'est de dire : « Je veux. » Le bonheur de la femme, c'est de pouvoir dire : « Il veut. »

« Voici, le monde vient de toucher à la perfection », telle est la pensée de toute femme dans l'instant où elle se soumet par amour.

Et la femme a besoin d'obéir et de donner une profondeur à sa surface. L'âme de la femme est superficielle, c'est une surface mobile et agitée au-dessus d'un haut fond.

Mais l'âme de l'homme est profonde, son flot mugit dans des cavernes souterraines ; la femme pressent cette force, elle ne la comprend pas⁶⁹. »

Alors la petite vieille me répondit : « Zarathoustra m'a dit là des choses fort agréables, surtout pour celles qui sont assez jeunes pour cela.

Chose étrange, Zarathoustra connaît peu les femmes et pourtant il les juge bien. Serait-ce parce que en matière de femmes il n'y a rien d'impossible ?

Accepte à présent en retour une petite vérité. Je suis bien assez vieille pour te la dire.

Enveloppe-la bien et clos-lui la bouche de peur qu'elle ne crie trop fort, cette petite vérité. »

« Donne-moi, ô femme, cette petite vérité », dis-je. Et la petite vieille me dit :

« Tu vas chez les femmes ? N'oublie pas la cravache. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

LA MORSURE DE LA VIPÈRE

Zarathoustra s'était un jour endormi sous un figuier, car il faisait chaud, et de son bras, il abritait son visage. Vint une vipère qui le mordit au cou, et

Zarathoustra cria de douleur. Quand il eut ôté le bras de son visage, il regarda le serpent ; alors la bête reconnut les yeux de Zarathoustra, se tordit gauchement et voulut s'éloigner. « Non pas ! dit Zarathoustra, je ne t'ai pas encore remerciée. Tu m'as éveillé à temps. J'ai encore un long chemin à faire. » – « Le chemin qui te reste n'est plus bien long, dit tristement la vipère ; mon venin est mortel. » Zarathoustra sourit : « Depuis quand un dragon doit-il mourir du venin d'un serpent ? demanda-t-il. Mais reprends ton poison. Tu n'es pas assez riche pour m'en faire don. » Alors la vipère s'enroula de nouveau autour de son cou et lui suça sa blessure.

Un jour que Zarathoustra racontait cette histoire à ses disciples, ils demandèrent : « Et quelle est, ô Zarathoustra, la morale de cette histoire ? » Zarathoustra leur répondit :

« Les bons et les justes m'appellent le destructeur de la morale : mon histoire est immorale.

Mais si vous avez un ennemi, gardez-vous de lui rendre le bien pour le mal ; vous l'humiliez. Démontrez-lui plutôt qu'il vous a fait du bien.

Mettez-vous en colère contre lui, cela vaudra mieux que de l'humilier. Et si l'on vous maudit, il ne me plaît guère que vous veuillez bénir. Répondez plutôt par une autre malédiction.

Et si l'on vous a fait un tort grave, répondez bien vite par cinq autres petits. Il est horrible à voir, l'homme qui ne porte jamais d'autre poids que celui de l'injustice subie.

Le saviez-vous ? Une injustice partagée est la moitié d'un droit. Et qui prend sur soi de commettre l'injustice, doit avoir la force de supporter l'injustice !

Se venger un peu, c'est plus humain que de ne pas se venger du tout. Et quand le châtement ne constitue pas un droit et un honneur, même pour le délinquant, je n'aime pas non plus vos châtements.

Il est plus noble de se mettre dans son tort que de revendiquer son droit, surtout quand on est dans son droit. Mais il faut être assez riche pour cela.

Je n'aime pas votre froide justice ; dans les yeux de vos juges, je vois luire le regard du bourreau et l'éclair de son glaive glacé.

Dites-moi où l'on trouve cette justice qui est amour clairvoyant !

Inventez donc, je vous prie, un amour prêt à assumer non seulement toutes les peines, mais aussi toutes les fautes.

Inventez donc la justice qui acquitterait tous les hommes, sauf celui qui juge.

Voulez-vous écouter un mot encore ? Chez celui qui veut être rigoureusement juste, le mensonge même est signe de mansuétude.

Mais comment voudrais-je être rigoureusement juste ? Comment rendrais-je à chacun *son dû* ? Qu'il me suffise de donner à chacun *mon dû*.

Enfin, mes frères, gardez-vous de faire tort aux solitaires. Comment un solitaire pourrait-il oublier ? Comment pourrait-il vous le revaloir ?

Le Solitaire ressemble à un puits profond. Il est aisé d'y jeter une pierre ; mais une fois tombée au fond, dites, qui l'en retirera ?

Gardez-vous d'offenser le Solitaire. Mais si vous l'avez offensé, alors, tuez-le par surcroît !

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE L'ENFANT ET DU MARIAGE

J'ai une question, mais pour toi seul, mon frère. Je la jette comme une sonde dans ton âme pour en connaître la profondeur.

Tu es jeune, et tu te souhaites femme et enfant. Mais je te le demande, es-tu l'homme *qui a le droit* de désirer un enfant ?

Es-tu le vainqueur, maître de toi, dompteur de tes sens, seigneur de tes vertus ? Je te le demande.

Ou bien est-ce l'animal et le besoin animal qui parlent dans ce désir ? Ou la solitude ? Ou le mécontentement de soi ?

C'est ta victoire et ta liberté qui devraient désirer l'enfant. Tu dresseras alors des monuments vivants de ta victoire et de ta délivrance.

Il te faudra construire quelque chose qui te dépasse. Mais je te demande d'être d'abord bien construit toi-même, et bien d'équerre, de corps et d'âme.

Il ne s'agit pas seulement de propager ta race, mais de la porter plus haut. C'est à cela que doit t'aider le jardin du mariage.

Il te faudra créer un corps supérieur, un premier mobile, une roue qui tourne d'elle-même – il te faudra créer un créateur.

Mariage : j'appelle ainsi la volonté de créer à deux l'être unique qui devra dépasser ceux qui l'ont mis au monde²⁰. Respect mutuel, voilà ce qui constitue à mon sens le mariage, respect de ceux qu'anime une telle volonté.

Tel doit être le sens et la vérité de ton mariage. Mais ce que la multitude, la foule des superflus, appelle le mariage, hélas ! quel nom lui donnerai-je ?

Hélas ! cette misère de l'âme à deux ! Hélas ! cette ordure de l'âme à deux ! Hélas ! ce pitoyable bien-être à deux !

Voilà ce qu'ils appellent le mariage. Et ils prétendent que leurs mariages sont inscrits au ciel !

Eh bien, je n'en veux pas, de ce ciel des superflus ! Non, je ne les aime point, ces bêtes empêtrées dans les célestes rets.

Et foin du Dieu qui arrive en boitant pour bénir ce qu'il n'a pas uni⁷¹ !

Ne riez pas de tels mariages. Quel enfant n'aurait pas lieu de pleurer sur ses parents ?

Cet homme me paraissait respectable et assez mûr pour saisir le sens de la terre – mais sitôt que j'eus vu sa femme, la terre me parut une maison de fous.

En vérité, je voudrais que la terre entrât en convulsions quand un saint s'accouple avec une oie.

Tel est parti comme un héros en quête de vérités ; il n'a capturé qu'un petit mensonge paré. C'est ce qu'il appelle son mariage.

Tel autre semblait réservé dans son commerce et difficile en ses goûts. Mais il a d'un seul coup gâté à jamais sa compagnie. C'est ce qu'il appelle son mariage.

Un troisième cherchait une servante douée des vertus d'un ange. Mais tout d'un coup c'est lui qui est devenu la servante d'une femme, et il serait temps maintenant qu'il devînt un ange par surcroît.

Je n'ai trouvé qu'acheteurs prudents, et tous ont des yeux pleins de ruse. Mais le plus rusé, quand il se marie, achète chat en poche.

Beaucoup de brèves folies – c'est ce que vous appelez l'amour. Et à ces folies le mariage met fin – par une longue bêtise.

Votre amour pour la femme, et l'amour de la femme pour l'homme : ah ! si c'était la pitié pour des dieux souffrants et voilés ! Mais le plus souvent ce sont seulement deux bêtes qui se reconnaissent.

Et même votre amour le meilleur n'est jamais que métaphore extatique et ardeur douloureuse. C'est une torche qui doit éclairer votre route vers les sommets.

Un jour vous aimerez au-delà de vous-mêmes⁷². Apprenez donc d'abord à aimer ainsi. C'est pour cela qu'il vous a fallu boire le calice amer de votre amour.

Il y a de l'amertume dans le calice de l'amour, même le meilleur ; il nous inspire ainsi le désir du Surhumain ; il te donne soif, ô créateur !

Soif du créateur, flèche du désir lancé vers le Surhumain ; dis-moi, mon frère, est-ce là ce que tu cherches dans le mariage ?

Une telle volonté, un tel mariage me sont à jamais sacrés.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE LA LIBRE MORT⁷³

Beaucoup meurent trop tard, et quelques-uns meurent trop tôt. Le précepte : « Meurs à temps » nous est encore étranger.

Meurs à temps ; tel est le conseil de Zarathoustra.

Mais celui qui n'a jamais vécu à temps, comment pourrait-il mourir à temps ? Mieux vaudrait qu'il ne fût point né. C'est le conseil que je donne aux superflus.

Mais les superflus eux-mêmes attachent bien trop d'importance à leur mort, et la noix la plus creuse exige encore qu'on la casse.

Tous prennent la mort au sérieux, mais la mort n'est pas encore une fête. Les hommes n'ont pas encore appris à célébrer les plus belles des fêtes.

Je vous montrerai une mort qui est le sceau de l'accomplissement, une mort qui pour les vivants est aiguillon et promesse.

L'homme qui a su accomplir son destin meurt en vainqueur, d'une mort qui est sienne, entouré de ceux qui sont espérance et promesse.

C'est ainsi qu'on devrait apprendre à mourir ; et jamais on ne devrait célébrer de fête sans qu'un tel mourant y parût pour donner sa consécration aux serments des vivants.

Mourir ainsi, rien n'est plus grand, et, en second lieu, mourir en pleine lutte, en prodiguant une grande âme.

Odieuse au combattant comme au vainqueur est votre mort grimaçante qui s'avance en rampant, tel un voleur, et partout se présente en souveraine.

Je vous vanterai ma mort, la mort libre, qui viendra parce que je le voudrai.

Mais quand le voudrai-je ? Quiconque a un dessein et un héritier choisit de mourir au moment le plus favorable à ce dessein et à cet héritier.

Et c'est par respect pour son dessein et pour son héritier qu'il renonce un jour à orner de guirlandes flétries le sanctuaire de la vie.

Je vous le dis, je ne veux pas ressembler aux cordiers qui étirent leur fil en longueur tout en allant eux-mêmes à reculons.

Tel devient trop vieux pour ses vérités et pour ses victoires ; une bouche édentée n'a plus droit à toutes les vérités.

Et quiconque convoite la gloire doit savoir prendre congé des honneurs alors qu'il en est temps encore, et pratiquer l'art difficile de partir à temps.

C'est lorsqu'on est le plus savoureux qu'il faut cesser de se laisser manger ; ceux qui veulent être aimés longtemps le savent bien.

Sans doute, il y a des pommes acides dont le destin est d'attendre jusqu'au dernier jour de l'automne, pour devenir du même coup mûres, dorées et ridées.

Chez les uns c'est le cœur qui vieillit le premier ; chez les autres, c'est l'esprit. Et quelques-uns sont vieux dès leur jeunesse ; mais la jeunesse qui vient tard est celle qui tient le plus longtemps.

Il en est qui manquent leur vie ; un ver venimeux leur ronge le cœur. Qu'ils tâchent au moins de réussir d'autant mieux leur mort.

D'autres ne deviennent jamais doux et pourrissent dès l'été. Seule la lâcheté les retient à leur branche.

Il y a beaucoup trop d'hommes qui vivent et qui trop longtemps pendent aux branches. Vienne l'ouragan qui jettera bas tous les fruits pourris ou véreux !

Viennent les prédicateurs de la mort *prompte* ! Voilà les vrais ouragans que je voudrais voir secouer l'arbre de la vie. Mais je n'entends prêcher que mort lente et patience envers l'existence terrestre⁷⁴.

Ah ! Vous prêchez la patience à l'égard de l'existence terrestre ? C'est cette existence terrestre qui a trop de patience envers vous, blasphémateurs !

En vérité, il est mort trop tôt, cet Hébreu que vénèrent les prédicateurs de la mort lente ; et pour beaucoup d'hommes c'est une fatalité qu'il soit mort trop tôt.

Il ne connaissait encore que les larmes et la mélancolie des Hébreux, et la haine des bons et des justes – l'Hébreu Jésus. Et voici, le désir de la mort le saisit subitement.

Que n'est-il resté au désert, loin des bons et des justes ! Peut-être aurait-il appris à vivre et à aimer la terre – et à rire par surcroît⁷⁵.

Croyez-moi, mes frères, il est mort trop tôt ; il aurait lui-même rétracté sa doctrine s'il avait atteint mon âge. Il était assez noble pour se rétracter.

Mais il n'était point encore mûr. L'amour chez le jeune homme est sans maturité, et c'est faute de maturité qu'il hait les hommes et la terre. Son âme et les ailes de son esprit sont encore liées et pesantes.

Mais il y a de l'enfant chez l'homme, plus que chez le jeune homme, et moins de mélancolie ; il s'entend mieux à mourir et à vivre.

Libre de mourir et libre en sa mort, négateur sacré quand il n'est plus temps d'affirmer, c'est ainsi qu'il sait et mourir et vivre.

Que votre mort ne soit point un blasphème contre les nommes et contre la terre, mes amis ; c'est la grâce que j'implore du miel de votre âme.

Qu'au moment de mourir votre esprit et votre vertu brillent encore, comme la rougeur du couchant embrase la terre ; sinon vous n'aurez pas su mourir.

C'est ainsi que moi-même je voudrais mourir, de telle sorte, ô mes amis, que vous aimiez mieux la terre à cause de moi ; je retournerai en terre pour y chercher le repos en celle qui m'a enfanté.

En vérité, Zarathoustra avait une cible vers laquelle il a lancé sa balle ; maintenant, mes amis, c'est vous qui héritez de ma cible, c'est à vous que je vais lancer ma balle d'or.

Plus que toute autre chose, amis, j'aime à vous voir lancer la balle d'or. Et c'est pourquoi je m'attarde encore un peu sur la terre. Pardonnez-le-moi !

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE LA VERTU QUI DONNE

1

Quand Zarathoustra eut quitté la ville que son cœur aimait et dont le nom est « la Vache bariolée⁷⁶ », beaucoup de ceux qui se disaient ses disciples le suivirent et lui firent escorte. Ils arrivèrent ainsi à un carrefour. Alors Zarathoustra leur dit qu'il entendait poursuivre seul sa route, car il était ami des marches solitaires. Mais ses disciples lui offrirent un bâton dont la poignée était un serpent d'or s'enroulant autour du soleil. Le bâton plut à Zarathoustra qui s'y appuya ; puis il parla ainsi à ses disciples : « Me direz-vous comment l'or s'est acquis la suprême valeur ? C'est parce qu'il est rare, inutile, et brillant d'un doux éclat ; il fait largesse à tous.

C'est parce qu'il est l'image de la vertu suprême qu'il s'est acquis la valeur suprême. Le regard de celui qui donne luit comme l'or⁷⁷. Une lueur dorée suffit à réconcilier la lune et le soleil.

Rare est la vertu suprême, inutile, et brillante d'un doux éclat ; la vertu suprême, c'est la vertu qui donne.

Certes, je vous devine bien, mes disciples ; vous vous êtes efforcés comme moi de pratiquer la vertu qui donne. Qu'aviez-vous de commun avec les chats ou les loups ?

Vous avez soif de vous offrir vous-mêmes en victimes et en présents ; c'est pourquoi vous avez soif d'amasser toutes les richesses possibles dans vos âmes.

Votre âme est insatiable de trésors et de bijoux, parce que votre vertu a la volonté insatiable de donner.

Vous contraignez toutes choses à venir à vous et en vous, afin de refluer ensuite en fontaine jaillissante, en dons de votre amour.

En vérité, un amour aussi généreux fait main basse sur tous les trésors ; mais, je vous le dis, cet égoïsme-là est sain et sacré.

Il existe un autre égoïsme, un égoïsme indigent, famélique, qui ne cherche qu'à dérober, l'égoïsme des malades, l'égoïsme malade⁷⁸.

C'est avec des yeux de larron qu'il regarde tout ce qui brille ; c'est avec une avidité famélique qu'il toise celui qui a de quoi manger en abondance ; et il rôde sans cesse autour de la table des donateurs.

Ce qu'exprime cette avidité, c'est la maladie et une invisible dégénérescence ; l'avidité de cet égoïsme rapace révèle un corps malade.

Dites-moi, mes frères, qu'y a-t-il pour nous de mauvais et de pire ? N'est-ce pas la *dégénérescence* ? Et nous pressentons une dégénérescence dès que manque la vertu généreuse⁷⁹.

Notre chemin est un chemin qui monte, de l'espèce vers une espèce supérieure. Mais ce qui nous fait frémir, c'est l'esprit dégénéré qui dit : « Tout pour moi. »

Notre esprit s'élance vers les hauteurs ; il sert ainsi de symbole à notre corps, et il est l'image d'une ascension. Les noms des vertus sont autant de symboles de cette ascension.

Le corps s'avance, au long de l'histoire, évoluant et luttant sans cesse. Et l'esprit ? Qu'est-il pour le corps ? A quoi lui sert-il ? Il est le héraut de ses luttes et de ses victoires, il en est le compagnon et l'écho.

Les divers noms du bien et du mal sont autant de paraboles ; ils n'expriment rien, ils suggèrent. Fou qui espère d'eux le savoir !

Respectez, mes frères, l'heure, quelle qu'elle soit, où votre esprit veut parler en métaphores : c'est alors que naît votre vertu.

Votre corps en cet instant s'élève au-dessus de lui-même et ressuscite. Sa joie enchante l'esprit qui devient créateur ; il évalue, il aime et prodigue ses

dons à toute chose.

L'heure où votre cœur s'épanche, large et abondant comme un fleuve, bienfait et péril pour les riverains, c'est l'heure où naît votre vertu.

L'heure où vous vous sentez au-dessus de la louange comme du blâme ; où votre vouloir entend commander à toute chose, comme un vouloir amoureux, c'est à cette heure-là que naît votre vertu.

L'heure où vous méprisez confort et couche molle, où vous ne pouvez reposer assez loin des douillets, c'est l'heure où naît votre vertu.

L'heure où vous n'avez plus qu'un vouloir *unique*, où ce tournant de toute nécessité devient pour vous la nécessité même, c'est à cette heure-là que naît votre vertu.

En vérité, elle exprime un bien et un mal nouveaux. En vérité, elle est un nouveau et profond murmure d'eau jaillissante, et la voix d'une source nouvelle.

Elle est une force, une vertu nouvelles ; elle est une pensée dominatrice, qu'enveloppe une âme avisée ; un soleil d'or, et, enroulé autour de lui, le serpent de la connaissance. »

2

Ici Zarathoustra garda un moment le silence et regarda ses disciples avec tendresse. Puis il poursuivit – et sa voix était altérée :

« Restez fidèles à la terre⁸⁰, mes frères, de toute la force de votre vertu ! Que votre amour généreux, que votre intelligence soient au service du sens de la terre. Je vous en prie et vous en conjure.

Ne les laissez pas s'envoler loin de la terre et battre des ailes contre les murailles de l'éternité ! Hélas ! il y a toujours eu tant de vertu égarée au vol !

Ramenez, comme moi, ramenez à la terre la vertu égarée, ramenez-la au corps et à la vie, afin qu'elle donne à la terre son véritable sens, un sens humain.

L'esprit comme la vertu s'est cent fois égaré et mépris jusqu'à ce jour. Hélas ! toutes ces folies et ces méprises habitent encore notre corps ; elles se sont faites corps et volonté.

L'esprit comme la vertu se sont égarés en cent manières jusqu'à ce jour. L'homme lui-même n'est qu'une ébauche. Hélas ! que d'ignorance et d'erreur se sont incarnées en nous !

Ce n'est pas seulement la raison des siècles, c'est aussi leur folie qui éclate en nous. Qu'il est dangereux de porter un héritage !

Nous luttons encore pied à pied contre le géant Hasard ; sur toute l'humanité a régné jusqu'à ce jour l'insanité, le non-sens.

Que votre esprit et votre vertu servent le sens de la terre, mes frères ; posez à nouveau la valeur de toute chose. C'est pour cela qu'il vous faut combattre. C'est pour cela qu'il vous faut créer.

Le corps se purifie par le savoir ; par des tentatives conscientes il s'élève ; pour le serviteur de la connaissance tous les instincts sont sanctifiés ; et parvenue sur la cime l'âme est pleine de joie.

Médecin, guéris-toi toi-même⁸¹ ; tu guériras ton malade par surcroît. Ta meilleure cure sera de lui montrer un homme qui s'est guéri lui-même.

Il est encore mille sentiers que nul n'a foulés, mille ressources de santé, des centaines d'îlots secrets de la vie. On n'a encore épuisé ni découvert l'homme lui-même, ni la terre de l'homme.

Veillez et prêtez l'oreille, ô solitaires ! Du fond de l'avenir viennent à nous des brises au mystérieux battement d'ailes ; et quiconque a l'oreille fine perçoit la bonne nouvelle.

Solitaires d'aujourd'hui, qui vivez à l'écart, un jour vous formerez un peuple ; vous qui vous êtes élus vous-mêmes, vous donnerez naissance à un peuple élu ; et de ce peuple naîtra le Surhumain.

En vérité, la terre deviendra, quelque jour, un séjour salubre. Déjà un parfum nouveau l'enveloppe, une odeur salubre – et une nouvelle espérance. »

3

Après avoir ainsi parlé, Zarathoustra garda le silence comme un homme qui n'a pas encore dit son dernier mot ; longtemps il soupesa son bâton dans sa main d'un air perplexe. Enfin il parla ainsi et sa voix était altérée :

« Je m'en vais seul à présent, mes disciples. Vous aussi, allez-vous-en loin d'ici et partez seuls. Telle est ma volonté.

En vérité, c'est moi qui vous le conseille : éloignez-vous de moi et défendez-vous contre Zarathoustra. Et mieux encore, ayez honte de lui. Peut-être vous a-t-il trompés.

Le chercheur du vrai doit pouvoir non seulement aimer ses ennemis mais aussi haïr ses amis⁸².

C'est mal récompenser un maître que de rester toujours son disciple. Et pourquoi ne voulez-vous pas effeuiller les fleurs de ma couronne ?

Vous avez pour moi de la vénération ; mais qu'arrivera-t-il si un jour votre vénération s'effondre ? Gardez-vous d'être écrasés par la chute d'une statue.

Vous dites que vous croyez en Zarathoustra ? Mais qu'importe Zarathoustra ? Vous croyez en moi ? Mais qu'importent tous les croyants !

Vous ne vous étiez pas encore cherchés quand vous m'avez trouvé. Ainsi font tous les croyants, c'est pourquoi toute croyance importe si peu.

Maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver ; et quand vous m'aurez tous renié, alors seulement je reviendrai parmi vous⁸³.

En vérité, c'est avec d'autres yeux que je chercherai alors mes amis perdus, c'est d'un autre amour que je vous aimerai.

Et une fois encore, vous redeviendrez mes amis et les fils d'une *unique* espérance ; alors, pour la troisième fois, je reviendrai parmi vous afin de célébrer avec vous le grand Midi⁸⁴.

Et le grand Midi, c'est l'heure où l'homme, parvenu au milieu de la voie qui va de l'animal au Surhumain, célébrera comme sa plus haute espérance le chemin déclinant du soir ; car c'est le chemin d'un nouveau matin.

Au moment de périr⁸⁵, il s'estimera bienheureux de passer dans une autre sphère ; et pour lui le soleil de la connaissance atteindra son zénith.

Tous les dieux sont morts, ce que nous voulons à présent, c'est que le Surhumain vive ; tel sera un jour⁸⁶, lors du grand Midi, notre vouloir suprême. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

¹ Matthieu, 4,7 : « Tu ne tenteras point le Seigneur, ton Dieu. »

² L'opposition du lion et du dragon, du vouloir et de la croyance, est partiellement éclairée par l'aphorisme 347 du *Gai Savoir* (*op. cit.*), au livre V :

« La croyance se trouve toujours convoitée avec le plus d'urgence là même où la volonté fait défaut : car la volonté, en tant qu'affect du commandement, constitue le signe distinctif de la souveraineté et de la force. C'est-à-dire que moins quelqu'un s'entend à commander et plus il éprouve avec urgence le désir d'une réalité, d'un être ou d'une autorité qui commande, qui commande avec rigueur, soit un dieu, un prince, un état social, un médecin, un confesseur, un dogme, une conscience de parti. [...] Dès qu'un homme en vient à la conviction foncière qu'il lui *faut* subir un commandement, il devient "croyant". En revanche, un désir et une force de la détermination de soi seraient concevables, une *liberté* du vouloir, à la faveur desquels un esprit congédierait toute croyance, tout désir de certitude, exercé qu'il serait à se tenir en équilibre sur des possibilités légères

comme sur des cordes, et même à danser de surcroît au bord des abîmes. Pareil esprit serait le *libre esprit par excellence* » (p. 233).

3 Le thème héraclitéen de l'enfant et de son jeu, « comme idéal de l'être comblé de force » (fragment 2 (130) de 1885-1886, t. XII, p. 132), revient à de multiples reprises dans le corpus nietzschéen. On retiendra ce passage :

« Ce mot dangereux, l'*hybris*, est en effet la pierre de touche de tout héraclitéen. C'est là qu'il peut montrer s'il a compris ou méconnu son maître. Ce monde est-il plein de faute, d'injustice, de contradiction ?

Oui, s'écrie Héraclite, mais seulement pour l'homme borné qui voit les choses séparées et non dans leur ensemble ; ce n'est pas vrai pour le dieu *contuitif*. Pour ce dieu, tous les disparates confluent dans une harmonie, invisible, *il est vrai*, au regard humain ordinaire, mais intelligible à celui qui, comme Héraclite, est semblable au dieu contemplatif. Son regard de feu ne laisse subsister aucune goutte d'injustice dans le monde épandu autour de lui, et même la difficulté cardinale d'expliquer comment le feu pur peut prendre des formes aussi impures, il en triomphe par une comparaison sublime. Seuls, le jeu de l'artiste et le jeu de l'enfant peuvent ici-bas croître et périr, construire et détruire avec innocence. Et c'est ainsi, comme l'artiste et l'enfant, que se joue le feu éternellement actif qui construit et détruit avec innocence, et ce jeu, c'est l'Eon qui le joue avec lui-même. Se transformant en terre et en eau, il amoncelle, comme un enfant, des tas de sable au bord de la mer, il les élève et les détruit, de temps à autre il recommence son jeu. Un instant de satiété, puis le besoin le saisit de nouveau, comme le besoin force l'artiste à créer. Ce n'est pas un orgueil coupable, c'est l'instinct du jeu sans cesse réveillé qui appelle au jour des mondes nouveaux. L'enfant jette parfois son jouet, puis bientôt il le reprend, par un innocent caprice. Mais dès qu'il bâtit, il relie, il assemble et il modèle les formes selon une loi et d'après une stricte ordonnance intérieure » (*La Naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque*, trad. G. Bianquis, « Idées », Gallimard, ¹ 1978, § 7, p. 54-55). – Voir également *La Généalogie de la morale*, *op. cit.*, II, 16, p. 276-277.

4 « Vache bariolée » (en allemand *bunte Kuh*) est une expression populaire ironique servant à désigner de petites agglomérations urbaines disparates dont la population serait dénuée de ce sens civique et politique qui fait la « Cité » ou la « Nation ». Pour reprendre la dérision du texte de Nietzsche, il faudrait traduire de façon irrévérencieuse par : « Trifouillis-les-Oies ». Mais cela n'est pas très convenable !

5 Un fragment posthume de *La Volonté de puissance* résume les grandes lignes du traitement nietzschéen du concept de la vertu, et en quelque sorte en même temps le programme critique du *Zarathoustra* : « En fin de compte, qu'ai-je réalisé ? Ne nous cachons pas ce résultat des plus singuliers : j'ai prêté à la vertu des *charmes* nouveaux, – elle agit comme quelque chose d'*interdit*. Elle a contre elle notre plus subtile loyauté, elle est mise en salaison dans le *cum grano salis* du remords scientifique ; elle sent le démodé et l'antique, de sorte qu'elle finit enfin par attirer les raffinés et les rendre curieux ; – bref, elle fait le même effet que le vice. Ce n'est qu'après avoir reconnu que tout est mensonge et apparence que nous avons de nouveau obtenu la permission d'avoir recours à cette erreur, la plus belle de toutes – la vertu. Il n'y a plus d'instance qui puisse nous l'interdire : ce n'est qu'en démontrant que la vertu est *une des formes de l'immoralité* que nous sommes parvenus à la justifier de nouveau, – elle est mise à sa place et coordonnée, par rapport à sa signification fondamentale, elle prend part à l'immoralité foncière de tout ce qui existe, – comme une manifestation de luxe de premier ordre, la forme la plus arrogante, la plus chère et la plus rare du vice. Nous l'avons déridée et défroquée, nous l'avons délivrée de l'importunité du grand nombre, nous lui avons pris la rigidité stupide, l'œil vide, le port empesé, la musculature hiératique » (VP1 434, Le Livre de Poche, *op. cit.*, p.474-475, VP2 328, CM XIII 10 (110)).

6 C'est en effet une constante de l'Ancien Testament. Cf. p. e. Psaumes 4, 9, Proverbes 3, 24.

7 Référence aux « Dix Commandements » (Exode, 20).

8 Psaumes, 1, 2 : « L'Éternel est mon berger : je ne manquerai de rien. / Il me fait reposer dans de verts pâturages [...]. Il restaure mon âme, / Il me conduit dans les sentiers de la justice. »

9 *Le Gai Savoir* (op. cit.), livre V, § 351 : « A l'honneur des natures sacerdotales. – Ce que le peuple entend par sagesse (– et qui donc aujourd'hui n'est pas “peuple” ? –), cène pieuse aménité de curé de campagne qui se repose dans les prés avec une prudente et bovine tranquillité d'âme et regarde passer la vie avec un sérieux de ruminant – voilà, je pense, ce dont les philosophes se sont toujours sentis le plus éloignés, probablement parce qu'ils ne se sentaient pas assez “peuple”, pas assez curé de campagne. Aussi seront-ils les derniers à admettre que le peuple puisse jamais comprendre quoi que ce soit de ce qui lui est le plus étranger, de cette grande *passion* du chercheur de la connaissance qui vit sans cesse dans l'orage des suprêmes problèmes et des plus lourdes responsabilités, qui doit y vivre (donc qui ne se contente pas du tout d'un regard extérieur, indifférent, sûr, objectif...). Le peuple vénère une tout autre sorte d'hommes quand pour sa part, il se forme un idéal du “sage” et il a mille fois raison de vénérer cette sorte d'hommes avec le plus d'honneur : c'est à ces douces et chastes natures de prêtre, si sérieuses dans la simplicité d'esprit, – à tout ce qui leur est apparenté – que s'adresse la louange du peuple dans sa façon de vénérer la sagesse » (p. 236-237).

10 Le thème de l'« outre-monde » est récurrent dans le corpus nietzschéen. Ainsi, par exemple, dans *Ecce Homo*, Préface :

« On a fait perdre sa valeur, son sens et sa véracité à la réalité dans la mesure où l'on a *inventé le mensonge* d'un monde idéal... Le “vrai monde” et “le monde apparent” – traduction allemande : le monde *inventé par mensonge* et la réalité... Le mensonge de l'idéal a été jusqu'à présent la malédiction pesant sur la réalité, l'humanité même en est devenue menteuse et fausse jusqu'au plus profond de ses instincts – jusqu'à adorer l'*inverse* des valeurs qui lui auraient garanti au premier chef la belle croissance, l'avenir, le droit éminent à l'avenir » (op. cit., p. 48).

Il s'agit donc de « la fiction d'un monde qui correspond à nos désirs » (VP1 285, p. 317, VP2 585, CM XIII 9 (60)), et qui serait dès lors : a) inappropriable et inconnu ; b) ouvert d'accès au seul sage ; et enfin c) impératif.

Mais précisément :

« Le “monde-vérité”, nous l'avons aboli : quel monde nous est resté ? Le monde des apparences peut-être ?... Mais non ! *avec le monde-vérité nous avons aussi aboli le monde des apparences !*

Midi ; moment de l'ombre la plus courte ; fin de l'erreur la plus longue ; point culminant de l'humanité ; INCIPIT ZARATHOUSTRA » {*Le Crépuscule des idoles*, GF-Flammarion, 1985 « Comment le “Monde-vérité” devint enfin une fable », § 6, p. 96).

Globalement, donc, l'analyse de ces mutations subreptices de l'interprétation du monde, et le frayage d'une issue pour la pensée et la philosophie dionysiaque, portent chez Nietzsche le nom de « psychologie de la métaphysique » (cf. p. e. VP1 287, p. 320, VP2 579, CM XII 8 (2)).

11 Cf. *infra*, III^e partie, « Des trois maux », § 1, p. 238, note 237.

12 Comparer à « De l'esprit de pesanteur » (III^e partie), § 2, p. 247, note 254 et texte.

13 Première Épître de Pierre, 1, 19 : « Vous avez été rachetés de la vaine manière de vivre [...] par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache. »

14 Matthieu, 26,27 : « Jésus [...] prit ensuite une coupe ; et, après avoir rendu grâces, il la leur donna, en disant : Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'alliance. »

15 L'indulgence n'est cependant pas pitié ni compassion. Cela peut être éclairé à travers quelques extraits de *La Généalogie de la morale* (Gallimard, 1971), III, § 14 (p. 311-313) :

« Les malades sont le plus grand danger pour les bien-portants ; *ce n'est pas* des plus forts que vient le malheur des forts, mais des plus faibles. Le sait-on ?... En gros, il n'est nullement souhaitable que l'homme inspire moins de peur : cette peur contraint les forts à être forts, dans certains cas à être redoutables, elle maintient *debout* le type d'homme réussi. Ce dont il faut avoir peur, ce qui serait plus fatal que toute autre fatalité, ce n'est pas la grande peur, mais le grand *dégoût* de l'homme ; de même la grande *compassion* pour l'homme. Si un jour ces deux fatalités s'accouplaient, aussitôt une chose sinistre entre toutes viendrait inévitablement au monde : la “dernière volonté” de l'homme, sa volonté de néant, le nihilisme. [...] Les *maladifs* sont le plus grand danger de l'homme : *non pas* les méchants, *non pas* les “bêtes de proie”. Les mal-venus, vaincus, hommes brisés de naissance – ce

sont eux, les *plus faibles*, qui plus que quiconque minent la vie parmi les hommes, qui empoisonnent et mettent en question le plus dangereusement notre confiance en la vie, en l'homme, en nous-mêmes. Comment échapper à ce regard rentré de l'homme mal conformé dès l'origine, qui trahit la manière dont un tel homme se parle à lui-même, – à ce regard qui est un soupir ? “Puissé-je être quelqu'un d'autre, ainsi soupire ce regard : mais il n'y a pas d'espoir ! Je suis qui je suis : comment me débarrasser de moi ? Et pourtant j'en ai assez de moi !... Sur ce terrain du mépris de soi, véritable marécage, poussent toute mauvaise herbe, toute plante vénéneuse, tout cela petit, caché, trompeur et fade. Ici grouillent les vers de la vengeance et du ressentiment ; ici l'air pue les choses secrètes et inavouables ; ici se trame constamment la conspiration la plus méchante, – la conspiration de ceux qui souffrent contre ceux qui sont réussis et vainqueurs, ici la simple vue du vainqueur excite la *haine*. Et que de mensonges pour ne pas reconnaître que cette haine est de la haine ! Quel étalage de grands mots et de façons, quel art de la calomnie “honnête” ! Ces malvenus : quelle noble éloquence coule de leurs lèvres ! Quelle soumission mielleuse, visqueuse, obséquieuse, flotte dans leur regard ! Que veulent-ils au juste ? *Représenter* tout au moins la justice, l'amour, la sagesse, la supériorité – voilà l'ambition de ces « inférieurs », de ces malades ! Et comme cette ambition rend habile ! [...] Ils ont maintenant tout à fait monopolisé la vertu, ces faibles, ces malades incurables, point de doute : “nous seuls, nous sommes les bons, les justes, disent-ils, nous seuls, nous sommes les *homines bonae voluntatis*”. Ils vont parmi nous comme des reproches vivants destinés à nous avertir, – comme si la santé, la chance, la force, la fierté, le sentiment de puissance étaient en soi déjà des vices qu'il faudrait un jour expier, expier amèrement : oh combien sont-ils au fond eux-mêmes disposés à *faire* expier, combien ont-ils soif d'être des *bourreaux*. Parmi eux, on rencontre en foule des vindicatifs déguisés en juges qui ont éternellement, comme une bave empoisonnée, le mot “justice” à la bouche, – une bouche toujours prête à cracher sur tout ce qui n'a pas l'air mécontent et qui va son chemin de bon cœur. Parmi eux ne manque pas non plus cette espèce répugnante de vaniteux, les avortons menteurs qui cherchent à jouer les “belles âmes” et à jeter sur le marché, enveloppée de poèmes et d'autres langes, leur sensualité viciée, donnée pour “pureté de cœur” : représentants de l'onanisme moral, de l’“autosatisfaction”. La volonté des malades de représenter n'*importe* quelle forme de supériorité, leur instinct des chemins détournés qui livrent les bien-portants à leur tyrannie, – où ne se trouve-t-elle pas, cette volonté de puissance qui caractérise précisément les plus faibles ? »

¹⁶ *Aurore*, op. cit., livre V, § 456 : « Remarquons bien que la *probité* ne fait partie ni des vertus socratiques, ni des vertus chrétiennes : c'est l'une des plus récentes vertus, encore peu mûre, encore souvent confondue et méconnue, encore à peine consciente d'elle-même, – une chose en devenir que nous pouvons encourager ou entraver, selon notre sentiment » (p. 242).

Cf. également *infra*, IV^e partie, « De l'homme supérieur », p. 349.

¹⁷ Cf. *supra*, « Prologue », § 5, p. 53, note 13, ainsi que *infra*, I^{re} partie, « Du pâle criminel », p. 77, note 41.

¹⁸ En allemand : *Sinn*.

¹⁹ Cf. *Humain, trop humain*, op. cit., V, § 292 : « ... tu n'as pas encore appris qu'il n'est pas de miel plus doux que celui de la connaissance, et que les nuées d'affliction qui planent doivent encore te servir de mamelle où tu puiseras le lait pour ton rafraîchissement » (p. 220).

²⁰ Car « le “sujet” n'est pas un donné, mais quelque chose d'inventé-en-plus, de placé-par-dérrière » (VP2 481, CM XII 7 (60), p. 305) ; et, en vérité, c'est un effet plutôt qu'une cause. D'où une critique ici d'une « fausse » culpabilité d'un pourtant « vrai » criminel. Les principes de cette critique peuvent être trouvés dans *Par-delà bien et mal*, op. cit., § 19 :

« Mais considérons maintenant l'aspect le plus singulier de la volonté, de cette chose si complexe pour laquelle le peuple n'a qu'un mot : si, dans le cas envisagé, nous sommes à la fois celui qui commande et celui qui obéit, et si nous connaissons, en tant que sujet obéissant, la contrainte, l'oppression, la résistance, le trouble, sentiments qui accompagnent immédiatement l'acte de volonté ; si, d'autre part, nous avons l'habitude de nous duper nous-mêmes en escamotant cette dualité grâce au

concept synthétique du “moi”, on voit que toute une chaîne de conclusions erronées, et donc de jugements faux sur la volonté elle-même, viennent encore s'agréger au vouloir. Ainsi celui qui veut croit-il de bonne foi qu'il *suffit* de vouloir pour agir. Comme dans la très grande majorité des cas, la volonté n'entre en jeu que là où elle s'*attend* à être obéie, donc à susciter un acte, on en est venu à croire, *fallacieusement*, qu'une telle conséquence était *nécessaire*. Bref, celui qui veut est passablement convaincu que la volonté et l'acte ne sont qu'un en quelque manière ; il attribue à la volonté elle-même la réussite et l'accomplissement de l'acte volontaire, et jouit du même coup du sentiment accru de puissance que tout succès apporte avec soi » (p. 36-37).

Ainsi le mot « Je » fait-il partie des « lignes d'horizon de notre connaissance, mais non des vérités » (CM XII 5 (3), p. 187). – Cf. également *La Généalogie de la morale*, *op. cit.*, I, § 13.

21 Cf. *Par-delà bien et mal*, *op. cit.*, § 19 : « Notre corps n'est pas autre chose qu'un édifice d'âmes multiples » (p. 37). Il reste ainsi radicalement réfractaire à toute prise en charge et explication par les lois de la causalité.

22 Écrire (ou lire) est un mode d'exister. Dans *Ecce Homo* (*op. cit.*, p. 92), Nietzsche dit que, pour les comprendre, il faut avoir « vécu six phrases du *Zarathoustra*. Ce à quoi on n'a pas accès par l'expérience vécue, on n'a pas d'oreilles pour l'entendre » (*ibid.*, p. 93) – voir également *id.*, p. 60.

Cette épaisseur existentielle du *Zarathoustra* sera reprise dans un fragment de l'été 1887 : « *Zarathoustra* – Dans cette œuvre, chaque mot doit avoir d'abord affligé et blessé chacun, puis l'avoir profondément ravi : – ce qu'on n'a pas compris *ainsi*, on ne l'a pas compris du tout » (CM XII 8 (8), p. 328).

On pourra enfin rattacher cette idée d'une écriture et d'une lecture vécues à celle d'une philosophie elle-même offerte comme solitude vivante : « Qui sait respirer l'air de mes écrits sait que c'est un air des hauteurs, un air *vif*. Il faut être fait pour lui, sinon il y a grand risque d'y prendre froid. Les glaces sont proches, la solitude est immense – mais quelle paix enveloppe les choses dans la lumière ! comme on y respire librement ! que de choses on sent *au-dessous* de soi ! – La philosophie, telle que je l'ai comprise et vécue jusqu'à présent, consiste à vivre volontairement dans les glaces et les sommets – c'est la recherche de tout ce que l'existence a d'étrange et de douteux, de tout ce qui a été jusqu'à présent mis au ban par la morale » (*Ecce Homo*, *op. cit.*, Préface, p. 48).

Sur le thème de la solitude, cf. *infra*, p. 104 et p. 234. – Sur le rapport entre souffrance et philosophie, cf. *infra*, p. 95 et p. 213.

23 Cf. *infra*, III^e partie, « De l'esprit de pesanteur », § 2, p. 245, et la note 249.

24 Matthieu, 21, 5 : « Voici, ton roi vient à toi, / Plein de douceur, et monté sur un âne / Sur un ânon, le petit d'une ânesse. » (Également dans Zacharie 9, 9.)

25 Cf. *infra*, III^e partie, « La vision et l'énigme », § 1, p. 205, note 197.

26 On pourra comparer l'ensemble de ce texte à la rencontre entre Jésus et « le jeune homme riche » (Matthieu, 19, 16 sq.).

27 Cf. *supra*, « Des trois métamorphoses », p. 65, note 24.

28 Jean, 3,8 : « Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. »

29 Cf. *Le Gai Savoir* (*op. cit.*), « Plaisanterie, ruse, et vengeance », § 26, p. 28 : « *Ma dureté*. – Il faut que je gravisse des centaines de degrés, / Il faut que je m'élève tandis que vous criez : / “Homme dur ! Serions-nous donc de pierre ?” / Il faut que je gravisse des centaines de degrés. / Et nul qui consente à servir de degré. »

Également, *Le Gai Savoir*, Fragments inédits, 12 (100), p. 444 : « Tu es dur à l'égard de ton premier idéal et des êtres avec qui tu t'es lié. – Au fait, j'ai passé par-dessus eux pour m'enquérir d'un idéal supérieur, comme m'élevant sur les degrés d'un escalier où, assis, pensaient-ils, je prendrais du repos. »

30 On trouvera dans *Humain, trop humain* (*op. cit.*), « Opinions et sentences mêlées », § 383, l'analyse suivante de l'envie : « *La générosité comme masque*. – Avec de la générosité dans l'attitude, on exaspère ses ennemis, avec de l'envie manifestée, on se les concilie presque : car l'envie compare,

met en parité, elle est une façon d'humilité involontaire et plaintive. – À cause de l'avantage indiqué, l'envie n'aurait-elle pas été prise comme masque par ceux qui n'étaient pas envieux ? Peut-être. Ce qui est certain c'est que la générosité est souvent utilisée comme masque de l'envie, par des gens ambitieux qui préfèrent souffrir d'un préjudice pour exaspérer leurs ennemis que de laisser voir que, dans leur for intérieur, ils considèrent ceux-ci comme leurs égaux » (p. 505).

Le caractère « destructeur » de l'envie est également souligné dans *Aurore* (op. cit.), IV, § 304 : « *Les destructeurs du monde*. – Celui-ci n'arrive pas à une certaine chose ; finalement il s'écrie avec rage : “puisse le monde entier périr !” Ce sentiment abominable constitue le comble de l'envie qui déduit : puisque je n'arrive pas à avoir *une chose*, le monde entier doit ne *rien* avoir ! le monde entier doit ne pas *être* ! » (p. 198).

[31](#) Il n'est évidemment pas question de noblesse de rang ou de sang, mais de cette « noblesse nouvelle » dont le thème sera ultérieurement approfondi (cf. *infra*, III, « Des tables anciennes et nouvelles », § 11, p. 255, note 272.)

Sur l'idée que « l'homme noble veut créer du neuf », cf. également *supra*, « Prologue », § 9, p. 59, note 19.

[32](#) Sur le concept de « vie », cf. *infra*, II^e partie, « Chanson à danser », p. 152 sq., et III^e partie, « La seconde chanson à danser », p. 279 sq.

[33](#) Genèse, 3, 16 : « L'Éternel dit à la femme : J'augmenterai la souffrance de tes grossesses, tu enfanteras avec douleur. »

[34](#) Il y a toutefois chez Nietzsche une autre figure, positive, de la « vie éternelle ». Elle désigne alors la continuité vivante de certains hommes et de leur œuvre :

« Quoi que je dise, quoi que je décide, quoi que j'imagine pour moi et les autres : c'est sur ces *huit* que je fixe les yeux et je vois les leurs fixés sur moi (il s'agit “d'Épicure et Montaigne, Goethe et Spinoza, Platon et Rousseau, Pascal et Schopenhauer”). – Que les vivants me pardonnent s'ils m'apparaissent parfois comme des ombres, tellement ils sont pâles et attristés, inquiets, et, hélas ! tellement avides de vivre : tandis que ceux-là m'apparaissent alors si vivants, comme si, *après* être morts, ils ne pouvaient plus jamais être las de vivre. Or, ce qui importe, c'est bien cette *vivace pérennité* : que nous fait la “vie éternelle”, et, en général, la vie ! » (*Humain, trop humain*, op. cit., « Opinions et sentences mêlées », § 408, p. 511).

[35](#) Cf. *Le Crépuscule des idoles* (op. cit.), « Flâneries inactuelles », § 38 : « L'homme libre est guerrier. – A quoi se mesure la liberté chez les individus comme chez les peuples ? À la résistance qu'il faut surmonter, à la peine qu'il en coûte pour arriver *en haut*. Le type le plus élevé de l'homme libre doit être cherché là, où constamment la plus forte résistance doit être vaincue : à cinq pas de la tyrannie, au seuil même du danger de la servitude » (p. 157). Le guerrier n'est évidemment pas la brute des champs de bataille, mais celui qui parvient à mobiliser tout ce qu'il est pour s'égaliser à tout ce qui est.

Articuler à l'idée de la « victoire sur soi », *infra*, II^e partie, p. 158. Cf. aussi *infra*, IV^e partie, « La salutation », p. 336.

[36](#) « Surabondance » et « indigence » rendent respectivement *Herzlichkeit* et *Ebbe*.

[37](#) La méchanceté est l'antithèse de la cruauté guerrière, et nourrit croyances, superstitions, et morale. Ce qu'éclairent deux textes ; l'un, extrait du *Gai Savoir*, livre I, § 23, « Les indices de la corruption », p. 62 : « ... c'est justement aux temps du « relâchement » que la tragédie hante les maisons et court les rues, que naissent le grand amour et la grande haine, et que jaillit vers le ciel la flamme de la connaissance. On a l'habitude de concéder à pareilles époques de la corruption qu'elles sont plus douces que les précédentes et que désormais la cruauté comparée à celle des époques plus croyantes et plus fortes est en régression considérable. Mais je ne saurais me rallier à ce genre de louange pas plus qu'à pareils blâmes : j'accorderai seulement qu'à présent la cruauté se raffine, et que désormais ses formes plus anciennes blessent le bon goût : mais qu'aux époques de la corruption les blessures et les tortures par la parole et le regard parviennent à leur suprême élaboration – que c'est à présent que la *méchanceté* se crée, ainsi que le plaisir à la méchanceté. Les hommes de la corruption

se montrent pétillants d'esprit et calomnieux ; ils savent qu'il existe encore d'autres genres de meurtres que ceux opérés par le poignard et le coup de main ; – ils savent aussi que *tout ce qui est bien dit* est accrédité. »

L'autre texte est extrait de *Par-delà bien et mal* (op. cit.), § 219, p. 137 : « Les jugements moraux et les condamnations morales constituent la vengeance favorite des esprits bornés à l'encontre de ceux qui le sont moins ; ils y trouvent une sorte de dédommagement pour avoir été mal partagés par la nature ; enfin, c'est pour eux une occasion d'acquérir de l'esprit et de *s'affiner* : la méchanceté rend intelligent. Ils se réjouissent au fond de leur cœur de penser qu'il existe un plan où les individus comblés des biens et des privilèges de l'esprit demeurent leurs égaux : ils luttent pour l'"égalité des tous devant Dieu" et, ne fût-ce que pour cela, ils ont *besoin* de croire en Dieu. »

[38](#) Comparer l'ensemble de ce chapitre au *Gai Savoir* (op. cit.), livre IV, § 324, « *In vita média* : – Non ! La vie ne m'a pas déçu ! d'année en année je l'ai trouvée au contraire plus riche, plus désirable et plus mystérieuse – à partir du jour où la grande libératrice est venue sur moi, la pensée qu'il nous était permis de voir dans la vie une expérimentation de la connaissance – et non pas un devoir, non pas une fatalité, non pas une tromperie ! – Et quant à la connaissance même : pour autrui elle aura beau être quelque chose comme un lit de repos, ou le chemin aboutissant à un lit de repos, ou un divertissement, ou un loisir – pour moi elle est un monde de dangers et de victoires où les sentiments héroïques peuvent eux aussi se livrer à leurs danses et à leurs ébats. "*La vie comme moyen de la connaissance*" – avec ce principe dans le cœur on peut non seulement vivre courageusement, mais aussi *gaiement vivre et gaiement rire* ! Et qui donc s'entendrait à bien rire et bien vivre s'il ne s'entendait d'abord à guerroyer et à vaincre ? » (p. 204-205).

[39](#) C'est ici le thème de « l'État en tant que *violence organisée* » (CM XIII 11 (251), p. 283). Ce thème sera repris dans *La Généalogie de la morale*, II, § 17 : « ... l'"État" le plus ancien a été une tyrannie effroyable et une impitoyable machinerie d'oppression, jusqu'à ce que cette matière première, le peuple, les semi-animaux, ait fini non seulement par devenir malléable et docile mais aussi par être *formée*. J'ai employé le mot "État" : ce qu'il faut entendre par là va de soi – une horde quelconque de bêtes de proie blondes, une race de maîtres et de conquérants, qui, dotée d'une organisation guerrière et ayant la force d'organiser, pose sans hésiter ses formidables griffes sur une population peut-être infiniment supérieure en nombre, mais encore inorganisée et errante. Voilà le commencement de l'"État" sur terre : on s'est débarrassé, je pense, de la rêverie qui le faisait commencer par un "contrat". Qu'importent les contrats à celui qui peut commander, qui est un "maître" par nature, violent dans ses œuvres et dans ses gestes ! On ne peut faire de comptes avec de tels êtres, ils arrivent comme le destin, sans cause, sans raison, sans égards, sans prétexte, ils sont là comme la foudre, trop terribles, trop soudains, trop convaincants, trop "différents" pour qu'on puisse même les haïr. Créer, imprimer instinctivement des formes, voilà leur œuvre, ils sont les artistes les plus involontaires et les plus inconscients du monde : où ils apparaissent, là surgit bientôt quelque chose de neuf, une forme de souveraineté qui *vit*, dont les parties et les fonctions sont délimitées et mises en rapport, où il n'est rien qui n'ait d'abord reçu un "sens" par rapport au tout. Ils ignorent, ces organisateurs-nés, ce qu'est la culpabilité, la responsabilité, les égards : en eux règne cet effrayant égoïsme de l'artiste au regard d'airain qui, à l'avance et de toute éternité, se sait justifié dans son "œuvre" comme la mère dans son enfant » (op. cit., p. 277-278).

[40](#) On trouve une « explication » des mécanismes qui conduisent à ce « relativisme » éthique dans les fragments de l'été 1887 : « Dans *L'histoire de la morale* s'exprime donc une *volonté de puissance*, par laquelle tantôt les esclaves et les opprimés, tantôt les ratés et ceux qui souffrent d'eux-mêmes, tantôt les médiocres, tentent de faire triompher les jugements de valeur qui leur sont le plus favorables » (CM XII 8 (4), p. 323-324.)

[41](#) Esaïe, 66, 19 : « Le temps est venu de rassembler toutes les nations ; / Et toutes les langues ; / Elles viendront et verront ma gloire. / Je mettrai un signe parmi elles. »

[42](#) On n'oubliera pas que le célèbre frontispice du *Léviathan* de Hobbes porte la traduction latine de cette parole de l'Éternel à Job : « Sur la Terre nul n'est son maître » : « *Non est potestas super*

Terram quæ comparatur ei » (41, 24). Il est vrai que dans le Livre de Job, le monstre en question n'est pas l'État, mais l'hippopotame !

[43](#) Matthieu, 4,8-9 : « Le diable [...] lui dit : Je te donnerai toutes ces choses si tu te prosternes et m'adores. »

[44](#) Ce passage pourrait donner à penser que Nietzsche se fait le chantre de la pauvreté, de la modestie, et de l'humilité sociale. Il n'est alors qu'à se reporter là où il dénonce toute sorte de misérabilisme moralisant :

« *Avoir honte de la richesse*. – Notre temps ne tolère qu'une seule espèce de riches, ceux qui sont *honteux* de leur richesse. Si l'on entend dire de quelqu'un “il est très riche”, on est pris immédiatement d'un sentiment analogue à celui que l'on éprouve en face d'une maladie répugnante qui fait enfler le corps, l'hydropisie ou l'excès d'embonpoint ; il faut se souvenir brutalement de son humanité, pour pouvoir fréquenter ce riche de façon qu'il ne s'aperçoive pas de notre dégoût. Mais dès qu'il s'avise de s'enorgueillir de sa richesse, notre sentiment se trouble encore d'un étonnement mêlé de compassion devant une aussi forte dose de déraison humaine : en sorte que l'on aurait envie d'élever les mains au ciel et de s'écrier : “Pauvre être déformé, accablé et enchaîné de cent façons, à qui chaque heure apporte, ou *peut apporter*, quelque chose de désagréable, dont les membres éprouvent les contrecoups de *chaque* événement qui se passe chez vingt peuples différents, comment saurais-tu nous faire croire que tu te sens à ton aise dans ta situation ? Si tu parais quelque part en public, nous savons que c'est pour toi comme si tu passais par les verges, sous des yeux qui n'ont pour toi que de la haine froide, de l'importunité ou de la silencieuse raillerie. Il se peut qu'il te soit plus facile d'acquiescer qu'à un autre : mais ce que tu acquiesceras sera superflu et ne te procurera que peu de joie ; et *conserver* ce que tu as acquis, c'est là certainement pour toi *maintenant* une chose plus pénible encore que n'importe quel pénible gagne-pain. Tu souffres *sans cesse*, car tu perds sans cesse. Que te sert-il que l'on t'amène artificiellement du sang nouveau, les ventouses n'en font pas moins mal, les ventouses placées toujours sur ta nuque ! – Mais, ne soyons pas injustes, il t'est difficile, peut-être impossible de ne pas être riche : il *faut* que tu conserves, que tu acquiesces à nouveau ; le penchant héréditaire de ta nature t'impose ce *joug* –, raison de plus pour ne pas nous tromper et avoir honte, loyalement et visiblement, du joug que tu portes : vu qu'au fond de ton âme tu es honteux et mécontent de le porter. Cette honte n'est pas infamante” » (*Humain, trop humain, op. cit.*, « Le voyageur et son ombre », § 209, p. 620-621).

Cf. également *infra*, IV^e partie, « La Cène », p. 344.

[45](#) Cf. *supra*, « Prologue », § 9, p. 59, note 19.

[46](#) « Par nature », les sens ne sont ni « coupables », ni « innocents » ; d'ailleurs, les sens ne sont rien « par nature », mais ils sont ce que nous en faisons, c'est-à-dire selon la façon que nous avons d'interpréter leurs exigences. Nietzsche ne défend pas ici une sorte de naturalisme hédoniste, mais seulement l'idée que le système organique de nos besoins est *immédiatement* passé au crible de nos évaluations, et que la voie vers le Surhumain passe par le consentement à ce qui est, et dont sont les sens.

[47](#) Matthieu, 8, 31-32 : « Les démons priaient Jésus, disant : Si tu nous chasses, envoie-nous dans ce troupeau de porcs. Il leur dit : Allez ! Ils sortirent, ils entrèrent dans les porcs. »

On pourra comparer cet édifiant épisode à la compassion d'Ulysse pour ses compagnons changés en porcs par la déesse Circée (*Odyssée*, X, v. 133-540).

[48](#) Première Epître de Paul aux Corinthiens, 7, 9 : « S'ils manquent de continence (les célibataires ou les veuves), qu'ils se marient ; car il vaut mieux se marier que de brûler. »

[49](#) Cf. *Par-delà bien et mal*, § 19 ; également *supra*, I^{re} partie, « Du pâle criminel », p. 76.

[50](#) L'argument est plus subtil qu'il ne paraît, car il ne cache pas une simple alternative. Ainsi la « nudité » est certes honteuse aux yeux de l'homme « moral » ; mais il ne faut pas croire pour autant qu'il suffit de se débarrasser de tout le fatras de l'éthique pour recouvrer la « nudité » et la transparence de l'homme authentique. Bien plutôt, on risquerait de s'offrir le spectacle d'une espèce d'avorton « malingre et infirme ».

Ainsi, ce développement du *Gai Savoir* (livre V, § 352) : « *En quel sens la morale est à peu près indispensable.* – L'homme nu d'ordinaire offre un aspect honteux – je ne parle que de nous autres Européens – et du tout des Européennes ! A supposer que, par l'espièglerie d'un magicien, la plus joyeuse compagnie de convives se vît soudain dévoilée et dévêtue, je crois bien que c'en serait fait non seulement de la bonne humeur mais aussi de l'appétit – nous autres Européens, semble-t-il, ne saurions du tout nous passer d'aucune mascarade qui se nomme vêtement. Mais le travestissement des “hommes moraux”, leur dissimulation sous des formules morales et des notions de bienséances, en un mot toute cette façon bienveillante de cacher nos actes sous les notions de devoir, de vertu, d'esprit civique, d'honorabilité, de renoncement à soi-même, n'aurait-elle pas également ses valables raisons ? Non que j'entende par là qu'il s'agisse de masquer la méchanceté et la bassesse humaines, la bête féroce en nous ; ma pensée, tout au contraire, est que c'est en tant que *bêtes apprivoisées* que nous offrons un aspect honteux et avons besoin d'un travestissement moral – qu'en Europe l'“homme intérieur” est loin d'être assez mauvais pour oser “se faire voir”, loin d'être assez féroce pour paraître *beau*. Devenu un animal malingre et infirme, l'Européen se déguise avec de la morale ; presque un avorton, faible et gauche, il a de bonnes raisons de se “domestiquer”. Et ce déguisement, ce n'est pas du tout la férocité de l'animal de proie qui l'érige, c'est l'animal grégaire dans sa médiocrité profonde, dans l'angoisse et l'ennui de sa propre nature. *Attifé* de morale – l'Européen avouons-le –, est assuré de plus de distinction, de plus d'importance, de plus de respectabilité : il en devient presque un objet de dévotion » (p. 238).

[51](#) Sur la fausse simplicité de ce « relativisme moral », cf. *supra*, I^{re} partie, « La nouvelle idole », p. 88, note 60.

[52](#) Selon Jean Granier, *Le Problème de la vérité dans la philosophie de Nietzsche* (éd. du Seuil, 1966), il s'agirait dans ces quatre derniers paragraphes, du code moral des Grecs, des Perses, des Juifs, et des Germains (p. 412).

[53](#) Nietzsche se livre à un jeu étymologique arbitraire sur le mot *Mensch* (de *mennisco*, diminutif de *Mann*) qu'il rapporte au latin *mensuratio* (note de Geneviève Bianquis).

[54](#) L'épaisseur humaine du monde, et en vérité son unique sens et contenu, reposent tout entiers sur la création des valeurs. Un texte sibyllin mais riche de *La Volonté de puissance* (*op. cit.*) peut contribuer à l'intelligence de ce passage : « Le point de vue de la “valeur”, c'est d'envisager les *conditions de conservation et d'augmentation*, par rapport à des formations complexes de durée relative dans le devenir de la vie.

Il n'y a pas de dernières unités durables, point d'atomes, point de monades (– là encore l'“être” a été *introduit* par nous, pour des raisons de perspective, pratiques et utiles).

“Formations dominatrices” ; la sphère de ce qui domine grandit sans cesse, ou bien augmente et diminue périodiquement ; elle est aussi soumise aux circonstances favorables ou défavorables (de la nutrition—). “Valeur”, c'est essentiellement le point de vue pour l'augmentation et la diminution des centres dominateurs (“formations multiples” certainement : mais l'“unité” n'existe pas dans la nature du devenir).

Les moyens d'expression du langage sont inutilisables pour exprimer le devenir : c'est un des *besoins indestructibles de notre conservation* que de déterminer sans cesse un monde grossier de choses durables et de “choses”, etc. Au point de vue relatif nous pouvons parler d'atomes et de monades : et il est certain que *le monde le plus petit est le plus durable...* Il n'y a pas de volonté, il y a des projets de volonté qui augmentent et perdent sans cesse leur puissance » (VP1 301, p. 344-345, VP2 715, CM XIII 11 (73)).

[55](#) La pensée du Surhumain exige qu'on perçoive le Surhomme comme l'avènement de l'humanité, sa réalisation et sa fin, mais qu'on s'interdise en même temps tout finalisme, tout providentialisme, et au fond toute confiscation du devenir au profit de tel ou tel Surhomme. Le Surhumain n'a de sens que pour chacun *en personne*, et non « en substance », c'est-à-dire, « en troupeau ». La pensée du Surhumain n'est pas une pensée « substantialiste ».

⁵⁶ L'amour du lointain, antithèse de l'amour du prochain et de « l'instinct grégaire » qui lui est corrélatif, est également nommé par Nietzsche « *Pathos der Distanz* », un peu trop commodément traduit par « pathos de la distance ». Il signifie un « sens de la distance » qui est à la fois la conscience *immédiate* d'une incommensurabilité entre des positions « existentielles » diverses (l'homme fort opposé à la populace), le sentiment qui résulte de cette « altérité », et l'évaluation de sa portée « philosophique ». Un texte important de *La Généalogie de la morale* en exprime la « noblesse » :

« ... le jugement de “bon” ne vient pas de ceux envers qui on manifeste de la “bonté” ! Ce sont bien plutôt les “bons” eux-mêmes, c'est-à-dire les nobles, les puissants, les hommes de condition supérieure et d'âme élevée, qui se sont sentis eux-mêmes bons et on estimé leurs actes bons, c'est-à-dire de premier ordre, par opposition à tout ce qui est bas, mesquin, commun et populacier. Pénétrés de ce *pathos de la distance*, ils se sont arrogé le droit de créer des valeurs, de donner des noms à ces valeurs : que leur importait l'utilité ! En regard d'une telle source vive de jugements de valeur suprêmes destinés à établir une hiérarchie et à différencier selon le rang, le point de vue utilitaire est en effet aussi étranger et déplacé que possible : c'est ici que la sensibilité atteint justement l'opposé de ces basses températures que suppose toute intelligence calculatrice, tout calcul d'utilité – et cela non pour une seule fois, en une heure d'exception, mais durablement. Comme je viens de le dire, le pathos de la noblesse et de la distance, sentiment général, si fondamental, si prépondérant, si vivace chez une espèce supérieure et dominante dans ses rapports avec une espèce inférieure, avec un “en-bas” – voilà l'origine de l'opposition entre “bon” et “mauvais” » (« I^{re} dissertation », § 2, p. 225).

On pourra ainsi conclure : « le “pathos de la distance” doit aussi séparer de toute éternité les tâches ! » (*La Généalogie de la morale*, op. cit., « III^e dissertation », § 14, p. 314) – principe d'individuation, mais au sens strict où l'individuation est un processus existentiel qui ne s'achève jamais par la cristallisation ou la momification d'un individu déterminé et fini.

⁵⁷ Cf. *infra*, « Le voyageur », p. 204, note 194.

⁵⁸ Peut-être y a-t-il ici le souvenir de Montaigne, dont Nietzsche reconnaissait le vif intérêt (cf. sur ce point *supra*, I^{re} partie, « Des prédicateurs de mort », p. 83) : « nous avons une âme contournable en soi-même ; elle se peut faire compagnie ; elle a de quoi assaillir et de quoi défendre, de quoi recevoir et de quoi donner ; ne craignons pas en cette solitude nous croupir d'oisiveté ennuyeuse » (*Essais*, I, 39).

⁵⁹ Comparer à *Aurore* (op. cit.), V, § 503, « Amitié : L'objection selon laquelle la vie philosophique rendrait *inutile* à ses amis ne serait jamais venue à l'esprit d'un moderne : elle est antique. L'Antiquité a profondément et fortement vécu, médité et presque emporté dans sa tombe l'amitié. C'est son avantage sur nous : nous pouvons lui opposer l'amour sexuel idéalisé. Toutes les grandes vertus antiques s'appuyaient sur le fait que *l'homme épaulait l'homme* et qu'aucune femme n'avait le droit de prétendre constituer l'objet le plus proche, le plus haut et même l'objet unique de son amour, – comme la passion enseigne à le sentir. Peut-être nos arbres ne poussent-ils pas si haut à cause du lierre et de la vigne qui s'y accrochent » (p. 259).

⁶⁰ En allemand : *deine Ursache*.

⁶¹ Cf. *supra*, « Prologue », § 3, p. 49, note 8.

⁶² Cf. *infra*, IV^e partie, « L'offrande de miel », p. 295, note 312.

⁶³ Analogie possible aux « Sept anges » par lesquels s'accomplit la « colère de Dieu » et donc la destinée des hommes (cf. Apocalypse de Jean, 15, 1).

⁶⁴ Sur le thème de la solitude, qui traverse le *Zarathoustra*, voir *infra*, III^e partie, « Le retour au pays », p. 234, note 232 ; ainsi que II^e partie, « L'heure du suprême silence », p. 195, note 189.

⁶⁵ Le thème du dépassement de soi, également récurrent, trouvera une plus ample explicitation en : II^e partie, « De la victoire sur soi », p. 158, note 142.

[66](#) Comparer au *Phèdre* de Platon (GF. Flammarion, 1989), 228d : « – PHÈDRE : [...] Je vais en résumé te rapporter par ordre chacun “des arguments de Lysias”, en commençant par le premier. – SOCRATE : Montre-moi donc auparavant, cher amour, ce que tu tiens en ta main gauche, sous ton manteau [...]. »

[67](#) Rapporter à *Aurore* (*op. cit.*), V, § 552, « L'égoïsme idéaliste » : « Est-il état plus sacré que celui de la grossesse ? Faire tout ce que l'on fait avec la conviction silencieuse que cela doit servir d'une manière ou d'une autre à ce qui, en nous, devient ! Que cela doit *accroître* sa valeur mystérieuse à laquelle nous songeons avec ravissement ! On évite alors bien des choses sans avoir à se forcer durement ! On réprime un mot violent, on tend la main avec conciliation : l'enfant doit naître du plus doux et du meilleur des êtres. Nous tremblons devant notre dureté et notre impulsivité : comme si elles versaient une goutte d'infortune dans la coupe du très cher inconnu ! Tout est voilé, empli de pressentiment, on ne sait pas comment cela se passe, on attend et on cherche à être *prêt*. En même temps, le sentiment pur et purifiant d'une profonde irresponsabilité règne en nous, presque semblable à celui qu'éprouve le spectateur devant le rideau baissé, – *cela* croît, *cela* vient au jour : nous n'avons rien en main pour déterminer sa valeur ni son heure. Nous avons uniquement à nous occuper de toutes ces influences indirectes qui bénissent et protègent. “Ici croît quelque chose de plus grand que ce que nous sommes”, tel est notre plus secret espoir : nous disposons tout en sorte qu'il vienne au monde pour y prospérer : non seulement tout ce qui lui est utile, mais aussi les tendresses et les guirlandes de notre âme. – C'est *dans cette atmosphère sacrée* qu'il faut vivre ! Qu'on peut vivre ! Que l'être attendu soit une pensée ou une action, – face à tout accomplissement essentiel, nous n'avons pas d'autre attitude possible que celle de la grossesse et nous devrions éparpiller au vent les prétentieuses expressions “vouloir” et “créer” ! Tel est le véritable *égoïsme idéaliste* : n'épargner jamais ni nos soins, ni nos veilles et garder notre âme silencieuse, afin que notre fécondité *connaisse un heureux achèvement* ! Ainsi, de cette manière indirecte, nos soins et nos veilles *profitent à tous* ; et l'humeur où nous vivons, cette humeur fière et douce, est un baume qui se répand loin autour de nous sur les âmes inquiètes. – Mais *étranges* sont les femmes enceintes ! Soyons donc étranges nous aussi, et n'en veuillons pas aux autres s'ils sont contraints de l'être ! Et même si cela tourne au pire et devient dangereux : dans notre respect pour ce qui devient, ne restons pas en deçà de la justice mondaine qui ne permet ni au juge, ni au bourreau de porter la main sur une femme enceinte ! » (p. 281).

[68](#) Cf. *supra*, I^{re} partie, « Des trois métamorphoses », p. 65, note 23.

[69](#) « Sur le problème fondamental de “l'homme et de la femme” », le corpus nietzschéen est rempli de calembredaines et de billevesées ; cf. par exemple *Par-delà bien et mal* (*op. cit.*), § 238-239, p. 154 sq.

[70](#) Matthieu, 19, 5 : « L'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et les deux deviendront une seule chair. »

[71](#) Allusion à Héphaïstos, dieu des Forges. Laid et infirme, Héphaïstos fut trahi par son épouse Aphrodite, qui lui préféra Arès, le dieu de la Guerre. Il surprit les amants et les enchaîna par des liens invisibles mais inextricables, afin d'exposer leur faute aux « dieux rieurs » de l'Olympe (*Odyssée*, VIII, v. 266-366).

[72](#) Cf. *supra*, I^{re} partie, « De l'ami », *passim*, ainsi que « De l'amour du prochain », p. 101, note 78.

[73](#) Il faudrait essayer de lire ce chapitre comme une reformulation antiplatonicienne de la leçon de Platon (« on *devrait* apprendre à mourir... »). Car il n'y est pas question de « quitter son corps » pour advenir à un autre mode d'être, mais de mourir à soi en advenant à un autre soi, le Surhumain. C'est un mode de la *Selbstüberwindung* (cf. *infra*, II^e partie, « De la victoire sur soi ») et donc du devenir. Un fragment posthume résume ainsi l'argument de « la mort libre » : « La *mort*. Il faut retourner le fait physiologique tout bête en une nécessité morale. Vivre *de façon* à avoir aussi *au moment convenable sa volonté de mort* » (VP2 915, CM X 25 (226), p. 86-87).

⁷⁴ Il existe comme un « doublon » de tout ce passage dans *Le Crépuscule des idoles* (*op. cit.*), « Flâneries inactuelles », § 36 : « Mourir fièrement lorsqu'il n'est plus possible de vivre fièrement. La mort choisie librement, la mort en temps voulu, avec lucidité et d'un cœur joyeux, accomplie au milieu d'enfants et de témoins, alors qu'un adieu réel est encore possible, alors que celui qui nous quitte *existe* encore et qu'il est véritablement capable d'évaluer ce qu'il a voulu, ce qu'il a atteint, de *récapituler* sa vie. – Tout cela en opposition avec la pitoyable comédie que joue le christianisme à l'heure de la mort. Jamais on ne pardonnera au christianisme d'avoir abusé de la faiblesse du mourant pour faire violence à sa conscience, d'avoir pris l'attitude du mourant comme prétexte à un jugement sur l'homme et son passé ! – Il s'agit ici, en dépit de toutes les lâchetés du préjugé, de rétablir l'appréciation exacte, c'est-à-dire physiologique, de ce que l'on appelle la mort *naturelle* : cette mort qui, en définitive, n'est point naturelle, mais réellement un suicide. On ne périt jamais par un autre que par soi-même. Cependant, la mort dans les conditions les plus méprisables est une mort qui n'est pas libre, qui ne vient pas en temps *voulu*, une mort de lâche. Par amour de la *vie* on devrait désirer une mort toute différente, une mort libre et consciente, sans hasard et sans surprise... » (p. 151-152).

⁷⁵ Luc, 6, 25 : « Malheur à vous qui riez maintenant, car vous serez dans le deuil et dans les larmes ! »

⁷⁶ Cf. *supra*, I^{re} partie, « Des trois métamorphoses », p. 65, note 24.

⁷⁷ Cf. fragment du printemps 1884 : « Pour Zarathoustra : “les êtres d'or, comme degré suprême” » (CM X 25 (352), p. 121).

⁷⁸ Sur la notion d'égoïsme (*Selbstsucht*), cf. *infra*, III^e partie, « Des trois maux », § 2, p. 243, note 243.

⁷⁹ Le concept de « dégénérescence » (*Entartung*) est proche mais néanmoins distinct de celui de « décadence », que Nietzsche écrit d'ailleurs en français dans le texte. Le « problème de la décadence », ainsi nommé par exemple dans *Le Cas Wagner*, concerne le phénomène de l'homme et de la morale en général. Celui de la dégénérescence concerne le rapport de l'homme solitaire aux hommes du troupeau et recouvre un autre type de phénomène, « lorsque le troupeau s'empare des qualités des êtres solitaires et ceux-ci des qualités du troupeau, – bref, lorsqu'ils se *rapprochent* » (VP1 394, p. 447 ; VP2 886 ; CM XIII 10 (59)). La dégénérescence s'avère donc un « jugement de réalité », et même « cette notion de la dégénérescence est en dehors du jugement moral » (*ibid.*). Pourquoi affecte-t-elle alors « les forts » ? – Parce que l'effet de la morale est la « dégénérescence et <l>autodestruction des “natures supérieures” parce que, en elles, précisément, le conflit entre <morale et nature> devient *conscient* » (fragment de l'été 1887, CM XII 8 (4), p. 324). Dès lors, « la dénaturation des valeurs morales a pour conséquence de créer un *type d'homme* dégénéré <différent de dégénéré> – “l'homme bon”, “l'homme heureux”, “le sage” » (fragment du printemps 1888, XIV 14 (111), p. 81).

⁸⁰ Cf. *supra*, « Prologue », § 3, p. 48. Assez paradoxalement, la fidélité à la terre est fidélité à son non-sens primordial. Car « la terre elle-même <est>, comme toute constellation, un hiatus entre deux néants, un événement sans plan, sans raison, sans volonté, sans conscience, la pire nécessité, la nécessité *bête* ». En quoi lui être fidèle, c'est aussi adhérer à l'innocence de son devenir et du devenir tout entier (VP1 173, p. 196 ; VP2 303 ; CM XIV 16 (25)).

⁸¹ Luc, 4, 23 : « Jésus leur dit : Sans doute vous m'appliquerez ce proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même. »

⁸² Matthieu, 5, 43-45 : « Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent. »

⁸³ Matthieu, 10, 33 : « Quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est dans les cieux. »

⁸⁴ Ce thème du « grand Midi » reviendra à plusieurs reprises dans *Zarathoustra* (« De la vertu amoindrisse », § 3 ; « Des tables anciennes et nouvelles », § 3 ; etc.). Nietzsche s'en est déjà expliqué dans *Humain, trop humain*, « Le voyageur et son ombre », § 308 :

« *A midi*. – Lorsque, dans la vie de quelqu'un, le matin fut actif et orageux, quand vient le midi de la vie, l'âme est prise d'une singulière envie de repos qui peut durer des mois et des années. Le silence se fait autour de cet homme, le son des voix s'atténue de plus en plus, le soleil tombe à pic sur sa tête. Sur une prairie, au bord de la forêt, il voit dormir le grand Pan ; tous les êtres de la nature se sont endormis avec lui, une expression d'éternité sur le visage – il lui semble du moins qu'il en est ainsi. Il ne désire rien, il n'a souci de rien, son cœur s'arrête, seul son œil vit, – c'est une mort au regard éveillé. L'homme voit là beaucoup de choses qu'il n'a jamais vues et tout ce qu'il peut apercevoir est enveloppé d'un tissu de lumière, noyé en quelque sorte. Il se sent heureux avec cela, mais c'est un bonheur lourd, très lourd. – Enfin le vent se lève de nouveau dans les arbres, midi est passé, et la vie l'attire encore vers elle, la vie aux yeux aveugles, suivie de son cortège impétueux : désirs, illusions, oubli, jouissances, anéantissement, fragilité. Et c'est ainsi que vient le soir, plus orageux et plus actif que ne fut même le matin. – Pour les hommes véritablement actifs, ces états de connaissance prolongés paraissent presque inquiétants et maladifs, mais nullement désagréables » (*op. cit.*, p. 666-667). On pourra également rappeler le propos de *Ecce Homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 2 : « Ma tâche, préparer à l'humanité un instant de la plus grande prise de conscience, un *grand midi* où elle regarde en arrière et en avant, où elle sort de la domination du hasard et des prêtres et pose pour la première fois *dans son ensemble* la question du pourquoi ? et du en-vue-de-quoi ? –, cette tâche découle nécessairement de l'idée que l'humanité n'est d'elle-même *pas du tout* sur la bonne voie, qu'elle n'est *pas du tout* dirigée par une main divine, que, sous couvert des concepts d'évaluation les plus sacrés, c'est bien plutôt justement l'instinct de négation, de corruption, l'instinct de *décadence* qui a régné en agent de séduction. La question de l'origine des valeurs morales est donc pour moi une question *capitale*, car elle conditionne l'avenir de l'humanité » (*op. cit.*, p. 120-121).

⁸⁵ Cf. *Le Gai Savoir*, livre IV, § 283 : « *Hommes préliminaires*. – Je salue tous les signes qui annoncent l'avènement d'une époque virile et belliqueuse qui saura avant tout remettre en honneur le courage ! Car elle préparera la voie d'une époque encore supérieure et concentrera la force dont aura besoin cette époque à venir – époque qui portera l'héroïsme dans le domaine de la connaissance et qui livrera des guerres pour l'amour de la pensée et de ses conséquences. Pour cela il est maintenant nécessaire de beaucoup de courageux précurseurs qui ne sauraient simplement surgir du néant – ni davantage de la civilisation et de l'éducation déliquescence et visqueuse de nos grandes villes : des hommes qui, silencieux, solitaires et résolus, sachent trouver leur satisfaction à persévérer dans une activité invisible : des hommes qui, par une inclination intérieure, recherchent dans les choses ce qu'il faut *surmonter* en elles » (*op. cit.*, p. 181).

⁸⁶ Ce jour sera celui du « signe » (cf. IV^e partie, p. 384).

DEUXIÈME PARTIE

Quand vous m'aurez tous renié, alors seulement,
je reviendrai parmi vous.

En vérité, c'est avec d'autres yeux, mes frères,
que je chercherai alors mes amis perdus ; c'est d'un
autre amour que je vous aimerai.

Ainsi parlait Zarathoustra,

I^{re} partie.

« De la vertu qui donne. »

L'ENFANT AU MIROIR

Là-dessus Zarathoustra retourna à sa montagne et à la solitude de sa caverne et se déroba aux hommes ; attendant tel le semeur qui a répandu son grain¹. Mais son âme s'emplissait d'impatience et du désir de ceux qu'il aimait, car il avait encore beaucoup à leur donner. Ce qu'il y a, en effet, de plus difficile au monde, c'est, par amour, de refermer sa main ouverte et de garder la pudeur tout en se prodiguant.

Ainsi le solitaire vit s'écouler les mois et les ans ; mais sa sagesse grandissait et le faisait souffrir par sa surabondance.

Un jour cependant, il s'éveilla avant l'aurore, médita longuement sur sa couche et se dit enfin en son cœur :

« Pourquoi ai-je éprouvé en rêve une terreur telle que je me suis éveillé ? N'ai-je pas vu s'approcher de moi un enfant tenant un miroir ?

« O Zarathoustra, m'a dit l'enfant, regarde-toi dans ce miroir. »

Et ayant jeté les yeux sur ce miroir, je poussai un cri, et mon cœur frémit, car ce n'était pas moi que je voyais, mais la face grimaçante et le rictus d'un diable.

En vérité, je comprends trop bien le signe et l'avertissement que me donne ce rêve : ma *doctrine* est en danger, l'ivraie veut passer pour froment.

Mes ennemis sont devenus puissants et ont défiguré ma doctrine, si bien que mes amis se sentent honteux des dons que je leur ai faits.

J'ai perdu mes amis ; voici l'heure d'aller quérir mes amis perdus². »

A ces mots Zarathoustra se leva d'un bond, non pas comme un homme angoissé et qui cherche à reprendre haleine, mais bien plutôt comme un voyant et un aède saisi par l'esprit. Son aigle et son serpent le contemplaient stupéfaits ; car son visage portait comme un reflet d'aurore la lueur de son bonheur futur.

Que m'est-il donc advenu, chers animaux ? dit Zarathoustra. Ne suis-je pas transformé ? La félicité ne m'a-t-elle pas assailli en tempête ? Mon bonheur est fou et dira des choses folles ; il est trop jeune encore, supportez-le patiemment.

Je suis blessé par mon bonheur ; que tous les souffrants me servent de médecins.

Je peux à présent redescendre vers mes amis et même vers mes ennemis. Zarathoustra va de nouveau pouvoir parler et donner et prodiguer son amour à ceux qu'il aime.

Mon amour impatient déborde en torrents qui dévalent de toutes les pentes vers le levant et le couchant. Du haut des monts silencieux et des nuées orageuses de ma douleur, mon âme s'élance en mugissant vers les vallées.

Trop longtemps je me suis consumé de désir, les yeux perdus dans le lointain.

Trop longtemps j'ai appartenu à la solitude ; j'ai oublié l'art de me taire.

Je ne suis plus qu'une bouche, qu'un mugissement de torrent descendant des hautes roches, je vais précipiter mes discours dans les vallées.

Et quand bien même mon torrent d'amour se heurterait à quelque obstacle infranchissable, quel torrent ne finirait par trouver le chemin de la mer ?

Certes, je porte en moi un lac solitaire et qui se suffit à lui-même ; mais le torrent de mon amour l'entraînera vers la plaine, jusqu'à la mer.

Je suis des routes nouvelles, une parole nouvelle m'a été donnée. Pareil à tous les créateurs, je suis las des langages anciens. Mon esprit refuse de courir plus longtemps sur des sandales usées.

Pour moi tous les langages sont trop lents ; c'est dans ton char que je saute, tempête ! Et je te fouaillerai encore de toute ma malice.

Je m'élancerai comme un cri, comme une clameur de joie par-delà les mers lointaines, jusqu'aux îles Fortunées³ où séjournent mes amis.

Et mes ennemis parmi eux ! Combien je les aime tous, à présent, pour la seule raison que je puis leur parler ! Mes ennemis eux-mêmes sont partie intégrante de ma félicité.

Et pour monter mon coursier le plus fougueux, mon javelot est toujours ce qui m'y aide le mieux ; c'est le meilleur étrier à mon pied.

Ce javelot que je lance contre mes ennemis ! Combien je sais gré à mes ennemis de pouvoir le lancer de nouveau !

Mon nuage était gonflé à crever ; parmi les rires des éclairs je lancerai aux vallées des rafales de grêle.

Alors ma poitrine se gonflera puissamment, elle soufflera sa tempête sur les monts ; et elle en sera soulagée.

En vérité, mon bonheur et ma liberté fonceront sur vous comme la tempête, et mes ennemis croiront que c'est le *Malin* qui fait rage au-dessus de leurs têtes. Et vous aussi, mes amis, vous aurez peur de ma sauvage

Sagesse, et qui sait ? peut-être prendrez-vous aussi la fuite, comme mes ennemis.

Ah ! que ne pourrais-je alors vous rappeler à moi au son de mes pipeaux ! Et ma lionne Sagesse, que ne peut-elle apprendre à rugir tendrement ! Que de choses nous avons déjà apprises ensemble, elle et moi !

Ma Sagesse sauvage a été fécondée dans les solitudes des montagnes ; sur les pierres arides elle a mis bas son petit, son lionceau dernier-né.

Et voici que dans sa folie elle court à travers le désert inexorable et cherche partout de molles pelouses, ma vieille Sagesse sauvage.

C'est sur le doux gazon de vos cœurs, mes amis, c'est au creux de votre tendresse qu'elle voudrait déposer ce qu'elle a de plus cher.

Ainsi parlait Zarathoustra.

AUX ÎLES FORTUNÉES

Les figues⁴ tombent des arbres. Elles sont douces et sucrées, et en tombant, leur pelure rouge éclate. Je suis l'aquilon qui abat les figes mûres.

Ainsi mes préceptes tombent à vos pieds, mes amis, pareils à des figes mûres ; buvez-en le suc et la pulpe fraîche. L'automne nous environne, et le ciel pur de l'après-midi⁵.

Voyez autour de nous quelle abondance ! C'est du sein de la profusion qu'il est beau de jeter un regard sur les mers lointaines.

Jadis on invoquait Dieu en laissant errer ses regards sur les mers lointaines ; mais moi je vous ai appris à invoquer le Surhumain.

Dieu n'est qu'une conjecture, mais je ne veux pas que vos conjectures dépassent la mesure de votre vouloir créateur.

Pourriez-vous *créer* un dieu ? Ne me parlez donc plus des dieux ! Mais le Surhumain, vous pouvez le créer.

Non pas en vous peut-être, mes frères, mais vous pouvez devenir les pères et les ancêtres du Surhumain ; c'est ce que vous pouvez créer de mieux.

Dieu est une conjecture, mais je veux que vos conjectures se tiennent dans les limites du pensable.

Pouvez-vous *penser* Dieu ? Mais il faut que votre volonté de trouver le Vrai transforme toute chose en réalité pensable à l'homme, visible à

l'homme, sensible à l'homme. Il vous faut pousser la pensée jusqu'à la limite de vos propres sens.

Et ce que vous appeliez le monde, il vous faudra commencer par le créer à nouveau. Il faut que vous y incarniez votre raison, votre image, votre vouloir, votre amour. Et c'est là, en vérité, que vous trouverez votre félicité, disciples de la Connaissance.

Et comment apporteriez-vous la vie sans cette espérance, disciples de la Connaissance ? Vous ne sauriez avoir été placés par la naissance dans un monde inconcevable ni dans un monde irrationnel.

Et pour vous ouvrir tout mon cœur, mes amis, je vous dirai : S'il y avait des dieux, comment supporterais-je de n'être pas Dieu ? *Donc*, il n'y a pas de dieux.

Voilà la conclusion que j'ai tirée, mais à son tour elle me tire à sa suite.

Dieu n'est que conjecture ; mais qui pourrait épuiser tous les tourments de cette conjecture sans en mourir ? Faudra-t-il prendre au créateur sa foi, à l'aigle son vol plané dans les hauteurs qui sont siennes ?

Dieu est une pensée qui tord tout ce qui est droit et fait tournoyer tout ce qui est ferme. Hé quoi ? Le temps s'évanouirait, et les choses éphémères ne seraient que mensonge ?

Cette pensée donne le vertige et le tournis au squelette humain et la nausée à l'estomac ; en vérité, une pareille conjecture est de celles qui font tourner la tête.

J'appelle malignes et inhumaines toutes ces théories d'un Etre unique et absolu et immuable et satisfait et impérissable.

L'impérissable – n'est que symbole. Et les poètes ne mentent que trop⁶.

Mais les meilleurs symboles sont ceux qui parlent du temps et du devenir ; ils doivent être louange et justification de tout l'éphémère.

Créer – voilà ce qui nous affranchit de la douleur, ce qui allège la vie.

Mais pour que naisse le créateur, il faut beaucoup de douleur et de nombreuses métamorphoses.

Oui, votre vie sera riche en amères agonies, ô créateurs ! Et c'est ainsi que vous vous ferez les défenseurs, les avocats de tout l'éphémère.

Si le créateur doit être lui-même l'enfant qu'il s'agit de mettre au monde, il faut qu'il accepte d'être aussi la mère en gésine et les douleurs de l'enfantement.

En vérité, ma route m'a fait passer à travers des centaines d'âmes, des centaines de berceaux et de douloureux enfantements. J'ai passé par bien

des départs, je connais le déchirement des heures dernières.

Mais tel est mon vouloir créateur, mon destin. Ou, pour vous parler franc, tel est le destin que m'impose mon vouloir.

Tout l'être sensible souffre en moi de se sentir prisonnier, mais toujours mon vouloir intervient pour m'affranchir et me donner la joie.

Vouloir est délivrance ; telle est la vraie conception du vouloir et de la liberté ; voilà l'enseignement de Zarathoustra.

Ne plus vouloir, ne plus juger, ne plus créer ! Oh ! puisse cette grande lassitude me demeurer toujours étrangère !

Dans la recherche de la connaissance, je n'éprouve jamais que le plaisir de ma volonté, occupée à engendrer, à grandir ; et si ma connaissance conserve en moi son innocence, c'est parce qu'elle garde toujours la volonté d'être féconde.

C'est cette volonté qui m'a écarté de Dieu et des dieux ; que nous resterait-il à créer, s'il existait des dieux ?

Mais toujours me ramène vers les hommes mon fervent vouloir créateur ; tel le ciseau attiré par la pierre.

Hélas ! ô humains, c'est dans la pierre que dort l'image que je cherche, celle qui est pour moi l'image entre toutes les images. Hélas ! pourquoi faut-il qu'elle dorme dans la plus dure, la plus laide des gangues ?

A présent le ciseau s'acharne cruellement contre sa prison. La pierre vole en éclats ; mais que m'importe ? J'achèverai ma statue, car une Ombre m'est apparue, tout ce qu'il y a de silencieux et de léger au monde m'est un jour apparu.

La beauté du Surhumain m'est apparue comme une Ombre. Ah ! mes frères, que m'importent désormais – les dieux ?

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES MISÉRICORDIEUX²

Amis, des paroles railleuses sont venues jusqu'à votre ami : « Voyez donc Zarathoustra ! Ne passe-t-il pas parmi nous comme parmi des bêtes ? »

Mais il vaudrait mieux dire : « Celui qui cherche la connaissance est réellement, parmi les hommes, un homme parmi les bêtes. »

Et l'homme lui-même, pour celui qui possède la connaissance, n'est autre que la bête aux joues rouges.

Mais pourquoi a-t-il les joues rouges ? Ne serait-ce point parce qu'il a trop souvent éprouvé de la honte ?

O mes amis ! Ainsi parle le disciple de la connaissance : Honte, honte, honte – c'est toute l'histoire de l'humanité.

Et c'est pourquoi l'homme au cœur noble s'impose de ne jamais humilier personne ; il s'impose une juste honte en présence de tout ce qui souffre.

En vérité, je ne les aime point, ces compassionnés qui se complaisent dans leur miséricorde ; ils manquent par trop de pudeur.

Si je ne peux m'empêcher d'être miséricordieux, je n'aime cependant pas qu'on me nomme ainsi ; et si je le suis, j'aime l'être à distance.

Plutôt me voiler la face et m'enfuir avant d'avoir été reconnu ! C'est ainsi que je vous recommande d'agir, amis.

Puisse mon destin n'amener jamais sur ma route que des cœurs comme les vôtres, étrangers à la douleur, de ceux avec qui j'*aie le droit* de mettre en commun mon espérance, ma nourriture et mon miel.

En vérité, j'ai bien fait ceci ou cela en faveur des souffrants, mais il m'a toujours semblé qu'il valait mieux encore travailler à augmenter ma joie.

Depuis que l'homme est homme, il a trop peu connu la joie ; voilà, mes frères, le seul péché originel.

Et si nous apprenons à mieux goûter la joie, nous oublierons d'autant mieux de faire du mal aux autres et d'inventer des douleurs.

C'est pourquoi je me lave la main qui a porté secours au malheureux, c'est pourquoi je m'essuie encore l'âme.

Car j'ai eu honte de sa honte même en voyant souffrir le souffrant ; et en lui venant en aide j'ai durement atteint sa fierté.

De grandes obligations produisent non la gratitude mais le ressentiment ; et le menu bienfait que l'on ne peut oublier se transforme en un ver rongeur.

« N'acceptez qu'avec hauteur. Acceptez un bienfait comme on dispense une faveur. » C'est le conseil que je donne à ceux qui n'ont rien à donner.

Mais moi je suis de ceux qui donnent ; j'aime donner, en ami qui comble ses amis⁸. Quant aux étrangers et aux pauvres, qu'ils cueillent eux-mêmes les fruits de mon arbre ; ils en seront moins humiliés.

Mais il faudrait abolir complètement les mendiants. En vérité, on s'irrite de leur donner et l'on s'irrite de ne rien leur donner.

De même aussi les pécheurs et les mauvaises consciences. Croyez-moi, mes amis, les remords enseignent à mordre.

Mais le pire, ce sont les pensées mesquines. En vérité, plutôt faire le mal que de penser basement.

Sans doute, vous dites : « Le plaisir que nous causent ces menues méchancetés nous épargne maint grand méfait. » Mais dans ce domaine, il ne faut rien épargner.

La mauvaise action est comme un abcès, elle irrite et démange et crève – elle parle avec franchise.

« Voilà, je suis une maladie » – ainsi parle la mauvaise action, c'est sa franchise.

Mais la pensée mesquine est pareille à la moisissure ; elle se tapit, s'accroupit et se cache, jusqu'à ce que le corps entier soit rongé et flétri par une multitude de petits champignons.

Cependant voici une parole que je glisse à l'oreille de quiconque est possédé du démon : « Mieux vaut, somme toute, laisser grandir ton démon. Pour toi aussi il existe un chemin de la grandeur. »

Hélas ! mes frères, il y a trop à dire sur notre compte à tous ; et il arrive que nous soyons au clair sur plus d'un de nos semblables sans que nous puissions, de longtemps, le percer à jour ni le dépasser.

Il est difficile de vivre avec les hommes, parce qu'il est difficile de se taire.

Et ce n'est pas envers celui que nous détestons que nous sommes les plus injustes, mais envers celui qui nous est parfaitement indifférent.

Si ton ami est malade, offre asile à sa souffrance, mais sois pour lui une couche dure, un lit de camp ; c'est ainsi que tu lui seras le plus utile.

Et si ton ami te fait du mal, dis-lui : « Je te pardonne le mal que tu m'as fait ; mais le mal que tu t'es fait à *toi-même*, comment pourrais-je te le pardonner ? »

Ainsi parle tout grand amour ; il surmonte jusqu'au pardon, jusqu'à la pitié.

Il faut tenir son cœur en bride ; car si on lui lâchait les rênes, il aurait tôt fait de vous faire perdre la tête.

Hélas ! Où commet-on de plus grandes folies que chez les miséricordieux ? Et y a-t-il au monde plus grande cause de souffrance que les folies des miséricordieux ?

Malheur à tous ceux qui aiment, s'ils n'ont pas une âme d'où ils puissent dominer leur pitié même.

Le diable un jour me parla ainsi : « Dieu lui aussi a son enfer ; c'est son amour pour les hommes. »

Et récemment je lui ai entendu dire cette parole : « Dieu est mort ; il est mort de sa miséricorde envers les hommes. »

Je vous mets donc en garde contre la miséricorde ; c'est d'elle qu'un nuage noir vient encore menacer l'homme. En vérité, je m'entends aux signes annonciateurs de l'orage.

Mais souvenez-vous aussi de cette parole : Tout grand amour surmonte sa propre pitié ; car il veut – créer ce qu'il aime.

« Je me sacrifie à mon amour, *et mon prochain comme moi-même* », ainsi parlent tous les créateurs.

Mais les créateurs sont durs.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES PRÊTRES

Et un jour Zarathoustra, appelant d'un signe ses disciples, leur dit ces paroles : « Voyez ces prêtres ; bien qu'ils soient mes ennemis, passez près d'eux en silence et l'épée au fourreau.

Parmi eux aussi il y a des héros ; beaucoup d'entre eux ont trop souffert ; aussi ont-ils voulu faire souffrir les autres.

Ce sont des ennemis pleins d'astuce ; rien de plus vindicatif que leur humilité⁹. Et si l'on s'en prend à eux, on risque de se souiller.

Mais mon sang est apparenté au leur ; et je désire que mon sang soit honoré même en eux. »

Et quand ils eurent passé, Zarathoustra fut saisi de douleur ; et après avoir un instant lutté contre son chagrin, il se mit à parler ainsi :

« J'ai pitié de ces prêtres. Ils me répugnent aussi, il est vrai que c'est pour moi la moindre des choses depuis que je vis parmi les hommes.

Mais j'ai compassion et j'ai toujours eu compassion d'eux ; ils sont à mes yeux des prisonniers et des réprouvés. Celui qu'ils appellent leur Sauveur les a liés de chaînes.

Chaînes des valeurs fausses et des mots mensongers ! Hélas ! qui viendra les sauver de leur Sauveur ?

Ballottés sur la mer, ils crurent un jour atterrir sur une île ; mais voici, ce n'était qu'un monstre endormi.

Valeurs fausses et paroles mensongères, ce sont les pires monstres pour les humains ; la fatalité y demeure longtemps endormie ou aux aguets.

Puis un jour elle sursaute et s'éveille et dévore et engloutit tous ceux qui sur elle avaient bâti leurs tentes¹⁰.

Oh ! regardez-moi les tentes que ces prêtres ont montées, ces cavernes embaumées qu'ils appellent des églises.

Ce faux jour, cet air renfermé ! L'âme y est entravée dans son essor vers les hauteurs.

Au contraire, leur credo ordonne : « Montez l'escalier à genoux, pécheurs¹¹ ! »

En vérité, j'aime encore mieux l'insolence que les yeux révoltés de leur pudeur et de leur dévotion.

Qui a construit ces cavernes et ces escaliers de pénitence ? N'étaient-ce point des hommes qui voulaient se cacher et qui avaient honte d'eux-mêmes à la face du ciel pur ?

J'attendrai le jour où le ciel pur brillera de nouveau à travers les voûtes crevées et sur l'herbe et les rouges coquelicots des murs crevassés, pour rendre mon affection aux sanctuaires de ce Dieu.

Ils ont appelé Dieu ce qui les contrecarrait et les faisait souffrir ; et en vérité il y avait de l'héroïsme dans leur dévotion.

Et ils n'ont su aimer leur Dieu qu'en crucifiant l'homme.

Ils ont voulu vivre en cadavres, ils ont drapé de noir leur cadavre ; jusque dans leurs discours je sens l'odieux relent des chambres mortuaires.

Et vivre dans leur voisinage, c'est vivre au voisinage de noirs étangs au fond desquels le crapaud module sa douce et mélancolique chanson.

Il faudrait me chanter de meilleures chansons pour me faire croire à leur Sauveur ; il faudrait que ses disciples eussent l'air un peu plus sauvés.

Je voudrais les voir nus¹² ; car seule la beauté devrait prêcher la pénitence. Mais qui donc se laissera convaincre par cette tristesse emmitouflée ?

En vérité, leurs Sauveurs eux-mêmes ne sont pas fils de la liberté ni descendus du septième ciel de la liberté. En vérité, ils n'ont jamais foulé de leurs pieds les tapis de la connaissance.

L'esprit de ces Sauveurs était tout plein de lacunes, mais dans chacune de ces lacunes ils avaient placé leur illusion, leur bouche-trou qu'ils appelaient Dieu.

Leur esprit s'était noyé dans leur pitié, et quand ils se gonflaient et s'enflaient de pitié, toujours quelque grosse folie flottait à la surface.

Ils poussaient leur troupeau sur la passerelle, à cor et à cri ; comme s'il n'y avait qu'une seule passerelle qui menât à l'avenir. En vérité, ces bergers eux-mêmes n'étaient que des moutons.

Ces bergers avaient de petits esprits et de vastes âmes ; mais, mes frères, qu'elles sont exigües les âmes, même les plus spacieuses !

Ils ont jalonné leur chemin de traces sanglantes, et leur folie proclamait que la vérité se démontre par le sang versé.

Mais le sang est le pire témoin de la vérité ; le sang empoisonne la doctrine la plus pure et en fait une folie, une haine au fond des cœurs¹³.

Et passer au travers du feu pour sa foi, qu'est-ce que cela prouve ? Sans doute il vaut mieux que notre propre loi naisse de notre propre brasier.

Cœur lourd et tête froide ; où ces deux choses se rencontrent naît l'ouragan, le « Sauveur ».

En vérité il y a eu des hommes plus grands et mieux nés que ceux que le peuple appelle des Sauveurs, ces ouragans dévastateurs.

Mais il vous faudra être délivrés de ceux qui sont plus grands encore que tous les Sauveurs, si vous voulez trouver le chemin de la liberté.

Jamais encore il n'a existé de Surhumain. Je les ai vus nus tous les deux, le plus grand des hommes et le plus petit.

Ils se ressemblent encore trop. En vérité, le plus grand lui-même m'a paru – par trop humain. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES VERTUEUX

C'est à grand renfort de tonnerres et de célestes pyrotechnies qu'il faut parler aux sens engourdis et endormis.

Mais la beauté parle à voix basse¹⁴ ; elle ne pénètre que dans les âmes les plus éveillées.

Mon bouclier aujourd'hui a frémi doucement et m'a souri ; c'était le rire sacré, le frémissement sacré de la beauté.

C'est de vous, hommes vertueux, que riait aujourd'hui ma beauté. Et j'entendis sa voix me dire : « Ils veulent par surcroît être payés ! »

Vous voulez par surcroît être payés, hommes vertueux ! Vous voulez une récompense pour votre vertu, et le ciel en échange de la terre, et l'éternité en échange du jour présent¹⁵ !

Et maintenant vous me reprochez d'enseigner qu'il n'y a pas de céleste distributeur de récompenses et de rétributions ? Et en vérité je n'enseigne même pas que la vertu soit à elle-même sa propre récompense¹⁶.

Hélas ! c'est là mon deuil ; jusque dans le tréfonds des choses on a enfoncé le mensonge de la récompense et du châtement, et jusqu'au fond de vos âmes aussi, ô vertueux.

Mais ma parole, pareille à la hure du sanglier, retournera le sol de vos âmes ; je serai pour vous un soc de charrue.

Il faudra ramener au jour tous les mystères de vos âmes ; c'est quand vous aurez été labourés jusqu'au fond et émiettés à la face du soleil, que votre mensonge pourra être démêlé de votre vérité.

Car votre vérité, la voici : vous êtes *trop propres* pour la fange de ces mots : vengeance, châtement, récompense, rétribution.

Vous aimez votre vertu comme la mère aime son enfant ; mais a-t-on jamais entendu dire qu'une mère voulût être payée pour sa tendresse ?

C'est votre Soi le plus cher que votre vertu. Vous aspirez au cycle des métamorphoses ; tout cycle tourne et s'enroule sur soi pour revenir finalement à soi.

Et tout ce qu'accomplit votre vertu est semblable à une étoile déjà éteinte dont la lumière est encore en route et en migration. Jusqu'à quand voyagera-t-elle encore ?

De même la lumière de votre vertu se propage encore après que l'acte est accompli. L'œuvre aura beau être oubliée et morte, son rayon lumineux continuera à vivre et à parcourir l'espace.

Que votre vertu soit votre Soi lui-même et non un corps étranger, un épiderme, une draperie ! Que ce soit la vérité profonde de vos âmes, ô vertueux !

Mais il en est d'autres, il est vrai, pour qui la vertu consiste à se tordre sous les coups de cravache, et vous n'avez que trop prêté l'oreille à leurs hurlements.

Et il en est d'autres qui appellent vertu la paresse de leurs vices ; et sitôt que leur haine ou leur envie se préparent au sommeil, leur « justice », se ranime et frotte ses yeux ensommeillés.

Et il en est d'autres qui sont entraînés vers l'abîme ; c'est leur démon qui les y entraîne. Mais plus ils s'enfoncent, plus leurs yeux brillent, plus ardemment ils aspirent à leur Dieu.

Hélas ! le cri de ceux-là aussi est parvenu à vos oreilles, ô vertueux !
« Tout ce que je *ne suis pas*, voilà ce que j'appelle Dieu et vertu. »

Et il en est d'autres qui s'avancent pesamment, grinçant comme des charrettes qui descendent un chargement de pierres ; ils ont toujours à la bouche les mots de dignité et de vertu ; ce qu'ils appellent vertu, c'est le sabot qui leur sert de frein.

Et il en est d'autres qui sont pareils à de simples horloges bien remontées ; ils font entendre leur tic-tac et demandent qu'on appelle vertu ce tic-tac.

En vérité, ceux-là me plaisent ; où que je trouve de ces horloges, je les remonte à grand renfort de railleries, et je compte bien qu'elles ronronneront par surcroît.

Et d'autres sont fiers de leur parcelle de justice et commettent en son nom tous les abus, si bien que le monde est submergé sous leur injustice.

Hélas ! que le mot de vertu sonne mal dans leur bouche ! Et quand ils disent : « Je suis juste », on croit toujours entendre : « Je suis vengé¹⁷. »

Ils voudraient que leur vertu crevât les yeux à leurs ennemis ; ils ne s'élèvent que pour abaisser autrui¹⁸.

Et il en est d'autres qui croupissent dans leur marécage et qui du milieu des roseaux se font entendre, disant : « La vertu consiste à croupir paisiblement dans le marécage.

Nous ne mordons personne, nous évitons ceux qui veulent mordre, et en toute chose nous partageons l'avis qu'on nous donne. »

Et il en est d'autres qui aiment les gestes et qui pensent : « La vertu n'est qu'un geste. »

Leurs genoux sont toujours fléchis, leurs mains jointes à la louange de la vertu, mais leur cœur ne la connaît point.

Et il en est d'autres qui pensent que pour être vertueux il suffit de dire : « La vertu est nécessaire. » Mais au fond ils ne croient qu'à la nécessité de la police.

Et d'aucuns, impuissants qu'ils sont à discerner la grandeur de l'homme, déclarent que la vertu se réduit à en apercevoir de tout près les bassesses ; leur malveillance, voilà ce qu'ils appellent leur vertu¹⁹.

Et d'aucuns désirent être édifiés et redressés ; c'est ce qu'ils appellent la vertu. Et d'autres demandent à être bouleversés ; c'est ce qu'ils appellent leur vertu.

Ainsi presque tous pensent avoir part à la vertu, ou à tout le moins se croient connaisseurs en matière de bien et de mal.

Mais Zarathoustra n'est point venu pour dire à tous ces menteurs et à ces fous : « Que *savez-vous* de la vertu ? Que *pourriez-vous* savoir de la vertu ? »

Il est venu pour que vous, mes amis, vous vous dégoûtiez des vieilles formules que vous avez apprises des menteurs et des fous.

Pour que vous vous lassiez des mots de « récompense » et de « rétribution », de « châtiment » et de « juste vengeance » ; pour que vous vous lassiez de dire : « Une action est bonne quand elle est désintéressée. »

Ah ! mes amis, quand vous *vous* mettrez tout entiers dans votre acte, comme la mère se met toute dans son enfant, je dirai que c'est là *votre* mot de vertu.

A la vérité, je vous ai ravi des mots par centaines, et les hochets favoris de votre vertu ; et voici que vous me boudez, comme des enfants boudeurs.

Ils jouaient au bord de la mer, et voici que la vague est venue et a emporté leur jouet ; et maintenant ils pleurent.

Mais la même vague leur apportera de nouveaux jouets et répandra à leurs pieds de nouveaux coquillages bariolés.

Ils se consoleront, et tout comme eux vous aurez vous aussi, mes amis, des consolations et de nouveaux coquillages bariolés.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE LA CANAILLE

La vie est une source de joie ; mais où vient boire la canaille, toutes les sources sont empoisonnées.

J'aime tout ce qui est pur, mais je n'aime point voir les gueules grimaçantes ni la soif des impurs.

Ils ont jeté leurs regards au fond du puits ; à présent le puits reflète leur répugnant sourire.

Leur lubricité a empoisonné l'eau sainte, et en appelant joie leurs rêves immondes, ils ont empoisonné les mots par surcroît.

La flamme se cabre dès qu'ils exposent au feu leurs cœurs humides, l'esprit lui-même grésille et fume dès que la canaille s'approche du feu.

Le fruit devient douceâtre et blet dans leur main, leur regard suffit à dessécher l'arbre fruitier.

Et plus d'un qui s'est dégoûté de la vie en a été dégoûté par la canaille ; il n'a pas voulu partager avec la canaille la source, la flamme et le fruit.

Et plus d'un s'en est allé au désert mourir de soif avec les fauves plutôt que de prendre place avec les chameliers crasseux autour de la citerne.

Et plus d'un qui s'avançait en exterminateur, pareil à l'orage de grêle qui dévaste les champs, ne voulait que poser son pied dans la gueule de la canaille et lui clore le bec.

Et ce qui m'a été le plus dur à avaler, ce n'est pas de savoir que la vie elle-même requiert inimitié, mort et tortures.

Mais un jour je me suis posé cette question qui faillit m'étouffer : La vie a-t-elle *besoin* de la canaille ?

Faut-il qu'il y ait des puits empoisonnés, et des feux puants, et des rêves souillés, et des vers dans le pain de vie ?

Ce n'est pas ma haine, c'est mon dégoût qui dévore ma vie. Hélas ! que de fois j'ai été dégoûté de l'esprit en voyant la canaille elle-même avoir de l'esprit !

Et j'ai tourné le dos aux dominateurs quand j'ai vu ce qu'on appelle aujourd'hui dominer, c'est-à-dire trafiquer et marchander au sujet du pouvoir – trafiquer avec la canaille !

J'ai vécu chez les peuples de langue étrangère, et je me suis bouché les oreilles afin d'ignorer toujours le langage de leur négoce et leurs marchandages autour du pouvoir.

J'ai traversé avec répugnance, en me bouchant le nez, tout ce qui est d'hier et d'aujourd'hui ; en vérité tout ce qui est d'hier ou d'aujourd'hui empeste la canaille écrivante.

Longtemps j'ai vécu en infirme, aveugle, sourd et muet, plutôt que de vivre avec la canaille des puissants, des écrivassiers et des débauchés.

Péniblement, avec prudence, mon esprit a gravi bien des escaliers ; la moindre aumône de joie le réconfortait ; il se traînait comme un aveugle, appuyé sur son bâton.

Mais que m'est-il donc arrivé ? Comment me suis-je guéri de ce dégoût ? Comment mon regard est-il redevenu jeune ? Comment ai-je atteint d'un

coup d'aile la hauteur où nulle canaille n'encombre plus les abords du puits ?

Est-ce mon dégoût qui m'a donné des ailes et le don de découvrir des sources ? En vérité, j'ai dû voler jusqu'au plus haut des monts pour retrouver la source de joie.

Oh ! je l'ai retrouvée, mes frères ! Ici, au plus haut des monts, jaillit pour moi la source de joie. Et il y a une vie à laquelle la canaille n'a jamais trempé ses lèvres.

Tu jaillis presque avec trop de violence, source de joie. Et souvent tu vides la coupe en voulant la remplir.

Il faudra que j'apprenne à t'approcher avec plus de prudence ; mon cœur s'élance encore trop fougueusement à ta rencontre.

Mon cœur où flambe l'été, mon bref été ardent, mélancolique, ivre de joie ; combien ce cœur d'été aspire à ta fraîcheur !

Dissipée la tristesse hésitante de mon printemps ! Envolée la malice de mes flocons de neige en juin ! Je ne suis plus qu'été et plein midi d'été.

Été sur les cimes, sources fraîches, silence bienheureux : ô mes amis, venez, et le silence se gonflera d'une félicité plus grande encore.

Car c'est ici *notre* cime et notre patrie ; nous sommes trop haut ici, la pente est trop abrupte pour les impurs et pour leur soif.

Plongez vos regards purs au fond de ma fontaine de joie, amis. Comment en serait-elle troublée ? Elle vous sourira de toute sa pureté.

Sur l'arbre de l'avenir nous bâtirons notre nid. Les aigles nous apporteront la pâture, ô solitaires²⁰ !

En vérité, les impurs n'auront aucune part à cette pâture. Ils croiraient manger du feu et se brûler la gueule.

En vérité, nous n'offrons pas ici d'asile aux impurs. A leurs corps comme à leurs esprits notre bonheur ferait l'effet d'une caverne de glace.

Car nous vivons bien haut au-dessus d'eux, comme les grands vents, au voisinage des aigles, des neiges et du soleil ; ainsi vivent les grands vents.

Et pareil au vent, je soufflerai sur eux et mon esprit coupera le souffle au leur ; c'est là mon avenir.

En vérité, Zarathoustra souffle comme un grand vent qui balaie tous les bas-fonds. Et voici le conseil qu'il donne à ses ennemis et autres tousseurs et cracheurs : « Gardez-vous de cracher *contre* le vent²¹ ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES TARENTULES

Voici l'ancre de la tarentule. Veux-tu la voir elle-même ? Voici sa toile. Touche-la. Elle frémit.

La voici qui s'empresse. Sois la bienvenue, tarentule ! Tu portes sur ton dos ton triangle noir et ta marque, et je sais aussi ce qu'il y a dans ton cœur.

La vengeance habite en ton cœur ; ta morsure produit une croûte noirâtre ; le venin de ta vengeance fait tournoyer les âmes.

Je vous parlerai donc en parabole, vous qui donnez le vertige aux âmes, prédicateurs d'*égalité*. Vous n'êtes que des tarentules, la rancune cachée vous habite.

Mais je finirai bien par découvrir vos cachettes ; aussi je vous ris au nez, de mon rire des hautes cimes.

Aussi je déchire votre toile, pour que la fureur vous fasse sortir de vos cavernes de mensonge, et fasse jaillir aussitôt vos paroles de « justice ».

Car *délivrer l'homme de toute pensée de vengeance*, c'est pour moi le pont qui mène aux plus hauts espoirs, et l'arc-en-ciel qui succède aux longs orages.

Mais tout autre est la volonté des tarentules. « Ce que nous appelons la justice, c'est de remplir le monde des tempêtes de notre vengeance » – voilà ce qu'elles se disent l'une à l'autre.

« Nous entendons nous venger et injurier tous ceux qui ne nous sont point semblables » – voilà ce que se jurent les tarentules dans leur cœur.

« Et « volonté d'égalité »²² – voilà désormais le nom qu'on donnera à la vertu ; nous poursuivrons de nos cris tous ceux qui détiennent la puissance. »

C'est ainsi, prédicateurs d'égalité, que la folie tyrannique de l'impuissance réclame à grands cris « l'égalité » ; vos plus secrets désirs de tyrans se déguisent ainsi sous des noms vertueux.

Vanité acrimonieuse, jalousie contenue, peut-être vanité et jalousie ancestrales, voilà ce qui jaillit de vous comme une flamme et comme une folie de vengeance.

Ce que le père a refoulé en lui, le fils l'exprime en paroles, et souvent le fils m'a trahi le secret du père.

Ils ressemblent à des enthousiastes²³, mais ce n'est pas le cœur qui brûle en eux, c'est la vengeance. Et quand ils se montrent subtils et froids, ce n'est pas l'esprit, c'est l'envie qui les rend subtils et froids.

Leur jalousie les conduit aussi sur les sentiers des penseurs ; la marque de leur jalousie, c'est qu'ils vont toujours trop loin, et leur lassitude finit par aller s'endormir dans la neige.

Toutes leurs plaintes rendent un son de vengeance, chacun de leurs éloges trahit l'intention de nuire ; et le bonheur, pour eux, c'est de s'ériger en juges.

Je vous donne donc ce conseil, mes amis, méfiez-vous de tous ceux chez qui l'instinct de punir est puissant.

C'est une triste engeance, une mauvaise race ; leurs faces trahissent le bourreau et le limier.

Méfiez-vous de ceux qui parlent beaucoup de leur propre justice. En vérité, ce n'est pas seulement de miel que manquent ces âmes-là.

Et ils se nomment eux-mêmes les bons et les justes, n'oubliez pas que pour être des pharisiens il ne leur manque que – la puissance.

Mes amis, je ne veux pas être mêlé ni confondu avec d'autres.

Il en est qui prêchent ma doctrine de vie, et qui sont en même temps des prédicateurs d'égalité et des tarentules.

Araignées venimeuses, qui disent les louanges, de la vie, bien qu'elles restent tapies dans leurs repaires, à l'écart de la vie ; c'est leur façon de faire le mal.

Elles cherchent à nuire ainsi à ceux qui détiennent actuellement le pouvoir, car c'est chez ceux-là que la prédication de la mort est encore le mieux en place.

S'il en était autrement, les tarentules changeraient de doctrine ; c'est elles qui ont jadis excellé à calomnier la vie et à brûler les hérétiques.

Je n'entends pas qu'on me mêle, qu'on me confonde avec ces prédicateurs d'égalité. Car la justice me dit, à moi, que les hommes ne sont pas égaux.

Et il ne faut pas qu'ils le deviennent ! Que serait mon amour du Surhumain, si je tenais un autre langage ?

C'est par des milliers de ponts et passerelles que les hommes monteront à la conquête de l'avenir ; il faut qu'il y ait entre eux de plus en plus de guerre et d'inégalité ; voilà ce que m'inspire mon grand amour.

C'est pour des nécessités de lutte qu'ils inventeront des images et des fantômes, et ces images et ces fantômes leur serviront à se livrer les uns aux autres les batailles suprêmes.

Bon et mauvais, riche et pauvre, noble et croquant, et tous les autres noms de valeurs sont autant d'armes et d'emblèmes cliquetants qui doivent aider la vie à se surpasser sans cesse.

La vie elle-même, pour monter plus haut, se construit des arches et des degrés, d'où elle pourra saisir les horizons lointains et les beautés qui charment le cœur, – *c'est pour cela* qu'il lui faut l'altitude.

Et parce qu'il lui faut l'altitude, il lui faut aussi des degrés, et la résistance qu'opposent les degrés à ceux qui les gravissent. La vie veut s'élever, et en s'élevant se surmonter²⁴.

Et voyez donc, mes amis : à côté de l'ancre de la tarentule se dressent les ruines d'un ancien sanctuaire. Regardez-les avec des yeux illuminés.

En vérité, celui qui jadis amoncela ces pierres pour y exprimer l'élan de son âme connaissait aussi bien que le plus grand des sages le secret de la vie.

Ce qu'il nous enseigne ici par la plus frappante des paraboles, c'est que toute beauté comporte lutte et inégalité, guerre et puissance et tyrannie.

Voyez la divine beauté de ces voûtes et de ces arceaux qui luttent et se brisent les uns contre les autres ; voyez-vous dans leur divin effort faire assaut de lumière et d'ombre.

Dans la même certitude infaillible, dans la même beauté, soyons ennemis aussi, mes amis. Elançons-nous divinement les uns *contre* les autres.

Malheur ! Voilà que moi aussi la tarentule m'a mordu, cette vieille ennemie. Avec une admirable et divine certitude elle m'a mordu au doigt.

« Il faut un châtiment, il faut une justice, pense-t-elle ; il ne faut pas qu'on chante impunément ici les louanges de la haine. »

Oui, elle s'est vengée. Et malheur ! par vengeance elle va m'inoculer son vertige.

Mais de peur que son vertige ne me saisisse, moi aussi, amis, attachez-moi à cette colonne²⁵. J'aime encore mieux être changé en stylite qu'en tourbillon de rancune.

En vérité, Zarathoustra n'est ni un tourbillon ni une trombe, et s'il est vrai qu'il soit danseur, du moins ne danse-t-il pas la tarentelle.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES SAGES ILLUSTRES

Vous tous, sages illustres, vous n'avez jamais été que les serviteurs du peuple et de la superstition populaire, et non les serviteurs de la vérité. Et c'est bien pourquoi l'on vous a honorés.

C'est pourquoi l'on a toléré votre incroyance, parce qu'elle semblait une plaisanterie ; un chemin détourné qui vous ramenait au peuple. Ainsi le maître laisse s'ébaudir ses esclaves et s'égaie même de leur pétulance.

Mais cela que le peuple hait, d'une haine de chien à loup, c'est le libre esprit²⁶, l'ennemi des chaînes, le mécréant qui hante les forêts.

Le traquer jusque dans son repaire, c'est ce que le peuple, de tout temps, a appelé avoir le « sens de la justice » ; et il lance par surcroît sur le solitaire ses limiers les plus féroces.

« Car la vérité existe, puisque le peuple existe » – c'est une clameur que l'on a de tout temps entendue.

Vous cherchez à fonder en raison la piété traditionnelle de votre peuple et c'est là ce que vous appelez « la volonté de trouver le vrai », ô sages illustres !

Et votre cœur ne cesse de se dire : « Je suis venu du peuple, c'est du peuple aussi que m'est venue la voix divine. »

Opiniâtres et prudents comme des ânes, vous avez toujours pris la défense du peuple.

Et plus d'un puissant qui voulait être en bons termes avec le peuple attelait devant ses chevaux un petit âne, un sage illustre.

Et maintenant, ô sages illustres, je voudrais vous voir rejeter enfin pour de bon votre peau de lion.

Votre pelage de carnassier, tout tacheté, et votre crinière de chercheur, d'explorateur, de conquérant.

Hélas ! pour faire croire à votre « véracité »²⁷, il faudrait d'abord que vous eussiez brisé tous vos respects traditionnels.

Véridique : j'appelle ainsi celui qui s'en va dans des déserts sans Dieu, après avoir brisé son cœur plein de vénération.

Dans le sable fauve, brûlé du soleil, mourant de soif, il louche parfois vers les îles aux sources nombreuses où les vivants se reposent sous des arbres au feuillage sombre.

Mais sa soif ne le convainc point de devenir semblable à ces satisfaits ; dans toutes les oasis il sait qu'il y a des idoles.

Affamé, violent, solitaire, impie, tel doit être le vouloir léonin.

Affranchi d'un bonheur servile, délivré des dieux et des cultes, sans peur et terrible, grand et solitaire, tel doit être le vouloir du véridique.

C'est au désert qu'ont toujours vécu les véridiques, les libres esprits, seigneurs du désert ; mais dans les villes habitent les sages bien nourris et célèbres – les bêtes de trait.

Car c'est eux qui tirent toujours, comme les ânes, la carriole du *peuple*.

Non que je leur en veuille ; mais ils restent à mes yeux des domestiques et des bêtes de trait, même sous leurs harnais couverts de dorures.

Et souvent ce sont de bons serviteurs, dignes de louange. Car ainsi parle la vertu : « S'il te faut servir, cherche à qui tes services seront les plus utiles.

L'esprit et la vertu de ton maître s'accroîtront du fait que tu seras son serviteur ; et tu grandiras toi-même en même temps que son esprit et sa vertu. »

En vérité, sages illustres, serviteurs du peuple, vous avez grandi vous-mêmes à mesure que grandissaient l'esprit et la vertu du peuple, et le peuple a grandi grâce à vous. Je le dis à votre honneur.

Mais vous êtes restés peuple jusque dans vos vertus, peuple aux yeux mornes, peuple étranger à l'*esprit*²⁸.

L'esprit, c'est la vie qui tranche dans sa proche chair ; son tourment augmente son savoir – saviez-vous cela ?

Et le bonheur de l'esprit, c'est d'avoir reçu l'onction sainte et l'effusion de larmes qui font de lui la victime désignée pour le sacrifice – saviez-vous cela ?

Et la cécité de l'aveugle, ses hésitations, ses tâtonnements témoignent encore de la puissance du soleil qu'il a regardé en face – saviez-vous cela ?

C'est en accumulant des montagnes que le disciple de la connaissance doit apprendre à *bâtir*. C'est peu de chose pour l'esprit que de transporter des montagnes – saviez-vous cela²⁹ ?

Vous connaissez les étincelles que jette l'esprit, mais vous ne voyez pas qu'il est une enclume, vous ignorez la cruauté de son marteau³⁰.

En vérité, vous ne connaissez pas l'orgueil de l'esprit, mais vous supporteriez moins encore la modestie de l'esprit, si elle voulait parler.

Et jamais encore vous n'avez réussi à plonger votre esprit dans une fosse emplie de neige ; vous n'êtes pas assez chauds pour cela. Vous ignorez donc aussi la joie extasiée que donne à l'esprit le froid de la glace.

Vous traitez toujours l'esprit de façon trop familière, et vous avez fait de la sagesse un hôpital et un asile pour mauvais poètes.

Vous n'êtes pas des aigles ; vous n'avez jamais savouré les terreurs de l'esprit. Et à moins d'être oiseau, il ne faut pas bâtir son nid au-dessus des

abîmes.

Je vous trouve tièdes³¹ ; or toute connaissance profonde est glacée. Froides comme glace sont les sources les plus secrètes de l'esprit ; elles rafraîchissent et délassent les mains brûlantes, les brûlants fils de l'action.

Je vous vois là, respectables et rigides, l'échine raide, ô sages illustres ! Vous n'êtes en butte ni aux bouffées du vent ni à celles d'une forte volonté. N'avez-vous jamais vu courir sur la mer une voile arrondie et gonflée, frémissante sous l'impétuosité du vent ?

Pareille à la voile, frémissante sous l'impétuosité de l'esprit, voyez-la courir sur la mer, ma sagesse, ma sauvage sagesse.

Mais vous, serviteurs du peuple, sages illustres, comment *pourriez-vous* jamais me suivre !

Ainsi parlait Zarathoustra.

NOCTURNE³²

Il est nuit ; voici que parle plus haut la voix des fontaines jaillissantes. Et mon âme aussi est fontaine jaillissante.

Il est nuit ; voici que s'éveillent tous les chants des amoureux. Et mon âme aussi est un chant d'amoureux.

Une soif est en moi, inassouvie, insatiable, qui cherche à élever la voix.

Un désir d'amour est en moi, un désir qui parle lui-même le langage de l'amour.

Je suis lumière : hélas ! que ne suis-je ténèbres ! Mais ma solitude, c'est d'être ceint de lumière.

Ah ! Que ne suis-je ombre et ténèbres ! Comme je me désaltérerais aux seins de la lumière !

Et comme je vous bénirais, même vous, petites étoiles scintillantes, vers luisants du ciel ! Et la lumière que vous me donneriez me remplirait de félicité.

Mais je vis enfermé dans ma propre lumière, résorbant les flammes qui jaillissent de moi.

J'ignore le bonheur de recevoir ; et souvent j'ai rêvé qu'il y a plus de bonheur encore à voler qu'à recevoir³³.

Ma pauvreté, c'est que ma main ne se repose jamais de donner ; ce que j'envie, ce sont les regards avides et les nuits tout illuminées de désir.

O sort maudit de tous ceux qui donnent ! O assombrissement de mon soleil ! O désir de désirer ! O faim dévorante au cœur de la satiété !

Ils prennent ce que je leur donne, mais ai-je pu toucher leur âme ? Il y a un abîme entre donner et recevoir ; et l'abîme le plus étroit est le dernier à se combler.

Une faim naît de ma beauté ; je voudrais faire souffrir ceux que j'éclaire, dépouiller ceux que je comble ; telle est ma faim de malfeasance.

Retirant ma main dès qu'ils me tendent la leur, pareil à la cascade qui hésite avant la chute et hésite encore dans la chute, je suis affamé de malfeasance.

Telle est la vengeance qu'imagine ma richesse excessive, telle est la perfidie qui jaillit de ma solitude.

Le bonheur de donner meurt au moment où je donne, ma vertu se lasse de sa propre profusion.

A donner sans cesse, on court le risque de perdre toute pudeur ; à force de donner, le cœur et la main finissent par devenir calleux.

Mes yeux ne se mouillent plus à voir la honte du quémandeur ; ma main endurcie ne sent plus trembler les mains que je comble.

Que sont devenus les pleurs de mes yeux et le velouté de mon cœur ? O solitude de ceux qui donnent ! O mutisme de tout ce qui luit !

Des soleils innombrables gravitent dans l'espace désert ; leur lumière parle à tous les corps ténébreux ; pour moi elle est muette.

Oh ! telle est l'inimitié de la lumière envers tout ce qui brille ; inexorable, elle poursuit sa route.

Injustes au fond du cœur envers tout ce qui brille, indifférents aux autres soleils, tels gravitent les soleils.

Pareils à l'ouragan, les soleils parcourent leur orbite : c'est leur route. Ils n'obéissent qu'à leur vouloir inexorable : c'est leur froideur.

Vous seules, créatures sombres et ténébreuses, tirez de la lumière des astres votre chaleur. Vous seules buvez le lait et le réconfort aux mamelles de la lumière.

Hélas ! tout est glace autour de moi, ma main se brûle au contact de la glace. Hélas ! j'ai soif d'éprouver votre soif !

Il est nuit : hélas pourquoi suis-je lumière ! Et soif de ténèbres ! Et solitude !

Il est nuit : voici que de moi jaillit comme une fontaine mon désir d'élever la voix.

Il est nuit : voici que s'élève plus haut la voix des fontaines jaillissantes. Et mon âme aussi est fontaine jaillissante.

Il est nuit : voici que s'éveillent tous les chants d'amoureux. Et mon âme aussi est un chant d'amoureux.

Ainsi parlait Zarathoustra.

CHANSON À DANSER³⁴

Un soir, Zarathoustra traversait la forêt avec ses disciples ; et comme il cherchait une source, voici qu'il arriva dans une verte prairie close d'arbres et de buissons. Des jeunes filles y dansaient entre elles. Dès qu'elles eurent reconnu Zarathoustra, elles cessèrent leurs danses ; mais Zarathoustra s'approcha d'elles d'un air amical et leur dit ces paroles :

« Ne cessez point vos danses, charmantes fillettes. Ce n'est pas un trouble-fête au regard mauvais qui vient vers vous, ce n'est pas l'ennemi des jeunes filles.

Je suis l'avocat de Dieu auprès du diable. Le diable, c'est l'esprit de Pesanteur. Comment, ô légères créatures, serais-je l'ennemi de vos danses divines ou de vos pieds de jeunes filles aux gracieuses chevilles ?

Certes, je suis une forêt d'arbres sombres et de ténèbres ; mais ceux qui n'ont pas peur de mon ombre découvriront des roseraies sous mes cyprès.

Et ils y trouveront aussi le petit dieu que les jeunes filles préfèrent ; il repose auprès de la fontaine, immobile et les yeux clos.

En vérité, il s'est endormi en plein jour, le fainéant ; il a dû attraper trop de papillons.

Ne m'en veuillez pas, jolies danseuses, si je corrige un peu ce petit dieu. Il va sans doute crier et pleurer ; mais même quand il pleure, il prête à rire.

Et c'est les larmes aux yeux qu'il va vous demander de lui accorder une danse ; et j'accompagnerai moi-même cette danse d'une chanson.

D'un air de danse, d'un chant qui raille l'esprit de Pesanteur, mon très haut et très puissant diable, dont les hommes disent qu'il est le « maître du monde »³⁵.

Et voici la chanson que chanta Zarathoustra tandis que Cupidon dansait avec les fillettes :

« Naguère j'ai plongé mon regard dans tes yeux, ô Vie, et j'ai cru sombrer dans un abîme sans fond.

Mais tu m'as repêché, accroché à ton hameçon d'or ; tu t'es mise à rire, l'air moqueur, quand je t'ai déclarée insondable.

« C'est ce que disent tous les poissons, as-tu dit ; ce qu'ils n'arrivent pas à sonder, ils le déclarent insondable.

Mais je ne suis, quant à moi, que changeante et farouche, femme en toute chose, et point vertueuse³⁶.

Bien que vous autres, hommes, vous me disiez profonde, ou fidèle, ou éternelle, ou mystérieuse.

Mais vous nous faites toujours présent de vos propres vertus, ô vertueux ! »

Et elle riait, l'incroyable ; mais je ne la crois jamais, ni elle ni son rire, quand elle dit du mal d'elle-même.

Et un jour où je m'entretenais en tête à tête avec ma sagesse sauvage, elle me dit : « Tu veux, tu désires, tu aimes, et c'est pourquoi tu *fais louange* de la vie. »

Je fus sur le point de faire une réponse irritée et de dire ses vérités à ma sagesse en colère ; et il n'y a pas de réponse plus dure que de dire à la sagesse « ses vérités ».

Telles sont nos relations, à tous trois. Je n'aime au fond du cœur que la vie, et en vérité je ne l'aime jamais tant que lorsque je la hais.

Mais si j'ai de la complaisance envers ma sagesse (et parfois trop), c'est qu'elle me rappelle beaucoup la vie.

Elle a mêmes yeux, même rire, même hameçon doré ; est-ce ma faute, à moi, si elles se ressemblent tant ?

Et le jour où la vie m'a demandé : « La sagesse ? Qui est-ce donc ? », j'ai répondu vivement : « Ah ! oui, la sagesse !

On a soif d'elle et l'on ne s'en rassasie pas, on cherche à voir sous son voile, à la capter dans des rets.

Est-elle belle ? Comment le savoir ? Mais les plus vieilles carpes mordent encore à ses appâts.

Elle est changeante et capricieuse ; je l'ai souvent vue se mordre les lèvres et se peigner à rebrousse-poil.

Il se peut qu'elle soit méchante, perfide, et femme en toute chose ; mais jamais elle n'est plus séduisante que lorsqu'elle dit du mal d'elle-même. »

Quand j'eus ainsi répondu à la vie, elle eut un méchant sourire et ferma les yeux. « De qui parles-tu donc ? dit-elle. De moi, sans doute ? »

Et même, en admettant que tu aies raison, sont-ce des choses à me dire en face ? Mais maintenant parle-moi aussi de ta sagesse. »

Hélas ! tu rouvris alors les yeux, Vie bien-aimée. Et de nouveau il me sembla choir au fond de l'insondable. »

Ainsi chantait Zarathoustra. Mais la danse finie et les jeunes filles parties, il se sentit triste.

« Le soleil est depuis longtemps couché, dit-il enfin ; la prairie est humide, la forêt exhale sa fraîcheur.

Une présence inconnue m'environne et me regarde d'un air pensif. Comment ? tu vis encore, Zarathoustra ?

Pour quelle raison ? Pour quelle fin ? Par quel moyen ? Pour aller où ? Pour rester où ? De quelle manière ? N'est-ce pas folie que de vivre encore ?

Hélas ! mes amis, c'est le soir qui m'interroge ainsi. Pardonnez-moi ma tristesse.

Le soir tombe. Pardonnez-moi, si le soir tombe. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

CHANT SÉPULCRAL

« Là-bas c'est l'île des Tombeaux, l'île muette ; là-bas sont aussi les sépulcres de ma jeunesse. J'y veux aller porter une vivante couronne de verdure immortelle. »

Ayant ainsi résolu dans mon cœur, je passai la mer.

O images et visions de ma jeunesse ! Regards de l'amour, instants divins ! Que vous vous êtes tôt évanouis ! Je pense à vous aujourd'hui comme à des morts bien-aimés.

Vous exhalez vers moi un doux parfum, morts bien-aimés, un parfum qui fond le cœur et fait couler les larmes. En vérité, il émeut et attendrit le cœur du navigateur solitaire.

C'est encore moi le plus riche et le plus digne d'envie, moi, de tous le plus solitaire. Car je vous ai *possédés*, et vous me possédez encore. Quel autre fut plus que moi comblé des pommes rouges tombées de l'arbre ?

Je suis demeuré le patrimoine et le terreau de votre amour, fleuri à votre mémoire d'une parure bariolée de vertus sauvages, ô mes aimés !

Hélas ! nous étions faits pour vivre ensemble, étranges et douces merveilles ; vous étiez venus vers moi, au-devant de mon désir, non comme des oiseaux effarouchés, mais confiants en l'ami confiant.

Certes, vous étiez faits comme moi pour l'affection fidèle, pour des éternités de tendresse ; *faut-il* à présent que je vous donne un nom qui rappelle que vous fûtes infidèles, lueurs divines, instants divins ? Je n'ai pas encore appris à vous donner d'autres noms.

En vérité, vous êtes morts trop tôt, ô fugitifs. Non que vous m'ayez fui ni que je vous aie fuis. Nous sommes innocents les uns et les autres de notre mutuelle infidélité.

C'est pour *me* frapper à mort qu'on vous a égorgés, chantres de mes espérances. Oui, c'est contre vous, bien-aimés, que la malignité a toujours décoché ses flèches afin de m'atteindre au cœur.

Et elle ne m'a pas manqué ! N'étiez-vous pas mon bien le plus cher ? Vous étiez à moi, j'étais à vous. *C'est pourquoi* il vous a fallu mourir jeunes et prématurément.

On a tiré des flèches sur ce que j'avais de plus vulnérable, sur vous dont l'épiderme était tendre comme un duvet, comme un sourire qui s'efface au premier regard.

Mais, je le déclare à mes ennemis, qu'est-ce qu'un meurtre auprès de ce que vous m'avez fait ?

Ce que vous m'avez fait est pire que tous les meurtres, vous m'avez pris ce que rien ne saurait me rendre – voilà ce que j'ai à vous dire, mes ennemis.

Car vous avez assassiné les visions et les gracieux prodiges de ma jeunesse. Vous m'avez pris mes compagnons de jeu, mes esprits bienheureux. Je dépose ici à leur mémoire une couronne, à votre adresse une malédiction.

Maudits soyez-vous, mes ennemis ! Vous avez abrégé ma part d'éternité ! Vous l'avez brisée comme un son qui expire dans la nuit glacée. Je ne l'ai vue briller qu'un instant comme la lueur d'un œil – le temps d'un clin d'œil.

Jadis, en des heures favorables, ma pureté disait : « Tous les êtres pour moi seront divins. »

Alors vous m'avez assailli de fantômes immondes. Hélas ! où s'est-elle enfuie, cette heure favorable ?

« Tous les jours me seront sacrés » – ainsi parlait naguère ma jeune sagesse, et certes c'est bien là le langage d'une riante sagesse.

Mais alors, mes ennemis, vous m'avez dérobé mes nuits, vous les avez vendues au tourment et à l'insomnie ; où s'est enfuie, hélas ! cette riante sagesse ?

Je réclamaï jadis qu'on me donnât des oiseaux d'heureux présage ; alors vous avez mis sur mon chemin un monstrueux hibou, un oiseau de mauvais augure. Hélas ! où s'est envolé alors mon tendre désir ?

J'avais jadis fait vœu de renoncer à tout dégoût ; alors vous avez changé mes prochains et mes proches en ulcères purulents. Hélas ! qu'est-il advenu de mon plus noble serment ?

Jadis, je suivais en aveugle des sentiers radieux ; alors vous avez jeté des immondices sur le chemin de l'aveugle ; et maintenant le voici dégoûté de son ancien sentier.

Et le jour où j'ai accompli ma prouesse la plus difficile et fêté ma plus haute victoire sur moi-même, vous avez poussé ceux qui m'aimaient à crier que jamais je ne leur avais fait tant de mal.

En vérité, c'est toujours ainsi que vous avez agi ; vous avez enfiellé mon miel le plus doux et le zèle de mes meilleures abeilles.

Vous avez recommandé à ma charité les mendiants les plus insolents ; vous avez adressé à ma compassion les incurables les plus impudents. Ainsi vous avez blessé mes vertus dans leur foi.

Et quand j'offrais en sacrifice mon bien le plus sacré, votre « piété » se hâtait d'y ajouter ses offrandes les plus grasses, et la fumée de vos graisses étouffait mon trésor sacré.

Et le jour où je voulais danser comme jamais encore je n'avais dansé, et par-delà tous les cieux, vous avez circonvenu mon chanteur préféré.

Et il a entonné une mélodie effroyable et lugubre ; hélas ! il me l'a cornée aux oreilles, comme un cor enroué.

Chanteur meurtrier, instrument de la méchanceté des autres, innocent entre tous ! Déjà je me préparais pour la plus belle des danses, lorsque tes accents sont venus tuer mes transports.

Je ne peux exprimer que par la danse les paraboles des vérités suprêmes, et maintenant ma parabole la plus sublime m'est restée inexprimée dans les membres.

Inexprimée, non libérée, ma suprême espérance est restée prisonnière. Et j'ai vu s'évanouir toutes les visions qui avaient consolé ma jeunesse.

Comment l'ai-je pu supporter ? Comment ai-je pu me résigner à de telles blessures, en triompher ? Comment mon âme a-t-elle pu ressusciter du fond

de ces tombeaux ?

Certes, je porte en moi une force invulnérable, incoercible, capable de faire éclater les rochers ; c'est *mon vouloir*. Il s'avance en silence, immuable au long des années.

Pour parcourir sa route, il se fait porter sur mes pieds, mon vieux vouloir ; sa résolution est dure jusqu'au fond, invulnérable.

Moi, je ne suis invulnérable qu'au talon. Tu as donc survécu, toujours semblable à toi-même, patient vouloir, esprit patient ! Toujours tu as réussi à émerger de nouveau des tombeaux.

Tout ce qui dans ma jeunesse n'a pu éclore survit en toi ; sous les traits de la jeunesse et de la vie tu viens plein d'espérance t'asseoir sur les décombres jaunâtres de ces tombes.

Oui, je salue en toi le destructeur de tous les tombeaux. Salut, ô mon vouloir ! Car où sont les tombes, là seulement sont les résurrections.

Ainsi chantait Zarathoustra.

DE LA VICTOIRE SUR SOI³⁷

La volonté de trouver le vrai : tel est le nom que vous donnez, ô sages insignes, à la force qui vous meut et vous met en rut³⁸.

La volonté de rendre concevable tout ce qui est : c'est le nom que *je* donne à votre volonté.

Vous voulez d'abord *rendre* concevable tout ce qui est ; car vous doutez à juste titre que ce soit concevable a priori.

Mais il faut que tout se soumette et se ploie à votre gré. C'est ce qu'exige votre vouloir ; que tout s'assouplisse et se soumette à l'esprit, que tout se réduise à en être le miroir et le reflet.

C'est là tout ce que vous voulez, sages insignes, et c'est un désir de puissance, même quand vous avez à la bouche les mots de bien et de mal et de jugements de valeur. Vous voulez d'abord créer un monde tel que vous puissiez l'adorer à genoux ; c'est votre dernier espoir, votre suprême ivresse.

Les simples, cependant, la foule, sont pareils au fleuve sur lequel la barque s'en va à la dérive, et dans la barque trônent, solennels et emmitouflés, les jugements de valeur.

Votre vouloir et vos valeurs, vous les avez fondés sur le flot du devenir. Ces croyances de la foule au sujet du bien et du mal trahissent un très

ancien vouloir de puissance.

C'est vous, sages insignes, qui avez installé ces voyageurs dans la barque après les avoir décorés de parures et de noms ronflants – c'est vous, et votre vouloir dominateur.

Maintenant le fleuve entraîne votre barque : il lui *faut* l'entraîner. Qu'importe si elle fait écumer le flot qu'elle fend et qui se rebelle contre l'étrave ?

Ce n'est pas le courant qui vous menace, ni la mort de votre notion du bien et du mal, sages insignes ; c'est votre vouloir lui-même, votre vouloir de puissance, le vouloir vivre inépuisable et créateur.

Mais afin que vous compreniez ce que j'ai à vous dire au sujet du bien et du mal, je vais ajouter encore un mot au sujet de la vie et de la nature des vivants.

Les vivants, je les ai suivis à la trace, sur les grands et les petits chemins, afin de connaître leur nature.

Alors que leur bouche était close, j'ai capté leur regard dans mes cent miroirs, afin que ce regard me parlât, et ce regard m'a parlé.

Or partout où j'ai trouvé de la vie, j'ai entendu parler d'obéissance. Tout ce qui vit obéit.

Et voici le deuxième point : on commande à celui qui ne sait pas s'obéir. Tel est l'usage parmi les vivants.

Ce que j'ai appris en troisième lieu, c'est que commander est plus difficile qu'obéir³⁹. Non seulement parce que celui qui commande assume la charge de tous ceux qui lui obéissent, et que cette charge risque de l'écraser, mais parce que j'ai reconnu que commander comporte une chance et un risque, et chaque fois qu'il commande, le vivant risque sa vie au jeu.

Et même quand c'est à lui-même qu'il commande, il n'échappe pas à l'expiation. Il devient fatalement juge, vengeur et victime de sa propre loi.

Comment est-ce possible ? me demandai-je. Qu'est-ce qui persuade le vivant d'obéir et de commander, et d'obéir même en commandant ?

Ecoutez à présent mes paroles, sages insignes. Examinez si j'ai bien fouillé la vie jusqu'à l'âme et jusque dans les derniers replis de son cœur. Où j'ai trouvé de la vie, j'ai trouvé la volonté de dominer, et jusque dans la volonté du serviteur, j'ai trouvé la volonté d'être le maître.

Si le faible sert le fort, c'est qu'il y est incliné par sa volonté, qui veut à son tour se rendre maîtresse de plus faibles qu'elle ; c'est le seul plaisir auquel elle ne puisse renoncer.

Et de même que l'inférieur se soumet au supérieur afin d'avoir à son tour le plaisir de régenter le plus infime, de même le plus grand de tous se dévoue à son tour et risque au jeu sa vie elle-même.

Quand le plus grand de tous entre en lice à son tour, il prend sur lui risque et péril, c'est une partie de dés avec la mort.

Et sacrifices, et services rendus, et regards amoureux, ce sont encore des manifestations du vouloir de puissance. Par des chemins détournés, le plus faible s'insinue dans la place forte et gagne jusqu'au cœur du puissant ; et là il lui dérobe sa puissance.

Et voilà le secret que la vie m'a confié : « Vois, m'a-t-elle dit, *je suis ce qui est contraint de se surmonter soi-même à l'infini*.

Que vous appeliez ce besoin instinct génésique ou instinct de finalité ou tendance ascensionnelle vers ce qui est plus haut, plus lointain, plus complexe, tout cela revient au même, c'est *un seul et même* secret.

Je périrais plutôt que de renoncer à cette *unique* aspiration ; et en vérité, quand on voit mourir les êtres et tomber les feuilles, c'est que la vie se sacrifie – pour l'amour de la puissance.

Pourquoi faut-il que je sois lutte, et devenir, et finalité, et contradiction ? Hélas ! quiconque devine ma volonté devine aussi combien sont *tortueux*⁴⁰ les chemins qu'il lui *faut* prendre.

J'ai beau créer, et aimer ce que je crée, il me faut aussitôt devenir l'ennemie de ma créature et l'adversaire de mon amour ; ainsi le veut mon vouloir.

Et toi aussi, chercheur du vrai, tu n'es qu'un des sentiers, une des pistes de mon vouloir ; en vérité, ma volonté de puissance marche elle aussi dans les empreintes de ton vouloir de trouver le vrai.

Certes, il n'a pas atteint la vérité, celui qui a mis en circulation cette formule, le « *vouloir vivre* »⁴¹ ; ce vouloir-là n'existe pas.

Car ce qui n'existe pas ne peut pas vouloir exister ; et comment ce qui existe pourrait-il encore vouloir exister ?

Il n'y a de volonté que dans la vie ; mais cette volonté n'est pas vouloir vivre ; en vérité, elle est volonté de dominer.

Il y a pour le vivant bien des choses qu'il estime plus haut que la vie elle-même, mais dans cette estime même, ce qui parle, c'est la volonté de dominer. »

Voilà ce que la vie m'a enseigné naguère ; c'est ce qui m'a permis, sages insignes, de résoudre par surcroît l'énigme de vos cœurs.

En vérité, je vous le dis, bien et mal, notions immuables, n'ont pas d'existence. Tout travaille à se surpasser sans cesse.

Vos jugements de valeur et vos théories du bien et du mal sont des moyens d'exercer la puissance. Evaluateurs, c'est là l'amour secret dont vos cœurs brillent, frémissent et débordent.

Mais il y a une force plus grande qui tire de vos valeurs sa croissance, et un nouveau dépassement qui brise l'œuf et la coquille.

Et quiconque a la vocation d'innover en matière de bien et de mal commencera nécessairement par détruire et par briser des valeurs.

Ainsi la pire méchanceté est partie intégrante de la bonté suprême, je veux dire de celle qui crée⁴².

Parlons de ces choses, sages insignes, quelque peine que cela vous fasse. Le silence est pire. Les vérités que l'on tait s'enveniment.

Et qu'importe si tout ce qui est fragile vient à se briser contre vos vérités ? Il y a tant de demeures à construire encore !

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES SUBLIMES

Calme est le fond de la mer que je porte en moi ; qui pourrait soupçonner qu'elle recèle des monstres riants ?

Immuable est ma profondeur ; mais elle scintille d'énigmes et de rires flottants.

J'ai vu aujourd'hui un homme sublime, solennel, un pénitent de l'esprit. Oh ! que mon âme a ri de le voir si laid !

Bombant le torse, pareil à ceux qui gonflent d'air leur poitrine, tel se présentait cet homme sublime, n'ouvrant pas la bouche.

Orné de laides vérités, son butin de chasse, et couvert de vêtements déchirés, il avait sur lui beaucoup d'épines⁴³ – mais je ne vis pas une seule rose.

Il n'a encore appris ni le rire ni la beauté. C'est d'un air sombre qu'il est revenu des forêts de la Connaissance, ce chasseur.

Il revient de lutter contre des bêtes fauves, mais sa gravité même trahit encore un fauve, et mal dompté.

Il ressemble encore au tigre prêt à bondir ; mais je n'aime point ces âmes tendues, tous ces refoulés me répugnent.

Et vous me dites, amis, que des goûts et des couleurs il ne faut point débattre ? Mais toute vie n'est qu'une querelle au sujet des goûts et des couleurs.

Le goût : c'est à la fois le poids, la balance et le peseur ; et malheur à tout vivant qui voudrait vivre sans querelle au sujet des poids, de la balance et de la pesée⁴⁴. S'il se lassait de sa sublimité, cet homme sublime, il commencerait alors à embellir, je pourrais le goûter et lui trouver de la saveur.

Ce n'est que lorsqu'il se détournera de lui-même qu'il pourra, d'un bond, sauter hors de son ombre – et en vérité, s'élancer d'un bond dans *son* soleil.

Il n'a que trop longtemps séjourné à l'ombre, ce pénitent de l'esprit ; ses joues ont pâli, et dans son attente il a failli mourir d'inanition.

Il y a encore du mépris dans son regard et un pli de dégoût au coin de sa lèvre. Il est au repos à présent, mais il ne s'est pas encore allongé au soleil.

Il devrait faire comme le taureau, et son bonheur devrait sentir la terre et non le mépris de la terre. Je voudrais le voir pareil au taureau blanc qui souffle et mugit devant la charrue, et son meuglement devrait être la louange des choses terrestres.

Son visage est encore sombre ; l'ombre de sa main se joue sur son visage ; la pensée, dans ses yeux, est encore mêlée d'ombre.

Son action même jette une ombre sur lui ; la main jette une ombre sur celui qui agit. Il ne domine pas encore son acte.

J'aime sa nuque de taureau, mais je voudrais lui voir aussi le regard de l'ange. Il faut encore qu'il se défasse de son vouloir héroïque, je veux qu'il se sente porté sur la hauteur et pas seulement sublime ; l'éther même devrait le porter, l'éther allégé de tout vouloir.

Il a dompté des fauves, déchiffré des énigmes ; il faudrait encore qu'il devînt le rédempteur de ses monstres et de ses énigmes, qu'il en fit des enfants du ciel.

Sa Connaissance n'a pas encore appris à sourire, sans rien jalouser ; sa passion débordante ne s'est pas encore apaisée dans la beauté.

En vérité, ce n'est pas dans la satiété que son désir devrait s'abîmer en silence, c'est dans la beauté. La grâce fait partie de la magnanimité des magnanimes.

Un bras négligemment rejeté en arrière par-dessus la tête, voilà comment devrait reposer le héros, dominant jusqu'à son repos.

Mais c'est précisément au héros qu'il est le plus difficile d'atteindre au *Beau*. Le Beau se dérobe à tout vouloir violent.

Une nuance de plus ou de moins, ici c'est beaucoup, ici c'est l'essentiel.

Garder les muscles détendus et la volonté dételée, rien ne vous est plus difficile, à vous hommes sublimes !

Quand la puissance se fait clémentine et condescend au visible, j'appelle beauté cette condescendance.

Il n'est personne de qui j'exige autant la beauté que de toi, ô puissant⁴⁵, et la bonté devra être ton triomphe dernier.

Je te sais capable de tout le mal possible ; c'est pourquoi j'exige de toi le bien.

En vérité, j'ai souvent ri des débiles qui se croient bons parce qu'ils ont les mains gourdes.

Tu devrais rivaliser en vertu avec la colonne ; plus elle s'élève, plus elle s'embellit et s'affine, tout en devenant au-dedans plus résistante et plus dure.

Certes, homme sublime, un jour tu seras beau et tu tendras un miroir à ta propre beauté.

Alors ton âme frémissait de désirs divins, et dans ta vanité même il y aura de l'adoration.

Car c'est ici le secret de l'âme : quand le héros l'a quittée, alors seulement elle voit s'approcher d'elle en rêve – le sur-héros.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DU PAYS DE LA CULTURE

Mon essor m'avait emporté trop loin dans l'avenir ; un frisson d'horreur me saisit.

Et ayant jeté les yeux autour de moi, voici, je vis que je n'avais plus d'autre compagnon que le temps.

Je revins alors en arrière, vers mon pays, volant à tire-d'aile, me hâtant de plus en plus ; c'est ainsi que j'arrivai chez vous, hommes d'aujourd'hui, au pays de la culture.

Pour la première fois, je vous accordais un regard et un préjugé favorable ; en vérité, c'est la nostalgie⁴⁶ au cœur qui m'amenait vers vous.

Mais que m'est-il advenu ? J'avais beau avoir peur, je pouvais m'empêcher de rire. Jamais mes yeux n'avaient vu pareil bariolage.

Je riais sans pouvoir m'arrêter, tandis que les jambes me manquaient et le cœur aussi. « C'est ici, en vérité, la patrie de tous les pots de couleur », pensai-je.

Le visage et les membres enluminés de cinquante couleurs différentes, tels vous m'apparaissiez, à ma stupeur, hommes d'à présent.

Et entourée de cinquante miroirs qui flattaient vos chatolements en les reflétant.

En vérité, vous ne sauriez porter de meilleurs masques que vos propres visages, hommes d'à présent. Qui donc pourrait vous – *reconnaître* ?

Tout gribouillés des hiéroglyphes du passé, ces signes eux-mêmes barbouillés de signes nouveaux, vous avez bien réussi à vous mettre à l'abri de tous les augures.

Et fût-on celui qui sonde les cœurs et les reins⁴⁷, à qui feriez-vous croire que vous avez des reins ? Vous paraissez pétris de couleurs et de bouts de papier collés ensemble.

A travers vos voiles, nous voyons transparaître le bariolage de tous les temps et de tous les peuples ; toutes les coutumes et toutes les croyances s'expriment en tohu-bohu par vos gestes.

Si l'on vous dépouillait de vos voiles, de vos draperies, de vos couleurs, de votre mimique, il vous resterait à peine de quoi épouvanter les oiseaux.

En vérité, je suis moi-même cet oiseau épouvané qui vous a vus nus et sans fard, et je me suis enfui en voyant votre squelette me faire des signes d'amitié.

Plutôt encore être tâcheron aux enfers auprès des Ombres du passé ! Les Ombres des enfers sont plus grasses et plus pleines que vous.

Ce qui est amer à mes entrailles, c'est que je ne vous supporte ni nus ni vêtus, hommes d'à présent.

Toutes les menaces de l'avenir, et tout ce qui a jamais pu épouvanter des oiseaux égarés est encore plus rassurant et plus familier que votre « réalité⁴⁸ ».

Car votre prétention est de dire : « Nous sommes entièrement attachés au réel, purs de toute croyance et de toute superstition. » Et de vous rengorger – bien que vous n'ayez guère de gorge !

Comment *pourriez-vous* croire, en effet, sous vos bigarrures, vous qui n'êtes que les enluminures de tout ce qu'on a jamais cru ?

Vous êtes la réfutation ambulante de la foi, la dislocation de toutes les pensées ; *indignes de croire*, telle est l'épithète que *je* vous donne, ô

réalistes.

Tous les rêves et tout le verbiage des siècles argumentent l'un contre l'autre dans vos esprits, et les rêves et le verbiage des siècles étaient encore plus près du réel que toute votre lucidité.

Vous êtes stériles, *c'est pourquoi* vous manquez de foi.

Mais tous ceux qui sont nés créateurs ont toujours eu des rêves prophétiques et su lire des présages dans les étoiles ; ils ont eu foi dans la foi.

Vous êtes des portes entrebâillées, au seuil desquelles le fossoyeur est en attente. Et voici *votre* réalité : « Tout mérite de périr. »

Hélas ! vous voilà devant moi, stériles, avec vos côtes décharnées ! Et plus d'un d'entre vous a même eu un soupçon de cette vérité.

Et il s'est dit : « Un dieu a dû, tandis que je dormais, me dérober quelque chose. En vérité, juste de quoi se fabriquer une petite femme.

C'est étrange comme je me sens dépourvu de côtes⁴⁹. » Ainsi s'est exprimé déjà tel ou tel de ces hommes d'à présent.

Certes, vous me faites rire, hommes d'aujourd'hui. Et surtout quand vous êtes là à vous ébahir de vous-mêmes.

Et malheur à moi si je ne pouvais rire de votre ébahissement, et s'il me fallait avaler la liqueur nauséabonde de vos coupes !

Mais vous ne me pèserez sans doute guère, à moi qui ai tant de choses lourdes à porter. Et que m'importe que scarabées et moucheron viennent s'ajouter à mon fardeau !

En vérité, il n'en pèsera pas plus lourd. Et ce n'est pas de vous, hommes d'à présent, que me viendra la grande lassitude.

Hélas ! où pourrais-je encore monter dans ma nostalgie ? Du haut de tous les sommets je cherche du regard le pays de mes pères et de mes mères.

Mais je n'ai trouvé de patrie nulle part, je ne suis jamais qu'un passant dans toutes les villes, et en partance sur tous les seuils.

Ils me sont étrangers, ils me sont une dérision, ces hommes d'à présent vers qui mon cœur, naguère, m'appelait, et je suis banni de toutes les patries, des pays des pères et des mères.

Je n'aimerai donc plus que *le pays de mes enfants*, l'île inconnue au cœur des mers lointaines ; c'est sur elle que je mettrai le cap, sans me lasser.

Je réparerai dans la personne de mes enfants le fait d'avoir été l'enfant de mes pères ; et je dédommagerai tout l'avenir – de *ce* présent.

Ainsi parlait Zarathoustra.

¹ La parabole existe dans Matthieu, 13, 3, tout comme celle du froment et de l'ivraie un peu plus bas (*ibid.*, 13, 25).

² Luc, 15,4 : « Quel homme d'entre vous, s'il a cent brebis et qu'il en perde une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller auprès de celle qu'il a perdue jusqu'à ce qu'il la retrouve ? »

³ Nom qu'on donnait autrefois aux îles Canaries.

⁴ Dans la Bible, le figuier est un arbre aux vertus contrastées, qui peut donner des fruits bons ou mauvais (Jérémie, 24, *passim*). C'est pourquoi, sans doute, le Christ va-t-il jusqu'à provoquer son dessèchement, de sorte que « jamais fruit ne naisse de lui » (Matthieu, 21, 19). Si l'on accepte l'idée que la figue peut symboliser la fécondité d'un certain savoir (car le figuier est aussi l'arbre qui fructifie à des époques différentes de l'année), on peut comprendre que Zarathoustra prenne le contrepied du Christ et offre des figues à ses disciples.

⁵ Ce passage, ainsi qu'un autre, extrait de « L'heure du suprême silence », est commenté dans la Préface de *Ecce Homo* (*op. cit.*). Cf. *infra*, p. 194, note 187.

⁶ Il a déjà été question de ce mensonge *contraignant* dans *Le Gai Savoir*, livre II, § 84 : « ... Y avait-il pour l'ancienne, superstitieuse humanité quelque chose de plus *utile* que le rythme ? Il permettait de tout faire : favoriser magiquement un travail ; contraindre un dieu d'apparaître, d'être proche, d'écouter : décharger l'âme propre d'une démesure quelconque (de l'angoisse, de la manie, de la compassion, du besoin de vengeance), et non pas seulement l'âme propre, mais aussi celle du démon le plus pervers ; – sans le rythme on n'était rien, par le rythme on devenait presque un dieu. Pareil sentiment foncier ne saurait plus être totalement extirpé ; aujourd'hui encore malgré les efforts millénaires de lutte contre pareille superstition, il arrive que le plus sage d'entre nous devienne un frénétique du rythme, ne serait-ce que parce qu'il aurait éprouvé une pensée comme plus vraie pour peu qu'elle ait une forme métrique et se manifeste avec un houpça divin ! Est-il rien de plus plaisant que de voir les philosophes les plus graves, si rigoureux d'ordinaire en matière de certitude, s'en référer toujours à des *sentences poétiques*, pour donner force et crédibilité à leurs pensées ? – et cependant n'est-il pas plus compromettant pour une vérité qu'un poète lui donne son assentiment plutôt qu'il ne la contredise ? Car comme le dit Homère : “Ils mentent beaucoup, les chantres !” » (*op. cit.*, p. 102-103). – Cf. également *infra*, II^e partie, « Des poètes », et les notes.

⁷ Variation subversive sur le thème évangélique : « Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde » (Matthieu, 5, 7). Nietzsche s'explique de ce projet dans *Par-delà bien et mal*, § 225 : « Et que votre *miséricorde* s'adresse à “la créature dans l'homme”, à ce qui doit être façonné, brisé, forgé, taillé, brûlé, porté à incandescence et purifié, à ce qui *souffrira* nécessairement et *doit* souffrir ? Et *notre* pitié, ne comprenez-vous pas à quoi elle va, notre pitié *inverse*, qui se tourne contre la vôtre comme contre le pire amollissement, le pire affaiblissement de l'homme ? Pitié *contre* pitié, donc ! Mais, encore une fois, il est des problèmes plus élevés que ceux du plaisir, de la souffrance et de la pitié, et toute philosophie qui s'arrête là est une naïveté » (*op. cit.*, p. 144).

⁸ Cf. *supra*, « Prologue », § 1, p. 45.

⁹ C'est son enracinement dans l'instinct qui rend l'humilité si « coriace », en même temps que puissante. – Cf. *Aurore*, I, § 38, « Les instincts transformés par les jugements moraux » : « Un même instinct devient un sentiment pénible de *lâcheté* sous l'impression du blâme que les mœurs ont répandu sur lui, ou bien un sentiment agréable d'*humilité*, dans le cas où des mœurs telles que le christianisme l'ont pris à cœur et l'ont déclaré *bon*. C'est dire que selon les cas il entraîne la bonne ou la mauvaise conscience ! En soi, *comme tout instinct*, il est étranger à tout cela et ne possède aucun caractère ni dénomination morale, pas plus qu'il ne s'accompagne d'une sensation déterminée de plaisir ou de déplaisir : il n'acquiert tout cela comme une seconde nature qu'à partir du moment où on

le met en relation avec des instincts déjà baptisés en bien ou en mal, ou lorsqu'on le reconnaît pour la propriété d'êtres sur lesquels le peuple a déjà formulé son jugement moral définitif » (*op. cit.*, p. 42).

Cf. également *infra*, II^e partie, « L'heure du suprême silence », p. 194.

10 Matthieu, 17,4 : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici ; si tu le veux, je dresserai ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, et une pour Elie. »

11 La chose avait étonné Nietzsche à Rome (lettre à Overbeck du 22 mai 1883). L'éthologiste contemporain pourra visiter l'île de Tinos, dans les Cyclades, en Grèce – un quinze août.

12 Cf. *supra*, I^{re} partie, « De l'ami », p. 96, note 70.

13 Tout ce passage est commenté dans *L'Antéchrist* (GF-Flammarion, 1994), § 53 : « – L'idée que des martyrs prouvent quelque chose quant à la vérité d'une cause est si peu vraie que je voudrais nier qu'un martyr ait jamais eu quoi que ce soit à voir avec la vérité. L'accent avec lequel un martyr jette sa certitude-de-vérité à la tête du monde exprime déjà un si bas degré de probité intellectuelle, une telle *insensibilité crasse* à la question de la "vérité", qu'on n'a jamais besoin de réfuter un martyr. [...] – Les morts de martyrs, soit dit en passant, ont été un grand malheur dans l'histoire : elles ont séduit... La conclusion de tous les idiots, femme et peuple y compris, qu'il doit y avoir quelque chose qui vaille dans une cause pour laquelle on accepte d'aller à la mort (ou même qui, comme le christianisme primitif, provoque des épidémies de morts volontaires), – cette conclusion a incroyablement entravé l'examen, l'esprit d'examen et de circonspection. Les martyrs *ont nui* à la vérité... Aujourd'hui encore, il suffit d'une brutalité dans la persécution pour conférer une odeur de *respectabilité* à un esprit de secte en lui-même encore insignifiant. – Comment ? change-t-on quelque chose à la valeur d'une cause, si on donne sa vie pour elle ? – Une erreur qui devient respectable est une erreur qui possède un attrait séducteur de plus : croyez-vous, Messieurs les théologiens, que nous vous donnerions sujet à vous faire les martyrs de vos mensonges ? – On réfute une cause en la mettant respectueusement de côté, – c'est aussi de cette façon qu'on réfute les théologiens... C'est justement cela qui a constitué la sottise historique de tous les persécuteurs : donner à la cause adverse l'apparence de la respectabilité, – lui faire le cadeau de la fascination du martyre... La femme encore aujourd'hui est à genoux devant une erreur. *Est-ce donc que la Croix est un argument ?* – Mais, sur toutes ces affaires, un seul a dit le mot dont on aurait eu besoin depuis des millénaires, – *Zarathoustra* » (p. 114-115).

Cette critique de « l'héroïsme de la conviction » permet d'ailleurs, selon une habitude de Nietzsche, de stigmatiser avec autant de force les adversaires des « convaincus ».

14 Sur la notion de « beauté » (*Schönheit*), cf. *infra*, II^e partie, « De l'immaculée connaissance », p. 169, note 156.

15 Allusion manifeste à l'économie strictement rétributive de la Bible. Cf. notamment l'Apocalypse de Jean, *passim*.

16 L'alternative au moralisme judéo-chrétien n'est donc pas le moralisme d'une certaine philosophie vaguement platonisante.

17 Jeu de mots intraduisible : *gerecht*, « juste » ; *gerächt*, « vengés » (note de Geneviève Bianquis).

18 Matthieu, 23, 12 : « Quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé. » – On peut également comparer à *Aurore* (*op. cit.*), II, § 140, « Louange et blâme ».

19 Cf. *Par-delà bien et mal*, § 275 : « Celui qui *refuse* de voir ce qu'un homme a d'élévé scrute avec d'autant plus d'acuité ce qu'il a de bas et de superficiel – et se trahit du même coup » (*op. cit.*, p. 199).

20 Rois, I, 17, 6 : « Les corbeaux lui apportaient du pain et de la viande le matin [il s'agit d'Élie], et du pain et de la viande le soir. »

21 Ce passage trouve un écho explicite dans *Ecce Homo*, « Pourquoi je suis si sage », § 8 : « Ainsi que j'en ai toujours pris l'habitude – une clarté absolue à mon égard est ma nécessité vitale, je succombe quand les situations sont malpropres –, je nage, baigne et barbote pour ainsi dire

constamment dans l'eau, dans tout élément parfaitement transparent et brillant. Voilà qui fait de ma fréquentation des humains une épreuve de patience considérable ; mon humanité ne consiste *pas du tout* à partager les sentiments de l'homme, mais à *supporter ma* sympathie pour lui... Mon humanité est un continuel dépassement de soi. – Mais j'ai besoin de *solitude*, j'entends de convalescence, de retour à moi, du souffle d'un air léger qui joue librement. Tout mon *Zarathoustra* est un dithyrambe à la solitude ou, si l'on m'a bien compris, à la *pureté*... Heureusement pas à la pure *nigauderie* – qui a des yeux pour voir les couleurs le dira de diamant. – Le *dégoût* de l'homme, de la « canaille » a toujours été mon plus grand danger... Veut-on entendre les paroles que dit Zarathoustra sur la *délivrance* du dégoût ? » (*op. cit.*, p. 67-68).

22 En allemand : *Wille zur Gleichheit*, expression calquée sur *Wille zur Macht*, « volonté de puissance », dont elle est l'antithèse. Ainsi, on lit dans *Le Gai Savoir*, livre III, § 120, que « plus l'on permettra à l'individu particulier et incomparable de relever la tête, plus l'on désapprendra le dogme de l'«égalité des hommes» » (*op. cit.*, p. 134). *A contrario*, la doctrine de l'égalité est celle de « l'homme moderne », l'humaniste rousseauiste de la Révolution française – ou ce que Nietzsche imagine être tel. D'où certaines pages d'une extrême sévérité à l'égard de Rousseau dans les *Fragments posthumes*, mais aussi par exemple dans *Le Crépuscule des idoles*, « Flâneries inactuelles », § 48 :

« Rousseau, ce premier homme moderne, idéaliste et *canaille* en une seule personne, qui avait besoin de «la dignité morale» pour supporter son propre aspect, malade d'un dégoût effréné, d'un mépris effréné de lui-même. Cet avorton qui s'est campé au seuil des temps nouveaux, voulait lui aussi le «retour à la nature» – encore une fois, où voulait-il revenir ? – Je hais encore Rousseau *dans* la Révolution ; elle est l'expression historique de cet être à deux faces, idéaliste et *canaille*. La farce sanglante qui se joua alors, «l'immortalité» de la Révolution, tout cela m'est égal ; ce que je hais, c'est sa *moralité* à la Rousseau, – les soi-disant «vérités» de la Révolution par lesquelles elle exerce encore son action et sa persuasion sur tout ce qui est plat et médiocre. La doctrine de l'égalité !... Mais il n'y a pas de poison plus vénéneux : car elle *paraît* prêchée par la justice même, alors qu'elle est la fin de toute justice... «Aux égaux, égalité, aux inégaux, inégalité – tel devrait être le vrai langage de toute justice ; et, ce qui s'ensuit nécessairement, ce serait de ne jamais égaliser des inégalités.» – Autour de cette doctrine de l'égalité se déroulèrent tant de scènes horribles et sanglantes, qu'il lui en est resté, à cette «idée moderne» *par excellence*, une sorte de gloire et d'auréole, au point que la Révolution, par son *spectacle*, a égaré jusqu'aux esprits les plus nobles. Ce n'est pas une raison pour l'en estimer plus. – Je n'en vois qu'un qui la sentît comme elle devait être sentie, avec *dégoût*. – Goethe... » (*op. cit.*, p. 167-168).

23 « Un des moyens les plus raffinés de donner le change aussi longtemps que possible et de passer pour plus bête qu'on n'est – ce qui dans la vie ordinaire est souvent aussi utile qu'un parapluie –, se nomme l'*enthousiasme*, avec ce qui va avec, par exemple la vertu » (*Par-delà bien et mal*, *op. cit.*, § 288, p. 203-204).

24 Sur la corrélation de l'idée d'élévation et de celle de résistance, cf. *infra*, II^e partie, « De la victoire sur soi », p. 158, note 142. – Sur la notion d'altitude, cf. *infra*, III^e partie, « Avant l'aurore », p. 213, note 204.

25 Ulysse fut attaché au mât de son navire pour ne pas succomber au chant des sirènes (*Odyssée*, chant XI, v. 142-200).

26 Le « libre esprit » se distingue du « libre penseur », qui ne révèle jamais qu'un aspect particulier de l'esprit de grégarité. Ainsi, dans *Par-delà bien et mal*, § 44 : « Nous sommes autre chose que des «libres penseurs» [en français dans le texte], «*liberi pensatori*», «*Freidenker*», ou quel que soit le nom que ces excellents défenseurs des «idées modernes» aiment à se donner. Habitants ou tout au moins hôtes de nombreuses provinces de l'esprit, évadés sans cesse des obscurs et agréables refuges où une prédilection ou une préaversion, la jeunesse, l'origine, le hasard des hommes et des livres, ou même la fatigue de nos pérégrinations semblaient nous cantonner, pleins de méchanceté à l'égard de la dépendance et de ses appâts cachés dans les honneurs, l'argent, les fonctions ou les entraînements

des sens, reconnaissants même envers la détresse et les vicissitudes de la maladie parce qu'elles nous affranchirent toujours de quelque règle et de son "préjugé", reconnaissants envers le dieu, le diable, le mouton et le ver qui nous habitent, curieux jusqu'au vice, chercheurs jusqu'à la cruauté, pourvus de doigts agiles pour saisir l'insaisissable, de dents et d'estomacs pour digérer les viandes les plus indigestes, prêts à toute tâche qui réclame un esprit perçant et des sens aiguisés, prêts à n'importe quel risque grâce à notre surabondance de "libre volonté", doués d'une âme qui se montre et d'une âme qui se cache et dont personne ne pénètre aisément les ultimes desseins, animés de mobiles qui s'avouent et de mobiles qui se taisent et que personne ne peut scruter jusqu'au bout, clandestins sous des manteaux de lumière, conquérants sous nos airs d'héritiers et de dissipateurs, classificateurs et collectionneurs du matin au soir, avares de nos richesses et de nos tiroirs pleins, ménagers de notre savoir, qu'il s'agisse d'apprendre ou d'oublier, inventeurs de schémas, quelquefois fiers de nos tables de catégories, quelquefois pédants, quelquefois hiboux laborieux en plein jour et même, s'il le faut, épouvantails – et aujourd'hui il le faut, car nous sommes les amis nés, jurés et jaloux de la *solitude*, de notre propre et profonde solitude du plein midi et du plein minuit –, voilà l'espèce d'hommes que nous somme ?, nous, les esprits libres ! Et peut-être n'êtes-vous pas sans nous ressembler un peu, vous qui venez, vous les *nouveaux* philosophes ? » (*op. cit.*, p. 61-62).

[27](#) Le concept de véracité (*Wahrhaftigkeit*, parfois traduit par « sincérité ») est duel : d'une part, il qualifie le souci de la pensée classique de garantir dialectiquement ou théoriquement son propos (cf. sur ce point *Par-delà bien et mal*, § 5) ; d'autre part, il désigne ce processus même de légitimation théorique, en tant qu'il révèle une faiblesse ou une imposture de la pensée classique, et plus exactement de la morale :

« Mais parmi les forces que la morale a développées, il y avait la *véracité* : celle-ci se retourne finalement contre la morale, découvre sa *téléologie*, sa perspective *intéressée* – et voici que la *prise en vue* de cette tendance invétérée au mensonge dont on désespère de se débarrasser agit justement comme un stimulant. Au nihilisme. Nous constatons maintenant la présence en nous de besoins implantés par la longue interprétation morale, et qui nous apparaissent maintenant comme besoins du non-vrai : d'autre part c'est à eux que semble reliée la valeur grâce à laquelle nous supportons de vivre. Cet antagonisme – *ne pas* estimer ce que nous connaissons, ne plus *avoir le droit* d'estimer les mensonges dont nous aimerions nous bercer – déclenche un processus de dissolution » (Fragment d'été 1886-automne 1887, CM XII 5 (71), 2^e §, p. 212).

Dès lors, le souci de la véracité n'est pas le propre du « classicisme », mais constitue un ressort essentiel de la « philosophie nouvelle », ou de la « transmutation de toutes les valeurs ».

[28](#) L'idée « élevée » de l'esprit doit être appréhendée comme une façon d'adhérer à un tragique « autosurpassement » de l'existence. Ainsi : « Les hommes les plus intellectuels, étant *les plus forts*, trouvent leur bonheur là où d'autres trouveraient leur perte : dans le labyrinthe, dans la dureté contre soi et contre les autres, dans l'expérimentation ; leur plaisir est de se vaincre soi-même : l'ascétisme est chez eux nature, besoin, instinct. La tâche difficile est à leurs yeux un privilège ; jouer avec des charges qui écrasent les autres est un *délassement*... La connaissance – forme de l'ascétisme. – Ils constituent l'espèce d'homme la plus respectable : cela n'exclut pas qu'ils soient aussi celle qui a le plus de belle humeur, la plus aimable. Ils dominent, non en vertu de ce qu'ils veulent, mais en vertu de ce qu'ils *sont* » (*L'Antéchrist*, *op. cit.*, § 57, p. 123). – Et dès lors : « C'est aux âmes les plus spirituelles, en admettant qu'elles soient les plus courageuses, qu'il est donné de vivre les tragédies les plus douloureuses : mais c'est bien pour cela qu'elles tiennent la vie en honneur, parce qu'elle leur oppose son plus grand antagonisme » (*Le Crépuscule des idoles*, *op. cit.*, « Flâneries inactuelles », § 17, p. 138).

[29](#) Matthieu, 21, 21-22 : « Jésus leur répondit : Je vous le dis en vérité, si vous aviez de la foi et que vous ne doutiez point [...], quand vous diriez à cette montagne : Ôte-toi de là, et jette-toi dans la mer, cela se ferait. »

[30](#) Dans *Par-delà bien et mal*, III, § 61, Nietzsche parlera même de « divin marteau ».

³¹ Apocalypse de Jean, 3, 16 : « Ainsi, parce que tu es tiède et que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche. »

³² Au sens de « chant de la nuit », *Nachtlied*. Avant de reprendre ce texte dans son intégralité dans *Ecce Homo* (« Pourquoi j'écris de si bons livres », § 7), Nietzsche explique : « Même la plus profonde mélancolie d'un tel Dionysos se fait encore dithyrambe ; j'en prends pour exemple le *Chant de la nuit*, la plainte immortelle de celui que la surabondance de lumière et de puissance, sa nature solaire, condamne à ne pas aimer » (*op. cit.*, p. 134).

³³ Actes des Apôtres, 20, 35 : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » On pourra comparer avec *supra* le « Prologue », § 1, p. 45.

³⁴ « Danser » est une manière d'être dans le hasard, et de s'y entendre : « Quant à savoir combien il faut à un esprit pour se nourrir, il n'est point pour cela de formule : mais si son goût le porte à l'indépendance, à de rapides allées et venues, au voyage, peut-être à des aventures auxquelles ne sont aptes que les esprits les plus alertes, il préférera vivre libre avec une maigre pitance plutôt que dépendant et le ventre plein. Ce n'est pas l'embonpoint, c'est la vigueur et la plus grande souplesse qu'un danseur attend de sa nourriture – et je ne sache pas ce qu'un philosophe puisse souhaiter davantage que de devenir un bon danseur. La danse en effet est son idéal, son art aussi, et enfin son unique piété, son “culte divin”... » (*Le Gai Savoir*, *op. cit.*, livre V, § 381, p. 278).

Cf. également, *infra*, III^e partie, « Avant l'aurore », p. 216, et la « Seconde chanson à danser », p. 279.

³⁵ Jean, 12, 31 : « Maintenant a lieu le jugement de ce monde ; maintenant le prince de ce monde sera jeté dehors. »

³⁶ Cf. *Le Gai Savoir*, livre IV, § 339, « *Vita femina* » : « Peut-être cela fait-il le charme le plus puissant de la vie : elle est couverte d'un voile tissé d'or, un voile de belles possibilités, qui lui donne une allure prometteuse, réticente, pudique, ironique, apitoyée, séduisante. Oui, la vie est femme » (*op. cit.*, p. 219).

³⁷ On peut mettre ce chapitre en regard de I^{re} partie, « Des voies du créateur », p. 102 sq.

³⁸ La « victoire sur soi » (*Selbstüberwindung*) est le moment essentiel du devenir, « considéré comme inventer, comme vouloir, comme se nier soi-même, comme victoire sur soi » (VP1 286, p. 319 ; VP2 617 ; CM XII 7 (54)). Nietzsche s'en explique dans *La Généalogie de la morale*, III^e dissertation, § 27 : « Toutes les grandes choses périssent par elles-mêmes, par un acte d'autodestruction : ainsi le veut la loi de la vie, la loi de la nécessaire “victoire sur soi” appartenant à l'essence de la vie, – toujours le législateur finit par entendre l'arrêt : “*patere legem, quant ipse tulisti*”, il te faut subir la loi que tu as toi-même proposée » (*op. cit.*, p. 346).

La leçon à en tirer est dans *Ecce Homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 1 : « ma thèse veut que tout ce qui est décisif advienne “malgré” quelque chose » (*op. cit.*, p. 125). La *Selbstüberwindung* n'est donc pas une catégorie morale, mais bien une catégorie ontologique. Il reste toutefois qu'elle concerne ici « l'homme » dans le mouvement de son « devenir surhumain », mouvement par lequel il s'élance au-delà de ce qu'on nomme classiquement la « maîtrise de soi ». Une nette distinction sera d'ailleurs faite dans un Fragment du printemps 1884 : « La “ἐγκρατεῖα” (maîtrise de soi) et la “ἀσκησις” (ascèse) n'est qu'un degré d'élévation : plus haut se tient la “nature d'or” » (CM X 25 (351), p. 121).

³⁹ Sur « commandement et obéissance », cf. *infra*, III^e tables anciennes et nouvelles », § 4, p. 252, note 263.

⁴⁰ « Tortueux » parce qu'une même volonté est autant productrice des « erreurs » de l'humanité qu'elle pourra l'être du Surhumain. Cf. *Aurore*, V, § 425 : « *Nous autres dieux en exil !* – Grâce à ses erreurs sur ses origines, son caractère unique et sa destinée, grâce aux exigences fondées sur ces erreurs, l'humanité s'est élevée très haut et s'est constamment “surpassée elle-même” : mais c'est aux mêmes erreurs que doivent le jour d'innombrables souffrances, des persécutions, suspicions et méconnaissances réciproques, et bien davantage encore de détresse de l'individu qui, dans son cœur,

souffre de lui-même. Les hommes sont devenus des créatures *souffrantes* à cause de leurs morales : ce qu'ils ont acquis en échange, c'est, en tout et pour tout, le sentiment illusoire qu'ils étaient au fond trop bons et trop importants pour cette terre où ils ne séjournèrent qu'en passant. "L'orgueilleux souffrant" reste encore à titre provisoire le type supérieur de l'humanité » (*op. cit.*, p. 230-231).

[41](#) Allusion à Schopenhauer. La critique nietzschéenne de Schopenhauer peut être résumée très rapidement par l'idée que la volonté n'est pas comme une « faculté » dotée d'un « objet », même « authentique » ou adéquat à ce qu'elle est – ce que serait selon Nietzsche la volonté schopenhauérienne *de vivre*.

Nietzsche s'en explique dans un fragment posthume : « La "volonté de puissance" est-elle une espèce de volonté ou bien est-elle identique à l'idée de "volonté" ? Est-elle équivalente à l'idée de désirer ou de *commander* ? Est-elle la "volonté" dont Schopenhauer prétend qu'elle est l'"en soi des choses" ?

J'affirme que la *volonté* de la psychologie, telle qu'elle a été enseignée jusqu'à présent, est une généralisation injustifiée, que cette volonté n'existe *pas du tout*, qu'au lieu de saisir le développement d'une volonté *déterminée*, sous des formes multiples, on a *supprimé* le caractère de la volonté, en en faisant disparaître la teneur et le but – : c'est le cas au plus haut degré chez *Schopenhauer*, car il appelle "volonté" un mot vide de sens. Il s'agit moins encore d'une "volonté de vivre", car la vie n'est qu'un cas particulier de la volonté de puissance ; il est tout à fait arbitraire de prétendre que tout tend à passer dans cette forme de la volonté de puissance » (VP1 302, p. 347 ; VP2 625 ; CM XIV 14 (122)).

Ainsi : « Chez *Schopenhauer* l'erreur fondamentale de la *volonté* est typique (comme si l'appétit, l'instinct, le désir étaient ce qu'il y a d'*essentiel* dans la volonté) : c'est là amoindrir jusqu'à la méconnaître la valeur de la volonté. De même la haine du vouloir ; tentative de voir dans le non-vouloir, dans le "sujet *sans but ni intention*" (dans le "sujet pur, libre de volonté"), quelque chose de supérieur, la chose supérieure en soi, la chose qui importe. Grand symptôme de *fatigue*, ou de *faiblesse* de *volonté* : car celle-ci est ce que l'appétit traite foncièrement en maître, lui imposant le chemin et la mesure... » (VP1 39, p. 72-73 ; VP2 84 ; CM XIII 9 (169)).

La critique de la « fatigue » de Schopenhauer sera formalisée dans *Le Gai Savoir*, V, § 370, « Qu'est-ce que le romantisme ? ».

[42](#) Cette formule est celle d'un « destin *fait homme* » : « Je suis de loin l'homme le plus terrible qu'il y ait eu jusqu'à présent ; cela n'exclut pas que je sois le plus bienfaisant. Je connais la joie de la *destruction* à un degré qui est à la mesure de ma *force* de destruction, – dans l'une et l'autre j'obéis à ma nature dionysiaque, qui ne saurait séparer l'action négative de l'affirmation. Je suis le premier *immoraliste* : par là je suis le *destructeur par excellence* » (*Ecce Homo*, *op. cit.*, « Pourquoi je suis un destin », § 2, p. 152-153).

[43](#) Matthieu, 27, 27-31 : « Les soldats du gouverneur conduisirent Jésus dans le prétoire [...], lui ôtèrent ses vêtements [...], tressèrent une couronne d'épines qu'ils posèrent sur sa tête [...]. Après s'être moqué de lui, ils [...] lui remirent ses vêtements et l'emmenèrent pour le crucifier. »

[44](#) Sur le « goût » (*Geschmack*), cf. *Ecce Homo*, « Pourquoi je suis si avisé » : « En tout cela – dans le choix de l'alimentation, du lieu et du climat, du délassement – c'est un instinct de conservation qui commande, lequel s'exprime de la façon la moins équivoque comme instinct d'*autodéfense*. Refuser de voir, d'entendre, de laisser approcher toutes sortes de choses – première intelligence, première preuve qu'on n'est pas un hasard, mais une nécessité. Le mot courant pour cet instinct d'autodéfense est le *goût*. Son impératif n'enjoint pas seulement de dire non, là où le oui serait du "désintéressement", mais encore de dire *non le moins possible*. Se séparer, se couper de tout ce qui obligeait toujours plus à dire non » (*op. cit.*, p. 85). Il s'agit ici de ce que Nietzsche appelle « la voix intime du goût » (VP2 970 ; CM XII 7 (6), p. 271). Et dans un Fragment d'automne 1881 : « Le goût est plus fort que toute morale » (*Le Gai Savoir*, *op. cit.*, 13 (37), p. 483).

[45](#) Car la beauté est « puissance formatrice ». Cf. Fragment du printemps 1884, CM x 25 (470), p. 156. Cf. également *infra*, II^e partie, « De l'immaculée connaissance », p. 169, note 156.

[46](#) Cf. *infra*, IV^e partie, « La salutation », p. 340, « la grande nostalgie » qui « anime tous les hommes ».

[47](#) Dieu. Ainsi en Jérémie, 11, 20 ou encore 17, 10 ; mais aussi dans de nombreux endroits de l'Ancien et du Nouveau Testament.

[48](#) En allemand : *Wirklichkeit* ; entre guillemets dans le texte de Nietzsche.

[49](#) Genèse, 2,22 : « L'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena vers l'homme. »

DE L'IMMACULÉE CONNAISSANCE

Hier, quand la lune s'est levée, j'ai cru qu'elle allait mettre au monde un soleil, tant elle s'étalait large et mûre à l'horizon.

Mais cette grossesse¹ était mensongère, et je croirais plutôt à l'homme dans la lune qu'à la femme.

Sans doute il n'est guère homme non plus, ce noctambule peureux. En vérité, c'est sa mauvaise conscience qu'il promène sur les toits.

Car c'est un moine qui vit dans la lune, un moine libidineux et jaloux qui convoite la terre et toutes les joies des amants.

Non, je ne l'aime pas, ce chat en maraude sur les toits. J'ai horreur de tous ceux qui rôdent autour des fenêtres mi-closes.

Il se promène de son pas fourré et silencieux sur des tapis d'étoiles, mais je n'aime pas, chez l'homme, ces pas feutrés que n'accompagne aucun cliquetis d'éperons.

Le pas de l'honnête homme parle ; mais le chat se faufile sans bruit sur le sol. Or la lune approche à pas feutrés, comme un chat, et sans franchise.

Cette parabole, je vous la dédie, hypocrites sentimentaux, à vous, les « purs chercheurs de la connaissance² » ! Moi, je vous appelle – libidineux !

Vous aussi vous aimez la terre et les choses terrestres ; je vous ai bien devinés. Mais votre amour se mêle de honte et de mauvaise conscience, vous ressemblez à la lune.

On a persuadé à votre esprit qu'il fallait mépriser la terre, mais on n'a pas converti vos entrailles : or c'est *elles* ce qu'il y a de plus puissant en vous.

Et maintenant votre esprit a honte de faire ce que commandent vos entrailles, et pour se dérober à sa honte il prend des chemins détournés et mensongers.

Et voici ce que se dit votre esprit menteur :

« L'idéal, à mon avis, ce serait de regarder la vie sans aucun désir, et non en tirant la langue comme un chien.

Ce serait d'être heureux dans la contemplation pure, étranger aux prises et à l'avidité de l'égoïsme, d'être froid et gris comme la cendre, des pieds à la tête, mais avec des yeux enivrés et lunaires.

Ce que je préférerais, se suggère à lui-même l'esprit abusé, ce serait d'aimer la terre d'un amour lunaire et de n'effleurer sa beauté que du regard.

Et ce que j'appellerais l'*immaculée* connaissance de toute chose, ce serait de ne rien demander aux choses, sinon de pouvoir leur présenter un miroir à cent facettes. »

O sentimentaux hypocrites ! ô libidineux ! Il vous manque l'innocence du désir, et c'est pourquoi vous en venez à calomnier le désir.

En vérité, ce n'est pas en créateurs, en procréateurs, en amis du devenir que vous aimez la terre.

Où y a-t-il de l'innocence ? Là où il y a volonté d'engendrer. Et celui qui veut créer ce qui le dépasse est à mes yeux celui dont le vouloir est le plus pur.

Où y a-t-il de la beauté ? Là où tout mon vouloir m'*oblige à vouloir* ; où je veux aimer et périr afin qu'une certaine image ne demeure pas uniquement une image³.

Aimer et périr ; depuis des éternités les deux mots vont ensemble. Volonté d'amour⁴ : c'est là être volontaire même pour la mort. Voilà ce que j'ai à vous dire, pleutres que vous êtes !

Et pour comble, voici que vos louches regards de castrats prétendent être de la « contemplation » ! Et ce qui s'abandonne aux attouchements des yeux lâches, c'est là ce qui devrait être baptisé « beau » ? O profanateurs des mots nobles !

Mais votre châtiment, esprits immaculés, purs chercheurs de la connaissance, c'est que vous n'enfanterez jamais, si amples, si mûrs que vous vous étaliez sur l'horizon.

En vérité, vous avez toujours de grands mots à la bouche ; vous voulez nous faire croire que vous avez le cœur débordant, ô menteurs ?

Je me contente, *quant à moi*, de mots humbles, méprisés, tordus ; je ramasse volontiers ce qui tombe de votre table pendant vos repas⁵.

Je peux tout de même vous dire la vérité, hypocrites. Avec mes arêtes, mes coquilles et mes piquants, je peux, hypocrites, vous piquer le nez.

L'air est toujours empesté autour de vous et de vos repas, car vos pensées impures, vos mensonges et vos cachotteries contaminent l'atmosphère.

Osez donc un peu croire à vous-mêmes et à ce que vous avez dans le ventre ! Quand on ne croit pas en soi-même, on ment.

Vous vous couvrez à vos propres yeux du masque d'un Dieu, les « purs », et chez vous, le ver le plus affreux se dissimule sous le masque d'un Dieu.

En vérité, vous êtes capables de faire illusion, ô « contemplatifs » ! Zarathoustra lui aussi a été dupe autrefois de vos pelages divins ; il ne

devinait pas de quel horrible nœud de vipères ils étaient habités.

J'ai cru autrefois voir une âme divine se jouer dans vos jeux, chercheurs de la connaissance « pure ». Jadis je ne connaissais pas d'art supérieur à vos artifices !

La distance me cachait l'ordure et la puanteur du serpent, et cette ruse du lézard qui se faufilait là en quête de plaisir.

Mais je vous ai *approchés*, et la lumière s'est faite, comme elle se fait pour vous à présent ; alors c'en fut fait des amours lunaires !

Voyez cet air penaud et blême que prend la lune devant l'aurore !

Car voici déjà l'astre rayonnant qui paraît – *son* amour se porte sur la terre ! L'amour du soleil est toujours innocence et désir créateur !

Regardez-le qui accourt impatient d'au-delà des mers. Ne sentez-vous pas la soif et l'haleine brûlante de son amour ?

Il veut boire la mer et en aspirer jusqu'à lui toute la profondeur, et le désir de la mer érige vers lui ses mille seins.

Elle *veut* être baisée et aspirée par la soif du soleil ; elle *veut* devenir brise et hauteur et sentier de lumière, et lumière elle-même.

En vérité, c'est d'un amour solaire que j'aime la vie et toutes les mers profondes.

Et voici en quoi consiste pour *moi* la Connaissance : à aspirer toute profondeur – jusqu'à ma propre hauteur.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES ÉRUDITS

Tandis que je dormais, un mouton vint brouter la couronne de lierre sur ma tête ; et tout en broutant, il disait : « Zarathoustra n'est plus un érudit. »

Ayant ainsi parlé il s'en alla tout bouffi d'orgueil. Un enfant me l'a raconté.

J'aime bien venir m'allonger ici où les enfants jouent, le long du mur lézardé, parmi les chardons et les coquelicots rouges.

Pour les enfants et aussi pour les chardons et les coquelicots rouges, je suis encore un érudit. Ils sont innocents jusque dans leur méchanceté.

Mais pour les moutons, je ne le suis plus, c'est mon lot, et je le bénis !

Car à la vérité j'ai quitté de moi-même la demeure des érudits, et en claquant la porte.

Mon âme a trop longtemps jeûné à leur table ; je ne suis pas fait comme eux pour grignoter la Connaissance comme on casse des noix.

J'aime la liberté et le vent qui court sur la glèbe fraîche ; j'aime encore mieux faire ma couche sur des peaux de bœufs que sur leurs honneurs et leurs dignités.

Je suis trop ardent, trop brûlé par mes propres pensées, souvent j'en perds le souffle. Il me faut alors aller au grand air, loin de toutes les chambres poussiéreuses.

Mais eux sont assis au frais sous l'ombre fraîche ; ils ne veulent jamais être que spectateurs et se gardent d'aller s'asseoir sur les degrés brûlés par le soleil.

Pareils à ceux qui s'arrêtent dans la rue, et bouche bée regardent les passants, ils sont là qui attendent et regardent, bouche bée, les pensées que d'autres ont inventées⁶.

Dès qu'on les secoue, ils laissent échapper, malgré eux, un nuage de poussière, comme font les sacs de farine ; mais comment reconnaître dans cette poussière le grain et la félicité dorée des champs estivaux ?

Lorsqu'ils se croient sages, je suis horripilé par leurs sentences mesquines, leurs petites vérités ; leur sagesse a souvent une odeur de marécage ; et, en vérité, j'y ai discerné plus d'une fois le coassement de la grenouille.

Ils sont habiles, ils ont des doigts experts ; que peut ma simplicité contre leur complexité ? Leurs doigts s'entendent à toutes les façons d'enfiler, de nouer et de tisser les fils ; ils tricotent les bas de l'esprit.

Ce sont de bons mouvements d'horlogerie, pourvu qu'on ait soin de les remonter. Alors ils indiquent l'heure sans se tromper, tout en faisant entendre un modeste ronron.

Ils travaillent à la manière des moulins et des pilons ; confiez-leur votre grain, ils sauront bien le moudre menu et le réduire en blanche poussière.

Ils se surveillent mutuellement et n'ont pas trop confiance les uns dans les autres. Inventifs en petites astuces, ils guettent ceux dont la science est boiteuse ; ils sont comme des araignées à l'affût.

Je les ai toujours vus préparer avec soin le poison, et enfiler pour cela des gants de verre.

Ils savent aussi jouer avec des dés pipés ; et je les ai vus jouer avec une telle ardeur qu'ils ruisselaient de sueur.

Je n'ai rien de commun avec eux ; leurs vertus me répugnent encore plus que leurs faussetés et leurs dés pipés.

Et quand je vivais parmi eux, je demeurais à l'étage au-dessus d'eux ; c'est pour cela qu'ils m'en veulent.

Ils veulent ignorer qu'il y a quelqu'un qui marche au-dessus de leurs têtes ; aussi ont-ils accumulé du bois, de la terre et des immondices entre leurs têtes et moi.

De la sorte ils ont étouffé le bruit de mes pas ; et jusqu'à présent personne ne m'a aussi mal entendu que les érudits.

Ils ont placé entre eux et moi toutes les fautes et toutes les faiblesses humaines – c'est ce qu'ils appellent, dans leurs demeures, un « faux plancher ».

Mais, malgré tout, mes pensées se meuvent *au-dessus* de leurs têtes, et même si je me faisais porter par mes propres défauts, je me trouverais encore au-dessus de leurs têtes.

Car les hommes *ne sont pas égaux*⁷. Et ce que je veux, *ceux-là* n'ont pas le droit de le vouloir.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES POÈTES

« Depuis que je connais mieux le corps, disait Zarathoustra à l'un de ses disciples, l'esprit n'est plus pour moi qu'une métaphore ; et d'une façon générale, l'« éternel » n'est aussi qu'image. »

– Je te l'ai déjà entendu dire, répondit le disciple, et tu ajoutais alors : « Mais les poètes mentent trop. » Pourquoi disais-tu donc que les poètes mentent trop⁸ ?

« Pourquoi ? dit Zarathoustra. Tu le demandes ? Je ne suis pas de ceux à qui l'on demande leurs raisons.

Mon expérience date-t-elle d'hier ? Il y a longtemps que j'ai éprouvé les fondements de mes opinions.

Me faudrait-il traîner à ma suite une mémoire pleine comme une outre, afin d'avoir toujours toutes mes raisons sous la main ?

C'est déjà trop que j'aie à garder toutes mes opinions ; et plus d'un de mes oiseaux s'envole.

Et de temps à autre je trouve aussi dans mon colombier un oiseau réfugié qui m'est inconnu et qui tressaille quand je pose la main sur lui.

Qu'est-ce donc que Zarathoustra t'a dit autrefois ? Que les poètes mentent trop ? Pourtant Zarathoustra est poète lui-même.

Crois-tu maintenant qu'il ait dit ici la vérité ? Pourquoi le crois-tu ? »

Le disciple répondit : « Je crois en Zarathoustra. » Mais Zarathoustra secoua la tête en souriant.

« Je ne connais pas la foi qui sauve, dit-il, surtout si c'est la foi en moi.

Mais à supposer que quelqu'un dise sérieusement que les poètes mentent trop, il aurait raison : nous mentons trop.

Nous savons trop peu et nous sommes incapables d'apprendre ; aussi sommes-nous bien forcés de mentir⁹.

Et lequel d'entre nous, poètes, n'aurait jamais falsifié son vin ? On a préparé dans nos caves plus d'une mixture vénéneuse, on y a perpétré des choses innommables.

Et comme notre science est courte, nous chérissons les pauvres en esprit, surtout quand ce sont de petites jeunes femmes.

Et nous sommes curieux même de ce que les vieilles femmes se racontent le soir. C'est ce que nous appelons l'éternel féminin en nous.

Et comme s'il y avait un accès secret et particulier au savoir, un chemin qui s'*effondre* sur ceux qui apprennent, nous croyons au peuple et à ce que nous appelons la « sagesse » populaire.

Or tous les poètes croient qu'il suffit d'aller se coucher sur l'herbe au versant d'un coteau solitaire et de prêter l'oreille, pour saisir quelque chose de ce qui se passe entre ciel et terre.

Et dès qu'il leur vient des émotions tendres, les poètes pensent que la nature est amoureuse d'eux, et qu'elle s'approche d'eux en tapinois pour leur chuchoter des secrets à l'oreille et des flatteries caressantes ; c'est de cela qu'ils se vantent et se glorifient devant tous les mortels.

Hélas ! il y a tant de choses entre ciel et terre, que les poètes sont seuls à avoir rêvées !

Et plus encore *au-dessus* du ciel ; car les dieux sont tous des tours poétiques, des ruses de poètes.

En vérité, nous rêvons toujours du royaume des nuées ; nous y installons nos baudruches bigarrées que nous appelons Dieux et Surhumains.

Ils sont de substance assez légère pour occuper de pareils sièges, tous ces Dieux et ces Surhumains !

Oh ! que je suis las de toute cette insuffisance qui veut faire l'importante à tout prix ! Oh ! que je suis las de tous les poètes ! »

Entendant Zarathoustra s'exprimer ainsi, son disciple s'en indigna, mais garda le silence. Et Zarathoustra demeura lui aussi silencieux, et son regard semblait s'être tourné vers le dedans, comme s'il y apercevait des perspectives lointaines. Enfin il soupira et reprit haleine.

« Je suis d'aujourd'hui et de naguère, dit-il. Mais j'ai quelque chose en moi qui est de demain et d'après-demain et de plus tard.

Je suis las des poètes, tant anciens que modernes ; tous sont superficiels ; ce sont des mers sans profondeur.

Leur pensée n'a pas plongé assez avant, aussi leur sentiment n'est-il pas descendu jusqu'aux abîmes.

Un peu de volupté et un peu d'ennui, c'est encore ce qu'il y a de mieux dans leurs méditations.

La mélopée de leurs lyres n'a pas plus de réalité que le passage furtif de fantômes chuchotants ; qu'ont-ils entendu jusqu'à présent à la ferveur musicale ?

Et puis, je ne les trouve pas assez propres ; ils troublent tous leur eau pour la faire paraître profonde.

Ils aiment à se faire passer pour médiateurs, mais à mes yeux ils restent des entremetteurs, des tripoteurs et de malpropres faiseurs de compromis.

Hélas ! il est vrai que j'ai un jour jeté mon filet dans leur mer, espérant y prendre de beaux poissons ; mais je n'en ai retiré que la tête de quelque dieu ancien.

Ainsi la mer m'a offert une pierre pour ma faim¹⁰. Et eux-mêmes sont peut-être nés de la mer.

Certes, on trouve des perles en eux ; ils n'en sont que plus semblables à des huîtres à la dure coquille. Et au lieu d'âme j'ai souvent trouvé en eux un flocon d'écume salée.

Ils ont aussi pris à la mer sa vanité ; la mer n'est-elle pas le plus vaniteux de tous les paons ?

Fût-ce pour le buffle le plus laid, elle fait la roue, elle ne se lasse jamais de jouer avec l'argent et la soie de son éventail de dentelles.

Le buffle la contemple d'un air buté, l'âme proche du sable, plus encore du fourré, plus encore du marécage.

Que lui importe la beauté de la mer et ses grâces de paon ? Cette parabole, je la dédie aux poètes.

En vérité, leur esprit est le paon entre tous les paons, une véritable mer de vanité. L'esprit du poète a besoin de spectateurs, fussent-ils des buffles.

Mais je me suis dégoûté de ce genre d'esprit, et je prévois qu'il se dégoûtera aussi de lui-même.

J'ai déjà vu les poètes se transformer, je les ai vus tourner vers eux-mêmes leur propre regard.

J'ai vu venir les pénitents de l'esprit : c'est parmi les poètes qu'ils étaient nés.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE GRANDS ÉVÉNEMENTS

Il est une île en mer, non loin des îles Fortunées de Zarathoustra, sur laquelle fume perpétuellement une montagne incandescente, et le peuple, surtout les vieilles bonnes femmes parmi le peuple, disent que l'île est posée comme un bloc de rocher devant la porte de l'Enfer, mais que l'étroit sentier qui mène à cette porte d'Enfer traverse le mont de feu¹¹.

Or à l'époque où Zarathoustra séjournait aux îles Fortunées, il advint qu'un vaisseau jeta l'ancre sur l'île où se trouve le mont de feu, et l'équipage descendit à terre pour chasser le lapin. Mais vers midi, comme le capitaine et ses gens se trouvaient de nouveau réunis, ils virent tout à coup un homme traverser l'air en venant vers eux, et une voix prononça distinctement ces mots : « Il est temps, il est grand temps ! » Et quand la vision fut tout près d'eux – mais elle s'éloigna très vite, pareille à une ombre, dans la direction du volcan – ils reconnurent avec la plus grande consternation que c'était Zarathoustra en personne ; car tous l'avaient déjà rencontré, excepté le capitaine ; et ils l'aimaient comme le peuple sait aimer, en mêlant par parties égales l'amour et la crainte.

« Voyez donc, dit le vieux timonier, voilà Zarathoustra qui s'en va en Enfer ! »

Vers le même temps où ces matelots abordaient dans l'île fumante, le bruit avait couru que Zarathoustra avait disparu ; et quand on interrogea ses amis, ils racontèrent qu'il était parti de nuit en bateau sans dire où il voulait aller.

Il y eut donc de l'inquiétude ; mais au bout de trois jours le récit des matelots vint aggraver cette inquiétude, et tout le monde, dans le peuple,

disait que le diable avait emporté Zarathoustra. Ses disciples, il est vrai, ne firent que rire de ces racontars, et l'un d'eux alla jusqu'à dire : « Je croirais plutôt encore que c'est Zarathoustra qui a emporté le diable. »

Mais au fond de l'âme ils étaient tous inquiets et soucieux ; aussi leur joie fut grande quand au cinquième jour Zarathoustra reparut parmi eux.

Et voici quel fut l'entretien de Zarathoustra avec le chien de feu.

« La terre, dit-il, a une peau, et cette peau a des maladies. L'une de ces maladies, par exemple, s'appelle : « homme ».

Et une autre de ces maladies s'appelle « chien de feu » ; les hommes ont raconté ou laissé dire beaucoup de mensonges sur *son* compte.

C'est pour scruter ce mystère que j'ai passé la mer ; et j'ai vu la vérité toute nue, ma foi, pieds nus jusqu'au cou.

En ce qui concerne le chien de feu, je suis au clair à présent, et de même au sujet de tous ces autres démons de la subversion et de la lie, dont les vieilles bonnes femmes ne sont pas seules à avoir peur.

« Sors de ton antre, chien de feu, me suis-je écrié, et avoue quelle est la profondeur de ton abîme. D'où tires-tu ce que tu éructes avec fureur ?

Tu bois abondamment de l'eau de la mer ; c'est de là que te vient le sel de ta faconde. En vérité, pour un chien des profondeurs, tu te nourris d'une eau bien superficielle.

Je te tiens tout au plus pour le ventriloque de la terre, et chaque fois que j'ai entendu parler des démons de la subversion et de la lie, je les ai trouvés pareils à toi, salés, menteurs et plats.

Vous vous entendez à hurler et à jeter de la poudre aux yeux. Vous êtes les plus grands vantards qui soient et vous connaissez à fond l'art de mettre la fange en ébullition.

Où que vous soyez, il y a toujours de la fange, et beaucoup de matières spongieuses, caverneuses, comprimées, qui cherchent à se libérer.

« Liberté », c'est le mot que vous aimez hurler entre tous ; mais j'ai cessé de croire aux « grands événements » qui s'accompagnent de hurlements et de fumée.

Et crois-moi, je t'en prie, cher vacarme d'enfer, les plus grands événements, ce ne sont pas nos heures les plus bruyantes, mais les heures du plus grand silence.

Ce n'est pas autour des inventeurs de vacarmes nouveaux, c'est autour des inventeurs de valeurs nouvelles qui gravite le monde ; il gravite *en silence*.

Et tu peux bien l'avouer : une fois dissipés ton vacarme et ta fumée, on s'aperçoit toujours qu'il n'est pas arrivé grand-chose. Qu'importe qu'une ville ait été momifiée, ou qu'une statue gise renversée dans la fange ?

Et quant aux démolisseurs de statues, voici ce que je te dirai d'eux : il n'y a pas pire folie que de jeter du sel dans la mer, et des statues dans la fange.

La statue gît dans la fange de votre mépris ; mais sa loi veut justement qu'elle renaisse de votre mépris plus vivante et plus belle.

Elle se relèvera plus divine, plus séduisante d'avoir souffert ; et en vérité elle vous rendra grâces de l'avoir jetée par terre, briseurs de statues !

Mais voici le conseil que je donne aux Rois, aux Eglises et à tout ce qui est affaibli par l'âge et pauvre en vertu : faites-vous renverser, afin que vous reveniez à la vie et que la vertu – vous revienne. »

Voilà ce que je dis au chien de feu ; alors il m'interrompit en grommelant et demanda : « L'Eglise ? Qu'est-ce que cela ? »

– « L'Eglise, répondis-je, c'est une manière d'Etat, et la plus mensongère de toutes¹². Mais tais-toi donc, chien hypocrite. Tu connais mieux que personne ton espèce.

L'Etat est comme toi un chien hypocrite ; comme toi il prodigue les hurlements et la fumée, afin de faire croire, comme toi, que sa voix sort des entrailles même des choses.

Car il veut à tout prix être l'animal le plus important sur terre, cet Etat ; et il parvient à le faire croire. »

Quand j'eus ainsi parlé, le chien de feu se démena comme fou de jalousie. « Quoi ? s'écria-t-il, l'animal le plus important sur terre ? Et il réussit à le faire croire ? » Et il sortit de sa gueule tant de vapeur et de si horribles cris que je crus qu'il allait étouffer de colère et de dépit.

Enfin il se calma et cessa de haleter ; mais dès qu'il se fut apaisé, je lui dis en souriant :

« Tu te fâches, chien de feu ; c'est donc que j'ai raison contre toi.

Et pour que je garde sur toi cet avantage, laisse-moi te parler d'un autre chien de feu dont le langage vient vraiment du cœur de la terre.

Son haleine est dorée ; c'est une pluie d'or ; elle vient de son cœur. Que lui importent ta cendre et ta fumée et ta bave cuisante ?

Le rire voltige autour de lui comme une nuée diaprée ; il dédaigne tes gargouillements, tes crachats et le grondement de tes entrailles.

Mais son or et son rire lui viennent du cœur même de la terre ; car sache-le, *le cœur de la terre est d'or*¹³. »

Quand le chien de feu entendit ces paroles, il ne supporta plus de m'écouter davantage. Tout honteux, il mit la queue entre ses jambes et dit d'un air penaud : « Ouâ, ouâ ! » puis alla se blottir dans son antre. »

Tel fut le récit de Zarathoustra. Mais à peine si ses disciples l'écoutèrent, si grande était leur impatience de lui parler des matelots, des lapins et de l'homme volant.

« Que dois-je penser de cette histoire ? dit Zarathoustra. Suis-je donc un fantôme ?

Sans doute était-ce mon Ombre. Vous avez déjà entendu parler du Voyageur et de son Ombre ?

Une chose est certaine. Il faut que je songe à la tenir de plus court. Elle finira par me gêner ma réputation. »

Et Zarathoustra de hocher la tête, tout en s'étonnant. « Que faut-il penser de tout cela ? » répéta-t-il.

Pourquoi ce fantôme criait-il : « Il est temps, il est grand temps. »

De quoi peut-il être grand temps¹⁴ ? »

Ainsi parlait Zarathoustra.

LE PROPHÈTE

« ... Et je vis une grande tristesse se répandre sur tous les hommes. Les meilleurs se lassèrent de leurs travaux.

Une doctrine se répandit, traînant une croyance à sa suite : « Tout est vain, tout est égal, tout est révolu¹⁵. »

Et de toutes les collines l'écho répétait : « Tout est vain, tout est égal, tout est révolu. »

Nous avons récolté : mais pourquoi tous nos fruits ont-ils pourri et jauni ? Quelle est cette influence tombée la nuit dernière d'une mauvaise lune ?

Notre labeur fut inutile, notre vin s'est tourné en poison, le mauvais œil a brûlé et rôti nos champs et nos cœurs.

Nous sommes tous desséchés ; et si le feu tombe sur nous, nous nous en irons en poussière ; nous avons lassé le feu même.

Toutes nos sources sont taries, la mer elle-même a reculé. Le sol se dérobe, mais la mer refuse de nous engloutir.

« Hélas ! où il y a-t-il encore une mer où se noyer ? Telle est notre lamentation au long des plats marécages.

En vérité, nous sommes déjà trop las pour mourir ; nous continuons à veiller et à vivre – dans des chambres sépulcrales. »

Zarathoustra entendit un prophète qui parlait ainsi ; et cette lamentation lui alla au cœur et altéra son humeur. Il s'en allait triste et las, et il devint semblable à ceux dont le Prophète avait parlé.

« En vérité, dit-il à ses disciples, nous allons maintenant entrer dans un long crépuscule. Hélas ! Comment arriverais-je à sauver jusqu'au matin ma lumière ?

Pourvu qu'elle ne s'éteigne pas dans la tristesse ambiante ! Elle est destinée à éclairer des mondes plus lointains, et des nuits plus lointaines encore. »

Zarathoustra tournait et retournait ces soucis en son cœur, et trois jours durant il ne mangea ni ne but, ne prit aucun repos et en perdit la parole. Enfin il tomba dans un sommeil profond. Mais ses disciples le veillèrent pendant les longues nuits et attendirent avec inquiétude qu'il s'éveillât et leur parlât de nouveau et se guérît de sa mélancolie.

Or voici le discours que Zarathoustra prononça à son réveil ; il semblait à ses disciples que sa voix leur parvenait d'une lointaine distance. « Ecoutez quel fut mon rêve, amis, et aidez-moi à en deviner le sens.

Ce rêve est encore une énigme pour moi ; il retient en lui son sens caché au lieu de le laisser librement prendre l'essor au-dessus de lui à tire-d'aile.

J'avais renoncé la vie, voilà ce que j'ai rêvé. J'étais devenu veilleur de nuit, veilleur de tombes en montagne, dans le Château de la Mort.

Je veillais là-haut ses cercueils ; les sombres souterrains étaient pleins de pareils trophées. Du fond de ces cercueils de verre la vie vaincue fixait sur moi son regard.

Je respirais l'odeur d'éternités poudreuses, mon âme gisait lourde et empoussiérée. Et qui aurait pu en un lieu pareil aérer son âme ?

La clarté de Minuit m'environnait sans cesse, la Solitude était accroupie auprès d'elle, et, troisième compagnon, le silence râlant de la Mort, la plus méchante des amies.

Je portais des clefs, rouillées entre toutes les clefs ; je savais m'en servir pour ouvrir une porte, grinçante entre toutes les portes.

Quand s'ébranlaient les vantaux de la porte, un croassement lugubre et sinistre se répercutait au long des galeries – oiseau criant avec répugnance, car il n'aimait point qu'on l'éveillât.

Mais plus effroyable encore et plus pesant était le silence qui se reformait sitôt que ce cri s'était tu et que je me retrouvais seul dans cet affreux silence.

Ainsi je sentais le temps passer et traîner, si toutefois le temps existait encore ; qu'en pouvais-je savoir ? Mais il survint enfin une chose qui m'éveilla.

Par trois fois des coups résonnèrent à la porte avec un bruit de tonnerre, les voûtes retentirent et hurlèrent par trois fois, et j'allais vers la porte. « Alpa ! criai-je, qui donc porte ses cendres à la montagne ? Alpa ! Alpa ! Qui donc porte ses cendres à la montagne¹⁶ ? »

Et je fis tourner la clef et poussai la porte, à grand effort. Mais elle ne s'ouvrit même pas d'une largeur de doigt.

Alors un vent mugissant, sifflant, strident, coupant, entrouvrit soudain les vantaux et lança sur moi un cercueil noir.

Et parmi les mugissements, les sifflements et les cris aigus, le cercueil éclata et vomit d'innombrables rires.

Et je vis des milliers de visages d'enfants, d'anges, de hiboux, de fous et de papillons aussi grands que des enfants, qui riaient, raillaient et m'injuriaient.

Affreusement effrayé, je tombai à terre. Et je criai de terreur comme jamais je n'ai crié.

Mais mon propre cri me réveilla, et je revins à moi. »

C'est ainsi que Zarathoustra raconta son rêve, après quoi il se tut, car il ne savait comment interpréter ce songe. Mais le disciple qu'il aimait entre tous se leva vivement, saisit la main de Zarathoustra et dit :

« Ta vie elle-même nous donne le sens de ce rêve, ô Zarathoustra. N'es-tu pas ce vent âpre qui siffle et enfonce les portes des Châteaux de la Mort ?

N'es-tu pas ce cercueil plein des méchancetés bariolées et des moues angéliques de la vie ?

En vérité, c'est pareil au rire d'une multitude d'enfants que Zarathoustra pénètre dans toutes les chambres mortuaires, se riant des veilleurs de nuit, des veilleurs de tombes et de tous ceux qui font cliqueter de sinistres clefs.

Tu les mettras en fuite, tu les terrasseras tous par ton rire ; leur pâmoison, puis leur réveil, témoigneront du pouvoir que tu as sur eux.

Et même quand surviendront le long crépuscule et la mortelle lassitude, tu ne t'effaceras pas à notre ciel, intercesseur de la vie !

Tu nous as fait voir des étoiles nouvelles et de nouvelles splendeurs nocturnes. En vérité, tu as déployé au-dessus de nos têtes le rire lui-même ainsi qu'un pavillon bariolé.

Désormais un rire enfantin jaillira toujours des cercueils ; désormais un vent fort secouera toute lassitude mortelle ; tu nous en es toi-même le garant et le prophète.

En vérité, *tu as rêvé tes ennemis eux-mêmes* – et ce fut le pire de tes rêves.

Mais de même que tu t'es réveillé d'eux en revenant à toi, ils se réveilleront d'eux-mêmes – et viendront à toi ! »

Ainsi parla le disciple, et tous les autres se pressant autour de Zarathoustra lui prirent les mains et voulurent le persuader de quitter sa couche et sa tristesse et de revenir vers eux. Mais Zarathoustra demeurait assis rigide sur sa couche et son regard semblait absent. Il regardait ses disciples comme celui qui revient d'une longue absence et scrutait leurs visages ; et il n'arrivait point à les reconnaître. Mais quand ils le soulevèrent et le mirent sur ses pieds, voici que soudain son regard changea ; il comprit tout ce qui était advenu, se lissa la barbe et dit d'une voix forte :

« Allons, tout cela est du passé maintenant ; mais faites en sorte, mes disciples, que nous ayons un bon repas, et au plus tôt. Voilà comment j'entends faire pénitence pour mes mauvais rêves.

Mais le Prophète viendra boire et manger à mes côtés ; et je suis bien sûr que je saurai lui indiquer une mer où il pourra se noyer. »

Ainsi parlait Zarathoustra. Mais là-dessus il dévisagea longuement le disciple qui avait interprété son rêve ; et il hochait la tête, ce faisant.

DE LA RÉDEMPTION

Un jour que Zarathoustra passait le grand pont, infirmes et mendiants l'entourèrent¹⁷, et un bossu lui parla ainsi :

« Vois, Zarathoustra : le peuple même s'instruit à t'écouter et commence à croire à tes paroles, mais pour qu'il y croie tout à fait, une chose est encore nécessaire : que tu nous convertisses, nous les infirmes. En voici un joli choix sous tes yeux, et certes c'est une occasion qu'on peut saisir par plus d'un cheveu. Tu peux guérir des aveugles et faire marcher les paralytiques ; et celui qui porte sur le dos plus que son compte, tu pourrais lui en prendre

un peu. Voilà, ce me semble, la vraie manière de faire croire les infirmes en Zarathoustra. »

Mais Zarathoustra répondit à ce discoureur : « Prendre au bossu sa bosse, c'est lui prendre son esprit, à ce que dit le peuple. Et quand on rend la vue à un aveugle, il voit trop de mal sur terre, et il maudit celui qui l'a guéri. Mais celui qui fait marcher un paralytique lui fait plus de mal encore ; car à peine peut-il marcher qu'il se sauve, emportant tous ses vices avec lui. Voilà l'opinion du peuple au sujet des infirmes. Et pourquoi Zarathoustra ne se laisserait-il pas instruire par le peuple, puisque le peuple se laisse instruire par Zarathoustra ?

Mais depuis que je vis chez les hommes, c'est bien le dernier de mes soucis qu'il manque un œil à celui-ci, une oreille à celui-là et la jambe à un tiers, et que d'autres aient perdu la langue ou le nez ou la tête.

Je vois et j'ai vu des horreurs pires, les unes dont je préférerais ne pas parler, et d'autres que je n'arrive même pas à passer sous silence ; j'ai vu des hommes auxquels tout manque, à cela près qu'ils ont trop d'un seul membre, des hommes qui ne sont qu'un grand œil ou qu'une grande gueule ou qu'une large panse ou quelque autre difformité ; je les appelle des infirmes à rebours.

Et quand j'ai quitté ma solitude et que j'ai pour la première fois franchi ce pont, je n'en pouvais croire mes yeux, je regardais de-ci de-là, et je finis par dire : « Mais c'est une oreille ! Une oreille aussi grande qu'un homme ! » Mais en y regardant de plus près, voici que sous l'oreille s'agitait autre chose de pitoyablement menu, misérable et débile. Et en vérité, l'oreille énorme était posée sur une tige mince et courte, et cette tige était un homme ! A l'aide d'une lunette, on pouvait même distinguer un petit visage jaloux et une petite âme boursouflée qui pendaient au bout de la tige. Pourtant le peuple m'assura que cette oreille était non seulement un homme, mais un grand homme, un génie. Toutefois je n'ai jamais cru ce que le peuple dit des grands hommes, et je persistai à croire que c'était un infirme à rebours, avec trop peu de tout, et trop d'une seule chose. »

Quand Zarathoustra eut ainsi parlé au bossu et à ceux dont il était l'organe et le porte-parole, il se tourna avec humeur vers ses disciples et leur dit :

« En vérité, mes amis, quand je passe parmi les hommes, je ne vois que débris et tronçons d'hommes¹⁸.

Le plus affreux à mes yeux, c'est que je trouve l'homme fracassé et éparé comme sur un champ de carnage ou d'abattage.

Et mon regard a beau se reporter du présent au passé, partout il ne retrouve que débris, tronçons, hasards horribles – et nulle part des hommes.

Le présent et le passé de cette terre – hélas ! mes amis – c'est pour *moi* le plus intolérable ; et je ne pourrais vivre si je n'étais aussi le voyant de ce qui viendra.

Le voyant, le voulant, le créateur, l'avenir et le pont qui mène à cet avenir – hélas ! l'infirme aussi qui se tient à l'entrée du pont – Zarathoustra est tout cela.

Et vous aussi, vous vous demandez souvent : « Zarathoustra, qu'est-il pour nous ? Comment le désignerons-nous ? » Et comme moi vous ne vous répondez qu'en vous posant des questions nouvelles¹⁹.

Est-il promesse – ou accomplissement ? Usurpateur – ou héritier ? Automne – ou soc de charrue ? Médecin – ou convalescent ?

Est-il poète – ou véridique ? Libérateur – ou dompteur ? Bon – ou méchant ?

Je passe parmi les hommes comme parmi des fragments d'avenir – de cet avenir dont j'ai la vision.

Et tout mon rêve et tout mon effort, c'est de réunir et d'assembler en un tout ce qui n'est que débris, énigmes et horribles hasards.

Et comment supporterais-je d'être homme, si l'homme n'était aussi poète et déchiffreur d'énigmes et rédempteur du hasard²⁰ ?

Délivrer les hommes passés, et qu'au lieu de dire : « Cela fut », on dise : « C'est ce que j'ai voulu », – voilà ce que j'appellerais la rédemption.

Le vouloir, tel est le nom du rédempteur, du messenger de joie ; c'est là ce que je vous ai enseigné, mes amis. Mais apprenez ceci encore : le vouloir lui-même est captif.

Vouloir est délivrance ; mais comment s'appelle ce qui met aux fers le libérateur lui-même ?

« C'est passé, c'est un fait » – parole qui remplit de contrition et de douleur le vouloir en sa solitude. Impuissant contre tout ce qui est révolu, il regarde avec hostilité tout le passé.

Le vouloir ne peut rien sur ce qui est derrière lui. Ne pouvoir détruire le temps ni l'avidité dévorante du temps, telle est la détresse la plus solitaire du vouloir.

Vouloir est délivrance ; qu'est-ce que le vouloir invente pour s'affranchir de sa détresse et se rire de sa prison ?

Hélas ! tout prisonnier devient fol ! Follement aussi le vouloir captif se libère.

Que le temps ne puisse revenir en arrière, c'est là son grief. « Ça, le fait accompli » – ainsi nomme-t-on le roc qu'il ne peut déplacer.

Alors il roule des blocs de dépit et de colère et se venge de tout ce qui ne ressent pas comme lui dépit et colère.

C'est ainsi que le vouloir libérateur se fait malfaiteur, et sur tout ce qui est apte à la souffrance il se venge de ne pouvoir revenir en arrière.

Car c'est là la *vengeance* même ; le ressentiment du vouloir contre le temps et son « Cela fut ».

En vérité, il y a une grande folie dans notre vouloir, et pour tous les humains c'est une malédiction que cette folie ait appris à devenir esprit.

*L'esprit de vengeance*²¹, telle est, ô mes amis, la forme supérieure de la réflexion chez l'homme jusqu'à ce jour ; et où il y avait souffrance, on exigea que cette souffrance fût châtiment.

Châtiment – tel est le nom que se donne la vengeance, mot menteur qui lui sert à feindre une bonne conscience.

Et comme chez le voulant lui-même il y a douleur, parce qu'il ne peut revenir sur le passé, il a fallu que le vouloir lui-même et la vie entière apparussent comme un châtiment.

Et dès lors nuées sur nuées s'amoncelèrent sur l'esprit, jusqu'au jour où la folie finit par prêcher : « Tout passe, c'est donc que tout a mérité de passer.

Et c'est la justice même que cette loi du temps qui l'oblige à dévorer ses propres enfants », – ainsi prêcha la folie.

« Toutes choses sont réglées selon un ordre moral de légalité et de châtiment. Comment nous délivrer du flux incessant des choses et du châtiment qu'est l'existence ? » – ainsi prêchait la folie.

« Peut-il y avoir rédemption, s'il existe un droit éternel ? Hélas ! nul ne pourra jamais rouler le roc du « fait accompli » ; toutes les peines, de toute nécessité, sont éternelles. » Ainsi prêchait la folie.

« Aucune action ne peut être effacée. Comment le châtiment pourrait-il l'abolir ? Voilà bien le caractère éternel de ce châtiment qu'est l'existence ; l'existence ne peut être qu'une suite éternelle d'actes et de fautes.

A moins que le vouloir ne finisse par se libérer et que le vouloir ne devienne non-vouloir » ; mais vous connaissez, mes frères, cette ritournelle

de la déraison.

Je vous ai détournés de cette ritournelle en vous enseignant : le vouloir est créateur.

Tout ce qui fut n'est que fragment, énigme et horrible hasard, jusqu'au jour où le vouloir créateur déclare : « Mais moi, je l'ai voulu ainsi. »

Jusqu'au jour où le vouloir créateur déclare : « Mais je le veux ainsi. Et je le voudrai ainsi. »

Mais a-t-il jamais dit ces paroles ? Et quand sera-ce ? Le vouloir a-t-il déjà déposé le harnais de sa propre folie ?

Le vouloir est-il déjà devenu le rédempteur de soi-même, le messenger de joie ? A-t-il désappris l'esprit de vengeance et toute espèce de grincement de dents ?

Et qui donc lui a enseigné à se réconcilier avec le temps et à faire ce qui est plus haut que toute réconciliation ?

Ce que doit vouloir le vouloir qui est vouloir de puissance dépasse toute réconciliation – mais comment en arrive-t-il là ? Qui lui a enseigné à vouloir même le retour de tout ce qui fut ? »

– Mais arrivé à ce point de son discours, il advint que Zarathoustra se tut brusquement et parut en proie à l'épouvante.

Il posa sur ses disciples un regard effaré, qui perçait comme de flèches leurs pensées et arrière-pensées. Mais au bout d'un court instant il se reprit à sourire et ajouta d'un ton rasséréné :

« S'il est difficile de vivre avec les hommes, c'est qu'il est difficile de se taire. Surtout quand on est bavard. »

Ainsi parlait Zarathoustra. Mais le bossu avait écouté ces propos, en se voilant la face ; toutefois quand il entendit rire Zarathoustra, il leva la tête d'un air curieux et dit lentement :

« Mais pourquoi Zarathoustra nous parle-t-il autrement qu'à ses disciples ? »

Zarathoustra répondit : « Qu'y a-t-il là d'étrange ? Aux bossus il est bien permis de parler bossu. »

« C'est bon, dit le bossu ; et à ses élèves il est permis de trahir les secrets de l'école.

Mais pourquoi Zarathoustra parle-t-il autrement à ses disciples qu'à lui-même ? »

DE LA PRUDENCE

AVEC LES HOMMES

Ce n'est pas l'altitude²², c'est la pente qui m'effraie.

La pente d'où le regard se précipite *vers les profondeurs*, tandis que la main cherche à se raccrocher aux *hauteurs*. Et le cœur est pris de vertige en ce double vouloir.

Hélas ! amis, avez-vous bien deviné le double vouloir de mon cœur ?

Car, pour *moi*, le versant et le péril, c'est que mon regard se précipite vers les hauteurs, tandis que ma main cherche à se retenir et à s'appuyer – aux profondeurs.

Mon vouloir se cramponne à l'homme, je me lie de chaînes à l'homme, parce que je me sens entraîné vers le Surhumain ; c'est vers lui que tend mon autre vouloir.

Et si je vis en aveugle chez les hommes, comme si je ne les connaissais point, c'est *afin que* ma main ne perde pas toute confiance en un appui ferme.

Hommes, je ne vous connais pas, cette obscurité et cette consolation m'enveloppent souvent.

Je demeure assis sous le porche, offert à tous les fripons, et demandant : « Qui veut me duper ? »

Ma première prudence avec les hommes, c'est de me laisser duper et de ne pas me méfier des trompeurs.

Hélas ! si je me méfiais de l'homme, l'homme pourrait-il encore me servir d'ancre pour retenir mon ballon ? Trop aisément je me laisserais enlever bien haut, bien loin.

La première prudence qui règle mon destin, c'est d'être nécessairement sans prudence.

Et si l'on ne veut pas mourir de soif chez les hommes, il faut apprendre à boire à toutes les coupes ; et si l'on veut rester pur chez les hommes, il faut savoir se laver même avec de l'eau sale.

Et voici l'exhortation que je me suis adressée à moi-même : « Allons ! Courage, vieux cœur ! Un malheur t'est survenu ; tires-en profit comme d'un bonheur. »

Mais voici ma seconde prudence humaine : je ménage les *vaniteux* plus que les orgueilleux.

La vanité blessée, n'est-elle pas la mère de toutes les tragédies ? Mais où il y a orgueil blessé, il naît quelque chose de meilleur encore que l'orgueil.

Pour que la vie soit bonne à voir, il faut qu'elle joue bien son jeu ; mais il faut de bons acteurs.

J'ai trouvé chez tous les vaniteux de bons acteurs ; ils jouent leur rôle et veulent qu'on ait plaisir à leur jeu, ils mettent tout leur esprit dans ce vouloir.

Ils se mettent en scène, ils s'inventent eux-mêmes ; devant eux j'aime assister au spectacle de la vie ; c'est une cure de la mélancolie.

Aussi je ménage les vaniteux, parce qu'ils sont les médecins de ma tristesse et m'attachent à l'homme comme à un spectacle.

Et par surcroît, qui peut mesurer chez le vaniteux toute la profondeur de sa modestie ? Je l'aime et je le plains à cause de sa modestie²³.

Il a besoin de vous pour apprendre à croire en soi, il se repaît de vos regards, il vient manger sa louange dans vos mains.

Il croit jusqu'à vos mensonges, quand vous lui mentez bien ; car au fond de lui son cœur soupire : « Que suis-je ? »

Et si la vraie vertu est celle qui s'ignore, eh bien ! le vaniteux ignore totalement sa propre modestie.

Mais voici ma troisième prudence humaine : je ne permets pas à votre pleutrerie de me gâter le spectacle des *méchants*²⁴.

Je contemple avec ravissement les merveilles que fait éclore un soleil torride : tigres, palmiers et serpents à sonnettes.

Mais chez les hommes aussi il y a de beaux produits d'un soleil torride, et des merveilles admirables chez les méchants.

Sans doute, de même que vos sages insignes ne me paraissent pas si sages, j'ai trouvé aussi la méchanceté humaine inférieure à sa renommée.

Et souvent je me suis demandé en hochant la tête : « Pourquoi faire tinter ainsi vos sonnettes, serpents à sonnettes ? »

En vérité, il y a pour le mal aussi des perspectives d'avenir. Et l'on n'a pas encore découvert la zone la plus torride de l'humanité.

Que de choses passent dès maintenant pour la pire des méchancetés, et n'ont guère que douze pieds de large et trois mois de durée ! Mais il naîtra un jour de plus énormes dragons.

Car afin que le Surhumain ait aussi son dragon²⁵, son sur-dragon digne de lui, il faudra que beaucoup de soleil torride flambe sur la moiteur des forêts vierges.

Il faudra d'abord que vos chats sauvages se changent en tigres, et vos crapauds venimeux en crocodiles ; car à bon chasseur bon gibier.

Et en vérité, bons et justes, il y a chez vous bien des choses qui prêtent à rire, et d'abord votre effroi de ce qu'on a jusqu'à présent appelé le diable.

Votre âme est si étrangère à toute grandeur que le Surhumain vous *effraierait* par sa bonté.

Et vous, sages et savants, vous fuiriez le brûlant soleil de la sagesse dans lequel le Surhumain baigne voluptueusement sa nudité²⁶.

Vous, les hommes les plus hauts que mon regard ait contemplés, mon doute à votre endroit, mon sourire sous cape c'est que, je le devine, vous appelleriez mon Surhumain – diable !

Hélas ! je me suis lassé de ces hommes supérieurs, de ces meilleurs. Du haut de leur « hauteur » j'ai aspiré à monter plus haut, à sortir, à m'éloigner pour aller rejoindre le Surhumain.

Un frisson d'effroi m'a saisi en les voyant nus, ces meilleurs ; et des ailes me sont poussées pour m'envoler vers les lointains futurs.

Vers des futurs lointains, vers des midis plus méridionaux que ne les rêva jamais aucun sculpteur, lieux où les dieux auraient honte de tout vêtement.

Mais vous, je veux *vous* voir costumés, vous mes proches, mes congénères ; je veux vous voir parés, gonflés de vanité et de dignité dans votre rôle de « bons et justes ».

Et moi-même, j'irai m'asseoir parmi vous, travesti – afin que nous soyons sûrs de nous *méconnaître*, vous et moi – voilà ma dernière prudence avec les hommes²⁷.

Ainsi parlait Zarathoustra.

L' HEURE DU SUPRÊME SILENCE

Que m'est-il arrivé, amis ? Vous me voyez troublé, entraîné malgré moi, docile malgré moi, prêt à m'éloigner – hélas ! à m'éloigner *de vous*.

Oui, une fois encore, il faut que Zarathoustra rentre dans sa solitude ; mais c'est à contrecœur cette fois que l'ours retourne à sa caverne.

Que m'est-il advenu ? Qui me donne cet ordre ? Hélas ! c'est ma souveraine irritée qui l'exige ; elle a parlé ; vous ai-je jamais dit son nom ?

Hier, vers le soir, *l'heure du suprême silence* m'a parlé ; tel est le nom de ma redoutable souveraine.

Et voici ce qui s'est passé – car il me faut tout vous dire, de peur que votre cœur ne s'endurcisse contre celui qui vous quitte à l'improviste²⁸.

Connaissez-vous l'effroi de celui qui s'endort ?

Il frémit jusqu'au bout des orteils, car il sent le sol se dérober sous lui, et le rêve commence.

Je vous le dis en parabole²⁹ : hier, à l'heure du suprême silence, le sol a manqué sous mes pas ; mon rêve commençait.

L'aiguille avançait, l'horloge de ma vie sembla suspendre son battement – jamais je n'entendis silence pareil alentour, et mon cœur fut saisi d'épouvante.

Car j'entendis comme un chuchotement qui me parlait sans voix, disant : « *Tu le sais, Zarathoustra.* »

Et ce chuchotement m'arracha un cri de terreur, et le sang reflua de mon visage, mais je gardai le silence.

Et quelque chose en moi chuchota de nouveau sans voix : « Tu le sais, Zarathoustra, mais tu ne le dis pas. »

Et je répondis enfin comme par bravade : « Oui, je le sais, mais je ne veux pas le dire. »

Et de nouveau j'entendis ce chuchotement inarticulé : « *Tu ne veux pas, Zarathoustra ? Est-ce bien vrai ? Ne te drape pas dans ton défi.* »

Et je me mis à pleurer et à trembler comme un enfant, et je dis : « Hélas ! je voudrais bien, mais comment faire ? De grâce, épargne-moi ! C'est au-dessus de mes forces. »

Et j'entendis de nouveau ce chuchotement inarticulé : « Qu'importe ta personne, Zarathoustra ? Dis la parole que tu portes en toi, puis brise-toi. »

Et je répondis : « Hélas ! Est-elle bien *à moi*, cette parole ? Qui suis-je ? J'attends un plus digne, je ne suis même pas digne d'être brisé par lui³⁰. »

Et de nouveau cette voix inarticulée se fit entendre : « Qu'importe ce qui t'attend ? Je ne te trouve pas encore assez humble. Rien de coriace comme le cuir de l'humilité³¹. »

Et je répondis : « Que n'a-t-il pas déjà enduré, ce cuir de mon humilité ? J'habite au pied de ma propre cime. A quelle altitude s'élèvent mes cimes ? Nul ne me l'a encore dit. Mais je connais bien mes dépressions. »

Et de nouveau la voix inarticulée se fit entendre : « O Zarathoustra, quand on est fait pour transporter des montagnes, on peut transporter aussi des vallées et des bas-fonds. »

Et je répliquai : « Jamais encore ma parole n'a transporté de montagnes³², et ce que j'ai dit n'a point atteint les hommes. J'ai eu beau aller vers les hommes, je n'ai pas encore réussi à les rejoindre. »

Et derechef cette voix inarticulée me dit : « *Qu'en* sais-tu ? La rosée tombe sur l'herbe dans le plus profond silence des nuits. »

Et je répondis : « Ils se sont ri de moi quand j'ai trouvé et suivi ma propre voie ; et en vérité, mes jambes flageolaient sous moi.

Aussi m'ont-ils dit : « Tu avais oublié le chemin, voici qu'à présent tu as oublié aussi de marcher. »

Et de nouveau cette voix inarticulée me dit : « Que t'importent leurs railleries ? Tu as désappris d'obéir ; à présent il te faut commander³³.

Ne sais-tu pas de qui le monde a besoin ? De l'homme qui commande de grandes choses.

Accomplir de grandes choses est difficile ; mais le plus difficile, c'est de commander de grandes choses.

Ta faute la plus impardonnable, c'est que tu as le pouvoir, et que tu refuses de régner. »

Et je répondis : « Il me manque, pour commander, la voix du lion. »

Et de nouveau ce fut comme un chuchotement qui me parvint : « Les paroles les plus silencieuses sont celles qui apportent la tempête. Les pensées portées sur des pattes de colombe mènent le monde³⁴.

O Zarathoustra, présente-toi comme l'Ombre de celui qui doit venir ; alors tu commanderas, et tu t'avanceras en maître. »

Et je répondis : « J'ai honte. »

Alors de nouveau j'entendis ce murmure sans voix : « Il te faudra d'abord redevenir enfant et perdre cette honte³⁵.

Tu portes encore en toi l'orgueil de la jeunesse, tu n'es devenu jeune que sur le tard ; mais pour redevenir enfant, il te faudra encore triompher de ta jeunesse. »

Et je réfléchis longuement, tout tremblant. Enfin je répétais ce que j'avais dit d'abord : « Je ne veux pas. »

Ce fut alors autour de moi comme un éclat de rire. Hélas ! ce rire me déchirait les entrailles et me perçait le cœur.

Et pour la dernière fois la voix me dit : « O Zarathoustra, tes fruits sont mûrs, mais toi, tu n'es pas mûr pour tes fruits.

Rentre donc dans ta solitude, afin de t'y mortifier³⁶. »

Et il y eut de nouveau comme un éclat de rire et un frôlement de fuite ; puis tout redevint silencieux, d'un silence redoublé. Mais je gisais sur le sol, et la sueur ruisselait de mes membres.

A présent vous savez tout, et pourquoi il me faut retourner à ma solitude. Je ne vous ai rien caché, ô mes amis.

Mais vous avez même appris de moi *quel* est malgré tout l'homme de tous le plus secret – et qui veut l'être.

Ah ! mes amis, il est encore une chose que je voudrais vous dire, une chose encore que je voudrais vous donner.

Pourquoi ne vous la donné-je pas ? Serais-je avare ?

Mais quand Zarathoustra eut dit ces paroles, il fut soudain en proie à la violence de sa douleur ; à l'idée qu'il allait bientôt quitter ses amis il se mit à sangloter tout haut et nul ne parvenait à le consoler. Mais à la nuit, il s'éloigna seul, et laissa là ses amis.

¹ Sur ce terme de « grossesse », cf. *supra*, I^{re} partie, « Des femmelettes jeunes et vieilles », p. 105, note 86.

² Les « purs chercheurs de la connaissance », métaphysiciens ou moralistes, sont ceux qui n'articulent pas connaissance et vie, mais les rendent non seulement hétérogènes, mais aussi réfractaires. Ils s'opposent donc au vivant ou vivace « chercheur » zarathoustrien (cf. *supra*, I^{re} partie, « De la guerre et des guerriers », p. 87, note 58).

³ Il y a dans cette pensée aphoristique comme la continuation d'une analyse précoce de *La Naissance de la tragédie* (Gallimard, 1970), § 3 : « Chez les Grecs la volonté cherchait à se contempler elle-même sous les formes transfigurées du génie et de l'art ; pour se glorifier, il fallait que ses créatures pussent se croire dignes d'être glorifiées, en s'apercevant dans une sphère supérieure, sans que ce monde parfait de la contemplation leur apparût comme un impératif ou comme un reproche. Cette sphère est celle du Beau, dans laquelle ils apercevaient les dieux olympiens, faits à leur image. Au moyen de ce mirage de beauté, le vouloir hellénique luttait contre le talent de souffrir et de pratiquer la sagesse de la douleur, qui est corrélatif au talent artistique ; le monument de cette victoire, c'est Homère, l'artiste naïf » (p. 35).

⁴ En allemand : *Wille zur Liebe*. Cf. également I^{re} partie, « De l'enfant et du mariage », p. 111, note 91.

⁵ Luc, 16, 20-21 : « Un pauvre nommé Lazare était couché à la porte de l'homme riche, couvert d'ulcères et désireux de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche. »

⁶ L'érudition s'avère une inévitable histoire, une accumulation doxographique, dont la prétention à l'objectivité a fait l'objet d'une vigoureuse critique dans la *Seconde considération intempestive* (GF-Flammarion, 1988), § 6, sur « l'historien virtuose de l'époque présente » : « [L'historien] est devenu un écho passif qui, par son résonnement, éveille d'autres échos passifs, jusqu'à ce que toute

l'atmosphère d'une époque soit remplie de l'entrecroisement subtil de pareils échos. Il me semble pourtant que l'on n'entend plus, si je puis m'exprimer ainsi, que les notes hautes, dans les harmonies originales de ce concert historique. Il est impossible alors de deviner ce qu'il y avait là de solide et de puissant, tant les accords ténus et aigus prennent le dessus. Les sons originaux éveillaient l'image d'actions, d'angoisses, de terreurs ; ceux-ci nous bercent et font de nous des jouisseurs douillets. C'est comme si l'on avait arrangé pour deux flûtes la symphonie héroïque pour qu'elle fasse les délices de fumeurs d'opium abîmés dans leurs rêves » (p. 123).

Ainsi : « Les historiens naïfs appellent “objectivité” l'habitude de mesurer les opinions et les actions passées aux opinions qui ont cours au moment où ils écrivent. C'est là qu'ils trouvent le canon de toutes les vérités. Leur travail c'est d'adapter le passé à la trivialité actuelle. Par contre, ils appellent “subjective” toute façon d'écrire l'histoire qui ne considère pas comme canoniques ces opinions populaires » (*ibid.*, p. 125).

⁷ Sur ce point, cf. *supra*, II^e partie, « Des tarentules », p. 144, note 126.

⁸ Cf. *supra*, II^e partie, « Aux îles Fortunées », p. 129, note 111. On pourra ajouter le propos de facture platonicienne qu'on trouve dans *Humain, trop humain*, « Opinions et sentences mêlées », § 32 :

« La prétendue “vérité vraie”.—Le poète fait semblant de connaître à fond les différentes professions, comme par exemple celle de général, de tisserand, de marin et toutes les choses qui les concernent. Il se comporte comme s'il *savait*. En expliquant les destinées et les actes humains, il a l'air d'avoir été présent, lorsque fut tissée la trame du monde : en ce sens c'est un imposteur. Il accomplit ses duperies devant des *ignorants* – c'est pourquoi elles lui réussissent : ceux-ci le louent de son savoir réel et profond et l'induisent enfin à croire qu'il connaît véritablement les choses aussi bien que les spécialistes, qui les connaissent et les exécutent, et même aussi bien que la grande Araignée du monde. L'imposteur finit donc par être de bonne foi et par croire en sa véracité. Les hommes sensibles vont même jusqu'à lui dire en plein visage qu'il possède la vérité et la véracité *supérieures*, – car il arrive parfois à ceux-ci d'être momentanément fatigués de la réalité ; ils prennent alors le rêve poétique pour un relais bienfaisant, une nuit de repos, salutaire au cerveau et au cœur. Ce que le poète voit en rêve leur paraît maintenant d'une valeur supérieure parce que, comme je l'ai dit, ils en éprouvent un sentiment bienfaisant, et toujours les hommes ont cru que ce qui semblait être plus précieux était ce qu'il y avait de plus vrai, de plus réel. Les poètes qui ont *conscience* de ce pouvoir, à eux propre, s'appliquent avec intention à calomnier ce que l'on appelle généralement réalité et à lui donner le caractère de l'incertitude, de l'apparence, de l'inauthenticité, de ce qui s'égare dans le péché, la douleur et l'illusion ; ils exploitent tous les doutes sur les limites de la connaissance, tous les excès du scepticisme, pour draper autour des choses le voile de l'incertitude : afin que, après qu'ils ont accompli cet obscurcissement, l'on interprète, sans hésitation, leurs tours de magie et leurs évocations comme la voie de la “vérité vraie”, de la “réalité réelle” » (*op. cit.*, p. 373-374).

⁹ Certains poètes et artistes ne sont donc pas à la hauteur de leur art et de ses exigences extrêmes. Ce dont nous éclaire *Le Gai Savoir*, livre V, § 369 : « Un créateur constant, une sorte d'homme “maternel” au grand sens du terme, qui n'aurait plus d'autre souci que ceux des grossesses et des accouchements de son esprit, qui n'aurait pas même le temps de réfléchir ni à lui-même ni à son œuvre, ni de se confronter avec elle, qui même ne serait plus désireux d'exercer son goût, et qui l'oublierait simplement, quitte à l'abandonner ou à le laisser tomber, – peut-être pareil auteur en viendrait-il à produire des œuvres dont depuis longtemps déjà il ne serait plus capable de juger la portée : de sorte qu'il ne dirait et ne penserait plus que des sottises à leur sujet » (*op. cit.*, p. 264).

D'où également le propos qu'on trouvera plus loin dans « Des tables anciennes et nouvelles », § 2, p. 249 : « j'ai honte d'avoir encore à parler en poète ».

¹⁰ Matthieu, 7, 9 : « Lequel de vous donnera une pierre à son fils s'il lui demande du pain ? »

¹¹ La mythologie grecque place les forges d'Héphaïstos sous divers volcans, et notamment sous l'île de Lemnos, où Héphaïstos fut précipité par Zeus et « sur laquelle [fumait] perpétuellement une

montagne incandescente » – au moins, dans les faits, jusqu'au début du XIX^e siècle.

12 Accomplissant les idéaux du christianisme, l'Église aurait pour mission fondamentale de « transformer l'homme en un *avorton sublime* » (*Par-delà bien et mal*, op. cit., III^e partie, § 62, p. 78). On pourrait alors dire qu'elle emploie l'ensemble de l'appareil « idéologique » et « coercitif » dont elle dispose et qu'elle entretient, pour se perpétuer dans sa mission et en renouveler perpétuellement la justification.

En quoi elle est bien « une manière d'État », mais précisément avec cette nuance qu'elle n'est pas à proprement parler un État : « N'oublions pas, en fin de compte, ce que représente une Église, notamment par opposition à n'importe quel "État" : une Église est avant tout une structure de domination qui assure à l'homme *plus spirituel* le rang suprême et qui croit à la puissance de la spiritualité, afin de s'interdire tout recours à des moyens de violence plus grossiers – par cela seul, l'Église est sous tous les rapports une institution *plus noble* que l'État... » (*Le Gai Savoir*, op. cit., livre V, § 358, p. 252).

On remarquera le lien paradoxal du mensonge (*Zarathoustra*) et de la noblesse (*Le Gai Savoir*).

13 Pour comprendre cette métaphore, cf. *supra*, I^{re} partie, « De la vertu qui donne » où l'on rencontre deux items : a) la notion de « nature d'or » (p. 115, note 96) ; b) la notion de « terre » (p. 117, note 99).

14 L'Ecclésiaste, 3, 1 : « Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux. »

15 Cf. L'Ecclésiaste, *passim*.

16 Cf. *supra*, « Prologue », § 2, p. 46.

17 Le rassemblement autour du Christ d'une foule disparate d'infirmités et de laissés-pour-compte est un procédé narratif fréquent des Évangiles (par ex. : Matthieu, 15, 30 ; Luc, 8, 40 ; Marc, 9, 14 ; Jean, 12, 9). L'atmosphère du *Zarathoustra* paraît cependant ici assez parodique.

18 Ce thème de la disparate humaine traverse de part en part le corpus nietzschéen. On peut le résumer grossièrement par une alternative mise en place au début de *Humain, trop humain*, où Nietzsche montre que classiquement on a pensé l'homme dans la perspective de sa « vérité éternelle », en « oubliant » sa vie et ses hasards. Il faut à rebours apprendre à penser dans l'homme une puissance réfractaire à toute formalisation abstraite et en énoncer « des petites vérités discrètes [et] sans apparence » (*ibid.*, § 3, p. 13).

19 Marc fait état de questions analogues au sujet du Christ (8, 27-30).

20 Cf. *infra*, III^e partie, « Sur le mont des Oliviers », p. 226, note 222.

21 « Partout où l'on cherchait des responsabilités, c'était l'instinct de vengeance qui était à l'œuvre. Cet instinct de vengeance, durant des milliers d'années, s'est rendu maître de l'humanité au point qu'il détermine toute la métaphysique, toute la psychologie, toute la science historique, mais avant tout la morale. Partout où est allée la pensée humaine, elle a entraîné dans les choses le bacille de la vengeance. Elle a rendu malade, par son moyen, Dieu lui-même, elle a privé l'existence entière de son innocence : et cela en ramenant tout état de faits à une volonté, à des intentions et des actes de responsabilité. Toute la doctrine de la volonté, cette *falsification* néfaste dans la psychologie tout entière, a été principalement inventée en vue de la punition. C'était l'*utilité* sociale de la punition qui garantissait à cette idée sa dignité, sa puissance, sa vérité. Il faut chercher les promoteurs de cette psychologie – la psychologie de la volonté – dans les classes qui ont la pénalité entre les mains, avant tout dans la classe des prêtres qui se trouvaient à la tête des plus anciennes communautés : ceux-ci voulaient s'arroger le droit de se venger, – ils voulaient créer pour Dieu un droit à la vengeance. Dans ce but l'homme était imaginé "libre" ; dans ce but toute action devait être imaginée comme voulue, l'origine de toute action se trouvant dans la conscience. Mais, par ces propositions, la vieille psychologie est réfutée.

Aujourd'hui que l'Europe semble être entrée dans le mouvement contraire, que nous autres Alcyoniens nous nous efforçons d'extirper de nouveau du monde l'idée de *faute* et de *punition*, aujourd'hui que nous nous donnons la plus grande peine de l'éteindre, et que nous mettons tout notre

sérieux à purifier de cette impureté la psychologie, la morale, l'histoire, la nature, les institutions et les sanctions sociales, Dieu lui-même – en qui devons-nous voir nos antagonistes naturels ? Précisément dans ces apôtres de la vengeance et du ressentiment, dans ceux qui sont *par excellence* ces pessimistes indignés, qui se font une mission de sanctifier leur malpropreté sous le nom d'“indignation”... Nous autres qui souhaitons que le devenir regagne son innocence, nous voudrions être les missionnaires d'une idée plus pure : l'idée que personne n'a donné à l'homme ses qualités, ni Dieu, ni la société, ni ses parents, ni ses ancêtres, ni lui-même, que la *faute* de son existence n'incombe à personne... Il n'existe pas d'être qui puisse être rendu responsable du fait que quelqu'un se trouve là, que quelqu'un est fait de telle ou telle manière, que quelqu'un est né dans ces circonstances et dans ce milieu. – *C'est une grande consolation de savoir qu'il n'existe pas de pareil être...* Nous *ne* sommes *pas* les résultats d'une intention éternelle, d'une volonté, d'un désir, par notre moyen on ne fait pas la tentative de réaliser un “idéal de perfection” ou bien un “idéal de bonheur”, ou bien un “idéal de vertu”, – nous sommes d'ailleurs tout aussi peu la méprise de Dieu, une méprise dont il eut peur lui-même (on sait que l'Ancien Testament commence par cette idée). Il n'existe nul endroit, nul but, nul sens sur quoi nous puissions décharger notre être, notre façon d'être de telle ou telle manière. Mais avant tout, personne ne serait capable de nous décharger : on ne peut pas juger, mesurer, comparer ou même nier l'ensemble ! Pourquoi pas ? – Pour cinq raisons, accessibles toutes les cinq aux intelligences, fussent-elles même les plus médiocres : par exemple parce qu'il *n'existe rien en dehors du Tout...* Et, encore une fois, c'est là une grande consolation, car c'est là que repose l'innocence de tout ce qui est » (VP1 212, p. 227-229, VP2 765, CM XIV 15 (30)).

22 Sur ce concept, cf. *infra*, III^e partie, « Avant l'aurore », p. 213, note 204.

23 La « dialectique » de la vanité et de la modestie est ainsi développée dans *Par-delà bien et mal*, § 261 : « La vanité est peut-être une des choses qu'un esprit noble a le plus de peine à comprendre : il sera tenté de la nier même là où un autre type d'hommes croira la saisir à pleines mains. Le problème pour lui est de se représenter des êtres qui cherchent à inspirer une bonne opinion d'eux-mêmes, bien qu'ils ne l'aient pas – et donc ne la “méritent” pas – et qui, là-dessus, *croient* eux-mêmes à cette bonne opinion. Un pareil raisonnement lui paraît d'une part trahir un tel manque de goût et de respect de soi, d'autre part attester une si baroque déraison, qu'il est enclin à voir dans la vanité une exception et à la mettre en doute dans la plupart des cas où on parle d'elle. Il dira par exemple : “Je peux me tromper sur ma propre valeur et pourtant exiger d'autrui qu'il reconnaisse la valeur que je me donne, – mais ce n'est pas là de la vanité ; c'est de la présomption ou, dans la majorité des cas, ce qu'on appelle 'humilité' ou 'modestie'.” Ou bien : “Je puis avoir bien des raisons de me réjouir de la bonne opinion que les autres ont de moi, soit que je les respecte, les aime et prenne plaisir à chacune de leurs joies, soit que leur bonne opinion vienne confirmer et fortifier ma propre bonne opinion de moi, soit que la bonne opinion d'autrui me serve ou puisse me servir même si je ne la partage pas ; mais tout cela n'est pas de la vanité.” L'individu aristocratique doit d'abord faire l'effort, en s'appuyant notamment sur l'histoire, de se pénétrer de ce fait : que depuis des temps immémoriaux, dans toutes les classes inférieures, l'homme du commun *n'était* que ce qu'il *passait pour être* ; n'ayant nullement l'habitude de fixer lui-même des valeurs, il ne se conférait pas non plus d'autre valeur que celle que lui attribuaient ses maîtres (car créer des valeurs est proprement *le droit du seigneur*). On peut considérer que c'est par suite d'un très puissant atavisme que, de nos jours encore, l'homme ordinaire, commence par *attendre* d'être jugé pour se soumettre ensuite d'instinct à ce jugement ; il ne se soumet d'ailleurs pas seulement à la bonne opinion qu'on peut avoir de lui, mais aussi à des jugements défavorables et injustes (qu'on songe, par exemple, à la manière dont les dévotes apprennent de leurs confesseurs à s'estimer ou à se mésestimer elles-mêmes, comment les chrétiens en général apprennent à se juger par l'intermédiaire de leur Église). Il est certain que le lent avènement de l'ordre démocratique (et sa cause, le mélange des sangs entre maîtres et esclaves) va désormais stimuler et répandre la tendance, à l'origine aristocratique et rare, de s'attribuer soi-même une valeur et de “penser du bien” de soi ; mais cette tendance s'oppose en tout temps à un penchant plus ancien, plus répandu et plus profondément enraciné, et dans le phénomène de la “vanité” le

penchant le plus ancien prévaut sur le plus récent. Le vaniteux se réjouit de *tout* jugement favorable sur sa personne (qu'il lui soit utile ou non, qu'il soit vrai ou faux), de même qu'il souffre de tout jugement défavorable : il se soumet à l'un et à l'autre, il se *sent* soumis à l'opinion du fait de cet instinct archaïque de soumission qui se manifeste en lui. – Dans le sang du vaniteux, c'est "l'esclave", un reste d'astuce servile – et quelle part de l'esclave ne subsiste pas aujourd'hui encore dans la femme, par exemple ! – qui cherche à nous *tromper* en nous donnant une bonne opinion de lui ; c'est aussi l'esclave qui s'incline ensuite devant cette opinion, comme s'il ne l'avait pas provoquée. – Encore une fois : la vanité est un atavisme » (*op. cit.*, p. 186-187).

²⁴ Sur les « méchants », cf. *supra*, I^{re} partie, « De la guerre et des guerriers », p. 86, note 57.

²⁵ Le « dragon » est vaincu au début comme à la fin des temps : terrassé ou écrasé par l'Éternel (Esaïe, 27, 1 ou 51, 9 ; Psaumes, 74, 13 ou 91, 13) ; ou bien combattu par Michel et ses anges dans l'Apocalypse de Jean, 12, *passim*. La défaite du dragon est ainsi celle du chaos et marque l'avènement d'un ordre immuable et conforme à la volonté de Dieu. On comprend alors « que le Surhumain ait ainsi son dragon, son sur-dragon digne de lui », car le Surhumain est acceptation du chaos et identification à son devenir et son innocence.

Sur « chaos », cf. *supra*, « Prologue », § 5, p. 52. – Comparer également l'usage fait ici du symbole du dragon à celui fait *supra*, I^{re} partie, « Des trois métamorphoses », p. 64.

²⁶ Sur ce point, cf. *supra*, I^{re} partie, « De l'ami », p. 96, note 70.

²⁷ Voir *Ecce Homo*, « Pourquoi je suis un destin », § 4 : « Zarathoustra, le premier psychologue des bons, est – par conséquent – ami des méchants. Si un homme du type de la *décadence* s'est hissé au rang du type suprême, cela n'a pu arriver qu'au prix du type opposé, de l'homme du type fort et viable. Si la bête de troupeau rayonne dans la splendeur de la plus pure vertu, c'est que l'homme d'exception est ravalé au rang de mauvais. Si le mensonge à tout prix revendique pour son optique le mot "vérité", c'est que l'homme vraiment véridique doit se retrouver sous les noms les plus abjects. Zarathoustra ne laisse ici planer aucun doute : il dit que c'est la connaissance des bons, des "meilleurs" qui a, justement, suscité son horreur de l'homme en général ; c'est *cette* répugnance-là qui lui a donné des ailes "pour planer dans les futurs lointains", – il ne dissimule pas que *son* type d'homme à lui, type relativement surhumain, est justement surhumain en comparaison avec les *bons*, et que les bons et les justes traiteraient son surhumain de *diable*. [...] C'est à cet endroit et nulle part ailleurs qu'il faut commencer pour saisir ce que *veut* Zarathoustra : l'espèce d'homme qu'il conçoit conçoit la réalité *comme elle est* : elle est assez forte pour cela –, elle ne lui reste pas étrangère ni éloignée d'elle, elle est *cette réalité même*, elle contient elle aussi en soi ce qu'a cette réalité d'effroyable et de douteux, car *c'est par là seulement que l'homme peut avoir de la grandeur...* » (*op. cit.*, p. 155-156).

²⁸ Deutéronome, 15, 7 : « Tu n'endurciras point ton cœur, et tu ne fermeras point ta main devant ton frère indigent. »

²⁹ En allemand : *Gleichnis* ; cf. *infra*, III^e partie, « Le retour au pays », p. 235, note 233.

³⁰ Matthieu, 3, 11 : « Celui qui vient après moi est plus digne que moi, et je ne suis pas digne de porter ses souliers. »

³¹ Cf. *supra*, II^e partie, « Des prêtres », p. 134, note 114.

³² Cf. *supra*, II^e partie, « Des sages illustres », p. 149, note 133.

³³ Sur « commandement et obéissance », cf. *infra*, III^e partie, « Des tables anciennes et nouvelles », § 4, p. 252, note 263.

³⁴ Ce passage, ainsi que le début de « Aux îles Fortunées » (*supra*, p. 128) est commenté par Nietzsche en ces termes : « Celui qui parle ici n'est pas un fanatique, ici on ne "prêche" pas, on n'exige pas la *foi* : d'une infinie plénitude de lumière et d'un abîme de bonheur tombe goutte après goutte, parole après parole, – le *tempo* de ces discours est une tendre lenteur. Seuls les élus d'entre les

élus y accèdent ; en l'occurrence c'est un privilège sans pareil que d'être auditeur ; il n'est pas donné à n'importe qui d'avoir des oreilles pour Zarathoustra... » (*Ecce Homo*, *op. cit.*, « Préface », p. 50).

[35](#) Cf. *Le Gai Savoir*, livre III, § 275 : « Quel est le sceau de la liberté acquise ? Ne plus avoir honte de soi-même » (*op. cit.*, p. 173).

[36](#) La corrélation entre solitude et souffrance est thématifiée dans *Par-delà bien et mal*, § 44, comme liberté de l'esprit, volonté extrême de vivre, et philosophie. Mais elle est aussi résumée par ce propos lapidaire : « tre seul avec une grande pensée est insupportable » (CM XI 29 (8), p. 58). – Cf. également *infra*, III^e partie « Avant l'aurore », p. 214, note 205.

TROISIÈME PARTIE

Vous levez les yeux vers les hauteurs, parce que vous aspirez à monter.

Mais moi j'abaisse mes regards, parce que je suis sur la cime.

Qui d'entre vous est capable de rire alors qu'il a atteint la cime ?

Celui qui gravit les plus hautes cimes se rit des jeux tragiques de la scène comme de la gravité tragique de la vie.

Ainsi parlait Zarathoustra,

I^{re} partie.

« Lire et écrire. »

LE VOYAGEUR

Il était minuit quand Zarathoustra se mit en route pour franchir la crête de l'île afin d'arriver dès le point du jour sur l'autre rive ; car c'est là qu'il voulait s'embarquer. On y trouvait, en effet, une bonne rade où des navires étrangers aimaient à jeter l'ancre ; ils prenaient à leur bord ceux qui voulaient quitter les îles Fortunées et passer la mer. Chemin faisant, tout en gravissant la montagne, Zarathoustra songeait aux nombreuses courses solitaires qu'il avait faites dès sa jeunesse, à tous les monts, les crêtes et les cimes qu'il avait déjà escaladés.

« Je suis un voyageur, un grimpeur de montagnes, se disait-il en son cœur, je n'aime point les plaines et il semble que je ne puisse longtemps me fixer.

Et quels que doivent être encore mes destins et mes aventures, ils impliqueront un voyage ou une ascension de montagne ; on ne répète jamais que sa propre expérience.

Le temps n'est plus où je pouvais encore être en butte au hasard ; quel lot *pourrait* m'échoir encore qui ne soit déjà mien ?

Ce qui revient à moi, ce qui retrouve en moi sa patrie, c'est mon propre Moi, et la part de ce Moi qui avait longtemps séjourné en terre étrangère, dispersée parmi les hasards et les choses.

Et je sais encore ceci : j'ai à présent devant moi ma cime suprême et ce qui m'a été le plus longtemps épargné.

Hélas ! Il me reste à monter la route la plus âpre. Hélas ! j'ai commencé mon ascension la plus solitaire.

Mais quand on est de mon espèce, on ne peut échapper à une heure semblable, celle qui nous dit : A présent tu vas enfin te mettre en route vers la grandeur. La cime et l'abîme se confondent à présent en une même résolution¹.

Tu es en marche vers ta grandeur ; ton suprême refuge, c'est maintenant ce qui fut jusqu'à ce jour ton suprême péril².

Tu suis le chemin de ta grandeur ; ton meilleur courage sera que derrière toi il n'y a plus de route.

Tu suis le chemin de ta grandeur. Et que nul ne s'y traîne à ta suite ! Derrière toi tes pas ont effacé leur piste, au-dessus de cette route est écrit le mot : « Impossible ».

Et si toutes les échelles te manquent désormais, tu apprendras à monter sur ta propre tête ; comment voudrais-tu faire autrement ?

Sur ta propre tête, foulant aux pieds ton propre cœur. Il faut à présent que tout ce qu'il y a de tendresse en toi s'endurcisse à l'extrême.

Quand on s'est toujours beaucoup ménagé, on finit par tomber malade à force de ménagements. Loué soit ce qui endurecit ! Je ne louerai pas, quant à moi, le pays où beurre et miel – coulent³.

Apprendre à *détacher* de soi son regard, c'est *indispensable* à qui veut beaucoup embrasser du regard ; c'est la dureté nécessaire à tout grimpeur de montagnes.

Mais celui qui quête la Connaissance avec des yeux trop avides, que peut-il voir des choses au-delà de leurs premiers plans ?

Pour toi, Zarathoustra, tu as voulu voir le fond et l'arrière-fond de toute chose ; il faut donc que tu t'élèves plus haut que toi-même – plus avant, plus haut, jusqu'à voir *au-dessous* de toi même tes propres étoiles. »

Oui, dominer du regard moi-même et mes propres étoiles, voilà ce que j'appellerai ma *cime*, voilà ce qui m'est encore réservé, voilà ma cime *dernière*.

Ainsi Zarathoustra se parlait à lui-même tout en gravissant la montagne, en consolant son cœur par des maximes dures ; car il avait le cœur plus endolori que jamais. Et parvenu sur la crête, il vit s'étaler sous ses yeux la seconde mer ; et il demeura longtemps en silence. Mais la nuit sur cette hauteur était froide et claire d'étoiles.

« Je reconnais mon sort, dit-il enfin avec tristesse. Soit ! Je suis prêt. Je suis entré dans mon ultime solitude⁴.

Hélas ! mer triste et noire au-dessous de moi ! Hélas ! noir et sombre chagrin ! Hélas ! Destin et mer ! C'est vers vous qu'il me faut *descendre* !

J'ai devant moi ma cime la plus haute et mon pèlerinage le plus long ; c'est pourquoi il me faut d'abord descendre plus bas que je ne descendis jamais :

– plus bas dans la douleur que je ne descendis jamais. Jusque dans son eau la plus noire. Ainsi en a décidé mon sort. Soit ! Je suis prêt.

D'où viennent les plus hauts monts ? me demandais-je naguère. J'appris alors qu'ils ont surgi de la mer.

Le témoignage en est écrit dans leurs roches, et sur les parois de leurs sommets. C'est des profondeurs suprêmes que les hauteurs suprêmes s'élancent vers leur altitude. »

Ainsi parlait Zarathoustra sur la cime du mont, où il faisait froid. Mais lorsque, arrivé près de la mer, il finit par se trouver seul parmi les récifs, il se sentit las de la route et plus tourmenté de nostalgie qu'auparavant.

« Tout dort encore, dit-il ; la mer elle-même est endormie ; elle tourne vers moi des yeux ivres de sommeil et comme absents.

Mais son haleine est chaude, je la sens. Et je sens aussi qu'elle rêve. Elle s'agite en rêvant sur de durs coussins.

Ecoutez ! Ecoutez ! Comme elle gémit, en proie à de mauvais souvenirs ! Ou peut-être à de mauvais présages.

Hélas ! tu m'affliges, monstre obscur, et je m'en veux à moi-même à cause de toi.

Hélas ! que ma main n'est-elle assez forte ! En vérité, je voudrais te délivrer de tes mauvais rêves. »

Et tout en parlant ainsi, Zarathoustra riait de lui-même, d'un rire mélancolique et amer. « Comment, Zarathoustra ! disait-il, tu veux consoler la mer elle-même par ta chanson ?

O Zarathoustra, fol au cœur tendre, toujours ivre de confiance ! Mais tu fus toujours ainsi, toujours tu t'es approché familièrement des choses terribles.

Tu as voulu caresser tous les monstres. Une chaude haleine, un peu de souple fourrure autour des griffes – et aussitôt tu étais prêt à aimer le monstre et à l'attirer à toi par des caresses.

L'amour, c'est le danger des plus solitaires⁵, l'amour de tous les vivants, pourvu qu'ils vivent. Il y a certes de quoi rire à voir à quel point je suis fou et modeste en amour. »

Ainsi parlait Zarathoustra, riant de nouveau ; mais alors il pensa aux amis qu'il avait quittés ; et comme s'il les avait offensés par ses pensées, il s'en voulut de ses pensées. Et bientôt il arriva que le rieur pleurait ; de colère et de nostalgie, Zarathoustra pleurait amèrement⁶.

Lorsqu'on apprit parmi les matelots que Zarathoustra était à bord – car en même temps que lui un autre homme y était monté, venant des îles Fortunées – tous furent dans la curiosité et dans l'attente. Mais Zarathoustra garda deux jours le silence, froid et sourd dans sa tristesse, ne répondant ni aux regards ni aux questions. Au soir du deuxième jour cependant il rouvrit ses oreilles, tout en gardant encore le silence ; car il ne manquait pas de choses étranges et dangereuses à entendre sur ce navire qui venait de loin et s'en allait plus loin encore. Or Zarathoustra était l'ami de tous ceux qui font de lointains voyages et n'aiment pas à vivre sans péril. Et voici qu'enfin, à force de prêter l'oreille, il sentit sa langue se délier aussi, et la glace de son cœur fondit – et il se mit à parler en ces termes :

« A vous, chercheurs hardis, explorateurs, et à tous ceux qui jamais s'embarquèrent sous des voiles astucieuses pour franchir les mers redoutables,

– à vous, ivres d'énigmes, amis du clair-obscur, dont l'âme cède à l'appel de flûte de tous les dédales de l'abîme,

– car vous vous refusez à suivre d'une main peureuse un fil conducteur, et ce que vous pouvez *deviner*, vous détestez d'avoir à le *déduire*

– c'est à vous seuls que je raconterai l'énigme que j'ai *vue* – la vision du solitaire entre les solitaires⁷.

Je m'avançai dernièrement, assombri, à travers un crépuscule livide – sombre et dur, les lèvres serrées. Pour moi plus d'un soleil s'était couché.

Un sentier qui grimpait obstinément dans les éboulis, un méchant sentier solitaire, déserté par l'herbe et les buissons, un sentier de montagne crissait sous le défi de mon pied.

Progressant, muet, parmi le crissement moqueur des cailloux, foulant la pierre qui le faisait glisser, mon pied grimpait peu à peu.

Il grimpait – en dépit de l'esprit qui l'entraînait vers le précipice, l'esprit de pesanteur⁸, mon diable et ennemi fieffé.

Il grimpait, bien que le démon me chevauchât, mi-gnome, mi-taupe ; rigide et me paralysant, instillant dans mon cerveau du plomb par l'oreille, des pensées pareilles à du plomb fondu.

« O Zarathoustra, chuchotait-il railleur en détachant les syllabes, roc de sagesse ! Tu t'es projeté bien haut, mais toute pierre lancée – *doit* retomber.

O Zarathoustra, roc de sagesse, pierre lancée d'une fronde, fracasseur d'étoiles ! C'est toi-même que tu as projeté bien haut, mais toute pierre lancée finit par – retomber.

Réduit à toi-même et à te lapider toi-même, ô Zarathoustra, tu as lancé bien loin ta pierre, – mais c'est sur *toi* qu'elle retombera. »

Alors le nain se tut ; et cela dura longtemps. Mais son silence me pesait, et dans un pareil tête-à-tête, en vérité, on est plus seul que quand on est *seul*.

Je montais, montais, rêvant, pensant – mais tout me pesait. J'étais comme un malade lassé de son dur martyre et qu'un rêve pire tire de son sommeil.

Mais j'ai en moi cette chose que j'appelle mon courage⁹ ; jusqu'à présent il a réussi à mettre à mal tous mes découragements. Ce courage m'enjoignit enfin de faire halte et de dire : « Gnome ! A nous deux : toi ou moi ! »

En effet il n'y a meilleur meurtrier que le courage – le courage qui *attaque*, car qui dit attaque dit fanfare.

Or l'homme est la bête la plus courageuse. C'est pour cette raison qu'il a vaincu toutes les bêtes. Au son de la fanfare il a surmonté par surcroît toute douleur ; et la douleur humaine est la pire des douleurs.

Le courage détruit aussi le vertige qui hante le bord des abîmes ; et y aurait-il un lieu où l'homme ne se trouvât pas au bord des abîmes ? Ne suffit-il pas de regarder pour apercevoir des abîmes ?

Le courage est le plus habile des tueurs ; le courage tue jusqu'à la pitié. Or la pitié, c'est le plus profond abîme ; quand l'homme plonge son regard dans la vie, c'est dans la pitié qu'il le plonge.

Mais le courage est le plus habile des tueurs – le courage qui attaque. Il tuera même la mort, en disant : « *E*tait-ce *cela*, la vie ? Soit ! Re commençons. »

Mais une telle maxime, c'est une fanfare. Que celui qui a des oreilles entende¹⁰ ! »

2

« Arrête, gnome, dis-je. A nous deux : moi ou toi ! Mais je suis le plus fort des deux. Tu ne connais pas ma pensée d'abîme – *celle-là*, tu ne la supporterais pas ! »

Il arriva alors que je me sentis allégé, car le nain, curieux comme il l'était, sauta à bas de mes épaules. Et il s'accroupit sur une pierre en face de moi. Mais à l'endroit où nous étions arrêtés se trouvait justement une poterne.

« Regarde cette poterne, gnome, lui dis-je encore. Elle a deux issues. Deux chemins se rejoignent ici ; nul ne les a suivis jusqu'au bout.

Cette longue route qui s'allonge derrière nous dure une éternité. Et cette longue route qui s'étire devant nous, c'est une autre éternité.

Ces chemins se contrecarrent ; ils se heurtent du front, et c'est ici, sous cette poterne, qu'ils se rencontrent. Le nom de la poterne est inscrit au fronton : « *Instant* ».

Mais si quelqu'un suivait l'une de ces routes, sans arrêt et jusqu'au bout, crois-tu, gnome, que ces routes s'opposeraient toujours ? » –

« Tout ce qui est droit est menteur, murmura le nain d'un ton méprisant. Toute vérité est courbe, le temps lui-même est un cercle. »

« Esprit de Pesanteur, dis-je avec colère, ne prends pas tout ainsi à la légère, ou je te laisse accroupi où tu es, pied-bot – et je t'ai pourtant porté *haut* !

Regarde, lui dis-je, cet instant. A partir de cette poterne de l'instant une longue route, une route éternelle s'étend *en arrière* de nous ; il y a une éternité derrière nous.

Tout ce qui de toutes choses *est apte* à courir n'a-t-il pas dû, nécessairement, parcourir une fois cette route ? Tout ce qui *peut* arriver, entre toutes les choses, ne doit-il pas déjà être arrivé, s'être accompli, être passé ?

Et si tout ce qui est a déjà été, que penses-tu de cet instant, nain ? Cette poterne ne doit-elle pas aussi avoir déjà été ?

Et toutes choses ne sont-elles pas si solidement enchevêtrées que cet instant présent entraîne à sa suite *toutes* les choses futures ? Et lui-même aussi *par conséquent* ?

Car ce qui de toutes choses *est apte* à courir *devra* parcourir une fois encore cette longue route qui s'éloigne *devant nous* !

Et cette lente araignée qui rampe au clair de lune, et ce clair de lune et toi et moi sous cette poterne, parlant à voix basse de choses éternelles – ne faut-il pas, de toute nécessité, que les uns et les autres nous ayons déjà existé¹¹ ?

Ne nous faudra-t-il pas revenir et parcourir cette autre route qui s'éloigne devant nous, cette route longue et redoutable – ne faut-il pas que tous nous revenions ? »

Ainsi parlai-je, et de plus en plus bas, car j'avais peur de mes propres pensées et arrière-pensées. Alors soudain j'entendis tout près de moi *hurler* un chien.

Avais-je jamais entendu un chien hurler de la sorte ? Ma pensée remonta rapidement le cours du temps. Oui, étant enfant, dans ma plus lointaine enfance :

– j'entendis un chien hurler ainsi. Et je le vis aussi, le poil hérissé, la tête levée, tremblant, à l'heure silencieuse de minuit où les chiens eux-mêmes croient aux fantômes :

– de sorte que je fus ému de pitié. La pleine lune montait justement dans un silence de mort au-dessus de la maison, puis elle s'arrêta pareille à un disque incandescent au-dessus du toit plat, comme si elle s'installait sur le bien d'autrui.

C'est ce qui effraya le chien : les chiens croient aux voleurs et aux fantômes. Et quand j'entendis de nouveau ce hurlement, je fus comme jadis ému de pitié.

Où était passé le gnome ? Et la poterne ? Et l'araignée ? Et cette voix chuchotante ? Avais-je rêvé ? Était-ce un réveil ? Je me retrouvai parmi les rochers sauvages, seul soudain, isolé sous le clair de lune le plus désolé qui fût.

Mais un homme gisait là. Et le chien bondissant, hérissé, gémissant, me vit venir alors, et de nouveau il hurla, il *cria* – ai-je jamais entendu chien crier à l'aide de la sorte ?

Et je vis, en vérité, ce dont rien auparavant ne m'avait jamais donné l'idée. Je vis un jeune pâtre qui se tordait, râlant et convulsé, le visage décomposé, car un lourd serpent noir pendait hors de sa bouche.

Ai-je jamais vu tant de dégoût et d'horreur blême peints sur *un même* visage ? Sans doute s'était-il endormi. Et le serpent s'était insinué dans sa gorge et s'y était fixé par ses crocs.

Ma main se mit à tirer le serpent, elle tira – mais en vain. Elle n'arrivait pas à extirper du gosier ce serpent. Alors une voix cria par ma bouche : « Mords-le ! Mords-le ! »

« La tête ! Tranche-lui la tête ! » criait la voix. Epouvante, haine, dégoût, pitié, tout ce que je portais de meilleur et de pire en moi jaillissait de moi en *un seul* cri.

Braves qui m'entourez, chercheurs, aventuriers et vous tous qui jamais vous êtes embarqués sous des voiles astucieuses, sur des mers inexplorée ! Vous amateurs d'énigmes !

Dites-moi le mot de l'énigme que je vis alors, interprétez donc un peu la vision du très solitaire¹² !

Car c'était à la fois vision et prévision. Qu'ai-je vu alors en image ? Et *quel* est celui qui doit venir un jour ?

Qui est ce pâtre, quel est ce serpent qui s'est glissé dans sa gorge ? Quel est l'homme dans le gosier duquel se glissera tout ce qu'il y a de plus lourd et de plus noir au monde ?

– Cependant le pâtre mordit, comme mon cri le lui avait conseillé ; il mordit à belles dents. Il cracha loin de lui la tête du serpent – et se dressa d'un bond.

Ce n'était plus un pâtre, ce n'était plus un homme – transformé, transfiguré, *il riait*. Jamais homme n'a ri comme lui sur cette terre.

O mes frères, j'entendis un rire qui n'était pas un rire humain, et désormais une soif me dévore, un désir que rien n'assouvira.

Le désir que j'ai de ce rire me décore ; oh ! comment tolérer encore de vivre ! Et comment tolérer à présent de mourir !

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE LA BÉATITUDE INVOLONTAIRE

Le cœur plein de ces énigmes et de ces peines, Zarathoustra passa la mer. Mais quand il fut arrivé à quatre jours de voyage des îles Fortunées et de ses amis, il avait surmonté sa douleur – victorieux et de pied ferme il dominait de nouveau sa destinée. Et Zarathoustra parla alors à sa conscience pleine de joie :

« Me voici seul de nouveau, et je veux l'être. Seul avec le ciel pur et la mer libre ; et de nouveau l'après-midi se déploie alentour.

C'est l'après-midi que jadis j'ai pour la première fois rencontré mes amis ; l'après-midi aussi pour la deuxième fois, à l'heure où toute lumière se fait plus douce.

Car tout ce qu'il y a encore de bonheur errant entre ciel et terre se cherche un refuge en quelque âme lumineuse ; c'est à force de *bonheur* que la lumière à présent se fait plus douce.

Après-midi de ma vie¹³ ! jadis *mon* bonheur aussi est descendu au val pour y chercher asile ; et il y a trouvé ces âmes ouvertes et hospitalières.

Après-midi de ma vie ! Que n'ai-je donné en échange de cette *unique* chose : cette vivante plantation de mes pensées et cette aube matinale de ma suprême espérance !

Le créateur, jadis, s'est cherché des compagnons qui fussent fils de *sa propre* espérance ; et voici, il est apparu qu'il ne pouvait les trouver à moins de les créer d'abord lui-même.

Me voici donc à mi-chemin de mon œuvre, allant vers mes enfants et revenant d'auprès d'eux ; il faut que pour l'amour de ses enfants Zarathoustra se parachève soi-même.

Car on n'aime du fond du cœur que son fils et son œuvre. Un grand amour de soi est un présage de maternité ; du moins, c'est ce que j'ai observé.

Mes enfants verdoient encore en leur premier printemps, plantés côte à côte, ondulant aux mêmes vents, arbres de mon verger et de mon terreau le meilleur.

Et en vérité, où croissent des arbres pareils, rangés côte à côte, c'est là que *sont* les îles Fortunées.

Mais un jour je les transplanterai et les repiquerai, chacun pour soi, afin qu'ils apprennent solitude, ténacité et prudence.

Nouveaux, tordus, durs mais flexibles, tels je veux les voir dressés au bord de la mer, phares vivants de vie invincible.

Là-bas où les ouragans s'abattent dans la mer, où la montagne aspire l'eau par sa trompe, c'est là que chacun à son tour ira passer les veilles de la nuit, afin qu'il y soit lui aussi éprouvé et sondé à fond.

Il faut qu'il soit éprouvé et connu à fond, pour voir s'il est de ma race et de ma lignée, maître d'un long vouloir, taciturne même en paroles, et complaisant au point qu'il ne sait donner sans *prendre* : afin que je fasse un jour de lui mon compagnon, associé aux travaux et aux loisirs de Zarathoustra, qu'il soit l'un de ceux qui gravent sur mes propres tables mon propre vouloir : donner à toute chose une plus pleine perfection.

Et c'est pour l'amour de celui-là et de ses pareils qu'il me faut me parachever moi-même ; c'est pourquoi je me dérobe à mon bonheur et m'offre à toutes les infortunes pour *ma* suprême épreuve et connaissance.

Et en vérité il était temps de m'en aller ; et l'ombre du voyageur et l'instant le plus long et l'heure du suprême silence, tous m'ont dit : Il est grand temps.

Le vent, par le trou de la serrure, m'a soufflé : Viens ! Sournoise, la porte s'est ouverte devant moi et m'a dit : Va !

Mais je demeurais enchaîné à l'amour de mes enfants, mon désir me tenait dans ces rets, mon désir d'amour, le besoin de m'offrir en proie à mes

enfants et de me perdre pour l'amour d'eux.

Désirer – cela seul signifie que je me suis perdu. *Je vous ai, ô mes enfants !* Dans cette possession, tout doit être certitude, rien ne doit être désir.

Mais le soleil de mon amour flambait brûlant au-dessus de mon âme. Zarathoustra se sentait cuire dans son propre jus. Des ombres et des doutes passèrent à tire-d'aile au-dessus de moi.

Déjà j'aspirais au gel et aux frimas. « Oh ! soupirais-je, puissent le gel et les frimas gercer ma peau et me faire claquer des dents ! » Alors des brouillards glacés s'élevèrent sous mes pas.

Mon passé brisa son sépulcre, plus d'une douleur enterrée vive s'éveilla ; elle avait dormi seulement, cachée sous les linceuls.

Ainsi tout me disait en signes : Il est temps ! Mais moi, je n'entendais pas. Jusqu'à ce qu'enfin mon abîme tressaillît et ma pensée me mordît.

Pensée d'abîme, ô ma pensée, quand trouverai-je la force de t'entendre fouir sans trembler ?

Le cœur me bat jusqu'à la gorge quand je t'entends fouir. Ton silence même m'étouffe, taciturne pensée d'abîme.

Jamais je n'ai osé te faire *monter* de l'abîme, il me suffisait de te porter en moi. Jamais encore je n'ai été assez fort pour la suprême audace et le suprême défi du lion.

Ton poids m'a toujours semblé assez redoutable en soi, mais un jour je trouverai, pour te faire monter de l'abîme, la force et la voix du lion.

Alors seulement, m'étant ainsi vaincu moi-même, j'exigerai de moi plus encore, et je mettrai le sceau à mon accomplissement par une *victoire*.

En attendant je vogue encore sur des mers incertaines, le hasard me flatte de sa langue douceuse ; j'ai beau porter mes regards en avant, en arrière, je n'aperçois de terme nulle part.

L'heure de ma dernière bataille n'est point encore venue – est-ce elle peut-être qui vient de sonner ? En vérité, quelle beauté perfide dans cette mer et cette vie qui me regardent à l'entour !

Après-midi de ma vie ! O bonheur d'avant soir ! O port en pleine mer ! O paix dans l'incertain ! Combien je me méfie de vous tous !

En vérité, je me méfie de votre beauté perfide, tel l'amoureux qui se méfie d'un sourire trop velouté.

Ainsi qu'il repousse loin de lui la bien-aimée, même la plus chère, tendre encore dans sa dureté, ce jaloux, ainsi je repousse loin de moi cette heure de

félicité.

Eloigne-toi, heure bienheureuse ! Tu m'as apporté une félicité que je n'ai pas voulue. Je suis prêt à un comble de douleur – tu es venue à contretemps.

Eloigne-toi, heure bienheureuse ! Va plutôt chercher asile là-bas – chez mes enfants. Hâte-toi de répandre sur eux avant le soir la bénédiction de *mon bonheur*¹⁴.

Voici déjà que le soir approche. Le soleil décline. Mon bonheur s'enfuit ! »

Ainsi parlait Zarathoustra. Et toute la nuit il attendit son malheur, mais il attendit en vain. La nuit resta claire et tranquille, et ce fut le bonheur qui vint rôder autour de lui, de plus en plus proche. Mais vers le matin Zarathoustra se mit à rire en son cœur, disant d'un air railleur : « Le bonheur me court après ? C'est parce que moi, je ne cours pas après les femmes. Or le bonheur – la Fortune – est femme. »

AVANT L'AURORE

O ciel au-dessus de moi, ciel pur, ciel profond ! Abîme de lumière ! En te contemplant je frissonne de désirs divins.

Me jeter dans ton altitude¹⁵ – voilà *pour moi* la profondeur ! Me cacher au cœur de ta pureté – voilà *mon* innocence !

Le dieu nous est voilé par sa propre beauté ; ainsi tu nous dérobes tes étoiles. Tu gardes le silence – ainsi tu me montres ta sagesse.

Muet au-dessus de la mer mugissante – tel tu m'es apparu aujourd'hui ; ton amour et ta pudeur se révèlent à mon âme mugissante.

Si tu es venu à moi, resplendissant mais voilé par ta propre beauté, si tu me parles en paroles muettes, par l'évidence même de ta sagesse :

Oh ! comment ne devinerais-je pas les pudiques secrets de ton âme ! Avant que parût le soleil, tu es venu vers moi, solitaire entre les solitaires.

Nous fûmes amis dès l'origine. Tristesse, terreur et profondeur nous sont communes¹⁶. Le soleil aussi nous est commun.

Nous ne nous disons rien, nous en savons trop – nous nous regardons sans rien dire, un sourire suffit à nous dire ce que nous savons.

N'es-tu pas la clarté de ma flamme ? Ton âme n'est-elle pas sœur de ma pensée ?

Ensemble nous nous sommes instruits. Ensemble nous avons appris à nous élever au-dessus de nous-mêmes jusqu'à nous et à sourire d'un sourire sans nuage, à faire briller ce sourire sans nuage, bien haut, du fond d'un recul infini, quand au-dessous de nous fument, comme la vapeur qui suit la pluie, la contrainte, la finalité et la faute.

Et dans mes pérégrinations solitaires, *de qui* mon âme avait-elle faim au long des nuits et des sentiers hasardeux ? Et quand je gravissais des montagnes, *qui* donc ai-je jamais cherché sur les montagnes, sinon toi ?

Et tous ces pèlerinages, et toutes ces ascensions de montagne, qu'était-ce donc qu'un pis-aller et une façon de tromper mon impuissance : ce que je voulais, c'était *m'envoler*, *m'envoler en toi*.

Et contre qui ai-je ressenti plus de haine que contre les nuages vagabonds et contre tout ce qui souille ta pureté ? Et j'ai haï cette haine même, qui ternissait ta pureté.

Je leur en veux, à ces nuages vagabonds, à ces chats en maraude qui rampent là-haut ! ils nous prennent, à toi et à moi, ce qui nous est commun : l'affirmation immense, illimitée, qui dit à tout oui et amen¹⁷.

Ces indiscrets qui mêlent et mélangent tout ! Nous leur en voulons, à ces nuages vagabonds, à ces cœurs partagés qui ne savent ni bénir ni maudire de tout leur cœur.

Je préférerais vivre sans horizon, dans un tonneau, ou au fond d'un gouffre privé de ciel, plutôt que de te voir souillé par ces nuages errants, ciel lumineux.

Et souvent l'envie m'a pris de les coudre sur place grâce aux fils d'or zigzagants de l'éclair, afin de pouvoir, comme le tonnerre, jouer de la timbale sur leurs ventres de chaudrons :

– un timbalier furieux, parce qu'ils me dérobent ton oui et ton amen, ô ciel au-dessus de ma tête, ciel pur, ciel lumineux, abîme de clarté, et parce qu'ils te dérobent aussi *mon* oui et mon amen !

Car je préférerais encore le vacarme et le tonnerre et les malédictions de l'orage à cette douceur féline, prudente et hésitante. Et parmi les hommes aussi, je hais entre tous ceux qui marchent sur la pointe des pieds, qui ne savent dire ni oui ni non, qui sont autant de nuages errants, hésitants et tatillons.

Et « quand on ne sait pas bénir, il faut *apprendre* à maudire » – cette maxime lumineuse m'est tombée du haut d'un ciel lumineux, c'est une étoile qui brille à mon ciel, même au cœur des nuits les plus noires.

Mais moi, je ne suis que bénédiction et affirmation, tant que tu m'envirannes, ciel pur, ciel lumineux, abîme de clarté. Jusqu'au fond de tous les abîmes je porte alors mon dire-oui qui bénit¹⁸.

J'ai appris à bénir et à affirmer, il m'a fallu pour cela lutter longtemps et devenir un lutteur, afin d'avoir un jour les mains libres pour bénir.

Mais ma façon de bénir, c'est de me déployer au-dessus de toutes choses comme le ciel qui leur est propre, comme leur coupole arrondie, leur cloche d'azur et leur éternelle sécurité ; et bienheureux celui qui bénit ainsi !

Car toutes choses ont été baptisées à la fontaine d'éternité, par-delà bien et mal ; et bien et mal ne sont qu'ombres passagères, humides fléaux, nuages errants.

En vérité, ce que j'enseigne est bénédiction et non blasphème, quand je dis : « Au-dessus de toute chose s'étend le ciel de la Contingence, le ciel de l'Innocence¹⁹, le ciel du Hasard, le ciel du Caprice. »

« Par hasard » – c'est la plus vieille noblesse du monde, je l'ai restituée à toutes choses, je les ai libérées de la servitude de la finalité.

Comme une cloche d'azur, j'ai posé sur toutes choses cette liberté, cette sérénité céleste, le jour où j'ai enseigné qu'au-dessus d'elles et par elles il n'y a pas de « vouloir éternel » qui agisse.

J'ai mis à la place de ce vouloir ce caprice et cette folie, du jour où j'ai enseigné : « en toutes choses, *une seule* est impossible – la rationalité²⁰ ! »

Sans doute, *un peu* de raison, un grain de sagesse, dispersé d'étoile en étoile, c'est le levain mêlé à toutes choses ; c'est pour qu'elles soient plus folles qu'un peu de sagesse a été incorporée aux choses.

Il peut y avoir un peu de sagesse, c'est vrai ; mais voici la certitude divine que j'ai trouvée en toutes choses ; c'est sur les jambes du hasard qu'elles préfèrent – *danser*²¹ !

O ciel au-dessus de ma tête, ciel pur, ciel haut ! La pureté, à mes yeux, c'est qu'il n'y a plus désormais d'éternelle araignée de la raison, d'éternelles toiles d'araignée de la raison.

C'est que tu m'apparais comme un parquet de danse pour les hasards divins, comme une divine table de jeu pour les dés divins et les divins joueurs de dés. Mais tu rougis ? Ai-je dit l'indicible ? Ai-je blasphémé en voulant te bénir ?

Ou bien est-ce la pudeur du tête-à-tête qui t'a fait rougir ? M'ordonnes-tu de me taire et de m'éloigner parce qu'à présent *le jour* vient ?

Le monde est profond, et plus profond que le jour l'imagina jamais. Toute chose n'a pas le droit de s'exprimer au jour. Mais voici le jour : séparons-nous.

O ciel au-dessus de ma tête, ô ciel pudique, ô ciel ardent ! O mon bonheur d'avant l'aurore ! Voici le jour : séparons-nous.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE LA VERTU AMOINDRISSANTE

1

Quand Zarathoustra eut regagné la terre ferme, au lieu de se diriger droit vers sa montagne et sa caverne, il suivit toutes sortes de routes, posa toutes sortes de questions, s'informant de choses et d'autres, de telle sorte qu'il disait plaisamment de lui-même : « Voici un fleuve qui par de nombreux méandres remonte vers sa source. » Car il voulait savoir ce qu'il était advenu *de l'homme* sur ces entrefaites, s'il était devenu plus grand ou plus petit. Et voyant une rangée de maisons neuves il en fut surpris et dit :

« Que signifient ces maisons ? En vérité, ce n'est pas une grande âme qui les a bâties pour lui servir de symboles.

Est-ce un enfant idiot qui les a tirées de sa boîte à jouets ? Pourvu qu'un autre enfant les range bien vite dans la sienne !

Et ces chambres et ces appartements ! Comment des *hommes* peuvent-ils y entrer et en sortir ? Ils ne semblent faits que pour des poupées vêtues de soie ou pour des chattes friandes qui aiment aussi à se faire lécher. »

Et Zarathoustra s'arrêta pour réfléchir. Enfin il dit avec tristesse : « *Toutes choses* sont devenues plus petites.

Je vois partout des portes plus basses ; ceux de *mon* espèce peuvent encore y passer, mais en se courbant.

Oh ! quand me retrouverai-je dans ma patrie où je n'*aurai* plus à me courber, où je n'*aurai* plus à me courber *devant les petits* ! » Et Zarathoustra soupirait en regardant au loin.

Mais ce même jour il prononça son discours sur la vertu amoindrissante.

2

Je passe parmi ce peuple, les yeux bien ouverts ; ils ne me pardonnent pas de ne point leur envier leurs vertus.

Ils me montrent les dents, parce que je leur dis : il *faut* aux petites gens de petites vertus, et parce que j'ai peine à admettre qu'il faut qu'il y ait de petites gens.

Je ressemble aussi au coq placé dans une basse-cour étrangère, et que mordent même les poules ; mais je n'en veux pas à ces poules.

J'use envers eux de courtoisie, comme on en use avec les petits ennuis ; montrer ses piquants à de menus ennuis, c'est à mon avis une sagesse de hérisson.

Ils parlent tous de moi, le soir, autour du feu ; ils parlent de moi, mais aucun ne pense à moi.

C'est une nouvelle forme de silence que j'ai appris à connaître : le bruit qu'ils mènent à mon sujet recouvre comme d'un manteau mes pensées.

Ils criaillent entre eux : « Que nous veut ce nuage sombre ? Prenons garde qu'il ne nous apporte quelque épidémie. »

Et récemment une femme attira violemment à elle son enfant qui voulait venir vers moi. « Eloignez les enfants ! » criait-elle. Ces yeux-là consomment l'âme des enfants²². »

Ils toussent dès que je me mets à parler. Ils pensent que la toux protège contre les courants d'air ; ils ne devinent rien du mugissement de ma joie.

« Nous n'avons pas encore le temps de penser à Zarathoustra » : c'est leur défaite. Mais quel est donc ce temps où « l'on n'a pas le temps » de penser à Zarathoustra ?

Et même quand ils me vantent, comment pourrais-je me reposer sur *leurs* éloges ? Leur louange est pour moi comme une ceinture à pointes d'acier, j'en sens la démangeaison même après l'avoir ôtée.

Et voici encore ce que j'ai appris d'eux : celui qui donne des louanges fait semblant de rendre un bienfait, mais en réalité il désire recevoir encore.

Demandez à mon pied s'il aime la mélodie de leurs louanges et de leurs flatteries ! En vérité il n'aime ni danser ni se reposer sur ce rythme ou à ce tic-tac.

Ils voudraient à force de louanges me convertir à leur petite vertu ; ils voudraient persuader mon pied de suivre le tic-tac d'un petit bonheur.

Je passe parmi ce peuple, les yeux bien ouverts : ils sont tous devenus plus *petits* et deviennent de plus en plus petits : *c'est la conséquence de leur doctrine du bonheur et de la vertu.*

Jusque dans leur vertu ils sont modestes, car ils aiment leurs aises ; or la vertu modeste est seule compatible avec les aises.

Sans doute, ils apprennent à marcher et à avancer à leur façon ; j'appelle cela *boitiller*. C'est pourquoi ils sont une entrave à tous ceux qui se hâtent.

Et plus d'un parmi eux avance tout en regardant en arrière, la nuque raide ; ce sont ceux que j'aime à heurter dans ma course.

Il ne faut pas que les pieds et les yeux mentent ou se démentent les uns les autres. Mais il y a beaucoup de mensonges chez les petites gens.

Quelques-uns d'entre eux ont un vouloir, mais la plupart sont voulus. Quelques-uns sont sincères, mais la plupart sont de mauvais comédiens.

Il y a parmi eux des comédiens sans le savoir et des comédiens sans le vouloir ; les hommes vrais sont toujours rares, surtout les vrais comédiens.

Ils ne sont guère virils ; c'est pourquoi leurs femmes se virilisent. Car seul celui qui est assez viril peut *libérer la féminité* dans la femme²³.

Et voici la pire hypocrisie que j'aie jamais rencontrée parmi eux : que même ceux qui commandent feignent les vertus de ceux qui obéissent.

« Je sers, tu sers, nous servons » – c'est la litanie que déroule ici l'hypocrisie des maîtres eux-mêmes – et c'est un malheur quand le premier des maîtres n'est *que* le premier des serviteurs²⁴.

Hélas ! mon regard curieux s'est égaré jusque dans leurs hypocrisies, et j'ai bien deviné tout leur bonheur de mouches qui bourdonnent autour des vitres ensoleillées.

Où je vois de la bonté, je vois aussi de la faiblesse. Où je vois justice et pitié, je vois juste autant de faiblesse.

Ronds, équitables et bienveillants entre eux – c'est leur façon d'être ; ronds, équitables et bienveillants comme les grains de sable le sont envers les autres grains de sable.

Embrasser modestement un humble bonheur – voilà ce qu'ils appellent se résigner ; et ce faisant ils louchent déjà du côté de quelque autre humble bonheur.

Ce qu'ils veulent, au fond, c'est une chose bien simple : c'est que personne ne leur fasse de mal. Aussi tâchent-ils de circonvenir les autres en leur faisant du bien.

Et cela, c'est de la *lâcheté*²⁵ – bien que cela porte le nom de « vertu ».

Et s'il arrive qu'ils parlent avec rudesse, ces humbles, je ne saisis qu'une chose, qu'ils sont enroutés, car le moindre courant d'air les enrouté.

Ils sont prudents, leur vertu a des doigts prudents. Mais ils manquent de poings, leurs doigts ne savent pas se blottir à l'abri de leur poing.

La vertu, pour eux, c'est ce qui rend modeste et docile : ils font ainsi du loup un chien, et de l'homme la meilleure bête domestique de l'homme.

« Nous avons installé notre stalle au *milieu* » – voilà ce que me dit leur moue satisfaite – « à égale distance du gladiateur mourant et du porc vautre dans sa jouissance ».

Mais cela, c'est de la *médiocrité*, même si on l'appelle juste milieu²⁶.

3

Je passe parmi ce peuple, laissant tomber au passage mainte sentence ; mais ils ne savent ni recevoir ni retenir.

Ils s'étonnent de ne pas me voir tonner contre les plaisirs et les vices ; et en vérité je ne suis pas venu non plus pour les mettre en garde contre les coupeurs de bourses.

Ils s'étonnent que je ne me montre pas disposé à aiguïser et à affiner encore leur matoiserie ; comme s'il n'y avait pas parmi eux assez de malins dont la voix grince à mes oreilles comme le crayon sur l'ardoise.

Et quand je m'écrie : « Maudissez tous les démons de lâcheté que vous portez en vous, ces démons toujours prêts à gémir, à joindre les mains et à adorer ! » – ils s'écrient : « Zarathoustra est un impie ! »

Ce sont surtout leurs prêcheurs de résignation qui disent ces choses, et c'est à ceux-là justement que j'aime corner aux oreilles : « Oui, c'est moi, Zarathoustra l'impie ! »

Ces prêcheurs de résignation ! Dans tous les coins où nichent la mesquinerie, la maladie, la gale, ils se faufilent comme des poux, et le dégoût seul m'empêche de les écraser entre deux doigts.

Voici donc la prédication que je dédie à *leurs* oreilles ; moi, Zarathoustra l'impie, voici ce que j'ai à leur dire : « Qui est plus impie que moi, que je me mette à son école ? »

Je suis Zarathoustra l'impie ; où trouverait-on mon pareil ? Mes pareils, ce sont ceux qui fixent eux-mêmes leur propre vouloir et fuient toute résignation.

Je suis Zarathoustra l'impie. Je mets tous les hasards à mijoter dans *ma propre* marmite. Et quand ils sont bien cuits, je déclare qu'ils sont excellents, car ils sont plats de *ma* cuisine.

Et en vérité, plus d'un hasard m'abordait avec arrogance, mais mon *vouloir* lui a répondu avec plus d'arrogance encore, et bientôt je l'ai vu s'effondrer suppliant à mes genoux –

– me suppliant de lui accorder asile et affection, et m'assaillant de paroles flatteuses : « Regarde, ô Zarathoustra, c'est un ami qui vient te voir en ami. »

Mais à quoi bon dire ces choses si personne n'a *mes* oreilles pour entendre ! Je le crierai donc à tous les vents :

« Vous rapetissez à vue d'œil, vous les humbles ! Vous vous désagrégez, amateurs de vos aises ! Je finirai par vous voir périr,

– périr à force de petites vertus, à force de petits méfaits, à force de petite résignation !

Trop ménager et trop céder, c'est de cela qu'est fait le sol où vous vivez ; mais pour qu'un arbre *croisse*, il faut que de ses dures racines il enserre le roc dur.

Vos lacunes même s'incorporent au tissu de tout l'avenir humain ; votre néant même est une toile d'araignée, une araignée qui se nourrit du sang de l'avenir.

Et ce que vous acceptez ressemble à un vol, vertueux mesquins ; mais les coquins eux-mêmes connaissent cette maxime de l'*honneur* : « Il ne faut dérober [par ruse] que ce que l'on ne peut ravir [de force]. »

« Tout s'arrange » – voilà encore une maxime de résignation. Mais je vous le dis, âmes douillettes : « *Tout s'extorque* ; et l'on vous extorquera de plus en plus²⁷. »

Ah ! que ne renoncez-vous à vos demi-volontés ! Que n'êtes-vous capables de vouloir, tant votre indolence que vos actes !

Ah ! que ne comprenez-vous ma parole : « Faites tout ce que vous voudrez, mais soyez d'abord *capables de vouloir* ! »

Aimez votre prochain comme vous-mêmes²⁸, si cela vous plaît ; mais sachez d'abord *vous aimer vous-mêmes*,

– vous aimer du grand amour, vous aimer du grand mépris ! » Ainsi parle Zarathoustra l'impie.

Mais à quoi bon parler quand personne n'a d'oreilles pour m'entendre. Il est encore trop tôt pour moi.

Je suis parmi ce peuple *mon propre* précurseur, le chant du coq qui annonce ma venue dans les ruelles obscures.

Mais *leur* heure sonnera. Et la mienne aussi. D'heure en heure ils deviennent plus mesquins, plus misérables, plus inféconds – pauvre végétation, misérable terroir.

Et bientôt je les verrai pareils à l'herbe sèche de la steppe, et véritablement las d'eux-mêmes, aspirant au *feu* plutôt qu'à l'eau.

Instant de la foudre, instant béni ! O mystère d'avant midi ! Un jour je ferai d'eux l'incendie qui se propage, et des précurseurs aux langues de feu.

Ils annonceront un jour en langues de flamme : « Il vient, il approche, *le grand Midi*²⁹ ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

SUR LE MONT DES OLIVIERS³⁰

L'hiver, mauvais convive, s'est installé chez moi ; sous son étreinte amicale, mes mains sont devenues bleues.

Je le vénère, cet hôte malin, mais je préfère le laisser seul dans la chambre. J'aime à lui échapper, et on peut lui échapper, à condition de *bien* courir.

Les pieds au chaud, la pensée au chaud, je m'élance vers le lieu où le vent fait trêve – vers le coin ensoleillé de mon oliveraie.

Et là je me ris de mon hôte sévère, tout en lui sachant gré de ce qu'il reste à la maison à attraper les mouches et à faire taire beaucoup de menus bruits.

Car il ne souffre pas d'entendre chanter un moucheron, ni surtout deux ; il fait le vide jusque dans les rues, tellement que le clair de lune y a peur, la nuit.

C'est un hôte dur – mais je le vénère, car je n'adore pas, comme font les douilllets, le dieu du feu, avec son gros ventre.

J'aime encore mieux claquer un peu des dents que d'adorer des idoles³¹ – c'est ainsi que je suis fait. Et je déteste par-dessus tout ces idoles fuégiennes qui ne savent que brûler, fumer et vous entêter.

Mes amis, je les aime mieux l'hiver que l'été ; je me raille mieux de mes ennemis, et plus gaillardement, depuis que j'ai l'hiver dans ma maison.

Gaillardement en vérité, même quand je suis réduit à aller me *blottir* en rampant dans mon lit ; mon bonheur pelotonné sur lui-même rit encore et plaisante, il n'est pas jusqu'à mon rêve menteur qui ne rie lui aussi.

En rampant ? Moi ? Jamais je n'ai rampé devant les puissants. Et si jamais j'ai menti, ce fut par amour. Aussi je reste joyeux jusqu' dans mon lit hivernal.

Un lit modeste me réchauffe mieux qu'un lit fastueux, car je suis jaloux de ma pauvreté. Et c'est en hiver qu'elle m'est le plus fidèle.

Je commence ma journée par quelque malice, je nargue l'hiver à l'aide d'un bain froid ; et mon hôte sévère de grommeler !

J'aime aussi le chatouiller à l'aide d'une petite bougie, jusqu'à l'heure où il daigne enfin me laisser voir le ciel, émergeant de l'aube cendrée.

Je suis particulièrement méchant le matin de bonne heure, quand on entend le seau tinter à la fontaine et les chevaux pousser de chauds hennissements dans les rues grises.

C'est alors que j'attends impatiemment de revoir le ciel limpide, le ciel d'hiver à la barbe chenue, vieillard à la tête blanche, –

– le ciel d'hiver, ce ciel taciturne qui souvent tait jusqu'à son soleil.

Est-ce de lui que j'ai appris ce long silence lumineux ? Ou l'a-t-il appris de moi ? Ou l'avons-nous inventé, chacun pour soi ?

Toutes les bonnes choses ont des origines multiples, toutes les bonnes choses à l'humeur allègre s'élancent d'un bond joyeux dans l'existence ; comment ne le feraient-elles qu'une seule fois ?

Le long silence, c'est aussi l'une de ces bonnes choses à l'humeur allègre, et l'art de faire briller un œil rond dans une face claire, pareille au ciel d'hiver :

– l'art de taire, comme il le fait, son soleil et son inflexible vouloir solaire³², en vérité, c'est un art et une allégresse hivernale que j'ai bien appris.

Ma méchanceté favorite, mon tour préféré, c'est d'avoir enseigné à mon silence à ne pas se trahir par le silence.

Par un cliquetis de paroles et de dés, je trompe mes graves gardiens ; il me faut dérober mon vouloir et mon dessein à ces inquisiteurs sévères.

C'est pour que nul ne sonde jusqu'au fond mon vouloir ultime que j'ai inventé ce long silence lumineux.

J'ai rencontré tant de malins qui voilaient leur face et troublaient leur eau afin que nul ne les perçât à jour, ne les sondât à fond.

Pourtant c'est à eux que s'adressaient les soupçonneux les plus retors, les déchiffreurs d'énigmes ; c'est à eux que l'on prenait leurs poissons les mieux cachés.

Mais les clairs, les braves, les limpides, voilà à mon avis ceux qui savent le mieux se taire ; car leur fond est si *profond* que l'eau même la plus limpide ne saurait le – trahir.

Ciel d'hiver à barbe neigeuse, ciel taciturne, tête blanche à l'œil rond, là-haut au-dessus de moi ! O céleste symbole de mon âme et de sa gaieté mutine !

Ne *faut-il* pas, en effet, que je me cache, comme celui qui a avalé de l'or, de peur qu'on ne veuille m'éventrer l'âme ?

Ne *faut-il* pas que je prenne des échasses, pour leur *dissimuler* mes longues jambes – à tous ces jaloux, ces mélancoliques qui m'entourent ?

Ces âmes enfumées, tièdes de la touffeur des chambres, usées, verdies, aigries – comment leur jalousie pourrait-elle tolérer mon bonheur ?

Je ne leur montrerai donc que la glace et l'hiver sur mes cimes – et *non* toutes les zones ensoleillées qu'enferme encore ma montagne.

Ils n'entendront siffler que mes tempêtes hivernales ; et *non*, ils ne m'entendront pas courir à la surface des mers chaudes, tels les vents du sud, ardents, lourds et brûlants.

Ils s'apitoieront sur les risques et les hasards que je cours – mais *ma* devise, c'est : « Laissez venir à moi le hasard ; il est innocent comme un petit enfant³³. »

Comment *pourraient-ils* supporter mon bonheur si je n'entourais ce bonheur d'accidents et de détresse hivernale, de bonnets en peau d'ours et des voiles d'un ciel neigeux !

– si je n'avais moi-même pitié de leur *pitié* : la pitié de ces jaloux, de ces mélancoliques !

– si je ne m'appliquais à soupirer et à grelotter en leur présence, et à me *laisser* docilement emmailloter dans leur pitié !

Telle est la sagesse mutine et la bienveillance de mon âme, qu'elle *ne cache* ni son hiver ni ses tempêtes glacées ; elle ne cache même pas ses engelures.

La solitude, pour les uns, c'est le refuge du malade ; pour d'autres, elle est un refuge à l'*abri* des malades.

Ils auront beau m'entendre grelotter et gémir de froid, tous ces pauvres diables aux yeux torves qui m'entourent, ces gémissements, ces grelottements sont pour moi le moyen de fuir leurs chambres chauffées.

Ils auront beau me plaindre et pousser des soupirs en pensant à mes engelures, et se lamenter en disant : « Il finira par se *congeler* dans les

glaces de la connaissance. »

Dans le même temps, je parcours en tous sens, les pieds au chaud, les sentiers de mon oliveraie ; dans le coin ensoleillé de ce mont aux oliviers je chante et me ris de toute pitié.

Ainsi chantait Zarathoustra.

DE PASSER SON CHEMIN

Traversant ainsi sans hâte des peuples et des cités sans nombre, Zarathoustra regagnait par des chemins détournés sa montagne et sa caverne. Et voici qu'il arriva à l'improviste aux portes de la *Grand-Ville*. Alors un fou écumant s'élança sur lui les mains tendues et lui barra la route. Or c'était ce même fou que le peuple appelait « le singe de Zarathoustra », car il avait dérobé à Zarathoustra quelque chose du ton et du rythme de son discours, et il aimait aussi à puiser dans le trésor de sa sagesse. Mais le fou parla à Zarathoustra en ces termes :

« O Zarathoustra, voici la Grand-Ville ; tu n'as rien à chercher ici, tu as tout à y perdre.

Pourquoi voudrais-tu barboter dans cette fange ? Aie pitié de tes pieds. Crache plutôt contre la porte de la ville, et passe ton chemin.

Ici c'est l'enfer pour les pensées des solitaires ; ici les grandes pensées sont ébouillantées vives et réduites en bouillie.

Ici pourrissent tous les grands sentiments ; ici l'on n'autorise que le cliquetis de menus sentiments entièrement décharnés.

Ne sens-tu pas d'ici l'odeur des abattoirs et des gargotes de l'esprit ? Cette ville n'exhale-t-elle pas un fumet d'esprit massacré ?

Ne vois-tu pas les âmes pendre comme des chiffes molles et sales ? Et de ces chiffes ils font encore des journaux !

N'entends-tu pas que l'esprit n'est plus ici que jeu verbal ? Il vomit une répugnante lavasse de mots. Et de ce vomissement ils font encore des journaux !

Ils se traquent mutuellement sans savoir où ils vont. Ils s'excitent les uns contre les autres sans savoir pourquoi. Ils font tinter leur fer-blanc, sonner leur or.

Ils ont froid et tâchent de se réchauffer avec de l'eau-de-vie. Ils ont chaud et cherchent le contact frais des esprits glacés ; tous sont malades, tous sont

contaminés par l'opinion publique.

C'est ici la patrie de toutes les voluptés et de tous les vices, mais même ici il y a des hommes vertueux ; il y a même ici beaucoup de vertu officieuse et officielle.

Beaucoup de vertu officieuse, munie de doigts agiles pour écrire, d'un pouvoir infini de patience et d'attente, comblée de décorations sans valeur et de filles empaillées à la croupe plate, de beaucoup piété aussi et de servilité dévote, toute une cuisine flatteuse servie à la gloire du Dieu des armées³⁴.

C'est « d'en haut » que descendent les étoiles et les crachats conférés par le maître ; c'est « en haut » que s'adressent les vœux de toutes les poitrines vierges encore de toute étoile.

La lune a un halo qui lui forme une cour ; la cour est peuplée d'imbéciles ; mais tout ce qui vient de la cour est adoré par le peuple des quémandeurs, par la vertu quémandeuse et officieuse.

« Je sers, tu sers, nous servons » – c'est la litanie que la vertu officieuse adresse au Prince, dans l'espoir que l'étoile bien méritée se fixera enfin sur quelque chétif thorax.

Mais la lune gravite aussi autour des choses terrestres ; de même le Prince gravite de son côté autour de tout ce qu'il y a de plus terrestre au monde, je veux dire autour de l'or des boutiquiers.

Le Dieu des armées n'est pas le Dieu des lingots ; le Prince propose – le boutiquier dispose³⁵.

Au nom de tout ce qui est clair et fort et bon en toi, ô Zarathoustra, crache sur cette ville de boutiquiers et passe ton chemin.

Ici le sang coule putride, tiède et spumeux dans toutes les veines ; crache sur la Grand-Ville, sur cette grande sentine où fermentent toutes les lies.

Crache sur cette ville des âmes déprimées et des poitrines étroites, des yeux perçants, des doigts poisseux –

– sur cette ville des importuns, des impudents, des écrivassiers et des braillards, des ambitieux surchauffés :

– où fermente en une même purulence tout ce qui est carié, décrié, lascif, trouble, blet, purulent, clandestin : –

– crache sur cette Grand-Ville et rebrousse chemin ! »

Ici Zarathoustra interrompt le fou écumant et lui mit la main sur la bouche :

« Te tairas-tu enfin ! s'écria Zarathoustra, voilà longtemps que tes discours et tes façons m'écœurent !

Pourquoi t'es-tu attardé au bord du marécage jusqu'à devenir toi-même grenouille ou crapaud ?

N'as-tu pas dans tes propres veines le sang putride et spumeux des marécages, pour avoir si bien appris à coasser et à blasphémer ?

Pourquoi n'es-tu pas allé en forêt ? Pourquoi n'es-tu pas allé labourer la terre ? Et la mer n'est-elle pas couverte d'îles verdoyantes ?

Ton mépris, je le méprise ; et puisque tu m'as averti, que ne t'es-tu plutôt averti toi-même ?

Mon mépris, et le petit oiseau qui me sert de présage, c'est du fond de mon amour et non du marécage qu'ils prennent l'essor.

On t'appelle mon singe, fou écumant ; mais moi je t'appelle mon porc grognon ; tes grognements me gâtent jusqu'à l'éloge que j'ai fait de la folie.

Qu'est-ce qui t'a d'abord fait grogner ? C'est qu'on ne t'ait pas *flatté* suffisamment ; aussi es-tu allé te fixer dans cette ordure, afin d'avoir des raisons de beaucoup grogner, –

– afin d'avoir des raisons de te *venger* par ces grognements. La vengeance, fou écumant, c'est ce qui te fait écumer. Va, je t'ai bien deviné !

Mais tes propos de fou *me* portent préjudice, même quand tu as raison. Et même si Zarathoustra avait cent fois raison en paroles, toi, usant de mes propres paroles, toujours – tu *réussirais* à avoir tort. »

Ainsi parlait Zarathoustra ; et regardant la Grand-Ville il soupira et demeura longtemps silencieux. Enfin il parla ainsi :

Moi aussi, cette Grand-Ville me répugne, et non ce fou seulement. Il n'y a plus rien chez l'un ni chez l'autre qu'on puisse encore améliorer ni empirer.

Malheur à cette Grand-Ville ! Je voudrais voir déjà la colonne de feu qui la consumera³⁶.

Car de telles colonnes de feu précèdent le grand Midi. Mais cela viendra en son temps, conformément au destin.

Quant à toi, fou, voici le précepte que je te donne en guise d'adieu : « Où il n'y a plus rien à aimer – *passe ton chemin*. »

Ainsi parlait Zarathoustra – et il s'éloigna, laissant derrière lui le fou et la Grand-Ville.

Faut-il, hélas ! que tout ce qui récemment encore couvrait de verdure et de fleurs la prairie soit déjà flétri et décoloré ? Et combien de miel d'espérance avais-je butiné là pour en emplir mes ruches ?

Ces jeunes cœurs, les voici déjà devenus vieux ? Pas même vieux, mais las, vulgaires, indolents – c'est ce qu'ils appellent être redevenus pieux.

Hier encore je les voyais dès l'aube se mettre en route d'un pas vaillant, mais les pieds de leur Connaissance se sont lassés et les voilà qui dénigrent par surcroît leur vaillance matinale.

En vérité, plus d'un d'entre eux mouvait ses jambes à la façon d'un danseur, à l'appel du rire qui est enclos dans ma sagesse ; mais il s'est ravisé. Je viens de le voir, courbé, ramper aux pieds de la Croix.

Naguère ils ceignaient de leur vol la lumière et la liberté, comme font les phalènes et les jeunes poètes. Ils ont vieilli, ils se sont refroidis, et déjà les voilà amis des ténèbres, marmonneurs et casaniers.

Le cœur leur a-t-il manqué parce que la solitude m'a englouti, comme une baleine³⁷ ? Ont-ils longtemps et ardemment tendu vers moi l'oreille *en vain*, vers mes fanfares, vers mes clameurs de héraut ?

Hélas ! ils n'ont jamais été nombreux, ceux dont le cœur était longtemps plein de courage, et d'exubérance ; et chez ceux-là l'esprit même reste patient. Mais le reste est *lâche*³⁸.

Le reste, c'est toujours la majorité, la banalité, le surplus, les superflus – tous ceux-là sont lâches.

Quiconque est de ma race rencontrera sur son chemin ce que rencontrent ceux de ma race ; et il aura pour premiers compagnons des cadavres et des saltimbanques.

Mais les compagnons qui lui viendront en second heu s'appelleront ses *fidèles* : essaim turbulent, beaucoup d'amour, beaucoup de folie, beaucoup de vénération encore imberbe.

Il n'attachera pas son cœur à ces fidèles, s'il est de ma race ; il ne croira pas à ces renouveaux, à ces prairies émaillées de fleurs, s'il connaît la race furtive et lâche des hommes.

S'ils *pouvaient* faire autrement, ils *voudraient* aussi faire autrement. Ceux qui ne sont ni chair ni poisson gâtent tout ce qui est intact. Les feuilles se fanent ? Qu'y a-t-il là à déplorer ?

Laisse-les aller, laisse-les tomber, ô Zarathoustra, sans te lamenter. Fais plutôt souffler sur eux des vents bruissants.

Souffle sur ces feuilles, ô Zarathoustra, et que tout ce qui est *flétri* s'envole au plus tôt loin de toi !

2

« Nous sommes redevenus pieux » – voilà ce qu'avouent ces renégats ; et quelques-uns sont trop lâches même pour l'avouer.

Ceux-là, je le lis dans leurs yeux, je le leur dis en face, en pleine rougeur de leurs joues : Vous êtes de ceux qui ont recommencé à *prier* !

Mais c'est une honte de prier ! Non pour tous, mais pour toi et moi, et pour quiconque porte sa conscience jusque dans son cerveau. Pour *toi* c'est une honte de prier !

Tu le sais bien : le lâche démon qui est en toi, celui qui aime à joindre les mains et à se croiser les bras et qui tient à ses aises : – ce lâche démon te souffle : « Il y a pourtant un Dieu ! »

Mais *de ce fait*, tu es de ceux qui craignent la lumière, que la lumière empêche de dormir ; il te faudra dorénavant plonger la tête tous les jours plus avant dans la nuit et dans le brouillard.

Et, certes, tu as bien choisi ton heure ; car les oiseaux de nuit viennent de reprendre l'essor. C'est l'heure de tous ceux qui redoutent la lumière, l'heure vespérale où le travail chôme – mais eux ne « chôment » point.

Je l'entends et je le sens : c'est pour eux l'heure de la chasse où ils se mettent en quête, non pas l'heure d'une chasse effrénée, mais d'une chasse bien sage, un peu paralytique et renifleuse, qui se fait à pas furtifs, tout en marmonnant des prières –

Une chasse aux poltrons sentimentaux. Toutes les souricières à prendre les cœurs sont en place ! Et dès que je déplace un rideau, il en sort précipitamment quelque petit papillon de nuit.

Etait-il blotti là avec un autre petit papillon de nuit ? Car je flaire partout de petites communautés clandestines ; et il suffit qu'il existe des chambres hautes pour qu'on y trouve de nouvelles confréries, avec leur relent de confréries pieuses.

Ils passent ensemble de longues soirées, répétant : « Redevenons pareils aux petits enfants³⁹, apprenons à dire de nouveau : « Mon bon Dieu. » Et ils se laissent gâter le goût et l'estomac par leurs pieux confiseurs.

Ou bien ils passent des soirées entières à observer une araignée porte-croix, une araignée rusée à l'affût et qui prêche aux araignées elles-mêmes

la prudence, déclarant : « il fait bon filer sous la croix ».

Ou bien ils vont s'asseoir des journées entières au bord des marécages, la canne à pêche en main – et de se croire *profonds* ! Mais pêcher où il n'y a pas de poisson, c'est, je le déclare, se montrer moins encore que superficiel !

Ou bien ils vont chez quelque poète apprendre à toucher de la harpe sur un mode pieux et gai à la fois, – chez un de ces poètes qui comptent sur leur harpe pour leur ouvrir l'accès du cœur des jeunes femmes, s'étant lassés des vieilles et de leurs éloges.

Ou bien ils vont apprendre le grand frisson auprès d'un docte demi-fou qui attend dans des pièces obscures que les Esprits se montrent – et lui ôtent l'esprit !

Ou bien ils vont écouter un vieux joueur ambulant de pipeau ou de cornemuse à qui les bises aigres ont enseigné des sons lugubres ; et il leur fait une musique accordée au vent qui souffle et leur prêche d'une voix lugubre une doctrine lugubre.

Et quelques-uns sont même devenus veilleurs de nuit ; ils ont appris à souffler dans leur corne, à patrouiller la nuit et à réveiller de vieilles choses depuis longtemps endormies.

Hier soir près du mur du jardin j'ai entendu cinq phrases au sujet de ces vieilles choses ; elles ont été dites par quelques-uns de ces vieux et tristes veilleurs de nuit momifiés.

« Pour un Père, il ne s'occupe pas assez de ses enfants : les pères humains font mieux. »

« Il est trop vieux. Il a complètement cessé de s'occuper de ses enfants », répondait l'autre veilleur de nuit.

« Mais a-t-il vraiment des enfants ? Personne ne saurait le démontrer, à moins qu'il n'en donne lui-même la preuve. Il y a longtemps que je voudrais le voir en faire la preuve irréfutable. »

« La preuve ? Comme s'il avait jamais donné une preuve quelconque ! Il lui est difficile de prouver ; il aime beaucoup à *être cru*. »

« Oui, oui, c'est la foi qui le sauve, la foi qu'on a en lui. Les vieillards sont ainsi faits ! Nous sommes tout pareils ! »

– Ainsi devisaient les deux vieux veilleurs de nuit, qui craignent tant la lumière, et là-dessus ils soufflaient mélancoliquement dans leurs cornes ; cela s'est passé hier à la nuit, au long du mur du jardin.

Mais mon cœur dans ma poitrine se tordait de rire, à croire qu'il allait éclater, et ne sachant où se mettre il pesait sur le diaphragme.

En vérité, je finirai par mourir de rire, de voir des ânes en état d'ébriété et d'entendre des veilleurs de nuit douter de Dieu de la sorte.

Le temps n'est-il pas *depuis longtemps* passé pour cette façon de douter ? Qui donc se permettrait de réveiller ces vieilles choses endormies qui craignent la lumière ?

Les dieux anciens sont depuis longtemps morts ; et en vérité ils sont morts d'une bonne mort joyeuse, comme il sied à des dieux.

Ils n'ont pas passé par un « crépuscule » – c'est un mensonge. Bien plutôt sont-ils un beau jour morts – *de rire* !

Le jour où un dieu proféra la parole impie entre toutes : « Il n'y a qu'*un seul* Dieu ! Tu n'auras d'autre Dieu que moi⁴⁰ ! »

Ce vieux barbon de Dieu, ce vieux bourru, ce vieux jaloux se laissa aller à parler ainsi.

Et tous les dieux se mirent à rire et à vaciller sur leurs sièges et s'écrièrent : « Ce qui est divin, n'est-ce pas justement qu'il y ait des dieux, et non un Dieu ? »

Que celui qui a des oreilles pour ouïr entende⁴¹.

C'est ainsi que parlait Zarathoustra dans la ville qu'il aimait et qu'on appelle « la Vache bariolée »⁴². De là il avait encore deux jours de marche pour aller retrouver sa caverne et ses animaux, mais son âme exultait sans cesse à l'idée d'un proche retour.

LE RETOUR AU PAYS

O solitude, solitude ma *patrie*⁴³ ! J'ai trop longtemps vécu à l'étranger, en étranger, pour ne pas te revenir avec larmes.

Menace-moi du doigt, comme font les mères ; souris-moi comme font les mères, dis-moi seulement : « Et quel était-il donc, celui qui s'est un jour arraché à moi comme un ouragan ? –

– et qui en me quittant s'est écrié : « J'ai vécu trop longtemps en compagnie de ma solitude, j'en ai désappris de me taire. » – C'est donc *là* ce que tu as appris maintenant ?

O Zarathoustra, je sais tout, et que tu t'es senti *plus abandonné*, toi l'*unique*, dans la multitude, que tu ne le fus jamais auprès de moi.

Une chose est l'abandon, autre chose est la solitude ; *voilà* ce que tu as appris maintenant, et que chez les hommes tu te sentiras toujours un étranger, un barbare :

– étranger et barbare même quand ils t'aimeront ; car ce qu'ils veulent avant tout, c'est qu'on les *ménage* !

Mais ici tu es chez toi, à ton foyer, dans ta maison ; ici tu peux tout dire et t'épancher à loisir ; rien n'a honte ici de sentiments enfouis, endurcis.

Toutes choses ici approchent caressantes à ton appel et viennent te flatter, car elles ont envie de te grimper sur le dos. Toutes les images te sont bonnes pour te porter à la conquête de toutes les vérités⁴⁴.

Ici tu peux parler franc, parler net à toutes choses, et en vérité c'est une flatterie à leurs oreilles qu'on leur parle franc.

Mais autre chose est l'abandon. Te souvient-il, Zarathoustra, de ce jour où ton oiseau criait au-dessus de ta tête, et où tu étais là en forêt, irrésolu, ne sachant où aller, face à face avec un cadavre ?

Tu disais alors : « Que mes animaux me conduisent ! J'ai constaté qu'il est plus dangereux de vivre chez les hommes que chez les bêtes. » – Cela, c'était l'abandon.

Et te souvient-il, Zarathoustra ? De ce temps où tu vivais dans ton île, fontaine de vin parmi des seaux vides ; donnant, te vidant sans cesse, versant, te déversant parmi ceux qui avaient soif :

– jusqu'au jour où tu finis par te trouver seul ayant soif au milieu de gens ivres, et où tu te mis à gémir dans la nuit : « N'y a-t-il pas plus de bonheur à recevoir qu'à donner ? Et encore plus de bonheur à voler qu'à recevoir⁴⁵ ? » *Cela*, c'était l'abandon.

Et te souvient-il, Zarathoustra, de l'Heure du suprême silence, qui vint te tirer hors de toi-même en te chuchotant d'une voix méchante : « Dis ce que tu as à dire, puis brise-toi ! »

– Cette heure qui te dégoûta de toute ton attente et de ton silence, et qui découragea ton humble courage – *cela* c'était l'abandon. »

O solitude, solitude ma patrie ! Qu'elle est divine et tendre, ta voix qui me parle !

Nous ne nous posons pas de questions, nous n'échangeons pas des lamentations, nous passons ouvertement côte à côte par des portes ouvertes.

Car tout est ouvert et clair chez toi, et les heures elles-mêmes courent ici d'un pas plus léger. Dans les ténèbres, en effet, le temps nous pèse plus que dans la lumière.

Ici toutes les paroles de l'être et leurs arcanes les plus secrets s'ouvrent à moi ; ici tout être souhaite se faire verbe, tout devenir réclame que je lui apprenne à parler.

Là-bas au contraire, tout discours est vain. Là-bas, la meilleure sagesse consiste à oublier, à passer son chemin – *voilà* ce que j'ai appris désormais.

Pour tout comprendre de l'homme il faudrait s'attaquer à tout ce qui est en lui ; mais j'ai pour cela les mains trop nettes.

Jusqu'à leur haleine que je n'aime point respirer. Hélas ! pourquoi ai-je vécu si longtemps dans leur vacarme, dans leur haleine viciée ?

O silence bienheureux qui m'entoure ! O purs arômes autour de moi ! O silence qui tire du fond de ma poitrine un souffle pur ! Oh ! comme il prête l'oreille, ce bienheureux silence !

Là-bas, au contraire, tout parle et rien n'est écouté. On aura beau annoncer sa sagesse à son de cloches, les marchands sur la place en couvriront le son du tintement de leurs gros sous.

Chez eux tous parlent et aucun ne sait comprendre. Tout tombe à l'eau mais rien ne s'enfonce dans des puits profonds.

Chez eux tout parle et rien n'aboutit ni ne vient à maturité. Tous caquettent, mais on n'en trouverait pas un pour rester au nid et couvrir des œufs.

Chez eux tout parle, tout s'effrite en paroles. Et ce qui hier encore semblait trop coriace pour le temps et la dent du temps pend aujourd'hui usé et rongé entre les mâchoires des hommes d'à présent.

Chez eux tout parle, tout se trahit. Et ce qu'on appelait autrefois le mystère et le secret des âmes profondes appartient aujourd'hui aux crieurs publics et autres braillards.

O singulière nature de l'homme ! Vacarme des ruelles obscures ! Maintenant que je vous ai laissés derrière moi, mon pire danger est passé.

Ménager les hommes, avoir pitié d'eux – tel fut toujours pour moi le pire danger ; car tout ce qui est humain demande à être ménagé et toléré.

Plein de vérités rentrées, avec ma main de dupe et mon cœur de dupe, riche en menus mensonges de pitié, tel j'ai toujours vécu parmi les hommes.

Je portais chez eux un travestissement, toujours prêt à *me* faire tort pour *les* mieux tolérer, et me répétant volontiers : « Fou que tu es, tu ne connais pas les hommes ! »

On désapprend ce que sont les hommes en vivant parmi les hommes ; chez tous il y a trop de premier plan bien en vue ; à quoi servent alors des yeux perçants, épris de lointains ?

Et quand ils me méconnaissaient, j'étais assez sot pour les ménager d'autant plus, et plus que moi-même, habitué que j'étais à me montrer dur à

moi-même et à me venger sur moi, par surcroît, de ces ménagements.

Je vivais ainsi parmi eux, criblé de piqûres de mouches venimeuses, creusé comme la pierre par d'innombrables gouttelettes de méchanceté et je me persuadais encore que toute petitesse est innocente de sa propre petitesse.

Ceux qui se disent les bons m'ont paru être les mouches venimeuses entre toutes ; ils piquent en toute innocence, ils mentent en toute innocence. Comment *pourraient-ils* se montrer justes envers moi ?

A ceux qui vivent parmi les bons, la pitié enseigne à mentir. La pitié alourdit l'atmosphère de toutes les âmes libres. Or la bêtise des bons est sans fond⁴⁶.

Me cacher, celer ma richesse, voilà ce que j'ai appris là-bas ; car je les ai trouvés tous pauvres d'esprit par surcroît.

En quoi ma pitié leur mentait, c'est qu'en chacun d'eux j'avais discerné, – en chacun d'eux j'avais vu et flairé quelle dose d'esprit lui était *assez*, et quelle dose d'esprit lui était *de trop*.

Leurs sages compassés, je les trouvais sages, et non compassés ; j'apprenais ainsi à avaler les mots. Leurs fossoyeurs, je les appelais des chercheurs, des explorateurs ; j'apprenais ainsi à équivoquer sur les mots.

Les fossoyeurs contractent des maladies dans leurs fouilles. Sous les vieux décombres dorment des exhalaisons malsaines. Il ne faut pas remuer les marécages. Il faut vivre en montagne.

Mes narines se délectent à respirer de nouveau la liberté montagnarde. Mon nez est enfin délivré de tous les relents des choses humaines.

Picotée par d'âpres bises pareilles à des vins mousseux, mon âme *éternue* – elle éternue et se dit joyeusement à elle-même « A ta santé⁴⁷ ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES TROIS MAUX

1

En rêve, dans l'ultime rêve de l'aube, je me trouvais aujourd'hui debout sur un promontoire, au-delà du monde, et tenant une balance, je *pesais* le monde⁴⁸.

Oh ! pourquoi faut-il que l'aurore m'ait trop tôt surpris ! Elle m'a éveillé par son ardent reflet, la jalouse ! Elle est toujours jalouse de l'ardeur de mon rêve matinal.

Mesurable pour quiconque a le temps, pondérable pour un bon peseur, accessible aux ailes vigoureuses, déchiffrable aux divins déchiffreurs d'énigmes : tel m'est apparu le monde en rêve.

Mon rêve, hardi navigateur, qui tient du navire et de l'ouragan, muet comme un papillon, impatient comme un faucon de race – comme il a su patienter et prendre son temps pour peser le monde ce matin !

Etait-ce que ma sagesse lui soufflait des paroles, ma sagesse diurne, rieuse et éveillée, qui se rit de tous les « mondes infinis » ? Car, dit-elle, où il y a de l'énergie le *nombre* est maître, c'est lui qui a le plus de force.

De quel regard assuré mon rêve dominait ce monde fini ! D'un regard où il n'y avait ni désir du nouveau, ni regret du passé, ni crainte, ni prière.

Telle une pomme rebondie qui se serait offerte à ma main, une pomme d'or bien mûre à la pelure douce, fraîche et veloutée – tel le monde s'offrait à moi.

Tel un arbre qui m'aurait fait signe, un arbre aux larges ramures, au vouloir puissant, recourbé pour offrir un dossier ou un escabeau au voyageur – tel le monde se dressait sur mon promontoire.

Comme si des mains gracieuses m'avaient tendu une cassette ouverte, pour le ravissement de mes regards timides et respectueux – tel m'apparut le monde ce matin-là.

Ni assez énigmatique pour effaroucher la tendresse humaine, ni assez catégorique pour endormir la sagesse humaine – une bonne chose, une chose humaine : tel me semblait le monde ce matin, ce monde dont on dit tant de mal.

Que de grâces j'ai à rendre à mon rêve d'avant l'aurore, qui, dès l'aube ce matin, m'a permis de peser le monde ! Il est venu à moi comme une bonne chose, une chose humaine, ce rêve consolateur.

Et pour l'égaliser aujourd'hui et pour apprendre peu à peu à le connaître et à l'imiter dans ce qu'il a de meilleur, je vais peser sur ma balance les trois pires maux, je vais les peser en toute bonté humaine.

Le maître qui enseigna à bénir enseigna aussi à maudire. Quelles sont les trois choses les plus maudites en ce monde ? Je vais les poser sur mes balances.

La volupté – la passion de dominer – l'égoïsme – voilà les trois choses que l'on a le plus maudites, le plus cruellement vilipendées et calomniées – je vais les peser toutes trois en toute bonté humaine.

Courage ! Voici mon promontoire, et voilà la mer qui vient se rouler à mes pieds, hirsute, caressante, vieux monstre fidèle aux cent têtes, vieux chien que j'aime⁴⁹.

Courage ! Je vais ériger mes balances au-dessus de la mer onduleuse, et je vais choisir un témoin qui nous surveillera. Ce sera toi, arbre solitaire aux puissants arômes, aux larges frondaisons – arbre solitaire que j'aime.

Quel est le pont qui mène de jadis à maintenant ? Quelle est la force qui contraint ce qui est haut à s'abaisser ? Et comment peut-on faire monter encore ce qu'il y a de plus élevé ?

Voici que la balance en équilibre s'immobilise. J'y ai déposé trois lourds problèmes ; l'autre plateau porte trois lourdes réponses.

2

Volupté : aiguillon⁵⁰, écharde dans la chair de tous les détracteurs du corps, sous leurs cilices ; flétrie comme « monde » par tous les tenants de l'Outre-monde, car elle raille et dupe tous les maîtres de trouble et d'erreur⁵¹.

Volupté : pour les infâmes un feu lent où ils sont consumés, pour tous les bois vermoulus, pour tous les haillons puants le four et la fournaise tout préparés.

Volupté : pour les cœurs libres, innocente et libre, paradis terrestre, effusion reconnaissante de l'avenir envers le présent.

Volupté : poison douceâtre, mais pour l'homme flétri seulement ; pour les vœux léonins le cordial suprême, le vin des vins respectueusement ménagé.

Volupté : le grand bonheur qui sert de symbole à tout bonheur supérieur, à tout espoir suprême. A tant de choses, en effet, le mariage est promis, et mieux que le mariage, –

– A tant de choses plus étrangères l'une à l'autre que l'homme et la femme – et qui donc a jamais compris à *quel point* l'homme et la femme sont *étrangers* l'un à l'autre ?

Volupté : mais il me faut tenir en bride mes pensées et même mes paroles de peur qu'en mes jardins ne fassent irruption les pourceaux et les exaltés.

Passion de dominer : verges cuisantes réservées aux cœurs durs entre tous ; cruel martyr réservé au plus cruel ; sombre flamme des bûchers où grésille la chair vive.

Passion de dominer : frein cruel imposé aux peuples les plus orgueilleux ; insulte à toute vertu incertaine ; cavalier qui chevauche toutes les montures et tous les orgueils.

Passion de dominer : tremblement de terre qui brise et fracasse tout ce qui est creux ou verrouillé : avalanche destructrice qui roule en grondant et châtie les sépulcres blanchis ; éclair interrogateur posé auprès des réponses prématurées.

Passion de dominer : sous son regard, l'homme rampe et plie l'échine et devient plus humble et plus servile et plus vil que le serpent ou le porc – jusqu'à l'heure où s'éveille en lui le cri de son grand mépris⁵².

Passion de dominer : maîtresse redoutable du grand mépris, qui prêche ouvertement aux villes et aux royaumes : « Disparaissez ! » jusqu'à ce qu'une voix s'éveille en eux, qui s'écrie : « *Disparaissons !* »

Passion de dominer : toi qui viens aussi trouver, avec tous tes charmes, les purs et les solitaires, toi qui montes à des hauteurs présomptueuses, ardente comme l'amour qui vient peindre sur les horizons terrestres des perspectives séduisantes et des félicités empourprées.

Passion de dominer : mais comment appeler *passion* cette grandeur qui condescend à la puissance ? En vérité, il n'y a rien de morbide, rien de maniaque dans de pareils désirs, dans de pareilles condescendances.

Que la grandeur solitaire ne veuille pas rester éternellement solitaire à se repaître d'elle-même, que la montagne s'incline vers la vallée et que les vents des hauteurs descendent vers les dépressions : –

Oh ! qui pourrait dire le vrai nom, le nom de vertu qui convient à une aspiration pareille ? « La vertu qui donne », tel est le nom que Zarathoustra a donné un jour à ce sentiment indicible.

Et il arriva alors aussi – et en vérité ce fut pour la première fois – qu'il célébra l'*égoïsme*, l'égoïsme intact et sain qui a sa source dans une âme puissante : –

– dans l'âme puissante à laquelle appartient un corps accompli, victorieux, plaisant aux yeux, dont toutes choses souhaitent devenir le miroir : –

– un corps souple et séduisant, un danseur qui a pour symbole et pour somme l'âme qui se complaît en elle-même. Le plaisir spontané que de tels

corps et de telles âmes prennent à eux-mêmes se décerne à soi-même le nom de « vertu ».

Cet amour de soi se protège au moyen des formules du Bien et du Mal comme on s'entoure d'un bosquet sacré ; les noms qu'il donne à son bonheur écartent de lui comme un charme tout ce qui est méprisable.

Il bannit loin de soi toute lâcheté. Il dit : « Le mal, c'est *ça* qui est lâche. » Méprisable, il *estime* les cœurs soucieux, gémissants, piteux, et ceux qui ramassent jusqu'au plus humble profit.

Il méprise la sagesse geignarde – car, en vérité, il y a aussi une sagesse qui fleurit dans l'ombre, une sagesse de l'ombre nocturne qui ne cesse de gémir : « Tout est vain⁵³ ! »

Il n'estime guère la méfiance craintive, ni ceux qui exigent des serments au lieu de regards et de poignées de mains, ni la sagesse trop circonspecte qui est celle des âmes lâches.

Il estime moins encore la servilité empressée, les chiens rampants qui tout de suite se couchent humblement sur le dos ; car il existe aussi une sagesse humble et servile, docile et empressée.

Ce qu'il hait par-dessus tout, ce qui lui répugne même, c'est l'homme qui ne se défend jamais, celui qui avale le venin des mauvaises paroles et des mauvais regards, l'homme passif et patient qui endure tout, qui s'accommode de tout ; car ce sont là façons serviles.

Que la servilité s'adresse aux dieux et à leurs divines bourrades, ou aux hommes et à leurs stupides opinions humaines, cet égoïsme bienheureux crache avec mépris sur toute servilité, *quelle qu'elle soit*⁵⁴.

Il appelle mauvais tout ce qui est courbé, servile, avare, les yeux clignotants et soumis, les cœurs contrits, et cette façon hypocrite et complaisante de prodiguer les baisers de grosses lèvres molles.

Et toutes les ratiocinations des esclaves, des vieillards, des épuisés, il n'y voit que sénilité ; notamment ces folles absurdités, superstitieuses et tarabiscotées, que débitent les prêtres.

Mais tous ces sages séniles, tous ces prêtres, tous ces êtres las de la vie, toutes ces âmes de femmes et d'esclaves, oh ! comme ils ont toujours contrecarré le jeu de l'égoïsme !

Et ce serait *là* la vertu, et l'on appellerait vertu tout ce qui contrecarre le jeu de l'égoïsme ! Et le « désintéressement » – voilà ce que tous ces lâches dégoûtés du monde, toutes ces araignées porte-croix, se souhaiteraient à eux-mêmes !

Mais pour eux tous viendra le jour, la métamorphose, le glaive de justice, le *grand Midi* où tant de choses seront révélées⁵⁵.

Et celui qui proclame que le Moi est saint et sacré, et que bienheureux est l'égoïsme, celui qui est le prophète du grand Midi, dit aussi parce qu'il le sait :

« *Voici, il vient, il est proche, le grand Midi !* »

Ainsi parlait Zarathoustra.

¹ Cf. *supra*, « Prologue », § 1, p. 15, ainsi que *infra*, III^e partie, « Avant l'aurore », p. 213.

² Ce propos trouve un écho au début du *Gai Savoir*, « Plaisanterie, ruse et vengeance », strophe 27 (p. 28). D'une manière générale, le thème du « péril », quoique diversement abordé (cf. *Par-delà bien et mal*, § 262 ou *La Généalogie de la morale*, « Avant-propos », § 5) vise à montrer que « le secret de récolter la plus grande fécondité, la plus grande jouissance de l'existence, consiste à vivre dangereusement » (*Le Gai Savoir*, *op. cit.*, livre IV, § 283, p. 182) – c'est-à-dire à briser les tables des valeurs pour en créer de nouvelles. Ainsi : « C'est un autre idéal que nous poursuivons, un Idéal merveilleux, tentateur, plein de risques, dont nous ne voudrions persuader personne, car nous ne concédons à personne si aisément le droit à cet Idéal : l'idéal d'un esprit qui, naïvement, c'est-à-dire sans le faire exprès et par plénitude et puissance débordante, se joue de tout ce qui, jusqu'ici, s'appelait saint, bon, intangible, divin ; pour qui les biens suprêmes qui à bon droit servent de critère des valeurs au peuple signifieraient déjà quelque chose comme le danger, le déclin, l'abaissement ou, à tout le moins, le repos, l'aveuglement, l'oubli de soi momentané ; l'idéal d'un bien-être et d'une bonne volonté humaine-surhumaine qui assez souvent apparaîtra *inhumain*, par exemple lorsqu'il se confronte à tout ce qui jusqu'ici a été le sérieux humain, la solennité de l'attitude, de la parole, du ton, du regard, de la morale et du devoir comme leur involontaire parodie vivante » (*Le Gai Savoir*, livre V, § 381, cité par Nietzsche dans *Ecce Homo*, *op. cit.*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 2, p. 126-127).

Cf. également *infra*, III^e partie, « Des tables anciennes et nouvelles », § 16, p. 259.

³ Exode, 3, 8 : « L'Éternel dit : [...] Je suis descendu pour délivrer “mon peuple” de la main des Égyptiens, et pour le faire monter de ce pays dans un bon et vaste pays, dans un pays où coulent le lait et le miel. »

⁴ Cf. *infra*, III^e partie, « Le retour au pays », p. 234, note 232.

⁵ « L'amour, conçu dans sa totalité, sa grandeur, sa plénitude, est nature, et en tant que nature de toute nécessité quelque chose d'“immoral” (*Le Gai Savoir*, *op. cit.*, livre V, § 363, p. 258). – Cf. aussi *supra*, I^{re} partie, « De l'amour du prochain », p. 100, note 76.

⁶ Allusion possible à l'épisode du Nouveau Testament où Pierre pleure amèrement pour avoir renié le Christ trois fois avant le chant du coq (Matthieu, 26, 75 ; Marc, 14, 72 ; Luc, 22, 62).

⁷ On peut reprendre ici ce propos de *Ecce Homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 8 : « On n'a jamais rien composé, éprouvé, souffert de pareil : c'est ainsi que souffre un dieu, un Dionysos. La réponse à un tel dithyrambe sur l'isolement des soleils dans la lumière serait Ariane... Qui, à part moi, sait ce qu'est Ariane !... Jusqu'ici personne n'avait la solution à toutes ces énigmes, je doute que quiconque y ait jamais vu une énigme » (*op. cit.*, p. 136).

⁸ *Le Gai Savoir*, livre V, § 380 : « Le “voyageur” parle. – Parvenir là-haut, la question est de savoir si on le peut. Ceci paraît, dépendre de multiples conditions : l'essentiel est de savoir si nous

sommes assez légers ou trop lourds – problème de notre “pesanteur spécifique”. Il faut être *très léger* pour se laisser pousser par sa volonté de connaître jusque dans un pareil lointain et, pour ainsi dire, au-delà de son époque, afin d'acquérir un regard qui embrasse des millénaires, et d'avoir de surcroît le ciel pur dans ce regard ! Il faut s'être détaché de tout ce qui justement nous oppresse, nous entrave, nous accable, nous alourdit, [...] L'homme d'un pareil au-delà qui veut discerner les suprêmes évaluations de valeur de son époque, doit au préalable “surmonter” l'esprit de cette époque au-dedans de lui-même – c'est son épreuve de force – et par conséquent non seulement son époque, mais aussi ses propres répugnances ressenties jusqu'alors pour cette époque, sa propre opposition contre elle, sa difficulté d'y vivre, son inactualité, son romantisme... » (*op. cit.*, p. 276-277).

⁹ Cf. également *infra*, IV^e partie, « De l'homme supérieur », § 4, p. 347 et « De la science », p. 363. Il existe une « typologie » nietzschéenne du courage dans *La Volonté de puissance* (*op. cit.*) :

« Je distingue le courage devant les personnes, le courage devant les choses, le courage devant le papier. [...] Je distingue encore le courage devant des témoins et le courage sans témoins : le courage d'un chrétien, d'un croyant en général, ne peut jamais être sans témoins, – cela suffit déjà à le dégrader. Je distingue enfin le courage par tempérament et le courage par peur de la peur : un cas particulier de cette dernière espèce, c'est le courage moral. Il faut y joindre aussi le courage par désespoir » (VP1 62, p. 84-85 ; VP2 841 ; CM XIV 14 (165)).

¹⁰ Matthieu, 11, 15 : « Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. »

¹¹ *Le Gai Savoir*, livre IV, § 341 : « *Le poids le plus lourd.* — Que dirais-tu si un jour, si une nuit, un démon se glissait jusque dans ta solitude la plus reculée et te dise : “Cette vie telle que tu la vis maintenant et que tu l'as vécue, tu devras la vivre encore une fois et d'innombrables fois ; et il n'y aura rien de nouveau en elle, si ce n'est que chaque douleur et chaque plaisir, chaque pensée et chaque gémississement et tout ce qu'il y a d'indiciblement petit et grand dans ta vie devront revenir pour toi, et le tout dans le même ordre et la même succession – cette araignée-là également, et ce clair de lune entre les arbres, et cet instant-ci et moi-même. L'éternel sablier de l'existence ne cesse d'être renversé à nouveau – et toi avec lui, ô grain de poussière de la poussière !” » (*op. cit.*, p. 220).

¹² Cf. *infra*, III^e partie, « Le retour au pays », p. 234, note 232.

¹³ Thème repris dans le poème postlude de *Par-delà bien et mal* (*op. cit.*, p. 210).

¹⁴ Il faut se garder de rapporter la notion de bonheur mise ici en œuvre à un registre moraliste. Car si ordinairement Nietzsche s'emploie à dénoncer dans cette idée une manière de concevoir la « plénitude » du « sujet » – « le bonheur est femme », nous y aspirons donc comme à quelque chose de « naturel » – en un autre sens, il qualifie le développement strictement *individuel* de la volonté de puissance :

« “*L'homme aspire au bonheur*” (par exemple) – qu'est-ce qui est vrai là-dedans ? Pour comprendre ce que c'est que la vie, quelle sorte d'aspiration et de tension exige la vie, la formule doit s'appliquer aussi bien à l'arbre et à la plante qu'à l'animal. “A quoi aspire la plante ?” – Mais là nous avons déjà imaginé une fausse unité qui n'existe pas. Le fait d'une croissance multiple, avec des initiatives propres et demi-propres, disparaît et est nié si nous supposons d'abord une unité grossière, “la plante”. Ce qui est visible avant tout, c'est que ces derniers “individus”, infiniment petits, ne sont pas intelligibles dans le sens d'un “individu” métaphysique et d'un “atome”, et que leur sphère de puissance se déplace sans cesse ; mais chacun de ces individus, s'il se transforme de la sorte, aspire-t-il au *bonheur* ? – Cependant toute tendance à s'étendre, toute incorporation, toute croissance, est une lutte contre quelque chose qui est accompagnée de sensations de déplaisir : ce qui est ici le motif agissant veut certainement autre chose en voulant le déplaisir et en le recherchant sans cesse. –

Pourquoi les arbres d'une forêt vierge luttent-ils entre eux ? Pour le “bonheur” ? – Pour la *puissance* !... » (VP1 305, p. 352-353 ; VP2 704 ; CM XIII 11 (111)). – Comparer avec VP1 238 ;

VP2 434 ; CM XIV 14 (129), cité *infra*, IV^e partie, « L'offrande de miel », p. 293, note 309.

¹⁵ « Altitude » ne doit pas être interprété comme le concept d'une fin « élevée » à laquelle pourrait ou devrait aspirer l'homme zarathoustrien. Nietzsche s'en explique dans *La Volonté de puissance* :

« Il y a, au-dessus des émanations et de la fange des bas-fonds humains une *humanité plus haute et plus claire*, qui sera très petite par le nombre – car tout ce qui émerge est, par essence, rare – : on en fait partie non parce qu'on serait plus doué ou plus vertueux ou plus héroïque ou plus aimant que les hommes d'en bas, mais parce qu'on est *plus froid, plus clair, plus large de vues, plus solitaire*, parce qu'on supporte, préfère, exige la solitude comme bonheur, comme privilège, même comme condition d'existence, parce qu'on vit parmi les nuées et les éclairs comme parmi ses semblables, mais aussi sous les rayons du soleil, les gouttes de rosée, les flocons de neige et tout ce qui vient nécessairement d'en haut et qui, lorsqu'il bouge, ne bouge éternellement que dans la direction *du haut vers le bas*. Les aspirations vers les hauteurs ne sont pas les nôtres. – Les héros, les martyrs, les génies et les enthousiastes ne sont pas assez calmes, patients, fins, froids et lents pour nous » (VP2 993 ; CM XII 7 (70), p. 310-311). Ainsi, l'on « n'aspire pas à », mais l'on « se jette dans » son altitude.

16 Cf. *supra*, p. 78 et p. 195.

17 *Le Gai Savoir*, livre IV, § 276 : « [...] Et à tout prendre : je veux à partir d'un moment quelconque n'être plus autre chose que pure adhésion ! » (*op. cit.*, p. 177).

18 *Ecce Homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 6 : « *Mais c'est là la notion même de Dionysos*. – C'est justement là que conduit une autre considération. Le problème psychologique dans le type de Zarathoustra est de savoir comment celui qui dit non, *fait non* à un degré inouï, à tout ce à quoi jusque-là on disait oui, peut être néanmoins l'antithèse d'un esprit négateur. Comment l'esprit qui porte le poids de destin le plus lourd, une tâche fatale peut être néanmoins l'esprit le plus léger et le plus transcendant – Zarathoustra est un danseur : comment celui qui a la vision la plus dure, la plus terrible de la réalité, qui a pensé la “pensée la plus abyssale”, n'y trouve néanmoins aucune objection contre l'existence, pas même contre son retour éternel, – mais plutôt une raison de plus d'être *lui-même* l'éternel oui à toutes choses, l'“immense dire-oui-et-amen sans limites”... “Jusque dans tous les abîmes je veux porter mon dire-oui de bénédiction”... *Mais c'est la notion de Dionysos là encore* » (*op. cit.*, p. 133). – Le « dire-oui » (Jasagen) est la « tâche » essentielle de Nietzsche/Zarathoustra : « Zarathoustra définit une fois rigoureusement sa tâche – c'est aussi la mienne –, afin qu'on ne puisse se méprendre sur son sens : il est *affirmateur* jusqu'à la justification, jusqu'à la rédemption de tout le passé » (*ibid.*, p. 136).

19 Cf. *infra*, III^e partie, « Sur le mont des Oliviers », p. 226, note 222.

20 Le monde est « chaos » et non pas « rationalité ». Il ne s'agit cependant pas d'ignorer l'efficace du processus humain de rationalisation du monde, mais plutôt de le désigner, voire le dénoncer, comme un artifice intellectuel et fondamentalement moralisateur.

Ainsi : « Non point “connaître”, mais schématiser, – imposer au chaos assez de régularité et de formes pour satisfaire notre besoin pratique.

Dans la formation de la raison, de la logique, des catégories, le besoin a donné la mesure : le besoin non pas de “connaître”, mais de comprendre, de résumer, de schématiser en vue de l'intelligence du calcul... (L'arrangement, l'interprétation des choses semblables, égales, – le même processus que subit toute impression des sens c'est le développement de la raison !) Ce n'est pas une « idée » préexistante qui a travaillé là : mais l'utilité ; les choses ne sont évaluables et maniables pour nous que lorsque nous les voyons grossières et égales les unes aux autres... La *finalité* dans la raison est un effet et non pas une cause : la vie déconseille toute autre espèce de raison vers quoi il y a sans cesse des efforts, – elle devient alors peu claire – trop inégale » (VP1 272, p. 300 ; VP2 515 ; CM XIV 14 (152)).

Ce qu'on résumera par cet autre fragment : « La *confiance* en la raison et ses catégories, en la dialectique, donc l'évaluation de la logique, démontre seulement l'utilité de celle-ci pour la vie, utilité déjà démontrée par l'expérience : et non point sa “vérité” » (VP1 268, p. 295 ; VP2 507 ; CM XIV 14 (152)).

21 Cf. *supra*, II^e partie, « Chanson à danser », p. 152, note 138.

22 Contrairement au Christ (Matthieu, 19, 13), mais comme Socrate, il faudrait voir en Zarathoustra un « séducteur de la jeunesse » (Fragment d'août-septembre 1885, CM XI 39 (22),

p. 362).

[23](#) Sur la « féminité », cf. *supra*, II^e partie, « Chanson à danser », p. 153, note 140, et comparer avec I^e partie, « Des femmelettes jeunes et vieilles », p. 105, note 86 et p. 106, note 88.

[24](#) « Hypocrisie » est un concept « double », qui marque tantôt la force du vouloir, et tantôt sa dégénérescence et son amollissement : « Rien ne me semble aujourd'hui plus rare que la véritable hypocrisie. J'ai de grands soupçons que cette plante ne supporte pas l'air doux de notre civilisation. L'hypocrisie fait partie de l'âge des fortes croyances, où, même en étant *forcé* de faire parade d'une autre foi que la sienne, on n'abandonnait pas sa foi. Aujourd'hui on l'abandonne, ou bien, ce qui est plus fréquent encore, on fait acquisition d'une seconde croyance, – dans tous les cas on reste *honnête*. Il est incontestable que de nos jours il est possible d'avoir un plus grand nombre de convictions que l'on n'en avait autrefois : possible, c'est-à-dire permis, ce qui signifie *inoffensif*. C'est ce qui produit la tolérance envers soi-même. – La tolérance envers soi-même permet plusieurs convictions : ces convictions vivent en bonne intelligence, elles se gardent bien, comme tout le monde aujourd'hui, de se compromettre. Avec quoi se compromet-on aujourd'hui ? Avec de l'esprit de conséquence. Lorsque l'on suit une ligne droite. Lorsque l'on ne prête pas à double sens, je veux dire à quintuple sens. Lorsque l'on est véridique... Je crains bien que, pour certains vices, l'homme moderne soit simplement trop commode : ce qui fait que ces vices s'éteignent littéralement. Tout le mal qui dépend de la volonté forte – et peut-être n'y a-t-il pas de mal sans force de volonté, – dégénère en vertu dans notre atmosphère molle... Les quelques rares hypocrites que j'ai appris à connaître imitaient l'hypocrisie : c'étaient, comme l'est aujourd'hui un homme sur dix, des comédiens » (*Le Crépuscule des idoles*, *op. cit.*, « Flâneries inactuelles », § 18, p. 139).

[25](#) « Vous voulez ne jamais être mécontents de vous, ne jamais souffrir de vous-mêmes – et vous appelez cela votre tendance morale ! Eh bien, un autre peut appeler cela votre lâcheté » (*Aurore*, *op. cit.*, IV, § 343, p. 209). – Cf. aussi *supra*, II^e partie, p. 134 et III^e partie, p. 194.

[26](#) « Juste milieu » est le concept noble ou philosophique de la médiocrité (cf. *Par-delà bien et mal*, § 262), qui constitue en réalité la base sédimentaire de toute culture installée dans ses certitudes (cf. *L'Antéchrist*, § 57).

Ainsi : « Une haute culture ne peut s'édifier que sur un terrain vaste, sur une médiocrité bien portante et fortement consolidée. À son service, et servie par elle, la *science* travaille – et l'art lui aussi. La science ne peut pas souhaiter mieux : elle est le propre d'une espèce moyenne d'hommes – elle est déplacée parmi les exceptions, – elle n'a dans ses instincts rien d'aristocratique, et encore moins quelque chose d'anarchiste. – La puissance de la moyenne est encore maintenue par le commerce, avant tout par le commerce d'argent : l'instinct des grands financiers se dirige contre tout ce qui est extrême, – c'est pourquoi les juifs sont pour le moment la puissance la plus conservatrice dans notre Europe si menacée et si incertaine. Il ne leur faut ni révolutions, ni socialisme, ni militarisme. S'ils veulent avoir de la puissance, s'ils ont besoin de puissance sur le parti révolutionnaire, c'est seulement une conséquence de ce que je viens d'indiquer, ce n'est pas une contradiction. Ils ont besoin d'éveiller par occasion la crainte à l'égard d'autres courants extrêmes – en montrant tout ce qu'ils tiennent entre les mains. Pourtant leur instinct lui-même est invariablement conservateur – et “médiocre”... Partout où il y a de la puissance, ils savent être puissants : mais l'exploitation de leur puissance va toujours dans la même direction. Le mot pour qualifier dignement ce qui est *médiocre* est, comme on sait, le mot “libéral”... » (VP1 389, p. 440-441 ; VP2 864 ; CM XIV 14 (182)).

[27](#) « Tout s'arrange » traduit *es gibt sich*, littéralement « ça se donne », qui fait pendant à *es nimmt sich*, « ça se prend ». Le jeu de mots et la consonance sont d'autant plus intraduisibles que 1. Nietzsche a déjà souligné l'importance du *don* dans l'éthique du Surhumain (« Prologue », p. 45, note 3) ; 2. si l'éthique du Surhumain venait à vaincre la « grégarité », « tout s'arrangerait » en effet parmi les hommes – ce qui demande qu'on leur extorque beaucoup d'eux-mêmes !

[28](#) C'est le second commandement que le Christ adresse aux pharisiens (Matthieu, 22, 39).

²⁹ Cf. *supra*, I^{re} partie, « De la vertu qui donne », § 3, p. 119, note 103.

³⁰ Matthieu, 24,3 : « Jésus s'assit sur la montagne des Oliviers. Et les disciples vinrent en particulier lui faire cette question : Dis-nous, quand cela arrivera-t-il, et quel sera le signe de ton avènement et de la fin du monde ? » (également en Marc, 13, 3).

³¹ *Le Crépuscule des idoles*, « Avant-propos » : « ... *surprendre les idoles...* Il y a plus d'idoles que de réalités dans le monde : c'est là mon "mauvais œil" pour ce monde, c'est là aussi ma "mauvaise oreille"... Poser ici des questions avec le *marteau* et entendre peut-être comme réponse ce fameux son creux qui parle d'entrailles gonflées – quel ravissement pour quelqu'un qui, derrière les oreilles, possède d'autres oreilles encore, – pour moi, vieux psychologue et attrapeur de rats qui arrive à *faire parler* ce qui justement voudrait rester muet...

Cet écrit lui aussi – le titre le révèle – est avant tout un délasement, une tache de lumière, un bond à côté dans l'oisiveté d'un psychologue. Peut-être est-ce aussi une guerre nouvelle ? Et peut-être y surprend-on les secrets de nouvelles idoles ?... Ce petit écrit est une *grande déclaration de guerre* ; et pour ce qui en est de surprendre les secrets des idoles, cette fois-ci ce ne sont pas des dieux à la mode, mais des idoles *éternelles* que l'on touche ici du marteau comme on ferait d'un diapason, – il n'y a, en dernière analyse, pas d'idoles plus anciennes, plus convaincues, plus boursouflées... Il n'y en a pas non plus de plus creuses. Cela n'empêche pas que ce soient celles en qui l'on *croit le plus* ; aussi, même dans les cas les plus nobles, ne les appelle-t-on nullement des idoles... » (*op. cit.*, p. 69-70).

³² Cf. *Le Gai Savoir*, livre IV, § 320 : « Ce que je veux, c'est me créer un soleil personnel. » – Cf. également *infra*, III^e partie, « Des tables anciennes et nouvelles », p. 269.

³³ Matthieu, 19, 14 : « Laissez les petits enfants, ne les empêchez pas de venir à moi, car le royaume des Cieux est pour ceux qui leur ressemblent. »

En termes nietzschéens, « l'innocence du devenir » traduit le spectacle du monde dont la perception a été affranchie des catégories formelles et rationnelles ; l'être est ainsi appréhendé dans son « authenticité » et de manière « antéprédicative » : « Qu'est-ce qui peut seul être notre doctrine ? – Que personne ne *donne* à l'homme ses qualités, ni Dieu, ni la société, ni ses parents et ses ancêtres, ni *lui-même* (– le non-sens de l'"idée", réfuté en dernier lieu, a été enseigné, sous le nom de "liberté intelligible", par Kant et peut-être déjà par Platon). *Personne* n'est responsable du fait que l'homme existe, qu'il est conformé de telle ou telle façon, qu'il se trouve dans telles conditions, dans tel milieu. La fatalité de son être n'est pas à séparer de la fatalité de tout ce qui fut et de tout ce qui sera. L'homme n'est *pas* la conséquence d'une intention propre, d'une volonté, d'un but ; avec lui on ne fait pas d'essai pour atteindre un "idéal d'humanité", un "idéal de bonheur", ou bien un "idéal de mortalité", – il est absurde de vouloir faire *dévier* son être vers un but quelconque. *Nous* avons inventé l'idée de "but" : dans la réalité le « but » manque... On est nécessaire, on est un morceau de destinée, on fait partie du tout, on est dans le tout, – il n'y a rien qui pourrait juger, mesurer, comparer, condamner notre existence, car ce serait là juger, mesurer, comparer et condamner le tout... *Mais il n'y a rien en dehors du tout !* – Personne ne peut plus être rendu responsable, les catégories de l'être ne peuvent plus être ramenées à une cause première, le monde n'est plus une unité, ni comme monde sensible, ni comme "esprit" : *cela seul est la grande délivrance*, – par là l'innocence du devenir est rétablie... L'idée de "Dieu" fut jusqu'à présent la plus grande *objection* contre l'existence... Nous nions Dieu, nous nions la responsabilité en Dieu : *par là* seulement nous sauvons le monde » (*Le Crépuscule des idoles*, *op. cit.*, « Les quatre grandes erreurs », § 8, p. 111-112). – Sur l'image de l'enfant, cf. également *supra*, I^{re} partie, « Des trois métamorphoses », p. 65.

³⁴ Psaumes, 103, 21 : « Bénissez l'Éternel, vous toutes ses armées, qui êtes ses serviteurs et qui faites sa volonté. »

³⁵ Nietzsche exprime la même idée en français dans *Le Gai Savoir*, livre III, § 176 : « Les souverains rangent aux parvenus » (*op. cit.*, p. 156). Car ces « solennelles nullités » (*Aurore*, *op. cit.*, V, § 526, p. 265) n'ont d'autre besogne que de s'approprier les choses (*Par-delà bien et mal*, § 194).

[36](#) Exode, 13,21 : « L'Éternel allait devant <le peuple d'Israël>, le jour dans une colonne de nuée pour les guider dans leur chemin, et la nuit dans une colonne de feu pour les éclairer, afin qu'ils marchassent jour et nuit. »

[37](#) Jonas, 2, 1 : « L'Éternel fit venir un grand poisson pour engloutir Jonas, et Jonas fut dans le ventre du poisson pour trois jours et trois nuits. »

[38](#) Sur l'idée de lâcheté, cf. *supra*, III^e partie, « De la vertu amoindissante », p. 220.

[39](#) Matthieu, 18, 3 : « Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. »

[40](#) Il s'agit là d'une transcription du premier commandement de l'Eternel : « Tu n'auras pas d'autre dieu devant ma face » (Exode, 20, 3).

[41](#) Cf. *supra*, III^e partie, « De la vision et de l'énigme », § 1, *in fine*, p. 206.

[42](#) Cf. *supra*, I^{re} partie, « Des trois métamorphoses », p. 65, note 24.

[43](#) Dans *Par-delà bien et mal*, § 284, c'est dans ces termes que Nietzsche évoque l'exigence « philosophique » de solitude : « Vivre dans une immense, une orgueilleuse sérénité, toujours au-delà... Se passionner pour ou contre à sa guise, ou ne pas se passionner, condescendre à ses passions pour quelques heures, *monter* ses passions comme des chevaux, souvent comme des ânes, car on doit savoir utiliser leur sottise aussi bien que leur fougue. Conserver ses trois cents avant-scènes, conserver aussi ses lunettes noires, car il est des cas où personne ne doit pouvoir nous regarder dans les yeux, encore moins scruter notre “fond”. Et vivre dans la société de ce vice ironique et joyeux, la courtoisie. Et rester maître de ses quatre vertus, le courage, la lucidité, l'intuition, la solitude. Car chez nous la solitude est une vertu ; c'est un penchant sublime à la propreté, tant nous pressentons que le commerce des hommes, – la “société” – est inévitablement malpropre. Où que ce soit un jour ou l'autre, d'une manière ou d'une autre, toute communauté rend – “commun” » (*op. cit.*, p. 202). – La solitude apparaîtra ainsi comme le contrepoint de la vengeance et du ressentiment. Sur ce point, cf. *Par-delà bien et mal*, § 25 et § 44. – Cf. également *supra*, p. 195.

[44](#) L'essentielle proximité de l'image ou métaphore (*Gleichnis*) et de la vérité constitue un point nodal de la pensée de Nietzsche. Elle est d'ailleurs commentée en ces termes :

a) « Le plus remarquable, c'est le caractère involontaire de l'image, de la métaphore ; on n'a plus aucune idée de ce qui est image, métaphore, tout s'offre comme l'expression la plus proche, la plus exacte, la plus simple. Il semble vraiment, pour reprendre une parole de Zarathoustra, que les choses mêmes s'approchent et s'offrent comme métaphores (– “ici viennent toutes les choses, câlines, à ta parole, et te flattent : car elles veulent monter sur ton dos. Sur le dos de chaque métaphore tu parviens à chaque vérité. Ici s'ouvrent brusquement pour toi toutes les paroles de l'être et les écrins de la parole ; tout être ici veut advenir à la parole, tout devenir veut apprendre de toi à parler—”). Telle est *mon* expérience de l'inspiration ; je ne doute pas qu'il ne faille retourner des millénaires en arrière pour trouver quelqu'un qui puisse me dire : “C'est aussi la mienne” » (*Ecce Homo, op. cit.*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », §3, p. 128).

b) « Qu'est-ce donc que la vérité ? Une multitude mouvante de métaphores, de métonymies, d'anthropomorphismes, bref, une somme de relations humaines qui ont été poétiquement et rhétoriquement haussées, transposées, ornées, et qui, après un long usage, semblent à un peuple fermes, canoniales et contraignantes : les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont, des métaphores qui ont été usées et qui ont perdu leur force sensible, des pièces de monnaie qui ont perdu leur empreinte et qui entrent dès lors en considération, non plus comme pièces de monnaie, mais comme métal.

[...] « Tout ce qui distingue l'homme de l'animal dépend de cette capacité de faire se volatiliser les métaphores intuitives en un schème, donc de dissoudre une image dans un concept. Dans le domaine de ces schèmes est possible quelque chose qui jamais ne pourrait réussir au milieu des premières impressions intuitives : construire un ordre pyramidal selon des castes et des degrés, créer un monde nouveau de lois, de privilèges, de subordinations, de délimitations, monde qui s'oppose désormais à

l'autre monde, celui des premières impressions, comme étant ce qu'il y a de plus ferme, de plus général, de plus connu, de plus humain, et, de ce fait, comme ce qui est régulateur et impératif. Tandis que chaque métaphore de l'intuition est individuelle et sans sa pareille et, de ce fait, sait toujours fuir toute dénomination, le grand édifice des concepts montre la rigide régularité d'un columbarium romain et exhale dans la logique cette sévérité et cette froideur qui sont le propre des mathématiques. Qui sera imprégné de cette froideur croira difficilement que le concept, en os et octogonal comme un dé et, comme celui-ci, amovible, n'est autre que le *résidu d'une métaphore*, et que l'illusion de la transposition artistique d'une excitation nerveuse en images, si elle n'est pas la mère, est pourtant la grand-mère de tout concept » (*Le Livre du philosophe*, GF-Flammarion, 1991, III, été 1873, p. 123-124).

c) « Il n'y a pas de sagesse, pas d'exploration de l'âme, pas d'art de la parole avant Zarathoustra ; le plus proche, le plus quotidien évoque ici des choses inouïes. La sentence tremblante de passion ; l'éloquence devenue musique ; des éclairs annonciateurs d'avenirs jusque-là insoupçonnés. La force de métaphore la plus puissante qu'il y ait jamais eu jusqu'ici n'est que misère et bagatelle à côté de ce retour de la langue à la nature de l'expression figurée » (*Ecce Homo*, *ibid.*, p. 132).

[45](#) Comparer d'une pan au « Prologue », § 1, p. 45, note 3 ; d'autre part III^e partie, « De la vertu amoindissante », p. 222, note 216.

[46](#) « Toute vertu tend à la sottise, toute sottise à la vertu » (*Par-delà bien et mal*, *op. cit.*, § 227, p. 145).

[47](#) La « grande santé » est cette « condition physiologique d'existence » qui selon Nietzsche rend intelligible le « type » Zarathoustra ; il s'en explique dans *Ecce Homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », en citant *Le Gai Savoir*, livre V, § 381 :

« Pour comprendre ce type, il faut d'abord avoir une idée claire de sa condition physiologique d'existence : à savoir ce que j'appelle la *grande santé*. Je ne saurais mieux expliquer cette notion, l'expliquer *plus personnellement* que je ne l'ai déjà fait dans un des paragraphes qui terminent le cinquième livre de la “*gaya scienza*”. “Nous autres, nouveaux, sans nom, difficiles à comprendre – y est-il dit –, nous autres prématurés d'un avenir encore indémontré, nous avons besoin, pour un nouveau but, d'un nouveau moyen, j'entends d'une nouvelle santé, d'une santé plus forte, plus prudente, plus coriace, plus téméraire, plus joviale, que toutes les santés jusqu'à présent. Celui dont l'âme a soif d'avoir fait le tour de toutes les valeurs et de toutes les aspirations connues jusqu'ici et d'avoir caboté le long des côtes de cette idéale “Méditerranée”, celui qui veut savoir, par les aventures de la plus personnelle expérience, quel est l'état d'esprit d'un conquérant et explorateur de l'Idéal, et de même d'un artiste, d'un saint, d'un législateur, d'un sage, d'un savant, d'un homme pieux, d'un saint de Dieu dans l'ancienne acception : celui-ci n'a pour cela besoin, avant tout, que d'une chose, la *grande santé* – santé qu'il ne suffit pas d'avoir, mais encore que l'on conquiert et qu'il faut sans cesse conquérir puisqu'on l'abandonne et qu'on doit l'abandonner sans cesse... » (*op. cit.*, p. 125-126).

[48](#) « Et savez-vous ce qu'est pour moi “le monde” ? Faut-il que je vous le montre au miroir ? Ce monde est un monstre de force sans commencement et sans fin, une quantité de force d'airain qui ne devient ni plus grande ni plus petite, qui ne consomme pas, mais utilise seulement, immuable dans son ensemble, une maison sans dépenses ni pertes, mais aussi sans revenus et sans accroissement, entourée du “néant” comme d'une frontière. Ce monde n'est pas quelque chose de vague et qui se gaspille, rien qui soit d'une étendue infinie, mais, étant une force déterminée, il est inséré dans un espace déterminé et non point dans un espace qui serait vide quelque part. Force partout, il est jeu des forces et onde des forces, à la fois un et multiple, s'accumulant ici tandis qu'il se réduit là-bas, une mer de forces agitées dont il est la propre tempête, se transformant éternellement dans un éternel va-et-vient, avec d'énormes années de retour, avec un flot perpétuel de ses formes, du plus simple au plus compliqué, allant du plus calme, du plus rigide et du plus froid au plus ardent, au plus sauvage, au plus contradictoire, pour revenir ensuite de la multiplicité au plus simple, du jeu des contradictions aux joies de l'harmonie, s'affirmant lui-même, même dans cette uniformité qui demeure la même au

cours des années, se bénissant lui-même parce qu'il est ce qui doit éternellement revenir, étant un devenir qui ne connaît point de satiété, point de dégoût, point de fatigue – : ce monde, qui est le monde tel que je le conçois, ce monde *dionysien* de l'éternelle création de soi-même, de l'éternelle destruction de soi-même, ce monde mystérieux des voluptés doubles, mon “par-delà le bien et le mal” sans but, si ce n'est un but qui réside dans le bonheur du cercle, sans volonté, si ce n'est pas un cercle qui possède la bonne volonté de suivre sa vieille voie, toujours autour de lui-même et rien qu'autour de lui-même : ce monde, tel que je le conçois, – qui donc a l'esprit assez lucide pour le contempler sans désirer être aveugle ? Qui est assez fort pour présenter son âme à ce miroir ? Son propre miroir au miroir de Dionysos ? Sa propre solution à l'énigme de Dionysos ? Et celui qui serait capable de cela ne faudrait-il pas qu'il fit *davantage* encore ? Se promettre *lui-même* à l’“anneau des anneaux” ? Avec le vœu du propre *retour* de soi-même ? Avec l'anneau de l'éternelle bénédiction de soi-même, de l'éternelle affirmation de soi-même ? Avec la volonté de vouloir toujours et encore une fois ? De vouloir en arrière, de vouloir toutes choses qui ont jamais été ? De vouloir en avant, de vouloir toutes choses qui seront jamais ? Savez-vous maintenant ce qu'est pour moi le monde ? Et ce que je veux lorsque je veux ce monde ? » (*La Volonté de puissance*, *op. cit.*, VP1 385, p. 433-434 ; VP2 1067 ; CM XI 38 (12)).

Sous un autre point de vue, il s'agit de penser « le monde comme œuvre d'art s'engendrant elle-même » (VP2 796 ; CM XII 2 (114)) ; façon de dire que toute « pensée » du monde est inévitablement son *interprétation*, mais non une formalisation savante, sinon, précisément, « en rêve ».

⁴⁹ En allemand, *Hunds-Ungetüm*, littéralement « monstre-chien ».

⁵⁰ Image assez fréquemment reprise, par exemple dans la III^e partie, « Des tables anciennes et nouvelles », § 2, p. 250.

⁵¹ Première Épître de Paul aux Corinthiens, 1, 27 : « Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages ; Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes ; et Dieu a choisi les choses viles du monde et celles qu'on méprise, celles qui ne sont point, pour réduire à néant celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu. »

⁵² Cf. *supra*, note 8.

⁵³ Ecclésiaste, 1,2 : « Paroles de l'Ecclésiaste, fils de David, roi de Jérusalem. / Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, vanité des vanités, tout est vanité. »

⁵⁴ L'égoïsme (en allemand : *Selbstsuchi*) est littéralement la « recherche du soi ». Il ne traduit nullement une sorte d'exaltation sentimentale du moi, mais un mode d'être, tantôt méprisable, quand il est maladif et étriqué (*supra*, p. 114), tantôt louable quand il est la traduction de la volonté et de son authentique puissance.

Nietzsche s'en explique par exemple dans *Le Crépuscule des idoles*, « Flâneries inactuelles », § 33 : « Valeur naturelle de l'égoïsme. – L'amour de soi ne vaut que par la valeur physiologique de celui qui le pratique : il peut valoir beaucoup, il peut être indigne et méprisable. Chaque individu peut être estimé suivant qu'il représente la ligne ascendante ou descendante de la vie. En jugeant l'homme de cette façon, on obtient aussi le canon qui détermine la valeur de son égoïsme. S'il représente la ligne ascendante, sa valeur est effectivement extraordinaire, – dans l'intérêt de la vie totale qui avec lui fait un pas *en avant*, le souci de conservation, de créer son *optimum* de conditions vitales doit être lui-même extrême. L'homme isolé, l’“individu”, tel que le peuple et les philosophes l'ont entendu jusqu'ici, est une erreur : il n'est rien en soi, il n'est pas un atome, un “anneau de la chaîne”, un héritage laisse par le passé, – il est toute l'unique lignée de l'homme jusqu'à lui-même... S'il représente l'évolution descendante, la ruine, la dégénérescence chronique, la maladie (– les maladies, en général, sont déjà des symptômes de dégénération, elles n'en sont pas la cause), sa part de valeur est bien faible, et la simple équité veut qu'il *empiète* le moins possible sur les hommes aux constitutions parfaites. Il n'est plus autre chose que leur parasite... » (*op. cit.*, p. 148-149).

Le *problème* de l'égoïsme sera donc ainsi résumé dans *La Volonté de puissance* : « L'égoïsme et son problème ! L'assombrissement chrétien chez Laroche Foucauld qui le détectait partout et croyait

que la valeur des choses et des vertus en était *diminuée* ! En réaction contre lui, je cherchai d'abord à prouver qu'il ne pouvait y avoir rien d'autre qu'égoïsme, – que chez les hommes dont l'ego devient faible et grêle, la force du grand amour devient également faible, – que les êtres les plus aimants le sont surtout par la force de leur ego, – que l'amour est une expression d'égoïsme, etc. La fausse appréciation de valeur a en vérité pour but l'intérêt 1) de ceux qui en reçoivent profit et aide, à savoir du troupeau 2) elle recèle une méfiance pessimiste envers le fondement de la vie 3) elle voudrait nier les hommes les plus splendides et les mieux réussis ; peur 4) elle veut assurer les droits des vaincus contre les vainqueurs 5) elle entraîne une malhonnêteté universelle, particulièrement chez les hommes de la plus grande valeur » (VP2 361 ; CM XII 7 (65), 4, p. 308).

⁵⁵ Apocalypse de Jean, 10, 7 : « Quand le septième ange sonnerait de la trompette, le mystère de Dieu s'accomplirait. » – Cf. également Apocalypse, 22, 6 sq., « Conclusion du livre ».

DE L'ESPRIT DE PESANTEUR

1

Mon parler – c'est celui du peuple ; langage trop fort et trop franc pour les délicats. Et ma parole semble plus insolite encore aux écrivassiers et griffonneurs de toute espèce.

Ma main – c'est celle d'un fou. Malheur à toutes les tables, à tous les murs, à tout ce qui offre encore un champ libre à de folles arabesques, à des gribouillages de fou.

Mon pied – c'est un pied de cheval. Il trotte et galope en dépit des obstacles, à tort et à travers, et ses courses rapides me donnent un plaisir du diable.

Mon estomac¹ – n'est-ce point un estomac d'aigle ? Ce qu'il préfère, c'est la chair des agneaux. C'est en tout cas un estomac d'oiseau.

Nourri d'une chère innocente, rassasié de peu, toujours prêt à l'envol, impatient de m'envoler, de prendre l'essor, voilà comme je suis. Comment ne tiendrais-je pas de l'oiseau ?

Et c'est surtout parce que je hais l'esprit de Pesanteur que je tiens de l'oiseau ; en vérité, j'en suis l'ennemi mortel, fieffé, juré. Où donc ma haine ne s'est-elle pas déjà envolée, égarée ?

J'en pourrais chanter un chant – et je *veux* le chanter, bien que, tout seul dans la salle vide, je ne puisse chanter que pour mes propres oreilles.

D'autres chanteurs ont besoin d'une salle pleine pour se sentir le gosier harmonieux, la main éloquente, le cœur alerte, le regard expressif – je ne *leur* ressemble pas.

2

Celui qui un jour apprendra aux hommes à voler déplacera toutes les bornes-frontières ; il fera sauter toutes les bornes-frontières, il donnera à la terre un nom nouveau, il l'appellera « la Légère ».

L'autruche dépasse à la course le cheval le plus rapide, mais elle enfonce lourdement sa tête dans la terre lourde ; tel l'homme qui n'a pas encore appris à voler.

La terre et la vie lui pèsent, c'est là ce que *veut* l'esprit de Pesanteur. Mais celui qui veut devenir léger comme l'oiseau doit s'aimer soi-même ; c'est là ce que j'enseigne ; – non pas de l'amour des malades et des fiévreux – chez ceux-là l'amour-propre même est empuanti.

Il faut apprendre à s'aimer soi-même, c'est ma doctrine, d'un amour entier et sain, afin de demeurer fixé en soi au lieu de vagabonder en tous sens.

Ce vagabondage s'intitule « amour du prochain »² : pas de mot qui ait servi à couvrir plus de mensonges et d'hypocrisie, surtout chez ceux qui se rendaient intolérables à tout le monde.

Et en vérité, *apprendre* à s'aimer³, ce n'est pas une maxime applicable dès aujourd'hui ou dès demain. C'est, au contraire, de tous les arts le plus subtil, le plus retors, l'art suprême, et celui qui requiert le plus de patience.

Ce que nous possédons nous est toujours caché ; et de tous les trésors c'est le sien propre que chacun déterrera en dernier lieu. Ainsi l'a voulu l'esprit de Pesanteur.

C'est presque dès le berceau qu'on nous dote de paroles pesantes, de valeurs pesantes appelées « bien » et « mal », car tel est le nom de ce patrimoine. Au prix de ces valeurs-là, on nous pardonne de vivre.

Et si on laisse venir à soi les petits enfants⁴, c'est pour leur défendre à temps de s'aimer eux-mêmes ; telle est l'œuvre de l'esprit de Pesanteur.

Quant à nous, nous traînons consciencieusement ce dont on nous a chargés, sur nos rudes épaules, par-delà de rudes montagnes. Et quand nous ruisselons de sueur, on nous dit : « Oui, la vie est lourde à porter⁵ ! »

Mais c'est l'homme seulement qui a peine à se porter lui-même. Parce qu'il traîne sur ses épaules trop de choses étrangères. Pareil au chameau il s'agenouille pour se faire bien charger.

Surtout l'homme vigoureux, endurant, pénétré de respect ; il charge sur ses épaules trop de lourdes paroles, de lourdes valeurs qui lui sont *étrangères* – et la vie lui semble alors un désert.

Et en vérité nos *propres* biens sont souvent déjà lourds à porter. Et l'homme, au-dedans de lui, n'est que trop semblable à l'huître – répugnante, visqueuse et difficile à saisir,

– de telle sorte qu'il lui faut une belle coquille ornée de beaux dessins pour parler en sa faveur. Mais cet art même doit être appris, je veux dire l'art de *se faire* une coquille, de beaux dehors, et un sage aveuglement !

Et par surcroît ce qui bien souvent donne le change, c'est que cette coquille est fréquemment humble et triste et n'a que trop l'air d'une coquille.

Nul ne devine la profusion de bonté et de force qu'elle dissimule ; les morceaux les plus exquis ne trouvent pas d'amateurs.

Les femmes savent cela, du moins les plus exquises : un soupçon de graisse de plus ou de moins, oh ! que de fatalité s'attache à si peu de chose !

L'homme est difficile à découvrir, surtout quand il s'agit de se découvrir lui-même. Souvent l'esprit ment au sujet de l'âme Voilà l'œuvre de l'esprit de Pesanteur.

Mais celui qui a su se découvrir lui-même proclame : « Voici *mon* bien, voici *mon* mal. » Du coup il a fermé la bouche à cette taupe, à ce nain qui dit : « Un seul bien *pour tous*, un seul mal *pour tous*. »

En vérité, je n'aime pas non plus ceux qui déclarent que toutes choses sont bonnes et ce monde le meilleur des mondes. Je dis qu'ils ont la satisfaction facile⁶.

La satisfaction facile, qui s'accommode *de toute chose*, n'est pas le meilleur des goûts. Honneur aux langues et aux estomacs récalcitrants et difficiles qui savent dire « moi » et « oui » et « non ».

Mais tout mâcher, tout digérer – c'est bon pour les porcs, en vérité ! Braire à tout propos I-A⁷, c'est ce qu'apprennent les ânes et ceux qui en ont l'esprit !

Un jaune profond, un rouge ardent – voilà *mon* goût, qui mêle du sang à toutes les teintes. Mais celui qui passe sa maison au lait de chaux me trahit une âme blanchie à la chaux⁸.

Les uns sont épris de momies, les autres de fantômes, tous pareillement ennemis de la chair et du sang : oh ! combien ils me répugnent tous ! Car j'aime le sang.

Et je refuse d'habiter ou de séjourner en des lieux où chacun crache et bave tout son soûl ; tel est *mon* goût. Je préférerais de beaucoup vivre parmi les voleurs et les parjures. Nul ne porte son or en bouche.

Mais ceux qui me dégoûtent le plus, ce sont les lécheurs de crachats, et la bête humaine la plus répugnante que je connaisse, je l'ai baptisée le parasite, celui qui ne veut pas aimer, mais vivre de l'amour qu'on a pour lui.

Malheureux, à mon sens, tous ceux qui n'ont d'autre alternative que de devenir des bêtes féroces ou de féroces dompteurs : chez eux, je ne bâtirais nulles tentes⁹.

Malheureux aussi ceux dont le destin est d'*attendre* ; ils me répugnent, tous ces gabelous, boutiquiers, rois et autres factionnaires ou laissés-pour-compte.

En vérité, moi aussi j'ai appris à attendre, mais à n'attendre que *moi-même*. Et surtout j'ai appris à me tenir d'aplomb, à marcher, à courir, à sauter, à grimper, à danser.

Car telle est ma doctrine : si l'on veut apprendre à voler un jour, *il faut* commencer à apprendre à se tenir d'aplomb, à marcher, à courir, à sauter, à grimper, à danser. Pour apprendre à voler, il ne suffit pas d'un seul coup d'aile¹⁰.

J'ai appris à escalader mainte fenêtre par l'échelle de corde ; j'ai grimpé à des mâts élevés avec mes jarrets agiles ; perché sur les mâts élevés de la Connaissance, j'ai goûté un très appréciable bonheur.

Les flammes errantes qui s'allument au haut des mâts ne sont qu'une petite lueur, mais quel grand réconfort pour tous les navigateurs égarés ou naufragés !

J'ai pris bien des routes et bien des moyens pour arriver à ma vérité, j'ai usé de plus d'une échelle pour parvenir à la hauteur d'où mon regard parcourt mes lointains espaces.

C'est toujours à contrecœur que j'ai demandé mon chemin, j'y ai toujours répugné. Je préfère interroger les chemins eux-mêmes, et les essayer.

Essayer et interroger – c'est ma façon d'avancer, et en vérité il faut aussi *apprendre* à répondre à de pareilles questions. C'est là mon goût¹¹.

Ce goût n'est ni bon ni mauvais, c'est mon goût ; je n'en ai pas honte et n'en fais pas mystère.

Voilà – c'est là *mon* chemin ; – et vous, où est le vôtre ? C'est ce que je répons à ceux qui me demandent « le chemin ». *Le* chemin, en effet – cela n'existe pas !

Ainsi parlait Zarathoustra.

¹ L'appareil gastrique et les poumons sont des instruments métaphoriques d'un fréquent usage chez Nietzsche, et qui servent à distinguer le *goût* (cf. *supra*, II^e partie, « Des sublimes », p. 163) de la *voracité* la plus grossière et en somme niveleuse (cf. *Ecce Homo*, *op. cit.*, p. 143, et note 306). – Cf. également *infra*, III^e partie, « Des tables anciennes et nouvelles », § 16, p. 259, note 277.

² Cf. *supra*, I^{re} partie, p. 100 sq.

³ Cf. lettre à Peter Gast du 18 juillet 1880.

⁴ Matthieu, 19, 14, texte cité *supra*, III^e partie, « Sur le mont des Oliviers », p. 226, note 222.

⁵ Il faut prendre garde de distinguer la « critique » des valeurs comme élan vers le Surhumain – entreprise et vécue par Zarathoustra – et la « critique » dont les « impuissants » sont les auteurs et dont il est question dans *La Volonté de puissance* : « Les déshérités, les décadents de toute espèce

sont en révolte contre leur condition et ont besoin de victimes pour ne pas éteindre, *sur eux-mêmes*, leur soif de destruction (– ce qui, en soi, pourrait paraître raisonnable). Mais il leur faut une apparence de droit, c'est-à-dire une théorie qui leur permette de se *décharger* du poids de leur existence, du fait qu'ils sont conformés de telle sorte, sur un bouc émissaire quelconque. Ce bouc émissaire peut être Dieu – il ne manque pas en Russie de pareils athées par ressentiment –, ou l'ordre social, ou l'éducation et l'instruction, ou les juifs, ou les gens nobles, ou bien, en général, tous ceux qui ont réussi de quelque façon que ce soit. “C'est un crime d'être né sous des conditions favorables : car de la sorte on a déshérité les autres, on les a mis à l'écart, condamnés au vice et même au travail”... “Qu'y puis-je, si je suis misérable ! Mais il faut que quelqu'un y puisse quelque chose, autrement ce ne serait pas tolérable !”... Bref, le pessimisme par indignation invente des responsabilités, pour se créer un sentiment *agréable* – la vengeance... “Plus douce que le miel” l'appelait déjà le vieil Homère » (VP1 212, p. 226 ; VP2 765 ; CM XIV 15 (30)).

[6](#) Voir la très belle défense de l'idée de la « perfection » du monde dans les *Essais de théodicée* de Leibniz (GF-Flammarion, 1969), III, § 409-417, p 356-362.

[7](#) Cf. *infra*, IV^e partie, « Le réveil », p. 371, note 386.

[8](#) Matthieu, 23, 27 : « Malheur à vous scribes et pharisiens hypocrites ! Parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis qui paraissent beaux au-dehors et qui au-dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute espèce d'impuretés. »

[9](#) Cf. *supra*, II^e partie, « Des prêtres », p. 135, note 115.

[10](#) Ceux-là veulent « tout tout de suite » qui sont les créateurs des « outre-mondes » (cf. *supra*, I^{re} partie, « De ceux de l'outre-monde », p. 68).

[11](#) Cf. *supra*, II^e partie, « Des sublimes », p. 163.

DES TABLES ANCIENNES

ET NOUVELLES

1

Me voici entouré de tables brisées et d'autres à demi gravées seulement. Je suis là, dans l'attente. Quand mon heure viendra-t-elle ?

– l'heure de redescendre et de périr, car *une fois* encore je redescendrai chez les hommes.

Voilà ce que j'attends ; car il faut que se montrent d'abord les signes annonciateurs de *mon* heure : le lion rieur environné d'un vol de colombes.

En attendant, je m'entretiens avec moi-même, comme étant de loisir. Personne ne me raconte plus rien de nouveau, je vais donc me raconter à moi-même.

2

Quand je suis venu chez les hommes, je les ai trouvés bien assis sur une antique présomption. Ils croyaient tous savoir depuis longtemps ce qui pour l'homme est bien ou mal.

Toute discussion au sujet de la vertu leur paraissait usée et périmée ; et si l'on voulait bien dormir, avant d'aller au lit on parlait un peu du « bien » et du « mal ».

J'ai secoué cette somnolence, lorsque j'ai enseigné : *Nul ne sait encore* ce que sont bien et mal¹, nul, si ce n'est le créateur.

Mais le créateur, c'est celui qui crée une fin pour les hommes et qui fixe à la terre son sens et son avenir. C'est lui seul qui *fait* qu'une chose est bonne ou mauvaise.

Et je leur ai prescrit de renverser toutes leurs anciennes chaires et tous les sièges qu'avait occupés cette antique présomption, et je leur ai ordonné de rire de tous leurs grands maîtres de vertu, leurs saints, leurs poètes et leurs rédempteurs.

Je leur ai prescrit de rire de leurs sages austères et de tous les noirs épouvantails qui sont jamais venus percher leur menace sur l'arbre de la vie.

Je suis venu m'asseoir au bord de leur grande avenue funéraire, avec les charognes et les vautours, et je riaais de leur passé à la splendeur vermoulue et croulante.

Pareil aux prédicateurs de carême et aux fous, j'ai jeté l'anathème sur tous leurs biens grands et petits. Et je riaais : Faut-il que ce qu'ils ont de meilleur soit si petit ! Faut-il que ce qu'ils ont de pire soit si petit !

Ma sagesse embrasée de désir s'exhalait dans ces cris et ces rires, un désir né sur les monts, une sagesse sauvage en vérité, mon grand désir aux ailes bruissantes.

Et souvent ce désir m'emportait bien loin, bien haut, et m'enlevait en plein rire ; et je prenais l'essor, vibrant comme une flèche, dans une extase enivrée de soleil :

– vers de lointains avénirs que nul rêve n'a jamais vus, vers des midis plus embrasés que jamais sculpteur n'en a rêvés, vers les pays où les dieux dans leur danse auraient honte du moindre vêtement : –

– et voilà que je parle en paraboles, et que je balbutie comme font les poètes, et en vérité j'ai honte d'avoir encore à parler en poète ! —²

Rêve où tout le devenir me semblait danse divine et caprice divin, où le monde affranchi et impétueux revenait se réfugier en lui-même : –

– et l'on aurait dit des dieux innombrables qui se fuient et se cherchent, et trouvent leur plaisir à se contredire, puis à s'entendre et à s'appartenir de nouveau : –

Rêve où le temps même me paraissait une ironie divine à l'égard de l'instant, où la nécessité était la liberté même, qui se plaisait à jouer avec l'aiguillon de la liberté³ : –

Rêve où je retrouvais aussi mon vieux démon, mon ennemi juré, l'esprit de Pesanteur et tout ce qui a été créé par lui : contrainte, loi, nécessité, effet et fin et volonté, et bien et mal : –

Ne *faut-il* pas, en effet, qu'il y ait des choses *au-delà* desquelles on danse et que l'on franchit en dansant ? Pour l'amour même des êtres légers, plus légers qu'un souffle, ne faut-il pas qu'il y ait aussi des taupes et des nains pesants ?

3

C'est là aussi que je ramassai sur la route ce mot « Surhumain », cette pensée, que l'homme est une chose qui doit être dépassée⁴.

C'est-à-dire que l'homme est un pont⁵ et non un terme, et qu'il doit bénir les heures de midi et du soir, qui sont le chemin d'aurores nouvelles⁶.

C'est là que je trouvai le verbe zarathoustrien du grand Midi et tout ce que j'ai fait luire au-dessus de la tête des hommes, comme la pourpre de couchants nouveaux.

En vérité, je leur ai fait voir aussi des étoiles nouvelles, et des nuits nouvelles, et par-delà les nuages, les jours et les nuits, j'ai déployé mon rire comme un dais aux mille couleurs.

Je leur ai enseigné à faire tout ce que *moi* je veux et je désire ; à fondre et à réunir en *un tout* ce qui chez l'homme est fragment, énigme et horrible hasard.

Poète, déchiffreur d'énigmes et rédempteur du hasard, je leur ai enseigné à travailler à l'avenir et à délivrer par leur activité créatrice tout ce qui *fut*.

Affranchir le passé dans l'homme et transmuier tout « ce fut », jusqu'à ce que le vouloir déclare : « Mais je l'ai voulu ! Et c'est ce que je voudrai désormais ! »

Voilà ce que j'ai appelé pour eux la rédemption, voilà ce que je leur ai enseigné à appeler la rédemption.

Maintenant j'attends *ma propre* rédemption, afin de pouvoir redescendre une dernière fois vers eux.

Car *une seule fois* encore je retournerai chez les Hommes, c'est *au milieu* d'eux que je sombrerai ; je veux en mourant leur faire mon présent le plus fastueux.

Je veux imiter en cela le soleil à son couchant, l'astre à la richesse débordante qui déverse dans la mer l'or de sa richesse inépuisable,

– en sorte que le plus pauvre d'entre les pêcheurs rame alors avec une rame d'*or*. Je l'ai vu de mes yeux, une fois, et n'ai pu retenir mes pleurs.

C'est pareil au soleil que Zarathoustra périra ; à présent il est encore dans l'attente, de vieilles tables brisées autour de lui, et d'autres aussi, des tables neuves, à demi couvertes de signes.

4

Regardez : voici une table nouvelle. Mais où sont mes frères qui m'aideront à la porter aux vallées et à la graver dans des cœurs de chair⁷ ?

Voici ce que mon grand amour exigera des hommes lointains : *Ne ménage pas ton prochain*. L'homme est ce qui doit être dépassé.

Il y a des chemins et des moyens en foule pour se surpasser. A toi d'y songer. Mais seul un bouffon pense : « L'homme, on n'a qu'à *sauter par-dessus*. »

Triomphe de toi-même jusqu'en la personne de ton prochain ; et n'accepte pas qu'on t'accorde un droit que tu es en mesure d'enlever de force.

Ce que tu fais, personne ne pourra te le rendre. Voici, il n'y a pas de rétribution.

Celui qui ne sait pas se commander à soi-même n'a qu'à obéir. Et plus d'un est *capable* de se commander, mais il s'en faut qu'il sache s'obéir⁸ !

5

Telle est la nature des âmes nobles : elles ne veulent avoir rien pour rien, et la vie moins que toute autre chose.

L'homme vulgaire veut vivre sans rien donner en retour, mais nous à qui la vie s'est donnée, nous songeons sans cesse à *ce que* nous pourrions lui offrir *en retour*.

Et en vérité, voici une noble parole : « Les promesses que la vie *nous* a faites, c'est *nous* qui voulons – pour la vie les tenir ! »

Il ne faut pas rechercher le plaisir si l'on n'a pas de plaisir à offrir en retour. Et il ne faut pas, en règle générale, *vouloir* le plaisir !

Le plaisir et l'innocence sont tout ce qu'il y a de pudique au monde, et il faut se garder de les rechercher. Il faut les *avoir*. Mieux vaut encore *rechercher* la faute et la douleur !

6

O mes frères, tout premier-né est destiné à être sacrifié. Et nous sommes des premiers-nés⁹.

Nous saignons tous sur des autels secrets, nous brûlons et nous nous consumons tous en l'honneur de vieilles idoles.

Ce que nous avons de meilleur est jeune encore ; cela excite les palais des vieillards. Nous avons la chair tendre, notre pelage est une toison d'agneau – comment n'exciterions-nous pas la convoitise des vieux prêtres d'idoles ?

C'est *en nous* que nous le portons encore, ce vieux prêtre des faux dieux qui rôtit pour s'en régaler le meilleur de notre chair. Hélas ! mes frères, comment les premiers-nés ne seraient-ils point sacrifiés ?

Mais telle est notre nature ; et j'aime ceux qui ne veulent point se préserver. J'aime de toute ma tendresse ceux qui périssent¹⁰ ; car ils franchissent le pont.

7

Véridiques : peu de gens savent l'être. Et ceux qui le savent sont encore loin de le vouloir. Moins que tous les autres, les bons.

Oh ! ces bons ! *Les bons ne disent jamais la vérité.* Etre bon de cette manière, c'est une maladie de l'esprit.

Ils sont toujours prêts à céder, ces bons, à se rendre ; leur cœur approuve, ils obéissent de toute leur âme ; mais celui qui écoute tout le monde *ne s'entend plus lui-même !*

Il faut réunir tout ce que les bons appellent le mal pour produire une seule vérité ; ô mes frères, êtes-vous assez méchants pour produire *une telle* vérité ?

Audace téméraire, longue méfiance, refus cruel, dégoût, fer qui tranche dans le vif – qu'il est rare de trouver tout *cela* réuni ! Mais c'est de cette semence que naît la vérité.

C'est au voisinage de la mauvaise conscience que toute *science* a pris naissance et s'est développée jusqu'à ce jour¹¹. Brisez, disciples de la Connaissance, oh ! brisez les tables anciennes !

8

Tant que l'eau peut porter, tant que des passerelles et des parapets franchissent la rivière, en vérité on n'ajoute pas foi à qui prétend que « tout s'écoule ».

Les imbéciles eux-mêmes le contestent. « Quoi ? disent ces imbéciles, tout s'écoulerait ? Poutres et garde-fous tiennent cependant ferme *au-dessus* de la rivière. »

Tout ce qui est *au-dessus* de la rivière est solide, toutes les valeurs des choses, les ponts, les notions, le « bien » et le « mal », tout cela *tient*.

Vient le rude hiver, le dompteur du fleuve, et les plus malins apprennent à se méfier ; et en vérité il n'est pas que les imbéciles maintenant pour dire : « Ne serait-il pas vrai que tout est – *figé* ? »

« Au fond, tout est figé » ; voilà une vraie croyance d'hiver, une bonne chose pour les temps de stérilité, un réconfort pour les hibernants et les

sédentaires.

« Au fond, tout est figé » ; mais c'est *là-contre* que prêche le vent du dégel !

Le dégel, taureau qui n'a rien du bœuf de labour, taureau furieux et destructeur, qui brise la glace à coups de cornes. Or la glace, à son tour, – *brise les ponts*.

O mes frères, n'est-il pas vrai qu'à *présent* tout s'*écoule* ? Tous les garde-fous, tous les ponts ne sont-ils pas tombés à l'eau ? Qui pourrait encore *se raccrocher* au « bien » et au « mal » ?

« O malheur ! O bonheur ! Voici le vent du dégel ! » Allez prêcher cette vérité dans toutes les rues, ô mes frères¹² !

9

Il y a une vieille chimère dont le nom est bien et mal. C'est autour des devins et des astrologues qu'a tourné jusqu'à présent la roue de cette folie.

Autrefois on *croyait* effectivement aux devins et aux astrologues, et c'est *pourquoi* l'on croyait que tout est fatal : « C'est ta loi, c'est donc ton devoir¹³. »

Plus tard on s'est moqué de tous les devins et astrologues, et c'est *pourquoi* l'on a cru que « tout est liberté : tu peux, puisque tu veux ! »

O mes frères, tout ce que l'on a cru au sujet des astres et de l'avenir n'a jamais été qu'illusion, et non savoir ; c'est *pourquoi* tout ce que l'on a cru au sujet de bien et mal n'a jamais été qu'illusion, et non savoir¹⁴.

10

« Tu ne déroberas point ! Tu ne tueras point¹⁵ ! » Ces paroles passaient jadis pour sacrées ; devant elles on pliait le genou, on courbait la tête et l'on ôtait ses sandales.

Mais je vous le demande, où y a-t-il jamais eu pires brigands, pires meurtriers que ces paroles sacrées ?

Toute vie n'implique-t-elle pas le vol et le meurtre ? Et si des paroles pareilles ont été déclarées sacrées, n'est-ce pas la *vérité* qui s'est trouvée soudain – assassinée ?

Où n'était-ce pas prêcher la mort que de déclarer sacré tout ce qui contredit et déconseille la vie ? O mes frères, brisez, je vous en conjure, brisez les tables anciennes !

Ce qui me fait pitié dans le passé, c'est que je le vois livré sans défense au bon plaisir, à l'esprit et à la folie de toutes les générations à venir, qui interpréteront tout ce qui a été comme un pont menant jusqu'à elles¹⁶ !

Un grand despote pourrait survenir, un démon plein d'astuce qui bon gré mal gré dompterait le passé, et le forcerait à lui servir de pont, de présage, de héraut, de chant du coq.

Mais je connais un autre danger et un autre motif de pitié : la mémoire de l'homme du commun remonte jusqu'à son grand-père, mais au-delà de ce grand-père le temps cesse.

Tout le passé est donc livré sans défense, car il pourrait se faire un jour que la populace l'emportât et noyât le temps dans ses basses eaux.

C'est pourquoi, ô mes frères, il nous faut une *nouvelle noblesse*¹⁷, ennemie de toute populace et de tout despotisme, et qui grave à nouveau sur des tables nouvelles le mot « noble ».

Car il faut beaucoup de nobles, et d'essence diverse, *pour composer une noblesse*. En d'autres termes, ainsi que je l'ai dit en parabole : « Ce qui précisément est divinité, c'est qu'il y ait des dieux, mais non point de Dieu. »

O mes frères, je consacre et j'édifie en vous une noblesse nouvelle. Vous serez, je le veux, les pères, les éducateurs et les semeurs de l'avenir.

En vérité, ce ne sera pas une noblesse que vous puissiez acquérir comme les boutiquiers avec de l'or mercantile ; car ce qui a un prix n'a guère de valeur.

Vous mettrez dorénavant votre honneur non dans vos origines mais dans le terme qui est devant vous. Que votre vouloir, votre décision d'aller au-delà de vous-mêmes constituent votre honneur nouveau.

En vérité, votre honneur ne sera pas d'avoir servi un prince – qu'importent les princes ? – ni d'avoir servi de rempart à ce qui est, afin de le rendre plus solide.

Ce ne sera pas parce que votre lignée aura pris dans les cours des façons courtoises, et que vous aurez appris, bariolés comme des flamants, à vous tenir debout pendant des heures dans des étangs sans profondeur :

– car c'est un mérite chez les courtisans que d'être *capables* de rester longtemps debout, et tous les courtisans pensent qu'après la mort la béatitude comportera la *permission* de s'asseoir !

Ce n'est pas qu'un esprit, appelé Saint-Esprit, ait conduit vos aïeux en des terres promises que *moi* je ne promets point : au pays où a crû le pire de tous les arbres, l'arbre de la Croix, il n'est rien de bon à promettre !

Et en vérité, où que le « Saint-Esprit » ait conduit ses paladins, on voyait marcher *au premier rang* de ces armées des chèvres, des oies, ou des écervelés¹⁸.

O mes frères que votre noblesse regarde non en arrière mais *loin devant vous* ! Vous serez proscrits de tous les pays de vos pères et arrière-grands-pères.

C'est *le pays de vos enfants* qu'il vous faut aimer, et cet amour sera votre noblesse nouvelle – pays encore à découvrir, sur la mer la plus lointaine.

C'est lui que j'ordonne à vos voiles de chercher sans trêve.

Il vous faudra *racheter* dans la personne de vos enfants le fait que vous êtes les fils de vos pères ; c'est ainsi que vous délivrerez tout le passé. Telle est la table nouvelle que je dresse au-dessus de vos têtes.

13

« A quoi bon vivre ? Tout est vain¹⁹ ! Vivre, c'est battre de la paille. Vivre, c'est se consumer sans se réchauffer. »

Ce verbiage usé passe encore pour « sagesse » ; plus il est vieux et plus il sent le renfermé, plus il est honoré. La moisissure elle aussi est un titre de noblesse.

Bon pour des enfants de parler ainsi ! Ils *craignent* le feu parce qu'ils s'y sont brûlés ! Il y a beaucoup d'enfantillage dans les vieux livres de la sagesse.

Et celui qui éternellement « bat de la paille », de quel droit se moque-t-il de tous ceux qui manient le fléau ? Il faudrait bâillonner de pareil fous !

– ceux qui se mettent à table sans rien apporter, pas même un bon appétit, et qui blasphèment ensuite : « Tout est vain » !

Mais bien manger et bien boire, ô mes frères, c'est un art qui n'a rien de vain²⁰. Brisez, je vous en conjure, brisez les tables de ces éternels mécontents !

« Tout est pur aux purs » – c'est un dicton populaire, mais moi je vous dis : « Tout est porc aux porcs²¹. »

C'est pourquoi les esprits exaltés et chagrins, ceux qui ont le cœur toujours pantois, prêchent : « Le monde n'est qu'un monstre fangeux. »

Car ce sont tous des esprits souillés, surtout ceux qui n'ont trêve ni cesse qu'ils n'aient vu le monde *par derrière* – les ultramondains !

A *ceux-là* je dirai en face, bien que ce ne soit pas plaisant à entendre : Le monde ressemble à l'homme en ceci, qu'il a un postérieur – *stupéfiante* vérité !

Il y a beaucoup de fange de par le monde – *stupéfiante* vérité ! Mais le monde n'est pas pour autant un monstre fangeux !

C'est par une sage dispensation que beaucoup de choses en ce monde sentent mauvais ; le dégoût même donne des ailes et des forces pour pressentir partout des sources !

Le meilleur de tous porte encore en lui de quoi inspirer le dégoût, et le meilleur de tous est ce qu'il faut dépasser.

O mes frères, c'est la sagesse même qu'il y ait tant de fange en ce monde !

J'ai entendu de pieux visionnaires de l'au-delà enseigner à leur conscience les maximes que voici, sans y mettre intention de mensonge ou de malice, bien qu'il n'y ait rien au monde de plus faux ni de plus pernicieux :

« Laisse le monde aller comme il va. N'y touche pas même du bout du doigt.

Laisse faire en paix ceux qui veulent étrangler, poignarder, égorger et écorcher les autres ; ne lève pas le petit doigt pour les en empêcher. Cela leur apprendra à renoncer au monde.

Et quant à ta propre raison, prends-la à la gorge, étrangle-la toi-même, car c'est une raison d'ici-bas. Cela t'apprendra à renoncer au monde d'ici-bas. »

Brisez, je vous en conjure, ô mes frères, brisez les tables anciennes de ces dévots. Brouillez les maximes de ces calomniateurs de la vie.

« Qui apprend beaucoup désapprend tout désir violent » – voilà ce qu'on se chuchote aujourd'hui dans l'obscurité des ruelles.

« La sagesse fatigue – rien ne vaut un effort – tu ne convoiteras point » – j'ai trouvé cette table nouvelle exposée jusque sur la place publique.

Brisez, je vous en conjure, ô mes frères, brisez aussi cette *table nouvelle* ! Ceux qui l'ont érigée sont des gens qui ont assez de la vie, des prédicateurs de mort, ou même des argousins. Car c'est une prédication de servitude.

Ils n'ont pas su apprendre, ils n'ont pas bien appris, ils ont appris trop tôt et trop vite et se sont gâté l'estomac ; ne sachant pas *manger*, ils se sont gâté l'estomac – leur esprit n'est qu'un *estomac* malade, *c'est lui qui leur conseille* de mourir. Car en vérité, mes frères, l'esprit n'est en effet qu'un estomac²² !

La vie est une source de joie ; mais pour l'homme qui laisse parler en lui un estomac malade, père de toute affliction, toutes les sources semblent empoisonnées.

Connaître est une *joie* pour les vouloirs léonins. Mais quand on est las, on n'est plus que « voulu », on est le jouet de toutes les vagues.

Et c'est ainsi que font tous les débiles, ils se perdent en chemin. Et pour finir leur lassitude demande encore : « Pourquoi nous sommes-nous jamais mis en chemin ? Tout est vain. »

Ceux-là aiment qu'on leur prêche : « Rien ne vaut la peine. Il ne faut rien vouloir. » Mais c'est une prédication de servitude.

O mes frères, Zarathoustra survient comme un coup de vent frais pour tous ceux qui sont las de la route ; il fera éternuer bien des nez !

Ma libre haleine souffle même à travers les murailles et pénètre jusqu'à l'intérieur des prisons et des esprits prisonniers !

Vouloir délivre, car vouloir, c'est créer²³ ; telle est ma doctrine. Et c'est *pour* apprendre à créer qu'il faut vous faire instruire !

Et c'est de moi que vous *apprendrez* d'abord à apprendre, à apprendre bien ! Que celui qui a des oreilles entende²⁴ !

Voici la barque – elle conduit peut-être en plein néant. Mais qui veut s'embarquer vers un tel « Peut-être » ?

Nul de vous ne monte volontiers dans l'esquif de la mort. Et vous vous prétendez *las de ce monde* !

Las de ce monde ! Et vous ne vous êtes même pas arrachés à la terre ! Je vous ai toujours trouvés avides de terre, amoureux de votre propre lassitude terrestre.

Ce n'est pas en vain que vous faites la moue ; vous avez gardé sur la lèvre un petit reste de désir terrestre. Et dans vos yeux, n'est-il pas resté un petit nuage de plaisir terrestre non encore oublié ?

Il y a sur terre beaucoup d'excellentes inventions, les unes utiles, les autres agréables ; c'est à cause d'elles qu'on aime la terre.

Et il y a des inventions si ingénieuses qu'elles sont semblables au sein des femmes : utiles et agréables à la fois.

Mais vous qui êtes las de ce monde et trop paresseux pour la terre, on devrait vous battre de verges. A coups de verges on vous apprendrait à vous servir de vos jambes.

Car à moins que vous ne soyez des malades, de ces êtres usés dont la terre se lasse, vous n'êtes que des loirs pleins d'astuce ou des chats friands et voluptueux, blottis dans les coins. Et si vous ne voulez pas vous remettre à *courir* allégrement, alors – allez au diable !

Il ne faut pas se faire le médecin des incurables, c'est ce qu'enseigne Zarathoustra ; par conséquent, allez au diable !

Mais il faut plus de *courage*²⁵ pour conclure que pour ajouter une strophe, un poème ; tous les médecins le savent, et tous les poètes.

18

O mes frères, certaines tables ont été créées par la lassitude, d'autres par la paresse, cette pourriture²⁶ ; bien qu'elles s'expriment de même, il ne faut pas les entendre de même.

Regardez cet homme mourant de soif. Il n'est plus qu'à un empan du but, mais il s'est couché dépité dans la poussière, ce brave !

Il bâille de fatigue, il bâille au chemin, à la terre, à son but et à lui-même ; il ne fera pas un pas de plus, ce brave.

Et le soleil le brûle, et les chiens viennent lécher sa sueur ; mais il gît là obstinément et préfère se laisser mourir : –

– mourir à un empan du but ! En vérité, il vous faudra le tirer par les cheveux pour l'élever jusqu'à son ciel, ce héros !

Mieux vaut encore le laisser là où il s'est couché, et que le sommeil vienne le réconforter, avec un bruissement de pluie rafraîchissante.

Laissez-le gisant jusqu'à ce qu'il s'éveille de lui-même, et de lui-même renie toute lassitude et tout ce qui, par lui, enseignait la lassitude.

Ayez soin seulement, mes frères, d'écarter de lui les chiens sournois et rampants et toute cette vermine grouillante,

cette vermine grouillante des gens « cultivés » qui se régale de la sueur des héros.

19

Je trace autour de moi des cercles et des enclos sacrés ; de plus en plus rares se font ceux qui gravissent avec moi des monts de plus en plus hauts. Je construis un massif composé de cimes de plus en plus saintes²⁷.

Mais où que vous montiez avec moi, mes frères, veillez à ne pas emmener de *parasite* avec vous !

Le parasite, c'est une vermine rampante, insinuante, qui veut s'engraisser aux dépens de vos membres malades et meurtris.

Et c'est *cela* son art, deviner quelles sont parmi les âmes qui ont entrepris l'ascension celles qui sont lasses ; c'est dans votre tristesse et votre rancœur, dans votre pudeur délicate qu'il bâtit son nid répugnant.

Au point précis où le fort est faible, où le noble est trop conciliant, c'est là qu'il bâtit son nid répugnant ; le parasite se loge dans les moindres meurtrissures des grands.

Quelle est parmi les êtres vivants l'espèce supérieure et l'espèce inférieure ? Le parasite est l'espèce inférieure, mais l'être supérieur est celui qui nourrit le plus de parasites.

L'âme qui est munie de l'échelle la plus longue²⁸ et qui peut descendre le plus bas, comment ne serait-elle pas aussi habitée par le plus grand nombre de parasites ?

L'âme la plus spacieuse, celle qui porte en elle-même le plus d'espace où courir, s'égarer et vagabonder, l'âme qui porte en elle le plus de nécessité, et prend plaisir à se précipiter dans le hasard,

l'âme gorgée d'être et qui plonge dans le devenir, l'âme qui possède tout et cependant se lance *volontairement* dans le vouloir et le désir,

l'âme qui se fuit elle-même afin de se retrouver dans le cercle le plus vaste, l'âme la plus sage et qui a le plus de plaisir à écouter la folie,

l'âme qui s'aime le mieux et en qui toutes choses mêlent leurs courants et leurs contre-courants, leur flux et leur reflux,

oh ! comment cette *âme supérieure* n'aurait-elle pas les parasites les plus pernicioeux ?

20

O mes frères, suis-je donc cruel ? Mais je vous le dis : Ce qui tombe, il faut encore le pousser.

Tout ce qui est d'aujourd'hui *tombe* et succombe ; qui voudrait le retenir ? Mais moi, je *veux* encore le pousser.

Connaissez-vous le plaisir de faire rouler des pierres dans des précipices abrupts ? Ces gens d'aujourd'hui, voyez-les rouler dans mes précipices.

Je suis le prologue qui annonce l'entrée de meilleurs acteurs, ô mes frères. Je suis un exemple. *Suivez mon exemple*²⁹.

Et ceux à qui vous n'apprendrez pas à voler, apprenez-leur – à *tomber plus vite*.

21

J'aime les braves ; mais il ne suffit pas de frapper à tort et à travers ; il faut encore savoir sur qui l'on frappe.

Et souvent il y a plus de courage à se contenir et à passer, *afin de se réserver* pour un plus digne adversaire.

N'ayez que des ennemis haïssables, et non des ennemis méprisables ; il faut que vous puissiez être fiers de vos ennemis ; je vous ai déjà enseigné cela.

Il faut vous réserver à un plus digne adversaire, mes amis ; il vous faudra donc passer sur bien des offenses,

passer sur beaucoup de canailles qui vous rebattront les oreilles des mots de peuple et de nation.

Gardez votre regard de se mêler à leurs contestations. C'est un fourré de droits et de torts. A les considérer on s'irrite.

Y jeter les yeux – se jeter dans la mêlée – c'est *tout un* ; allez-vous-en dans les bois et laissez dormir votre épée.

Suivez les chemins qui sont *vôtres*. Et laissez peuples et nations suivre les leurs – de sombres chemins, en vérité, sur lesquels ne brille plus *une seule* espérance.

Laissez régner les boutiquiers là où rien ne brille plus que l'or des boutiquiers. Les temps des rois sont passés ; ce qui de nos jours porte le nom de peuple ne mérite pas de rois.

Voyez ces peuples, comme ils imitent les boutiquiers ; ils fouillent jusqu'aux ordures pour en retirer le plus sordide profit.

Ils sont à l'affût les uns des autres, ils s'évertuent à se voler les uns les autres – c'est ce qu'ils appellent des « relations de bon voisinage ». O temps heureux et lointains où un peuple se disait : « Je veux, moi, régner par-dessus les peuples ! »

Car, mes frères, ce qu'il y a de meilleur doit régner, ce qu'il y a de meilleur *veut* régner. Et lorsqu'on enseigne autre chose – c'est que ce meilleur *manque*.

22

Ceux-là, si le pain leur était donné gratuitement, malheur ! que réclameraient-ils encore *ceux-là* ? Leur entretien, voilà de quoi ils s'entretiennent ; il faudra leur faire la vie dure³⁰ !

Ce sont des bêtes de proie ; dans leur « travail » il y a du rapt, dans leur « mérite » il y a de la duperie ! C'est pourquoi il faudra leur faire la vie dure !

Il faut qu'ils deviennent des bêtes de proie plus perfectionnées, plus subtiles, plus rusées, *plus humaines* en un mot. Car l'homme est le premier des carnassiers.

L'homme a déjà pris aux animaux toutes leurs vertus ; c'est parce que l'homme est de tous les animaux celui à qui la vie a été la plus dure.

Seuls les oiseaux lui sont supérieurs. Et si l'homme apprenait encore à voler, malheur ! *jusqu'où* ne monterait pas sa rapacité !

23

L'homme et la femme, voici comment je les veux³¹ : lui propre à la guerre, elle à la maternité, mais tous deux propres à la danse, tant par la tête que par les jambes.

Et que l'on estime perdue toute journée où l'on n'aura pas au moins *une fois* dansé ; et que l'on estime fausse toute vérité qui ne s'est pas *une fois* accompagnée de rires³² !

Les mariages que vous concluez, prenez garde que ce ne soient de fausses *conclusions*. Vous vous êtes liés trop vite ; il en *résulte* une prompte rupture.

Et mieux vaut encore rompre ouvertement que de ployer, de mentir. Une femme m'a dit une fois : « Sans doute, j'ai rompu la foi conjugale, mais mon mariage m'avait rompue auparavant. »

J'ai toujours trouvé dans les époux mal assortis les plus venimeux, les plus rancuniers des êtres. Ils font payer au monde entier le fait qu'ils ne sont plus libres d'aller chacun de son côté.

Je veux donc qu'on se dise en toute loyauté : Nous nous aimons ; *voyons* si nous continuerons à nous aimer, plutôt que de fonder une promesse sur une méprise.

Accordez-nous un délai, un petit mariage qui nous dira si nous sommes aptes au grand. C'est une chose grave que de se trouver toujours en tête à tête.

Voilà ce que je conseille aux âmes droites ; et que serait mon amour du Surhumain et de tout ce qui doit venir, si je vous donnais d'autres conseils ou d'autres paroles ?

L'important n'est pas seulement de propager votre espèce ; il faut aussi la porter *plus haut*. Puisse, ô mes frères, le jardin du mariage vous aider dans cet effort !

Celui qui est pleinement instruit des antiques origines finira par s'enquérir aussi des sources de l'avenir et des nouvelles origines.

O mes frères, encore un peu de temps et l'on verra naître *des peuples nouveaux*, et des sources nouvelles s'élanceront bruissantes vers des profondeurs nouvelles.

Le tremblement de terre engloutit beaucoup de sources, cause beaucoup de morts ; mais il tire aussi à la lumière des énergies intimes, des mystères cachés.

Le tremblement de terre révèle des sources nouvelles. Le séisme qui ébranle les peuples anciens met au jour des sources nouvelles.

Et quand un homme clame : « Regardez, voici *une* fontaine qui désaltérera beaucoup d'altérés, *un* cœur qui battra pour beaucoup de cœurs nostalgiques, *un* vouloir qui se trouvera beaucoup d'instruments », on voit autour de lui s'assembler un *peuple*, c'est-à-dire une multitude qui tente une expérience.

Qui peut commander, qui doit obéir – *c'est une épreuve qui le dira !* Hélas ! au prix de combien de longues recherches, de délibérations, d'échecs, d'apprentissages et de recommencements !

La société humaine est une épreuve, voilà ma doctrine ; c'est une longue recherche : mais ce que l'on cherche, c'est celui qui commandera !

– une épreuve, ô mes frères, et *non* un contrat. Brisez, je vous en conjure, cette formule des cœurs amollis et des vouloirs partagés !

26

O mes frères, en qui réside le pire danger pour tout l'avenir humain ? N'est-ce pas chez les bons et les justes,

chez ceux qui disent et sentent en leur cœur : « Nous savons dès maintenant ce qui est bon et juste, et nous le possédons aussi ; malheur à ceux qui cherchent encore ! »

Et quel que soit le mal que puissent faire les méchants, le mal fait par les bons est le pire des maux.

Et quel que soit le mal que puissent faire des détracteurs de la vie, le mal fait par les bons est le pire des maux.

O mes frères, l'homme qui a sondé jusqu'au fond les cœurs des bons et des justes est celui qui a dit : « Ce sont des pharisiens. » Mais il n'a pas été compris³³.

Les bons et les justes eux-mêmes ne pouvaient le comprendre ; leur intelligence est captive de leur bonne conscience. La bêtise des bons est d'une insondable sagesse³⁴.

Mais à la vérité les bons sont *nécessairement* des pharisiens – ils n'ont pas le choix !

Les bons crucifient *nécessairement* celui qui invente à son propre usage sa propre vertu. Voilà ce qu'est la vérité.

Mais le second qui explora ce pays – le pays, le cœur et le terroir des bons et des justes, – c'est celui qui a dit : « Quel est celui qu'ils haïssent le plus ? »

Celui qu'ils haïssent le plus, c'est le *créateur*, celui qui brise les tables et les valeurs anciennes ; ce destructeur, ils l'appellent un criminel.

Les bons, en effet, sont *incapables* de créer³⁵ ; ils sont toujours le commencement de la fin.

Ils crucifient celui qui vient graver des valeurs nouvelles sur des tables nouvelles, ils sacrifient à *eux-mêmes* l'avenir, ils mettent en croix tout avenir humain.

Les bons ont toujours été le commencement de la fin.

27

O mes frères, avez-vous compris cette autre parole, ce que j'ai dit naguère au sujet du « Dernier Homme » ?

En qui réside le pire danger pour tout l'avenir humain ? N'est-ce point chez les bons et les justes ?

Brisez, je vous en conjure, brisez les bons et les justes !

O mes frères, avez-vous compris cette parole ?

28

Vous me fuyez ? Vous avez peur ? Vous tremblez à cette parole ?

O mes frères, le jour où je vous ai dit de briser les bons et les tables des bons, c'est ce jour-là que j'ai lancé l'humanité en pleine mer.

C'est alors seulement qu'elle a connu la grande terreur, la grande circonspection, la grande maladie, la grande nausée, le grand mal de mer.

Les bons vous ont indiqué de faux rivages et de fausses sécurités ; vous êtes nés, vous avez été enveloppés dans les mensonges des bons. Tout a été falsifié et distordu par les bons³⁶.

Mais celui qui découvrit ce pays qui s'appelle « l'homme » a découvert aussi le pays de « l'avenir humain ». Je veux que vous soyez désormais des navigateurs hardis et patients !

Redressez-vous à temps, ô mes frères, apprenez à marcher droit. La mer est en furie, plus d'un tente de se raccrocher à vous.

La mer est en furie, tout est à la mer. Allons, courage, vieux loups de mer !

Il s'agit bien du pays de nos pères ! C'est *là-bas* sur le *pays de nos enfants* que nous avons mis le cap ! C'est vers lui que s'élance notre impétueux désir, notre désir immense, plus orageux que la mer.

« Pourquoi si dur ? dit un jour la houille au diamant. Ne sommes-nous pas proches parents ? »

Pourquoi si mous ? O mes frères, voilà ce que *je* vous demande. N'êtes-vous pas – mes frères³⁷ ?

Pourquoi si mous, si amollis, si indolents ? Pourquoi y a-t-il tant de reniement, de renoncement dans vos cœurs ? Si peu de fatalité dans vos regards ?

Et si vous ne voulez pas être fatalité et destin inexorable, comment pourriez-vous être un jour avec moi – vainqueurs ?

Et si votre dureté refuse d'étinceler, de couper, de trancher, comment pourriez-vous être un jour avec moi – créateurs ?

Car les créateurs sont durs, et il faut que vous sentiez la félicité d'imprimer votre main sur les millénaires comme sur une cire,

la félicité de graver votre empreinte dans le vouloir des millénaires comme dans un métal pareil à l'airain – plus dur que l'airain, plus noble que l'airain. Le métal le plus noble est aussi le plus dur.

Voilà la table nouvelle que je dresse à présent au-dessus de vos têtes, ô mes frères : *devenez durs*³⁸.

O mon vouloir, tournant de toute nécessité, nécessité toute *mienne*, préserve-moi des victoires mesquines !

O vocation de mon âme, toi que j'appelle mon Destin, toi qui es en moi, au-dessus de moi, préserve-moi, réserve-moi pour une grande destinée !

Et ta grandeur suprême, mon vouloir, réserve-le pour ta prouesse suprême, – te montrer inexorable dans la victoire. Hélas ! qui n'a succombé à sa victoire ?

Hélas ! quels yeux ne se sont obscurcis dans cette trouble ivresse ! Hélas ! quel pied n'a trébuché et désappris de rester ferme, dans la victoire ?

Fais que je sois un jour prêt et mûr pour le grand Midi ; prêt et mûr comme l'airain en fusion, comme la nuée qui porte l'éclair, comme le pis gonflé de lait,

– prêt à moi-même et à mon vouloir le plus secret

– arc qui aspire à la flèche, flèche qui aspire à l'étoile,

– étoile prête et mûre en son midi, ardente et percée d'une flèche, pâmée sous les flèches destructrices du soleil,

– soleil elle-même et vouloir solaire inexorable³⁹, prêt à tout détruire dans sa victoire.

O vouloir, tournant de toute nécessité, ô nécessité toute *mienne*, réserve-moi pour une grande et *unique* victoire !

Ainsi parlait Zarathoustra.

LE CONVALESCENT

1

Un matin, peu après son retour à sa caverne, Zarathoustra sauta du lit comme un fou, criant d'une voix épouvantable et gesticulant comme s'il y avait sur sa couche un autre homme qui ne voulait pas se lever ; à ses éclats de voix ses animaux accoururent effrayés, et de tous les creux et de toutes les cachettes avoisinantes s'échappa un fourmillement de bestioles volant, voltigeant, rampant ou sautant, chacune à sa guise, selon qu'elles avaient patte ou aile. Mais Zarathoustra prononça ces paroles :

« Debout, pensée d'abîme, surgis du fond de moi-même ! Je suis ton chant du coq, ton frisson matinal, monstre endormi ! Debout, debout ! Ma voix finira bien par t'éveiller.

Ote les tampons de tes oreilles, écoute ! Car je veux t'entendre. Debout, debout ! Il y a ici assez de tonnerre pour que les tombeaux mêmes entendent.

Frotte tes yeux pour en chasser le sommeil et tout vestige de stupidité et d'aveuglement⁴⁰.

Que tes yeux m'écoutent aussi ! Ma voix guérit les aveugles-nés⁴¹.

Et une fois éveillée, j'entends que tu demeures éveillée pour toujours. Ce n'est pas *mon* habitude de tirer de leur sommeil des aïeules pour leur ordonner ensuite – de se rendormir !

Tu bouges ? Tu t'étires ? Tu soupires ? Debout, debout ! Ce n'est pas un grognement, c'est une parole que je veux. C'est Zarathoustra qui t'appelle, Zarathoustra le sans-Dieu.

Moi Zarathoustra, l'avocat de la vie, l'avocat de la douleur, l'avocat du Cycle éternel – c'est moi qui t'appelle, ma pensée d'abîme.

O bonheur ! tu approches, j'entends ta voix. Mon abîme a *parlé*, j'ai amené au jour mon ultime profondeur.

O bonheur ! Approche ! Donne-moi ta main – ha ! lâche-moi ! Haha ! – Dégoût, dégoût, dégoût ! Malheur à moi !

2

Mais à peine Zarathoustra avait-il dit ces paroles qu'il s'effondra comme mort et resta longtemps pareil à un mort. Et quand il revint à lui il était pâle et tremblant, et il demeura couché sans rien vouloir manger ni boire de longtemps. Il resta sept jours dans cet état, mais ses animaux ne le quittaient ni nuit ni jour, si ce n'est que l'aigle s'envolait parfois en quête de nourriture. Et ce qu'il trouvait à enlever, il le déposait sur la couche de Zarathoustra ; de telle sorte que Zarathoustra finit par se trouver couché sur un lit de baies jaunes et rouges, de raisins, de pommes de rose, d'herbes odoriférantes et de pommes de pin. Mais à ses pieds étaient étalés deux agneaux que l'aigle avait à grand-peine arrachés à leurs bergers.

Enfin, au bout de sept jours, Zarathoustra se redressa sur sa couche, prit en main une pomme de rose, la flaira et en aima le parfum. Et ses animaux crurent le moment venu de lui parler.

« O Zarathoustra, dirent-ils, voilà sept jours que tu gis là, les yeux appesantis ; ne veux-tu pas enfin te remettre sur tes pieds ?

Sors de ta caverne. Le monde t'attend, pareil à un jardin. Le vent joue avec de lourds arômes qui veulent monter vers toi. Et tous les ruisseaux aspirent à te suivre à la course.

Tout languit après toi, depuis sept jours que tu t'es tenu à l'écart. Sors de ta caverne. Toutes choses veulent te servir de médecins.

Est-ce une nouvelle certitude qui t'est venue, aigre et lourde ? Tu gisais pareil à la pâte qui lève et ton âme se gonflait et débordait de toute part. »

– O mes animaux, répondit Zarathoustra, continuez ce babil et laissez-moi l'écouter. Votre babil m'est un tel réconfort ! Dès que j'entends ce babil, le monde me semble un jardin.

Quelles douces choses que les sons et les mots ! Les sons et les mots ne sont-ils pas les arcs-en-ciel et les ponts illusoires qui relient ce qui est éternellement séparé ?

A chaque âme appartient un monde à part ; à chaque âme, chacune des autres âmes est un outre-monde.

C'est entre celles qui sont le plus proches que l'illusion fait chatoyer ses plus beaux mirages ; car l'abîme le plus étroit est le plus difficile à franchir.

Comment y aurait-il pour moi un hors-moi ? Il n'y a pas de monde extérieur. Mais nous l'oublions dès que vibrent les sons ; qu'il est doux de l'oublier !

Les noms et les sons n'ont-ils pas été donnés aux hommes afin qu'ils prennent plaisir aux choses ? C'est une douce folie que le langage ; l'homme en parlant s'évade et danse par-delà toutes choses⁴².

Qu'ils sont doux, tout discours et tout mensonge assonant ! Notre amour danse avec les sons sur des arcs-en-ciel diaprés.

– O Zarathoustra, répliquèrent les animaux, pour ceux qui pensent comme nous, les choses dansent d'elles-mêmes ; elles approchent, se tendent la main, rient et s'enfuient, et puis reviennent.

Tout passe et tout revient, éternellement tourne la roue de l'être. Tout meurt, tout refleurit ; éternellement se déroule le cycle de l'être.

Tout se brise, tout se rajuste ; éternellement s'édifie la même demeure de l'être. Tout se disjoint, tout se retrouve ; le cycle de l'existence demeure éternellement fidèle à lui-même.

L'existence commence à chaque instant ; autour de chaque « ici » gravite la sphère de « là-bas ». Le centre est partout. La route de l'éternité revient sur elle-même.

– Espiègles que vous êtes, radoteurs, répondit Zarathoustra en souriant de nouveau, que vous savez bien ce qui s'est accompli dans ces sept jours, et comment ce monstre s'est glissé dans ma gorge pour m'étouffer ! Mais je lui ai tranché la tête d'un coup de dents et l'ai recrachée loin de moi⁴³.

Et vous, vous en avez déjà fait une ritournelle ? Mais à présent me voilà gisant, las encore de l'effort que j'ai fait pour mordre et cracher ainsi, malade encore de ma délivrance.

Et vous avez été témoins de tout cela ! O mes animaux, seriez-vous cruels ? Avez-vous choisi de vous offrir en spectacle ma douleur immense, comme le font les hommes ? Car l'homme est de tous les animaux le plus cruel.

Rien au monde ne lui a jamais donné autant de plaisir que les tragédies, les courses de taureaux et les mises en croix ; et du jour où il eut inventé l'enfer, il eut son paradis sur terre.

Dès qu'un grand homme pousse un cri, un petit homme arrive aussitôt, et il tire la langue, de convoitise. C'est ce qu'il appelle sa « pitié ».

L'homme mesquin, surtout s'il est poète, avec quelle ardeur il vitupère la vie ! Ecoutez-le, mais sentez aussi le plaisir qu'il y a dans toute accusation.

De tels accusateurs, la vie en triomphe en un clin d'œil. « Tu m'aimes ? dit-elle avec insolence. Attends un peu, que j'aie le temps de m'occuper de toi ! »

L'homme est envers lui-même l'animal le plus cruel qui soit ; et chez tous ceux qui se désignent comme des « pécheurs » et des « porte-croix » et des « pénitents », n'oubliez pas de discerner la volupté mêlée aux lamentations et aux invectives !

Et moi-même ? Est-ce une accusation que je porte là contre l'homme ? Ah ! mes animaux, je ne sais qu'une chose au monde : c'est que l'homme a besoin de ce qu'il a de pire en lui s'il veut parvenir à ce qu'il a de meilleur ;

c'est que le pire est le meilleur de sa *force*, et la pierre la plus dure qui s'offre au bâtisseur suprême, c'est qu'il faut que l'homme devienne à la fois meilleur *et* pire.

Ce n'est pas à *cette* croix que je suis attaché, de savoir que l'homme est méchant ; mais voici ce que j'ai proclamé comme personne encore ne l'avait proclamé :

« Hélas ! faut-il que ce qu'il y a de pire dans l'homme soit encore si piètre ! Hélas ! faut-il que ce qu'il a de meilleur soit encore si piètre ! »

Le dégoût que j'ai de l'homme – *voilà* la bête qui m'étouffait après s'être glissée dans ma gorge ; et cette parole du Prophète : « Tout se vaut, rien ne vaut la peine, le savoir nous étouffe⁴⁴. »

Un long crépuscule se traînait péniblement devant moi, une tristesse lasse à mourir, ivre de mort, et qui parlait en bâillant.

« Il reviendra toujours, celui dont tu es las, l'homme mesquin » – ainsi disait ma tristesse, tout en bâillant, traînant les pieds sans pouvoir s'endormir.

Je vis la terre des hommes devenir caverneuse, sa poitrine s'affaissa, tout ce qui vit m'apparut comme une pourriture humaine, faite d'ossements et d'un passé vermoulu.

Mes soupirs s'attardaient sur tous les sépulcres des hommes et ne pouvaient plus les quitter. Mes gémissements et mes interrogations ne cessaient de coasser, de m'étouffer et de me ronger et de se lamenter jour et nuit :

« Hélas ! l'homme reviendra éternellement ! l'homme mesquin reviendra éternellement ! »

Je les ai vus tous deux nus, naguère, le plus grand des hommes et le plus petit, trop semblables entre eux, le plus grand par trop humain encore,

le plus grand trop petit encore ! Voilà ce qui m'a dégoûté des hommes, et du retour éternel du plus petit d'entre eux. Voilà ce qui m'a dégoûté de toute existence.

Ah ! dégoût, dégoût, dégoût ! » – Ainsi parlait Zarathoustra soupirant et frissonnant ; car il lui souvenait de sa maladie. Mais ses animaux alors l'interrompirent :

« Cesse de parler ainsi, convalescent, lui répondirent ses animaux. Sors plutôt, va voir le monde qui t'attend, pareil à un jardin.

Sors ! va voir les roses, les abeilles, les vols de colombes ! Mais surtout les oiseaux chanteurs, afin qu'ils t'apprennent à *chanter* !

Car chanter convient au convalescent ; à l'homme en santé il sied de parler. Même l'homme bien portant souhaite des chants, mais il en veut d'autres que le convalescent. »

– O plaisantins, faiseurs de ritournelles, taisez-vous donc, répondit Zarathoustra, souriant de ce que ses animaux lui disaient. Que vous connaissez bien le réconfort que j'ai inventé à mon usage au cours de ces sept jours !

Il faut me remettre à chanter : *voilà* le réconfort et *voilà* le remède que j'ai inventé à mon usage ; allez-vous en faire tout de suite une autre rengaine ?

– Pas un mot de plus ! lui répondirent de nouveau ses animaux, construis-toi plutôt une lyre, ô convalescent, une nouvelle lyre.

Car voici, ô Zarathoustra, il faut à tes chants nouveaux des lyres nouvelles.

Chante, bouillonne et épanche-toi, ô Zarathoustra, guéris ton âme par ces chants nouveaux, afin de pouvoir supporter ton grand destin, celui qui ne fut encore le destin d'aucun homme.

Car tes animaux savent bien, ô Zarathoustra, qui tu es et qui tu dois devenir : *tu es le prophète du Retour éternel*. C'est là *ta* destinée !

Il faut que tu sois le premier à enseigner cette doctrine – comment ce grand destin ne serait-il pas aussi ton pire danger, ta pire maladie ?

Vois-tu, nous connaissons ce que tu vas enseigner : que toutes choses reviennent éternellement et nous avec elles, et que nous avons déjà existé un nombre infini de fois, et toutes choses avec nous.

Tu enseigneras qu'il y a une grande Année du devenir, une Année démesurée qui doit comme le sablier se retourner toujours à nouveau, afin que tout recommence à couler et s'écoule de nouveau,

en sorte que toutes ces années soient identiques entre elles dans ce qu'elles ont de plus grand et de plus infime, en sorte que nous-mêmes au cours de ces grands Années nous demeurions semblables à nous-mêmes dans ce que nous avons de plus grand et de plus infime.

Et si tu voulais mourir à présent, ô Zarathoustra, voici, nous savons aussi ce que tu te dirais ; mais tes animaux te prient de ne pas mourir encore.

Tu parlerais sans trembler, la poitrine dilatée de béatitude, car un grand poids et un lourd accablement te seraient ôtés, ô modèle de toute patience !

A présent je vais mourir et disparaître, dirais-tu, et dans un instant je ne serais plus que néant. Les âmes sont mortelles comme les corps.

Mais ce réseau de causes dans lesquelles je suis engagé reviendra, il me créera à nouveau. Je fais moi-même partie des causes de l'éternel Retour.

Je reviendrai avec ce soleil, avec cette terre, avec cet aigle, avec ce serpent – *non pas* dans une vie nouvelle, dans une vie meilleure, ni dans une vie semblable :

je reviendrai éternellement pour cette même et identique vie, avec toutes ses grandeurs et toutes ses misères, pour enseigner de nouveau le Retour éternel de toute chose,

pour annoncer de nouveau le grand Midi de la terre et des humains, pour annoncer de nouveau aux hommes le Surhumain.

Je me suis acquitté de mon message, mon message me brise, tel est mon lot éternel, je meurs en le proclamant.

L'heure est venue maintenant, où celui qui va mourir se donne à lui-même sa propre bénédiction. Ainsi – *finira* le déclin de Zarathoustra. »

Quand les animaux eurent ainsi parlé, ils se turent et attendirent que Zarathoustra leur répondit ; mais Zarathoustra n'entendait plus leur silence. Il gisait les yeux clos, comme endormi, bien qu'il ne dormît point, car il s'entretenait avec son âme. Et l'aigle et le serpent, le voyant ainsi taciturne, respectèrent le grand silence qui l'entourait et se retirèrent sans bruit.

O mon âme, je t'ai appris à dire « aujourd'hui » comme on dit « jadis » ou « naguère », et à danser ta ronde au-delà de tout ce qui s'est appelé « ici », « là-bas » ou « plus loin ».

O mon âme, j'ai nettoyé tous tes recoins, j'ai balayé loin de toi la poussière, les araignées et le faux jour.

O mon âme, je t'ai lavée de ta pudeur mièvre et de ta vertu casanière et je t'ai persuadée de t'offrir nue aux yeux du soleil.

J'ai fait souffler sur ta mer houleuse l'ouragan qu'on appelle « esprit » ; j'ai dissipé tous les nuages, j'ai étranglé jusqu'à cet étrangleur qu'on appelle « péché ».

O mon âme, je t'ai donné le droit de dire non comme la tempête, de dire oui comme le ciel pur ; paisible comme la lumière, tu traverses les orages négateurs.

O mon âme, je t'ai rendu la liberté⁴⁵ à l'égard des choses créées ou incréées, et qui donc connaît comme toi la volupté des choses futures ?

O mon âme, je t'ai enseigné le mépris qui ne ronge pas comme une moisissure, le grand mépris aimant qui n'aime rien tant que ce qu'il méprise le plus.

O mon âme, je t'ai enseigné l'art de convaincre jusqu'aux raisons elles-mêmes – ainsi le soleil persuade la mer de monter jusqu'à lui.

O mon âme, je t'ai affranchie de toute obéissance, je t'ai dispensée de fléchir le genou et de dire : « Mon maître » ; c'est à toi que j'ai donné les noms de « tournant de la nécessité » et de « destinée ».

O mon âme, je t'ai donné des noms nouveaux et des jouets bariolés ; je t'ai appelée « destinée » et « globe qui englobe tous les autres », « nombril du temps » et « cloche d'azur ».

O mon âme, j'ai fait boire à ton sol toute la sagesse, tous les vins nouveaux et tous les vins forts, les plus anciens crus de la sagesse.

O mon âme, j'ai versé sur toi tous les soleils et toutes les nuits, tous les silences et tous les désirs ; et je t'ai vue croître comme un cep de vigne.

O mon âme, te voilà maintenant lourde et débordante de richesse, cep chargé de mamelles gonflées, de grains dorés et serrés,

serrée et oppressée par ton bonheur, débordante et dans l'attente et honteuse de cette attente elle-même.

O mon âme, on chercherait vainement une âme plus aimante, plus compréhensive et plus vaste. Où trouverait-on ainsi serrés l'un contre l'autre le passé et l'avenir ?

O mon âme, je t'ai tout donné, et toutes mes mains se sont vidées pour toi – et maintenant, maintenant tu me dis en souriant d'un air mélancolique : « Lequel de nous deux doit-il rendre grâces à l'autre ?

Le donateur n'a-t-il pas à remercier celui qui accepte ses dons⁴⁶ ? Donner, n'est-ce pas un besoin ? Accepter, n'est-ce pas – avoir pitié ? »

O mon âme, je comprends le sourire de ta mélancolie : c'est ta richesse surabondante qui tend à présent des mains avides.

C'est ta plénitude qui laisse errer son regard sur les mers mugissantes, en quête et dans l'attente ; dans le ciel souriant de tes yeux, je vois briller le désir qui naît de l'excessive profusion.

Et en vérité, ô mon âme, qui pourrait voir ton sourire sans fondre en larmes. Les anges eux-mêmes pleurent devant l'excès de bonté qui parle dans ton regard.

C'est ta bonté, ton excessive bonté qui refuse de gémir et de pleurer ; et pourtant ton sourire, ô mon âme, appelle les larmes, et tes lèvres tremblantes aspirent au sanglot.

« Tout sanglot n'est-il pas une plainte ? Et toute plainte une accusation ? » Voilà ce que tu t'es dit, et c'est pourquoi, ô mon âme, tu préfères sourire plutôt que de laisser s'épancher ta douleur,

plutôt que d'épancher en un flot de pleurs toute la douleur née de ta plénitude excessive, douleur du cep qui désire le vigneron et la serpe du vigneron.

Mais si tu ne veux pas pleurer, épancher en larmes ta mélancolie empourprée, il te faudra *chanter*, ô mon âme ! Vois, je souris en te prédisant ceci.

Tu chanteras un chant tonitruant auquel toutes les mers finiront par prêter l'oreille, faisant silence pour écouter ton désir,

jusqu'à ce qu'approche, venant d'au-delà des mers calmes et languides, la nef, la merveille dorée autour de laquelle bondissent dans un sillage d'or toutes les choses merveilleuses, bonnes ou mauvaises ;

et beaucoup d'animaux grands et petits, et tous ceux dont les pattes légères aux formes étranges leur permettent de marcher sur les sentiers d'hyacinthe,

tous accourront vers la merveille dorée, la nef qui vient volontairement et son maître ; or celui-ci, c'est le vigneron qui t'attend, armé de sa serpe de diamant, c'est ton grand libérateur, ô mon âme, l'Innommé à qui les hymnes

futurs donneront enfin un nom. Et en vérité ton haleine exhale déjà le parfum des futurs.

Te voilà déjà brûlante et rêveuse, déjà tu bois avidement à toutes les sources profondes, à toutes les sources jaseuses du réconfort, déjà ta tristesse repose englobée dans la béatitude des hymnes futurs.

O mon âme, à présent je t'ai tout donné, jusqu'à mon dernier bien, et j'ai vidé pour toi toutes mes mains, *je t'ai ordonné de chanter*, voilà mon dernier don.

Je t'ai ordonné de chanter – dis-moi à présent, dis-moi lequel de nous doit rendre grâces à l'autre. Mais chante plutôt, chante, ô mon âme. Et laisse-moi rendre grâces.

Ainsi parlait Zarathoustra.

LA SECONDE CHANSON À DANSER⁴⁷

1

« J'ai plongé récemment mon regard au fond de tes yeux, ô Vie ; j'ai vu scintiller l'or au fond de tes yeux ténébreux – et mon cœur ravi a cessé de battre.

J'ai vu scintiller une barque d'or⁴⁸ sur des eaux ténébreuses, une barque d'or mouvante qui plongeait, s'emplissait, puis reparaisait toujours.

Tu as abaissé ton regard sur mes pieds de danseur enragé, un regard mobile, rieur, interrogateur, caressant.

Deux fois seulement tes menottes ont agité les castagnettes, déjà mon pied s'élançait, en proie à la fureur de la danse.

Mes talons se cabraient, mes orteils s'efforçaient de te comprendre – car le danseur porte ses oreilles dans ses orteils.

Je m'élançai vers toi, mais tu te dérobas à mon élan, et les mèches de tes cheveux flottants, dans ta fuite, semblaient des langues dardées vers moi.

J'ai fait un bond pour m'écarter de toi et de tes serpents : déjà tu t'étais arrêtée et à demi détournée, le regard noyé de désir.

Ton regard oblique m'enseigne les voies obliques ; sur ces voies obliques mon pied apprend toutes sortes de ruses.

Je te crains, proche – je t'aime, lointaine – en fuyant tu m'attires – quand tu me cherches, tu me glaces – je souffre, mais que ne souffrirais-je volontiers pour toi ?

Toi dont la froideur enflamme, dont la haine conquiert, toi dont la fuite enchaîne, dont l'ironie émeut,

qui ne te haïrait, grande lieuse, enlaceuse, tentatrice, chercheuse, inventrice ? Qui ne t'aimerait, pécheresse innocente, impatiente, rapide comme le vent, avec tes yeux d'enfant ?

Où m'entraînes-tu à présent, prodige, mutine ? Et voilà qu'à présent tu me fuis, délicieuse rebelle, ingrate !

Je te suis en dansant, je suis ta moindre trace : Où es-tu ? Tends-moi la main ! Ou rien qu'un doigt !

Il y a ici des cavernes et des fourrés, nous allons nous égarer. – Halte ! Arrête ! Ne vois-tu pas tourbillonner hiboux et chauves-souris ?

Hibou toi-même, chauve-souris ! Tu veux te moquer de moi ? Où sommes-nous ? Ce sont les chiens sans doute qui t'ont appris à hurler et à aboyer ainsi ?

Tu me regardes gracieusement en ricanant de toutes tes petites dents blanches, tes yeux méchants se dardent vers moi du fond de ta crinière bouclée.

C'est une danse par monts et par vaux ; je suis le chasseur, – veux-tu être mon chien ou le chamois pourchassé ?

Maintenant reste à mes côtés ! Et vite, méchante sauteuse, monte à présent, et saute ! – Malheur ! Voilà qu'en sautant, je suis tombé !

Regarde-moi, ô capricieuse, regarde-moi gisant, implorant grâce ! J'aimerais bien suivre avec toi – de plus aimables sentiers !

les sentiers de l'amour, sous de paisibles buissons de fleurs. Ou le long de ce lac où nagent et dansent les cyprins dorés.

Tu te sens lasse ? Il y a là-bas des moutons et des couchants rouges ; n'est-il pas doux de dormir au son des flûtes pastorales ?

Tu te sens lasse, très lasse ? Je vais te porter, laisse pendre tes bras ! Et tu as soif ? J'aurais bien quelque chose à te donner à boire, mais tes lèvres n'en voudront pas !

– Oh ! maudit serpent agile et souple, sorcière qui m'échappe toujours ! Où es-tu passée ? Mais je sens brûler sur mon visage, reçues de ta main, deux marques, deux taches rouges !

J'en ai assez d'être toujours ton stupide berger. Sorcière, si j'ai jusqu'à présent chanté pour toi, je vais maintenant te faire – crier !

Tu danseras et tu crieras au rythme de mon fouet. Je n'ai pas oublié le fouet ? – Non ! »

2

Et la Vie me répondit en bouchant ses charmantes oreilles :

« O Zarathoustra, ne fais pas ce bruit horrible en faisant claquer ton fouet ! Tu le sais bien, le bruit tue les pensées. Et voilà qu'il me vient justement de si tendres pensées !

Nous sommes deux francs chenapans, deux propres-à-rien, ni en bien ni en mal. C'est par-delà le bien et le mal que nous avons découvert notre île, notre verte prairie – nous deux seuls ! C'est déjà une raison de bien nous entendre.

Et s'il est vrai que nous ne nous aimons pas de tout cœur, – faut-il se détester, parce qu'on ne s'aime pas de tout cœur ?

Que j'ai un faible pour toi, et souvent trop de faiblesse, tu le sais ; et la raison, c'est que je suis jalouse de ta sagesse. An ! cette vieille folle de sagesse !

Si jamais ta sagesse t'abandonnait, ah ! ma tendresse ne tarderait guère non plus à t'abandonner ! »

Là-dessus la vie jeta derrière elle et autour d'elle un regard pensif et dit tout bas : « O Zarathoustra, tu ne m'es pas assez fidèle !

Tu es loin de m'aimer autant que tu le dis ; je le sais, tu songes à me quitter bientôt.

Il y a un vieux bourdon si lourd, si lourd, dont le grondement monte la nuit jusqu'à ta caverne ;

quand elle sonne minuit, cette cloche, c'est à cela que tu penses entre le premier et le douzième coup ;

tu y penses, ô Zarathoustra, je le sais, tu penses que tu me quitteras bientôt. »

« Oui, répondis-je hésitant, mais tu sais aussi » – et je lui dis quelques mots à l'oreille, parmi ses folles mèches jaunes emmêlées –.

« Tu *sais* cela, ô Zarathoustra ? Ce que personne ne sait...? »

Et nous nous regardions, puis nous reportions nos regards sur la verte prairie où courait la fraîcheur du soir, pleurant tous deux. Mais en cet

instant la Vie m'était plus chère que ma sagesse ne me le fut jamais.

Ainsi parlait Zarathoustra.

3

Un !

Humain, écoute !

Deux !

Que dit Minuit de sa voix grave ?

Trois !

« J'étais plongé dans le sommeil ;

Quatre !

J'émergeai d'un rêve profond : –

Cinq !

L'univers est profond, profond,

Six !

Plus que le Jour ne l'imagine.

Sept !

Profonde, certes, est sa douleur –

Huit !

Mais plus profonde encor sa joie.

Neuf !

La douleur dit : « Passe et péris ! »

Dix !

Mais la joie veut l'éternité !

Onze !

– veut la profonde éternité ! »

Douze !

LES SEPT SCEAUX⁴⁹

(OU : LE CHANT DU OUI ET DE L'AMEN)

1

Si je suis prophète, et plein de cet esprit prophétique qui erre sur la haute crête d'entre deux mers,

allant et venant, telle une lourde nuée, entre le passé et l'avenir, ennemi des bas-fonds étouffants et de tous les êtres exténués qui ne savent plus ni mourir ni vivre,

nuée toujours prête à lâcher du fond de son cœur sombre l'éclair, la foudre libératrice, la foudre qui dit oui, dont le rire dit oui, l'éclair prophétique,

– heureux toutefois quiconque porte de telles foudres en son sein, car il faut, en vérité, qu'il demeure longtemps suspendu comme une lourde nuée d'orage au flanc de la montagne, celui qui est destiné à allumer le flambeau de l'avenir –

Oh ! comment ne brûlerais-je pas du désir de l'éternité, du désir de l'anneau des anneaux, l'anneau nuptial du Retour !

Jamais encore je n'ai rencontré la femme de qui j'eusse voulu des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime, car je t'aime, ô Eternité !

Car je t'aime, ô Eternité !

2

Si jamais ma colère a violé des tombes, déplacé des bornes-frontières et fait rouler, fracassées dans de profonds abîmes, des tables anciennes,

si jamais mon sarcasme a dispersé au vent des paroles vermoulues, si j'ai été le balai qui chasse les araignées porte-croix et le vent qui aère les anciens sépulcres emplis d'air confiné,

si jamais j'ai trôné en triomphe sur les tombeaux des dieux morts, bénissant ce monde, aimant ce monde, auprès des monuments des anciens détracteurs de ce monde,

– car j'aime jusqu'aux églises et aux sépulcres des dieux, dès que le ciel plonge son pur regard à travers leurs voûtes brisées ; pareil à l'herbe et au rouge coquelicot, j'aime le séjour des églises en ruine –

Oh ! comment ne brûlerais-je pas du désir de l'éternité, du désir de l'anneau des anneaux, l'anneau nuptial du Retour ?

Jamais encore je n'ai rencontré la femme de qui j'eusse voulu des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime ; car je t'aime *ô Eternité !*

Car je t'aime, ô Eternité !

3

Si jamais j'ai senti le souffle de l'esprit créateur et de cette nécessité céleste qui oblige les hasards eux-mêmes à danser des rondes astrales,

si jamais j'ai ri comme rit l'éclair créateur que suit grondeur mais docile le long tonnerre de l'action,

si jamais j'ai joué aux dés avec les dieux, à la table divine de la terre, en sorte que la terre tremblait, se fendait et éructait des torrents de feu,

– car la terre est la table des dieux et elle tremble quand retentissent des paroles novatrices et créatrices et que les dieux lancent les dés ; –

Oh ! comment ne brûlerais-je pas du désir de l'éternité, du désir de l'anneau des anneaux, l'anneau nuptial du Retour !

Jamais encore je n'ai rencontré la femme de qui j'eusse voulu des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime ; car je t'aime, *ô Eternité !*

Car je t'aime, ô Eternité !

4

Si jamais j'ai bu à longs traits au cratère écumeux où se marient tous les arômes et où sont malaxées toutes choses⁵⁰,

si jamais ma main a mêlé les choses les plus lointaines aux plus proches, le feu à l'esprit, et le plaisir à la douleur, et le pire mal au bien suprême,

si je suis moi-même un grain de ce sel qui dissout⁵¹ et permet à toutes choses de se bien mêler à l'intérieur du cratère,

– car il y a un solvant qui intègre le bien au mal et le pire lui-même mérite de servir de condiment et de faire déborder le vase, –

Oh ! comment ne brûlerais-je pas du désir de l'éternité, du désir de l'anneau des anneaux, l'anneau nuptial du Retour !

Jamais encore je n'ai rencontré la femme de qui j'eusse voulu des enfants,
si ce n'est cette femme que j'aime ; car je t'aime, ô *Eternité* !
Car je t'aime, ô Eternité !

5

Si j'aime la mer et tout ce qui lui ressemble, si je l'aime surtout quand elle
me contredit avec fureur,

si je porte en moi ce goût de la recherche qui pousse les voiles vers des
terres inconnues, s'il y a dans mon plaisir quelque chose du plaisir de
l'explorateur,

si jamais mon allégresse s'est écriée « La terre a disparu – ma dernière
chaîne vient de tomber !

– l'infini m'entoure de son mugissement, le temps et l'espace
m'entourent de leur immense chatolement – allons, courage⁵², vieux
cœur ! » –

Oh ! comment ne brûlerais-je pas du désir de l'éternité, du désir de
l'anneau des anneaux, l'anneau nuptial du Retour !

Jamais encore je n'ai rencontré la femme de qui j'eusse voulu des enfants,
si ce n'est cette femme que j'aime ; car je t'aime, ô *Eternité* !

Car je t'aime, ô Eternité !

6

Si ma vertu est une vertu de danseur et si je me suis souvent élancé à
pieds joints au cœur d'une extase d'or et d'émeraude,

si ma malice est une malice rieuse qui hante les vallons pleins de roses et
les haies de lis,

– car le rire enferme en lui toute la méchanceté du monde, mais sanctifiée
et libérée par sa propre félicité : –

et si l'alpha et l'oméga de ma sagesse, c'est que tout ce qui pèse doit
s'alléger, tout corps devenir danseur, tout esprit oiseau – et c'est bien là en
effet l'alpha et l'oméga de ma sagesse —⁵³

Oh ! comment ne brûlerais-je pas du désir de l'éternité, du désir de
l'anneau des anneaux, l'anneau nuptial du Retour !

Jamais encore je n'ai rencontré la femme de qui j'eusse voulu des enfants,
si ce n'est cette femme que j'aime ; car je t'aime, ô *Eternité* !

Car je t'aime, ô Eternité !

Si jamais j'ai déployé au-dessus de ma tête des cieux paisibles, et si porté sur mes propres ailes j'ai pris mon vol vers mes propres deux,

si j'ai nagé en me jouant dans des infinis de lumière et si ma liberté a conquis une sagesse d'oiseau,

– mais la sagesse d'oiseau, c'est celle qui dit : « Voici, il n'y a ni haut ni bas ! Elance-toi en tous sens, en avant, en arrière, créature légère ! Chante, et ne parle pas !

Toutes les paroles ne sont-elles pas faites pour ceux qui sont lourds ? Les paroles ne mentent-elles pas toutes à ceux qui sont légers ? Chante ! Ne parle plus ! » –

Oh ! comment ne brûlerais-je pas du désir de l'éternité, du désir de l'anneau des anneaux, l'anneau nuptial du Retour !

Jamais encore je n'ai rencontré la femme de qui j'eusse voulu des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime ; car je t'aime, ô Eternité !

Car je t'aime, ô Eternité !

¹ La genèse nietzschéenne de cette méconnaissance, qui n'est pas un simple scepticisme ni un relativisme naïf (cf. *supra*, I^{re} partie, « Des mille et une fins », p. 97, note 71), est formulée dans l'« Avant-propos » de *La Généalogie de la morale*, § 3 : « Une certaine formation historique et philologique, jointe à une sensibilité innée et exigeante concernant les questions psychologiques en général, transforma bientôt mon problème en cet autre : dans quelles conditions l'homme a-t-il inventé les jugements de valeur *bon* et *méchant* ? Et quelle valeur ont-ils eux-mêmes ? Ont-ils jusqu'à présent inhibé ou favorisé le développement de l'homme ? Sont-ils signe de détresse, d'appauvrissement, de déclin de la vie ? Ou expriment-ils au contraire la plénitude de la vie, sa force, sa volonté, son courage, son espérance, son avenir ? A ces questions je trouvai, hasardai pour moi-même diverses réponses, je distinguai les temps, les peuples, la hiérarchie des individus, je spécialisai le problème, de mes réponses surgirent des questions, des recherches, des hypothèses, des probabilités nouvelles, jusqu'à ce que j'eusse enfin un pays, une terre à moi, un monde tu, croissant et florissant, des jardins secrets pour ainsi dire, dont personne ne pouvait rien soupçonner... Oh, comme nous sommes *heureux*, nous, chercheurs de la connaissance, pourvu que nous sachions nous taire assez longtemps !... » (*op. cit.*, p. 217).

² Cf. *supra*, II^e partie, « Des poètes », p. 174, note 162.

³ Contrepoint de « l'aiguillon de la mort » (Première Épître de Paul aux Corinthiens, 15, 56).

⁴ Cf. *supra*, « Prologue », § 2, p. 48, note 6.

⁵ Cf. *La Généalogie de la morale*, II^e dissertation, § 16 : « L'homme *compte* parmi les coups heureux les plus inattendus et les plus excitants du jeu que joue le “grand enfant” d'Héraclite, qu'on l'appelle Zeus ou le hasard, – il éveille la curiosité, l'attention, un espoir, presque une certitude, comme si par lui s'annonçait quelque chose, se préparait quelque chose, comme si l'homme n'était

pas un but, mais seulement un chemin, un épisode, un pont, une grande promesse... » (*op. cit.*, p. 277). – Sur Héraclite et l'enfant joueur, cf. *supra*, I^{re} partie, « Des trois métamorphoses », p. 65, note 23.,

⁶ Épigraphe d'*Aurore* : « Il y a tant d'aurores qui n'ont pas encore lui. »

⁷ Ezéchiel, 11, 19-20 : « J'ôterai de leur corps le cœur de pierre, / Et je leur donnerai un cœur de chair, / Afin qu'ils suivent mes ordonnances, / Et qu'ils observent et pratiquent mes lois. »

La « pétrification » du cœur et généralement des passions serait le principe fondamental de tout stoïcisme. Ainsi : « Je crois que l'on méconnaît le stoïcisme. L'essentiel de cette sorte d'affectivité – ce que le stoïcisme est avant même que la philosophie l'ait conquis – c'est le comportement à l'égard de la douleur et des représentations du déplaisir : une certaine *lourdeur*, *force d'inertie* et de *nonchalance* y est poussée à l'extrême afin que se ressente à peine la douleur : l'*engourdissement* et la *froidueur* en constituent le secret, donc des anesthésiants. Le propos capital de l'éducation stoïque est d'anéantir la *facile émotivité*, de restreindre de plus en plus le nombre des objets susceptibles d'émouvoir en général, croyance au caractère méprisable et à la médiocrité de la plupart des choses qui émeuvent, haine et hostilité vouées à l'émotion, à la passion même comme si elle était pure maladie ou quelque chose d'indigne : visant ainsi toutes ses manifestations laides et pénibles : – somme toute : *pétrification* en tant que remède contre la souffrance, ce qui revient à attribuer désormais à la *statue* tous les noms supérieurs du divin, de la vertu. Que signifie embrasser une statue en hiver, dès lors que l'on est devenu insensible au froid ? Que signifie qu'une statue embrasse une statue ! Le stoïcien parvient-il à l'état qu'il désire avoir – *le plus souvent c'est son état naturel* et c'est pourquoi il choisit cette philosophie ! – il dispose de la *pression d'un garrot* qui provoque l'insensibilité. – Cette manière de penser me répugne fort : elle sous-estime la valeur de la *douleur* (laquelle est aussi utile et propice que le plaisir), la valeur de l'*émotion* et de la *passion* ; enfin, le stoïcien se voit contraint de dire : quoi qu'il arrive, de quelque manière que ce soit, tout m'est bon, je ne le désire pas autrement – *il n'écarte plus aucun état de détresse*, pour avoir tué la sensation des états de détresse. C'est ce qu'il exprime sous une forme religieuse, en tant que parfaite concordance avec toutes les actions de la divinité (p. ex. Epictète) » {*Le Gai Savoir*, *op. cit.*, fragment 13 (53), p. 487-488).

⁸ Cf. Diogène Laërce, *Vie de Solon*, I, 2 : « Selon Apollodore, *Des sectes philosophiques*, voici quel conseil Solon donnait aux hommes : “Ne commandez que quand vous saurez obéir” » (*Vie des hommes illustres*, GF-Flammarion, 1965, t. 1, p. 65). – Comparer à *supra*, II^e partie, « De la victoire sur soi », p. 159.

⁹ Exode, 1, 15-16 : « Le roi d'Égypte paria aux sages-femmes [...] : Quand vous accoucherez les femmes des Hébreux, et que vous les verrez sur les sièges, si c'est un garçon, faites-le mourir ; si c'est une fille, laissez-la vivre. » Et en 1, 22 : « Pharaon donna cet ordre à tout son peuple : Vous jetterez dans le fleuve tout garçon qui naîtra et vous laisserez vivre toutes les filles. »

¹⁰ Cf. *supra*, I^{re} partie, « Des voies du créateur », p. 104, note 84.

¹¹ Comparer à *Par-delà bien et mal*, « Qu'est-ce que l'aristocratie ? », § 291 : « L'homme, cet animal complexe, menteur, artificieux et impénétrable qui dérouté les autres animaux moins par sa force que par sa ruse, a inventé la bonne conscience pour pouvoir jouir de son âme comme si elle était une chose *simple* ; et la morale tout entière est une longue, une hardie falsification sans laquelle nous ne pourrions prendre aucun plaisir au spectacle de notre âme. A la considérer de ce point de vue, il entre peut-être dans la notion d'“art” bien plus de choses qu'on ne le croit communément » (*op. cit.*, p. 205).

¹² Luc, 10, 10-11 : « Dans quelque ville que vous entriez, et où l'on ne vous recevra pas, allez dans ses rues et dites : [...] Sachez [...] que le royaume de Dieu s'est approché. »

¹³ En allemand : « *du sollst, denn du musst* », littéralement, « tu dois donc tu dois ». Pour conserver les nuances de l'expression originale, il a paru bon de tenter de renvoyer à la fois à une contrainte externe et à une obligation interne. D'ailleurs, il faut l'avouer, le résultat n'en est pas moins

« discutable », tant il formalise en français ce qui dans la langue de Nietzsche paraît d'une grande fluidité.

14 On pourra comparer ces interprétations de l'avenir ou du destin à celles de Leibniz dans la « Préface » des *Essais de théodicée* (*op. cit.*, p. 30-31).

15 Ce commandement est interprété dans un Fragment de l'automne 1881 : « Mais dès que l'on ne croit plus en Dieu ni que l'homme soit destiné à un au-delà, c'est l'homme qui devient responsable de tout vivant qui naît en souffrant et qui est prédestiné au déplaisir de la vie. “Tu ne tueras point” – ce commandement relève d'un ordre de choses où un Dieu décide de la vie et de la mort » (*Le Gai Savoir, op. cit.*, fragment 13 (47), p. 486). – Ce propos fait d'ailleurs écho au *Gai Savoir*, livre I, § 26 : « *Que signifie vivre.* – Vivre – cela veut dire : rejeter sans cesse loin de soi quelque chose qui tend à mourir ; vivre – cela veut dire : être cruel et inexorable pour tout ce qui en nous n'est que faible et vieilli, et pas seulement en nous. Vivre – serait-ce donc : être impitoyable pour les agonisants, les misérables et les vieillards ? être sans cesse un assassin ? – Et pourtant le vieux Moïse a dit : “Tu ne rueras point !” » (*ibid.*, p. 65).

16 Sur le thème du « passé », cf. le Fragment 13 (49) de l'automne 1881 : « N'avez-vous point de compassion pour le passé ? Ne voyez-vous pas comme il est à la merci et dépend de la grâce, de l'esprit et de l'équité de chaque génération, comme une pauvre petite femme ? A tout instant quelque génie malfaisant ne menace-t-il pas de surgir qui nous contraindrait à méconnaître tout à fait le passé, qui rendrait sourdes nos oreilles et même nous mettrait le fouet à la main pour le maltraiter ? Le passé n'a-t-il pas le même sort que la musique, la meilleure musique que nous ayons ? Un nouveau et méchant Orphée que chaque heure pourrait engendrer serait peut-être en état de nous persuader par ses tonalités que nous n'aurions encore eu aucune musique et que le mieux à faire serait de fuir tout ce qui se nommait ainsi jusqu'alors » (*op. cit.*, p. 486).

17 Noblesse *nouvelle* et d'une nature radicalement autre que toute noblesse de convention ou de sang. – Cf. sur ce point *infra*, IV^e partie, « Dialogue avec les rois », p. 301.

18 Sur le « dogme » nietzschéen du Saint-Esprit, cf. *Aurore*, I, § 68 : « *Le premier chrétien.* – Tout le monde croit encore aux productions littéraires du “Saint-Esprit”, ou ressent encore le contrecoup de cette croyance : quand on ouvre la Bible, c'est pour “s'édifier”, pour trouver, dans sa détresse personnelle, grande ou petite, une amorce de consolation – bref, on s'y perd puis on s'y retrouve. Qu'y soit également consignée l'histoire d'une âme des plus ambitieuses et des plus envahissantes, d'un esprit aussi superstitieux que rusé, l'histoire de l'apôtre Paul, – qui le sait, en dehors de quelques savants ? Mais sans cette mémorable histoire, sans les égarements et les orages d'un tel esprit, d'une telle âme, il n'y aurait pas de chrétienté ; à peine aurions-nous eu vent d'une petite secte juive dont le maître mourut en croix » (*op. cit.*, p. 57-58).

19 Cf. *supra*, III^e partie, « Des trois maux », p. 242, note 242.

20 C'est manger « avec goût » et non point dévorer. Cf. *supra*, III^e partie, « De l'esprit de pesanteur », § 1, p. 244, note 245.

21 Épître de Paul à Tite, 1, 15 : « Tout est pur pour ceux qui sont purs ; mais rien n'est pur pour ceux qui sont souillés et incrédules ; leur intelligence et leur conscience sont souillées. »

22 Nietzsche s'explique de cette métaphore dans *Par-delà bien et mal*, § 230 : « – L'entité impérieuse que le peuple nomme “esprit” aspire à régner et à se sentir maîtresse au-dessus de soi et autour de soi : elle veut aller de la multiplicité à la simplicité par un acte de volonté, par un acte de volonté synthétique, contraignant, autoritaire et réellement dominateur. Sur ce point ses exigences et ses facultés sont celles mêmes que les naturalistes relèvent dans tout ce qui vit, s'accroît et se multiplie. L'aptitude de l'esprit à s'approprier ce qui lui est étranger se manifeste dans sa forte tendance à assimiler le neuf à l'ancien, à simplifier le complexe, à négliger ou à repousser l'hétérogène ; de même il souligne arbitrairement, isole et falsifie à sa convenance certains traits de ce qui lui est étranger et appartient au “monde extérieur”. Son dessein est de s'incorporer de nouvelles “expériences”, de ranger le nouveau dans le cadre du connu, plus précisément d'avoir le *sentiment*

d'une croissance, d'une force multipliée. Cette intention se trouve servie par un instinct en apparence contraire : l'esprit se résout brusquement à l'ignorance, il se ferme arbitrairement, il bouche ses fenêtres, il repousse telle ou telle chose, il ne veut pas la connaître, il se met en état de défense à l'égard d'un savoir possible, il se satisfait de l'obscurité, d'un horizon borné, il accueille et approuve l'ignorance, – toutes choses nécessaires selon le degré de sa force d'assimilation, de son “pouvoir de digestion”, pour prendre une image, car en vérité c'est encore à l'estomac que l'“esprit” s'apparente le plus » (*op. cit.*, p. 148-149).

23 Cf. Fragment 8 (87) de l'hiver 1880-1881 : « Que signifie “vouloir” ? les femmes peuvent pleurer à volonté. Les hommes peuvent aussi *vouloir* pleurer, mais l'effet ne suit pas. Qu'est-ce qui fait la différence ? Le mécanisme manque d'entraînement. – On peut *vouloir* parler clairement : et pourtant, personne ne nous comprend. – Le succès ou le non-succès ne relève donc pas du concept de “volonté” – il reste donc : *désirer*, c.-à-d. avoir des représentations et des appréciations de valeur » (*Aurore*, *op. cit.*, p. 679). – Cf. également *supra*, I^{re} partie, « Des trois métamorphoses », p. 64.

24 Cf. *supra*, III^e partie, « La vision et l'énigme », § 1 *in fine*, p. 206, note 199.

25 Cf. *ibid.*, note 198.

26 La paresse a intérêt à la morale, non la lassitude. Ainsi dans *La Volonté de puissance* (*op. cit.*) : « *Le patronat de la vertu*. —L'avidité, le désir de dominer, la paresse, la niaiserie, la crainte : ils ont tous un intérêt dans la cause de la vertu, c'est pourquoi elle est si inébranlable » (VP1 202, p. 218, VP2 323 ; CM XIII 9 (175)).

27 Il y a dans *Ecce Homo* un commentaire de ce propos : « Qu'un Goethe, qu'un Shakespeare ne sauraient respirer un seul instant dans cette atmosphère de passion et d'altitude, que Dante, auprès de Zarathoustra, ne soit qu'un croyant, et non quelqu'un qui commence par *créer* la vérité, un esprit qui *gouverne le monde*, un destin –, que les poètes du Véda soient des prêtres et pas même dignes de dénouer les chaussures d'un Zarathoustra, voilà qui n'est encore qu'une litote et ne donne aucune idée de la distance, de la solitude *azurée* où vit cette œuvre. Zarathoustra a pour l'éternité le droit de dire : “Je trace des cercles autour de moi et des frontières sacrées ; toujours plus rares sont ceux qui montent avec moi sur des montagnes toujours plus hautes, – j'édifie des massifs montagneux avec des montagnes toujours plus sacrées.” Que l'on rassemble en une seule l'esprit et la bonté de toutes les grandes âmes : toutes ensemble ne seraient pas en mesure de produire un seul discours de Zarathoustra. L'échelle est immense sur laquelle il monte et il descend ; il a vu plus loin, il a voulu plus loin, il a *pu* aller plus loin qu'aucun autre être humain. Il réfute par chacune de ses paroles, lui cet esprit affirmateur entre tous ; en lui, toutes les oppositions sont réunies en une unité nouvelle » (*op. cit.*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 6, p. 131).

28 Cf. Genèse, 28, 12 sq., « Jacob et le songe de l'échelle ».

29 Jean, 13, 14-15 : « Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné un exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait. »

30 En quoi « la multiplication des pains » est une grave faute morale ! Cf. Matthieu, 14, 13-21 ; Marc, 6, 30-44 ; Luc, 9, 10-17 ; Jean, 6, 1-15.

31 Cf. I^{re} partie, « Des femmelettes jeunes et vieilles », p. 105, note 86, et p. 106, note 88.

32 Le rire est « le vice olympien » : « N'en déplaît à ce philosophe qui, en authentique Anglais, a prétendu discréditer le rire auprès de toutes les têtes pensantes – “le rire est une triste infirmité de la nature humaine, dont toute tête pensante s'efforcera de se délivrer” (Hobbes) –, je serais tenté de classer les philosophes d'après la qualité de leur rire, en plaçant tout en haut de l'échelle ceux qui sont capables du *rire d'or*. Et à supposer que les dieux aussi philosophent, opinion à laquelle toutes sortes de conclusions m'ont conduit, je ne doute pas qu'ils sachent rire d'une manière surhumaine et neuve – aux dépens de toutes les choses sérieuses ! Les dieux sont ironiques : il semble que même dans les cérémonies sacrées ils ne peuvent s'empêcher de rire » (*Par-delà bien et mal*, *op. cit.*, §294, p. 206).

On pourra aussi relever cette note du *Gai Savoir* : « Chamfort [...] jugeait le rire nécessaire comme un remède à la vie et [...] se croyait perdu le jour où il n'avait point ri » (*Le Gai Savoir*, *op. cit.*, livre II, §95, p. 109).

³³ Cf. Matthieu, 23, *passim*, « Les scribes et les pharisiens censurés par Jésus ».

³⁴ Cf. *supra*, III^e partie, « Le retour au pays », p. 238.

³⁵ Rappporter à la I^{re} partie, « Des mille et une fins », p. 98.

³⁶ Ce passage ainsi que la fin du § 26 sont ainsi commentés dans *Ecce Homo*, « Pourquoi je suis un destin », § 4 : « Dans la grande économie du tout, les aspects terribles de la réalité (dans les affects, les désirs, la volonté de puissance) sont incommensurablement plus nécessaires que cette forme de petit bonheur, la prétendue “bonté” ; il faut même quelque indulgence pour aller jusqu'à octroyer une place à cette dernière, car elle a pour condition le mensonge des instincts. J'aurai largement l'occasion de prouver les conséquences extraordinairement maléfiques de l'*optimisme*, ce produit des *homines optimi*, pour l'histoire tout entière. Zarathoustra [est] le premier à avoir compris que l'optimisme est aussi *décadent* que le pessimiste et peut-être plus nuisible [...]. Le monde, heureusement, n'est pas construit rien qu'en vue d'instincts tels que la bête débonnaire de troupeau puisse justement y trouver son bonheur mesquin ; exiger que tout doive devenir “homme bon”, bête de troupeau, aux yeux bleus, bienveillant, “belle âme” – ou, comme le souhaite monsieur Herbert Spencer, altruiste, cela reviendrait à ôter à l'existence son caractère *grand*, cela reviendrait à castrer l'humanité et à la ravalier à une misérable chinoiserie. – Et c'est cela qu'on a essayé de faire !... C'est cela même qu'on a appelé morale... C'est en ce sens que Zarathoustra nomme les bons, tantôt “les derniers hommes”, tantôt le “commencement de la fin” ; surtout, il les ressent *comme l'espèce d'hommes la plus nuisible*, car ils imposent leur existence au prix de la *vérité* aussi bien qu'au prix de l'avenir » (*op. cit.*, p. 154-155).

³⁷ La dénonciation des valeurs de l'humanisme n'est pas la marque d'une misanthropie radicale, mais une manière d'ouvrir la voie à une forme « dionysiaque » de fraternité.

³⁸ Cf. *Ecce Homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 8 : « Pour une tâche *dionysiaque*, la dureté du marteau, la *joie même d'anéantir* dont font partie, d'une manière décisive, des conditions préalables. L'impératif “devenez durs !”, la certitude dernière que *tous les créateurs sont durs* est le véritable signe distinctif d'une nature dionysiaque » (*op. cit.*, p. 137).

³⁹ « Nécessité mienne », mais surtout *innocente* nécessité, et non pas celle d'un monde ordonné et dont la loi, comme destin, nous échapperait. L'autre formulation de cette adhésion à la nécessité est l'*amor fati* dont il est question dans *La Volonté de puissance* :

« Une pareille *philosophie expérimentale*, telle que je l'ai vécue, anticipe même, à l'essai, les possibilités du nihilisme par principe : sans vouloir dire par là qu'elle puisse s'arrêter à une négation, à un non, à la volonté de la négation. Elle veut plutôt pénétrer jusqu'au contraire – jusqu'à une *affirmation dionysienne* du monde, tel qu'il est, sans défalcation, sans exception et sans choix –, elle veut l'éternel mouvement circulaire : les mêmes choses, le même illogisme de l'enchaînement. État supérieur qu'une philosophie puisse atteindre : être dionysien en face de l'existence. Ma formule pour cela est *amor fati*.

Il faut pour cela considérer le côté jusqu'à présent *nié* de l'existence non seulement comme *nécessaire*, mais encore comme désirable : et, non seulement comme désirable par rapport au côté affirmé jusqu'ici (à peu près comme son complément et sa condition première), mais encore à cause de lui-même, étant le côté le plus puissant, le plus redoutable, le plus *vrai* de l'existence, le côté où sa volonté s'exprime le plus exactement » (VP1 476, p. 505 ; VP2 1041 ; CM XIV 16 (32)).

Dans *Ecce Homo*, Nietzsche ajoute : « ... tout inéluctable, vu de haut et au sens d'une économie *générale*, se confond avec l'utile en soi, – on ne doit pas seulement le porter, on doit aussi l'aimer... *Amor fati* : c'est ma nature très personnelle » (*op. cit.*, « Épilogue », § 1, p. 203). – Également dans *Ecce Homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 4, *ibid.*, p. 149.

Deux choses distinguent l'*amor fati* nietzschéen d'un « consentement stoïque » à la nécessité : il ne s'agit pas ici d'une adhésion à l'ordre du monde, mais à son *chaos* (non pas désordre, mais « autre

de » et « antérieur à » l'alternative ordre-désordre) ; il ne s'agit pas d'une soumission, mais d'un amour (cf. *Ecce Homo*, « Pourquoi je suis si avisé », § 10, in fine, *ibid.*, p. 90).

⁴⁰ Rattacher à la I^{re} partie, « Des chaires de la vertu », p. 65 sq.

⁴¹ Matthieu, 12, 22 : « Alors on lui amena un démoniaque aveugle et muet, et il le guérit, de sorte que le muet parlait et voyait. »

⁴² La critique du langage comme production d'« outre-mondes » est un thème majeur de la pensée de Nietzsche, et il la développe dans *Le Crépuscule des idoles*, « La raison dans la philosophie », § 5 : « Le langage appartient, par son origine, à l'époque des formes les plus rudimentaires de la psychologie : nous entrons dans un grossier fétichisme si nous prenons conscience des conditions premières de la métaphysique du langage, c'est-à-dire de la *raison*. Alors nous voyons partout des actions et des choses agissantes : nous croyons à la volonté en tant que cause en général : nous croyons au “moi”, au moi en tant qu'être, au moi en tant que substance, et nous projetons la croyance, la substance du moi sur toutes les choses – par là nous *créons* la conception de “chose”... Partout l'être est imaginé comme cause, *substitué* à la cause ; de la conception du “moi” suit seulement, comme dérivation, la notion de l'“être”... Au commencement il y avait cette grande erreur néfaste qui considère la volonté comme quelque chose qui *agit*, – qui voulait que la volonté soit une *faculté*... Aujourd'hui nous savons que ce n'est là qu'un vain mot... Beaucoup plus tard, dans un monde mille fois plus éclairé, la *sûreté*, la *certitude* subjective dans le maniement des catégories de la raison, vint (avec surprise) à la conscience des philosophes : ils conclurent que ces catégories ne pouvaient pas venir empiriquement, – tout l'empirisme est en contradiction avec elles. *D'où viennent-elles donc ?* –

Et dans l'Inde comme en Grèce on a commis la même erreur : “Il faut que nous ayons demeuré autrefois dans un monde supérieur (au lieu de dire dans un monde *bien inférieur*, ce qui eût été la vérité !), il faut que nous ayons été divins, *car* nous avons la raison !”... En effet, rien n'a eu jusqu'à présent une force de persuasion plus naïve que l'erreur de l'être, comme elle a par exemple été formulée par les Éléates : car elle a pour elle chaque parole, chaque phrase que nous prononçons ! –

Les adversaires des Éléates, eux aussi, succombèrent à la séduction de leur conception de l'être : Démocrite, entre autres, lorsqu'il inventa son atome... La “raison” dans le langage : ah ! quelle vieille femme trompeuse ! Je crains bien que nous ne nous débarrassions jamais de Dieu, puisque nous croyons encore à la grammaire... » (*op. cit.*, p. 92-93).

⁴³ Cf. *supra*, III^e partie, « La vision et l'énigme », p. 209.

⁴⁴ Ecclésiaste, 1, 18 : « Avec beaucoup de sagesse, on a beaucoup de chagrin, et celui qui augmente la sienne augmente sa douleur. » – Cf. aussi *supra*, II^e partie, « Le prophète », p. 180, note 168.

⁴⁵ Cf. *La Volonté de puissance* : « Quel sentiment de liberté on trouve à ressentir comme nous le ressentons, nous autres esprits libérés, que nous ne sommes *pas* empêtrés dans un système de “fins” ! De même, que les concepts de “récompense” et de “punition” n'ont pas leur siège dans l'essence de l'être ! De même, que la bonne et la mauvaise action ne doivent pas être nommées bonne et mauvaise en soi, mais seulement dans la perspective des instincts de survie de certains types de communautés humaines ! De même, que nos supputations sur le plaisir et la douleur n'ont aucune signification cosmique, ni à plus forte raison métaphysique ! » (VP2 789 ; CM XII 2 (206), p. 166-167).

⁴⁶ Sur donner et recevoir, cf. *supra*, « Prologue », § 1, p. 45, note 3. Ainsi que II^e partie, « De la vertu amoindissante », § 3, p. 222, note 216.

⁴⁷ Cf. *supra*, II^e partie, « Chanson à danser », p. 152, note 138.

⁴⁸ Sur la symbolique de l'or, cf. *supra*, I^{re} partie, « De la vertu qui donne », p. 115, note 96.

⁴⁹ Ce titre est emprunté à l'Apocalypse de Jean ; il sera commenté par Nietzsche dans *Ecce Homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 4 : « L'art du *grand* rythme, le *grand* style de la période pour l'expression de la montée et du reflux prodigieux d'une passion sublime, surhumaine, voilà ce que j'ai été le premier à découvrir ; avec un dithyrambe comme le dernier du livre *trois de Zarathoustra*,

intitulé “Les sept sceaux”, j’ai volé à mille lieues au-dessus de ce qui s’appelait jusque-là poésie » (*op. cit.*, p. 98).

[50](#) Les sciences historiques et positives ayant permis d’établir que nos représentations ne sont jamais que des « sublimations » – sorte de purgation des idées qui en élimine toute hétérogénéité –, il reste à la « vraie » philosophie d’être une « chimie » :

« Tout ce dont nous avons besoin, et qui peut pour la première fois nous être donné, grâce au niveau actuel de chacune des sciences, est une *chimie* des représentations et des sentiments moraux, religieux, esthétiques, ainsi que de toutes ces émotions que nous ressentons dans les grandes et petites relations de la civilisation et de la société, même dans l’isolement : mais quoi, si cette chimie aboutit à la conclusion que dans ce domaine encore les couleurs les plus magnifiques sont faites de matières viles, même méprisées ? Beaucoup de gens auront-ils du plaisir à suivre de telles recherches ? L’humanité aime à chasser de sa pensée les questions d’origine et de commencements : ne faut-il pas être presque déshumanisé pour sentir en soi le penchant opposé ?... » (*Humain, trop humain, op. cit.*, p. 12). – Vivre sa philosophie, c’est dès lors, comme Zarathoustra, « boire » la solution de tous ses problèmes !

[51](#) Matthieu, 5, 13 : « Vous êtes le sel de la terre, mais si le sel perd de sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? Il ne sert plus qu’à être jeté dehors, et foulé aux pieds des hommes. » – On pourra tenter de voir dans le texte de Nietzsche l’expression métaphorique d’une perte totale de « substantialité » du « sujet » dans la pensée du devenir, « fluidifiante » parce qu’elle neutralise l’opposition sujet/objet, et « absolvente » parce qu’elle en énonce par là même l’innocence.

[52](#) Cf. *supra*, III^e partie, « De la vision et l’énigme », p. 206, note 198.

[53](#) Apocalypse de Jean, 1, 8 : « Oui, amen ! Je suis l’alpha et l’oméga, dit le Seigneur Dieu, celui qui est, qui était, et qui vient, le Tout-Puissant. »

QUATRIÈME
ET DERNIÈRE PARTIE

Hélas ! où se commet-il sur terre plus de folies que chez les miséricordieux ? Et qu'est-ce qui a fait plus de mal sur terre que la folie des miséricordieux ?

Malheur aux âmes aimantes qui n'ont pas en elles une cime d'où elles dominant leur pitié ! Le diable un jour m'a dit : « Dieu lui aussi a son enfer ; c'est son amour pour les hommes. » Et récemment je lui ai entendu dire cette parole : « Dieu est mort ; il a péri de sa miséricorde envers les hommes. »

Ainsi parlait Zarathoustra,

II^e partie.

« Des miséricordieux ».

L'OFFRANDE DE MIEL

Et de nouveau les mois et les ans passèrent sur l'âme de Zarathoustra sans qu'il y prît garde, mais ses cheveux blanchissaient. Un jour qu'assis sur une pierre à l'entrée de sa caverne, il regardait au loin sans rien dire, – or on voyait la mer de là-haut et l'on dominait un enchevêtrement d'abîmes – ses animaux rôdaient soucieux autour de lui, puis finirent par se placer en face de lui.

« O Zarathoustra, dirent-ils, est-ce ton bonheur que tu cherches à l'horizon ?

– Qu'importe le bonheur ! répondit-il, il y a longtemps que je ne suis plus à l'affût du bonheur¹, je suis à l'affût de mon œuvre².

– O Zarathoustra, reprirent-ils, tu dis cela comme si tu étais rassasié de bonheur. Tu baignes, n'est-ce pas, dans un lac de bonheur azuré ?

– Fripons que vous êtes, répondit Zarathoustra en souriant, que vous savez bien choisir votre parabole ! Mais vous savez aussi que mon bonheur est pesant, et non semblable à l'onde liquide ; il me pèse et m'obsède et s'attache à moi comme de la poix fondue. »

Alors les animaux se remirent à tourner autour de lui, pensifs, puis derechef s'arrêtèrent en face de lui. « O Zarathoustra, dirent-ils, est-ce donc là, *pourquoi* ton teint devient de plus en plus noirâtre et jaune, alors que tes cheveux qui blanchissent deviennent pareils au chanvre ? Prends garde de tomber dans cette poix dont tu parles ! » – « Que dites-vous là, mes animaux ? dit Zarathoustra en riant. En vérité, j'ai blasphémé en faisant allusion à la poix. Il ne m'est rien arrivé que ce qui advient à tous les fruits qui mûrissent. C'est le *miel* qui coule dans mes veines qui m'épaissit le sang et rend mon âme plus taciturne. » – « Sans doute, ô Zarathoustra, répondirent les animaux en se blottissant contre lui ; mais ne veux-tu pas monter aujourd'hui sur quelque haute montagne ? L'air est pur et la vue plus belle que jamais. » – « Oui, mes animaux, répondit-il, votre conseil est excellent et tout à fait selon mon cœur ; je gravirai dès aujourd'hui quelque haute cime. Mais ayez soin que je trouve là-haut du miel, tout un rayon doré de miel jaune et blanc, savoureux et glacé. Car sachez que je veux faire là-haut l'offrande du miel. »

Mais quand Zarathoustra eut atteint la hauteur, il renvoya les animaux qui l'avaient accompagné et se retrouva seul ; alors il rit de tout son cœur, jeta les yeux autour de lui et parla ainsi :

« Si j'ai parlé de miel, et de l'offrande du miel, c'était une ruse oratoire et en vérité une utile folie. Ici, sur cette hauteur, je puis parler plus librement que devant les cavernes des anachorètes et leurs animaux familiers.

Il s'agit bien d'offrande ! Si je gaspille ce qu'on me donne, moi le prodigue aux mille mains, appellerai-je cela une offrande ?

Et si j'ai réclamé du miel, c'était pour en faire un appât ; je souhaitais ce doux et visqueux breuvage dont sont friands les ours les plus renfrognés et d'étranges oiseaux d'humeur morose et méchante :

– l'appât le plus apprécié des chasseurs et des pêcheurs. Car s'il est vrai que le monde est une forêt noire peuplée de bêtes sauvages, le paradis de tous les chasseurs farouches, il me paraît ressembler encore plus à une mer riche et sans fond,

– une mer pleine de poissons et de crabes bariolés qui tenteraient les dieux eux-mêmes de se faire pêcheurs et lanceurs de filets, tant cette mer est riche en monstres merveilleux, grands et petits !

Le monde humain surtout, la mer humaine : où je lance ma ligne dorée en disant : « Ouvre-toi, abîme humain ! »

Ouvre-toi, jette à mes pieds tes poissons et tes crabes scintillants. J'ai pris le meilleur de mes appâts pour pêcher aujourd'hui les plus étranges poissons-hommes³.

L'appât que je lance à tous les vents, c'est mon bonheur ; je le lance au près et au loin, au levant, au midi et au couchant, dans l'espoir que de nombreux poissons-hommes viendront mordre et frétiler au bout de mon bonheur.

Puis quand ils auront mordu à mes hameçons aigus et bien dissimulés, je les tirerai jusqu'à *ma propre* hauteur, ces goujons des profondeurs⁴ aux teintes bariolées, pêchés par le plus malin de tous les pêcheurs d'hommes.

Car c'est bien là ce que je suis au fond et par nature : tirant, attirant, soulevant, élevant – haleur, éleveur et éducateur – et ce n'est pas en vain que je me suis dit naguère : « Deviens qui tu es⁵. »

Aux hommes désormais de *monter* jusqu'à moi. Car j'attends encore les signes qui m'avertiront que l'heure est venue de mon déclin ; je ne redescendrai pas de moi-même chez les hommes ; ainsi le veut mon destin.

C'est pourquoi je demeure en attente sur ces hautes cimes, rusé et railleur, sans impatience ni patience, comme un homme qui aurait désappris la patience, car il n'a plus rien à supporter.

Mon destin, en effet, me laisse du répit ; sans doute m'a-t-il oublié. Ou bien il est allé s'asseoir à l'ombre sur une grosse pierre et s'occupe à attraper des mouches.

Et en vérité je lui sais gré, à mon destin éternel, de ce qu'il ne me harcèle ni ne me presse, mais me laisse le temps de faire des farces et de jouer des tours, si bien qu'aujourd'hui c'est pour pêcher des poissons que j'ai gravi cette haute montagne.

A-t-on jamais pris des poissons au sommet des montagnes ? Et quand même ce que je cherche et ce que je fais ici serait folie, n'est-ce pas mieux que de s'aigrir dans l'attente, et de jaunir et de verdir –

– de devenir un furieux raidi dans son attente, un orage sacré hurlant du haut des montagnes, un impatient qui crie aux vallées : « Ecoutez-moi ou je vous fouaillerais avec les verges de Dieu. »

Non que j'en veuille à de pareils enragés – ils sont tout juste bons à me faire rire. Il faut bien qu'ils soient impatients, ces gros tambours bruyants qui veulent à tout prix se faire entendre, maintenant ou jamais.

Mais moi et mon destin, nous ne nous adressons pas au présent – nous ne nous adressons pas non plus à « jamais » – nous avons toute la patience et tout le temps qu'il faut, et au-delà, pour attendre le moment de parler. Car il viendra nécessairement et ne passera pas sans s'arrêter.

Qui est celui-là qui viendra nécessairement et ne passera pas sans s'arrêter ? C'est notre grand Hazard⁶, le grand et lointain empire de l'homme, le millénium⁷ de Zarathoustra.

A quelle distance est ce « lointain » ? Que m'importe ! Mais il ne m'en semble pas moins certain – c'est sur cette base solide que je me tiens d'aplomb, sur mes deux pieds,

– sur une base éternelle, sur la dure roche originelle, sur ce massif antédiluvien, plus haut et plus dur que tout autre, où se rencontrent tous les vents comme sur une ligne de partage, chacun demandant : où sont-ils, d'où soufflent-ils et dans quelle direction ?

Ris donc, ris, ma claire et saine malice. Du haut des cimes lance le scintillement de ton rire moqueur. Et que ton scintillement attire à moi les plus beaux des poissons-hommes.

Et tout ce qui m'appartient à *moi* dans toutes les mers, l'en-moi-et-pour-moi de toutes choses – *cela*, pêche-le-moi, *cela*, amène-le-moi ici ; voilà ce que j'attends, moi le plus malin de tous les pêcheurs.

E lance-toi, ma ligne ! Enfonce-toi, pénètre, appât de mon bonheur ! Distille ta rosée la plus suave, miel de mon cœur ! Mords, mon hameçon, mords au ventre tous les noirs chagrins !

E lance-toi, élance-toi, ô mon regard ! Oh ! que de mers autour de moi, que d'avenirs humains qui commencent à poindre ! Et au-dessus de moi, oh ! cette paix aux teintes de rose ! Ce silence sans nuages ! »

LE CRI DE DÉTRESSE⁸

Le lendemain Zarathoustra alla de nouveau s'asseoir sur sa pierre tandis que ses animaux erraient de par le monde, en quête de provende nouvelle et aussi de miel nouveau ; car Zarathoustra avait employé et prodigué jusqu'à la dernière goutte du miel ancien. Mais comme il méditait, son bâton à la main, et l'ombre de son corps se dessinant sur le sol, sans penser à soi ni à son ombre, – il prit peur soudain et tressaillit, car à côté de son ombre il en discernait une seconde. Et comme il se levait, jetant autour de lui un rapide regard circulaire, voici, le Prophète se tenait à ses côtés, le même qu'il avait naguère nourri et abreuvé à sa table, le Prophète de la grande lassitude, celui qui enseignait : « Tout se vaut, rien ne vaut la peine, le monde n'a pas de sens, le savoir nous étouffe. » Mais depuis lors il avait changé et Zarathoustra le dévisageant avec insistance sentit son cœur se serrer, tant il vit passer sur ces traits de mauvais présages et d'éclairs grisâtres et cendreaux.

Le Prophète, comprenant ce qui se passait dans l'âme de Zarathoustra, se passa la main sur le visage comme pour en effacer les traits ; et Zarathoustra fit de même. Et s'étant ainsi ressaisis et raffermis en silence, ils se tendirent la main, en signe qu'ils voulaient renouer connaissance.

– « Sois le bienvenu, dit Zarathoustra, Prophète de la grande lassitude. Je n'ai pas oublié que tu as été mon convive et mon hôte naguère. Mange et bois avec moi aujourd'hui encore, et pardonne si c'est un vieil homme jovial qui prend place à tes côtés. » – « Un vieil homme jovial ? répondit le Prophète en hochant la tête. Mais qui que tu sois ou prétendes être, ô Zarathoustra, tu ne joueras plus longtemps ce rôle sur cette hauteur ; bientôt

ta barque ne sera plus en port sûr. » – « Suis-je donc en port sûr ? » demanda Zarathoustra en riant. – « Les vagues ne cessent de monter autour de ta montagne, répondit le Prophète, les vagues de la grande détresse et de la grande affliction ; bientôt elles soulèveront ta barque et elles t'emporteront. » – Zarathoustra garda le silence d'un air surpris. – « N'entends-tu rien encore ? poursuivit le Prophète. N'entends-tu pas ce murmure et ce grondement qui montent de l'abîme ? » – Zarathoustra de nouveau garda le silence en prêtant l'oreille ; alors il entendit un long, long cri que les abîmes se lançaient et se renvoyaient de l'un à l'autre, car aucun ne voulait le garder pour soi, tant il était discordant.

« Méchant Prophète, dit enfin Zarathoustra ; c'est un cri de détresse et un cri humain ; il monte sans doute de quelque noir océan. Mais que m'importe la détresse humaine ? Le dernier péché qui m'est réservé, tu sais quel nom il porte ? »

– La *pitié*, répondit le Prophète d'un ton pathétique en levant les deux mains. O Zarathoustra, je suis venu t'induire à commettre ton dernier péché. »

Et à peine eut-il prononcé ces mots que le cri retentit derechef, plus prolongé, plus angoissé qu'auparavant, et déjà beaucoup plus proche. « Entends-tu, entends-tu, ô Zarathoustra, s'écria le Prophète. C'est à toi qu'il s'adresse ; il te dit : Viens, viens, *viens*, il est temps, il est grand temps ! »

Là-dessus Zarathoustra garda le silence, troublé et bouleversé en lui-même. Enfin il demanda comme doutant de soi : « Et qui est-ce qui m'appelle là-bas ? »

– Tu le sais bien, répondit le Prophète. Pourquoi feindre ? C'est l'*Homme supérieur* qui clame vers toi.

– « L'Homme supérieur ? s'écria Zarathoustra saisi de terreur. Que veut-il *celui-là*, que me veut-il ? L'Homme supérieur ? Qu'a-t-il à chercher ici ? » – et tout son corps se couvrit de sueur.

Mais le Prophète, sans répondre à la question angoissée de Zarathoustra, tendait l'oreille vers ce qui montait des profondeurs. Cependant, comme il y eut un silence prolongé, il détourna les yeux et vit Zarathoustra debout et tremblant devant lui.

« O Zarathoustra, déclara-t-il d'une voix attristée, tu n'as pas l'air d'un homme à qui son bonheur fait tourner la tête ; il va te falloir danser, de peur que tu ne tombes tout d'un coup.

Mais même si tu voulais danser et faire tous tes entrechats devant moi, personne n'affirmerait à te voir que tu es le seul homme au monde à connaître la joie.

C'est en vain que l'on chercherait cet homme-là sur cette cime ; on y trouverait bien des cavernes et des repaires et des cachettes pour ceux qui veulent se cacher, mais on n'y trouverait pas des mines de bonheur, des trésors et des filons vierges, pleins de l'or du bonheur.

Le bonheur ! Comment trouver le bonheur chez ces enterrés vivants, chez ces solitaires⁹ ! Faudra-t-il que j'aille encore quérir le bonheur aux îles Fortunées ou au loin sur des mers oubliées ?

D'ailleurs tout se vaut, rien ne vaut la peine, inutile de chercher, il n'y a plus d'îles Fortunées. »

Ainsi gémissait le Prophète ; mais à son dernier gémissement Zarathoustra recouvra sa lucidité et son assurance, comme celui qui d'un profond abîme remonte à la lumière. « Non, non, non, et trois fois non ! s'écria-t-il d'une voix forte en se lissant la barbe. *Cela*, je le sais mieux que toi. Il y a encore des îles Fortunées ! *Là-dessus*, ce n'est pas à toi de parler, vieux geignard !

Là-dessus, cesse ce clapotis, nuage de pluie d'avant midi ! Ne vois-tu pas que je suis inondé de ta tristesse et trempé comme un barbet ?

Je vais me secouer à présent et me *sauver* loin de toi pour me sécher ; n'en sois point surpris. Tu me trouves discourtois ? Mais c'est *moi* qui tiens cour ici.

Quant à ton Homme supérieur, en bien, je vais me mettre au plus tôt à sa recherche dans ces forêts. C'est *de là* qu'est venu son cri. Peut-être est-il menacé par quelque bête féroce.

Il est sur *mes* terres, où je ne veux pas qu'il lui arrive malheur ! Et en vérité il ne manque pas de bêtes féroces dans mes environs. »

Parlant ainsi, Zarathoustra se détourna et voulut s'éloigner. Alors le Prophète lui dit : « O Zarathoustra, tu es un fripon.

Je vois bien que tu veux te débarrasser de moi. Tu préfères même t'enfoncer dans les forêts et y poursuivre les bêtes féroces.

Mais à quoi cela te servira-t-il ? Tu me retrouveras ce soir ; je serai là dans ta caverne, patient et pesant comme une souche – et je t'attendrai. »

« Soit ! lui jeta Zarathoustra tout en s'éloignant ; et tout ce qui est à moi dans ma caverne est aussi à toi, ô mon hôte.

Mais si tu y trouves encore du miel, lèche ce qu'il en reste, ours bourru que tu es, et tâche d'adoucir ton humeur. Car il importe que ce soir nous soyons tous deux de bonne humeur,

de bonne humeur et heureux que ce jour s'achève. Et toi-même tu danseras au son de mes chansons, comme mon ours savant.

Tu n'y crois pas ? Tu secoues la tête ? Allons, courage, vieil ours ! Car moi aussi, – je suis prophète ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DIALOGUE AVEC LES ROIS

1

Zarathoustra n'avait pas encore fait une heure de chemin dans ses montagnes et ses forêts, qu'il aperçut soudain un étrange cortège. Sur la route qu'il allait prendre pour descendre s'avançaient deux Rois parés de couronnes et de ceintures de pourpre, bariolés comme des flamants ; ils poussaient devant eux un âne bâté. « Que viennent faire ces Rois dans mon domaine ? » se dit Zarathoustra surpris en son cœur ; et vite il se cacha derrière un buisson. Mais comme les Rois approchaient, il dit à demi-voix, comme se parlant à lui-même : « Voilà qui est étrange, bien étrange ! Comment cela peut-il s'agencer ? Je vois deux Rois – et un seul âne ! »

Alors les deux Rois firent halte en souriant et regardèrent du côté d'où venait la voix, puis se regardèrent l'un l'autre bien en face : « Voilà des choses que l'on pense aussi chez nous, dit le Roi de droite, mais on ne les dit pas. »

Mais le Roi de gauche haussa les épaules et répondit : « C'est sans doute un chevrier, ou un solitaire qui a vécu trop longtemps dans la seule société des rochers et des arbres. L'absence de société corrompt aussi les bonnes mœurs. »

– Les bonnes mœurs ? répliqua l'autre Roi avec humeur et amertume. A quoi avons-nous cherché à nous soustraire ? N'est-ce pas aux bonnes mœurs justement ? A la « bonne société »¹⁰ ?

Mieux vaut, certes, vivre avec des ermites et des chevriers qu'avec cette plèbe dorée, fausse et outrageusement fardée, qui s'intitule la « bonne

société »,

– bien qu'elle porte le nom de « noblesse¹¹ ». Mais tout y est faux et pourri, le sang d'abord, à cause de vieilles maladies pernicieuses et de guérisseurs plus perniciox encore.

Ce qu'il y a de meilleur, ce que je préfère, de nos jours, c'est un paysan robuste, grossier, matois, entêté, résistant ; il n'y a rien de plus noble de nos jours.

Le paysan est ce que nous avons de meilleur aujourd'hui, et la race paysanne devrait dominer. Mais c'est la populace qui domine – je ne m'y laisserai plus tromper. Or qui dit populace dit métissage.

Métissage populacier : tout y est mélangé à tout, saints et gredins, hobereaux et juifs, et toutes les bêtes de l'arche de Noé.

Bonnes mœurs ! Tout est faux et pourri chez nous. On ne vénère plus rien¹². C'est là ce que nous avons fui. Ce sont des chiens doucereux et importuns ; ils s'occupent à dorer des palmes.

Le dégoût qui m'étrangle, c'est que même nous, les Rois, nous soyons, attifés et déguisés que nous sommes, dans la splendeur vétuste et fanée de nos pères, pareils à des médailles que l'on offre aux plus bêtes et aux plus rusés et à tout ce qui trafique aujourd'hui du pouvoir.

Nous ne sommes pas les premiers – et nous sommes forcés d'en *faire semblant*, c'est une supercherie qui a fini par nous inspirer satiété et dégoût.

Nous avons voulu fuir la canaille, tous ces braillards, ces mouches à viande qui tiennent la plume, ce relent de boutiquiers¹³, ces ambitions frétilantes, cette haleine empuantie – fi donc ! vivre parmi la canaille !

Etre les premiers parmi la canaille – fi donc ! Ah ! dégoût, dégoût, dégoût ! A quoi sommes-nous encore bons, nous autres Rois ?

– Voilà ton ancien mal qui te reprend, dit ici le Roi de gauche ; c'est le dégoût qui te reprend, mon pauvre frère. Mais tu le sais, quelqu'un nous écoute. »

Zarathoustra qui pendant ces discours avait été tout yeux tout oreilles sortit alors de sa cachette, s'avança vers les Rois et dit :

« Celui qui vous écoute, et qui vous écoute avec plaisir, ô Rois, s'appelle Zarathoustra.

Je suis Zarathoustra, celui qui a jadis proclamé : « A quoi bon les Rois ? » Excusez-moi, mais j'ai été heureux de vous entendre dire : « A quoi sommes-nous encore bons, nous les Rois » ?

Mais vous êtes ici dans *mon* domaine et sous ma loi. Que pouvez-vous bien venir chercher dans mon royaume ? Mais peut-être avez-vous *trouvé*, chemin faisant, celui que *je* cherche, l'Homme supérieur ? »

Quand les Rois entendirent ces paroles, ils se frappèrent la poitrine et s'écrièrent d'une seule voix : « Nous sommes démasqués !

Le glaive de ta parole ouvre une brèche dans les plus épaisses ténèbres de nos cœurs. Tu as découvert notre détresse, car voici, c'est pour découvrir l'Homme supérieur que nous nous sommes mis en route –

– l'homme qui nous est supérieur, bien que nous soyons Rois. Nous lui amenons cet âne. Car l'Homme supérieur doit être aussi le maître suprême sur terre.

Le malheur le plus cruel qui puisse frapper l'humanité, c'est que les puissants de la terre ne soient pas les premiers en valeur. Tout est alors faussé, tordu, défiguré.

Et s'il arrive que les plus vils de tous aient le pouvoir, ceux qui sont plus bestiaux qu'humains, la populace gagne en prix de jour en jour et finalement la vertu populacière proclame : « Voici, moi seule je suis la Vertu ! »

– « Qu'ai-je entendu ? dit Zarathoustra. Que de sagesse chez des Rois ! J'en suis enchanté, en vérité, et j'ai déjà envie d'en faire un couplet,

même si ce couplet ne plaît pas à toutes les oreilles. Il y a longtemps que j'ai oublié l'art de ménager les longues oreilles. Allons ! Courage !

(Mais il arriva qu'ici l'âne prit aussi la parole, et prononça distinctement et avec humeur ces mots : I-A¹⁴ !)

Un jour – et l'on me dit que c'était en l'An Un –

La Sibylle disait, ivre sans avoir bu :

« Malheur, tout à présent va de mal en pis !

« Déchéance ! Déchéance ! Jamais le monde ne chût si bas.

« Rome finit en putain pour mourir au bordeau¹⁵,

Son César déchu en bête¹⁶, et Dieu lui-même – devenu Juif ! »

2

Les Rois goûtèrent fort ce couplet. Mais le Roi de droite dit : « Que nous avons bien fait, ô Zarathoustra, de nous mettre en quête de toi !

Car tes ennemis nous montraient ton image dans leur miroir ; tu y faisais une grimace si diabolique et si sardonique, que nous avions peur de toi.

Mais malgré tout, tes maximes nous chatouillaient agréablement l'oreille et le cœur. Aussi avons-nous fini par nous dire : « Qu'importe sa figure !

Nous voulons *entendre* celui qui enseigne : « Vous aimerez la paix comme le moyen de guerres nouvelles, et la paix brève plutôt que la longue ! »

Personne n'a jamais tenu de propos aussi belliqueux. « Qu'est-ce qui est bon ? C'est d'être brave. La bonne guerre sanctifie toutes les causes. »

O Zarathoustra, en écoutant ces paroles le sang de nos pères s'est ému en nous ; c'est ainsi que le printemps parle aux vieilles futailles.

Quand les glaives s'entrecroisaient, pareils à des serpents mouchetés de rouge, alors nos pères trouvaient la vie bonne ; le soleil de la paix leur paraissait tiède et mou, la longue paix leur faisait honte.

Comme ils soupiraient, nos pères, quand ils voyaient sécher dans l'inaction les glaives étincelants pendus au mur ! Comme ils avaient soif de guerres ! Car l'épée a soif de sang et étincelle de désir. »

Tandis que les Rois bavardaient ainsi, parlant avec animation de la félicité de leurs pères, il vint à Zarathoustra une légère envie de se moquer de leur enthousiasme – car c'étaient visiblement des Rois très pacifiques qu'il avait devant lui, avec leurs vieux visages affinés. Mais il se contint. « Allons ! dit-il, voici le chemin ; c'est là-haut que se trouve la caverne de Zarathoustra ; et nous allons terminer cette journée par une longue soirée. Mais à présent un appel de détresse m'oblige à m'éloigner de vous en toute hâte.

C'est un honneur pour ma caverne que des Rois daignent s'y asseoir pour m'attendre – mais sans doute vous faudra-t-il attendre longtemps.

Toutefois, qu'importe ? Où est-on mieux dressé à attendre, de nos jours, que dans les cours ? Et toute la vertu des Rois, la seule qui leur ait été laissée, n'est-ce pas aujourd'hui de *savoir attendre* ? »

Ainsi parlait Zarathoustra.

LA SANGSUE

Et Zarathoustra s'éloigna pensif, s'enfonçant de plus en plus dans les forêts et longeant des espaces marécageux ; mais comme il arrive quand on réfléchit à des choses difficiles, il buta par mégarde sur un homme. Et voici que soudain un cri de douleur et deux jurons et vingt injures lui giclèrent à

la face – de telle sorte que dans son effroi il leva son bâton et frappa celui qu'il avait déjà heurté. Mais aussitôt il se ressaisit et se mit à rire en son cœur de la folie qu'il venait de faire.

« Pardonne-moi, dit-il à celui qu'il venait de heurter et qui s'était relevé furieux pour s'asseoir aussitôt, pardonne-moi et écoute avant toute chose une parabole.

Comme un voyageur qui rêve à des choses lointaines heurte par mégarde, dans une rue solitaire, un chien endormi par terre au soleil,

comme tous deux sursautent et s'invectivent, pareils à des ennemis mortels, tous deux en proie à une peur mortelle, – ainsi en est-il advenu de nous.

Et pourtant, et pourtant – comme il s'en est fallu de peu qu'ils s'embrassent, ce chien et ce solitaire ! Ne sont-ils pas – tous deux – solitaires ? »

« Qui que tu sois, dit l'offensé toujours furieux, ta parabole me blesse à l'égal de ton coup de pied.

Regarde un peu si je suis un chien. » Et se remettant sur ses pieds, il tira un bras nu hors du marécage. Car il était auparavant couché de tout son long sur le sol, caché et méconnaissable, comme ceux qui guettent le gibier d'eau.

« Mais que fais-tu donc ? s'écria Zarathoustra épouvanté, car il voyait sur le bras nu le sang ruisseler en abondance. Que t'est-il arrivé ? Malheureux, est-ce une bête cruelle qui t'a mordu ? »

L'homme ensanglanté riait malgré sa colère. « Que t'importe ? dit-il en faisant mine de s'éloigner. Je suis chez moi ici, dans mon domaine. On a beau me poser des questions, il n'y a guère de chance que je réponde à un rustre. »

« – Tu te trompes, fit Zarathoustra avec compassion en le retenant. Tu te trompes, tu n'es pas chez toi ici, mais dans mon domaine, et je n'entends pas qu'il y arrive malheur à qui que ce soit.

Appelle-moi comme tu voudras, je suis tel que je dois être. Le nom que je me donne, c'est Zarathoustra.

Courage ! ce chemin mène à la caverne de Zarathoustra. Ce n'est pas loin. Ne veux-tu pas venir chez moi panser tes plaies ?

Tu n'as pas eu de chance dans cette vie, malheureux : d'abord une bête t'a mordu, puis un homme t'a foulé aux pieds. »

Mais quand celui qu'il avait heurté entendit le nom de Zarathoustra, il devint tout autre. « Que m'arrive-t-il donc ? s'écria-t-il. Qu'y a-t-il au monde qui m'importe hormis ce seul homme, Zarathoustra, et ce seul animal qui vive de sang humain, la sangsue ? »

C'est à cause de cette sangsue que j'étais là couché dans le marécage comme un pêcheur, et déjà mon bras étendu portait dix morsures et voici qu'une sangsue plus belle, Zarathoustra en personne, vient goûter à mon sang.

O bonheur ! ô miracle ! Béni soit le jour qui m'a conduit dans ce marécage ! Bénie soit la meilleure ventouse, la plus vivante qui vive aujourd'hui ! Béni soit Zarathoustra, la grande sangsue de la conscience ! »

Ainsi parlait l'homme piétiné. Et Zarathoustra prenait plaisir à ses paroles et à ses façons délicates et respectueuses. « Qui es-tu ? demanda-t-il en lui tendant la main. Il reste bien des points à élucider et à éclaircir entre nous, mais déjà il me semble que le jour se lève, clair et pur. »

« Je suis le *Scrupuleux de l'Esprit*, répondit son interlocuteur, et en ce qui concerne les choses de l'esprit il n'en est guère qui se montre plus sévère, plus rigoureux ou plus dur que moi, si ce n'est celui qui fut en cela mon maître, j'ai nommé Zarathoustra.

Plutôt ne rien savoir que de savoir beaucoup à moitié. Plutôt être un fou à ma guise qu'un sage au goût d'autrui. Moi, je vais au fond des choses.

Qu'importe que ce fond soit grand ou petit, qu'il s'appelle le marécage ou le ciel ? Un fond grand comme la main me suffit, pourvu qu'il soit un fond et une base véritables.

Un fond grand comme la main suffit pour qu'on s'y tienne. En matière de conscience scientifique, rien n'est petit ni grand.

– Tu es peut-être le spécialiste de la sangsue ? demanda Zarathoustra. Et tu étudies sans doute à fond la sangsue, esprit scrupuleux ?

– O Zarathoustra, répliqua le blessé, ce serait un sujet immense. Comment pourrais-je avoir de telles prétentions ?

Mais le domaine où je suis connaisseur et passé maître, c'est le *cerveau* de la sangsue. C'est là *mon* univers.

Et c'est vraiment un univers. Mais pardonne si je laisse parler ici mon orgueil, car dans ce domaine je n'ai pas d'égal. C'est pourquoi je peux dire que c'est mon domaine.

Depuis combien de temps ne me suis-je pas attaché à cet *unique* sujet, le cerveau de la sangsue, craignant toujours que la vérité glissante ne

m'échappe sur ce point précis. C'est là *mon* domaine¹⁷.

C'est pour cela que j'ai tout jeté par-dessus bord, c'est pour cela que tout le reste m'est devenu indifférent ; et ma noire ignorance commence à la frontière même de mon savoir.

Ma conscience spirituelle exige que je sache une seule chose et rien d'autre. J'ai horreur de tous les esprits à demi faits, de tous les esprits nébuleux, flottants, exaltés.

Où cesse ma probité, je suis aveugle et je veux l'être. Mais où je veux savoir, je veux aussi être probe, c'est-à-dire dur, sévère, rigoureux, cruel, impitoyable.

Ce que tu as dit un jour toi-même, ô Zarathoustra, que « l'esprit, c'est la vie tranchant dans sa propre chair », c'est cette parole qui m'a conduit vers ta doctrine, c'est elle qui m'a séduit. Et en vérité, c'est au prix de mon sang que j'augmente mon propre savoir !

– « Comme le prouve l'évidence », dit Zarathoustra. Car le sang coulait toujours du bras nu du Scrupuleux. Dix sangsues s'y étaient fixées.

– « O singulier compagnon ! que de choses m'enseigne cette évidence. Je veux dire ta personne ! Et je ne devrais peut-être pas tout confier à tes oreilles austères.

Allons ! Séparons-nous ici. Mais j'aimerais te revoir. Ce chemin là-haut monte à ma caverne. J'aurais plaisir à t'y accueillir ce soir.

J'aimerais réparer envers ton corps le mal que je t'ai fait en te foulant aux pieds. C'est à quoi je songe. Mais à présent un cri de détresse m'appelle en toute hâte loin de toi. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

L'ENCHANTEUR

1

Mais comme Zarathoustra contournait un rocher, il vit non loin de lui sur le même chemin un homme qui agitait ses membres comme un dément et qui finit par se coucher à plat ventre sur le sol. « Halte ! se dit alors Zarathoustra en son cœur, celui-là doit être l'Homme supérieur, c'est lui qui a poussé ce cri de détresse, je vais voir ce que je puis faire pour lui. » Mais

étant accouru à l'endroit où l'homme gisait à terre, il vit un vieil homme tremblant aux yeux fixes, et tous ses efforts pour le remettre sur pied furent vains. Le malheureux ne semblait même pas s'apercevoir qu'il y eût quelqu'un auprès de lui ; au contraire, il continuait à regarder de côté et d'autre avec des gestes pitoyables, comme s'il était abandonné et isolé du monde entier. Enfin, après force tremblements, sursauts et recroquevillements sur lui-même, il se mit à se lamenter en ces termes :

Qui me réchauffera, qui m'aimera encore ?
Tendez-moi de brûlantes mains !
Donnez-moi des brasiers pour réchauffer mon cœur !
Me voilà gisant, frissonnant,
Pareil au moribond, dont on chauffe les pieds,
tout grelottant, hélas ! de fièvres inconnues,
tremblant sous les flèches aiguës et glacées des frimas,
traqué par toi, Pensée
indicible, voilée, atroce,
chasseur embusqué derrière les nuées ;
abattu, foudroyé par toi,
œil moqueur, qui me fixes du fond des ténèbres,
tel je suis là gisant,
convulsé, tordu, torturé
par tous les éternels supplices,
frappé
par toi, chasseur cruel,
par toi – Dieu inconnu !

Frappe, pénètre en moi !
Redouble !
Perce, brise ce cœur !
Quelle est cette torture
aux flèches émoussées ?
Pourquoi me regarder encore,
éternel affamé de la souffrance humaine,
pourquoi me foudroyer de tes yeux divins et cruels ?
Tu ne veux pas ma mort,
seulement mon martyre !
A quoi bon – *me* martyriser,

ô Dieu cruel, Dieu inconnu ?
Ha ! Te voilà qui viens en tapinois
au cœur de cette nuit profonde.
Que me veux-tu ? Parle !
Tu me presses, tu me foules,
hélas ! de bien trop près déjà !
Va-t'en, va-t'en !
Tu m'entends respirer ?
Tu écoutes battre mon cœur ?
O jaloux !
jaloux de quoi ?
Va-t'en, va-t'en ! A quoi bon cette échelle ?

Tu veux *pénétrer*
dans mon cœur,
entrer dans nos pensées,
dans mes plus secrètes pensées ?
Voleur éhonté – inconnu !
Que veux-tu dérober ?
Dis, que veux-tu surprendre ?
Que veux-tu m'extorquer à force de tortures ?
Tortionnaire !
Oh ! – Dieu bourreau !
Ou veux-tu me voir, comme un chien,
me rouler à tes pieds,
et soumis, hors de moi, ravi,
t'adorer – remuant la queue ?

C'est en vain ! Blesse-moi encore,
cruel aiguillon ! Non,
je ne suis pas ton chien – ton gibier seulement,
chasseur cruel,
ta plus orgueilleuse capture,
brigand d'au-delà des nuées.
Parle enfin,
que veux-tu de *moi*, voleur de grand chemin,
voilé d'éclairs, parle, Inconnu !
Que *veux-tu*, [inconnu] – Dieu ?

Quoi ? Ma rançon ?
Pourquoi vouloir une rançon ?
Mais demande beaucoup, mon orgueil t'en avise !
et parle en peu de mots – mon autre orgueil te le conseille.

Haha !
C'est *moi* que tu veux ? Moi ?
Moi ? Tout entier ?
Haha !

Et tu me martyrises, fou que tu es.
Tu martyrises mon orgueil !
Donne-moi plutôt de l'*amour*. Qui me réchauffera ?
Qui m'aimera encore ?
Donne-moi de brûlantes mains !
Donne-moi des brasiers pour réchauffer mon cœur !
Donne-moi, à moi solitaire,
que la glace sept fois redoublée sur mon cœur
a fait si désireux, hélas !
désireux – même d'ennemis –
donne-moi, – plutôt donne-toi,
cruel ennemi,
donne-toi – à moi !

Disparu !
Envolé, lui aussi,
mon dernier, mon seul compagnon,
mon grand ennemi,
mon inconnu,
mon divin bourreau !

Non ! Reviens
avec tous tes supplices,
reviens vers le dernier de tous les solitaires !
Oh ! reviens !
Tous les ruisseaux de mes pleurs
courent vers toi.

L'ultime flamme de mon cœur
s'anime pour *toi*.
Oh ! reviens,
toi, mon Dieu inconnu ! Toi ma douleur ! Toi mon dernier – bonheur !

2

Mais ici Zarathoustra n'y put tenir plus longtemps, il saisit son bâton et frappa de toutes ses forces le pleureur. « Arrête ! lui cria-t-il avec un rire de colère, arrête, comédien, faux-monnayeur, fieffé menteur ! Je te reconnais bien !

Va, je t'échaufferai bien les jambes, moi, méchant Enchanteur, je m'y entends à faire suer ceux qui te ressemblent ! »

– Arrête ! dit le vieil homme en sautant sur ses pieds. Cesse de me frapper, ô Zarathoustra, je faisais cela par jeu.

Cela fait partie de mon art. Je voulais te mettre à l'épreuve en te donnant cette preuve de mon art. Et en vérité tu m'as bien démasqué.

Mais toi aussi, tu m'as donné une preuve appréciable de ce que tu sais faire. Tu es *dur*, sage Zarathoustra, tu frappes fort avec tes « vérités », de moi ton gourdin extirpe – *cette* vérité.

– Ne me flatte pas, répliqua Zarathoustra encore irrité et assombri, comédien que tu es. Tu es faux : pourquoi parles-tu – de vérité ?

Paon des paons, mer de vanité, *quelle* comédie m'as-tu jouée là, sinistre enchanteur ! *Qui* voulais-tu m'obliger à reconnaître en toi en t'écoutant gémir et te lamenter de la sorte ?

– « Je jouais le rôle du *Pénitent de l'esprit*¹⁸, dit le vieil homme, c'est toi qui as naguère inventé ce mot – le poète, le magicien qui finit par tourner contre soi-même son esprit, l'homme qui s'étant transformé intérieurement se congèle au contact de sa mauvaise science, de sa mauvaise conscience.

Et, avoue-le, il t'a fallu du temps, ô Zarathoustra, pour découvrir mon artifice et mon mensonge. Tu *croyais* vraiment à ma détresse quand tu me soutenais la tête à deux mains.

Je t'ai entendu te lamenter : « On l'a trop peu aimé, trop peu aimé. » L'idée de t'avoir si bien abusé faisait exulter ma malice au-dedans de moi. »

– « Tu as pu tromper de plus malins que moi, dit Zarathoustra durement. Je ne me méfie pas des imposteurs, c'est pour moi une *nécessité* que d'ignorer la prudence ; mon destin le veut ainsi¹⁹.

Mais toi, tu *dois* mentir de toute nécessité ; je te connais assez pour le savoir. Tout ce que tu dis est à double, triple, quadruple et quintuple sens. Même ce que tu viens de m'avouer ne me semble ni assez vrai, ni assez faux, à mon gré.

Méchant faux-monnayeur, comment pourrais-tu faire autrement ? Tu farderais jusqu'à ta maladie si tu te montrais nu à ton médecin.

C'est ainsi que tu viens de farder sous mes yeux ton mensonge en me disant : « Je l'ai fait *seulement* par jeu. » Tu y avais mis du *sérieux* aussi, tu es dans une certaine mesure le Pénitent de l'esprit.

Je te devine : tu es pour tout le monde un enchanteur, mais aucun de tes mensonges, aucune de tes ruses n'agit plus sur toi – tu es désenchanté à tes propres yeux.

Tu as récolté le dégoût comme ta *seule* vérité. Il n'y a plus un mot de vrai en toi, mais ta lèvre est vraie – je veux dire le dégoût qui colle à ta lèvre. »

– « Mais qui es-tu donc ? s'écria alors le vieil Enchanteur d'une voix hautaine. Qui a le droit de me parler ainsi, à *moi* le plus grand de tous les vivants ? » Et il lança sur Zarathoustra un regard vert. Mais tout aussitôt il changea d'expression et dit tristement :

« O Zarathoustra, je suis las de tout cela – j'ai le dégoût de mes artifices, je ne suis pas *grand*, à quoi bon feindre ? Mais tu le sais, je cherche la grandeur.

J'ai voulu agir en grand homme, et j'ai séduit beaucoup de gens ; mais c'était un mensonge au-dessus de mes forces, j'en suis brisé.

O Zarathoustra, tout est mensonge en moi, mais je suis bien réellement brisé – cette brisure est ma *pure vérité* ! »

– « Cela te fait honneur, dit Zarathoustra d'un air sombre, abaissant et détournant le regard. Chercher la grandeur, cela te fait honneur, mais aussi cela te trahit. Tu n'es pas grand.

Vieil Enchanteur sinistre, *voilà* ce que tu as de meilleur et de plus honnête en toi, ce que je respecte en toi, c'est que tu t'es lassé de toi-même et que tu as déclaré : « Je ne suis pas grand. »

En cela je t'honore, en cela tu es bien réellement le Pénitent de l'esprit, ne fût-ce que le temps d'un souffle ou d'un clin d'œil, dans cet instant-là tu as été – vrai.

Mais, dis-moi, que cherches-tu ici dans ces forêts et ces rochers qui m'appartiennent ? Et à quelle épreuve voulais-tu me soumettre en te mettant en travers de mon chemin ?

En quoi voulais-tu *me* tenter ? »

Ainsi parlait Zarathoustra, les yeux étincelants. Le vieil Enchanteur garda d'abord le silence, puis il dit : « T'ai-je tenté ? j'ai seulement tenté de te trouver.

O Zarathoustra, je cherche un homme vrai, droit, pur, simple, sans équivoque, un homme de toute probité, un vase de sagesse, un saint de la Connaissance, un grand homme.

Ne le sais-tu pas, ô Zarathoustra, *je cherche Zarathoustra*. »

Et ici il y eut un long silence entre eux. Et Zarathoustra s'absorbait profondément en lui-même, les yeux clos. Puis revenant à son interlocuteur, il prit l'Enchanteur par la main et dit avec infiniment de courtoisie et de ruse :

« Allons ! Le chemin qui monte là-haut mène à la caverne de Zarathoustra. Tu pourras y aller chercher celui que tu désires trouver.

Et prends conseil de mes animaux, de mon aigle et de mon serpent ; ils t'aideront dans ta recherche. Mais ma caverne est grande.

Quant à moi, il est vrai, je n'ai jamais vu de grand homme. Les yeux les plus subtils sont encore trop grossiers pour voir la grandeur. Nous vivons sous le règne de la populace.

J'ai déjà rencontré plus d'un homme occupé à se hausser et à se gonfler, et le peuple criait : Voyez quel grand homme ! Mais à quoi servent tous les soufflets de forge ? Il n'en sort jamais que du vent.

La grenouille, à force de se gonfler, finit par crever²⁰ ; et le vent s'en échappe. Piquer au ventre un enflé, voilà ce que j'appelle un bon tour. Ecoutez cela, mes enfants !

Le présent appartient à la populace ; *sait-on* encore ce qui est grand, ce qui est petit ? Qui est-ce qui a réussi dans sa quête de la grandeur ? Un fou seulement. Les fous y réussissent.

Tu es en quête de grands hommes, singulier fou ? Qui donc t'a *enseigné* cette quête ? Est-ce le moment ? Entre toutes tes tentatives, pourquoi venir me tenter, méchant ? »

Ainsi parlait Zarathoustra, le cœur rasséréné, et il poursuivit en souriant sa marche.

Mais peu de temps après que Zarathoustra se fut débarrassé de l'Enchanteur, il vit de nouveau un homme assis au bord de la route, un homme noir et long, au visage pâle et décharné ; et il en fut tristement impressionné. « Hélas ! se dit-il en son cœur, ce qui est assis là, c'est de la tristesse masquée, c'est une figure de prêtre, à ce qu'il me semble ; que veulent-ils, *ceux-là*, dans mon domaine ?

Quoi ! Je viens à peine d'échapper à cet Enchanteur – et il faut qu'un autre nécromant se mette en travers de ma route, –

quelqu'un de ces thaumaturges qui pratiquent l'imposition des mains, quelque sombre faiseur de miracles par la grâce de Dieu, quelque onctueux détracteur de la vie, que le diable emporte !

Mais le diable n'est jamais où il devrait être, il arrive toujours trop tard, maudit nain, sacré pied-bot ! »

Ainsi jurait Zarathoustra plein d'impatience en son cœur, décidé à passer rapidement devant l'homme en détournant le regard, mais voici qu'il en arriva tout autrement. En effet, l'homme assis l'avait aperçu au même instant ; et comme s'il avait trouvé à l'improviste quelque bonheur imprévu, il se leva d'un bond et s'avança vers Zarathoustra.

« Qui que tu sois, ô voyageur, dit-il, viens en aide à un homme égaré qui cherche son chemin, à un vieillard à qui il risque d'arriver malheur.

Ce monde-ci m'est étranger et lointain, et j'ai entendu hurler des bêtes sauvages ; et celui qui aurait pu me protéger n'est plus.

J'étais en quête du dernier des hommes pieux, un saint ermite qui seul dans sa forêt n'avait pas encore entendu dire ce que tout le monde sait de nos jours. »

– Qu'est-ce que tout le monde sait de nos jours ? demanda Zarathoustra. Est-ce peut-être que le vieux Dieu auquel tout le monde croyait autrefois n'existe plus ? »

– « Tu l'as dit, répondit tristement le vieillard. Et j'ai servi ce vieux Dieu jusqu'à sa dernière heure.

Mais maintenant je suis hors service, sans maître, bien que je ne sois pas libre²² ; je n'ai plus une heure qui me soit plaisante, si ce n'est dans mes souvenirs.

Je suis monté sur cette montagne pour y célébrer de nouveau une de ces fêtes qui conviennent à un vieux Pape et Père de l'Eglise – car sache-le, je suis le dernier Pape – la fête des pieux souvenirs et des rites divins.

Mais il se trouve qu'il est mort lui aussi, cet homme pieux entre tous, ce saint de la forêt qui louait son Dieu sans cesse, par ses chants et ses grognements.

J'ai trouvé sa cabane, mais lui, je ne l'ai plus trouvé ; j'y ai vu deux loups qui l'appelaient en hurlant à la mort – car toutes les bêtes l'aimaient. Alors j'ai pris la fuite.

Étais-je donc venu en vain dans ces forêts et ces montagnes ? J'ai alors résolu en mon cœur d'en chercher un autre, le plus pieux parmi ceux qui ne croient pas en Dieu – j'ai résolu de chercher Zarathoustra ! »

Ainsi parla le vieillard, fixant d'un regard perçant son vis-à-vis ; mais Zarathoustra saisit la main du vieux Pape et la considéra longuement, plein d'admiration.

« Vois donc, saint Père, dit-il enfin, quelle belle main effilée ; la main d'un homme qui n'a jamais fait que bénir. Mais à présent c'est moi qu'elle tient solidement, moi que tu cherches, Zarathoustra.

Je suis Zarathoustra le sans-Dieu, qui dit : « Qui est plus impie que moi, que j'aie me mettre à son école ? »

Ainsi parlait Zarathoustra, et son regard perçait à jour les pensées et arrière-pensées du vieux Pape. Celui-ci reprit enfin :

« L'homme qui l'a le mieux aimé, le mieux possédé, est aussi celui qui l'a le mieux perdu.

Vois : je suis sans doute, de nous deux, le plus privé de Dieu. Mais qui oserait y trouver plaisir ? »

– « Tu l'as servi jusqu'à la fin ? demanda Zarathoustra d'un air rêveur, après un long silence. Tu sais comment il est mort ? Est-ce vrai, ce que l'on dit, que c'est la pitié qui l'a étouffé ?

Qu'ayant vu l'*homme* pendu à la Croix il n'a plus pu supporter que l'amour des hommes fût devenu pour lui un enfer et causât sa mort pour finir ? »

Mais le vieux Pape, sans répondre, détournait le regard d'un air farouche et son visage n'écrivait que douleur et tristesse.

« Ne t'occupe plus de lui, reprit Zarathoustra après une longue réflexion, regardant toujours le vieillard dans le blanc des yeux.

Ne t'occupe plus de lui, il a disparu. Et bien que ce soit tout à ton honneur de ne vouloir dire que du bien de ce disparu, tu sais tout aussi bien que moi *quel* il était, et qu'il suivait de singulières voies. »

– Pour le dire entre trois yeux, dit le vieux Pape un peu déridé (car il était borgne), sur le compte de Dieu j'en sais plus long que Zarathoustra en personne, et c'est justice.

Mon dévouement l'a servi pendant de longues années, mon vouloir se pliait en toute chose à son vouloir. Mais un bon serviteur sait tout, et bien des choses que son maître se dissimule à soi-même.

C'était un Dieu secret, plein de mystère. En vérité il n'a su se procurer un Fils que par des voies clandestines. A l'entrée de son credo se tient l'adultère²³.

Le célébrer comme un Dieu d'amour, c'est déprécier l'amour. Ce Dieu n'a-t-il pas aussi voulu être juge ? Mais l'amoureux est étranger à toute pensée de récompense ou de rétribution²⁴.

Il était dur et vindicatif dans sa jeunesse, ce Dieu venu d'Orient, et il édifia un enfer pour distraire ses favoris.

Mais il finit par devenir vieux et mou et flasque et compatissant, plus semblable à un grand-père qu'à un père, semblable surtout à une vieille grand-mère toute branlante.

Il se tenait là tout flétri au coin de son feu, se plaignant de ses mauvaises jambes, fatigué de vivre, fatigué de vouloir, et un jour il finit par périr étouffé par son excessive pitié²⁵. »

– « Et toi, vieux Pape, dit Zarathoustra en l'interrompant un instant, tu as vu tout cela de tes yeux ? C'est peut-être bien ainsi que cela s'est passé – ainsi, *et* aussi autrement, car les dieux, quand ils meurent, meurent de diverses morts.

Peu importe ! D'une manière ou de l'autre, d'une manière et de l'autre, il n'est plus. Il offusquait mes yeux et mes oreilles, c'est ce que j'ai à dire de pire contre lui.

J'aime tout ce qui a le regard limpide et la parole nette. Mais lui – tu le sais bien, vieux prêtre – il avait en lui quelque chose de tes manières à toi, des manières de prêtre – il était ambigu.

Et il avait l'esprit confus. Combien de fois il s'est irrité contre nous, fumant de colère parce que nous le comprenions de travers ? Que ne s'exprimait-il plus nettement ?

Et si la faute était à nos oreilles, pourquoi nous avait-il donné de mauvaises oreilles ? S'il y avait de la fange dans nos oreilles, qui donc l'y avait mise ?

Il a échoué dans trop de ses créations, ce potier novice. Mais se venger sur ses poteries et sur ses créatures de ce qu'elles n'étaient pas réussies, – c'était un péché *contre le bon goût*.

En matière de piété aussi il existe un bon goût ; c'est ce bon goût qui a fini par dire : « Assez d'un *pareil* Dieu ! Plutôt n'avoir pas de Dieu, plutôt se tailler à soi-même sa destinée, plutôt être fou, plutôt être nous-mêmes dieux²⁶. »

– « Qu'ai-je entendu ? dit ici le vieux Pape en dressant l'oreille. O Zarathoustra, tu es plus pieux que tu ne le penses, avec une pareille incroyance. C'est quelque Dieu présent en toi qui t'inspire ton impiété.

N'est-ce pas ta pitié même qui t'empêche de croire encore en Dieu ? Et ton excessive probité qui t'entraîne au-delà du bien et du mal ?

Vois donc tout ce qui t'a été réservé. Tu as des yeux, des mains et des lèvres faits pour bénir, de toute éternité. On ne bénit pas de la main seulement.

Auprès de toi, bien que tu prétendes être le pire des impies, je flaire un secret parfum d'encens et de longues bénédictions ; tu m'en vois heureux et peiné.

Permets-moi d'être ton hôte, ô Zarathoustra, pour une seule nuit. Nulle part au monde, je ne me sentirai mieux que chez toi. »

– « Amen, ainsi soit-il ! dit Zarathoustra très surpris. Ce chemin qui monte, là-haut, mène à la caverne de Zarathoustra.

En vérité, j'aimerais t'y conduire moi-même, saint Père car j'aime tous les hommes pieux. Mais à présent un cri de détresse m'appelle en hâte loin de toi.

Je ne veux pas qu'il arrive malheur à personne sur mes terres ; ma caverne est un havre sûr. Et je voudrais replacer tous les affligés sur un sol ferme, et les aider à se remettre d'aplomb sur leurs jambes.

Mais qui pourrait te soulager de la tristesse qui *te* pèse aux épaules ? Je suis trop faible. Certes, nous pourrions attendre longtemps avant que quelqu'un réussisse à ressusciter ton Dieu.

Car ce vieux Dieu a cessé de vivre ; il est mort et bien mort. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

Et de nouveau Zarathoustra s'en alla par monts et par forêts, et ses yeux avaient beau chercher partout, ils ne trouvaient nulle part celui qu'ils cherchaient, le misérable qui avait poussé ce grand cri de détresse. Mais chemin faisant il était plein d'allégresse et de reconnaissance en son cœur. « Que de bonnes choses m'a données cette journée, se disait-il, pour me dédommager d'avoir si mal commencé ! Que de singulières rencontres !

Je ruminerai longtemps leurs propos, comme on remâche le bon grain, jusqu'à ce que mes dents les aient broyés et moulus en fine farine et qu'ils me coulent comme du lait dans l'âme. »

Mais comme le chemin contournait de nouveau un rocher, soudain le paysage changea et Zarathoustra entra dans le domaine de la Mort. Des aiguilles rocheuses, rouges et noires, surgirent ; pas un brin d'herbe, pas un arbre, pas un cri d'oiseau. Car c'était une vallée que toutes les bêtes évitaient, même les bêtes de proie ; seule une espèce de gros et affreux serpents verts venaient y crever dans leur vieillesse. Aussi les pâtres appelaient-ils ce vallon « la Mort aux Serpents ».

Zarathoustra cependant se plongea dans de sombres souvenirs ; car il lui semblait avoir été déjà une fois dans ce val. Et son âme était accablée, de telle sorte qu'il ralentit de plus en plus le pas, puis s'arrêta. Mais alors, levant les yeux, il vit assis au bord du chemin quelque chose qui ressemblait à un homme mais n'avait presque pas forme humaine, un être innommable. Et tout à coup Zarathoustra fut étreint par la grande honte d'avoir vu pareille chose ; rougissant jusqu'à la racine de ses cheveux blancs, il détourna les yeux et fit un pas pour s'éloigner de ce mauvais passage. Mais alors la morne solitude prit une voix ; du sol montait un gargouillement et un râle, comme l'eau qui la nuit gargouille et râle dans les tuyaux obstrués ; finalement ce fut une voix humaine et une parole humaine qui s'exprimait ainsi :

« Zarathoustra, Zarathoustra, devine mon énigme. Parle, parle ! *Qu'est la vengeance contre le Témoin ?*

Recule, je t'en prie, la glace est glissante. Prends garde que ton orgueil ne s'y casse la jambe.

Tu te crois sage, orgueilleux Zarathoustra ? Devine donc cette énigme, toi qui brises les noix les plus dures. Devine l'énigme que je suis. Dis-moi, qui suis-je, *moi ?* »

Mais quand Zarathoustra eut entendu ces paroles, que croyez-vous qui se passa dans son âme ? *La pitié l'assaillit* et il tomba comme une masse²⁷, tel

un chêne qui a longtemps tenu tête à de nombreux bûcherons et qui tombe d'une chute lourde, soudaine, à la terreur de ceux-là même qui voulaient l'abattre. Mais déjà il se relevait et ses traits se durcirent.

« Je te reconnais, dit-il d'une voix d'airain, *tu es le meurtrier de Dieu*. Laisse-moi passer.

Tu n'as pu *supporter* qu'il te vît, *toi*, qu'il t'eût constamment sous les yeux et te perçât à jour, ô le plus hideux des hommes. Tu t'es vengé de ce témoin²⁸ ! »

Ayant ainsi parlé, Zarathoustra voulut poursuivre sa route, mais l'être innommable le saisit par un pan de son manteau et se remit à gargouiller en cherchant ses mots. « Reste ! dit-il enfin.

Reste ! Ne t'éloigne pas ! J'ai deviné quelle est la hache qui t'a abattu. Mais à la bonne heure, ô Zarathoustra, tu t'es redressé.

Tu as deviné, je le sais, ce que doit éprouver celui qui l'a tué, le meurtrier de Dieu. Reste ! Prends place à côté de moi, tu n'y perdras rien.

Vers qui voudrais-je aller, sinon vers toi ? Assieds-toi. Mais ne me regarde pas. Respecte aussi – ma laideur²⁹.

Ils me persécutent ; tu es à présent mon dernier refuge. *Non*, pas de leur haine, *non plus* que de leurs sbires – oh ! je me rirais d'une pareille poursuite, j'en serais fier et content !

Le succès n'est-il pas toujours du côté de ceux qui ont été persécutés³⁰ ? Et dans la poursuite on apprend à *suivre*, puisqu'on marche à la suite de ce qu'on poursuit. Mais ce que je fuis, c'est leur *pitié*.

C'est contre leur pitié que je viens te demander asile. O Zarathoustra, protège-moi, toi mon dernier refuge, toi qui seul m'as deviné !

Car tu as deviné ce que doit éprouver celui qui l'a tué. Reste ! Et si tu veux t'en aller, ô impatient, ne prends pas le chemin que j'ai suivi. *C'est là* un mauvais chemin.

Je t'irrite depuis trop longtemps par mon bafouillage ? Et parce que je me permets déjà de te donner des conseils ? Mais sache que c'est moi, le plus Hideux des Hommes, qui ai aussi les pieds les plus grands et les plus lourds. Où *moi* j'ai passé, le chemin devient mauvais ; je ruine et gâte tous les chemins.

Tu allais me dépasser sans rien dire, en rougissant, je l'ai bien vu – à cela j'ai reconnu que tu es Zarathoustra.

Tout autre m'aurait jeté son aumône, sa pitié en regards et en paroles. Mais pour l'accepter je ne suis pas assez mendiant, tu l'as deviné.

Je suis trop *riche*, riche en choses grandes et terribles, hideuses, inexprimables. Ta honte, ô Zarathoustra, me fait *honneur*.

Je me suis dépêtré à grand-peine de la cohue des compatissants – afin de découvrir le seul homme qui de nos jours enseigne « Avoir pitié est importun » ; afin de te découvrir, ô Zarathoustra !

Qu'elle vienne d'un Dieu ou des hommes, la pitié offusque la pudeur. Et le refus de tout secours peut être plus noble que la vertu trop officieuse.

Or, *ce qu'on* appelle vertu aujourd'hui chez les petites gens, c'est la pitié – on ne respecte pas un grand malheur, une grande laideur, un grand échec.

Je les domine tous du regard, comme le chien domine les dos grouillants des troupeaux de moutons. Ce sont de petites gens grisâtres, laineux, débonnaires.

Tel un héron qui, la tête renversée, domine dédaigneusement du regard les plats étangs, mon regard se porte au-delà de ce fourmillement de petites vagues grises, de petits vœux gris, de petites âmes grises.

Trop longtemps on leur a donné raison, à ces humbles³¹ ; c'est ainsi qu'on a fini par leur donner aussi le pouvoir. A présent ils enseignent : « N'est bien que ce que les humbles trouvent bien. »

Et « vérité » se nomme, à notre époque, ce qu'a dit ce prédicateur issu du milieu d'eux, cet étrange saint, ce porte-parole des humbles, qui disait de lui-même : « Je – suis la Vérité. »

C'est ce présomptueux qui depuis longtemps gonfle d'orgueil les petites gens, lui dont l'erreur pourtant n'était pas mince, quand il disait : « Je – suis la Vérité³². »

Fit-on jamais réponse plus courtoise à un présomptueux ? Cependant, toi, ô Zarathoustra, tu l'as dépassé sans t'arrêter en disant : « Non, non, non, et trois fois non ! »

Tu as signalé son erreur, tu as été le premier à signaler le danger de la pitié – non pour tout le monde ni pour personne, mais pour toi et ceux qui sont de ta race.

Tu ressens la honte d'être le témoin d'une grande douleur. Et en vérité, quand tu dis : « La pitié nous couvre de son lourd nuage ; prenez garde, ô hommes ! »

– quand tu enseignes « tous les créateurs sont durs, tout grand amour triomphe de sa propre pitié » : – ô Zarathoustra, je pense que tu t'entends bien aux signes des temps !

Mais toi-même, prends garde à *ta propre* pitié. Car une foule de gens se sont mis en route pour venir te trouver, tous les souffrants, les douteurs, les désespérés, ceux qui sont en péril de se noyer ou de mourir congelés.

Contre moi aussi je te mets en garde. Tu as deviné le meilleur et le pire de cette énigme que je suis. Tu as deviné qui je suis et ce que je fais. Je connais la hache qui peut t'abattre.

Mais Lui – *il a bien fallu* qu'il mourût. De ses yeux qui voyaient *tout*, il voyait le fond et l'arrière-fond de l'homme, toute sa honte et sa hideur cachées.

Sa pitié était sans pudeur³³ ; il s'insinuait dans les replis les plus immondes, ce curieux, cet indiscret, ce maniaque de la pitié ; il a bien fallu qu'il mourût.

Il *me* regardait sans cesse ; j'ai voulu me venger de ce témoin – ou cesser de vivre.

Le Dieu qui voyait tout, *et même l'homme*, il a fallu qu'il mourût. L'homme ne *souffre* pas de laisser vivre un pareil témoin. »

Ainsi parla le plus Hideux des Hommes. Mais Zarathoustra se leva et se prépara à poursuivre sa route ; car il se sentait glacé jusqu'aux moelles.

« Etre innommable, dit-il, tu me mets en garde contre ce chemin que tu suis. Pour t'en remercier, je te ferai l'éloge du mien. Regarde, là-haut se trouve la caverne de Zarathoustra.

Ma caverne est grande et profonde, elle a de nombreux recoins ; le plus caché trouve encore à s'y cacher. Et tout à côté l'on trouve cent cachettes, cent retraites pour animaux rampants, sautants et volants.

Proscrit volontaire, tu ne veux plus vivre parmi les hommes et la compassion humaine ? Soit, fais comme moi ! Ainsi tu t'instruiras à mon exemple. C'est en agissant qu'on s'instruit.

Et consulte d'abord et avant toute chose mes animaux – l'animal le plus fier et l'animal le plus rusé. Ils doivent pouvoir nous donner à tous deux de bons conseils. »

Ainsi parlait Zarathoustra, et il poursuivit sa route, plus pensif, plus lent qu'auparavant. Car il se posait beaucoup de questions auxquelles il ne savait que répondre.

« Que l'homme est misérable ! pensait-il en son cœur. Qu'il est laid, râlant, plein de secrète ignominie !

On me dit que l'homme s'aime soi-même. Hélas ! que cet amour de soi doit être grand ! Que de mépris il lui faut vaincre !

Celui-là aussi s'aimait autant qu'il se méprisait – je vois en lui l'homme du grand amour et du grand mépris.

Jamais encore je n'ai trouvé chez personne pareil mépris de soi. *Cela* aussi, c'est grand. Etait-ce *lui* peut-être, cet Homme supérieur dont j'ai perçu l'appel ?

J'aime ceux qu'emplit le grand mépris³⁴. Mais l'homme est ce qui doit être dépassé. »

LE MENDIANT VOLONTAIRE

Quand Zarathoustra eut quitté le plus Hideux des Hommes, il se sentit glacé par le froid et la solitude ; car beaucoup de pensées solitaires et glacées lui passaient par l'esprit, et ses membres eux-mêmes en étaient refroidis. Mais comme il continuait à avancer par monts et par vaux, tantôt longeant de verts pâturages, tantôt traversant des ravins sauvages et pierreux où jadis quelque ruisseau turbulent avait dû faire son lit, il se sentit tout à coup réchauffé et réconforté en son cœur.

« Que m'est-il donc arrivé ? se demanda-t-il. D'où vient ce souffle chaud et vivant qui me ranime ? Ce doit être de tout près de moi.

Déjà je me sens moins seul ; des compagnons, des frères inconnus rôdent autour de moi, leur chaude haleine émeut mon âme. »

Mais comme il promenait ses regards à l'entour, cherchant d'où lui venait ce réconfort dans sa solitude, voici qu'il aperçut des vaches assemblées sur une hauteur ; leur approche et leur odeur lui avaient réchauffé le cœur. Cependant elles semblaient écouter avec attention quelqu'un qui leur parlait, et ne prenaient pas garde au survenant. Et quand Zarathoustra fut tout près d'elles, il entendit distinctement une voix qui parlait du milieu du groupe de vaches³⁵, et toutes tournaient ostensiblement la tête vers l'orateur.

Alors Zarathoustra grimpa sur la hauteur et écarta les vaches, car il craignait qu'il ne fût arrivé malheur à quelqu'un que la pitié des vaches ne pouvait guère secourir. Mais en cela il se trompait. Car voici, il vit un homme assis à terre et qui semblait exhorter les vaches à n'avoir point peur de lui – un homme pacifique, pareil à celui qui prêchait sur la montagne et dont les yeux prêchaient la bonté³⁶. « Que viens-tu chercher ici ? » dit Zarathoustra, stupéfait.

– « Ce que je viens chercher ? répondit-il. Ce que tu cherches aussi, trouble-fête, le bonheur sur la terre.

C'est pourquoi je tâche de me faire instruire par ces vaches. Sais-tu bien que je leur ai parlé la moitié de la matinée, et justement elles allaient me répondre. Pourquoi viens-tu nous déranger ?

Si nous ne nous convertissons et ne devenons semblables aux vaches, nous n'entrerons pas au royaume des cieux³⁷. Il y a une chose que nous devrions apprendre d'elles : à ruminer.

Et en vérité, que servirait-il à un homme de gagner le monde, s'il n'apprenait cette *unique* chose, à ruminer³⁸ ? Il n'arriverait pas à se libérer de sa tristesse

– de sa grande tristesse dont le nom aujourd'hui est *dégoût*. Qui donc n'a pas aujourd'hui du dégoût plein le cœur, plein la bouche et plein les yeux ? Même toi ! Même toi ! Mais regarde un peu ces vaches. »

Ainsi parla ce prédicateur en montagne, puis il regarda Zarathoustra. Car il avait jusqu'alors tenu ses regards tendrement attachés aux vaches. Mais aussitôt il changea de visage. « Qui est cet homme à qui je parle ? s'écria-t-il, effrayé, en se redressant d'un bond.

C'est l'homme qui ignore le dégoût, c'est Zarathoustra en personne, celui qui a triomphé du grand dégoût. Ce sont bien les yeux, ce sont les lèvres, c'est le cœur de Zarathoustra. »

Et tout en parlant il baisait les mains de celui à qui il parlait et il se comportait comme s'il lui était tombé du ciel à l'improviste un joyau sans prix. Mais les vaches, voyant tout cela, s'en émerveillaient.

« Ne parle pas de moi, homme étrange et délicieux, disait Zarathoustra en se défendant contre sa tendresse, parle-moi d'abord de toi ! N'es-tu pas le Mendiant volontaire³⁹ qui a naguère renoncé à une grande richesse –

– celui qui avait honte de sa richesse et des riches, et qui se réfugia parmi les plus pauvres pour leur faire don de son abondance et de son cœur ? Mais ils ne voulurent pas de lui. »

– « Mais ils n'ont pas voulu de moi, dit le Mendiant volontaire, tu le sais. J'ai donc fini par aller chez les bêtes, et chez ces vaches.

– « Et tu as vu alors, dit Zarathoustra en l'interrompant, combien il est plus difficile de bien donner que de bien recevoir, et qu'il y a un *art* de bien offrir qui est la suprême et la plus subtile virtuosité de la bonté. »

– « Surtout de nos jours, répliqua le Mendiant volontaire, de nos jours où tout ce qui est bas est en état de révolte, farouche et plein d'orgueil à sa façon – à sa façon populacière.

Car l'heure est venue, tu le sais, l'heure de la grande insurrection de la populace et des esclaves, l'heure de cette grande, maligne, longue et lente insurrection qui ne fait que grandir sans cesse.

A présent le moindre bienfait, la moindre largesse révoltent les humbles, et ceux qui sont trop riches n'ont qu'à se bien tenir.

Ceux qui ressemblent à des bouteilles ventrues à goulot étroit qui ne donnent leur contenu que goutte à goutte, on aime de nos jours à leur briser le col.

Luxure avide, jalousie bilieuse, sombre rancune, orgueil plébéien – voilà tout ce qui m'a sauté aux yeux. Il n'est plus vrai de dire : Bienheureux les pauvres⁴⁰ ! – Mais le royaume des cieus existe – parmi les vaches. »

– « Et pourquoi pas parmi les riches ? » demanda Zarathoustra pour l'éprouver, tout en écartant les vaches qui reniflaient familièrement sur le visage du débonnaire.

– « Pourquoi me tentes-tu ? répondit l'autre. Tu le sais mieux que moi. Qu'est-ce qui m'a poussé à m'en aller vers les pauvres, ô Zarathoustra ? N'était-ce pas le dégoût que j'ai des riches ?

– de ces forçats de la richesse qui cherchent leur profit jusque dans les balayures, avec des yeux froids, des pensées cupides,

– de cette racaille dont la puanteur monte vers le ciel, populace frelatée et dorée dont les pères étaient des larrons, des détrousseurs de cadavres ou des chiffonniers, gent complaisante aux femmes, lubrique et oublieuse – car en fait ils ne diffèrent guère des putains.

Populace en haut de l'échelle, populace en bas ! Qu'est-ce encore aujourd'hui que « pauvres » ou « riches ! » J'ai désappris de faire cette différence, – et je me suis enfui plus loin, toujours plus loin, jusqu'à ce que je me sois trouvé parmi ces vaches. »

Ainsi parla le pacifique, soufflant lui-même et suant à ses propres paroles ; si bien que les vaches de nouveau s'étonnèrent. Mais Zarathoustra le regardait sans cesser de sourire, tandis qu'il tenait des propos si durs et il secouait la tête sans rien dire :

– « Tu te fais violence, prédicateur en montagne, en usant de mots si durs. Tes lèvres ni tes yeux ne sont faits pour tant de dureté.

Ni, à ce qu'il me semble, ton estomac non plus ; toute cette colère, cette haine, cette fureur *lui* sont contraires. Ton estomac réclame des aliments plus doux. Tu n'as rien d'un boucher.

Tu me parais bien plutôt homme à vivre de plantes et de racines, peut-être broies-tu des graines pour ta nourriture, mais assurément tu répugnes aux joies de la chair, et tu aimes le miel. »

– « Tu m'as bien deviné, répondit le Mendiant volontaire, le cœur allégé. J'aime le miel, je broie des grains, car je recherche ce qui a bon goût et ce qui donne une haleine pure, et ce qui prend beaucoup de temps, ce qui occupe des jours entiers les mâchoires des doux flâneurs, des doux fainéants.

Ces vaches, il est vrai, en savent plus long encore, elles ont inventé de ruminer et de se vautrer au soleil. Et elles s'abstiennent aussi de toutes pensées pénibles qui gonflent le cœur. »

– « C'est bon, dit Zarathoustra. Mais tu devrais voir mes animaux à moi, mon aigle et mon serpent ! ils n'ont pas leurs pareils sur terre à l'heure actuelle.

Vois, ce chemin là-haut mène à ma caverne, sois-en l'hôte ce soir. Et tu t'entretiendras avec mes animaux du bonheur animal, jusqu'à mon retour. Car à présent un cri de détresse m'appelle en hâte loin de toi. Tu trouveras aussi chez moi du miel nouveau, du miel doré en rayon, frais comme glace – manges-en.

Mais maintenant, prends vite congé de tes vaches, homme étrange et délicieux, si dur que cela te soit. Car tu as en elles tes meilleures amies et tes meilleurs maîtres. »

– A l'exception d'un seul que j'aime mieux encore, reprit le Mendiant volontaire. Tu es bon, meilleur même qu'une vache, ô Zarathoustra. »

– « Va-t'en, va-t'en vite, affreux flatteur, cria Zarathoustra, irrité. Pourquoi veux-tu me corrompre avec le miel de tes louanges et de ta flatterie ? »

« Va-t'en, va-t'en loin de moi », cria-t-il encore une fois, menaçant du bâton le tendre Mendiant ; mais celui-ci s'en fut en toute hâte.

L'OMBRE

Mais à peine le Mendiant volontaire se fut-il éloigné et Zarathoustra se fut-il retrouvé seul qu'il entendit derrière lui une autre voix qui criait : « Halte, Zarathoustra, attends-moi ! C'est moi, ô Zarathoustra, moi, ton Ombre. » Mais Zarathoustra ne s'arrêta point, car un soudain dépit le gagna,

à cause de cette foule importune qui encombra sa montagne. « Qu'est devenue ma solitude ? se disait-il.

C'en est trop pour moi, à la fin. Cette montagne est grouillante, mon royaume n'est plus de ce monde-ci⁴¹, il me faudra d'autres montagnes.

C'est mon Ombre qui m'appelle ? Qu'importe mon Ombre ? Qu'elle me coure après, moi je la fuis. »

Ainsi parlait Zarathoustra en son cœur tout en courant. Mais celui qui était derrière lui le poursuivait et bientôt ils furent trois à se courir après, le Mendiant volontaire, puis Zarathoustra, et en troisième et dernier lieu son Ombre. Ils n'avaient pas longtemps couru que Zarathoustra se repentit de sa folie et secoua d'un seul coup tout dépit et toute répugnance.

« Hé quoi ! se dit-il. N'est-ce pas chez nous, vieux ermites, vieux saints, qu'arrivent toujours les choses les plus risibles ?

En vérité, ma folie a prospéré en montagne. Voilà maintenant que j'entends six vieilles jambes de fous cliqueter à la queue leu leu.

Mais Zarathoustra a-t-il le droit d'avoir peur d'une Ombre ? Aussi bien je finis par croire qu'elle a les jambes plus longues que moi. »

Ainsi parlait Zarathoustra, riant de tous ses yeux et de ses entrailles même. Il s'arrêta et fit vivement demi-tour et faillit renverser son Ombre et son Double, tant elle le serrait de près et tant elle était débile. En effet, quand il la toisa, il eut peur comme à l'apparition soudaine d'un fantôme, tant elle paraissait mince, noirâtre, creuse et exténuée.

« Qu'es-tu ? demanda Zarathoustra avec véhémence. Que fais-tu là ? Et pourquoi dis-tu que tu es mon Ombre ? Tu n'es guère à mon goût. »

– Pardonne-moi d'être ce que je suis, répondit l'autre, mais je suis ton Ombre en effet, et si je te déplaît, eh bien, ô Zarathoustra, je t'en approuve et je te fais compliment de ton bon goût.

Je suis un voyageur, depuis longtemps déjà attaché à tes talons, toujours en route, mais sans but et sans foyer ; et peu s'en faut que je ne sois l'éternel Juif errant, sauf que je ne suis pas éternel, et que je ne suis pas juif non plus.

Hé quoi ? Me faudra-t-il errer perpétuellement, bousculé par tous les vents, instable, pourchassé ? O Terre, tu es trop ronde à mon gré !

Je me suis reposé sur toutes les surfaces planes, je me suis endormi comme une poussière lasse sur les miroirs et les vitres, tout me ronge, rien ne m'enrichit, je me fais mince – peu s'en faut que je ne ressemble à une ombre.

Mais, ô Zarathoustra, c'est toi que j'ai le plus longtemps suivi et poursuivi ; encore que je me sois caché de toi, j'ai toujours été ton Ombre la plus dévouée ; où que tu te sois fixé, je me suis posé ; je t'ai accompagné dans les régions les plus lointaines et les plus glaciales, comme un fantôme qui se plaît à courir sur la neige, sur les toits blanchis par l'hiver.

Avec toi, j'ai pénétré dans tout ce qu'il y a de plus interdit au monde, de pire et de plus lointain ; et s'il y a quelque vertu en moi, c'est de n'avoir reculé devant aucun interdit.

Avec toi, j'ai brisé tout ce que mon cœur avait adoré, j'ai renversé toutes les bornes-frontières et toutes les statues, j'ai cédé aux désirs les plus dangereux, – en vérité j'ai passé une fois au moins en courant par-dessus tous les crimes.

Avec toi j'ai perdu la foi dans les mots, les valeurs consacrées et les grands noms⁴². Quand le diable change de peau, ne change-t-il pas de nom du même coup ? Car le nom est une sorte d'épiderme. Et le diable lui-même n'est peut-être – qu'un épiderme.

« Rien n'est vrai, tout est permis », me disais-je un jour pour me reconforter. Je me plongeai tout entier, tête et cœur, dans les eaux les plus glaciales. Ah ! que de fois en suis-je sorti nu et rouge comme une écrevisse.

Hélas ! Qu'ai-je fait de tout ce qui était bon en moi, de ma pudeur et de ma foi dans les bons ? Hélas ! où s'en est allée cette candeur mensongère que j'ai possédée jadis, la candeur des bons et de leurs nobles mensonges ?

Trop souvent, en vérité, j'ai serré de près la vérité ; alors elle m'a heurté de front. Parfois j'ai cru mentir – et c'est alors que je me suis trouvé en face – de la vérité.

Trop de choses me sont devenues claires ; rien ne m'importe plus. Il n'y a plus rien que j'aime au monde ; comment pourrais-je encore m'aimer moi-même ?

« Mener la vie qui me fait envie, ou ne pas vivre du tout » – voilà ce que je veux, ce que veut aussi le plus grand des saints. Mais hélas ! ai-je encore, *moi*, envie de quoi que ce soit ?

Ai-je *moi* – encore un but ? Un port où tendre *ma* voile ?

Un vent favorable ? Hélas ! seul celui qui sait où il va sait aussi quel est le vent favorable qui l'y mènera.

Que me reste-t-il ? Un cœur las plein d'impiété ; un vouloir instable ; des ailes qui battent follement ; une échine brisée.

Cette poursuite de *ma* patrie, ô Zarathoustra, le sais-tu bien, c'est là le mal qui *me* poursuit ; il me dévore⁴³ !

« Où est *ma* patrie ? » Je m'en informe et je la cherche et l'ai cherchée sans la trouver. O éternel partout, ô éternel nulle part, ô éternel – en vain ! »

Ainsi parla l'Ombre, et le visage de Zarathoustra s'allongeait en l'écoutant. « Oui, tu es mon Ombre, dit-il enfin avec tristesse.

Le danger que tu cours n'est pas négligeable, libre esprit, voyageur ! Ta journée a été mauvaise, aie soin que la soirée ne soit pas pire.

Les inquiets comme toi finissent par trouver du charme même à une prison. As-tu jamais vu dormir des criminels qu'on vient d'arrêter ? Ils dorment paisiblement, ils jouissent de leur récente sécurité.

Prends garde que pour finir quelque étroite croyance ne s'empare de toi, quelque dure et rigide illusion. Car désormais tu seras séduit et tenté par tout ce qui est étroit et rigide.

Tu as perdu ton but : hélas ! comment pourras-tu en prendre ton parti ? Comment te consoleras-tu de cette perte ? Du même coup tu as aussi perdu ta route.

Pauvre errant, pauvre égaré, papillon fatigué ! veux-tu goûter ce soir un répit et un foyer ? Alors monte jusqu'à ma caverne.

Voilà le chemin de ma caverne. Et maintenant je vais te quitter en toute hâte. Déjà je sens comme une ombre qui pèse sur moi.

Je vais courir seul jusqu'à ce que je me retrouve en pleine clarté. Pour cela il me faudra longtemps encore mouvoir gaillardement mes jambes. Mais chez moi, ce soir – on dansera. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

MIDI

Et Zarathoustra se mit à courir sans plus rencontrer personne ; bientôt il se retrouva seul et se ressaisit, heureux de pouvoir se nourrir et se repaître de sa solitude et penser à de bonnes choses pendant des heures. Mais vers midi, comme le soleil était au zénith au-dessus de lui, il arriva près d'un vieil arbre tordu et noueux qu'enlaçait et qu'enveloppait de toute part l'étreinte d'une vigne amoureuse ; des grappes dorées s'offraient au voyageur à foison. Alors il sentit l'envie d'étancher une soif légère et de cueillir une grappe ; mais comme il tendait déjà la main, il eut encore plus

envie d'autre chose : de s'allonger sous l'arbre et de dormir un peu en plein midi.

Ainsi fit-il. Et à peine se fut-il étendu sur le sol dans le silence et le mystère de l'herbe fleurie, qu'il oublia sa soif et s'endormit. Car il y a un proverbe de Zarathoustra qui dit : « De deux choses, l'une est plus nécessaire que l'autre⁴⁴. » Cependant il gardait les yeux ouverts, car il ne se rassasiait pas de voir et de célébrer l'arbre et la vigne amoureuse. Et tout en s'endormant Zarathoustra se disait en son cœur :

« Silence ! Silence ! N'est-il pas vrai que le monde vient de toucher à sa perfection ? Qu'est-ce donc qui m'arrive ?

Comme une brise délicieuse danse, invisible, sur la mer aplanie, légère, légère comme la plume – ainsi le sommeil danse sur mon esprit.

Il ne clôt pas mes yeux, il laisse mon âme éveillée. Il est léger, en vérité, léger comme la plume.

Il me circonvient, je ne sais comment. De sa main caressante il effleure ma fibre la plus intime. Il s'empare de moi. Il oblige mon âme elle-même à s'allonger aussi.

Qu'elle me semble longue et lasse, cette âme étrange ! Est-ce déjà le soir du septième jour qui la surprend en plein midi⁴⁵ ? A-t-elle trop longtemps erré avec délice parmi les choses bonnes et mûres ?

La voilà étendue de tout son long – plus longue encore. La voilà muette, mon âme étrange. Elle a savouré trop de bonnes choses, cette tristesse dorée lui pèse, sa bouche se contracte.

Telle une barque qui accoste dans la baie la plus calme qui soit au monde, elle s'adosse maintenant à la terre, lasse des longs voyages et des mers incertaines. La terre n'est-elle pas plus sûre ?

Telle cette barque qui recherche l'appui, la caresse de la terre : il suffit alors qu'une araignée tisse son fil entre la terre et elle ; point n'est besoin d'un câble plus fort.

Pareil à cette barque lasse dans la plus paisible des baies, je repose au contact de la terre, fidèle, confiant, dans l'attente, lié à elle par les fils les plus ténus.

O bonheur ! O bonheur ! Tu voudrais sans doute chanter, ô mon âme ? Tu gis dans l'herbe. Mais voici l'heure secrète et solennelle où nul pâtre ne souffle plus son chalumeau.

Prends garde ! Midi brûlant dort sur les pâturages. Ne chante pas ! Silence ! Le monde touche à sa perfection !

Ne chante pas, oiseau des prés, ô mon âme ! Ne chuchote même pas ! Regarde – silence ! l'antique midi est endormi, il remue les lèvres ; ne vient-il pas de boire une goutte de bonheur ?

Une vieille goutte brune d'un bonheur doré, d'un vin doré ? Un souffle passe sur lui, son bonheur rit. Ainsi rit un dieu. Silence !

« Il est heureux qu'il en faille si peu pour être heureux ! » Ainsi pensais-je naguère, me croyant sage. Mais c'était un blasphème ; je m'en aperçois à présent. Les fous, dans leur sagesse, parlent mieux.

La moindre chose, la moins bruyante et la plus légère, le frôlement d'un lézard, un souffle, un glissement, un clin d'œil – c'est de ce *peu* que se compose l'essence du bonheur le plus exquis. Silence !

– Que m'est-il arrivé ? Ecoutez ! Le temps s'est-il envolé ? Serait-ce que je tombe, que je suis tombé – écoutez ! – dans le puits de l'éternité ?

Que m'arrive-t-il ? Silence ! Une flèche m'a blessé – hélas ! – au cœur ! Au cœur ? Oh ! brise-toi, cœur, après un tel bonheur, après une telle blessure !

Comment ! Le monde ne vient-il pas de toucher à sa perfection ? N'est-il pas trop rond et mûr ? Oh ! ce cercle d'or, d'une rondeur parfaite, où va-t-il s'envoler, que je lui coure après. Il a fui !

Silence ! » (Ici Zarathoustra s'étira et sentit qu'il dormait.) « Debout se dit-il à lui-même, debout, dormeur, dormeur en plein midi ! Allons, courage, mes vieilles jambes ! Il est temps, il est plus que temps. Il vous reste encore à faire un bon bout de chemin.

Et maintenant vous avez assez dormi. Combien de temps ? Une demi-éternité à tout le moins. Allons, courage, vieux cœur ! Après un tel somme, combien de temps te faudra-t-il pour avoir de nouveau sommeil ? »

(Mais aussitôt il se rendormit, et son âme se défendait et lui résistait, et elle se recoucha) – « Laisse-moi donc ! Silence ! Le monde ne vient-il pas de toucher à sa perfection ? Oh ! la belle balle d'or toute ronde ! »

– « Lève-toi, dit Zarathoustra, petite voleuse, fainéante ! Quoi ? toujours t'étirer, bâiller, soupirer, te laisser choir dans des puits profonds ?

Qui donc es-tu, mon âme ? (et ici il tressaillit effrayé, car un rayon de soleil tomba droit du ciel sur son visage).

O ciel au-dessus de ma tête, dit-il en soupirant et en se redressant sur son néant, tu me regardes ? Tu écoutes cette âme étrange ?

Quand boiras-tu cette goutte de rosée tombée sur toutes les choses terrestres ? Quand boiras-tu cette âme étrange ?

Quand donc, ô puits de l'éternité, abîme lumineux et frémissant de midi, quand reprendras-tu à toi mon âme ?

Ainsi parlait Zarathoustra, et il se releva de sa couche sous l'arbre, comme s'il sortait d'une étrange ivresse, et voici, le soleil était encore au zénith droit au-dessus de sa tête. De quoi l'on pourrait conclure que Zarathoustra n'avait pas dormi longtemps ce jour-là.

LA SALUTATION

Il était tard dans l'après-midi quand Zarathoustra, après beaucoup de courses et de recherches vaines, parvint à sa caverne. Mais quand il en fut à vingt pas à peine, il arriva ce qu'il attendait le moins : il entendit de nouveau le grand *cri de détresse*. Et chose étrange, ce cri sortait cette fois de sa caverne. Or c'était un étrange cri, prolongé et multiple, et Zarathoustra distinguait nettement qu'il était produit par plusieurs voix, bien que, de loin, il fit l'effet de sortir d'une seule bouche.

Alors Zarathoustra s'élança vers sa caverne. Quel spectacle l'attendait, après ce concert ! Car il voyait assis là côte à côte tous ceux qu'il avait laissés en chemin pendant la journée : le Roi de droite et le Roi de gauche, le vieil Enchanteur, le Pape, le Mendiant volontaire, l'Ombre, l'Esprit de scrupule, le Prophète de mauvais augure et l'Ane ; mais l'Homme Hideux avait mis une couronne et s'était ceint de deux écharpes de pourpre, car il aimait, comme tous ceux qui sont laids, à se travestir et à faire le beau. Mais au milieu de cette triste société se tenait l'aigle de Zarathoustra, hérissé et inquiet, car on lui posait une foule de questions auxquelles sa fierté lui interdisait de répondre, et le rusé serpent pendait enlacé à son cou.

Zarathoustra fut grandement surpris, mais ensuite il examina chacun de ses hôtes avec une bienveillante curiosité, et ayant lu dans leurs âmes il s'étonna derechef. Cependant tous s'étaient levés de leurs sièges et attendaient avec respect que Zarathoustra prit la parole. Et Zarathoustra leur parla en ces termes :

« Hommes désespérés, Hommes singuliers, c'est donc *votre* cri de détresse que j'ai entendu ! Et je sais à présent où se trouve celui que j'ai cherché en vain tout le jour, l'*Homme supérieur*.

Le voilà donc dans ma caverne, l'Homme supérieur ! Mais pourquoi m'en étonner ? Ne l'ai-je pas moi-même attiré ici par l'offrande du miel et les

malins appeaux de mon bonheur ?

Mais vous me paraissez mal faits pour vous accorder, vous ne cessez de vous irriter les uns contre les autres, vous tous qui êtes là côte à côte, poussant des appels de détresse. Vous auriez besoin qu'un autre se joignît à vous, – un autre qui vous apprendrait à rire de nouveau, un bon bouffon bien jovial, un danseur, un coup de vent, un feu follet, quelque vieux fou : – que vous en semble ?

Pardonnez-moi, ô désespérés, de me servir de mots si humbles, indignes en vérité de tels hôtes. Mais vous ne devinez pas *ce qui* me met le cœur en joie.

C'est vous-mêmes, c'est de vous voir là, excusez-moi. En effet, on reprend courage, quand on voit un désespéré, et pour rendre courage à un désespéré, tout le monde se croit assez fort.

Vous m'avez aussi donné cette force, c'est un don précieux, mes nobles invités, un bon présent à faire à son hôte. Allons, ne soyez point irrités si je vous offre à mon tour de ce que je possède.

C'est ici mon domaine et mon royaume, mais ce soir et cette nuit tout ce qui est mieux sera vôtre. Mes animaux vous serviront, ma caverne sera votre lieu de repos.

Je ne veux pas de désespérés chez moi, à mon foyer : dans mon domaine j'entends protéger chacun contre ses propres fauves. Et la première chose que je vous offre, c'est la sécurité.

Mais la deuxième, c'est mon petit doigt. Et quand vous *le* tiendrez, saisissez la main tout entière, et, ma foi ! le cœur avec. Vous êtes ici les bienvenus, les très bien venus, ô mes hôtes ! »

Ainsi parlait Zarathoustra, riant d'un air de tendresse et de malice à la fois. Après cette allocution de bienvenue ses hôtes s'inclinèrent de nouveau, gardant un silence respectueux. Mais le Roi de droite répondit en leur nom :

« A la façon dont tu nous as tendu la main et souhaité la bienvenue, nous avons reconnu que tu es Zarathoustra. Tu t'es humilié devant nous ; un peu plus, tu aurais blessé notre déférence.

Mais quel autre que toi pourrait s'humilier avec tant d'orgueil ? Cela même nous redresse, reconforte nos yeux et nos cœurs.

Rien que pour voir cela, nous serions prêts à gravir des monts plus hauts encore. Nous sommes venus avec des regards avides, désireux de voir ce qui rassérène les yeux attristés.

Et voici que déjà nous avons oublié notre appel de détresse. Déjà nos esprits et nos cœurs sont ouverts et ravis. Peu s'en faut que notre courage ne devienne un joyeux défi.

Il n'y a rien de plus tonique sur terre qu'une haute et forte volonté ; c'est la plus belle plante qui soit. Tout le paysage est égayé par ce seul arbre.

C'est au pin que je comparerai celui qui croît comme toi, ô Zarathoustra : haut, silencieux, dur, solitaire, fait du meilleur bois et du plus flexible, magnifique,

– étalant au sommet ses fortes branches vertes afin d'étendre *sa propre* domination, posant des questions vigoureuses aux vents, aux tempêtes et à tout ce qui est familier des hauteurs, y donnant des réponses plus vigoureuses encore, commandant en maître, en vainqueur. Oh ! qui ne gravirait de hautes montagnes pour y voir de pareilles plantes !

Ton arbre, ô Zarathoustra, rend le courage aux mélancoliques eux-mêmes, aux vaincus de la vie ; son aspect rassure les inquiets et guérit leur courage.

Et en vérité, beaucoup de regards, de nos jours, sont fixés sur ta montagne et sur l'arbre qu'elle porte ; une aspiration puissante s'est levée, et beaucoup d'hommes ont appris à dire : Qui est Zarathoustra ?

Et tous ceux à qui jamais tu instillas dans l'oreille le miel de ton chant, les hommes secrets, ceux qui s'en vont à l'écart, seuls ou à deux, ont dit soudain en leur cœur :

« Zarathoustra est-il encore en vie ? Il ne vaut pas la peine de vivre, tout est égal, tout est vain, si nous ne pouvons vivre avec Zarathoustra.

Pourquoi ne vient-il pas, après s'être si longtemps annoncé ? » Et plus d'un se demande : « A-t-il été englouti par la solitude ? Parviendrons-nous à le retrouver ? »

Or il apparaît à présent que la solitude a mûri, et qu'elle se fend comme un sépulcre qui ne peut plus retenir ses morts. On ne voit partout que ressuscités⁴⁶.

Les flots montent peu à peu autour de ta montagne, ô Zarathoustra. Et si haute que soit ta cime, ils parviendront sans doute à te rejoindre, ta barque ne demeurera plus longtemps à sec.

Et nous qui désespérions, nous sommes venus à ta caverne, et déjà nous avons cessé de désespérer ; ce n'est là que le signe et le présage qui annoncent que d'autres, meilleurs que nous, sont déjà en route pour venir te trouver.

Car ce qui s'est mis en quête de toi, c'est le dernier reste de ce qu'il y a de divin dans l'homme, ce sont tous les hommes qu'animent la grande nostalgie, le grand dégoût, la grande satiété,

– tous ceux qui ne veulent plus vivre à moins de retrouver l'*espérance*, à moins qu'ils n'apprennent de toi, ô Zarathoustra, la *grande* espérance⁴⁷ ! »

Ayant ainsi parlé, le Roi de droite saisit la main de Zarathoustra pour la baiser ; mais Zarathoustra arrêta ce geste d'adoration et recula effrayé, taciturne, comme s'il s'enfonçait soudain dans des lointains infinis. Au bout d'un petit instant cependant il se retrouva auprès de ses hôtes, fixa sur eux un regard lucide et critique et dit :

« Hommes supérieurs, mes hôtes, je vous le dirai tout net, en bon allemand. Ce n'est pas *vous* que j'attendais dans ces montagnes. »

(– « Tout net, en bon allemand ? Que Dieu ait pitié de nous ! dit le Roi de gauche à part soi. On s'aperçoit qu'il ne connaît pas ces bons Allemands, ce sage d'Orient !

Mais il veut dire : grossièrement, à l'allemande : soit ! De nos jours, ce n'est pas le pire goût. »)

– « Vous avez beau être probablement tous des Hommes supérieurs, poursuivit Zarathoustra, vous n'êtes, à mon sens, ni assez grands ni assez forts.

A mon sens, je veux dire relativement à l'exigence inflexible que je tais mais que je ne tairai pas toujours. Et bien que vous soyez des miens, je ne vous considère pas comme mon bras droit.

Car ceux qui, comme vous, s'avancent sur des jambes malades et débiles, qu'ils le sachent ou non, désirent être *ménagés*.

Or je ne ménage ni mes bras ni mes jambes, *je ne ménage point mes guerriers*. Comment seriez-vous propres à faire *ma* guerre⁴⁸ ?

Vous me gâteriez mes victoires. Et le son bruyant de mes tambours suffirait trop souvent à vous faire tomber à la renverse.

Je ne vous trouve pas non plus assez beaux ni assez bien nés. Il me faut pour ma doctrine des miroirs purs et parfaitement polis. Mon image elle-même se déforme à votre surface.

Trop de fardeaux, trop de souvenirs pèsent à vos épaules. Trop de lutins malévoles nichent dans vos replis. Il y a en vous trop d'instincts plébéiens qui se dissimulent.

Et vous avez beau être grands et de haute extraction, vous portez en vous trop de difformités et de malfaçons. Aucun forgeron au monde ne réussirait

à vous redresser et à vous reforger droits.

Vous n'êtes que des ponts ; puissiez-vous servir de ponts à d'autres plus grands que vous. Vous êtes des degrés : ne vous irritez pas contre ceux qui vous franchissent afin d'atteindre à *leur propre* altitude.

Votre semence pourra quelque jour donner naissance à celui qui sera mon fils légitime, mon héritier accompli, mais c'est encore loin. Vous n'êtes pas, quant à vous, ceux qui peuvent revendiquer mon héritage et mon nom.

Ce n'est pas vous que j'attends dans ces montagnes, ce n'est pas avec vous que je redescendrai une dernière fois chez les hommes. Vous n'êtes pour moi qu'un présage de ceux qui, plus grands que vous, sont en route vers moi ;

– *non pas* les hommes de la grande nostalgie, du grand dégoût, de la grande satiété, ni ceux que vous appelez les vestiges de Dieu chez les hommes,

– Non ! non ! trois fois non ! Ce sont d'*autres* hommes que j'attends ici dans ces montagnes et je ne bougerai d'ici qu'en leur compagnie ;

– d'autres plus grands, plus forts, plus triomphants, plus allègres, des hommes bâtis à l'équerre, de corps et d'âme, – les *lions rieurs* qui viendront.

O mes singuliers hôtes, avez-vous jamais entendu parler de mes enfants ? Ne vous a-t-on pas dit qu'ils sont en route pour venir me trouver ?

Parlez-moi de mes jardins, de mes îles Fortunées, de ma race belle et nouvelle – pourquoi ne m'en parlez-vous pas ?

L'offrande que je réclame de votre amour, c'est que vous me parliez de mes enfants. C'est pour eux que je suis riche. C'est pour eux que je me suis appauvri.

Que n'ai-je donné, que ne donnerais-je pour posséder cet unique bien, *ces* enfants, *cette* vivante pépinière, *ces* arbres vivants de mon vouloir et de ma haute espérance ! »

Ainsi parlait Zarathoustra, et soudain il interrompit son discours, car la nostalgie le saisit et l'émotion de son cœur lui ferma les yeux et les lèvres. Et tous ses hôtes se turent aussi et demeurèrent immobiles et consternés, à l'exception du vieux Prophète qui ne cessait de gesticuler par gestes et par contorsions.

A ce moment le Prophète interrompit les salutations qu'échangeaient Zarathoustra et ses hôtes, il se poussa en avant comme quelqu'un qui n'a pas de temps à perdre, saisit la main de Zarathoustra et s'écria : « Mais Zarathoustra, tu l'as dit toi-même, de deux choses l'une est plus nécessaire que l'autre⁴⁹ : eh bien, il y a une chose qui m'est à présent plus nécessaire que tout au monde.

A propos : ne m'as-tu pas invité à un *repas* ? Et regarde, tous ceux-ci qui ont fait un long chemin. Tu ne vas pourtant pas nous rassasier de discours ?

Et vous avez tous beaucoup trop parlé du danger de mourir congelés, noyés, étouffés ou de tout autre mal ; aucun de vous n'a pensé au mal dont je souffre, *quant à moi*, et qui est la faim. »

Ainsi parla le Prophète, mais quand les animaux de Zarathoustra entendirent ces paroles, ils s'enfuirent épouvantés. Car ils voyaient bien que tout ce qu'ils avaient apporté pendant la journée ne suffirait pas à remplir l'estomac de *ce seul* Prophète.

– « Sans parler de la soif, continua le Prophète. Et bien que j'entende un clapotis d'eau qui ressemble aux discours de la sagesse, abondant et infatigable, comme eux ce que je veux, c'est – du *vin* !

Tout le monde n'est pas comme Zarathoustra buveur d'eau de naissance. L'eau ne vaut rien aux gens fatigués et usés ; *pour nous*, il nous faut du vin. Le vin seul opère des guérisons soudaines et donne une santé toujours alerte. »

C'est alors, comme le Prophète réclamait du vin, que le Roi de gauche, le taciturne, prit la parole à son tour : « Quant au vin, dit-il, *nous autres* y avons pensé, mon frère le Roi de droite et moi ; nous en avons en abondance, la charge d'un âne. Nous ne manquerons donc de rien, que de pain. »

– Du pain ? dit Zarathoustra en riant, c'est justement de quoi manquent les ermites. Toutefois l'homme ne vit pas de pain seulement, mais aussi de la chair succulente des agneaux comme ces deux-ci⁵⁰.

Il faut *les* abattre au plus tôt et les apprêter de façon savoureuse avec de la sauge ; c'est ainsi que je les aime. Et il ne manque pas non plus de racines ni de fruits, de quoi plaire même à des gourmands et à des gourmets ; sans parler de noix et d'autres menus casse-tête.

Nous allons donc faire bientôt un bon repas. Mais ceux qui veulent manger avec moi devront mettre la main à la pâte, tous sans excepter les

Rois. Chez Zarathoustra il n'est pas défendu même aux Rois d'être cuisiniers. »

La proposition plut à tous, sauf que le Mendiant volontaire protesta contre la viande, le vin et les épices.

« Ecoutez un peu ce glouton de Zarathoustra ! s'écria-t-il plaisamment. Est-ce pour faire de pareils festins qu'on va dans les cavernes et en haute montagne ?

Je comprends à présent ce qu'il nous a enseigné naguère : Louée soit une modeste pauvreté !⁵¹ – et pourquoi il veut supprimer les mendiants. »

– « Ne te fâche pas, lui répondit Zarathoustra, fais comme moi. Tiens-t'en à tes habitudes, mon cher. Broie tes grains, bois ton eau, fais l'éloge de ta cuisine, pourvu qu'elle te mette en joie.

Je ne veux faire la loi qu'aux miens, je ne suis pas une loi pour tous. Mais ceux qui sont de mon espèce doivent avoir les os solides et le pied léger.

Il faut qu'ils soient toujours dispos pour la guerre et pour les festins – ni mélancoliques ni songe-creux, prêts à l'effort le plus pénible comme à une fête, intacts et sains.

Tout ce qu'il y a de meilleur nous appartient, à moi et aux miens ; et si on ne nous le donne pas, nous le prenons : la meilleure chère, le ciel le plus pur, les pensées les plus fortes, les plus belles femmes. »

Ainsi parlait Zarathoustra – mais le Roi de droite répliqua : « C'est étrange ! A-t-on jamais entendu choses aussi raisonnables sortir de la bouche d'un sage ?

Et en vérité ce qu'il y a de plus étrange chez un sage, c'est qu'il soit raisonnable et ne soit pas un âne. »

Ainsi parlait le Roi de droite surpris. Mais l'âne ponctua ce discours d'un I-A⁵² mécontent. Ce n'était toutefois que le début de ce long repas que les chroniques appellent la Cène. Et à ce repas il ne fut question que de *l'Homme supérieur*.

¹ Cf. « Prologue », § 5, p. 52. L'antithèse zarathoustrienne du « bonheur » est la « joie » : « *Que veut l'homme ?* Réponse : le bonheur (on n'osait pas dire la “puissance” : c'eût été *immoral*) ; – par conséquent, il y a dans toute action de l'homme une intention d'atteindre par elle le bonheur. En deuxième lieu : si l'homme n'atteint pas effectivement le bonheur, à quoi cela tient-il ? Aux méprises qu'il commet en ce qui concerne les moyens. – *Quel est infailliblement le moyen pour arriver au bonheur ?* Réponse : la vertu. – Pourquoi la vertu ? – Parce qu'elle est la sagesse la plus haute et parce que la sagesse rend impossible la faute qui consiste à se tromper dans les moyens ; en tant que

raison la vertu est le chemin du bonheur. La dialectique est l'occupation continuelle de la vertu, parce qu'elle exclut tout trouble de l'intellect, toutes les passions.

De fait, l'homme ne veut pas le "bonheur". La joie est un sentiment de puissance : lorsque l'on exclut les passions, on exclut les conditions qui provoquent au plus haut degré le sentiment de puissance, par conséquent la joie. La sagesse la plus haute est un état froid et clair qui est loin de provoquer ce sentiment de bonheur qu'apporte avec elle toute espèce d'ivresse... » (VP1 238, *op. cit.*, p. 262 ; VP2 434 ; CM XIV 14 (129)). – Comparer avec *supra*, III^e partie, « De la béatitude involontaire », p. 213, note 203.

2 Si le bonheur est une valeur de notre civilisation, « l'œuvre » est comme le « domaine de définition » de la joie : « Qu'est-ce qui serait plus chèrement payé sur terre que ce que nous recherchons précisément de toutes nos forces – l'humanisation, l'"amélioration", la "civilisation" croissante de l'homme ? Rien ne serait plus coûteux que la vertu : car à la fin, grâce à elle, on transformerait la terre en hôpital : et "chacun infirmier de chacun" serait le dernier mot de la sagesse. Certes : on aurait aussi cette "paix sur la terre" tant convoitée ! Mais tout aussi peu de "plaisir les uns aux autres" ! Aussi peu de beauté, d'exubérance, de risque, de danger ! Aussi peu d'"œuvres" pour lesquelles il vaille encore la peine de vivre sur terre ! Hélas ! et plus du tout d'"actions" ! Toutes les grandes œuvres et les grandes actions qui ont survécu et n'ont pas été balayées par les vagues du temps – n'étaient-elles pas toutes, dans l'acception la plus profonde, de grandes immoralités ?... » (VP2 395 ; CM XII 4 (7), p. 182-183).

3 Matthieu, 4, 18-19 : « Comme <Jésus> marchait le long de la mer de Galilée, il vit deux frères [...] qui jetaient un filet dans la mer ; car ils étaient pêcheurs. Il leur dit : Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. »

4 Jeu de mots intraduisible : *Gründling*, « goujon » ; *Abgrund*, « abîme », « profondeur » (note de Geneviève Bianquis).

5 Cf. Pindare, *Deuxième Pythique* : « Sois tel que tu as appris à te connaître » (vers 72). – On peut rapporter ce paragraphe au *Gai Savoir*, IV, § 335 : « Prononcer des jugements au nom de la morale doit enfin répugner à notre bon goût ! Laissons ce bavardage à ceux qui n'ont rien à faire d'autre qu'à traîner un peu plus loin le passé à travers le temps, à ceux qui jamais ne deviennent eux-mêmes le présent, – donc au plus grand nombre ! Quant à nous autres, nous voulons devenir ceux que nous sommes – les nouveaux, les uniques, les incomparables, ceux-qui-se-font eux-mêmes la loi, ceux-qui-se-crésent-eux-mêmes ! Et dans ce but, il nous faut devenir les meilleurs disciples, les meilleurs inventeurs de tout ce qui est conforme à la loi et à la nécessité dans le monde : il nous faut être des physiciens pour pouvoir être dans ce sens-là des créateurs – alors que jusqu'à maintenant toutes les appréciations de valeurs, tous les idéaux se basaient sur *L'ignorance* même de la physique ou étaient en *contradiction* avec elle. Et c'est pourquoi : Vive la physique ! Et davantage encore ce qui nous contraint d'y venir – notre probité ! » (*op. cit.*, p. 214).

6 « Hazar » est la translittération de l'arabe *āz-zāhr*, « dé » ou « jeu de dés ». On retrouve le mot dans le grec moderne, ζάρι ou ζάρια.

7 Mille ans sont une séquence symbolique récurrente dans notre culture. C'est le cycle de la « renaissance » des âmes chez Platon (*Phèdre*, 249-a sq.), ou encore le temps qu'il faut pour calmer le Diable ou Satan (Apocalypse de Jean, 20, 2).

8 Sur la signification de ce « cri de détresse », cf. *infra*, IV^e partie, « Le plus hideux des hommes », p. 321, note 334.

9 Cf. *supra*, IV^e partie, « L'offrande de miel », p. 293, note 310.

10 L'alchimie propre à la société et aux mœurs est dévoilée dans *La Généalogie de la morale*, II^e dissertation, § 2 :

« L'énorme travail de ce que j'ai appelé "la moralité des mœurs" – le véritable travail de l'homme sur lui-même pendant la plus longue période de l'espèce humaine, tout son travail *préhistorique* trouve ici son sens, sa grande justification, quelles que soient d'ailleurs la dureté, la tyrannie,

l'hébétude et l'idiotie qui lui sont propres : la moralité des mœurs et la camisole de force sociale ont rendu l'homme vraiment calculable. Mais si nous nous plaçons à la fin de ce très long processus, là où l'arbre porte ses fruits, où la société et sa moralité des mœurs produisent enfin au jour ce dont elles n'étaient que les moyens, nous trouvons le fruit le plus mûr de l'arbre, l'*individu souverain*, celui qui n'est semblable qu'à lui-même, qui s'est affranchi de la moralité des mœurs, l'individu autonome et supramoral (car "autonome" et "moral" s'excluent), bref l'homme qui a sa volonté propre, indépendante et durable, l'homme qui *peut promettre* – et une conscience fière vibre dans tous ses muscles, c'est la conscience de tout ce qu'il a fini par conquérir et qui est devenu corps en lui, conscience véritable de sa puissance et de sa liberté, sentiment de l'accomplissement de l'homme » (*op. cit.*, p. 252-253). – L'homme « libre » n'est pas zarathoustrien, il est un être « métaphysique ».

[11](#) Distinguer de la « nouvelle noblesse » ; *supra*, III^e partie, « Des tables anciennes et nouvelles », § 11 et § 12, p. 255-256.

[12](#) Nietzsche atteint une comparable « profondeur » dans un Fragment de juin-juillet 1885, CM XI 36 (3), p. 282 ; ainsi que dans *Par-delà bien et mal*, § 264, et dans un registre à peine plus élevé.

On laissera au lecteur courageux et travailleur le soin de s'y reporter. – Cf. également *infra*, IV^e partie, « De l'homme supérieur », § 1, p. 345.

[13](#) Cf. *supra*, III^e partie, « De passer son chemin », p. 228, note 224.

[14](#) Cf. *infra*, note 386.

[15](#) Tout le chapitre 17 de l'Apocalypse de Jean, consacré à la chute de Babylone, utilise cette métaphore de la prostituée.

[16](#) Référence possible à Caligula, dont Suétone raconte qu'il « projeta même de [...] faire consul » son cheval Incitatus (*Vie de Caligula*, chap. LV).

[17](#) La critique de la « connaissance scientifique » n'est qu'un mode de la critique des valeurs. « Vrai » et « faux » sont aussi artificiellement produits par le besoin que « bien » et « mal », et ne sont donc jamais que des effets, et non pas des causes fondées sur une logique de l'être. Ainsi ce propos laconique : « *Qu'est-ce que la vérité ? (inertia, l'hypothèse d'où l'on tire satisfaction, moindre consommation de force intellectuelle)* » (CM XII 2 (126), p. 129). – D'une façon plus générale, la généalogie appliquée au savoir tend à mettre au jour les présupposés de « la vision scientifique du monde » : « La vision scientifique du monde : critique du besoin psychologique de science. La volonté-de-rendre-compréhensible ; la volonté-de-rendre-pratique, utile, exploitable – : dans quelle mesure elle est anti-esthétique. Seule valeur, ce qui peut être dénombré et calculé. Dans quelle mesure un type d'hommes moyens veut obtenir ainsi la prépondérance. Terrible, lorsque l'histoire elle-même est l'objet d'une telle mainmise – royaume du supérieur, du juge. Quels instincts il sublime ! » (CM XII 7 (3), p. 255). – Articuler également la critique de la connaissance scientifique à celle de l'idée de cause, formulée notamment dans *La Volonté de puissance* (VP1 298, p. 340 sq. ; VP2 551 ; CM XIV 14 (98)), afin d'éclairer le caractère « glissant » de la « vérité ».

[18](#) Cf. *supra*, II^e partie, « Des poètes », in fine, p. 176.

[19](#) Cf. *supra*, II^e partie, « De la prudence avec les hommes », p. 190.

[20](#) Allusion à « La grenouille qui éclate et le bœuf » de Phèdre, modèle de La Fontaine.

[21](#) Comme l'expression française, l'expression allemande *Auszer Dienst* est apposée sur les machines en panne !

[22](#) La « mort de Dieu » n'est certainement pas une pure et simple « libération », mais constitue comme l'effondrement d'un édifice dont les différents niveaux se tiennent et sont dépendants les uns des autres :

« *Ce qu'il en est de notre gaieté.* – Le plus grand récent événement – à savoir que "Dieu est mort", que la croyance au Dieu chrétien est tombée en discredite – commence dès maintenant à étendre son ombre sur l'Europe. Aux quelques rares, tout au moins, doués d'une *suspicion* assez pénétrante, d'un regard assez subtil pour ce spectacle, il semble en effet que quelque soleil vienne de décliner, que

quelque vieille, profonde confiance se soit retournée en doute : à ceux-là notre vieux monde doit paraître de jour en jour plus crépusculaire, plus méfiant, plus étranger, “plus vieux”. Mais sous le rapport essentiel on peut dire : l'événement en soi est beaucoup trop considérable, trop lointain, trop au-delà de la faculté conceptuelle du grand nombre pour que l'on puisse prétendre que la nouvelle en soit déjà parvenue, bien moins encore, que d'aucuns se rendent compte de ce qui s'est réellement passé, comme de tout ce qui doit désormais s'effondrer, une fois ruinée cette croyance, pour avoir été fondée sur elle, et pour ainsi dire, enchevêtrée en elle : par exemple notre morale européenne dans sa totalité. Cette longue et féconde succession de ruptures, de destructions, de déclin, de bouleversements, qu'il faut prévoir désormais : qui donc aujourd'hui la devinerait avec assez de certitude pour figurer comme le maître, l'annonciateur de cette formidable logique de terreurs, le prophète d'un obscurcissement, d'une éclipse de soleil comme jamais il ne s'en produisit en ce monde ?... Même nous autres devineurs d'énigmes, nous autres devineurs-nés qui en quelque sorte vivons en attente sur les montagnes, placés entre *aujourd'hui* et *demain*, et comme tendus par la contradiction entre aujourd'hui et demain, nous autres prémices, nous autres progénitures prématurées du siècle à venir, qui dès maintenant devrions être capables de discerner les ombres sur le point de recouvrir l'Europe : d'où vient que même nous autres, nous envisagions la montée de cet obscurcissement sans en être vraiment affectés, et surtout sans souci ni crainte pour nous-mêmes ? Subirions-nous trop fortement peut-être l'effet des conséquences immédiates de l'événement – conséquences immédiates qui pour *nous autres* ne sont, contrairement à ce que l'on pourrait peut-être en attendre, nullement affligeantes ni assombrissantes, mais bien plutôt comme une lumière, une félicité, un soulagement, un également, un réconfort, une aurore d'une nouvelle sorte qui ne se décrit que difficilement... En effet, nous autres philosophes, nous autres “esprits libres”, à la nouvelle que le “vieux dieu est mort”, nous nous sentons comme touchés par les rayons d'une nouvelle aurore : notre *cœur*, à cette nouvelle, débord de reconnaissance, d'étonnement, de pressentiment, d'attente – voici l'horizon à nouveau dégagé, encore qu'il ne soit point clair, voici nos vaisseaux libres de reprendre leur course, de reprendre leur course à tout risque, voici permise à nouveau toute audace de la connaissance, et la mer, notre mer, la voici à nouveau ouverte, peut-être n'y eût-il jamais “mer” semblablement “ouverte” » (*Le Gai Savoir*, *op. cit.*, livre V, § 343, p. 225-226). – Cf. également *infra*, IV^e partie, p. 321, note 335.

²³ Cf. la critique du « dogme de l'immaculée conception » dans *L'Antéchrist*, *op. cit.*, § 34, in fine, p. 85.

²⁴ Cf. *supra*, III^e partie, « Le voyageur », p. 204, note 194.

²⁵ Le thème de la dégénérescence des dieux et notamment du dieu judéo-chrétien est récurrent dans l'œuvre de Nietzsche ; il est développé dans *L'Antéchrist*, *op. cit.*, aux § 16-18, p. 59-62.

²⁶ Sur le rapport entre folie et mort de Dieu, cf. « Prologue », § 2, p. 46.

²⁷ Le « cri de détresse » du « plus hideux des hommes » est ainsi la dernière « tentation » de Zarathoustra. Cf. *Ecce Homo*, « Pourquoi je suis si sage », § 4 : « Je compte le dépassement de la pitié au nombre des vertus nobles : sous le titre “Tentation de Zarathoustra”, j'ai imaginé le cas où lui parvient un grand cri de détresse, où la pitié veut l'attaquer par surprise comme un dernier péché, veut le détourner *de lui-même*. En cette occurrence rester maître, préserver la *hauteur* de sa tâche pure des compulsions beaucoup plus basses et plus myopes qui sont à l'œuvre dans les actions prétendues désintéressées, c'est l'épreuve, la dernière épreuve peut-être qu'un Zarathoustra doit passer – la vraie *démonstration* de force » (*op. cit.*, p. 62).

²⁸ La mort de Dieu ne peut pas si aisément être interprétée comme un acte de « tragique liberté », mais doit aussi apparaître comme un effet du ressentiment dont l'idée même de Dieu a pu se nourrir. – Sur l'esprit de vengeance, cf. *supra*, II^e partie, « De la rédemption », p. 187, note 174.

²⁹ « La laideur équivaut à la *décadence d'un type* ; quand il y a contradiction et coordination insuffisante des aspirations intérieures, il faut en conclure qu'il y a diminution des forces

organisatrices, de “volonté” au point de vue psychologique » (VP1 359, p. 404 ; VP2 800 ; CM XIV 14 (117)).

³⁰ Jeu de mots intraduisible sur *Erfolg*, « succès » ; *verfolgen*, « poursuivre » ; *folgen*, « suivre » (note de Geneviève Bianquis).

³¹ L'allemand est plus sévère : *diese kleine Leute*, ce sont ces « petites gens », ces « braves bougres » qu'on peut moquer sans trop de risque (cf. *Aurore*, § 389).

³² Paroles du Christ dans Jean, 14, 6 : « Je suis le chemin, la vérité, la vie. »

³³ Le thème nietzschéen de la pudeur (*Scham*) ou de son absence est un peu alambiqué, mais non pas indémêlable. Il faut l'articuler à la question de la morale chrétienne : « la morale chrétienne vaut-elle quelque chose, ou bien est-elle une honte et une profanation, malgré tout le caractère sacré que revêt son art de séduction ? » (VP1 162, p. 178 ; VP2 251 ; CM XIV 15 (19)). – La réponse est que sous la figure de l'homme bon par exemple, la morale chrétienne est « judiciaire », mais non point, au sens strict, « pratique » ou « efficiente » :

« *L'instinct de conservation de l'homme bon*, qui sacrifie, à lui-même, l'avenir de l'humanité : au fond la *politique* lui répugne déjà, – toute perspective *plus large*, – toute recherche, toute aventure, toute inquiétude. Il *nie* les buts, les tâches où il n'est pas le premier à entrer en ligne de compte. Il est *impertinent* et *immodeste* dans son type “supérieur” et veut non seulement se mêler du tout, mais encore *juger*. Il se sent supérieur à ceux qui ont des “faiblesses” » (VP1, Plan d'automne 1888, *op. cit.*, p. 531, CM XIV 23 (4)). – Or : « Il faut être très immoral pour *faire la morale par l'action* – les moyens des moralistes sont les moyens les plus affreux qui aient jamais été maniés ; qui n'a pas le courage de l'immoralité de l'action peut donner n'importe quoi d'autre, il ne peut donner un bon moraliste » (VP2 397 ; CM XIV 15 (72) 1, p. 211).

Donc : « Les chrétiens n'ont jamais pratiqué les actes que Jésus leur avait prescrits, et l'impudente fable de la “justification par la foi” et de la signification supérieure et unique de celle-ci n'est que la conséquence du manque de courage et de volonté que l'Église met à revendiquer les *œuvres* que Jésus demandait » (VP1 147, *op. cit.*, p. 163 ; VP2 191 ; CM XIII 11 (243)).

Pour résumer la chose, ce qui est honteux, c'est que le honteux (le contempteur du corps) soit sans honte dans l'exhibition de sa lâcheté, de sa honte devant la vie et ses exigences » ; et, ajoute Nietzsche : « Je n'aime pas cette espèce de lâcheté à l'égard de son propre acte ; il ne faut pas s'abandonner soi-même sous le coup d'une honte ou d'une affliction inattendue » (VP1 94, p. 118-119 ; VP2 235 ; CM XIII 10 (108)).

³⁴ Cf. *supra*, « Prologue », § 3, p. 49, note 8.

³⁵ La vache (*Kuh*) est l'animal grégaire par excellence, habitant « Bourg-en-Vache » (*Kuhdorf*) ; cf. aussi *supra*, I^{re} partie, « Des trois métamorphoses », p. 65, note 24.

³⁶ Le sermon sur la montagne de Jésus est rapporté par Matthieu, 5-7, et par Luc 6, 20-49.

³⁷ Cf. *supra*, III^e partie, « Des renégats », p. 232, note 228.

³⁸ Matthieu, 16, 26 : « Et que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme ? »

³⁹ Saint François d'Assise.

⁴⁰ Luc, 6,20 : « Heureux vous qui êtes pauvres, car le royaume de Dieu est à vous ! / Heureux vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés. »

⁴¹ Jean, 18,36 : « Mon royaume n'est pas de ce monde, répondit Jésus. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour moi afin que je ne fusse pas livré aux Juifs : Mais, maintenant, mon royaume n'est point d'ici-bas. »

⁴² Toutes choses égales, le langage étant producteur d'idoles. Cf. *supra*, III^e partie, « Le convalescent », § 2, p. 271, note 297.

⁴³ Jeu de mots intraduisible : *Heim*, « patrie, foyer » ; *suchen*, « chercher » ; *Heimsuchung*, « épreuve, affliction » (note de Geneviève Bianquis).

[44](#) Subversion de ce propos du Christ, rapporté par Luc, 10, 42 : « Une seule chose est nécessaire. »

[45](#) Genèse, 2, 3 : « Dieu bénit le septième jour et il le sanctifia, parce que, en ce jour-là, il se reposa de toute son œuvre, qu'il avait créée en la faisant. »

[46](#) Matthieu, 27, 50-52 : « Jésus poussa de nouveau un grand cri et rendit l'esprit. / Et voici, le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent, les sépulchres s'ouvrirent, et plusieurs corps des saints qui étaient morts ressuscitèrent. »

[47](#) « *L'espérance* violente est un stimulant de la vie bien plus grand que n'importe quel bonheur particulier qui se produit effectivement » (*L'Antéchrist*, op. cit., § 23, p. 68). – Il faut cependant distinguer deux figures antithétiques de l'espérance : celle des chrétiens, qui se maintient comme telle parce qu'elle est « une espérance de l'au-delà », à laquelle on ne peut « opposer aucune réalité » (*ibid.*) ; et celle des Grecs qui « la considéraient comme aveugle et perfide » (*Aurore*, I, § 38). – Le contrepoint zarathoustrien, en guise de « troisième voie » : l'acceptation triomphante du maintenant.

[48](#) Cette « guerre » est l'instrument de la « grande politique » nietzschéenne : « *La grande politique*. —J'apporte la guerre. *Pas* entre peuples : je ne trouve pas de mots pour exprimer le mépris que m'inspire l'abominable politique d'intérêts des dynasties européennes, qui, de l'exaspération des égoïsmes et des vanités antagonistes des peuples, fait un principe, et presque un devoir. *Pas* entre les classes. Car nous n'avons pas de classes supérieures, et, par conséquent, pas d'inférieures... [...].

J'apporte la guerre, une guerre coupant droit au milieu de tous les absurdes hasards que sont peuple, classe, race, métier, éducation, culture : une guerre comme entre montée et déclin, entre vouloir-vivre et *désir de se venger* de la vie, entre sincérité et sournoise dissimulation... Si toutes les “classes supérieures” prennent parti pour le mensonge, elles ne l'ont pas librement choisi – elles ne peuvent faire autrement : on n'est pas libre de tenir à distance les mauvais instincts » (CM XIV 25 (1), p. 377).

[49](#) Cf. *supra*, IV^e partie, « Midi », p. 334.

[50](#) Subversion de la parole du Christ au Tentateur : « Il est écrit : L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Matthieu, 4, 4).

[51](#) Cf. *supra*, I^e partie, « La nouvelle idole », p. 90.

[52](#) Cf. *infra*, IV^e partie, « Le réveil », § 2, p. 332, note 386.

DE L'HOMME SUPÉRIEUR

1

La première fois que je suis allé chez les hommes, j'ai commis la sottise que commettent tous les solitaires, la grande sottise d'aller m'installer sur la place publique.

M'adressant à tous, je ne m'adressais à personne. Mais le soir j'eus pour compagnons des saltimbanques et des cadavres ; et peu s'en fallut que je ne fusse moi-même un cadavre¹.

Mais au matin suivant je vis briller une certitude nouvelle ; j'appris à dire : « Que m'importent la place publique et la populace et le tapage forain et les longues oreilles de la populace !

Hommes supérieurs, apprenez de moi cette vérité : sur la place personne ne croit aux Hommes supérieurs. Et si vous voulez parler sur la place publique, faites-le ; mais la populace dira en clignant de l'œil : « Nous sommes tous égaux². »

Hommes supérieurs – ainsi parle la populace en clignant de l'œil – il n'y a pas d'Hommes supérieurs, nous sommes tous égaux. L'Homme n'est jamais qu'un homme – devant Dieu nous sommes tous égaux. »

Devant Dieu ! Mais ce Dieu est mort. Mais nous refusons d'être égaux devant la populace. Hommes supérieurs, tenez-vous loin de la place publique.

2

Devant Dieu ! Mais ce Dieu est mort ! Hommes supérieurs, ce Dieu était votre pire danger.

C'est depuis qu'il gît au sépulcre que vous êtes ressuscités. C'est maintenant enfin que va luire le grand Midi, que l'Homme supérieur va être – le maître.

Comprenez-vous cette parole, ô mes frères ? Vous êtes épouvantés, votre cœur a le vertige ? Vous voyez s'ouvrir un abîme ? Entendez-vous l'abolement du chien d'enfer ?

Allons, courage ! Hommes supérieurs. C'est à présent que la montagne de l'avenir humain va accoucher. Dieu est mort. Mais *nous*, nous voulons à présent que le Surhumain vive.

3

Les plus soucieux demandent aujourd'hui : Comment faire pour conserver l'homme ? Mais Zarathoustra est le premier et le seul à demander : Comment faire pour *surmonter* l'homme ?

C'est le Surhumain qui me tient au cœur. *Lui* est mon premier, mon unique souci, lui et *non* l'homme, ni le prochain, ni le plus pauvre, ni le plus souffrant, ni le meilleur.

O mes frères, ce que je puis aimer chez l'homme, c'est qu'il est à la fois transition et perdition. Vous aussi vous avez en vous bien des choses qui m'inspirent tendresse et espoir.

Vous fûtes méprisants, Hommes supérieurs ; cela me donne espoir. Les plus méprisants sont aussi les plus respectueux.

Vous avez désespéré : c'est très respectable. Car vous n'avez pas appris à vous résigner, vous avez ignoré les prudences mesquines.

Aujourd'hui les petites gens sont les maîtres, tous prêchent la résignation, l'accommodation, et la prudence et le labeur, et les ménagements, et tout le long *et cætera* des menues vertus.

Les hommes efféminés, les fils d'esclaves et surtout la populace métissée, *tout cela* veut à présent prendre en main le destin humain – ô dégoût, dégoût, dégoût !

Voilà ce qui cherche et s'enquiert sans se lasser : Comment conserver l'homme le plus longtemps, le mieux possible, avec le plus d'agrément ? Ils sont ainsi les maîtres de l'heure³.

Il faudra mater ces maîtres de l'heure, ces petites gens, ô mes frères. Ils sont pour le Surhumain le pire des dangers.

Surmontez, je vous en prie, Hommes supérieurs, ces petites vertus, ces petites astuces, ces scrupules gros comme un grain de sable, ce fourmillement de fourmis, cette misérable satisfaction de soi, ce « bonheur du plus grand nombre ».

Et désespérez plutôt que de vous rendre. Car en vérité je vous aime parce que vous ne savez pas vivre au temps où nous sommes, Hommes supérieurs. C'est pourquoi vous êtes ceux qui vivez, *vous* – le mieux.

4

Avez-vous du courage⁴, ô mes frères ? Etes-vous hardis ? *Non pas* un courage devant témoins, mais un courage de solitaire ou d'aigle qui n'a plus même Dieu pour témoin ?

Les âmes froides, les mulets, les aveugles, les ivrognes n'ont pas ce que j'appelle du courage. Celui qui a du courage, c'est celui qui connaît la peur, mais qui *dompte* la peur, qui voit l'abîme, mais qui en est *fier*.

Quiconque voit l'abîme, mais d'un œil d'aigle, quiconque *étreint* l'abîme, mais dans des serres d'aigle, celui-là a du courage.

5

« L'homme est méchant » – c'est ce que m'ont dit pour me consoler les sages les plus éminents. Hélas ! que n'est-ce vrai de nos jours ! Car chez l'homme le mal est encore la meilleure énergie.

« Il faut que l'homme devienne à la fois meilleur et pire » – c'est ma doctrine. Le pire mal est indispensable au plus grand bien du Surhumain.

Bon pour ce prédicateur des humbles⁵ d'avoir souffert et porté sa part du péché des hommes ! Pour moi le grand péché fait ma joie, c'est mon meilleur *réconfort*.

Mais ceci n'est pas destiné aux longues oreilles. Toutes les paroles ne sont pas à leur place dans toutes les bouches. Il s'agit ici de choses délicates et lointaines, rien que puissent saisir les sabots des moutons.

6

Hommes supérieurs, pensez-vous que je sois là pour réparer ce que vous avez mal fait ?

Ou pour préparer une couche plus moelleuse à vos douleurs ? Ou pour vous indiquer des sentiers plus aisés, à vous les inquiets, les errants, les égarés en haute montagne ?

Non, non, trois fois non ! Un nombre croissant d'entre vous périra, car il faut que la vie vous devienne de plus en plus dure et pénible. C'est ainsi seulement –

– c'est ainsi seulement que l'homme grandit, atteint les hauteurs où la foudre le frappe et le brise : quand il est monté assez haut pour rencontrer l'éclair.

Ma pensée, mon désir s'attachent au petit nombre, aux choses lointaines et de longue portée. Que m'importe votre petite détresse multiple et brève ?

Vous ne souffrez pas encore assez à mon gré. Car vous souffrez de vous-mêmes, ce n'est pas encore de l'*homme* que vous souffrez. Si vous parliez autrement, vous mentiriez. Aucun de vous ne souffre de ce dont *moi* je souffre⁶.

7

Il ne me suffit pas qu'on ait rendu la foudre inoffensive. Je ne cherche point à la dévier, je veux lui apprendre à travailler pour *moi*.

Depuis longtemps ma sagesse s'amasse comme un nuage, de plus en plus sombre et silencieuse. C'est ainsi que fait toute sagesse qui doit un jour enfanter la *foudre*.

Je ne veux pas être une *lumière* pour ces hommes d'aujourd'hui, ni qu'ils me prennent pour une lumière. *Ceux-là* – je veux les aveugler ! Eclair de ma sagesse, crève-leur les yeux !

8

Gardez-vous de vouloir ce qui est au-dessus de vos forces. Il y a une fausseté pernicieuse chez ceux qui veulent ce qui est au-dessus de leurs forces.

Surtout s'ils veulent de grandes choses. Car ils éveillent la méfiance envers les grandes choses, ces rusés faux-monnayeurs, ces comédiens subtils, jusqu'au jour où ils se travestissent même à leurs propres yeux, avec leurs regards louches, leur bois vermoulu passé au vernis, drapé de grands mots, leurs vertus de parade, leurs œuvres frelatées, leur clinquant.

Soyez sur vos gardes, Hommes supérieurs. Il n'est rien qui me semble aujourd'hui plus précieux ni plus rare que la probité⁷.

L'heure présente n'est-elle pas l'heure de la populace ? Or la populace ignore ce qui est grand ou petit, droit ou honnête ; elle est retorse avec innocence, elle ment toujours.

9

Soyez prudents surtout, Hommes supérieurs, hommes vaillants, cœurs vaillants, cœurs sincères ! Et tenez vos raisons secrètes. Car l'heure présente

est celle de la populace.

Ce que la populace a appris à croire sans raison, comment pourrait-on le détruire par des raisons⁸ ?

Et sur la place publique, c'est par gestes que l'on persuade les gens. Mais la populace se méfie des raisons.

Et si parfois la vérité triomphe, demandez-vous avec une juste méfiance : « Quelle est l'erreur robuste qui a combattu pour elle ? »

Gardez-vous aussi des savants ! Ils vous haïssent, car ils sont inféconds ! Ils ont les yeux froids et secs, les oiseaux leur semblent tous déplumés.

D'aucuns se vantent de ne point mentir, mais il s'en faut que l'impuissance à mentir soit l'amour de la vérité. Méfiez-vous !

Il s'en faut que l'absence de fièvre soit la lucidité de la Connaissance. Je ne crois pas aux esprits refroidis. Quiconque ne sait mentir ignore ce qu'est la vérité.

10

Voulez-vous monter là-haut ? Servez-vous de vos propres jambes. Ne vous faites pas *porter* sur la hauteur, ne montez pas porté sur le dos ni sur la tête d'autrui.

Mais toi, tu es monté à cheval ? Et maintenant tu trottes allégrement vers ton but ? C'est bien, mon ami. Mais ton pied-bot t'accompagne, sur ton cheval.

Une fois arrivé à ton but, une fois descendu de cheval, c'est sur ta *cime*, Homme supérieur, – que tu trébucheras.

11

O créateurs, Hommes supérieurs, on ne porte jamais en soi que son propre enfant.

Ne vous laissez pas persuader, endoctriner. Qui donc est *votre* prochain ? Même en agissant « dans l'intérêt du prochain », vous ne créez rien pour lui.

Oubliez donc ce « pour », créateurs. C'est votre vertu qui exige que vous ne fassiez rien « pour », « à cause de », ni « parce que ». Il faut boucher vos oreilles à ces petits mots mensongers.

Agir « pour le prochain », c'est la vertu des petites gens, de ceux qui pensent : « Qui se ressemble s'assemble » et « Une main lave l'autre ». Ils n'ont pas droit à *votre* égoïsme ; ils n'en ont pas la force non plus.

Dans votre égoïsme, ô créateurs, entre la prudence et la prévoyance de la future mère. Ce que nul encore n'a vu de ses yeux, votre fruit, voilà ce que vous devez protéger et ménager et nourrir de tout votre amour.

Où est votre amour, je veux dire en votre enfant, là aussi est toute votre vertu. Votre œuvre, votre vouloir, voilà ce qui est *pour vous* le « prochain ». Ne vous laissez pas suggérer des valeurs fausses.

12

O créateurs, Hommes supérieurs, quiconque va enfanter est malade. Mais quiconque vient d'enfanter est impur⁹.

Demandez aux femmes : on n'enfante pas par plaisir. C'est la douleur qui fait caqueter poules et poètes.

O créateurs, il y a en vous beaucoup d'impureté. C'est parce qu'il vous a fallu enfanter.

Un enfant qui naît, oh ! que d'impureté vient au monde avec lui ! Allez-vous-en à l'écart. Et que celui qui a enfanté lave son âme et la purifie.

13

Ne soyez point vertueux au-delà de vos forces. Et n'exigez de vous-mêmes rien qui passe la vraisemblance¹⁰.

Suivez à la trace les vertus de vos pères. Comment pourriez-vous monter plus haut si le vouloir de vos pères ne s'élève aussi avec vous ?

Celui qui tient à être un précurseur, qu'il prenne garde à ne pas être un épigone. Ce n'est pas dans le domaine où vos pères ont péché que vous pourrez devenir des saints.

Celui dont les pères ont aimé les femmes, les vins forts et la chasse au sanglier, comment pourrait-il exiger de soi la chasteté ?

Ce serait folie ! En vérité, ce sera beaucoup à mes yeux s'il se contente d'être l'époux d'une, ou de deux ou trois femmes.

Et il aurait beau fonder des monastères, et graver sur leur porte ces mots : « le Chemin de la Sainteté », je dirais encore : « A quoi bon ? C'est une nouvelle folie.

Il a fondé pour lui-même une prison et un asile – grand bien lui fasse, mais je n'y crois pas. »

Ce qui grandit dans la solitude, c'est ce que chacun y apporte, y compris la brute interne. C'est pourquoi il faut déconseiller la solitude à beaucoup.

Y a-t-il jamais eu rien de plus immonde sur terre que les saints anachorètes¹¹ ? Autour d'eux ce n'est pas seulement le diable qui se déchaînait, – mais le porc aussi.

14

Craintifs, honteux, empruntés, pareils au tigre qui a manqué son bond, tels je vous ai souvent vus vous en aller à l'écart, Hommes supérieurs. Vous aviez manqué votre *coup*.

Mais qu'importe, ô joueurs de dés ? Vous ne savez pas encore jouer et plaisanter comme il se doit. Ne sommes-nous pas constamment assis à une grande table de jeu et de divertissement¹² ?

Et si vous avez manqué quelque grand coup, est-ce vous-mêmes qui êtes manqués pour autant ? Et si vous êtes manqués, quant à vous, l'homme est-il manqué pour autant ? Et si c'est l'homme qui est manqué – eh bien ! courage, en avant !

15

Plus une chose est rare en son essence, plus rarement elle réussit. Hommes supérieurs, vous tous qui êtes ici, n'êtes-vous pas tous plus ou moins – des ratés ?

Prenez-en votre parti, il n'importe ! Que de possibilités restent ouvertes ! Apprenez à rire de vous-mêmes comme il faut savoir rire.

Est-ce merveille que vous soyez des ratés ou des demi-ratés, vous qui êtes à demi brisés ? Ce qui s'agite et se heurte en vous, n'est-ce pas l'*avenir* de l'homme¹³ ?

Ce que l'homme a de plus lointain, de plus profond, de plus haut – écume et bout dans votre pot.

Quelle merveille, que tant de pots se brisent ! Apprenez à rire de vous-mêmes comme il sied d'en savoir rire. Hommes supérieurs, que de possibilités restent ouvertes !

Et à la vérité, que de choses ont déjà réussi ! Que la terre est riche en menues perfections, en heureuses réussites !

Entourez-vous de menues choses bonnes et parfaites, Hommes supérieurs. Leur maturité dorée guérit le cœur. Ce qui est parfait enseigne l'espérance.

Quel a été jusqu'à présent sur terre le plus grand des péchés ? N'est-ce pas d'avoir dit : Malheur à ceux qui rient¹⁴ !

N'avait-il donc trouvé aucun motif de rire sur cette terre, celui qui a dit cette parole ? C'est qu'il avait mal cherché. Un enfant même y trouve des motifs.

C'est qu'il manquait d'amour – autrement il nous eût aimés aussi, nous les rieurs. Mais il nous haïssait, il se gaussait de nous, il nous promettait les pleurs et les grincements de dents¹⁵.

Faut-il nécessairement maudire tout ce que l'on n'aime pas ? C'est d'un bien mauvais goût, à mon avis. Mais c'est là ce que faisait cet intransigeant. Il était issu de la populace.

Et lui-même n'aimait pas assez – sans quoi il ne se fût point irrité de n'être pas assez aimé. Ce que *veut* tout grand amour, ce n'est pas qu'on l'aime, c'est beaucoup plus.

Ecartez-vous de tous ces intransigeants, c'est une pauvre race malade, une engeance plébéienne ; ils regardent méchamment cette vie, ils ont le mauvais œil pour cette terre.

Ecartez-vous de tous ces intransigeants. Ils ont le pied pesant, le cœur lourd. Comment la terre leur serait-elle légère ?

Les bonnes choses arrivent à leur terme par des voies détournées. Elles font le gros dos comme les chats, elles ronronnent intérieurement, sentant que leur bonheur approche. Toutes les bonnes choses rient.

L'allure de la marche trahit si l'on est sur *sa* voie ; regardez-moi marcher ! Mais quand on approche du but, on danse.

Et en vérité, je n'ai pas été changé en statue, je ne suis pas là figé, obtus, pétrifié, rigide comme une colonne ; j'aime à courir vite.

Et bien qu'il y ait sur terre des marécages et beaucoup d'épaisse tristesse, quand on a le pied léger, on traverse en courant la fange même, et l'on danse comme sur la glace polie.

Elevez vos cœurs, mes frères, levez-les plus haut encore. Et n'oubliez pas les jambes ! Levez aussi la jambe, bons danseurs, et mieux encore, tenez-vous un peu sur la tête !

18

Cette couronne du rieur, cette guirlande de roses, je l'ai moi-même posée sur ma tête ; j'ai moi-même proclamé que mon rire était saint. Je n'ai pas trouvé d'autre homme assez fort pour faire cela de nos jours.

Moi, Zarathoustra, le danseur, Zarathoustra le léger, qui bat des ailes, prêt à l'essor, complice de tous les oiseaux, alerte et dispos, dans son insouciance bienheureuse, moi, Zarathoustra le prophète, Zarathoustra le rieur prophétique, ni impatient ni intransigeant, ami des bonds et des écarts, j'ai moi-même posé sur ma tête cette couronne.

19

Elevez vos cœurs, mes frères, levez-les haut, plus haut encore ! Et surtout n'oubliez pas les jambes ! Levez la jambe aussi, bons danseurs, et, ce qui vaudra mieux, tenez-vous un peu sur la tête.

Il y a, même dans le bonheur, de lourdes brutes, il y a des pieds-bots de naissance. Ils font de bizarres efforts, tel un éléphant qui s'efforce de se tenir sur la tête.

Mais mieux vaut être fou de bonheur que fou de malheur, mieux vaut danser lourdement que de marcher en boitant. Apprenez donc ce que m'enseigne ma sagesse : la pire des choses a au moins deux bons côtés.

La pire des choses a deux bonnes jambes pour danser dessus ; apprenez donc vous-mêmes, Hommes supérieurs, à vous tenir sur vos jambes.

Oubliez les ampoules de la mélancolie et de la tristesse populacière ! Oh ! que je les trouve tristes, ces bouffons de la populace ! Car le présent appartient à la populace¹⁶.

20

Imitez le vent qui s'élance hors des cavernes de la montagne. Il veut danser au son de son propre chalumeau, les mers frémissent et bondissent sous ses pas.

Loué soit l'esprit qui donne des ailes aux ânes, qui trait les lionnes, le bon génie indomptable qui vient comme l'ouragan souffler sur tout présent, sur toute populace, –

– l'ennemi des têtes de chardons et des coupeurs de cheveux en quatre, de toutes les feuilles mortes et de toutes les herbes flétries, loué soit cet ouragan farouche et libre et bon, qui danse au-dessus des marécages et des mélancolies, comme sur autant de prairies !

On le nomme l'ennemi des phtisiques plébéiens et de tous les produits tristes et mal venus : loué soit cet esprit de tous les libres esprits, l'ouragan rieur qui souffle de la poussière dans les yeux de tous les pessimistes, de tous les purulents !

Votre pire défaut, Hommes supérieurs, c'est que vous ne savez pas danser comme il faut danser : jusqu'au-delà de vous-mêmes. Qu'importe que vous n'ayez pas réussi !

Que de possibilités restent ouvertes ! *Apprenez* donc à rire au-delà de vous-mêmes. Elevez vos cœurs, bons danseurs, levez-les bien haut, plus haut encore ! Et n'oubliez pas non plus le bon rire !

Cette couronne du rieur, cette guirlande de roses, c'est à vous que je la lance, frères ! J'ai proclamé que le rire est sacré : Hommes supérieurs, *apprenez* donc à rire !

LE CHANT DE LA MÉLANCOLIE

1

Zarathoustra avait prononcé ces discours près de l'entrée de sa caverne ; mais aux derniers mots il se déroba à ses hôtes et s'en alla au-dehors chercher un peu l'air libre.

« O purs arômes qui m'entourez, s'écria-t-il, ô bienheureux silence de ces parages ! Mais où sont mes animaux ? Venez, venez, mon aigle et mon serpent !

Dites-moi, mes animaux, ces Hommes supérieurs, tous tant qu'ils sont, serait-ce qu'ils ne *sentiraient* pas bon ? O purs arômes qui m'environnez ! Je sais, je sens enfin à quel point je vous aime, chers animaux. »

Et Zarathoustra répéta : « Je vous aime, chers animaux¹⁷. » Mais l'aigle et le serpent, entendant ces paroles, se blottirent auprès de lui, levant la tête pour le regarder. Ils étaient ainsi réunis tous trois, sans rien dire, humain et savourant ensemble l'air salubre. Car l'air était meilleur au-dehors qu'auprès des Hommes supérieurs.

Mais à peine Zarathoustra eut-il quitté sa caverne que le vieil Enchanteur se leva, regarda autour de lui d'un air finaud et dit : – « Il est sorti !

Et déjà, Hommes supérieurs – il m'est bien permis à moi aussi de chatouiller votre vanité en vous donnant ce nom flatteur et louangeur – déjà je subis les atteintes de mon mauvais esprit d'imposture et de magie, de mon diable mélancolique,

– qui est l'adversaire irréductible de Zarathoustra – il faut l'en excuser. Il veut à présent vous montrer quelques tours de magie, c'est *son* heure. Je lutte en vain contre ce mauvais esprit.

Vous tous, quels que soient les noms honorables que vous vous donniez – que vous vous nommiez les « libres esprits », ou les « véridiques », ou les « pénitents de l'esprit » ou les « affranchis » ou les « compagnons du grand désir » –

– vous tous qui souffrez comme moi du *grand* dégoût, vous pour qui le Dieu ancien est mort et qui n'avez pas encore de nouveau Dieu couché dans son berceau et dans ses langes¹⁸ – vous tous, mon mauvais esprit, mon diable magicien vous aime.

Je vous connais, Hommes supérieurs, et je le connais aussi – je connais également ce monstre que j'aime malgré moi, Zarathoustra ; il me semble souvent qu'il porte le beau masque d'un saint, il me semble reconnaître en lui le nouveau et singulier travesti dans lequel se complaît mon mauvais esprit, mon diable mélancolique. Si j'aime Zarathoustra, il me semble souvent que c'est à cause de mon esprit mauvais.

Mais déjà le voilà qui m'assaille et me subjugue, cet esprit de mélancolie, ce diable du crépuscule du soir, et en vérité, Hommes supérieurs, ce dont il a envie –

– vous allez ouvrir de grands yeux – ce dont il a envie, c'est de se montrer *nu* à vos yeux – mâle ou femelle, je ne sais encore, mais il approche, il me subjugue – holà ! tenez tous vos sens en alerte !

Le bruit du jour s'éteint, le soir vient pour toute chose, même pour les meilleures ; écoutez et voyez, Hommes supérieurs, quelle sorte de démon mâle ou femelle est ce génie de la mélancolie vespérale. »

Ayant ainsi parlé le vieil Enchanteur regarda malicieusement autour de lui et tendit la main vers sa harpe.

Dans l'air où s'éteint la clarté,
 quand déjà la rosée, baume consolateur,
 tombe doucement sur la terre
 sans qu'on la voie ni qu'on l'entende
 – car la rosée consolatrice
 est chaussée de sandales légères
 comme tous les doux messagers de consolation –
 te souvient-il, ô cœur brûlant, te souvient-il
 de cette soif que tu avais naguère
 de pleurs célestes et de gouttes de rosée,
 lorsque tu haletais consumé, harassé,
 sur des chemins d'herbe jaunie
 où les rayons cruels du soleil vespéral
 te poursuivaient entre les arbres noirs,
 les rayons brûlants, aveuglants, d'un malveillant soleil ?

Amant de la *vérité* ? Toi ? – ils te raillaient ainsi –
 Non pas ! Rien que poète !

Un animal rusé, et rapace, et rampant,
 obligé de mentir,
 obligé de mentir, le sachant, le voulant,
 et toujours avide de proie
 sous ses masques bariolés,
 masqué même à ses propres yeux,
 une proie pour lui-même –
 Ça, l'amant de la vérité ?
 Non, rien que fou, rien que poète !
 Fertile seulement en discours bigarrés,
 hurlant des mots bariolés sous ses masques de fou,
 escaladant des ponts de paroles menteuses
 et des arcs-en-ciel diaprés,
 entre de faux ciels
 et de fausses terres,
 errant, planant au hasard.

Rien que fou ! Rien que poète !

Ça – l'amant de la vérité ?
Ni taciturne ni rigide,
ni froid ni lisse, à l'image
de la statue d'un dieu,
ni dressé à l'entrée des temples
pour veiller sur le seuil d'un dieu.
Non ! Ennemi de ces statues du Vrai,
plus à l'aise dans les déserts que devant les temples,
et comme un chat capricieux,
sautant par toutes les fenêtres,
vlan ! au cœur de tous les hasards,
flairant toutes les forêts vierges,
en reniflant d'envie et de désir.
Et dans toutes les forêts vierges,
tu courais parmi les fauves au pelage bigarré ;
d'une santé insolente, on te voyait courir
haut en couleur, beau comme le péché,
et les babines frémissantes,
heureux de tout railler, infernal, sanguinaire,
ou fondant sur ta proie, ou rampant, à l'affût, –

ou comme l'aigle qui longtemps,
longtemps regarde fixement les abîmes
– dans ses abîmes –
Oh ! comme ses regards s'enfoncent, toujours plus bas,
tournoyant dans les profondeurs
de plus en plus profondes –
Puis
soudain, tout droit,
d'un brusque essor,
il fond sur les agneaux,
piquant droit, affamé,
avide de la chair des agneaux,
ennemi des âmes d'agnelles,
en rage contre qui porte un air moutonnier,
doux yeux d'agneau, toisons bouclées,
grise douceur laineuse des agneaux...

Tels,
pareils à l'aigle, à la panthère,
sont les désirs du poète,
sont *tes* nostalgies aux mille masques,
ô fou ! ô poète !

Quand tu vois l'homme,
qu'il soit dieu ou mouton, qu'importe,
mettre en pièces le dieu dans l'homme
et aussi le mouton dans l'homme,
et *rire* en le déchirant,
c'est là, c'est bien là ton plaisir,
ton bonheur de panthère ou d'aigle,
bonheur de poète et de fou !

Dans l'air où se meurt la clarté,
quand déjà le croissant de lune,
vert entre des rougeurs de pourpre,
glisse jalousement,
adversaire du jour,
fauchant à chaque pas, sournoisement,
les hamacs de roses,
jusqu'à les faire s'abîmer,
s'effondrer pâlis dans la nuit,

tel moi aussi je suis déchu
de ma folie de vérité,
de mon ardent désir du jour,
et las du jour, malade de clarté,
je suis tombé vers les bas-fonds, le soir, les ombres,
brûlé et assoiffé, n'aspirant plus
qu'à *une seule* vérité.
Te souvient-il, cœur embrasé, te souvient-il,
combien alors tu avais soif ?
Las ! Faut-il que je sois banni
de toute vérité :
et rien que fou,

rien que poète !

DE LA SCIENCE¹⁹

Ainsi chantait le magicien ; et comme autant d'oiseaux, tous ceux qui étaient assemblés là se laissaient prendre à leur insu aux rets de sa volupté perfide et mélancolique. Seul le Scrupuleux de l'Esprit ne s'était point laissé capturer ; il arracha vivement la harpe aux mains de l'Enchanteur et s'écria : « De l'air ! Faites entrer de l'air pur ! Faites entrer Zarathoustra ! Tu alourdis et tu empoisonnes l'air de cette caverne, vieil Enchanteur perfide !

Perfide et subtil, tu nous suggères des désirs et des fourrés inconnus. Et malheur à nous quand tes pareils parlent de la *vérité* et s'en réclament !

Malheur aux libres esprits sans méfiance devant des enchanteurs de *pareille* espèce. C'en est fait de leur liberté. Tu les endoctrines et les fais rentrer au cachot.

Vieux démon de la mélancolie, ta plainte est une sorte d'appeau, tu ressembles à ceux qui en chantant les louanges de la chasteté nous inclinent secrètement à la licence. »

Ainsi parla le Scrupuleux. Mais le vieil Enchanteur, jetant les yeux autour de lui, jouissait de sa victoire et ravalait sans effort le dépit que lui causaient les dires du Scrupuleux : « Tais-toi, dit-il à mi-voix, aux bonnes chansons il faut un bon écho ; après de beaux chants il sied de garder longtemps le silence.

C'est ce que font tous ces Hommes supérieurs. Mais toi, tu n'as sans doute pas compris grand-chose à mon chant. Tu n'as guère le sens de la magie. »

– « Tu me flattes, répliqua le Scrupuleux, en me distinguant de ceux-ci. Soit ! Mais que vois-je, vous autres ? Vous voilà de nouveau avec des yeux pleins de regards lubriques !

Ames libres, où est votre liberté ? Vous ressemblez presque, ce me semble, à ceux qui ont longtemps regardé danser nues des filles vicieuses, vos âmes dansent elles aussi.

Vous avez sans doute plus que moi, Hommes supérieurs, ce que l'Enchanteur appelle son mauvais esprit d'imposture et de magie ; nous sommes sans doute différents.

Et en vérité nous avons assez causé et médité ensemble avant que Zarathoustra revînt à sa caverne, pour que je n'ignore pas que nous *sommes*

en effet différents.

Même ce que nous *cherchons* ici sur ces hauteurs est différent. Ce que je cherche, c'est plus de *certitude*, et c'est pour cela que je suis venu trouver Zarathoustra, car il est à tout prendre la tour la mieux fortifiée, le vouloir le plus fort –

– en ces temps où tout vacille, où toute terre tremble. Mais vous, à voir les yeux que vous faites, il me semble presque que vous êtes venus chercher *plus d'incertitude*,

– plus de frisson, plus de danger, plus de tremblement de terre. Il me semble presque, excusez ma présomption, Hommes supérieurs, –

– il me semble que vous devez avoir envie de la vie la plus mauvaise, la plus dangereuse, celle qui me fait à *moi* le plus peur, la vie des bêtes sauvages. Vous rêvez de cavernes, de forêts, de monts escarpés et de véritables dédales de précipices.

Et ceux qui vous plaisent, ce ne sont pas les guides qui vous tireront le mieux *hors* du danger, mais ceux qui vous entraîneront loin de tout sentier, les mauvais guides. Mais bien que vous ayez *réellement* de tels désirs en vous, il me paraît que c'est là chose *impossible*.

La peur est en effet un sentiment héréditaire et profond chez l'homme ; la peur explique tout, le péché originel et la vertu originelle²⁰. C'est de la peur qu'est née ma vertu à *moi*, qui s'appelle le Savoir.

La peur des bêtes sauvages est celle qui a été le plus longtemps inculquée à l'homme, la peur de toutes les bêtes, y compris cette bête sauvage qu'il porte en lui et dont il a peur. C'est ce que Zarathoustra appelle « la brute interne ».

Cette longue et très ancienne peur, enfin affinée, spiritualisée, intellectualisée, c'est, à ce qu'il me semble, ce qu'on appelle : « Science ».

Ainsi parla le Scrupuleux ; mais Zarathoustra, qui venait de rentrer dans la caverne et avait entendu ou deviné la dernière partie de ce discours, lança au Scrupuleux une poignée de roses et se mit à rire de ces « vérités ». « Quoi ? s'écria-t-il, qu'est-ce que je viens d'entendre ? En vérité, tu es fou, ou c'est moi qui le suis ; et ta *vérité*, je vais te la retourner en un clin d'œil et la mettre sens dessus dessous.

La *peur*, en effet, est l'exception chez nous. Mais le courage et l'esprit d'aventure, le goût de l'incertain et des prouesses inédites, le *courage* en un mot me semble résumer toute la préhistoire de l'homme²¹.

Aux animaux les plus sauvages et les plus courageux il a envié et dérobé toutes leurs vertus ; c'est ainsi qu'il est devenu homme.

Ce courage, enfin affiné, spiritualisé, intellectualisé, ce courage d'homme aux ailes d'aigle et à la prudence de serpent, c'est *cela* qu'on appelle de nos jours, à ce qu'il me semble...

– « *Zarathoustra !* » s'écrièrent d'une seule voix tous ceux qui étaient assemblés là, tout en faisant de grands rires ; mais il semblait que la lourde nuée qui pesait sur eux se fût dissipée. L'Enchanteur lui-même riait et dit d'un air fin : « A la bonne heure ! Mon mauvais esprit s'en est allé !

Et ne vous ai-je pas mis moi-même en garde, en vous disant qu'il est un imposteur, un esprit d'imposture et de mensonge ?

Surtout quand il se montre nu. Mais que puis-je, *moi*, contre ses ruses ? Est-ce *moi* qui l'ai fait, qui ai créé le monde ?

Allons ! Retrouvons notre bonne humeur et notre gaieté. Et bien que Zarathoustra ait l'air courroucé, – voyez comme il m'en veut ! –

avant la nuit il aura appris de nouveau à m'aimer et à me louer, il ne peut vivre longtemps sans faire de pareilles folies.

Lui, il aime ses ennemis²². De tous ceux que j'ai vus, aucun ne pratique cet art mieux que lui. Mais en revanche il se venge sur ses amis²³. »

Ainsi parla le vieil Enchanteur, et les Hommes supérieurs l'approuvèrent et Zarathoustra fit le tour de la société, serrant les mains de ses amis avec tendresse et malice, comme s'il avait quelque chose à réparer et à se faire pardonner. Mais comme il arrivait à la porte de la caverne, voici qu'il fut repris de l'envie de respirer l'air pur du dehors et de retrouver ses animaux, et il était sur le point de se faufiler au-dehors.

CHEZ LES FILLES DU DÉSERT

1

Alors le voyageur qui se disait l'Ombre de Zarathoustra lui dit : « Ne t'en va pas ! Reste avec nous²⁴, sans quoi le poids de notre vieille tristesse nous accablerait de nouveau.

Déjà ce vieil Enchanteur nous a régales de ce qu'il a de pire, et regarde donc, ce bon vieux Pape si dévot a des larmes plein les yeux et s'est de nouveau embarqué sur la mer de mélancolie.

Les Rois font encore bonne contenance ; de nous tous ce sont *eux* qui ont le mieux compris la leçon d'aujourd'hui ! Mais s'ils étaient seuls et sans témoins, je parie que recommencerait en eux aussi ce mauvais jeu –

– le mauvais jeu des nuées errantes, des humeurs mélancoliques, des ciels couverts, des soleils escamotés, des vents hurlants de l'automne,

– le mauvais jeu de nos hurlements, de nos cris de détresse. Reste avec nous, ô Zarathoustra ! Il y a ici beaucoup de misère cachée qui voudrait s'exprimer, beaucoup de soir, de nuages et d'air confiné !

Tu nous as nourris de la viande des forts et de préceptes énergiques. Ne permets pas qu'au dessert nous assaillent de nouveau les démons de lâcheté et de mollesse !

Toi seul sais rendre autour de toi l'atmosphère tonique et claire ! Où ai-je jamais trouvé sur terre un air plus salubre que celui qu'on respire dans ta caverne ?

J'ai pourtant vu des pays en grand nombre, mes narines ont appris à déguster l'air et à l'apprécier, mais c'est auprès de toi qu'elles savourent leur plus grand plaisir !

Si ce n'est – si ce n'est – pardonne à un vieux souvenir ! Pardonne à une vieille chanson à boire que j'ai composée chez les Filles du Désert :

– chez elles, en effet, on respirait ce même air pur, lumineux, oriental. C'est là que je me suis senti le plus loin de cette vieille Europe²⁵ nuageuse, humide et mélancolique.

En ce temps-là, j'aimais les filles d'Orient et cet azur que ne ternissent jamais ni nuages ni pensées.

Vous ne sauriez croire avec quelle décence elles demeuraient assises dès qu'elles cessaient leurs danses – profondes, mais sans pensées, comme autant de petits secrets, de mystères enrubannés, de noix que l'on casse au dessert –

étranges et bariolées, en vérité, mais sans nuages : des énigmes qui se laissent deviner : c'est pour l'amour de ces filles que j'ai composé mon psaume d'après-dîner. »

Ainsi parla le Voyageur et l'Ombre, et avant que personne lui eût répondu il s'était déjà emparé de la harpe du vieil Enchanteur, et, les jambes croisées, jetait autour de lui un regard tranquille et sage – mais il aspirait l'air avec lenteur par les narines, d'un air d'inquisition, comme on déguste un air étranger dans des pays nouveaux. Puis poussant une sorte de rugissement il se mit à chanter :

Le Désert gagne : malheur à qui recèle des Déserts !

Ah ! solennel
vraiment solennel,
ce digne exorde ;
d'une solennité tout africaine !
Bien digne d'un lion
ou d'un singe hurleur, d'un moraliste
– mais rien qui vous convienne,
mes délicieuses amies
aux pieds desquelles
pour la première fois il est donné
à un Européen de prendre place
sous les palmiers²⁶. – Sela !

Miracle, en vérité !
Me voici donc assis
près du Désert, et déjà
si loin du Désert !
Nullement dévasté, quant à moi,
mais englouti
par cette oasis minuscule.
Comme elle ouvrait justement en bâillant
sa gueule exquise,
petite gueule parfumée entre toute les gueules,
j'y suis tombé,
roulant jusqu'au fond et plus loin,
pour me retrouver parmi vous,
mes délicieuses amies. – Sela !

Honneur, honneur à la Baleine
si elle sut choyer ainsi son hôte !
Vous saisissez
ma docte allusion²⁷ ?
Honneur à son ventre
s'il était comme celui-ci,

un charmant ventre d'oasis,
mais j'en doute –
il faut vous avouer que j'arrive d'Europe,
et l'Europe est plus soupçonneuse
que toutes les vieilles épouses.
Que Dieu l'amende !
Amen !

Me voici donc
dans cette oasis minuscule,
telle une datte
brune, sucrée, gonflée d'or, et qui rêve
d'une ronde bouche de jeune fille,
et surtout de dents virginales,
glacées, neigeuses et tranchantes ;
c'est de quoi rêvent, en effet,
les cœurs de toutes les dattes brûlantes. – Sela !

Pareil à ces fruits du midi,
et trop pareil à eux,
me voilà donc gisant ici,
environné d'un vol d'insectes minuscules
qui viennent me flairer et se jouer autour de moi,
assailli de mille désirs et de caprices
plus menus encore, plus fous, plus coupables,
assiégé par vous,
chattes muettes et songeuses,
Doudou et Suleïka, –
ensphinxé, si je veux enfermer en *un* mot
beaucoup d'impressions
(Dieu me pardonne
un tel péché contre la langue !)
– me voici donc, humant un air délicieux,
un air de paradis, en vérité,
un air léger, lumineux, strié d'or,
le meilleur air qui soit jamais
chu de la lune.
Fut-ce hasard ?

Fut-ce bravade ?
comme le content les poètes d'autrefois.
Mais moi, douteur, je le révoque
en doute, car j'arrive
d'Europe,
d'une Europe plus soupçonneuse
que toutes les vieilles épouses.
Que Dieu l'amende !
Amen !

Humant cet air exquis,
les narines gonflées en coupes,
sans avenir, sans souvenirs,
charmantes amies, me voici,
contemplant ce palmier
qui, telle une danseuse,
se plie, s'incline et se balance sur ses hanches
– à force de le regarder, on finirait par l'imiter –
pareil à la danseuse qui, je crois,
est restée trop longtemps, et plus qu'il n'est prudent,
perchée sur une seule jambe
jusqu'à en oublier, je crois,
son autre jambe.
Du moins est-ce en vain que je cherche
ce joyau jumeau,
disparu –
je veux dire son autre jambe –
dans le voisinage sacré
de son délicieux, de son ravissant jupon
de lames d'éventail, d'ailes et de paillettes.
Même, si vous voulez m'en croire,
belles amies,
je pense qu'elle l'a perdue.
Disparue,
pour toujours disparue,
son autre jambe !
Quel dommage ! cette autre jambe si jolie,
où peut-on bien l'avoir laissée, en quel triste abandon,

cette jambe esseulée ?
Peut-être en proie à la terreur
d'un féroce lion aux boucles d'or, voire déjà
rongée et grignotée,
quelle pitié, hélas ! grignotée ! – Sela !

Ne pleurez pas, ne pleurez pas, je vous en prie,
tendres cœurs,
ne pleurez pas,
cœurs de dattes, seins de lait,
petits cœurs
de réglisse !
Ne pleure plus,
pâle Doudou ;
sois un homme, Suleïka, courage, courage !
– Ou peut-être, qui sait ?
un tonique, un cordial
serait ici en place,
un sage avis tout plein d'onction,
une exhortation solennelle ?

Ha ! redresse-toi, ma dignité !
A moi, vertu, dignité de l'Européen !
Souffle, souffle de nouveau,
soufflet de forge de la vertu !
Ha !
Rugir une fois encore,
rugir en moraliste,
comme un lion de la morale,
rugir devant les Filles du Désert...
Car le rugissement de la vertu,
délicieuses filles,
est plus puissant que toutes
les ardeurs de l'Européen, que la fringale de l'Européen.
Et je me retrouve soudain,
européen ;
je ne puis autrement, que Dieu me soit en aide !
Amen !

Le Désert gagne : malheur à qui porte en soi des Déserts !

LE RÉVEIL

1

A la fin du chant du Voyageur ou de l'Ombre, la caverne s'emplit d'un seul coup de bruit et de rires ; et comme tous les hôtes assemblés parlaient à la fois, et que l'âne lui-même, ainsi encouragé, ne demeurerait pas muet, Zarathoustra ressentit quelque dépit et quelque ironie envers ses visiteurs, bien qu'il prit plaisir à leur gaieté. Car il y voyait un signe de guérison. Il sortit donc furtivement pour aller parler à ses animaux.

« Qu'est devenue leur détresse ? dit-il, et déjà il se sentait remis de son léger mouvement d'humeur. Chez moi ils sont désappris de pousser des cris de détresse, à ce qu'il me semble.

Bien que malheureusement ils n'aient pas désappris de crier. » Et Zarathoustra se boucha les oreilles, car le I-A de l'âne se mêlait bizarrement à la clameur joyeuse de ces Hommes supérieurs.

« Ils sont gais, reprit-il ; et qui sait ? peut-être aux dépens de leur hôte ; et si je leur ai appris à rire, ils n'ont pourtant pas appris à le faire de *mon* rire.

Mais qu'importe ! Ce sont de *vieilles* gens ; c'est leur façon de guérir ; c'est leur façon de rire, mes oreilles ont déjà supporté pire sans s'en irriter.

Ce jour est un jour de victoire. Le voici déjà qui cède, qui s'enfuit, l'*Esprit de Pesanteur*, mon vieil ennemi, mon ennemi juré. Comme il va bien finir, ce jour qui commença si mal, si pesamment !

Et c'est finir qu'il *veut*. Déjà le soir approche, il arrive à cheval d'au-delà de la mer, en bon cavalier ! Comme il se balance sur sa selle de pourpre, le soir bienheureux qui rentre au gîte !

Le ciel le regarde, lumineux, le monde gît là-bas dans les profondeurs. O mes singuliers hôtes, vous qui êtes venus à moi, certes, il vaut la peine de vivre auprès de moi. »

Ainsi parlait Zarathoustra. Et de nouveau les cris et les rires des Hommes supérieurs retentirent, sortant de la caverne. Et il se reprit à parler.

« Ils mordent, mon appât est efficace ; déjà leur ennemi, l'*Esprit de Pesanteur*, s'éloigne d'eux aussi. Déjà ils ont appris à rire d'eux-mêmes. Ai-je bien entendu ?

La nourriture que je destine aux forts, mes préceptes pleins de sève et de force agissent sur eux, et en vérité je ne les ai pas nourris de légumes creux mais de la viande qui convient aux guerriers, aux conquérants ; j'ai éveillé en eux des appétits nouveaux.

Des espoirs nouveaux s'éveillent dans leurs bras et dans leurs jambes, leur cœur se dilate. Ils trouvent des paroles nouvelles, bientôt leur âme respirera l'audace.

Sans doute, n'est-ce pas la nourriture qui convient aux enfants, ni aux femmelettes languoureuses, vieilles ou jeunes. Il y a d'autres moyens de convaincre ces estomacs-là. Je ne suis ni leur médecin ni leur précepteur.

Le dégoût disparaît chez ces Hommes supérieurs ; tant mieux ; c'est mon triomphe. Dans mon domaine ils sont en sécurité, toute fausse honte s'efface, ils s'épanchent librement.

Ils épanchent leurs cœurs, ils ont de nouveau de bons moments, ils réapprennent à prendre du repos et à ruminer – ils deviennent *reconnaissants*.

C'est à mes yeux le meilleur des symptômes ; ils ont appris la reconnaissance. Bientôt ils imagineront des fêtes et dresseront des monuments à leurs joies d'antan.

Ce sont des *convalescents*. » Ainsi Zarathoustra se parlait joyeusement à lui-même ; les yeux perdus au loin ; mais ses animaux vinrent se blottir contre lui, respectant son bonheur et son silence.

2

Mais soudain les oreilles de Zarathoustra furent épouvantées, car la caverne jusqu'alors pleine de tumulte et de rires s'emplit tout à coup d'un silence de mort ; mais ses narines captaient une vapeur odoriférante et un encens qui semblait provenir de la combustion de pommes de pin.

« Qu'arrive-t-il ? Que font-ils ? » se demanda-t-il en se rapprochant en tapinois de l'entrée, de façon à voir sans être vu de ses hôtes. Mais miracle sur miracle ! que lui fallut-il alors voir de ses yeux !

« Ils sont tous redevenus *pieux* ; ils *prient*, ils sont fous ! » dit-il au comble de la surprise. Et en effet, tous ces Hommes supérieurs, les deux Rois, le Pape en disponibilité, le méchant Enchanteur, le Mendiant volontaire, le Voyageur ou l'Ombre, le vieux Prophète, le Scrupuleux de l'Esprit, l'Homme Hideux, tous étaient agenouillés comme des enfants ou de

vieilles dévotes, et adoraient l'âne. Et justement l'Homme Hideux commençait à gargouiller et à s'ébrouer comme si des choses ineffables cherchaient à jaillir de lui ; mais quand il parvint à articuler quelques paroles, voici, c'était une étrange et pieuse litanie à la louange de l'âne, adoré et encensé. Et voici cette litanie :

Amen ! Louange, honneur, sagesse, reconnaissance gloire et force à notre Dieu, d'éternité en éternité²⁸ !

– Et l'âne de répondre I-A²⁹ !

Il porte nos fardeaux, il a pris la forme d'un serviteur ; il est humble de cœur et ne dit jamais non ; et qui aime bien son Dieu le châtie bien³⁰.

– Et l'âne de répondre I-A !

Il ne parle pas, sauf pour approuver toujours le monde qu'il a créé ; c'est sa façon de louer sa création³¹. S'il ne parle pas, c'est par finesse. Aussi a-t-il rarement tort.

– Et l'âne de répondre I-A !

Il passe inaperçu dans le monde. Grise est la couleur favorite dont il revêt sa vertu. S'il a de l'esprit, il le cache ; mais tout le monde croit à ses longues oreilles.

– Et l'âne de répondre I-A !

Que de sagesse cachée dans ces longues oreilles et dans cette décision de dire toujours oui et jamais non ! N'a-t-il pas créé le monde à son image, bête au possible³² ?

– Et l'âne de répondre I-A !

Que tu suives des chemins droits ou tortueux, peu t'importe ce qui nous semble droit ou tortueux, à nous autres hommes. Ta candeur est de ne pas savoir ce qu'est la candeur.

– Et l'âne de répondre I-A !

Voici, tu ne repousses personne, ni mendiants ni rois. Tu laisses venir à toi les petits enfants³³ et quand les méchants garnements te font des avances³⁴, tu réponds simplement : I-A !

– Et l'âne de répondre I-A !

Tu aimes les ânesses et les figues fraîches³⁵, tu ne dédaignes pas la bonne chère. Un chardon te ravigote quand tu as faim. Il y a là-dedans une sagesse divine.

– Et l'âne de répondre I-A !

LA FÊTE DE L'ÂNE

1

A ce passage de la litanie, Zarathoustra ne put plus se contenir, il se mit à crier lui aussi I-A ! plus fort que l'âne et fit irruption au milieu de ses hôtes affolés. « Mais que faites-vous là, fils d'hommes ? s'écria-t-il en relevant brusquement les dévots prosternés sur le sol. Malheur à vous si un autre que Zarathoustra vous voyait !

Avec votre nouvelle religion, tout le monde vous prendrait pour les pires des blasphémateurs ou les plus absurdes des vieilles bonnes femmes.

Et toi, vieux Pape, comment peut-tu t'accommoder d'adorer un âne et de le prendre pour ton Dieu ? »

– « O Zarathoustra, répondit le Pape, pardonne-moi, mais en fait de Dieu, j'en sais encore plus long que toi. Et *il* n'y a rien là que de légitime.

Plutôt adorer Dieu sous cette forme que de ne l'adorer sous aucune. Songe à cette maxime, mon noble ami, et tu devineras vite qu'elle implique de la sagesse.

Celui qui a dit : « Dieu est esprit » est celui qui a fait le plus grand pas, le plus grand bond vers l'incroyance ; il n'est pas aisé de réparer le mal que cette parole a fait sur terre.

Mon vieux cœur saute et bondit à l'idée qu'il existe encore sur terre quelque chose qu'on puisse adorer. Pardonne à ce vieux cœur de Pape, plein de dévotion. »

– « Et toi, dit Zarathoustra au Voyageur et à l'Ombre, tu te dis, tu te crois un libre esprit ? Et tu te livres ici à des pratiques idolâtres et à ces simagrées de prêtres ?

En vérité, tu te conduis plus mal ici qu'avec tes mauvaises filles à la peau bronzée, mauvais néophyte que tu es. »

– « C'est assez malheureux, répondit le Voyageur et l'Ombre, tu as raison. Mais que puis-je y faire ? Le vieux Dieu est ressuscité, ô Zarathoustra, tu auras beau dire.

C'est le plus Hideux des Hommes qui en est cause, c'est lui qui l'a réveillé. Et il a beau dire qu'il l'a tué jadis, en matière de dieux la *mort* n'est

jamais qu'un préjugé. »

– « Et toi, dit Zarathoustra, vieil Enchanteur sinistre, qu'as-tu fait ? Qui pourra encore te faire confiance, en ces temps de pensée affranchie, si *toi*, tu te mets à croire à ces âneries divines ?

Tu as fait une sottise ; comment as-tu pu, malin comme tu l'es, faire pareille sottise ? »

– « O Zarathoustra, répondit le rusé Enchanteur, tu as raison, c'était une sottise – et il m'en a assez coûté de la faire. »

– « Et toi surtout, dit Zarathoustra au Scrupuleux de l'Esprit, réfléchis un peu, en portant le doigt le long de ton nez. Ce qui se passe ici ne choque donc pas ta conscience ? Ton esprit n'est-il pas trop net pour ces prières et pour le fumet qu'exhale cette dévote confrérie ?

– « Il y a du vrai dans ce qui se passe là, répondit le Scrupuleux, un doigt posé le long du nez, il y a même dans ce spectacle quelque chose qui reconforte ma conscience.

Il se peut que je n'aie pas le droit de croire en Dieu ; mais une chose est certaine, c'est sous cette forme que je croirais le plus aisément en lui.

Dieu est éternel, s'il faut en croire les gens pieux ; quand on a tant de temps devant soi, on prend son temps. En avançant aussi lentement, aussi bêtement que possible : *de cette façon*, un Dieu pareil peut aller loin.

Et quand on a trop d'esprit, il est permis de raffoler de tant de sottise et de folie. Songe à toi-même, ô Zarathoustra !

Toi-même, en vérité, tu pourrais bien, à force de richesse et de sagesse, être changé en âne.

Le sage le plus accompli n'aime-t-il pas à suivre les chemins les plus tortueux ? C'est d'une évidence qui saute aux yeux, ô Zarathoustra, voire à *tes propres yeux*. »

– « Et toi, enfin, dit Zarathoustra en s'adressant au plus Hideux des Hommes, qui demeurerait prosterné en terre, les bras tendus vers l'âne (à qui il offrait du vin à boire), parle, Innommable, qu'as-tu fait là ?

Tu me parais transformé, ton œil brille, ta laideur se drape dans le manteau du sublime : *qu'est-ce* donc que tu as fait ?

Est-ce vrai, ce que disent les autres, que c'est toi qui l'a ressuscité ? Et pourquoi ? N'avait-il pas été exécuté et liquidé à bon droit ?

Toi-même tu me parais ressuscité : qu'as-tu fait ? Pourquoi es-tu revenu en arrière ? Pourquoi t'es-tu converti ? Parle, Innommable ! »

– « O Zarathoustra, répondit le plus Hideux des Hommes, tu n'es qu'un fripon.

Quant à savoir si *celui-là* est vivant ou ressuscité ou complètement mort, qui de nous deux le sait le mieux, je te le demande ?

Mais il y a une chose que je sais, et c'est toi qui me l'a enseignée jadis, ô Zarathoustra : quand on veut tuer radicalement, on *rit*.

Ce n'est pas la colère, c'est le rire qui tue. Voilà ce que tu disais autrefois. O Zarathoustra, homme retors, destructeur impassible, saint pernicieux – tu n'es qu'un fripon ! »

2

Mais il advint alors que Zarathoustra, surpris de tant de réponses malicieuses, recula d'un bond jusqu'à l'entrée de sa caverne et s'écria d'une voix forte :

« O fripons tous tant que vous êtes, ô farceurs ! Pourquoi vous déguiser et vous travestir à mes yeux ?

Comme vos cœurs à tous frétilaient de joie et de malice en vous sentant redevenus semblables aux petits enfants, je veux dire pieux, –

– parce que vous faisiez de nouveau ce que font les petits enfants, qui prient en joignant les mains et disent : « Mon bon Dieu ! »

Mais à présent vous allez déguerpir de *cette* chambre d'enfants, de ma propre caverne où s'étale aujourd'hui tant d'enfantillage. Allez mettre au frais, dehors, l'ardeur de votre pétulance infantine et votre tapage sentimental.

Il est vrai que si vous ne redevenez semblables aux petits enfants vous n'entrerez point dans le royaume des cieux³⁶, – et Zarathoustra montrait du doigt le ciel –

mais quant à nous, nous ne voulons nullement aller au royaume des cieux, nous sommes devenus Hommes ; ainsi, *ce que nous voulons, c'est le royaume de la Terre.* »

3

Et Zarathoustra reprit encore une fois la parole : « O mes nouveaux amis, dit-il, hommes singuliers, Hommes supérieurs, que vous me plaisez à présent,

– depuis que vous avez retrouvé la gaieté ! Vous en êtes tout épanouis, en vérité ; il me semble qu'à des fleurs comme vous il faut des *fêtes nouvelles*,

– une petite absurdité courageuse, une manière de culte et de Fête de l'Ane, et quelque vieux fou joyeux comme Zarathoustra, et un bon coup de vent pour balayer vos âmes.

N'oubliez pas cette nuit, ni cette Fête de l'Ane, Hommes supérieurs ! Vous l'avez inventée chez moi, j'y vois un heureux présage. Des inventions pareilles, ce sont des inventions de convalescents !

Et quand vous célébrerez de nouveau cette Fête de l'Ane, faites-le pour l'amour de vous, faites-le aussi pour l'amour de moi ! Et en mémoire *de moi*³⁷ !

Ainsi parlait Zarathoustra.

LA CHANSON IVRE

1

Cependant ils étaient sortis l'un après l'autre dans la nuit fraîche et rêveuse ; mais Zarathoustra conduisait par la main le plus Hideux des Hommes pour lui montrer son univers nocturne, et la grande lune ronde, et les cascades d'argent auprès de sa caverne. Enfin ils firent halte, silencieux et côte à côte, tous vieilles gens, mais le cœur ragaillardi et courageux, surpris à part eux de se sentir si heureux sur terre ; cependant le mystère de la nuit étreignit de plus en plus leurs cœurs. Et de nouveau Zarathoustra pensa à part soi : « Oh ! comme je les aime à présent, ces Hommes supérieurs » – toutefois il ne le dit pas, par respect pour leur bonheur et leur silence.

Mais il arriva alors la chose la plus surprenante de toutes au cours de cette longue et surprenante journée : le plus Hideux des Hommes recommença pour la dernière fois à gargouiller et à s'ébrouer, et quand il fut arrivé à parler, une question jaillit, ronde et pure, de sa bouche, une bonne, une profonde et claire question qui émut le cœur de tous ceux qui l'entendirent.

« Vous tous, mes amis, dit le plus Hideux des Hommes, que vous en semble ? A cause de cette unique journée, je suis, *moi*, pour la première fois

content d'avoir vécu cette longue vie.

Et ce n'est pas encore assez dire. Il vaut la peine d'avoir vécu sur cette terre ; une seule journée, une seule fête chez Zarathoustra m'a enseigné à aimer la vie.

« C'était donc *cela*, la vie ? dirai-je à la mort. Eh bien, recommençons ! »

Mes amis, que vous en semble ? Ne voulez-vous pas comme moi dire à la mort : « C'était donc *cela*, la vie ? Alors, soit, pour l'amour de Zarathoustra, recommençons ! »

Ainsi parla le plus Hideux des Hommes, mais Minuit approchait. Et que croyez-vous qu'il arriva ? Dès que les Hommes supérieurs eurent entendu sa question, ils se sentirent transformés et guéris et se souvinrent de celui à qui ils devaient cette guérison. Et ils s'élancèrent vers Zarathoustra, le remerciant, l'adorant, le caressant, lui baisant les mains, chacun à sa façon, les uns riant, les autres pleurant. Mais le vieux Prophète dansait de joie. Et s'il est vrai, comme le pensent certains auteurs, qu'il fût alors plein de vin doux³⁸, il était certainement plus plein encore de la douceur de vivre et avait oublié toute lassitude. D'aucuns racontent même que l'âne aurait dansé lui aussi ce jour-là ; car ce n'est pas sans effet que le plus Hideux des Hommes lui avait fait boire du vin³⁹. Quoi qu'il en soit, si l'âne n'a pas dansé ce jour-là, on vit cette fois de plus singuliers prodiges que la danse d'un âne. Enfin, comme dit le dicton de Zarathoustra : « Qu'importe ! »

2

Mais Zarathoustra, voyant ce qui arrivait au plus Hideux des Hommes, était pareil à un homme ivre ; son regard s'était éteint, sa langue balbutiait, ses jambes flageolaient. Et qui pourrait deviner les pensées qui effleuraient alors son âme ? Et son esprit, visiblement, le quitta et s'en alla planer au-dessus de lointaines contrées « comme sur une crête élevée entre deux mers », ainsi qu'il est écrit⁴⁰, « suspendu comme un lourd nuage entre le passé et l'avenir ». Et peu à peu, alors que les Hommes supérieurs le tenaient entre leurs bras, il revint à lui et repoussa des deux mains l'insistance de ses adorateurs soucieux. Il ne disait rien. Tout à coup cependant il tourna vivement la tête comme s'il entendait quelque son, posa le doigt sur ses lèvres et dit : « Venez ! »

Et aussitôt tout fut silence et mystère alentour ; mais un son de cloche montait lentement des profondeurs. Zarathoustra prêta l'oreille ainsi que les

Hommes supérieurs, puis posa de nouveau le doigt sur ses lèvres et répéta : « *Venez, venez ! Minuit approche.* » Et sa voix était changée, mais il ne bougeait toujours pas de place. Alors le silence et le mystère redoublèrent et tous avaient l'oreille tendue, l'âne aussi et les animaux héraldiques de Zarathoustra, l'aigle et le serpent, et la caverne de Zarathoustra, et la grande lune fraîche, et la nuit elle-même. Mais Zarathoustra posa pour la troisième fois le doigt sur ses lèvres et dit :

« *Venez, venez, venez ! Partons à présent. C'est l'heure. Allons-nous-en par la nuit.* »

3

Hommes supérieurs, Minuit approche ; je vous dirai alors à l'oreille ce que cette vieille cloche me dit aussi à l'oreille – un secret terrible et réconfortant comme celui que me dit cette cloche de Minuit, dont l'expérience est plus longue que celle d'aucun homme, et qui a déjà compté les battements de cœur et les douleurs de vos pères. Hélas, hélas ! Comme elle soupire ! Comme elle rit en rêve, cette antique, cette profonde, profonde, ténèbre de Minuit !

Silence, silence ! On discerne à présent bien des voix qui ne peuvent s'élever pendant le jour. Mais à présent, dans l'air rafraîchi, quand vos cœurs font silence,

– à présent elles parlent, elles se font entendre, elles pénètrent dans les âmes nocturnes et lucides. Hélas, hélas ! Comme elle soupire, comme elle rit en rêve !

Ne l'entends-tu pas qui *te parle* en secret, terrible et cordiale, cette antique, cette profonde, profonde, ténèbre de Minuit ? *Humain, écoute !*

4

Malheur à moi ! Où le temps s'est-il englouti ? Dans quels puits profonds suis-je tombé ? Le monde dort.

Hélas, hélas ! Le chien hurle, la lune brille. Je préférerais mourir, mourir plutôt que de vous dire ce que pense en ce moment mon cœur de Minuit.

Déjà je suis mort. Tout est fini. Araignée, pourquoi viens-tu tisser ta toile autour de moi ? Veux-tu du sang ? Hélas, hélas ! la rosée tombe, l'heure approche,

– l'heure qui me fera grelotter et frissonner, me demandant et me redemandant sans cesse : « Qui en aura le courage ?

– qui sera le maître de la terre ? Qui osera dire : Voici dans quel sens vous devez couler, fleuves petits et grands ! »

– l'heure approche : homme, homme supérieur, prends garde. Ce discours est pour des oreilles subtiles, pour tes oreilles. *Que dit Minuit, de sa voix grave ?*

5

Je me sens emporté, mon âme danse. O ma tâche ! O ma tâche ! Qui sera le maître de la Terre ?

La lune est fraîche, le vent s'est tu. Hélas, hélas ! n'avez-vous pas volé assez haut ? Vous avez dansé, mais une jambe n'est pas encore une aile.

Bons danseurs, tout plaisir est mort, le vin s'est changé en lie, les coupes se sont affadiées, un murmure sort des tombeaux.

Vous n'avez pas volé assez haut ; à présent un murmure sort des tombeaux : « Délivrez donc les morts ? Pourquoi la nuit est-elle si longue ? Ne sommes-nous point ivres de clair de lune ? »

Hommes supérieurs, délivrez donc les tombeaux, réveillez les cadavres. Hélas ! qu'est-ce que le ver ronge encore ? L'heure est proche, l'heure est proche.

La cloche gronde, le cœur grince encore, le ver ronge encore le bois, ronge encore le cœur. – Hélas ! hélas ! *Le monde est profond.*

6

Douce lyre, douce lyre ! J'aime ta note pareille à la note enivrée du crapaud. Du fond de quel passé, de quelle distance me parvient ta voix, venue de si loin, des étangs de l'amour !

Vieille cloche, douce lyre ! Toute douleur te frappe au cœur, douleur paternelle, douleur ancestrale, douleur des aïeux les plus reculés, ton verbe a mûri, – a mûri comme l'automne et l'après-midi dorés, comme mon cœur de solitaire. Tu parles à présent, le monde lui-même a mûri, le raisin se dore,

– et à présent il souhaite mourir, mourir de bonheur. Hommes supérieurs, ne sentez-vous pas ce parfum ? Un parfum qui monte vers nous, secrètement, – un parfum, une odeur d'éternité, le bouquet qu'un vin d'or

bruni, délicieux comme un parfum de rose, le parfum d'un très ancien bonheur,

– du bonheur enivré de mourir à minuit, du bonheur qui chante : Le monde est profond, *plus profond que le jour ne l'imagine*.

7

Arrière ! Arrière ! Je suis trop pur pour toi. Ne me touche pas ! Le monde ne vient-il pas pour moi de toucher à sa perfection ?

Ma peau est trop nette pour tes mains. Laisse-moi, jour stupide, balourd, obscur ! minuit n'est-il pas plus lumineux ?

Les plus purs seront les maîtres de la Terre, les plus ignorés, les plus forts, les âmes de Minuit, plus claires et plus profondes que le jour.

O jour, tu tâches encore de me saisir ? Tu cherches à tâtons mon bonheur. Tu me crois riche, solitaire, une mine de trésors, une chambre pleine d'or ?

O jour c'est moi que tu veux ? Me crois-tu profane ? Me crois-tu sacré ? Me crois-tu divin ? Mais jour et monde, vous êtes trop balourds !

Tâchez donc d'avoir des mains plus expertes, de vous emparer d'un bonheur plus profond, d'un malheur plus profond, de vous emparer d'un dieu – n'essayez pas de vous emparer de moi !

Mon malheur, mon bonheur sont profonds, jour étrange, mais je ne suis pourtant pas un dieu, ni l'enfer d'un dieu. *Profonde est sa douleur*.

8

La douleur de Dieu est plus profonde, ô monde étrange, empare-toi de la douleur de Dieu et non de moi. Que suis-je, en effet ? Une douce lyre enivrée,

– une lyre de minuit, l'appel flûté du crapaud. Nul ne me comprend, mais, *je dois* parler à des sourds, Hommes supérieurs ! Car vous ne me comprenez point !

Passée, passée, ô ma jeunesse ! O midi ! O après-midi ! Maintenant le soir est venu, la nuit, Minuit – le vent hurle comme un chien.

Le vent n'est-il point un chien ? Il gémit, il jappe, il hurle.

Comme elle soupire, comme elle rit, comme elle râle et halète, la nuit de Minuit.

Comme elle parle avec sagesse, cette poétesse enivrée ! Elle a sans doute noyé dans le vin son ivresse ? Elle est devenue extralucide ? Elle rumine ?

Antique et profonde ténèbre de Minuit, elle rumine son mal en rêve, et plus encore son plaisir. Car le plaisir, si déjà le mal est profond, *le plaisir est plus profond que la souffrance du cœur.*

9

Cep de vigne, pourquoi me donnes-tu des louanges ? Je t'ai taillé. Je suis cruel. Tu saignes. Que signifient les louanges que tu donnes à ma cruauté enivrée ?

« Tout ce qui touche à sa perfection, tout ce qui est mûr veut mourir, dis-tu. Bénie, bénie soit la serpe du vigneron ! » Mais tout ce qui est encore vert veut vivre, hélas ! pour mûrir, pour connaître la joie et le désir,

Le mal dit : Passe ! Va-t'en, ô mal ! Mais tout ce qui souffre veut vivre pour mûrir, pour connaître la joie et le désir,

– le désir des choses lointaines, plus hautes, plus claires. « Je veux des héritiers, dit tout ce qui souffre, je veux des enfants, ce n'est pas *moi* que je veux. »

Mais le plaisir ne veut pas d'enfants ni d'héritiers – le plaisir se veut lui-même, il veut l'éternité, il veut le Retour, il veut tout – éternellement-pareil-à-soi.

Le mal dit : « Brise-toi, saigne, ô cœur ! marche, pied ! Aile, vole ! En avant, monte, ô douleur ! » Allons, courage, mon vieux cœur : *La douleur dit : « Disparais ! »*

10

Hommes supérieurs, que vous en semble, suis-je un prophète ? un rêveur ? un homme ivre ? l'interprète des songes ? la cloche de Minuit ?

Une goutte de rosée ? une vapeur, un parfum d'éternité ? N'entendez-vous pas, ne sentez-vous pas que le monde, le mien, vient de toucher à sa perfection ? Minuit, c'est aussi Midi.

La douleur est plaisir⁴¹ aussi, la malédiction est bénédiction, la nuit est un soleil aussi. Allez-vous-en, ou apprenez qu'un sage, c'est aussi un fou.

Avez-vous jamais dit oui à un plaisir ? O mes amis, vous avez alors dit oui en même temps à *toute* douleur. Toutes choses sont enchaînées, enchevêtrées, amoureusement liées, –

– avez-vous jamais souhaité qu'une fois devînt deux fois, avez-vous jamais dit : « Tu me plais, bonheur ! Reviens, instant ! » Alors vous avez

souhaité le Retour de *toutes choses* !

– Toutes revenant de nouveau, toutes éternelles, enchaînées, enchevêtrées, amoureusement liées ; *oh ! c'est ainsi que vous avez aimé* le monde !

Vous-mêmes éternels, vous l'aimez éternellement et en tout temps ; et même au mal vous dites : « Disparais, mais reviens ! » *Car tout plaisir veut – éternité !*

11

Tout plaisir veut l'éternité de toute chose, veut le miel, veut la lie, veut l'ivresse de Minuit, veut les tombes, veut la consolation des larmes funéraires, veut la splendeur dorée du couchant.

Que ne veut le plaisir ! Il est plus avide, plus tendre, plus affamé, plus terrible, plus secret que tous les maux ; il se veut *lui-même*, il mord dans sa propre chair, en lui agit la volonté du cycle éternel.

Il veut l'amour, il veut la haine, il est d'une richesse surabondante, il donne, il gaspille, il supplie qu'on accepte ses dons, il remercie ceux qui acceptent, il souhaite qu'on le haïsse.

Si riche est le plaisir qu'il a soif de douleur, d'enfer, de haine, d'opprobre, d'infirmité, de *monde* – ce monde que vous connaissez bien !

Hommes supérieurs, il a soif de vous, ce plaisir indomptable et bienheureux – soif de vos maux, créatures mal venues. Tout plaisir éternel a soif d'êtres mal venus.

Car tout plaisir se veut lui-même – il veut donc aussi l'affliction. O bonheur, ô douleur ! Brise-toi, ô cœur ! Sachez-le, Hommes supérieurs, tout plaisir veut éternité.

Plaisir veut éternité de toute chose, *veut une profonde, profonde éternité.*

12

Et maintenant, avez-vous appris mon chant ? Avez-vous deviné ce qu'il veut dire ? Allons, courage ! Hommes supérieurs, chantez à présent mon refrain.

Chantez-moi le chant dont le titre est : « Encore une fois ! » et dont le sens est : « Pour toute l'éternité ! ». Chantez, Hommes supérieurs, le refrain de Zarathoustra :

*Humain, écoute !
Que dit Minuit de sa voix grave ?
« J'étais plongé dans le sommeil,
J'émergeai d'un rêve profond.
Le plaisir est profond, profond,
Plus que le jour ne l'imagine.
Profonde est sa douleur –
Plaisir – Plus profond encore que souffrance du cœur :
La douleur dit : Disparais !
Mais tout plaisir veut éternité,
Veut une profonde, profonde éternité. »*

LE SIGNE

Mais au lendemain de cette nuit, Zarathoust a sauta à bas de sa couche, ceignit ses reins⁴² et sortit de sa caverne, ardent et fort comme le soleil matinal qui se dégage des montagnes sombres.

« Grand astre, dit-il, comme il l'avait dit autrefois, profond œil du bonheur, que serait ton bonheur si tu n'avais ceux que tu éclaires !

Et s'ils restaient dans leurs chambres alors que déjà tu es éveillé, que tu viens pour prodiguer tes dons et les répandre ! Comme ta fière pudeur s'en irriterait !

Mais s'ils dorment encore, ces Hommes supérieurs, moi, je suis éveillé ; ce ne sont pas là mes vrais compagnons. Ce n'est pas eux que j'attends ici sur ma montagne.

Je veux aller vers mon œuvre, vers ma journée ; mais ils ne comprennent pas les signes avant-coureurs de mon aurore, mon pas ne les tire pas du sommeil.

Ils dorment encore dans ma caverne, leur rêve se nourrit encore de mes chants d'ivresse. Mais l'oreille qui m'entendra, l'oreille qui m'obéira ne leur a pas encore été donnée. »

Zarathoustra se disait ces choses en son cœur, comme le soleil montait. Mais il leva les yeux d'un air interrogateur, car il entendait au-dessus de lui le cri perçant de son aigle.

« Allons, dit-il, voilà qui me plaît et me convient ! – Mes animaux sont éveillés parce que je suis éveillé.

Mon aigle est éveillé et adore comme moi le soleil. De ses serres d'aigle, il cherche à s'emparer du jour nouveau. Oui, vous êtes miens, mes animaux ! Je vous aime. Mais je n'ai pas encore trouvé les hommes qui seraient miens. »

Ainsi parlait Zarathoustra, mais il arriva qu'il fut soudain environné comme d'un vol et d'un essaim d'oiseaux innombrables ; et le battement de toutes ces ailes et le fourmillement autour de sa tête étaient si intenses qu'il ferma les yeux. Et en vérité, il fut comme enveloppée d'une nuée, d'une nuée de flèches qui s'abattent sur un nouvel ennemi. Mais c'était une nuée de tendresse, qui s'abattait sur un nouvel ami.

« Que m'arrive-t-il ? » pensa Zarathoustra en son cœur, tout surpris, et lentement il alla s'asseoir sur une grosse pierre à l'entrée de sa caverne. Mais comme il étendait les mains autour de lui, au-dessus de lui et au-dessous de lui pour écarter les tendres oiseaux, voici qu'il lui advint une chose plus surprenante encore : sa main s'enfonça à l'improviste dans une toison épaisse et chaude, tandis qu'un rugissement résonnait devant lui – un long et doux rugissement de lion.

« *Le Signe est proche !* » dit Zarathoustra bouleversé. Et quand il vit plus clair devant lui, il vit un fauve puissant couché à ses pieds, frottant sa tête contre ses genoux, si plein d'amour qu'il ne voulait plus le quitter, comme un chien qui retrouve son ancien maître. Mais les colombes dans leur tendresse n'étaient pas moins démonstratives que le lion ; et chaque fois qu'une colombe effleurait le museau du lion, il secouait la tête d'un air surpris, et riait.

A tout cela, Zarathoustra ne répondit qu'un mot : « *Mes enfants, mes enfants approchent !* » Après quoi il resta muet. Mais il avait le cœur allégé, et de ses yeux les pleurs tombaient goutte à goutte, inondant ses mains. Et sans plus donner attention à rien, il demeurait assis, immobile, sans même se défendre contre les animaux. Alors les colombes se mirent à voler autour de lui, à se poser sur ses épaules et à becqueter ses cheveux blancs, infatigables dans leur tendresse et leur joie. Mais le puissant lion léchait les larmes qui tombaient sur les mains de Zarathoustra, rugissant et grondant timidement. Ainsi se comportaient ces animaux.

Tout cela dura un temps long ou court ; car à vrai dire, pour de telles choses, il n'y a *plus* de temps sur la terre. Mais sur ces entrefaites les Hommes supérieurs s'étaient éveillés dans la caverne de Zarathoustra et s'ordonnèrent en cortège pour lui offrir la salutation matinale. Car ils

s'étaient aperçus au réveil qu'il n'était plus auprès d'eux. Mais comme ils arrivaient à l'entrée de la caverne, précédés du bruit de leurs pas, le lion eut un sursaut puissant, se détourna brusquement de Zarathoustra et s'élança vers la caverne avec un féroce rugissement. Et les Hommes supérieurs l'entendant rugir hurlèrent tous d'une seule voix, s'enfuirent et disparurent en un clin d'œil.

Mais Zarathoustra lui-même, étourdi et abasourdi, se leva de son siège, promena le regard autour de soi, demeura stupéfait, interrogea son cœur, reprit ses esprits, – et se trouva seul. « Qu'ai-je donc entendu ? dit-il enfin lentement. Que m'est-il arrivé tout à l'heure ? »

Et déjà le souvenir lui revenait, et il comprit d'*un seul* coup tout ce qui s'était passé du soir à l'aube. « Voici pourtant la pierre », dit-il en se lissant la barbe, « sur *laquelle* je me suis assis hier matin. Et c'est ici que le Prophète m'a abordé, et c'est ici que j'ai entendu pour la première fois le cri que je viens d'entendre de nouveau, le grand cri de détresse.

Hommes supérieurs, c'est de *votre* détresse que ce vieux Prophète me parlait hier matin.

Il voulait user de votre détresse pour me séduire et me persuader. O Zarathoustra, me disait-il, je viens t'induire en ton dernier péché.

« Mon dernier péché ? » s'écria Zarathoustra, riant avec colère de ses propres paroles. « *Quelle* perspective me reste-t-il encore si ce n'est celle de mon dernier péché ? »

Et de nouveau Zarathoustra s'absorba en lui-même et se rassit sur la grosse pierre pour réfléchir. Soudain il se leva d'un bond.

« *La pitié ! La pitié pour l'Homme supérieur !* » s'écria-t-il, et son visage semblait coulé dans l'airain. *Cela* – a eu son heure !

Que je pâtisse ou compatisse – qu'importe ?

Est-ce à mon *bonheur* que j'aspire ? J'aspire à mon *œuvre* !

Debout ! Le lion est venu, mes enfants approchent, Zarathoustra a mûri, mon heure est venue : –

Voici *mon* aube, *mon* jour se lève : *parais à présent, monte au ciel, ô grand Midi*⁴³ ! »

Ainsi parla Zarathoustra, et il quitta sa caverne, ardent et fort comme le soleil matinal qui se dégage des sombres montagnes.

¹ Cf. *supra*, « Prologue », § 6, p. 54-55.

² Sur la critique de l'idée d'égalité, cf. *supra*, II^e partie, « Des tarentules », et note 126.

³ Cf. *Le Gai Savoir*, livre I, § 1 :

« *Les docteurs du but de l'existence*. – J'ai beau considérer les hommes d'un bon ou d'un mauvais œil, tous et chacun en particulier, je ne les vois jamais appliqués qu'à une tâche : à faire ce qui est profitable à la conservation de l'espèce. Et cela en vérité non par quelque sentiment d'amour pour cette espèce, mais simplement parce que rien n'est aussi invétéré, puissant, inexorable, irréductible que cet instinct – parce que cet instinct est absolument l'essence de l'espèce grégaire que nous sommes [...] L'homme, même le plus nuisible, est peut-être encore le plus utile sous le rapport de la conservation de l'espèce ; car il entretient en lui-même ou par son influence, chez autrui, des impulsions sans lesquelles l'humanité se serait relâchée et aurait pourri depuis longtemps. La haine, la joie au malheur d'autrui, la soif de rapine et de domination, et tout ce qui est décrié comme méchant : tout cela appartient à l'étonnante économie de la conservation de l'espèce, à une économie sans doute coûteuse, gaspilleuse, et dans l'ensemble prodigieusement insensée ; – mais dont on peut prouver qu'elle a conservé notre espèce jusqu'à ce jour » (*op. cit.*, p. 39).

⁴ Cf. *supra*, II^e partie, « La vision et l'énigme », p. 206, note 198.

⁵ Jésus-Christ.

⁶ Il faut articuler tout ce propos de Zarathoustra au thème de la « grande souffrance », que Nietzsche oppose à la pitoyable souffrance chrétienne. Ainsi : « La culture de la souffrance, de la *grande* souffrance, ne savez-vous pas que c'est là l'unique cause des dépassements de l'homme ? Cette tension de l'âme dans le malheur, qui l'aguerrit, son frisson au moment du grand naufrage, son ingéniosité et sa vaillance à supporter le malheur, à l'endurer, à l'interpréter, à l'exploiter jusqu'au bout, tout ce qui lui a jamais été donné de profondeur, de secret, de dissimulation, d'esprit, de ruse, de grandeur, n'a-t-il pas été acquis par la souffrance, à travers la culture de la grande souffrance » (*Par-delà bien et mal*, *op. cit.*, § 225, p. 143).

Par conséquent : « *Les deux types : Dionysos et le Crucifié*. – Déterminer si l'homme *religieux* typique est une forme de la décadence (les grands novateurs sont tous malades et épileptiques). – Mais n'oublions-nous pas l'un des types de l'homme religieux, le type *païen* ? Le type païen n'est-il pas une forme de la reconnaissance et de l'affirmation de la vie ? Son type le plus élevé ne devrait-il pas donner une apologie et une divinisation de la vie ? Le type d'un esprit bien venu et débordant dans le ravissement ! Le type d'un esprit qui accueille les contradictions et les problèmes de la vie et qui les *résout* ! C'est là que je place le Dionysos des Grecs : l'affirmation religieuse de la vie totale, non point reniée et morcelée – (il est typique que l'acte sexuel éveille des idées de profondeur, de mystère, de respect).

Dionysos contre le « crucifié » : voilà l'opposition. Il n'y a pas de différence quant au martyr – mais celui-ci prend un autre sens. La vie elle-même, avec son caractère éternellement redoutable et son éternel retour, nécessite l'angoisse, la destruction, la volonté de destruction... Dans l'autre cas, la souffrance, le « crucifié innocent » sert d'argument contre cette vie, de formule pour la condamner. On le devine : le problème est celui de la signification à donner à la souffrance : un sens chrétien ou un sens tragique... Dans le premier cas cela doit être le chemin qui mène à une existence sacrée, dans le dernier cas l'*existence elle-même paraît assez sacrée* pour justifier encore un monstre de souffrance. L'homme tragique dit « oui » en face même de la souffrance la plus dure : il est assez fort, assez abondant, assez divinisateur pour cela ; l'homme chrétien dit « non » même en face du sort le plus

heureux sur la terre : il est assez faible, assez pauvre, assez déshérité pour souffrir de la vie sous toutes ses formes... Le Dieu en croix est une malédiction à la vie, une indication pour s'en délivrer. Dionysos déchiré en morceaux est une *prouesse* de vie, il renaîtra éternellement et reviendra de la destruction » (VP1 483, p. 511-512 ; VP2 1052 ; CM XIV 14 (89).

⁷ Cf. *Par-delà bien et mal*, § 227 : « La probité – à supposer que ce soit la vertu dont nous ne pouvons nous affranchir, nous, les esprits libres –, cette probité, nous voulons la cultiver en nous avec toute notre méchanceté et tout notre amour, nous ne nous lasserons pas de nous “accomplir” dans notre vertu, qui seule nous est restée ; puisse son éclat s’étendre un jour, comme un rayon vespéral, ironique et doré, sur cette civilisation vieillissante et son morne, son triste sérieux ! Et si notre probité en vient à se lasser et soupire et s’étire et nous juge trop durs, si elle réclame l’existence confortable et douillette d’un vice aimable, restons *durs*, nous les derniers stoïciens » (*op. cit.*, p. 144-145). – Cf.

également *supra*, I^{re} partie, « De ceux de l’outre-monde », p. 71, note 36.

⁸ En quoi la pensée du Surhumain n’est pas réfutative à l’égard des sciences classiques, positives, religieuses, ou philosophiques.

⁹ Lévitique, 12, 1-2 : « L’Éternel parla à Moïse et dit : [...] Lorsqu’une femme deviendra enceinte, et qu’elle enfantera un mâle, elle sera impure pendant sept jours, elle sera impure comme au temps de son indisposition menstruelle. »

¹⁰ Il ne s’agit pas d’être humble dans ses aspirations, mais surtout de ne pas se fixer des fins comme autant d’au-delà factices de soi-même. Toute la difficulté du Surhumain est bien de l’être en se dépassant, et non d’y parvenir comme à un « devoir-être ».

¹¹ En allemand : *Wüsten-Heilige*, les « saints du désert ».

¹² La tonalité du propos est manifestement pascalienne, mais non pas le propos lui-même, car il n’y a ici aucune condamnation du « divertissement », qui est en réalité pour Nietzsche un mode de l’oisiveté et de la paresse. – Cf. *Le Gai Savoir*, livre I, § 42, « Travail et ennui ». Il faudrait donc « jouer » son existence aux dés ! – Cf. *supra*, IV^e partie, « L’offrande du miel », p. 296, note 313.

¹³ *Par-delà bien et mal*, § 203 : « Pour enseigner à l’homme l’avenir de l’homme, avenir qui sera sa volonté et qui dépendra d’elle, pour réaliser une grandiose entreprise d’éducation et de sélection et mettre fin par là à l’effroyable règne du non-sens et du hasard qui s’est appelé “histoire” jusqu’à présent – le non-sens du “plus grand nombre” n’en est que la plus récente expression –, pour accomplir de tels actes il faudra un jour ou l’autre une nouvelle sorte de philosophes et de chefs, auprès desquels tous les esprits secrets, terribles et bienveillants qui ont paru sur la terre sembleront pâles et mesquins » (*op. cit.*, p. 116).

¹⁴ Cf. *supra*, I^{re} partie, « De la mort volontaire », p. 113, note 94.

¹⁵ Matthieu, 8, 10-12 : « Jésus [...] dit à ceux qui le suivaient : [...] Les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres du dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

¹⁶ Dans l’*Essai d’autocritique* de 1886, Nietzsche commente ces § 18 et 19 en stigmatisant le romantisme du « présent » : « Imaginons une génération montante qui ait cette intrépidité du regard, cet élan héroïque vers l’extraordinaire ; imaginons le pas de ce tueur de dragons, l’audace fière avec laquelle tous tourneront le dos aux doctrines d’optimisme débile, résolus à vivre hardiment dans la totalité et dans la plénitude, *ne serait-il point inévitable*, à l’intérieur d’une telle civilisation, que l’homme tragique, qui s’est forcé à la gravité et à la terreur, réclamât comme l’Hélène promise un art nouveau, l’*art de la consolation métaphysique*, la tragédie, et s’écriât avec Faust : *Ne devais-je donc pas, d’un nostalgique élan Ramener à la vie l’image incomparable ?*

“Inévitable” ? Non, trois fois non, jeunes romantiques, ce n’était point inévitable. Mais selon toute vraisemblance c’est ainsi que cela finira, que vous finirez. Vous finirez “consolés” selon l’Écriture, en dépit de tous vos efforts pour conquérir la gravité et la terreur ; “métaphysiquement consolés” ; bref vous finirez *chrétiennement*, comme finissent tous les romantiques... Non ! vous devriez d’abord apprendre l’art de la consolation *terrestre*, vous devriez apprendre à *rire*, mes jeunes amis, même si vous tenez à demeurer des pessimistes absolus. Peut-être un jour, en riant, enverrez-vous au diable

toute cette consolation métaphysique, et la métaphysique elle-même pour commencer ! » (*La Naissance de la tragédie*, op. cit., p. 179).

¹⁷ Cet amour des animaux ne s'apparente aucunement à l'écœurante et grimaçante compassion des « amis des bêtes », mais constitue un parti pris théorique développé dans *L'Antéchrist*, § 14 :

« Nous avons changé de principes. Nous sommes sur tous les points devenus plus modestes. Nous ne faisons plus descendre l'homme de l'«esprit», de la «divinité», nous l'avons replacé parmi les animaux. Il passe à nos yeux pour l'animal le plus fort, parce qu'il est le plus rusé : un des corollaires en est son intellectualité. Nous nous défendons d'autre part d'une vanité qui aimerait là aussi refaire bruyamment son apparition : elle ferait comme si l'homme avait été la grande intention cachée de l'évolution animale. Il n'est nullement le couronnement de la création : chaque être est, à côté de lui, à un degré égal de perfection... En affirmant cela, nous en affirmons encore trop : l'homme est, relativement, l'animal le plus raté, le plus maladif, celui qui s'est écarté le plus dangereusement de ses instincts – il est vrai qu'avec tout cela, c'est aussi l'animal *le plus intéressant* ! – En ce qui concerne l'animal, c'est Descartes qui a été le premier, avec une audace digne d'admiration, à avoir osé l'idée de comprendre l'animal comme *machina* : toute notre physiologie s'efforce d'apporter la preuve de cette thèse » (op. cit., p. 56-57).

¹⁸ Luc, 2, 7 : « <Marie> l'emballa et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. »

¹⁹ Cf. *Le Gai Savoir*, livre V, § 373 : « *La “science” en tant que préjugé.* – Il résulte des lois de la hiérarchie que des savants, pour autant qu'ils n'appartiennent qu'à la classe intellectuelle moyenne, ne doivent du tout être admis à voir les *grands* problèmes et points d'interrogation proprement dits ; ni leur courage ni leur regard ne sauraient y suffire, – avant tout, leur besoin qui en fait des chercheurs, leur manière d'anticiper et de désirer intérieurement que les choses soient constituées de telle ou telle façon, leur crainte et leur espoir, n'en viennent que trop tôt à se tranquilliser, à se satisfaire. Ce qui par exemple fait s'enthousiasmer à sa manière le pédant anglais Herbert Spencer et lui enjoint de tracer une limite à son espoir, une ligne d'horizon aux choses désirables, cette réconciliation finale de l'«égoïsme et de l'altruisme» qui le fait divaguer, voilà qui est propre à nous inspirer du dégoût à nous autres : – une humanité avec de telles perspectives spenceriennes en tant que dernières perspectives nous semblerait digne de mépris, d'anéantissement ! Mais le seul *fait que* quelque chose vient à être éprouvé par lui en tant que suprême espoir, que d'autres ressentent et ne peuvent légitimement ressentir que comme une possibilité répugnante, c'est là un point d'interrogation que Spencer n'aurait pas été capable de prévoir... Il en est de même de cette croyance dont se satisfont à présent tant de savants matérialistes, la croyance à un monde qui est censé avoir son équivalent et sa mesure dans la pensée humaine, dans les concepts humains de valeurs, la croyance à un «monde de la vérité» qu'il serait possible de saisir de façon définitive au moyen de notre étroite petite raison humaine. Qu'est-ce à dire ? Accepterions-nous vraiment de laisser ainsi se dégrader l'existence jusqu'à un servile exercice de calcul, à une vie casanière de mathématicien ? Qu'on se garde avant tout de vouloir la dépouiller de son caractère *ambigu* : c'est là, Messieurs, ce qu'exige le bon goût, surtout le goût du respect, ce qui dépasse votre horizon ! Que seule une interprétation du monde soit légitime, où *vous autres* subsistiez légitimement, où l'on ne puisse explorer et continuer de travailler scientifiquement que dans votre sens (– vous voulez dire somme toute *mécanicistement*) et qui n'admette autre chose que compter, calculer, peser, voir et saisir, voilà qui n'est que balourdise et naïveté, quand ce ne serait pas de l'aliénation, du crétinisme. Ne serait-il pas en revanche fort vraisemblable que ce que l'existence a de plus superficiel et de plus extérieur – de plus apparent, son épiderme, ce qui la rend palpable – fût la première chose que l'on pût saisir ? Peut-être même la seule chose ? Une interprétation «scientifique» du monde, telle que vous l'entendez, resterait par conséquent l'une des plus *stupides*, c'est-à-dire l'une des plus pauvres en significations de toutes les interprétations imaginables : ceci dit à l'oreille et mis sur la conscience de messieurs les mécanistes qui, aujourd'hui, vont se mêler volontiers aux philosophes et croient absolument que la mécanique serait la doctrine des lois premières et dernières sur lesquelles, comme sur un fondement, toute existence devrait être

construite. Mais un monde essentiellement mécanique serait un monde essentiellement *absurde* ! Mettons que l'on n'estime la valeur d'une musique que d'après la quantité d'éléments susceptibles d'être comptés, calculés, réduits en formules, – pareille estimation “scientifique” de la musique, combien absurde ne serait-elle pas ! Qu'en aurait-on retenu, compris, reconnu ! Rien, strictement rien de ce qui en fait essentiellement de la “musique” ! » (*op. cit.*, p. 269-270). – Sur le thème du « bon goût », cf. *supra*, II^e partie, « Des sublimes », p. 163, note 148.

20 Car la « peur » est le ressort de toute évaluation et des autorités morales qui émanent de la mise en place des valeurs. Cf. par exemple *Aurore*, II, § 107.

21 Cf. *supra*, III^e partie « La vision et l'énigme », p. 206.

22 Cf. *supra*, I^{re} partie, « De la vertu qui donne », p. 118, note 101.

23 Cf. *Par-delà bien et mal*, § 216 : « Aimer ses ennemis ? Je crois que cet enseignement a été bien appris : de nos jours on l'applique de mille manières, en grand et en petit ; déjà même il se produit parfois quelque chose de plus haut et de plus sublime : nous apprenons à *mépriser* ce que nous aimons, surtout ce que nous aimons le mieux, mais tout cela inconsciemment, sans bruit, sans ostentation, avec cette pudeur et cette retenue de la bonté qui interdit de prononcer des paroles pompeuses et des formules vertueuses. Aujourd'hui la pose morale nous dégoûte. C'est là un progrès, comme nos pères en firent un quand ils se dégoûtèrent enfin de la pose religieuse, en même temps que de l'aversion et de l'amertume voltairiennes à l'endroit de la religion (et de tout ce qui faisait partie de l'attitude des libres penseurs). C'est la musique dans nos pensées, la danse dans notre conscience qui refusent de se mettre à l'unisson de ces litanies puritaines, de ces prêches moralisants, de ce vertuisme » (*op. cit.*, p. 136).

24 Paroles des disciples d'Emmaüs au Christ (Luc, 24, 29).

25 L'Europe n'est pas tant un lieu géographique qu'une manière d'être, de se vêtir, ou de travailler. Elle est dessinée par Nietzsche dans un double contraste. Avec l'Asie d'une part, de laquelle elle est parvenue autrefois à se sauver : « L'Europe est allée à l'école de la pensée conséquente et critique, l'Asie ne sait toujours pas distinguer entre la vérité et la poésie et ne se rend pas compte si ses convictions dérivent de l'observation propre et du raisonnement normal ou de l'imagination. – C'est la raison dans l'école qui a fait que l'Europe est l'Europe : au Moyen Âge, elle était en train de redevenir une province et une annexe de l'Asie, – par conséquent de perdre le sens scientifique qu'elle devait à la Grèce » (*Humain, trop humain, op. cit.*, § 265, p. 203-204).

Ainsi l'Europe est en quelque sorte la « grécité » : « Les mots “moderne”, “européen” étant ici presque équivalents, on entend par Europe des étendues de territoire bien plus grandes que celles qu'embrasse l'Europe géographique, la petite presqu'île de l'Asie : il faut surtout comprendre l'Amérique, en tant qu'elle est fille de notre civilisation. D'autre part, ce n'est pas l'Europe tout entière qui tombe sous la définition que l'on donne de l'“Europe” au point de vue de la civilisation, mais seulement ces peuples et ces fractions de peuples qui ont un passé commun dans la Grèce et la Rome anciennes, dans le judaïsme et le christianisme » (*Humain, trop humain, op. cit.*, « Le voyageur et son ombre », § 215, p. 627).

Seulement d'autre part, « la fille de notre civilisation » en est l'épigone irrévérant : « Loisir et désœuvrement. – Il y a une barbarie propre au sang “peau-rouge” dans la soif de l'or chez les Américains : et leur hâte sans répit au travail, – le vice proprement dit du Nouveau Monde – déjà commence à barbariser par contamination la vieille Europe et à y répandre une stérilité de l'esprit tout à fait extraordinaire. Dès maintenant on y a honte du repos : la longue méditation provoque presque des remords. On ne pense plus autrement que montre en main, comme on déjeune, le regard fixé sur les bulletins de la Bourse – on vit comme quelqu'un qui sans cesse “pourrait rater” quelque chose. “Faire n'importe quoi plutôt que rien” – ce principe aussi est une corde propre à étrangler toute culture et tout goût supérieurs. Et de même que visiblement toutes les formes périssent à cette hâte des gens qui travaillent, de même aussi périssent le sentiment de la forme en soi, l'ouïe et le regard pour la mélodie des mouvements » (*Le Gai Savoir, op. cit.*, livre IV, § 329, p. 207-208).

[26](#) Un Européen va enfin devenir un Asiatique : paresseux ! – Cf. *Le Gai Savoir*, I, § 42, in fine.

[27](#) Jonas, 2, *passim*.

[28](#) Apocalypse de Jean, 7, 12, « Les serviteurs de Dieu » : « Amen ! La louange, la gloire, la sagesse, l'action de grâces, l'honneur, la puissance et la force, soient à notre Dieu, aux siècles des siècles. »

[29](#) L'allemand donne en effet *I-A*, « *Ja* », qu'il faudrait traduire par « Ou-i ». Mais chacun sait que les ânes ne font pas « Ou-i », ils font « Hi-Han » !

[30](#) Hébreux, 12, 5-6 : « Mon fils, ne méprise pas le châtiment du Seigneur, / Et ne perds pas courage lorsqu'il te reprend ; / Car le Seigneur châtie celui qu'il aime, / Et il frappe de sa verge tous ceux qu'il reconnaît pour ses fils. »

[31](#) Genèse, 1, 31 : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait et voici, cela était très bon. »

[32](#) Genèse, 1, 27 : « Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu. »

[33](#) Cf. *supra*, III^e partie, « Sur le mont des Oliviers », p. 226, note 222.

[34](#) Proverbes, 1, 10 : « Mon fils, si des pêcheurs veulent te séduire / Ne te laisse pas gagner. »

[35](#) Cf. *supra*, II^e partie, « Aux îles Fortunées », p. 128, note 109. – Le nouveau dieu n'a pas les goûts de l'ancien, mais n'en est pas moins une nouvelle idole.

[36](#) Cf. *supra*, III^e partie, « Des renégats », p. 232, note 228.

[37](#) Première Épître de Paul aux Corinthiens, 11, 23-24 : « Le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain [...], le rompit, et dit : Ceci est mon corps, qui est rompu pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. »

[38](#) « Le jour de la Pentecôte <les apôtres>, tous remplis du Saint-Esprit, se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer [...]. Certains auditeurs se moquaient et disaient : ils sont pleins de vin doux. » (Actes, 2, 1-13).

[39](#) Nouveau dieu, l'âne l'est dans cette allégorie dans un double sens : au sens d'un dieu dionysiaque, puisqu'il est ivre de vin (cf. le commentaire de Karl Löwith, *Nietzsche : philosophe de l'Eternel Retour du même*, Calmann-Lévy, 1991, p. 71-72) ; et au sens d'un Christ ressuscité : « Je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où j'en boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père » (Matthieu, 26, 29).

[40](#) Cf. *supra*, III^e partie, « Les sept sceaux », p. 283.

[41](#) « Douleur » et « plaisir » (*Schmerz* et *Lust*) ne s'opposent pas comme s'opposent plaisir et « déplaisir » (*Unlust*) : « La douleur est autre chose que le plaisir – je veux dire que l'une n'est *pas* le contraire de l'autre. Si l'essence du “plaisir” a été exactement désignée comme une *augmentation* de puissance (par conséquent comme un sentiment de différence qui suppose la comparaison), l'essence du “déplaisir” n'a pas encore été définie par là. Les fausses oppositions auxquelles croit le peuple, et *par conséquent* le langage, ont toujours été de dangereuses entraves pour la marche de la vérité. Il y a même des cas où une espèce de plaisir est conditionnée par une certaine *succession rythmique* de petites crispations de déplaisir : par là on atteint une croissance très rapide du sentiment de puissance, du sentiment de plaisir. Cela est, par exemple, le cas dans l'excitation, aussi dans l'excitation sexuelle pendant l'acte du coït : nous voyons le déplaisir agir ainsi comme ingrédient du plaisir. Une petite entrave apparaît qui est surmontée, mais immédiatement suivie d'une autre petite entrave, surmontée elle aussi – ce jeu de résistance et de victoires stimule le plus ce sentiment général de puissance, superflu et en excédent, qui fait précisément l'essence du plaisir. Le contraire, une augmentation des sensations de douleur, par un enchaînement de petites crispations de plaisir, fait défaut : car le plaisir et la douleur ne sont pas des contraires. – La douleur est un phénomène *intellectuel*, où se manifeste catégoriquement un jugement, – le jugement “nuisible”, où l'expérience s'est longtemps accumulée. En soi il n'y a point de douleur. Ce n'est *pas* la blessure qui fait mal ; c'est la notion, acquise par l'expérience, des suites néfastes qu'une blessure peut avoir pour l'ensemble de l'organisme, c'est cette notion qui parle dans l'ébranlement profond appelé déplaisir (pour les influences nuisibles demeurées inconnues à l'humanité ancienne, par exemple celles de produits chimiques vénéneux, nouvellement

combinés entre eux, l'expression de la douleur manque totalement – et cependant nous sommes perdus...). Ce qu'il y a de véritablement spécifique dans la douleur, c'est le long ébranlement, la répercussion d'un *choc* qui éveille la peur dans le foyer cérébral du système nerveux. – Ce ne sont en somme pas les causes de la douleur qui vous font souffrir (une blessure quelconque, par exemple), mais le long dérangement de l'équilibre qui se produit à la suite de ce choc. La douleur est une maladie des centres nerveux cervicaux, – le plaisir n'est nullement une maladie... » (VP1 304, op. cit., p. 350-351 ; VP2 699 ; CM XIV 14 (173)). – Le rapport joie-douleur ne se résume donc pas en une opposition plaisir-déplaisir, mais une alchimie en est possible, qui traduit l'adhésion à ce qui est, et le risque massif qui l'accompagne – en un mot l'entente « effroyable » de l'Être.

[42](#) Geste biblique signifiant que l'on est prêt à partir, que l'on ne s'installe pas.

[43](#) Cf. supra, Ire partie, « De la vertu qui donne », p. 119.

On trouvera ici deux sortes de notes.

D'une part, des références à *La Sainte Bible*, dans la traduction de Louis Segond (1910). Les métaphores et paraboles du *Zarathoustra* sont en effet très fréquemment inspirées des Écritures, même et peut-être surtout quand elles sont « subverties » et leur signification fondamentalement altérée. Nietzsche s'en explique d'ailleurs dans un fragment posthume : « Zarathoustra adopte une attitude constamment parodique envers les valeurs antérieures, par plénitude » (*Œuvres complètes*, tome XII, fragment 7 (54), p. 303). On serait donc tenté de dire que le *Zarathoustra* fonctionne à cet égard comme une sorte de « convertisseur » des valeurs religieuses et de la morale dite « classique ».

Pour ce qui concerne le contenu de ces notes, ce serait un euphémisme de dire que l'on doit beaucoup à l'édition de Georgio Colli et de Mazzino Montinari, traduite aux éditions Gallimard. Leur leçon a en effet été suivie dans la grande majorité des cas, quoiqu'on se soit permis soit d'omettre certaines références, soit d'ajouter des références qui ont pu paraître mieux adaptées. Dans tous les cas, la référence à la Bible est suivie du texte proprement dit, pour permettre au lecteur une commode comparaison avec le *Zarathoustra*.

D'autre part, on trouvera surtout des notes qui forment une sorte de commentaire de Nietzsche par lui-même. Il a paru en effet souhaitable de réduire autant que possible la quantité des notes dites « explicatives », dont on peut supposer qu'elles deviennent rapidement caduques, ou bien qu'elles servent essentiellement à nourrir l'animosité de lecteurs scrupuleux et acariâtres, et de tisser une sorte de « toile » partant du *Zarathoustra* et s'étendant sur l'ensemble des écrits de Nietzsche, qu'il n'est certainement pas absurde de considérer comme autant d'élucidations de première main de ses propres textes.

Pour les éditions utilisées de ces textes de Nietzsche, il convient de se reporter aux indications bibliographiques données en fin d'ouvrage. Pour ce qui concerne plus spécialement les références aux textes posthumes, on a, quand cela était possible, systématiquement privilégié l'édition de poche de *La Volonté de puissance*, mais également donné toutes les références disponibles pour chaque texte, en les notant de la façon suivante : « VP1 » pour l'édition de *La Volonté de puissance* élaborée par la sœur de Nietzsche,

traduite par Henri Albert en 1903 et récemment reprise par Le Livre de Poche ; « VP2 » pour l'édition longtemps considérée comme « définitive », à laquelle font le plus fréquemment référence les monographies consacrées à Nietzsche (elle est ainsi mentionnée dans la toute récente réédition de la traduction Bianquis de ce texte par les éditions Gallimard, collection Tel) ; et « CM », « tome a, fragment n° b (c) » pour ce qui concerne la classification établie par G. Colli et M. Montinari, et reprise par les éditions Gallimard.

Ainsi, par exemple, la séquence : « VP1 470, VP2 1025, CM XIII 9 (138) » signifie que l'on trouve l'extrait sous le numéro 470 dans la traduction Henri Albert, sous le numéro 1025 dans l'édition dite « définitive » de *La Volonté de puissance*, et dans le tome xiii de l'édition Gallimard, sous le numéro 9 (138). Dans un certain nombre de cas, il n'y a pas de correspondance entre les trois éditions, et la numérotation retenue est celle de G. Colli et M. Montinari, à laquelle peut éventuellement s'ajouter soit l'une soit l'autre des numérotations précédentes.

TEXTES DE NIETZSCHE

Œuvres philosophiques complètes, texte établi par Giorgio COLLI et Mazzino MONTINARI, traduction française en XIV tomes (16 volumes) aux éditions Gallimard, 1971. À ce jour, seul le tome IX est à paraître (*Fragments posthumes de l'été 1882 au printemps 1884*).

Dans les notes de la présente édition, nous avons utilisé les tomes iv, v, vii, xii et xiv des *Œuvres philosophiques complètes* (*Aurore*, 1970 ; *Le Gai Savoir*, 1967 ; *Par-delà bien et mal*, 1971 ; *La Généalogie de la morale*, 1971 ; *Fragments posthumes de l'automne 1885-l'automne 1887*, 1979 ; *Fragments posthumes de début 1888-début janvier 1889*, 1971).

Il existe de nombreuses éditions de poche des textes de Nietzsche, notamment dans la collection GF-Flammarion. Pour l'établissement des notes de la présente édition, nous avons utilisé les ouvrages suivants :

a) aux éditions Flammarion, collection « GF » :

Le Crépuscule des idoles, suivi de *Le Cas Wagner*, 1985 ;

Seconde Considération intempestive, 1988 ;

Le Livre du philosophe, 1991 ;

Ecce homo ; Nietzsche contre Wagner, 1992 ;

L'Antéchrist, 1994 ;

b) aux éditions Gallimard, collection « Idées » :

La Naissance de la tragédie, 1970 ;

La Naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque, 1978 ;

c) aux éditions Hachette, collection « Pluriel » :

Humain, trop humain, 1988 ;

d) au Livre de Poche :

La Volonté de puissance, 1994.

BIBLIOGRAPHIE

par Blaise Benoit

En ce qui concerne les études de qualité (ouvrages ou articles) consacrées aux multiples facettes de la pensée de Nietzsche, nous renvoyons à la remarquable notice bibliographique proposée par Éric Blondel et Patrick Wotling dans le volume GF n° 1174 (*Le Cas Wagner ; Crépuscule des idoles*, 2005, présentations et traductions par Éric Blondel et Patrick Wotling, p. 305-324). La plupart des références qui y sont proposées abordent ne serait-ce que ponctuellement *Ainsi parlait Zarathoustra*, tant il est difficile de considérer la pensée de Nietzsche en faisant l'économie de cette œuvre capitale.

a) *Approches contextualisées de Ainsi parlait Zarathoustra*

ANDLER Charles, *Nietzsche, sa vie, sa pensée*, t. II, Paris, Gallimard, 3^e édition, 1958 (« La maturité de Nietzsche jusqu'à sa mort », livre deuxième, chap. IV-VII, p. 456-515).

JANZ Curt Paul, *Nietzsche, Biographie*, t. II, Paris, Gallimard, 1984, trad. fr. Pierre Rusch (troisième partie, IV-V, p. 441-512).

JANZ, Curt Paul, *Nietzsche, Biographie*, t. III, Paris, Gallimard, 1985, trad. fr. Pierre Rusch et Michel Vallois (troisième partie, VI-IX, p. 11-140).

MOREL, Georges, *Nietzsche, Introduction à une première lecture*, Paris, Aubier, 1985 (« Genèse d'une œuvre », III, x, p. 129-163).

SAFRANSKI, Rüdiger, *Nietzsche, Biographie d'une pensée*, Paris, Actes Sud, 2000, trad. fr. Nicole Casanova (chap. XII-XIII, p. 229-281).

b) *Ouvrages portant en totalité sur Ainsi parlait Zarathoustra ou incluant une partie conséquente et explicitement délimitée spécifiquement consacrée à cette œuvre*

ANSELL-PEARSON Keith, *Nietzsche contra Rousseau, A Study of Nietzsche's Moral and Political Thought*, Cambridge University Press, 1991 (chap. v : « Zarathustra's descent : on a teaching of redemption », p. 152-199).

- BLONDEL Eric, *Nietzsche, le corps et la culture*, éd. revue et complétée, L'Harmattan, 2006.
- FINK Eugen, *La Philosophie de Nietzsche*, Paris, Éditions de Minuit, « Arguments », 1965, trad. fr. Hans Hildenberg et Alex Lindenberg (chap. III : « L'annonciation », p. 75-149).
- GUERY François, *Ainsi Parla Zarathoustra, Volonté, vérité, puissance* (neuf chapitres du livre II), Paris, Ellipses, 1999.
- HAAR Michel, *Par-delà le nihilisme, Nouveaux essais sur Nietzsche*, Paris, PUF, « Perspectives critiques », 1998 (chap. v : « Les animaux de Zarathoustra. Forces fondamentales de la vie », p. 199-217).
- HÉBER-SUFFRIN Pierre, *Le Zarathoustra de Nietzsche*, Paris, PUF, « Philosophies », 1988, 2^e éd. 1992.
- HEIDEGGER Martin, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, rééd. TEL, trad. fr. André Préau (« Qui est le Zarathoustra de Nietzsche ? », p. 116-145).
- HEIDEGGER Martin, *Nietzsche, I*, Paris, Gallimard, 1971, trad. fr. Pierre Klossowski (chap. II : « L'éternel retour du même », p. 201-366).
- JANICAUD Dominique (dir.), *Nouvelles Lectures de Nietzsche*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1985 (actes du colloque niçois de février 1984 consacré à *Ainsi parlait Zarathoustra*).
- MERLIO Gilbert (dir.), *Lectures d'une œuvre : Also sprach Zarathustra de Nietzsche*, Paris, Éditions du Temps, 2000.
- MONTINARI Mazzino, *Friedrich Nietzsche*, Paris, PUF, « Philosophies », trad. fr. Paolo D'Iorio et Nathalie Ferrand, 2001 (chap. m : « La philosophie de Zarathoustra (1880-1884) », p. 83-102).
- MÜLLER-LAUTER Wolfgang, *Nietzsche-Interpretationen III, Heidegger und Nietzsche*, Walter de Gruyter, Berlin/New York, 2000 (« Heidegger über Zarathustras » « Geist der Rache », p. 135-158).
- PHILONENKO Alexis, *Nietzsche, le rire et le tragique*, LGF, 1995 (« Also sprach Zarathustra, Métacritique », p. 115-230).
- SCHMIDT Rüdiger et SPRECKELSEN Cord, *Nietzsche für Anfänger, Also sprach Zarathustra*, München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1995.

STANGUENNEC André, *Le Questionnement moral de Nietzsche*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2005 (1^{re} partie, chap. IV : « Au cœur des questions morales du Zarathoustra : mort de Dieu, volonté de puissance, éternel retour, surhomme, transvaluation des valeurs », p. 77-145).

VATTIMO Gianni, *Introduction à Nietzsche*, Bruxelles, De Boeck Université, trad. fr. Fabienne Zanussi, 1991 (chap. m : « La philosophie de Zarathoustra », p. 67-104).

c) *Principaux articles de la revue internationale de référence* (Nietzsche-Studien, Walter de Gruyter, Berlin/New York, Band 1, 1972 – Band 34, 2005) sur Ainsi parlait Zarathoustra

BAIER H., « Das Paradies unter dem Schatten der Schwerter. Die Utopie des Zarathustra jenseits der Nihilismus », *Band 13* (1984), p. 46-68.

CLAYTON J.P., « Zarathustra and the stages of Life's Way : a Nietzschean Riposte to Kierkegaard ? », *Band 14* (1985), p. 179-200.

De BLEECKERE S., « Also sprach Zarathustra : Die Neugestaltung der Geburt der Tragödie », *Band 8* (1979), p. 270-290.

GADAMER H.-G., « Das Drama Zarathustras », *Band 15* (1986), p. 1-15.

HAASE M.-L., « Der Übermensch in Also sprach Zarathustra und im Zarathustra-Nachlass 1882-1885 », *Band 13* (1984), p. 228-244.

KOCH M., « Zarathustra ist kein décadent ! Überlegung zu Also sprach Zarathustra », *Band 13* (1984), p. 245-252.

LOEB Paul, « The Dwarf, the Dragon, and the Ring of Eternal Recurrence : a Wagnerian Key to the Riddle of Nietzsche's Zarathustra », *Band 31* (2002), p. 91-113.

MECKEL M., « Der Weg Zarathustras als der Weg des Menschen. Zur Anthropologie Nietzsches im Kontext der Rede von Gott im Zarathustra », *Band 9* (1980), p. 174-208.

NAUMANN, B., « Nietzsches Sprache Aus der Natur. Ansätze zu einer Sprachtheorie in den frühen Schriften und ihre metaphorische Einlösung in Also sprach Zarathustra », *Band 14* (1985), p. 126-163.

- PLATT M., « What does Zarathustra Whisper in Life's Ear ? », *Band 17* (1988), p. 179-194.
- SKOWRON M., « Zarathustra-Lehren. Übermensch, Wille zur Macht, ewige Wiederkunft », *Band 33* (2004), p. 68-89.
- THATCHER D.S., « Eagle and serpent in *Zarathustra* », *Band 6* (1977), p. 240-260.
- VIVARELLI V., « Empedokles und Zarathustra : Verschwendeter Reichtum und Wollust am Untergang », *Band 18* (1989), p. 509-536.
- VOLKMANN-SCHLUCK K.-H., « Die Stufen der Selbstüberwindung des Lebens (Erläuterungen zum 3. Teil von Nietzsches *Zarathustra*) », *Band 2* (1973), p. 137-156.
- WOHLFART G., « Wer ist Nietzsches Zarathustra ? », *Band 26* (1997), p. 319-330.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

1844 : Naissance de Friedrich Wilhelm Nietzsche, le 15 octobre, à Röcken, en Prusse, dans une famille pastorale luthérienne.

1849 : Mort accidentelle de son père le 30 juillet, puis de son jeune frère.

1850 : Installation de la famille à Naumburg, où Nietzsche passera son enfance.

1858 : Entre au collège de Pforta.

1864 : Décide de ne pas se faire pasteur. Entre à l'université de Bonn.

1865 : Nietzsche abandonne la théologie pour la philologie. C'est à cette époque qu'il contracterait à Cologne l'infection vénérienne dont il aurait souffert et qui aurait eu raison de lui.

Il entre en octobre à l'université de Leipzig où il retrouve son professeur de philologie Ritschl.

Lecture de Schopenhauer.

1867 : Incorporé dans l'armée, renvoyé chez lui après une chute de cheval (il est réformé en 1868).

1868 : Rencontre de Richard Wagner le 8 novembre.

1869 : Nommé professeur de philologie grecque à l'université de Bâle. Ses relations d'amitié avec Richard et Cosima Wagner, la fille de Liszt, s'approfondissent. Il leur rend visite, sur les bords du lac des Quatre-Cantons.

1870 : Infirmier volontaire dans la guerre franco-allemande. Revient malade à Bâle. Commence à se désintéresser de la philologie, à laquelle il préfère l'étude des « civilisations ».

1871 : *La Naissance de la tragédie*, qui paraîtra en 1872.

1873 : *Première Considération intempestive*. Part pour l'Italie avec Alfred Brenner et Paul Rée. Séjour à Sorrente chez Malwida von Meysenbug. Rupture avec Wagner.

1874 : *Deuxième et Troisième Considérations intempestives*.

1875 : Rencontre avec Peter Gast.

1876 : *Quatrième Considération intempestive*.

1878 : *Humain, trop humain*.

1879 : Nietzsche démissionne de sa chaire de professeur à Bâle et commence une vie errante.

Opinions et sentences mêlées.

1880 : *Le Voyageur et son ombre*. Vit quelque temps à Venise avec son ami, le musicien Peter Gast. *Aurore* (avec, en sous-titre, *L'Ombre de Venise*).

1881 : Premier séjour dans l'Engadine. Vision du Retour Eternel.

1882 : *Le Gai Savoir*.

Rencontre de Lou Salomé dont il devient amoureux, mais dont il ne paraît avoir goûté les charmes.

1882-1883 : Séjour à Rapallo. Vision de *Zarathoustra*.

1883 : Séjour à Nice. Première partie de *Ainsi parlait Zarathoustra*, publiée en juin. En juin-juillet, rédaction du deuxième livre, à Sils-Maria. Mort de Wagner.

Voici comment Nietzsche évoque cette période cruciale de son existence dans *Ecce Homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 1 (*op. cit.*, p. 123-125) :

« Je vais maintenant raconter l'histoire du *Zarathoustra*. La conception fondamentale de l'œuvre, la pensée de l'éternel retour, cette formule suprême de l'affirmation la plus haute qui puisse être atteinte, – remonte au mois d'août de l'année 1881 : cette pensée a été jetée sur une feuille avec cette souscription : “à 6 000 pieds au-delà de l'homme et du temps”. Ce jour-là, je marchais dans la forêt au bord du lac de Silvaplana, près d'un puissant bloc dressé comme une pyramide non loin de Surlei, je fis halte. C'est là que me vint cette pensée. Si, de ce jour, je remonte quelques mois en arrière, je trouve comme signe précurseur une modification soudaine et, en profondeur, décisive de mon goût, surtout en musique. On pourrait peut-être classer tout le *Zarathoustra* dans la musique ; – il supposait à coup sûr une renaissance de l'art d'écouter. Dans une petite station thermale de montagne non loin de Vicenza, Recoaro, où je passai le printemps de 1881, je fis la découverte, avec mon maestro et ami Peter Gast, lui aussi “né de nouveau”, que le phénix de la musique passait au-dessus de nous paré d'un plumage plus léger et plus lumineux que jamais. Si, au contraire, je me projette de ce moment vers l'avenir jusqu'à l'accouchement qui intervint soudainement et dans des conditions tout à fait invraisemblables en

février 1883 – la partie terminale, celle dont j'ai cité quelques phrases dans la *Préface*, fut achevée exactement à l'heure sainte où Richard Wagner mourait à Venise – cela donne dix-huit mois de grossesse. Justement, ce chiffre de dix-huit mois pourrait laisser penser, au moins chez les bouddhistes, que je suis au fond un éléphant femelle. – Dans cet intervalle se situe la « *gaya scienza* », qui contient cent signes de l'approche de quelque chose d'incomparable ; finalement elle donne même le début du *Zarathoustra*, elle donne dans l'avant-dernier morceau du quatrième livre la pensée fondamentale du *Zarathoustra*. – Dans cette période intermédiaire se situe également *L'Hymne à la vie* (pour chœur mixte et orchestre), dont la partition a été publiée il y a deux ans chez E.W. Fritsch à Leipzig : voilà un symptôme non négligeable de mon état cette année-là, où le sentiment *affirmatif par excellence*, que j'ai appelé le sentiment tragique, m'habitait au plus haut degré. On le chantera un jour, plus tard, à ma mémoire. –

Le texte, il faut le signaler expressément, parce qu'il court un malentendu à ce sujet, n'est pas de moi : il est l'étonnante inspiration d'une jeune Russe, avec qui j'étais alors lié d'amitié, Mlle Lou von Salomé. Qui saura trouver un sens aux derniers mots du poème devinera pourquoi je lui ai accordé ma prédilection et mon admiration : ils possèdent de la grandeur. La souffrance n'est pas un argument contre la vie : “Si tu n'as plus de bonheur à me donner, eh bien ! *tu as encore ta douleur...*” Peut-être ma musique a-t-elle, elle aussi, de la grandeur à cet endroit. (Dernière note du hautbois : *do dièse* et non *do*, faute d'impression.) – L'hiver suivant, je vécus dans la charmante et calme baie de Rapallo près de Gênes, qui se découpe entre Chiavari et le promontoire de Porto Fino. Ma santé n'était pas excellente ; l'hiver était froid et excessivement pluvieux ; un petit *albergo* situé juste au bord de la mer, de sorte que la mer à marée haute rendait le sommeil impossible, offrait à peu près en tout le contraire de ce qui était souhaitable. Malgré cela, et presque comme preuve de ma thèse qui veut que tout ce qui est décisif advienne “malgré” quelque chose, ce fut cet hiver-là et ces conditions défavorables qui virent naître mon *Zarathoustra*. – Le matin, je montais vers le sud par la route magnifique qui conduit à Zoagli, le long des pins et dominant

du regard très loin la mer ; l'après-midi, je faisais le tour de la baie de San Margherita jusqu'à Porto Fino par-derrière. Ce lieu, ce paysage s'est encore davantage rapproché de mon cœur grâce au grand amour que lui voua l'empereur Frédéric III ; je me retrouvais par hasard sur cette côte à l'automne 1886 quand il rendit pour la dernière fois visite à ce petit univers de bonheur oublié. – C'est sur ces deux chemins que m'est venue toute la première partie du *Zarathoustra*, surtout Zarathoustra lui-même comme type : plus exactement, il m'est *tombé dessus...* »

1884 : A Nice ; troisième partie de *Zarathoustra*.

1885 : A Nice, rédaction de la quatrième partie de *Zarathoustra*, tirée à 40 exemplaires.

Sa sœur épouse B. Förster, antisémite grossier.

1886 : *Par-delà bien et mal*.

Cinquième livre du *Gai savoir*.

1887 : *La Généalogie de la morale*.

1888 : Séjour à Turin.

Le Cas Wagner.

Le Crépuscule des idoles.

L'Antéchrist.

Ecce Homo.

1889 : Achève les *Dithyrambes de Dionysos*.

Crise de démence à Turin. Il est ramené à Bâle, victime de paralysie générale, puis interné dans une maison de santé à Iéna.

Sa sœur, Elisabeth Förster-Nietzsche, le recueille ensuite à Weimar – après avoir passé quelque temps au Paraguay, où son mari avait compté fonder une « Nouvelle Germanie » avant de se suicider pour de sombres affaires frauduleuses. 1900 : Meurt le 25 août sans avoir repris sa lucidité.

A partir de 1884, Nietzsche a amassé des notes en foule pour un grand ouvrage qu'il n'a pu achever, et qu'on a pris l'habitude de désigner par le titre de *La Volonté de puissance* (voir notre « Avertissement » aux notes pour les différents états du texte).

INDEX DES ANIMAUX

abeille, [45](#), [157](#), [274](#)
agneau, [244](#), [252](#), [270](#), [343](#), [359](#)
agne11e, [359](#)
aigle, [45](#), [60](#), [126](#), [129](#), [143](#), [244](#), [270](#), [275](#), [276](#), [314](#), [329](#), [337](#), [347](#), [356](#),
[359](#), [360](#), [363](#), [378](#), [385](#)
âne, [79](#), [147](#), [148](#), [234](#), [246](#), [301](#), [303](#), [337](#), [343](#), [344](#), [355](#), [369](#), [371](#), [372](#),
[373](#), [374](#), [376](#), [377](#), [378](#)
ânesse, [79](#), [372](#)
araignée, [145](#), [172](#), [208](#), [216](#), [220](#), [276](#), [334](#), [379](#)
araignée porte-croix, [232](#), [243](#), [284](#)
autruche, [244](#)
baleine, [230](#), [366](#)
barbet, [300](#)
bestiole, [269](#)
bête, [110](#), [113](#), [131](#), [235](#), [273](#), [304](#), [306](#)
bête aux joues rouges, [131](#)
bête aux mille nuques, [99](#)
bête de proie, [264](#), [320](#)
bête de trait, [148](#)
bête féroce, [247](#), [300](#)
bête monstrueuse, [94](#)
bête sauvage, [294](#), [316](#), [362](#)
bœuf, [171](#)
bœuf de labour, [254](#)
bourdon, [282](#)
brebis, [58](#), [66](#)
buffle, [175](#), [176](#)
carnassier, [147](#)
carpe, [154](#)
chameau, [63](#), [246](#)
chamois, [280](#)
chat, [110](#), [115](#), [168](#), [214](#), [260](#), [353](#), [359](#)
chat sauvage, [191](#)
chatte, [97](#), [367](#)

chauve-souris, [280](#)
cheval, [147](#), [224](#), [244](#), [245](#), [350](#), [370](#)
chèvre, [256](#)
chien, [56](#), [57](#), [58](#), [59](#), [74](#), [82](#), [147](#), [168](#), [178](#), [179](#), [208](#), [220](#), [243](#), [261](#), [280](#),
[302](#), [305](#), [310](#), [323](#), [379](#), [381](#), [386](#)
chien d'enfer, [345](#)
chien de feu, [177](#), [179](#)
chienne, [94](#)
colombe, [194](#), [248](#), [274](#), [386](#)
coq, [218](#), [222](#), [255](#), [269](#)
coursier, [127](#)
coursier de la mort, [89](#)
crabe, [294](#), [295](#)
crapaud, [63](#), [135](#), [191](#), [229](#),
[380](#), [381](#)
crocodile, [191](#)
cyprin, [281](#)
démon, [138](#), [177](#), [178](#), [221](#), [231](#), [250](#), [255](#), [357](#), [361](#), [364](#)
dragon, [64](#), [107](#), [191](#)
écrevisse, [332](#)
éléphant, [354](#)
faucon, [239](#)
fauve, [141](#), [162](#), [163](#), [359](#), [386](#)
flamant, [256](#)
fourmi, [347](#)
gibier, [191](#), [310](#)
goujon, [295](#)
grenouille, [63](#), [172](#), [229](#)
hérisson, [218](#)
héron, [323](#)
hibou, [156](#), [182](#), [280](#)
huître, [175](#), [246](#)
insecte, [367](#)
lapin, [176](#), [180](#)
léonin, [240](#), [259](#)
lézard, [170](#), [335](#)

lion, [49](#), [63](#), [64](#), [65](#), [147](#), [194](#), [212](#), [248](#), [342](#), [365](#), [368](#), [369](#), [385](#), [386](#),
[387](#)
lionceau, [127](#)
lionne, [127](#), [355](#)
loup, [57](#), [58](#), [59](#), [115](#), [147](#), [220](#), [316](#)
loup de mer, [267](#)
monstre, [88](#), [99](#), [135](#), [163](#), [203](#), [204](#), [269](#), [272](#), [295](#), [357](#)
monstre aux cent têtes, [240](#)
monstre fangeux, [257](#)
monstre froid, [87](#)
monstre riant, [162](#)
mouche, [220](#), [223](#), [295](#)
mouche à viande, [302](#)
mouche venimeuse, [90](#), [91](#),
[92](#), [93](#), [237](#)
moucheron, [167](#), [223](#)
mouton, [136](#), [171](#), [281](#),
[323](#), [347](#), [359](#)
mulet, [347](#)
oie, [110](#), [256](#)
 oiseau, [60](#), [74](#), [97](#), [149](#), [155](#), [156](#), [165](#), [166](#), [173](#), [182](#), [229](#), [235](#), [244](#), [245](#), [264](#), [286](#), [287](#), [294](#),
 [320](#), [349](#), [354](#), [360](#), [385](#)
oiseau chanteur, [274](#)
oiseau de nuit, [232](#)
oiseau des prés, [335](#)
ours, [193](#), [226](#), [294](#), [300](#)
paon, [175](#), [176](#), [312](#)
papillon, [79](#), [152](#), [182](#), [239](#), [333](#)
papillon de nuit, [232](#)
parasite, [262](#)
poisson, [153](#), [175](#), [225](#), [231](#), [294](#), [295](#), [296](#)
poisson-homme, [295](#), [296](#)
porc, [220](#), [229](#), [241](#), [246](#), [257](#), [351](#)
poule, [76](#), [218](#), [351](#)
pourceau, [94](#), [241](#)
pou, [221](#)
puceron, [53](#)
rapace, [15](#), [358](#)

sanglier, [137](#), [351](#)
sangsue, [305](#), [306](#), [307](#), [308](#)
scarabée, [167](#)
scorpion, [75](#)
serpent, [45](#), [60](#), [76](#), [77](#), [107](#), [126](#), [209](#), [241](#), [275](#), [276](#), [281](#), [304](#), [314](#), [320](#),
[329](#), [337](#), [356](#), [363](#), [378](#)
serpent à sonnettes, [191](#)
serpent de la connaissance, [116](#)
serpent d'or, [114](#)
singe, [48](#), [227](#), [229](#), [365](#)
tarentule, [143](#), [144](#), [145](#), [146](#)
taupe, [205](#), [246](#), [250](#)
taureau, [163](#), [254](#), [272](#)
tigre, [162](#), [191](#), [352](#)
vache, [65](#), [75](#), [97](#), [326](#), [327](#), [328](#), [329](#)
vache bariolée, [65](#), [80](#), [114](#)
vautour, [249](#)
ver, [48](#), [170](#), [380](#)
ver rongeur, [132](#)
ver venimeux, [113](#)
vermine, [92](#), [261](#)
vipère, [107](#), [170](#)